

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04341 8672

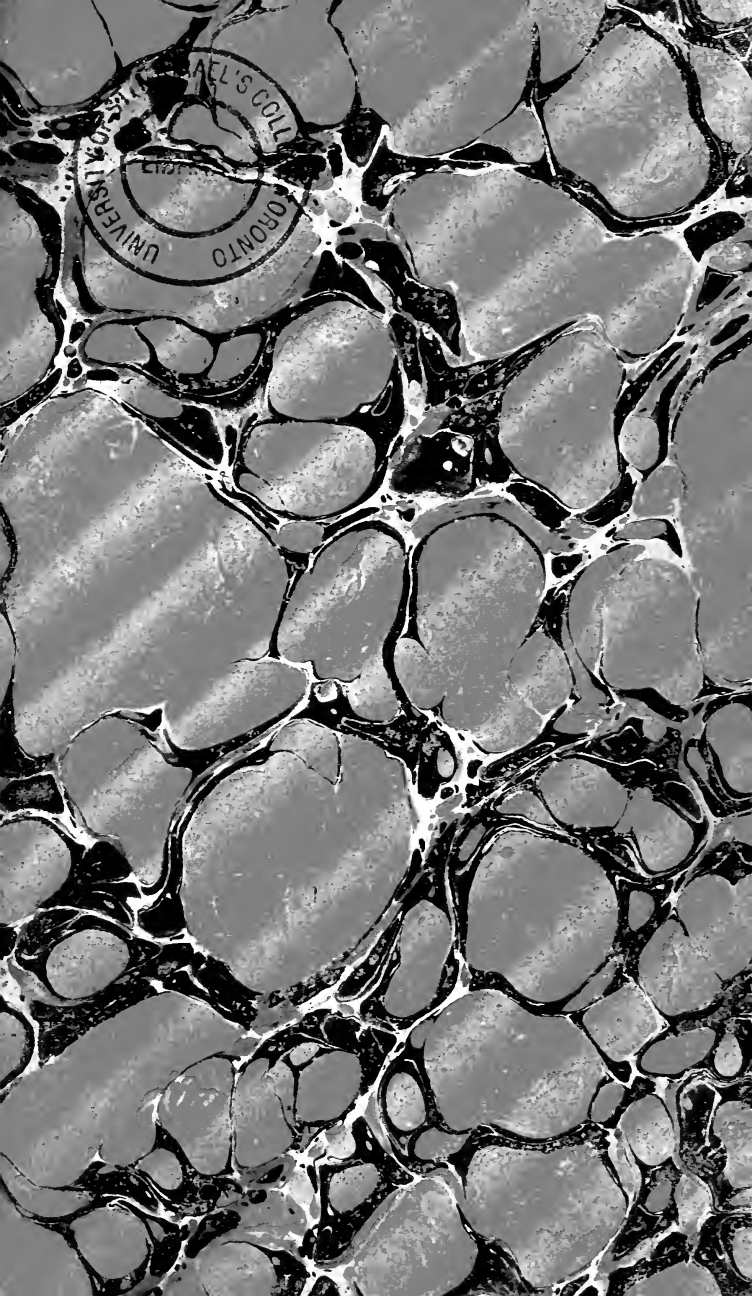


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO
LIBRARY

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto





HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

Hæc meditare : in his esto. 1. TIMOTH. 4. 15.
Méditez ces vérités; soyez-en toujours occupé.

CINQUANTE CONFÉRENCES SPIRITUELLES

POUR TOUTES LES FÊTES DE L'ANNÉE ECCLÉSIASTIQUE,

A L'USAGE

DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES;

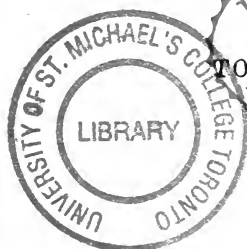
Ouvrage utile également aux directeurs des âmes, aumôniers, prédicateurs de retraites
et généralement à tous les prêtres,

DÉDIÉ A NOSSEIGNEURS LES ÉVÊQUES DE LA PROVINCE DE REIMS;

Par l'abbé G. BASINET,

Chanoine titulaire de la Basilique de Notre-Dame d'Amiens.

QUATRIÈME ÉDITION.



PARIS

LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE
Rue Bonaparte, 66



LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34

VVE H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊCHE.

TOURNAI

1876

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

HOLA BEDELMER

NOTICE SUR M. L'ABBÉ BASINET.

L'auteur de ces CONFÉRENCES, M. l'abbé Basinet que le diocèse d'Amiens a eu le regret de perdre le 13 novembre 1861, naquit à Villers-aux-Érables, petite paroisse de ce diocèse, le 14 avril 1796, d'une honnête famille de cultivateurs. Il reçut au baptême les prénoms de Louis-François-Gabriel en mémoire du vénérable M. de La Motte, évêque d'Amiens, et manifesta de bonne heure un goût prononcé pour l'état ecclésiastique.

Quoique la persécution qui avait sévi contre l'Eglise eût à peine cessé, et que la carrière sacerdotale n'offrit guère en perspective qu'une vie de dévouement et de sacrifice, ses pieux parents secondèrent les desseins de la Providence, et lui firent faire ses études.

Le collège de Montdidier, récemment ouvert par un prêtre qui a laissé dans le diocèse, et en France, une réputation de sainteté, le R. P. Seillier, lui ouvrit un asile précieux où il se forma tout à la fois à la science et à la vertu des bons prêtres. Il dut à ses qualités éminentes de passer, dans cette même maison, des bancs de l'écolier dans la chaire du professeur. Pendant neuf années qu'il remplit ces humbles fonctions, on remarqua plus particulièrement son aptitude pour l'étude et l'enseignement de la langue grecque.

Quand il fut appelé à exercer le ministère paroissial, il ne perdit pas le goût de cette belle langue, qu'il aimait surtout à

étudier dans les saints Pères, séduit, dans ses patientes lectures, par le double attrait de la science et de la piété.

On peut dire qu'il s'est formé à cette école des Pères grecs, et que c'est en se faisant avec persévérance leur humble disciple, qu'il devint lui-même un maître habile dans l'art d'instruire et de diriger les âmes.

Ordonné en 1819, il n'avait que dix ans de prêtrise et trente-trois ans d'âge, lorsqu'il fut nommé à la cure et au doyenné de la petite ville de Moreuil.

Accoutumé à une vie active et laborieuse, il sut, au milieu des occupations multipliées de la vie pastorale, se réserver des loisirs pour ses chères études. Dès cette époque, il commença à en consigner le fruit dans ses précieuses conférences.

Appelé en 1844 à un canonicat de la cathédrale d'Amiens, il n'eut plus qu'à partager son temps entre les deux attrait principaux de sa vie, la prière et l'étude. Il méditait devant l'autel les saintes vérités qu'il enseignait dans ses livres, aussi pieux, aussi zélé chanoine, que patient et infatigable écrivain.

Austère pour lui-même, bienveillant pour les autres, attaché du fond de ses entrailles aux saintes doctrines, respectueux pour l'autorité des supérieurs, confrère charitable et dévoué, il n'enseignait rien aux autres qu'il ne s'efforçât de pratiquer le premier. On s'étonnera moins du souffle de piété et d'onction qui respire dans ses écrits, en sachant qu'ils ont été conçus et mûris au pied des saints tabernacles, et réalisés dans sa propre vie.

Une courte maladie a enlevé inopinément le pieux chanoine, à sa famille, au diocèse, à l'Eglise. Elle ne lui laissa que le temps de donner un dernier témoignage de sa foi vive, de sa piété ardente et de son entière résignation à la volonté de Dieu.

APPROBATIONS.

APPROBATION DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Amiens, en la fête de saint François de Sales, 29 Janvier 1857.

MONSEIGNEUR,

Lorsque je fus chargé par Mgr DE SALINIS, votre prédécesseur, d'examiner un ouvrage, déjà à sa seconde édition, intitulé : *Recueil de 101 Conférences spirituelles, à l'usage des Communautés religieuses, sur les devoirs de leur état*, par M. l'abbé BASINET, l'un des respectables membres de votre Chapitre cathédral, je formulai dans les termes suivants mon opinion sur cet ouvrage, tant d'après ma propre conviction, que sur le témoignage de plusieurs ecclésiastiques distingués par leurs lumières et leur savoir, entre autres d'un Père de la Compagnie de Jésus, le R. P. HILAIRE, très-expérimenté dans les voies de Dieu et dans la direction des âmes :

« Il m'a paru remarquable par le choix des sujets qui y sont traités, par la solidité de la doctrine, toujours appuyée sur la sainte Ecriture et les SS. Pères, par l'exactitude, par la clarté du style et par l'onction qui y règne d'un bout à l'autre. »

Plusieurs évêques de France, éminents en science et en vertu, ont rendu le même témoignage à cet ouvrage, entre autres Monseigneur GERBET, évêque de Perpignan, qui a écrit ces mots à la suite de l'approbation de Monseigneur DE SALINIS : « Je trouve dans ces Conférences : 1^o *solidité et instruction* ; 2^o *ordre et clarté* ; 3^o *piété et onction*, et joins bien volontiers mon suffrage à la haute recommandation que ce livre vient de recevoir ; je suis même heureux de pouvoir ainsi témoigner mon estime pour un ecclésiastique aussi pieux qu'instruit. »

Aujourd'hui, que j'ai encore été chargé avec plusieurs prêtres d'examiner un autre ouvrage de M. l'abbé BASINET, intitulé : *Nouveau recueil de Conférences spirituelles, pour toutes les fêtes de l'année ecclésiastique, à l'usage des Communautés religieuses*, je ne puis qu'en porter le même jugement ; car

j'ai retrouvé dans ce second recueil la même solidité de doctrine et les autres qualités qui rendent le premier si recommandable.

Je pense donc, Monseigneur, que ce livre, destiné à faire beaucoup de bien dans les âmes, est, sous tous les rapports, digne de votre haute approbation.

Je suis avec le plus profond respect,
de Votre Grandeur,
le très-humble et très-obéissant serviteur,

A. PETIT, ch. vicaire-général.

Vu et approuvé :

Amiens, 29 Janvier 1857.

† JACQUES-ANTOINE, Ev. d'AMIENS.

APPROBATION DE LA DEUXIÈME ÉDITION.

L'accueil bienveillant et mérité que le public pieux, auquel il est particulièrement destiné, a fait au *Recueil des Conférences spirituelles* de M. l'abbé G. BASINET, Chanoine titulaire de la sainte Basilique de Notre-Dame d'Amiens, nous dispenserait de rien ajouter à l'éloge qu'en a fait notre vénérable prédécesseur. Cependant, nous croyons rendre service aux Communautés religieuses, en leur recommandant spécialement la seconde édition de ce précieux ouvrage et en lui donnant de nouveau notre approbation. Les améliorations que le pieux auteur y a introduites, le rendent plus digne encore des témoignages qu'il a reçus des membres les plus vénérés de l'Épiscopat, auxquels nous sommes heureux de joindre aujourd'hui le nôtre.

Amiens, 29 janvier 1860.

† JACQUES-ANTOINE, ÉV. D'AMIENS.

APPROBATION DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Tornaci, 20^a Augusti 1864.

Imprimatur.

A.-P.-V. DESCAMPS,
Sac. Theol. Doct. et Vic.-Gen.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Ces CONFÉRENCES, prêchées, à différentes époques de ma vie, dans l'intérieur des Communautés religieuses, n'étaient pas plus destinées que les premières à paraître au jour et à être livrées à l'impression. C'est à la demande d'un grand nombre de Supérieures, que je me suis décidé à leur donner la même publicité qu'aux 101 autres, renfermées dans les quatre premiers volumes, et j'ai acquiescé d'autant plus volontiers à leurs désirs, que cette sorte d'ouvrage, ainsi qu'elles m'en ont fait la remarque, leur manque absolument. En effet, à part tous les livres de *Méditations* ou de *Considérations pieuses* sur les fêtes de l'année, qui sont à l'infini, il ne s'en trouve pas, du moins que je connaisse, qui ait ce cachet de spécialité, en tant que livre de lecture spirituelle, faite en Communauté ou en particulier, et qu'on puisse mettre avantageusement entre les mains des religieuses, pendant ces saints jours. Qu'on lise les nombreux sermonnaires qui remplissent nos bibliothèques, et l'on verra que tous, à l'exception de quelques instructions pour des prises d'habits ou des professions, ou de quelques panégyriques de saints

Fondateurs d'Ordres, ne renferment que des sujets de morale qui conviennent, à la vérité, aux personnes du monde, mais qui ne sont nullement appropriés aux besoins et aux exigences de l'état religieux. C'est donc, en premier lieu, pour remplir cette lacune vraiment regrettable, que je me suis décidé à livrer ces Conférences à l'impression.

Ensuite, j'ai pensé que Messieurs les Aumôniers de Communautés et autres Ecclésiastiques qui s'adonnent à ce qu'on appelle le *pieux ministère*, soit dans les catéchismes de persévérance, soit dans les autres associations ou congrégations si répandues et si multipliées aujourd'hui, verraient avec plaisir, réduits en Conférences dans ce nouveau Recueil, la plupart des sujets sur les fêtes de l'année ecclésiastique, qui ne se rencontrent ailleurs qu'en forme de traités longs et diffus. Ils y trouveront même, ainsi que dans le *Recueil des 101 Conférences sur les devoirs de la vie religieuse*, la route toute tracée, la besogne toute faite, et, après quelque temps de réflexion sur une Conférence quelconque ainsi digérée, ils seront en état, sans beaucoup de peine et de travail, de parler au troupeau d'élite qui leur est confié, sur le mystère de la fête qu'on célèbre, et qu'il est dans l'esprit de l'Eglise qu'on traite de préférence à tout autre.

Qu'il me soit permis d'ajouter, en empruntant le langage de saint Paul : *Jésus-Christ m'est témoin que je dis la vérité*, c'est pour sa plus grande gloire et la perfection de ses épouses, que j'ai entrepris ce travail. Daigne le Seigneur répandre dessus sa sainte bénédiction !...

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

DE LA TROISIÈME ÉDITION.

Ce recueil de CONFÉRENCES SPIRITUELLES que nous offrons au public n'est pas un livre ordinaire. C'est le fruit d'un long et pénible travail d'un prêtre aussi distingué par sa piété que par sa science et sa connaissance profonde du cœur humain. M. le chanoine Basinet a reçu de son ouvrage les approbations comme les félicitations les plus flatteuses de la part d'un grand nombre d'Evêques et d'ecclésiastiques éminents. Solidité et instruction; ordre et clarté; piété et onction; tout, selon leur brillant témoignage, y est réuni à la fois. Rien d'étonnant en cela, d'ailleurs, quand on sait à quelles sources le pieux et savant auteur a puisé ces instructions : L'Écriture sainte, les saints Pères qu'il connaissait à fond et dont il fait un si grand usage; la piété qui le distinguait, ont pu seuls donner à sa parole des qualités qu'on ren-

contre rarement dans les prédicateurs. Mais, ce qui donne encore à son ouvrage un éclat nouveau, un degré d'utilité incomparable, c'est le parti qu'il a tiré des ouvrages ascétiques pour ses conférences; car, il faut le dire, ce point si important a été trop souvent négligé dans une foule de prédications jusqu'ici publiées. Ne semble-t-il pas, aux yeux d'un grand nombre, qu'on ne doive se servir de spiritualité que quand il s'agit de religieux et de religieuses, et qu'elle soit nécessairement exclue de tout discours destiné aux gens du monde? Ce n'est pas là ce que pensaient les Saints. Tous sont d'accord pour dire que nous devons avoir toujours des pensées hautes, élever sans cesse nos yeux et nos cœurs vers les grandes choses, et aspirer à la perfection. Or, comment les fidèles pourront-ils y arriver jamais, y tendre, du moins, s'ils ne les connaissent pas, s'ils ignorent complètement les voies qui y conduisent? Rien donc n'est plus important, à nos yeux, que de faire envisager à tous les hommes, quelque faibles qu'ils puissent être, toute la beauté, et toute la sublimité de la perfection chrétienne. En les tenant toujours élevés et attachés si haut, ils feront de plus grands efforts pour y parvenir, ou ils ne manqueront pas, du moins, de faire tout ce qu'exige leur simple devoir.

Les CONFÉRENCES SPIRITUELLES de M. le chanoine Basinet sont venues combler cette lacune si regrettable dans la plupart des publications de ce genre. C'est donc avec la confiance la plus grande et la plus fondée d'être utile à un grand nombre de personnes que nous publions cet excellent ouvrage. C'est un trésor de lectures pour tout le monde, et surtout pour toutes les personnes pieuses, un répertoire unique où tout ecclésiastique, quel qu'il soit, pasteur, directeur des âmes, prédicateur de retraites, aumônier, pourra puiser des instructions éminemment utiles, tant pour les congrégations ou associations pieuses, que pour les peuples.

Les matières les plus importantes au point de vue du salut et de la perfection y sont traitées avec un talent remarquable; tout, dans ce livre, est neuf, frappant, et pratique; ce ne sont pas des phrases vides que l'orateur débite, ce sont des vérités solidement appuyées que le prêtre enseigne aux fidèles; c'est ainsi qu'il répand dans les âmes qui l'écoutent des flots de lumière, et qu'il leur distribue avec profusion une nourriture des plus substantielles et des plus capables de faire leurs délices.

Les quatre premiers volumes de cet important ouvrage contiennent des Conférences sur la Prière, sur les Sacrements, sur tous les moyens à employer,

sur toutes les vertus à pratiquer pour arriver à la plus haute perfection ; on y trouvera beaucoup de sujets qu'on ne rencontre pas dans les publications de ce genre, et qui y sont traités de main de maître.

Les deux derniers volumes que nous offrons aujourd'hui au public renferment des Conférences sur les fêtes de l'année.



CONFÉRENCES SPIRITUELLES.

LA TOUSSAINT*.

1. *Combats des Saints sur la terre.*
2. *Gloire des Saints dans le ciel.*

Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus.

Nous avons servi de spectacle au monde, aux Anges et aux hommes. (1. Cor. 4. 9.)

Qu'il est beau, mes Sœurs, qu'il est admirable, qu'il est ravissant le spectacle qui vient aujourd'hui s'offrir à nos regards ! qu'il est propre à exciter en nous la joie, la confiance, l'émulation et tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable ! Dans ce beau jour, l'Eglise, si je puis parler ainsi, tire le grand rideau qui, durant le cours de l'année, dérobe à nos yeux le Paradis, et elle nous découvre le séjour de la gloire, de la paix et du bonheur. Dans cette belle fête, j'aperçois des millions de Saints qui, dans tous les âges, dans tous les siècles, dans toutes les contrées, dans toutes les conditions, se sont fait une heureuse violence, et qui tous, la charité dans le cœur, l'Évangile à la

* L'année ecclésiastique commençant par l'Avent, et la fête de la Toussaint faisant partie de la station de ce saint temps, dont elle est très-proche, nous avons donc dû commencer aussi par là le cours de nos Conférences.

main, la croix sur le front, sont entrés dans le ciel comme autant de conquérants. Les uns se sont sanctifiés au sein des richesses et de l'abondance ; les autres, dans un état de médiocrité ou dans une extrême pauvreté. Ceux-ci ont péri au milieu des flammes et sur les bûchers, comme des victimes destinées à la mort ; ceux-là, prédicateurs de l'Évangile et des saints mystères, ont été la lumière et la consolation du peuple chrétien. D'autres se sont ensevelis dans des déserts affreux, où ils ont été les martyrs d'une pénitence qui a duré toute leur vie. D'autres encore, ainsi que vous l'avez fait vous-mêmes, ont quitté le monde pour se consacrer à Dieu par les vœux de religion, et ont mené une vie toute céleste dans les différents Instituts où ils avaient été appelés par une vocation divine. Enfin, tous sont arrivés à la bienheureuse patrie, comme autant de conquérants, et n'ont pu jouir du triomphe dans l'autre vie qu'après avoir combattu courageusement dans celle-ci.

Or, c'est de ces combats et de ce triomphe que je viens vous entretenir aujourd'hui. Ainsi : 1. Combats des Saints sur la terre ; 2. Gloire des Saints dans le ciel : tel est le sujet de cette Conférence.

I. COMBATS DES SAINTS SUR LA TERRE.

Personne ne peut parvenir au ciel, s'il n'est conforme à Jésus-Christ, autant que la créature en est capable, et personne ne peut devenir conforme à Jésus-Christ, s'il ne souffre comme il a souffert lui-même. C'est une vérité si certaine et si indubitable, que, toutes les fois que le Sauveur du monde a voulu l'enseigner aux hommes, il s'est toujours servi de termes qui marquent une nécessité absolue, un décret inviolable prononcé par la bouche des quatre Évangélistes. Saint Matthieu nous apprend que Jésus-Christ découvrit à ses disciples qu'il *fallait qu'il allât à Jérusalem, où les anciens de la Synagogue et, les princes des prêtres devaient lui faire souffrir beaucoup de tour-*

*ments*¹. Saint Marc se sert aussi des mêmes termes : *Il fallait, dit-il, que le Fils de l'homme fût livré entre les mains des pécheurs et qu'il souffrit beaucoup*². Saint Luc comprend tout en peu de mots, quand il nous déclare qu'il *a fallu que Jésus-Christ souffrit de la sorte, pour entrer dans sa gloire*³. Saint Jean nous assure ouvertement qu'il *était nécessaire que le Fils de l'homme fût élevé en croix*⁴. L'apôtre saint Paul, ce docteur des nations, ce vase d'élection, choisi de Dieu lui-même pour porter son nom devant les gentils et les princes de la terre, n'impose pas une moindre nécessité, quand il déclare expressément que *c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu*⁵. Concluons donc et disons que les chrétiens sur la terre, semblables à des navigateurs qui voguent sur une mer orageuse et qui sont exposés aux vents et aux tempêtes, doivent nécessairement s'attendre à toutes sortes de souffrances et de tribulations, pour pouvoir arriver au port du salut ; que les croix sont la porte par où il faut entrer dans le ciel ; que c'est là le chemin qui conduit à la cité sainte, et que ce n'est qu'à ce prix qu'il est possible de se mettre en possession du royaume des cieux.

Or, les Saints ont été bien persuadés de cette vérité, ces Saints qui nous ont devancés dans le séjour de la gloire, et qui nous en ont montré la route par leurs exemples. A quel prix ont-ils acheté le ciel, et par quelles souffrances y sont-ils parvenus ? 1^o ils ont observé les commandements de Dieu, et ç'a été le premier degré de leurs combats :

(1) *Cœpit ostendere quia oporteret eum ire Jerosolymam. et multa pati a senioribus, et scribis, et principibus sacerdotum. Matth. 16. 21.*

(2) *Quoniam oportet Filium hominis pati multa. Marc. 8. 31.*

(3) *Et ipse dixit ad eos : Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ? Luc. 24. 26.*

(4) *Oportet exaltari Filium hominis. Joan. 12. 34.*

(5) *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. Act. 14. 21.*

2° ils ont pratiqué les conseils évangéliques, et ç'a été le second degré de leurs combats; 3° ils ont répandu leur sang, et ç'a été le troisième degré de leurs combats. Exposons ceci dans tout son jour en même temps que dans toute sa force, et voyons dans les Saints l'accomplissement de cette parole de Jésus-Christ, que *le royaume de Dieu se prend par violence, et qu'il n'y a que ceux qui se font cette violence, qui parviennent à l'emporter*¹.

PREMIER DEGRÉ DE LEURS COMBATS.

Oui, les Saints, pour s'assurer le royaume éternel, ont observé les commandements de Dieu, et ç'a été le premier degré de leurs combats. Avez-vous jamais bien compris tout ce qui est renfermé dans cette observation entière de la loi; quelle violence il faut se faire, dans quelle gêne, dans quelle contrainte il faut être continuellement pour en venir à bout? Quand je dis que les Saints ont observé les commandements de Dieu, je veux dire qu'ils ont résisté aux tentations les plus violentes, qu'ils se sont soutenus dans les occasions les plus délicates et les plus dangereuses, qu'ils ont réprimé les passions les plus vives, qu'ils ont continuellement tenu la chair soumise à l'esprit et à la loi divine; je veux dire qu'au milieu des richesses et de l'abondance, ils ont su conserver l'esprit de détachement, d'abnégation et de désintéressement; au milieu des honneurs, l'esprit d'humilité et l'amour des humiliations; au milieu des aises et des commodités du siècle, l'esprit de mortification et de pénitence; au milieu du bruit du monde, l'esprit de retraite et de solitude; je veux dire qu'ils ont pratiqué la pénitence, la patience, l'humilité, la charité et toutes les autres vertus chrétiennes; qu'ils sont venus au secours des indigents, qu'ils ont aimé leur pro-

(1) *A diebus enim Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. Matth. 11. 12.*

chain comme eux-mêmes, qu'ils ont pardonné de bon cœur à leurs ennemis; en un mot, qu'ils ont rempli tous leurs devoirs, soit généraux, soit particuliers, soit dans l'exercice des bonnes œuvres, soit dans le soin des affaires temporelles, soit dans la dispensation de la justice, soit dans la conduite d'une maison, envers Dieu, envers les autres, envers eux-mêmes.

A consulter les personnes du monde et à les en croire, les Saints ont fait beaucoup plus qu'il n'en faut pour être mis au nombre des bons serviteurs, et pour recevoir du père de famille un riche salaire; mais, à consulter les Saints et à les en croire, rien ne leur était dû; ils n'avaient rien fait, ils n'étaient que des serviteurs inutiles, ils ne comptaient que sur les miséricorde du Seigneur, « qui récompense en nous, comme saint Augustin l'a dit avec tant de vérité, non pas tant nos mérites que ses propres dons¹. » Parcourez la vie des Saints dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête en commun; interrogez d'abord parmi ceux qui ont vécu dans une condition obscure, un saint Joseph, époux de la sainte Vierge, charpentier; un saint Isidore, laboureur; un saint Alexis, portier; un saint Fiacre, jardinier; une sainte Geneviève, bergère; une sainte Potamienne, domestique; une sainte Blandine, esclave, et tant d'autres qui ont fait partie des dernières classes de la société. Interrogez ensuite, parmi ceux qui ont été d'une naissance illustre et distinguée, un saint Louis, roi de France; un saint Edouard, roi d'Angleterre; un saint Etienne, roi de Hongrie; un saint Casimir, roi de Pologne; un saint Venceslas, roi de Bohême; une sainte Elisabeth, reine de Hongrie; une autre sainte Elisabeth, reine de Portugal; une sainte Marguerite, reine d'Ecosse; une sainte Cunégonde, impératrice d'Allemagne; une sainte Clotilde et une sainte Bathilde, toutes deux reines de France, et tant d'autres qui ont vécu au milieu du faste et

(1) *Dum nos coronat, et sua simul coronat munera. S. Aug.*

des honneurs, dans la grandeur et dans l'opulence, oui, interrogez-les, et tous vous feront la même réponse; tous vous diront qu'après avoir pratiqué à la lettre et avoir observé, avec la plus entière exactitude, les commandements de Dieu et de l'Eglise, ils n'étaient encore que des serviteurs inutiles; qu'ils n'avaient fait que ce qu'ils avaient dû faire; qu'en se présentant devant le souverain Juge, pour y recevoir *la couronne de justice*¹ dont parle l'apôtre saint Paul, ils n'avaient de confiance que dans les mérites de Jésus-Christ, dans l'infinie bonté et l'immense miséricorde de Dieu.

DEUXIÈME DEGRÉ DE LEURS COMBATS.

Mais les Saints ont encore porté plus loin leur zèle; ou, si vous le voulez, leur zèle les a encore portés plus loin. Ils ne se sont pas arrêtés aux commandements, ils y ont ajouté les conseils évangéliques. Passez en esprit dans les solitudes de l'Egypte ou sur les bords du Jourdain, dans les déserts de la Thébaïde ou de la Palestine; voyez ces milliers de solitaires qui, durant des siècles entiers, ont fait l'ornement et l'admiration de toute l'Eglise; suivez-les ces saints anachorètes sur la pointe des rochers, où ils montaient pour vaquer plus tranquillement à la contemplation des choses célestes; dans la profondeur des vallées, où ils se retiraient pour mieux se dérober à la connaissance des hommes; dans l'obscurité des grottes, où ils s'ensevelissaient tout vivants pour vivre plus parfaitement de la vie de Jésus-Christ, ah! grand Dieu, quel spectacle! Sont-ce des anges visibles? Sont-ce des hommes? que de veilles! que de jeûnes! que de mortifications! que de pénitences! que de macérations! que d'austérités! quelle haine, quel mépris d'eux-mêmes! quel esprit de renoncement, de sacrifice et d'abnégation! quelle pauvreté, non pas seulement de

(1) *Reposita est mihi corona justitiæ. 2. Timoth. 4. 8.*

cœur et d'affection, mais réelle et d'effet ! quelle suite non interrompue de prières et d'exercices pieux mille fois réitérés ! quelles ferventes et longues oraisons ! Eh quoi ! grands Saints, pourquoi donc une pénitence si rigoureuse ? pourquoi tant d'austérités ? pourquoi tant de jeûnes et de privations ? Quoi ! toujours prier ! toujours veiller ! toujours se macérer ! manquer de tout ! se priver de tout ! Est-êelà vivre, ou n'est-ce pas là, au contraire, *mourir tous les jours*¹, comme le disait l'apôtre saint Paul de lui-même ? Pourquoi, nous demandez-vous ? Ah ! appartient-il à des disciples de l'Évangile de nous faire une pareille question ? Malgré toutes les rigueurs que nous exerçons contre nous-mêmes, nous nous ménageons encore trop. Heureux, mille fois heureux, si, après avoir pratiqué, durant quelques années, les conseils évangéliques, et avoir témoigné à Dieu toute notre fidélité à le servir, nous pouvons être admis dans son saint Paradis, et avoir une place parmi ses élus et ses prédestinés !

Ainsi l'ont pensé, dès les commencements de l'Église, tant de saints anachorètes et tant de pieux solitaires : un saint Paul, par exemple, premier ermite, un saint Antoine, un saint Hilarion, un saint Pacôme, un saint Macaire, un saint Arsène, un saint Siméon Stylite, etc. ; et, dans des temps plus rapprochés de nous, tant de fervents religieux et de saints Fondateurs d'Ordres : un saint Benoît, par exemple, un saint Bruno, un saint Bernard, un saint Dominique, un saint François d'Assise, un saint Ignace de Loyola, un saint Jean de la Croix, et tant d'autres. Ils ont quitté tout ce qu'ils avaient de plus cher sur la terre, parents, amis, biens, honneurs, plaisirs, pour se renfermer dans l'obscurité d'un cloître, ou dans la solitude d'un désert. En vain le monde les a raillés, les a tournés en ridicule, les a méprisés, les a traités de fous et d'insensés, comme autrefois Hérode traita Jésus-Christ, le modèle des saints,

(1) Quotidiè morior per vestram gloriam, fratres. *1. Cor. 15. 51.*

au jour de son ignominieuse Passion ; en vain les sens se sont révoltés, la nature a frémi et a tenté cent et cent fois de se soulever, tous ont fait des souffrances leurs plus chères délices, et rien n'a pu les empêcher de boire dans le calice d'amertume où leur divin Maître avait bu le premier au jardin des Olives ; tous ont voulu être baptisés du même baptême de souffrances et d'ignominies, de contradictions et de mépris, après lequel il soupirait si ardemment lui-même durant le cours de sa vie mortelle, lorsqu'il s'écriait : *Ah ! je dois être baptisé d'un baptême, et combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse*¹ ! A l'exemple du Sauveur des hommes, leur maître et leur modèle, ils se sont couronnés d'épines, ils sont restés attachés à la croix, et rien n'a jamais été capable de les en séparer. Sortis d'un sang noble et illustre, ils ont renoncé à tous les avantages de la naissance ; comblés des biens de la fortune, ils se sont réduits à une extrême pauvreté ; revêtus des plus grandes dignités du monde, ils se sont dérobes à tous les regards, pour vivre entièrement ignorés de leurs semblables.

Ainsi l'ont pensé tant de milliers de jeunes vierges, que saint Cyprien appelle « un des plus beaux ornements de l'Eglise et la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ, » entre autres une sainte Claire, une sainte Thérèse, une sainte Magdeleine de Pazzi, une sainte Catherine de Gênes, une sainte Catherine de Sienne, une sainte Rose de Lima, une sainte Colette, une sainte Angèle de Merici, une sainte Gertrude de Nivelles, etc. Ornées de tous les dons de la nature et de tous les agréments de leur sexe, elles ont renoncé au monde et à tout ce qu'il leur offrait de plus séduisant, pour se condamner à une clôture perpétuelle. Elles ont regardé l'engagement qu'elles avaient contracté avec le Seigneur, comme l'état de la plus douce liberté ; dans les transports de leur allégresse, elles se sont écriées

(1) *Baptismo autem habeo baptizari, et quomodo coarctatus usque dum perficiatur ! Luc. 12. 50.*

avec le Roi-Prophète : « *Le Seigneur est la part qui m'est échue en partage, et la portion qui m'est destinée. Oui, c'est vous, mon Dieu, qui me rendez l'héritage qui m'est propre. Oh! que la portion de l'héritage qui m'est échue est belle! Que mon héritage est excellent*¹! Précieuses chaînes qui nous attachez à Dieu d'une manière irrévocable, que vous êtes douces! que vous êtes légères à porter! Saint état où nous vivons, que vous êtes cher à nos cœurs! Profession religieuse que nous avons embrassée, que vous êtes digne d'envie! Nous sommes à Dieu, et Dieu sera éternellement à nous! Nous nous sommes consacrées à Jésus-Christ, et ce divin Sauveur, qui est devenu notre époux, se donnera pour toujours à nous! Ah! si nous lui faisons ici-bas le sacrifice de nos biens, de notre fortune, de nos personnes; si, pour lui plaire, nous conservons nos cœurs purs et intacts; si nous les préservons de la moindre souillure; si nous gardons dans toute sa fraîcheur le beau lis de la virginité, nous en serons bien dédommagées par les hautes espérances que nous avons conçues, et auxquelles tout autre intérêt doit être sacrifié. Ce privilège *d'accompagner l'Agneau dans la cité sainte et de le suivre partout où il ira*², sera pour nous une bien douce récompense de ce que nous aurons fait pour lui, et des sacrifices que nous nous serons imposés. »

TROISIÈME DEGRÉ DE LEURS COMBATS.

Enfin les saints en sont venus jusqu'à répandre leur sang pour Dieu, et ç'a été le troisième degré de leurs combats, le comble de la consommation de leurs souffrances. En effet, que dirai-je des martyrs, ces généreux combattants de l'Eglise militante? Quels supplices n'ont pas

(1) Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Funes ceciderunt mihi in præclaris; etenim hæreditas mea præclara est mihi. *Ps. 15.—5. 6.*

(2) Hi sequuntur Agnum quocumque ierit. *Apoc. 14. 4.*

imaginés, durant trois cents ans de persécution, toute la cruauté et la barbarie des bourreaux pour les tourmenter ! On les élevait sur des chevalets, ou bien on les attachait à des croix ; on les étendait sur des roues, ou bien on les couchait sur des grils placés au milieu de brasiers ardents ; on les plongeait dans des chaudières d'huile bouillante, ou bien on les enduisait de poix, de bitume ou d'autre matière résineuse, puis, on les attachait à des poteaux, et l'on y mettait le feu, afin de les faire servir comme de fanaux pour éclairer les jeux du cirque durant la nuit ; on les couvrait encore de peaux d'ours ou d'autres bêtes sauvages, et on lâchait sur eux des dogues furieux pour les faire étrangler et dévorer par ces animaux féroces. J'en appelle à vous surtout, saint Vincent, illustre diacre de l'Eglise de Valence, en Espagne ; à vous, saint Polycarpe, glorieux martyr de l'Eglise de Smyrne ; à vous, saint Pothin et saint Saturnin, tous les deux intrépides confesseurs, le premier, de l'Eglise de Lyon, le second, de l'Eglise de Toulouse ; à vous, saint Cyprien, généreux athlète de l'Eglise de Carthage ; à vous, saint Quentin, que votre douloureux et long martyre a rendu si célèbre dans toute l'Eglise ; à vous également, admirables vierges, sainte Agathe, sainte Luce, sainte Agnès, sainte Cécile ; à vous, incomparables femmes, sainte Anastasie, saintes Perpétue et Félicité, etc., que nous ne préconiserons jamais assez ; vous à qui votre héroïque courage a mérité la gloire d'avoir votre nom inséré dans le canon de la Messe, afin qu'il en soit fait mention, tous les jours, dans ce sacrifice commémoratif du sacrifice sanglant de la croix, et que votre souvenir se rattache continuellement à celui de la victime par excellence, expirant sur le Calvaire dans les supplices les plus affreux, oui, j'en appelle à vous tous, ô invincibles martyrs ; c'est à vous de nous dire avec quel succès. Les tourments vous ont-ils étonnés ? les supplices vous ont-ils effrayés ? sous une grêle de pierres, sur les chevalets, sur les croix, sur les roues, sur

les bûchers, au milieu des flammes et des brasiers ardents, sous la dent des bêtes féroces, qu'aviez-vous autre chose dans la bouche, que des paroles de pardon pour vos bourreaux, que des chants d'allégresse et de bénédiction pour votre Dieu ?

Un saint Etienne, le premier de tous les martyrs, à l'instant même où on le lapidait, ne songeait qu'à prier pour ses persécuteurs : *Seigneur Jésus*, s'écriait-il à haute voix, après s'être mis à genoux, *ne leur imputez pas ce péché* ; et c'est en prononçant cette parole de pardon, dit l'écrivain sacré de qui nous tenons ce fait, qu'il s'endormit paisiblement dans le Seigneur ¹.

Un saint André, apôtre, sur le point d'être attaché à la croix, la saluait comme l'objet de ses désirs les plus ardents : « O bonne croix, s'écriait ce saint Apôtre, à la vue de l'instrument affreux de son supplice, ô bonne croix, ô croix adorable, je vous salue ! O croix précieuse, qui avez été ennoblie par l'attouchement du corps sacré de mon Sauveur, et ornée par ses membres divins comme avec les plus riches pierreries, je m'approche de vous dans de vifs transports de joie ! O croix salutaire, que j'ai si ardemment aimée, que j'ai si longtemps désirée et recherchée par tant de travaux, enfin mes vœux se sont accomplis ; recevez-moi dans vos bras, en me tirant du milieu des hommes, et présentez-moi à mon divin Maître ! Que celui qui s'est servi de vous pour me racheter, puisse me recevoir par vous. »

Un saint Laurent, diacre de l'Eglise de Rome, étendu sur un gril, au milieu de charbons ardents, après avoir enduré assez longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, lui disait avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant faire tourner mon corps, il est assez rôti de ce côté

(1) *Positis autem genibus, clamavit voce magnâ, dicens : Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Et cum hæc dixisset, obdormivit in Domino.*
Act. 7. 59.

là; » puis, les bourreaux l'ayant tourné, il ajoutait ces mots, toujours en s'adressant au juge: « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en manger. »

Un saint Ignace, évêque d'Antioche, condamné à être dévoré par les bêtes féroces de l'amphithéâtre de Rome, conjurait les chrétiens de cette ville, dans une lettre qu'il leur envoya à l'avance, de ne pas employer leur crédit auprès de Dieu pour le délivrer du supplice auquel il était condamné: « Je crains, leur écrivait cet illustre et généreux martyr, oui, je crains que votre charité ne me soit nuisible; car il vous est aisé de faire ce que vous voulez, et il me sera difficile d'arriver à Dieu, si vous entreprenez de me sauver. Ah! je vous en conjure, ne m'aimez pas à contre-temps, et ne vous laissez pas aller à une fausse compassion pour moi. Souffrez que je devienne la pâture des bêtes, afin que je jouisse de la vue de mon Dieu. Je souhaite de les trouver toutes prêtes. Puissent-elles me mettre en pièces sur-le-champ! Je les irriterai même, afin qu'elles me dévorent promptement, et qu'il n'en soit pas de moi comme de plusieurs qu'elles n'ont osé toucher. Oui, pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni la séparation de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourments que la rage des démons peut inventer. » Lorsqu'il était dans l'amphithéâtre, il n'eut pas plus tôt entendu les rugissements des lions, qu'il s'écria: « Je suis le froment du Seigneur; il faut que je sois moulu sous les dents de ces animaux, pour que je devienne un pain tout pur de Jésus-Christ. »

Maintenant, je vous le demande, d'où venait donc à ces héros du christianisme ce courage intrépide? qu'est-ce qui leur inspirait cette fermeté inébranlable, cette force d'âme invincible qui leur faisait braver les supplices les plus cruels, les tourments les plus horribles, la mort même la plus affreuse? Ah! c'est qu'ils étaient pénétrés de cette maxime de l'Évangile, que *le royaume des cieux souffre*

*violence*¹, et qu'on ne peut y entrer qu'autant qu'on est conforme à l'image de Jésus et de Jésus crucifié.

Ici, arrêtons-nous un instant et instruisons-nous par ces exemples. Des Saints de la même nature que nous, d'ailleurs cent fois plus innocents que nous, plus mortifiés que nous, plus fervents que nous; des martyrs tout couverts de leur sang; des cénobites assujettis à une règle gênante; des anachorètes crucifiés au monde; d'excellents chrétiens vivant au milieu même du monde, consommés dans la pratique de toutes les vertus, ayant blanchi dans le service de Dieu, ne s'estimaient pas encore dignes de récompense; et une religieuse imparfaite, qui, avant son entrée en religion, aura commis peut-être de grandes offenses envers la divine Majesté; qui, jusqu'au sein même de la religion, aura contracté de nouvelles dettes, en se rendant coupable de mille infidélités envers son divin Epoux; qui aura contristé l'Esprit-Saint par ses infractions volontaires à la règle et sa tiédeur dans l'accomplissement de ses devoirs, voudrait se flatter d'avoir un droit incontestable à toute la gloire et à toute la félicité des Bienheureux, et cela, pourquoi? pour une ferveur sensible qu'elle éprouvera de temps à autre, et qui s'évanouira bientôt à la moindre contrariété qui se présentera, au plus léger obstacle qui se rencontrera, quelle étrange illusion! quelle erreur grossière! comme si ce n'eût été que pour les Saints que la voie du ciel devait être étroite, et que pour elle cette même voie dût être plus large, plus facile, plus commode, contre le précepte formel du Sauveur des hommes, qui dit à tous, dans son Evangile, sans aucune distinction: *Tâchez d'entrer par la porte étroite*².

Ah! voyez, au contraire, une bonne religieuse, une digne épouse de Jésus-Christ, qui fait de cette même maxime de son divin Epoux le sujet le plus habituel de

(1) Regnum cœlorum vim patitur... *Matth. 11. 12.*

(2) Contendite intrare per angustam portam. *Luc. 13. 24.*

ses réflexions, avec quel courage et quelle persévérance elle livre, à sa manière, les combats du Seigneur! Comme elle n'ignore pas qu'il en coûte beaucoup pour aller au ciel, et qu'il faut se faire une violence continuelle pour y parvenir, dès lors, à l'exemple des Saints, ces parfaits imitateurs du Sauveur du monde, elle fait une guerre continuelle à toutes ses petites passions, elle étouffe sans cesse tous les sentiments de la nature, elle refuse tout à ses sens, elle n'accorde rien à ses désirs et à ses inclinations. Pour s'encourager et se soutenir dans cette lutte, elle sort parfois, en esprit et par la pensée, de l'intérieur de sa Communauté, et se place au milieu du trouble et de l'agitation du monde; elle jette les yeux tout autour d'elle; elle considère les différentes conditions qui partagent la société, et réfléchit attentivement sur la conduite que tiennent les partisans du siècle dans la recherche et l'acquisition des biens de cette vie : « Eh quoi! se dit-elle alors, quand, pour établir son commerce et l'augmenter, le marchand a couru les mers, qu'il s'est exposé aux naufrages, qu'il a bravé les horreurs de la tempête, qu'à travers mille écueils et mille dangers, il a passé d'un hémisphère à l'autre, et qu'enfin il est revenu chargé de marchandises et de richesses, croit-il en avoir trop fait? Quand, pour se distinguer dans les combats et pour s'avancer dans la profession des armes, le guerrier a formé de hasardeuses entreprises, bravé les périls, essuyé le feu de l'ennemi, affronté la mort au milieu des batailles, et qu'enfin l'événement a répondu à ses espérances et comblé ses vœux, croit-il en avoir trop fait? Quand, pour s'insinuer auprès d'un grand du monde, d'un prince ou d'un roi, et pour entrer bien avant dans ses faveurs, un courtisan a enduré mille rebuts, dévoré mille chagrins, s'est réduit durant des années entières, à la plus ennuyeuse contrainte, et qu'enfin il a pu monter au rang où il aspirait depuis longtemps, croit-il en avoir trop fait? Quand, pour élever une famille, ménager un mariage, enrichir une terre,

obtenir le gain d'un procès, le chef d'une maison s'est consumé en veilles, en travaux, en voyages pénibles, et qu'enfin, il a réussi dans ses prétentions, croit-il en avoir trop fait? Songent-ils même à se plaindre tous ces adorateurs du monde? Tout cela n'est rien, dit-on; le succès récompense la peine, et l'on se trouve bien dédommagé des fatigues passées par les avantages présents. »

Alors, se repliant sur elle-même et secouant au plus vite la poussière du siècle, qui a bien pu, pour un instant, effleurer son vêtement, mais qui n'a pas eu le temps de s'y coller, elle rentre dans le silence de sa Communauté, et se dit intérieurement au pied des saints autels, témoins de ses soupirs, de ses larmes, de ses pieuses réflexions et de ses bonnes résolutions: « Que je mette, du moins, une éternité de bonheur et de délices ineffables dans le même rang qu'un bien passager et qu'une fortune périssable. Je veux bien qu'il en coûte pour se sauver; qu'il y ait même plus de peine pour parvenir au ciel, que la misérable nature, toujours portée à se flatter et à se contenter, ne le dit et ne l'exagère, que prétendrais-je conclure de là? Quoi! que le ciel ne mérite pas qu'on travaille incessamment pour l'acquérir! Quoi! que *cette couronne de gloire qui ne se flétrira jamais*¹, et qui doit ceindre toujours la tête des élus, dans le séjour de la béatitude éternelle, ne mérite pas qu'on combatte courageusement pour l'obtenir! Ah! un pareil langage, qui serait déjà un blasphème dans la bouche d'un chrétien ordinaire, que deviendrait-il dans la bouche d'une personne consacrée à Dieu par les vœux de religion? ne serait-ce pas là le comble de l'erreur la plus grossière et de l'illusion la plus étrange? »

En effet, encore quelques instants d'attention, et il vous sera facile d'en juger toutes vous-mêmes, après que je vous aurai mis sous les yeux une faible esquisse de la gloire

(1) Percipietis immarcescibilem gloriæ coronam. 1. Petr. 5. 4. 3*

dont jouissent les Saints dans le ciel, et montré comment Dieu se plaît à les y récompenser de tout ce qu'ils ont fait et enduré pour lui sur la terre.

II. GLOIRE DES SAINTS DANS LE CIEL.

« Il était juste, dit saint Bernard, que les élus de Dieu, après avoir servi, sur la terre, de spectacle aux hommes, servissent ensuite, dans le ciel, de spectacle aux Anges mêmes. Les cieux s'ouvrirent pour eux, lorsque la terre vint à leur manquer, et tandis que leurs corps sont dans ce monde, où ils reçoivent les hommages des vivants, leurs âmes sont récompensées de toute la plénitude du bonheur dans l'autre monde. » Bonheur inexprimable que je ne puis vous faire connaître, parce que je ne le connais pas moi-même. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le Seigneur commanda autrefois à son Prophète de faire entendre au peuple d'Israël cette parole : *Va, Prophète, et dis au juste qu'il sera bien*¹. Allez, prédicateurs de l'Évangile, et annoncez-le vous-mêmes.

Quand les grands de la terre, les princes, les rois, donnent des ordres, ce n'est communément qu'en une parole. Ainsi Dieu ne nous dit qu'un mot, et je ne vous en dis qu'un de sa part, mais que ce mot renferme un grand sens ! *Vous serez bien, et parfaitement bien*. Du reste, ne m'en demandez pas davantage ; car c'est tout ce que je sais et tout ce qu'il me suffit de savoir. Que les hommes, sur la terre, soient riches ; qu'ils soient puissants, élevés aux plus grands honneurs, néanmoins ils ne sont pas encore bien. Pourquoi donc ? Parce qu'ils ne sont pas pleinement contents. Le cœur humain est comme un abîme profond que rien de créé n'est capable de remplir : « Les biens de ce monde peuvent bien l'enfler, dit saint Bernard, mais ils ne sauraient le rassasier. » Il n'est pas naturellement possible à l'homme

(1) Dicite justo quoniam benè. 1. 5. 10.

de goûter sur la terre tous les plaisirs à la fois ; ses sens sont trop bornés pour cela. Ainsi un plaisir qui le flatte actuellement, ne fait qu'exciter en lui un autre plaisir qui lui manque.

Aussi le prophète Isaïe compare-t-il les partisans du monde, qui mettent toute leur félicité dans les biens sensibles, ou à un malade attaqué de la fièvre, ou à un homme endormi et pressé de la soif, *qui rêve, pendant son sommeil, qu'il boit, mais qui, en s'éveillant, se trouve toujours également altéré*¹. Le joueur qui a employé toute une journée au jeu, qui y a même passé une partie de la nuit, est-il satisfait ? Non, Des le jour suivant, il faut qu'il recommence. L'avare qui a passé sa vie à amasser et qui a les mains pleines aujourd'hui, est-il satisfait ? Non. Encore cette terre, encore cet argent, encore cet héritage. L'ambitieux qui ne visait, ce semble, qu'à ce seul point, et qui y est enfin parvenu, est-il satisfait ? Non. Le poste qu'il occupe présentement n'est plus pour lui qu'un degré pour arriver à un autre plus élevé ; et, sur cela, nouvelles prétentions, nouveaux mouvements. Le voluptueux qui a obéi en tout aux convoitises d'une chair de péché, qui a donné à ses appétits sensuels tous les aliments propres à les contenter, est-il satisfait ? Non. Il faut qu'il cherche, qu'il invente de nouveaux plaisirs.

Il n'y a donc que Dieu qui puisse nous donner le vrai bien, ce bien parfait qui renferme tous les autres biens, et qui comble tous les souhaits de l'âme. Sans cette espérance qui nous soutient, *nous serions*, dit l'apôtre saint Paul, *les plus malheureux de tous les hommes*², puisque, après nous être privés de tout pendant cette vie, selon les maximes de l'Évangile, nous n'aurions encore rien à attendre après la mort. Mais ce qui nous console, c'est la promesse que Dieu

(1) Sicut somniat sitiens et bibit, et postquam fuerit expergefactus, adhuc sitit. *Is. 29. 8.*

(2) Miserabiliores sumus omnibus hominibus. *1 Cor. 13. 19*

nous a faite de nous mettre, après cette vie, dans un état où nous nous trouverons éternellement et souverainement bien. Encore une fois, *va, prophète, et dis au juste qu'il sera bien*. Bien, par rapport au passé : là plus de larmes, ou s'il en coule encore quelques-unes, *Dieu prendra soin lui-même de les essuyer*, dit la sainte Ecriture ; là, *plus de mort, plus de deuil, plus de cris de détresse, plus de douleur*, dit-elle encore, plus d'afflictions humaines, plus de tribulations, plus de souffrances ; *tous ces maux auront eu leur temps*, ajoute-t-elle, *mais le temps en sera passé*¹. Bien, par rapport au présent : là, *votre joie sera pleine*², dit le Fils de Dieu, *et personne ne vous l'enlèvera*³. Eh ! que pourrait-il donc manquer à une âme qui est arrivée au terme et parvenue au comble du bonheur et de la gloire ? Bien, par rapport à l'avenir : là, point de retours fâcheux, point de décadence ni de revers à craindre ; ce qu'une âme bienheureuse aura été une fois, elle le sera pour toute une éternité, sans aucune vicissitude, sans aucun changement. Mais, du reste, de vous dire en quoi consiste ce souverain bien, c'est, encore une fois, ce que je ne puis trop vous donner à connaître, parce que je ne le sais pas moi-même.

Saint Augustin ne le savait pas mieux que moi : « Nous ne pouvons en parler, disait-il, et cependant il ne nous est pas permis de nous taire. Que ferons-nous donc ? Ah ! continuait-il, soit que nous en parlions, soit que nous n'en parlions pas, réjouissons-nous dans le Seigneur. » Oui, ajouterai-je, réjouissez-vous, ô épouses de Jésus-Christ, d'être destinées, par l'immense bonté et l'infinie miséricorde de Dieu, à un bien si grand, si relevé, si parfait, qu'il est ineffable et incompréhensible.

(1) Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt. *Apoc. 21. 4.*

(2) Ut gaudium vestrum sit plenum. *Joan. 16. 42.*

(3) Et gaudium vestrum nemo tollet à vobis. *Joan. 16. 22.*

Toutefois, consultons ici l'apôtre Saint Paul; sans doute qu'il pourra nous en donner quelque connaissance. Il avait été élevé jusqu'au troisième ciel, et nul ne pouvait mieux être instruit que lui des beautés de la céleste Jérusalem. Demandons-lui ce qu'il en a vu; il nous répondra que *l'œil de l'homme n'a jamais vu rien qui égale ce que Dieu prépare à ses élus*. Demandons-lui ce qu'il en a entendu; il nous répondra que *l'oreille de l'homme n'a jamais entendu rien de semblable*. Demandons-lui ce qu'il en a pu comprendre; il nous répondra que *l'esprit de l'homme ne peut pénétrer si avant ni monter si haut*¹.

Mais, après tout, ne pouvons-nous pas, par quelques conjectures, nous en former une légère image, quoique bien imparfaite? Souffrez que je vous dise ce qui m'est arrivé à moi-même. Quelquefois, me promenant sur le bord de la mer, je considérais, du rivage, l'immense étendue de ses eaux; de là, je portais la vue aussi loin qu'elle pouvait aller, et je contempiais, dans le lointain, les flots qui s'élevaient, qui s'entrechoquaient, et puis qui se perdaient tout à coup et s'abîmaient les uns dans les autres. Je me figurais ensuite un homme plongé entièrement au milieu de ce vaste élément, n'apercevant rien autre chose devant lui, autour de lui, au-dessus de lui, au-dessous de lui, que des abîmes d'eau, et je me disais à moi-même : « C'est ainsi que le Bienheureux, enfoncé dans l'immensité de Dieu, sera immergé dans un torrent de délices. Car ce ne sera pas proprement la joie du Seigneur qui entrera en lui, mais ce sera lui, selon l'expression de l'Évangile, *qui entrera dans la joie du Seigneur*². Soit qu'il avance ou qu'il recule, soit qu'il monte ou qu'il descende, il la trouvera partout; partout il en sera investi, pénétré et comme enivré. » *Oui, Seigneur*, s'écriait le roi prophète, en faisant allusion au bonheur des

(1) Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. *1. Cor. 2. 9.*

(2) Intra in gaudium Domini tui. *Matth. 21. 25.*

Saints dans le ciel, *oui, ô mon Dieu, ils seront enivrés de l'abondance de votre sainte maison, et vous les abreuverez d'un torrent de délices*¹.

Ce n'est pas tout : d'autres fois, à l'aspect d'une belle prairie émaillée de fleurs et tapissée de verdure, au retour du printemps ; d'une campagne toute couverte des productions de la terre et de moissons jaunissantes, dans une saison plus avancée ; à la vue d'un bois touffu et produisant un ombrage frais et agréable, dans les chaleurs de l'été ; d'un verger délicieux et rempli d'arbres dont les branches étaient courbées sous le poids de leurs fruits, à l'époque de l'automne ; ou bien encore, dans une de ces belles nuits d'hiver, levant les yeux au ciel et contemplant avec étonnement ces globes lumineux qui roulent majestueusement au-dessus de nos têtes dans l'immensité des airs ; ces millions d'astres qui scintillent avec une si brillante clarté à des distances infinies de nous, et qui embellissent avec tant de magnificence la voûte étoilée du firmament, je me faisais une peinture abrégée de ce vaste univers ; je me représentais cette prodigieuse variété d'êtres de toutes les espèces qui le composent, qui l'ornent, qui l'enrichissent, puis, ravi d'admiration et dans une sorte d'extase, en présence d'un pareil spectacle, je m'écriais : « Ah ! Seigneur, que réservez-vous donc à vos élus, puisque vous êtes si libéral envers les pécheurs, et que vous les laissez, en quelque sorte, jouir de ce monde encore plus que les justes ? que sera-ce de votre patrie, si le lieu de notre exil est si magnifique, et que recevrons-nous, une fois parvenus au terme, si, dans la voie, vous répandez vos biens avec tant de profusion ? »

Quand donc je rassemblerais toute la fortune et toute l'opulence du siècle, tous les honneurs et tous les plaisirs de la terre, tous les sceptres et toutes les couronnes du monde, tout cela ne pourrait valoir, je ne dis pas toute la

(1) *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. 53. 9.*

gloire, mais pas même le moindre degré de gloire où Dieu appelle ses élus et qu'il leur réserve dans le ciel. J'en dis beaucoup, ce vous semble, peut-être, mais je ne dis rien, en effet, et quand j'en dirais mille fois davantage, je ne dirais encore rien. Plus on creuse dans ce trésor céleste, plus il y a de quoi creuser, et si j'en avais découvert quelque chose, j'aurais toujours bien d'autres découvertes à faire. C'est pourquoi les Saints, dans la bienheureuse éternité, comme parle saint Augustin, et après lui le bienheureux Pierre Damien, « sont toujours rassasiés, et néanmoins toujours avides et affamés¹ : » toujours rassasiés, parce qu'ils ont la plénitude du bonheur; toujours avides, parce qu'ils trouvent continuellement dans leur bonheur un bonheur nouveau, en y trouvant sans cesse un nouveau goût. Faut-il en être surpris? Non. Car plus on voit Dieu, plus on désire de le voir, surtout quand on le voit, non plus à travers les ténèbres de la foi, mais dans la clarté du jour et dans le plus bel éclat de sa majesté; non plus dans un long éloignement, mais de près; non plus, pour parler avec l'apôtre saint Paul, *en énigme et comme dans un miroir, mais face à face*². Depuis la création du monde, les Anges ne cessent point de le contempler : *Ils en ont toujours un nouveau désir*³, dit l'apôtre saint Pierre, et ce serait le souverain malheur pour eux que d'être privés, un seul moment, de sa présence.

*Oh! que le Dieu d'Israël est donc bon, puis-je m'écrier ici avec le Roi-Prophète, qu'il est libéral envers ceux qui le servent avec un cœur droit*⁴, et comme il sait bien les récompenser de ce qu'ils ont fait pour lui! Quoi de plus beau et de plus magnifique qu'un Dieu qui est admirable

(1) Semper pleni, et semper avidi. S. Aug. Serm. in festin. Omn. SS.

(2) Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem. 1. Cor. 13. 12.

(3) In quem desiderant Angeli prospicere. 1. Petr. 1. 12.

(4) Quàm bonus Israël Deus his qui recto sunt corde! Ps. 72. 1.

*dans ses Saints*¹? Ce Dieu, si grand, si puissant, si majestueux, que les prophètes Daniel et Isaïe nous dépeignent, avec les couleurs de la plus riche et la plus séduisante poésie, assis sur un trône resplendissant de lumière, au milieu de mille millions d'Ange, parmi d'innombrables armées célestes qui l'environnent et qui forment sa brillante cour², leur découvre à tous son front auguste et divin, et se fait voir à eux dans tout l'éclat de ses adorables perfections. Ah! si les cieus venaient aujourd'hui à s'ouvrir à nos regards, ou si nos yeux pouvaient percer jusque dans la cité sainte, quelle gloire éclatante n'apercevriions-nous pas dans les Bienheureux, c'est-à-dire dans ces hommes qu'on a vus ici-bas vivre en apparence comme les autres, et que le monde a raillés et méprisés! Oh! que leur condition dans le ciel est différente de ce qu'elle était sur la terre! Autrefois, pour employer le beau langage des saintes Ecritures, *ils allaient dans le chemin de la vie et ils pleuraient, en jetant la semence de toutes les vertus au milieu des peines, des tribulations, des persécutions et des croix de toute espèce. Mais, aujourd'hui, que leur sort est changé! Ils reviennent avec des transports de joie*, continue le texte sacré, et ils paraissent devant Dieu, les mains pleines de bonnes œuvres; semblables à des moissonneurs qui ont fait une abondante récolte, ils mettent aux pieds du Père de famille *les gerbes qu'ils ont amassées*³; c'est-à-dire qu'ils exposent devant lui tous les fruits de grâce, de vertu et de sainteté qu'ils ont recueillis: *Ils brillent comme des soleils dans le royaume des cieus*⁴. L'éclat qui rejaillit de leur splendeur, pour emprunter encore le style figuré des Livres saints, *ressemble à ces étincelles qui pétillent et s'étendent rapidement au loin dans un champ de roseaux*

(1) *Mirabilis Deus in sanctis suis. Ps. 67. 56.*

(2) *Is. 6. 1. et seq. — Dan. 7. 1. et seq.*

(3) *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos. Ps. 125. 6. 7.*

(4) *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum. Matth. 13. 43.*

dévoré par la flamme¹ : *Tout resplendissants de gloire, ils tressaillent d'allégresse, et cette allégresse éclate dans le lieu de leur repos*².

Mais tout cela est encore trop peu : il me faut quelque chose de plus fort, et celui qui a été élevé au troisième ciel, saint Paul, va nous l'apprendre. Selon ce grand Apôtre, les Saints *surabondent de joie dans le sein d'un bonheur à jamais durable*; et quel est ce bonheur? Ecoutez : *C'est, dit-il, comme un poids immense qui les accable et les écrase, et sous lequel ils succomberont éternellement*³. *Oh! que vos tabernacles, ô mon Dieu, puis-je m'écrier avec le saint roi David, sont aimables*⁴, ces tabernacles dont vous avez fait votre demeure et celle de vos élus! *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison*; c'est là qu'ils vous louent, et qu'éternellement ils vous loueront⁵; c'est là qu'ils vous possèdent, et qu'éternellement ils vous posséderont; c'est là qu'ils vous aiment, et qu'éternellement ils vous aimeront! *Un jour dans votre bienheureuse demeure vaut mieux que mille ans*⁶ passés dans les palais les plus magnifiques, que sera-ce donc d'une éternité tout entière. O céleste Jérusalem! ô cité sainte! Ah! que ton séjour est aimable! *Un fleuve de paix*⁷, *un torrent de délices*⁸ coule dans ton enceinte. Il n'y a plus de larmes désormais, plus de souvenir des anciennes afflictions; une volupté pure y a succédé pour toujours à la douleur; un Dieu s'y communique tout entier à chacun de ses élus; il les éclaire de sa

(1) Fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrunt. Sap. 5. 7.

(2) Exultabunt sancti in gloriâ; lætabantur in cubilibus suis. Ps. 149. 5.

(3) Momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Cor. 4. 17.

(4) Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Ps. 85. 4.

(5) Beati qui habitant in domo tuâ, Domine, in sæcula sæculorum lædabunt te. Ps. 85. 5.

(6) Melior est dies una in atriis tuis super millia. Ps. 85. 10.

(7) Declinabo super eam quasi fluvium pacis. Is. 66. 11.

(8) Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. 55. 9.

lumière, il les embrase de son amour. O Jérusalem ! ô cité de Dieu ! *Le Seigneur est ton flambeau éternel ; tes habitants sont un peuple de justes, un peuple toujours heureux et triomphant éternellement*¹. Réunis à Jésus-Christ, leur chef, l'auteur et le consommateur de toute sainteté, le front ceint d'un diadème éclatant de gloire, et *les palmes de la victoire à la main*², ils environnent le trône du Dieu trois fois saint, ils contemplent la vérité sans nuages, ils jouissent d'un bonheur immuable dans le sein de la divine charité.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'une si belle récompense doit animer votre courage et exciter votre ardeur ; que le spectacle de la félicité dont jouissent les Saints dans le ciel, doit vous porter à travailler désormais, sans relâche, à la grande œuvre de votre salut éternel, et à faire tous vos efforts pour arriver au même bonheur ; que la vue des peines, des épreuves et des combats, bien loin de vous décourager, ne doit servir, au contraire, qu'à vous encourager, puisque, comme je vous l'ai montré, c'est là le chemin qui les a conduits au ciel ; que tous ces Saints étaient enfants d'Adam et d'Eve, comme vous ; qu'ils étaient sujets, comme vous, à toutes les misères humaines ; qu'ils ont éprouvé, comme vous, la difficulté de vaincre ; pourquoi n'auriez-vous pas, comme eux, la force de triompher ? que, comme eux, vous pouvez tout avec la grâce qui les a fortifiés ; qu'au milieu de la contagion du siècle, ils sont demeurés incorruptibles ; qu'au milieu du tourbillon des affaires, des pièges de l'orgueil et de la volupté, dans les conditions les plus obscures comme dans les plus relevées, dans les richesses comme dans la pauvreté, ils

(1) Erit tibi Dominus in lucem sempiternam... Populus autem tuus omnes justi in perpetuum hereditabunt terram. *Is. 60.*—*19. 21.*

(2) Et palma in manibus eorum. *Apoc. 7. 9.*

se sont sanctifiés ; que les souffrances n'ont même été pour eux que de plus grands moyens de sanctification ; que, crucifiés avec Jésus-Christ par le martyre, par la pénitence et les afflictions, *ils ont semé dans les larmes pour moissonner dans la joie*¹ ; que *quelques moments d'une légère tribulation devaient leur procurer un poids éternel de gloire*² ; qu'*ayant au-dessus de vos têtes, comme parle saint Paul, cette nuée d'innombrables témoins qui vous ont précédés, vous devez avancer avec intrépidité dans la carrière qui vous est proposée*³ ; que le chef des prédestinés, le Rédempteur du genre humain, Jésus-Christ, marche à votre tête comme il a marché à la tête des Saints ; que vous devez suivre ses pas comme les Saints les ont suivis, marcher sur ses traces comme ils y ont marché ; que ses traces sont faciles à reconnaître, puisqu'elles sont tout ensanglantées et que ce sont les traces de son sang ; qu'elles sont fidèles, qu'elles vous guideront sûrement et vous conduiront infailliblement au ciel, comme elles y ont conduit les Saints. Le ciel, oui, le ciel, quel spectacle ! Eh ! pouvez-vous le regarder avec indifférence, surtout en ce beau jour où l'Eglise le découvre à nos yeux ? Enfants de Dieu, c'est la maison de notre Père céleste, c'est la nôtre. Cohéritiers de Jésus-Christ, appelés à le partager un jour avec les Saints, c'est notre héritage, c'est notre patrie. « Ah ! *Seigneur*, doit s'écrier chacune de vous avec le Roi-Prophète, *il est une demande que je forme dans toute l'ardeur de mon âme, et que je ne cesserai de réitérer, c'est qu'en terminant mon exil, vous m'appeliez dans votre sainte maison ; que je puisse y habiter, durant toute l'éternité, avec les Saints, mes devanciers dans la foi, mes modèles dans la vertu, et y goûter comme eux et*

(1) Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. *Ps. 125. 5.*

(2) Id enim quod in presenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra nobis in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis. *1. Cor. 4. 17.*

(3) Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium..., per patientiam curramus ad propositum nobis certamen. *Hebr. 12. 1*

avec eux les délices dont vous comblez vos amis, *les délices de Dieu lui-même*¹. »

Qu'en outre, si vous devez regarder les Saints comme vos modèles, vous devez aussi les regarder comme vos protecteurs; qu'il vous faut les invoquer et réclamer le secours de leurs suffrages avec la plus grande confiance, répétant souvent avec la sainte Eglise, principalement durant cette octave, en forme d'oraisons jaculatoires : *O vous tous, Saints et Saintes de Dieu, priez pour nous*². *O vous tous, Saints et Saintes de Dieu, intercédez pour nous*³; que, du haut des cieux, ils vous appellent, ils vous tendent les bras; qu'assurés désormais de leur bienheureuse éternité, ils se mettent tendrement en peine de votre sort et s'intéressent, avec une pieuse et touchante sollicitude, à tout ce qui concerne le salut de vos âmes; qu'ils sont, de plus, les amis de Dieu, et qu'ils peuvent tout auprès de lui par leur puissante intercession; que plus vous marquerez de zèle à marcher sur leurs traces, plus ils s'empresseront de solliciter pour vous les faveurs du ciel, et de vous obtenir les grâces qui vous rendront dignes de chanter à jamais avec eux les miséricordes infinies du Dieu qui fait les élus, *et qui est admirable dans ses Saints*⁴.

Ainsi soit-il.

(1) Unam petii a Domino. hanc requiram, ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ; ut videam voluptatem Domini, et visitem templum ejus. *Ps. 26. 4.*

(2) Omnes Sancti et Sanctæ Dei, orate pro nobis. *Ex libanitis S. S.*

(3) Omnes Sancti et Sanctæ Dei, intercedite pro nobis. *Ibid.*

(4) Mirabilis Deus in Sanctis suis. *Ps. 67. 56.*



COMMÉMORATION DES MORTS.

1. *Ce que les âmes du Purgatoire ont été.*
2. *Ce que les âmes du Purgatoire sont.*
3. *Ce que les âmes du Purgatoire seront.*

Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.

N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur; car nul homme ne sera justifié devant vous. Ps. 142. 2.

Ainsi pensait, mes Sœurs, ainsi s'exprimait, ainsi priait le plus illustre des pénitents; sachant que Dieu tient sans cesse les yeux ouverts sur nous, que nos péchés sont comptés, qu'il n'y en a pas un seul qui échappe à ses regards, que même nos actions les plus saintes, pesées dans la balance du sanctuaire, ne se trouvent pas toujours exemptes de taches devant lui : « *Ah! Seigneur, s'écriait-il, dans le sentiment d'un cœur contrit et humilié, ne me jugez pas, n'entrez pas en compte avec votre serviteur; car je vois bien que rien ne me justifie, que tout, au contraire, me condamne, et qu'il ne me reste qu'à implorer votre grande miséricorde; oui, c'est en elle seule que j'espère.* » Or, ce que le saint roi David disait de lui-même, ce qu'il disait de tout homme vivant, l'Eglise l'applique aux âmes du Purgatoire, dont elle fait en ce jour la commémoration. Elle nous les représente coupables d'infidélités qui les suivent au-delà du trépas, et qu'un Dieu, toujours juste, punit dans ce lieu d'expiation. Ce Dieu, dont la vérité et la sainteté font le caractère, ne peut souffrir l'injustice, il l'a en horreur, et, quelque part qu'elle se trouve, il l'a poursuit, il

l'accable de tous ses traits. Voit-il, dans le ciel, des esprits orgueilleux : dans l'enfer, des pécheurs impénitents ; sur la terre, des hommes corrompus, il prend les armes, et dans le ciel, dans l'enfer, sur la terre, partout il se venge, partout il punit. Sa punition s'étend même sur les âmes qui sont dans le Purgatoire et qui n'ont pas entièrement satisfait à sa justice. De là vient que, dans ce jour surtout, ces âmes tournent leurs regards vers nous, qu'elles nous tendent les mains, nous découvrent leur pénible situation et nous conjurent d'essuyer leurs larmes.

Or, c'est à quoi je viens vous exhorter aujourd'hui, en vous montrant : 1^o Ce que les âmes du Purgatoire ont été autrefois ; 2^o ce qu'elles sont actuellement ; 3^o ce qu'elles seront un jour. Tel est le sujet de cette Conférence.

1. CE QUE LES AMES DU PURGATOIRE ONT ÉTÉ.

Avant d'entrer en matière, je crois qu'il est bon et utile de vous dire quelques mots sur l'existence du Purgatoire.

Qu'il y ait un Purgatoire, c'est-à-dire un lieu où les âmes qui n'ont pas pleinement satisfait à la justice divine, sont retenues pour un temps, c'est une vérité si solidement établie, qu'il est impossible de la révoquer en doute. L'hérétique, luthérien ou calviniste, n'en convient pas, je le sais ; je sais même quel torrent d'invectives, quel amas de fades et ridicules plaisanteries il vomit à ce sujet contre les catholiques : mais jamais ni sa fureur ni ses prétendus bons mots ne détruiront les preuves qui autorisent la doctrine de l'Eglise : doctrine fondée sur les témoignages les plus forts et les plus authentiques.

Témoignage de l'ancien Testament : *La prière pour les morts, dit le texte sacré, est une prière sainte et salutaire qui obtient de Dieu le pardon de leurs offenses*¹. Quoi de

(1) Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut à peccatis solvantur. 2 Mach 12. 46.

plus formel? Le 11^e livre des Machabées, d'où ce texte est pris, rapporte un usage reçu de tout temps parmi les Juifs de l'ancienne alliance, et que Jésus-Christ, paraissant sur la terre et instruisant les peuples de la Judée, n'eût pas manqué de combattre, comme il a fait de bien d'autres, s'il ne l'eût jugé saint et légitime.

Témoignage du Nouveau Testament : *Tandis que vous êtes dans la voie*, dit Jésus-Christ, c'est-à-dire dans cette vie mortelle, *faites au plus tôt la paix avec votre adversaire; de peur qu'il ne vous livre au juge, le juge au bras de l'exécuteur des arrêts de sa justice, et que vous ne soyez jeté dans une fâcheuse prison. En vérité, je vous le dis, vous n'en sortirez qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole*¹. Or, il n'y a point de dettes à payer dans le ciel; dans l'enfer les réprouvés sont insolubles : il faut donc qu'il y ait un lieu mitoyen entre le ciel et l'enfer, où les âmes, après la mort, achèvent de payer, et, en payant, s'acquittent; et ce lieu n'est autre chose que le Purgatoire. Ainsi l'ont entendu tous les Pères de l'Eglise.

Prenez garde, dit encore Jésus-Christ, *aux paroles qui vous échappent; si vous blasphémez contre le Saint-Esprit, votre blasphème ne sera pardonné ni dans cette vie, ni dans l'autre*² : ce qui suppose qu'il y a des péchés remis dans l'autre vie. Or, ils ne le seront pas dans le ciel, puisque le péché n'y entre pas; il ne le seront pas dans l'enfer, puisque le péché y subsistera toujours : il y a donc un lieu, après la mort, où les âmes peuvent espérer grâce. Ainsi l'ont encore entendu les Pères de l'Eglise. Or, je vous le demande, peut-on réfléchir sur des textes si clairs

(1) Esto consentiens adversario tuo cito dum es in via cum eo. ne forte tradat te adversarius judici, et judex tradat te ministro, et in carcerem mittaris. Amen, dico tibi, non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem. *Matth.* 5. — 25. 26.

(2) Qui autem dixerit contra Spiritum sanctum, non remittetur ei, neque in hoc sæculo, neque in futuro. *Matth.* 12. 52.

et rapprocher, en même temps, l'interprétation qu'y donnent ces saints Docteurs, sans être forcé de convenir de la vérité du Purgatoire? Voici comment s'explique sur cette vérité plusieurs d'entre eux.

Tertullien dit : « Nous offrons le sacrifice pour les morts, et, si l'on m'en demande la raison, je trouve que c'est un usage que la foi justifie, que la tradition perpétue, que la coutume autorise. »

Saint Epiphane dit : « La prière pour les morts est une loi du Père céleste ; qui sera assez téméraire pour la violer ? C'est une loi de l'Eglise, qui, en vertu de ce qu'ont enseigné nos Pères, s'en fait un devoir indispensable. »

Saint Chrysostôme dit : « La charité envers les morts est un dogme émané de Dieu, principe de toute charité et de toute miséricorde. »

Saint Ambroise dit : « Parce que vous avez perdu une sœur chérie, vous vous abandonnez aux transports de la douleur, vous fondez en larmes ; priez pour elle ; ce sont vos prières et non vos larmes qu'elle demande. Seigneur, dit-il ailleurs, vous savez quels furent mes sentiments pour Théodose ; je l'aimais comme mon fils ; ah ! je vous en conjure, faites-le entrer dans le séjour des Saints ; je ne cesserai de vous prier, de vous importuner, jusqu'à ce que vous lui donniez dans le ciel la place que méritent ses vertus. »

Saint Augustin dit : « Nous offrons pour les morts, et nous ne nous laissons point d'offrir, à cette intention, le tribut de nos prières. Seigneur, dit-il encore, souvenez-vous que votre servante Monique, sur le point de mourir, ne nous recommandait rien tant que de prier pour elle au pied des saints autels, dans le moment de l'adorable sacrifice. J'obéis, j'offre pour elle un juste suffrage, et j'implore celui de tous les cœurs qui vous aiment. »

Dans le fond, à examiner les choses de près, n'est-ce pas un principe indubitable, principe manifestement établi dans la sainte Ecriture, que le ciel est une demeure où rien

*de souillé n'entrera*¹? Est-il naturel que le péché soit impuni; que les droits de Dieu soient trahis, et qu'après l'avoir offensé, on entre tout de suite en partage de son royaume sans avoir réparé l'offense? Est-il naturel que deux justes qui meurent ensemble, l'un exempt de toute tache, l'autre comptable de plusieurs dettes, parviennent tous deux en même temps au royaume des cieux, et méritent ensemble la couronne de gloire? Que l'hérétique vante, tant qu'il le voudra, les mérites de Jésus-Christ, mieux que lui nous en connaissons le prix; mais nous savons que cet Homme-Dieu, qui est mort pour nous, est un Dieu saint, un Dieu essentiellement ennemi de toute iniquité; que, dans lui, sa miséricorde ne déroge pas à la justice, et que, par un tempérament admirable de sévérité et de clémence, Juge sévère, Père tendre, il sait pardonner et se venger tout ensemble.

Telles sont les preuves du dogme catholique sur la croyance du Purgatoire, preuves sans réplique et contre lesquelles viendra toujours se briser l'obstination opiniâtre des hérétiques à ne vouloir pas y croire. Ah! pour nous, bénissons Dieu de ce qu'il nous a donné une foi, non-seulement plus sainte et plus soumise, mais encore plus édifiante et plus consolante. Remercions-le de nous avoir appelés à une religion, où le zèle et la charité s'étendent au delà des bornes de notre mortalité. Estimons-nous heureux d'être les enfants d'une Eglise qui, après nous avoir fermé les yeux, prend encore soin de nous assister. L'Eglise des hérétiques les abandonne à la mort, et, dès qu'elle cesse de les voir, elle cesse de penser à eux. Comme il n'y a point de Purgatoire pour eux, et qu'étant dans la voie du schisme, ils sont hors de la voie du salut, c'est une conséquence de leur erreur qu'elle les traite ainsi; mais l'Eglise de Jésus-Christ, ayant pour nous d'autres espérances et d'autres vues, tient aussi une conduite toute différente; elle ne cesse

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. *Apoc.* 21. 27.

point de s'intéresser en notre faveur, qu'elle ne nous ait portés dans le sein de la béatitude. Jusque-là, elle est en peine de notre état : preuve évidente qu'elle est notre véritable mère. Or, quelle consolation de savoir que, quand nous serons dans ce terrible passage du jugement de Dieu à l'éternité bienheureuse, toute l'Eglise sera pour nous en prières, comme elle y était pour saint Pierre, selon le rapport de l'Ecriture, tandis que ce saint Apôtre fut dans la prison¹ ! Quel avantage de pouvoir se promettre que tout ce qu'il y a de fidèles au monde, s'emploiera pour notre délivrance ; que, sans qu'ils y pensent eux-mêmes, nous aurons part à leurs bonnes œuvres et à leurs sacrifices ; que, comme nous rendons aujourd'hui à notre prochain, à nos amis, à nos parents, ce tribut que notre religion prescrit, on nous rendra un jour le même office ; que *la mémoire du juste* ne périra pas comme celle de l'impie, mais *qu'elle sera en une éternelle bénédiction*², selon la parole de l'Esprit-Saint même.

Or, cette vérité supposée, je dis, en premier lieu, que si nous considérons ce que les âmes du Purgatoire ont été, nous trouverons en elles trois qualités qui doivent bien nous porter à prier pour leur délivrance, et à ne les jamais oublier au saint sacrifice de la Messe : 1^o Elles ont été notre prochain ; 2^o nos amis ; 3^o nos parents.

1^o ELLES ONT ÉTÉ NOTRE PROCHAIN.

En effet, que ne leur devez-vous pas comme prochain ? Je parle à vous, ma chère Sœur, qui avez reçu du ciel un cœur généreux et compatissant pour les maux et les misères d'autrui, et un naturel aimable. Vous savez que l'Evangile nous fait un commandement d'aimer comme nous-mêmes tous nos frères en Jésus-Christ. Vous n'igno-

(1) Et Petrus quidem servabatur in carcere. Oratio autem fiebat sine intermissione ab Ecclesia ad Deum pro eo. Act. 12. 5.

(2) In memoriâ aternâ erit justus. Ps. 111. 7.

rez pas non plus qu'il prescrit différents devoirs à remplir envers le prochain : de le nourrir, par exemple, s'il souffre la faim ; de ne pas lui refuser, ne serait-ce qu'un verre d'eau¹, s'il est pressé par la soif ; de lui donner l'hospitalité, s'il n'a pas un toit pour s'abriter ; de le revêtir, s'il est nu ; de le visiter, s'il est malade ou s'il languit dans une prison ; en un mot, de le soulager dans les différentes misères qui accablent l'humanité souffrante. Oui, vous savez toutes ces choses, et peut-être, dans le premier élan d'une compassion que vous ne pouviez rendre effective, avez-vous été tentée quelquefois, sinon de vous plaindre, du moins de gémir de ce que le manque de ressources de votre Communauté, joint à l'observation de votre vœu de pauvreté, vous mettait dans l'impossibilité de pouvoir venir à son secours.

Mais admirez ici la bonté infinie de notre Dieu ; il vous procure à vous et à toutes vos Sœurs un moyen bien simple de contenter votre cœur généreux et compatissant. En effet, qui vous empêche de vous acquitter de ces différents devoirs envers les âmes qui souffrent dans le Purgatoire, et qui, pour être sorties de ce monde, n'en sont pas moins votre prochain ? Quelle faim plus grande, je vous le demande, quelle soif plus ardente pouvez-vous apaiser, que celle qu'elles ont de la justice et de la possession de Dieu ? Comment pouvez-vous mieux exercer l'hospitalité, qu'en leur procurant une demeure dans la maison du Père céleste ? Quelle nudité pouvez-vous couvrir d'une manière plus avantageuse, qu'en les revêtant, par vos prières, du manteau incorruptible de la gloire ? Quelle maladie plus douloureuse, quels maux plus cuisants pouvez-vous soulager, que les peines qu'elles endurent dans ce lieu d'expiation et de souffrances ? Enfin, comment pouvez-vous visiter plus utilement ceux qui gémissent dans un long et pénible esclavage, qu'en rompant, par vos suffrages et vos bonnes œuvres,

(1) Quisquis enim dederit vobis calicem aquæ *Marc. 9 40.*

ces chaînes funestes qui les empêchent, pour me servir des expressions du Roi-Prophète, *de voler, comme la colombe*, vers le lieu de leur délivrance et *du repos*¹, où elles aspirent avec bien plus d'ardeur encore que *le cerf altéré* et poursuivi par les chasseurs, *ne recherche les eaux pour s'y désaltérer*².

2° ELLES ONT ÉTÉ NOS AMIES.

Disons quelque chose de plus. Ces âmes qui souffrent dans le Purgatoire, ne sont pas seulement votre prochain ; vous ne leur êtes pas seulement unies par cette alliance qui est commune à tous les chrétiens ; mais il y en a parmi elles qui ont été vos amies, pendant qu'elles étaient sur la terre ; dont vous avez peut-être reçu des services considérables, et à qui vous avez promis, juré même une amitié inviolable, lorsque vous étiez encore dans le monde. Or, ces amies, dont les entretiens et la présence vous étaient autrefois si agréables et en même temps si utiles, souffrent maintenant dans le Purgatoire, où elles sont retenues captives ; elles y endurent des peines si cruelles et si violentes, qu'elles vous appellent à leur secours, vous prient d'une voix lamentable de ne pas les abandonner, vous conjurent d'avoir pitié d'une captivité aussi dure que la leur, et vous supplient de les faire jouir de la liberté des enfants de Dieu, en brisant les liens qui les enchainent : « Ah ! vous crient-elles, du fond de leur sombre demeure, vous qui, durant notre vie, ne cessiez de nous faire mille offres de services ; vous qui nous promettiez de ne nous oublier jamais, pas même au delà de la tombe, c'est maintenant qu'il faut vous ressouvenir de nous, et nous donner des preuves réelles de cette amitié tant de fois prononcée. Voyez comme la main de Dieu nous

(1) Et dixi : Quis mihi dabit pennas sicut columbæ. et volabo et requiescam. Ps. 54. 7.

(2) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus. Ps. 41. 1.

frappe ; elle nous fait endurer des maux dont il n'y a que sa miséricorde et votre charité qui puissent nous délivrer. Le remède est en votre pouvoir, et celui qui s'est réservé les clefs du royaume des cieux, a mis entre vos mains celles du Purgatoire. Puisque, durant notre vie, vous vous êtes montrées si sensibles à nos joies et à nos douleurs, que vous partagiez les unes et les autres avec nous, c'est à présent surtout qu'il faut nous prouver votre bienveillante charité à notre égard, en portant vos suffrages sur les autels, pendant le saint sacrifice de la Messe, et en les faisant descendre jusque sur nous par les mérites qui nous en seront appliqués. « Qu'on juge donc de là si, en conscience, on peut les oublier, et si toutes les lois de l'amitié ne font pas un devoir sacré à une âme bien née de venir à leur secours, de tout tenter pour aider à leur délivrance, après laquelle elles soupirent avec tant d'ardeur, et pour les faire sortir de ce lieu de peines et d'expiation.

3° ELLES ONT ÉTÉ NOS PARENTS.

Allons encore plus loin, et considérons que c'est peut-être votre père et votre mère qui souffrent dans le Purgatoire et implorent votre compassion, comment pourriez-vous la leur refuser ? Ce sont ceux que la loi naturelle et la loi divine vous commandent de secourir dans leurs besoins les plus pressants ; ceux dont Dieu s'est servi pour vous donner la vie, qui est le plus précieux et le plus grand de tous les biens dans l'ordre de la nature. C'est ce père qui a essuyé tant de fatigues et tant de travaux pour vous élever ; qui s'est consumé en veilles, qui a pris tant de soins, qui s'est donné tant de peines pour procurer à ses enfants un héritage honnête. C'est cette mère qui vous a portées, durant neuf mois, dans son sein ; qui vous a mises au monde avec tant de douleur ; qui vous a nourries de son lait ; qui a essuyé tant de fois vos larmes, pendant votre enfance ; qui a si souvent interrompu son sommeil afin de procurer le

vôtre. Oui, c'est cette mère que son amour attachait sans cesse à vos côtés, de peur qu'il ne vous arrivât le moindre mal; que sa tendresse faisait bégayer avec vous; à qui son attachement pour vous faisait ressentir tous les légers chagrins, tous les petits déboires qui venaient contrister vos jeunes ans. Ah! combien de fois, lorsque vous étiez en proie à quelque maladie, son affection maternelle l'a-t-elle attachée et clouée, pour ainsi dire, à votre lit de douleur! combien de fois ne lui est-il pas arrivé, lorsqu'il n'y avait presque plus d'espoir de sauver vos jours, d'offrir pour vous sa vie à Celui qui seul tient la santé et la maladie entre ses mains, et d'être prête à tout sacrifier pour obtenir votre guérison!

Mais un motif qui vous oblige encore plus fortement à venir à leur secours, c'est que les enfants sont, en grande partie, la cause de la punition de leurs parents; que ce sont eux qui ont attiré sur les auteurs de leurs jours toute la sévérité de la justice divine, et qui ont attisé le feu qui sert à expier leurs fautes dans les flammes du Purgatoire. Oui, ce père n'est peut-être dans ce lieu d'expiation, que pour avoir eu un attachement trop humain pour ses enfants. Il leur a acquis des biens, mais il s'est conduit alors avec un empressement, une inquiétude, une sollicitude, une prévoyance mondaine qui lui ont quelquefois fait négliger les intérêts de son salut éternel; le désir d'amasser et d'augmenter leur fortune, a été cause qu'il a versé moins largement ses aumônes dans le sein des pauvres. Oui, cette mère ne languit peut-être dans le Purgatoire, où elle achève de satisfaire à la justice divine, que parce qu'elle a eu trop de complaisance pour une fille trop aimée; dans la crainte de la contrister ou de lui déplaire, elle s'est prêtée aveuglément à ses caprices et à ses fantaisies; l'amour déréglé qu'elle avait pour elle, lui a mis devant les yeux un bandeau pour ne pas voir, ou, du moins, pour dissimuler des défauts naissants, d'où se seraient peut-être formées par la suite des habitudes mauvaises, si des maîtresses habiles

et chrétiennes n'avaient redressé à temps cette jeune plante déjà inclinée vers le mal. Or, si quelques-unes d'entre vous se reconnaissent à ces derniers traits, n'est-il pas bien juste qu'elles accomplissent plus que jamais le commandement qui les oblige à aimer et à secourir leur père et leur mère, puisqu'ils se trouvent peut-être, à l'heure qu'il est, dans la plus extrême nécessité; qu'elles réparent des dommages dont elles sont en partie la cause, et qu'elles fassent cesser des maux qui sans doute n'existeraient pas, si elles-mêmes n'étaient pas venues au monde?

L'Écriture sainte rapporte que les frères de Joseph, l'ayant jeté dans une citerne, buvaient, mangeaient, se divertissaient, tandis que leur frère infortuné pleurait et sanglotait dans cette espèce de prison où ils l'avaient en fermé, et qu'il y endurait une faim cruelle. Ce malheureux jeune homme, victime de la jalousie de ses frères, avait beau les conjurer d'avoir pitié de lui, et de le retirer de ce tombeau où il mourait tout vivant, ils fermèrent impitoyablement l'oreille à ses cris, et ne voulurent pas entendre une voix qui leur reprochait leur dureté, ou qui eût pu les toucher et émouvoir leur compassion. Quelle insensibilité! Eh! ma chère Sœur, si vous ne pensiez pas à vos parents défunts, et si vous négligiez d'employer les moyens de les secourir qui sont en votre pouvoir, la vôtre serait-elle moins grande? à quel tribunal pourriez-vous l'excuser? ne seriez-vous pas, au contraire, condamnable sous tous les rapports? Hélas! vous les aimiez autrefois ces malheureux parents, oui, vous les aimiez; vous étiez pleine d'égards et de complaisance pour eux; vous leur réitériez si souvent les protestations de votre tendresse filiale et de votre pieux dévouement... Eh quoi! depuis que la mort vous les a ravis, ne vous seraient-ils plus rien? Comment pourriez-vous rester calme et ne pas éprouver les remords d'une conscience agitée, sachant les tourments affreux qu'ils endurent, et que probablement ils n'endurent qu'à cause de vous; pouvant y remédier facilement, et n'y remédiant

pas? Hélas! dans cette hypothèse, serait-ce vous offenser que d'emprunter le langage d'un pieux et célèbre prédicateur, invectivant contre cet oubli des enfants à l'égard de leurs parents défunts, et de m'écrier avec lui : « Que vous reste-t-il donc, sinon de vous joindre au bras de la justice divine qui les poursuit, et de faire éclater je ne sais quelle joie cruelle et indécente, comme pour insulter à leur malheur? » Rentrez donc en ce moment en vous-même, ma chère Sœur, et si vous avez quelque reproche à vous faire à cet égard, soyez disposée à tout entreprendre désormais pour leur soulagement et leur entière délivrance.

Mais avançons; et, après avoir vu ce que les âmes du Purgatoire ont été, voyons ce qu'elles sont actuellement.

II. CE QUE LES AMES DU PURGATOIRE SONT.

Que sont donc actuellement les âmes du Purgatoire, ou, pour mieux expliquer ma pensée, dans quel état se trouvent-elles maintenant? 1^o Elles souffrent; 2^o elles souffrent sans pouvoir s'aider en aucune manière.

1^o ELLES SOUFFRENT.

Oui, elles souffrent, et ce sont des âmes justes qui souffrent; des âmes qui sont unies au Seigneur par la grâce, qui l'aiment par-dessus toutes choses, et qui, au milieu des tourments qu'elles endurent, ne cessent de bénir Dieu, de le louer et d'adorer avec une parfaite résignation la sévérité de sa justice. Mais encore que souffrent-elles donc? Ah! que ceci est capable de vous arracher des larmes et de réveiller votre compassion! Sombres demeures, ouvrez-vous. Esprits, qui visitez ces ténébreuses prisons, répandez-y quelque lumière pour un moment, afin qu'à cette lueur nous apercevions l'état, bien digne, hélas! de nos pleurs et de notre pitié, où sont réduites tant de victimes infortunées sur lesquelles le ciel fait pleuvoir tous ses traits.

1^o « Elles souffrent, dit saint Augustin, les impressions miraculeuses, mais véritables ¹, » d'un feu qui leur tient lieu d'un premier supplice ; d'un feu d'autant plus vif dans son action, qu'il sert d'instrument à un Dieu vengeur et vengeur du péché ; « d'un feu, ajoute ce saint Docteur, en comparaison duquel ce feu que nous voyons sur la terre n'est qu'une ombre, ou plutôt n'est rien ; » d'un feu dont l'âme pénétrée, de quelque manière qu'elle le soit, souffre plus elle seule que tous les martyrs n'ont jamais souffert, ressent des douleurs plus aiguës que celles de toutes les maladies compliquées dans un même corps : c'est de quoi les théologiens conviennent.

2^o Elles souffrent la privation de Dieu, privation qui, pour des âmes dégagées des liens du corps, dit le concile général de Florence, et d'ailleurs en état de grâce, est douloureuse à l'excès et le plus insupportable de tous les maux. Elles connaissent qu'elles sont des épouses malheureuses, privées, pour des fautes légères, de la compagnie de leur divin Époux, ou des enfants bannis de la maison et de la présence du plus tendre et du plus aimable des pères. Elles ont en main les arrhes de la gloire dont elles ne peuvent jouir ; ce torrent de délices qui roule ses eaux jusque sous les lèvres, leur échappe sans cesse, et, quelque brûlante que soit leur soif, il ne leur est pas permis de s'y désaltérer. Encore, s'il se trouvait un espace immense qui les séparât de Dieu, leur peine serait moindre, en un sens ; mais il n'y a entre Dieu et elles qu'un léger espace qu'elles ne peuvent franchir ; elles sont ses filles et ses épouses, et il ne leur est pas permis de voir leur père et leur époux. O Dieu ! quelle étrange situation ! combien cet état est cruel pour ces pauvres âmes ! qui pourrait dire avec quelle force elles tendent vers cet objet si désirable ? Un enfant bien né qui pleure, parce qu'il sait que son père est retenu en captivité sur des plages lointaines, et qui

(1) Torquentur miris, sed veris modis. S. Aug.

soupire après son retour, ressent de rudes atteintes et éprouve intérieurement de terribles assauts, je le plains. Mais que penser de l'état violent de ces saintes âmes, lorsqu'elles se voient éloignées de Dieu, qui est le terme de leurs désirs et le centre de leur repos ? En vain, pour atteindre jusqu'à lui, elles soupirent, elles s'élancent, avec la rapidité de l'éclair, par la violence de leurs désirs, une barrière impénétrable les en sépare ; toujours les efforts sont repoussés ; toujours les désirs restent confondus ; toujours, dans l'attente d'un bien infini qui leur appartient, d'un bien qu'elles posséderont sûrement et qui pourtant leur échappe, elles éprouvent des agitations, des angoisses, des violences que tous les tourments n'égalent pas. Cet éloignement de Dieu est pour elles plus insupportable que les flammes qui les dévorent, et un Père de l'Eglise ne craint pas d'avancer que cela seul leur ferait du Purgatoire un enfer, si l'espérance ne les soutenait. Mais que dis-je, Dieu éloigné ? Non, il ne l'est pas, il est avec elles, il est au dedans d'elles, il y est même comme un père, comme un ami, comme un époux ; mais c'est un père qui n'a que des châtimens ; c'est un ami qui éclate en reproches ; c'est un époux qui n'a que des rigueurs. Sans cesse il attire et il repousse, il console et il frappe, il aime et il accable. Rien de si tendre que son cœur, rien de si terrible que son bras : je reconnais tout à la fois le Père des miséricordes et le Dieu des vengeances.

3^o Elles souffrent la confusion de leurs fautes, dont le nombre ou la grandeur qu'elles comprennent bien autrement que sur la terre, les effraie. Hélas ! elles ne concevaient pas bien autrefois l'injure que fait à Dieu le péché véniel. Ces fautes légères que très-souvent et sans presque aucun scrupule elles commettaient, elles n'en avaient pas toujours une grande douleur. Ces paroles non assez mesurées, ces impatiences un peu trop faiblement réprimées, ces distractions légères, il est vrai, mais volontaires, dans la prière, et pendant l'office divin ; ces infractions à la

règle; cette négligence, cette paresse dans les devoirs de leur état; cette propension à s'entretenir du prochain; ce manque de recueillement dans le lieu saint; ces signes de croix faits sans respect et avec précipitation; ces murmures contre l'autorité et bien d'autres fautes de cette nature, leur paraissent à peine des fautes, l'amour-propre ou le défaut de réflexion les leur faisait compter pour rien. Mais aujourd'hui, que leurs vues sont différentes! A la lueur des flammes dont elles sont environnées et pénétrées, ces offenses, autrefois si légères à leurs yeux, leur paraissent maintenant tout autres. Elles ne peuvent se pardonner l'indifférence qu'elles ont eue pour Dieu, ce Dieu trop aimable et trop peu aimé, et il n'en est pas une seule parmi elles qui ne consente à voir multiplier ses peines, si elle pouvait, à ce prix, n'avoir jamais eu le malheur de lui déplaire.

4^o Elles souffrent de mortels ennuis, une tristesse accablante dans l'incertitude du moment de leur délivrance : « Ah! s'écrie peut-être, en ce moment, quelqu'une de ces âmes, me voilà exposée aux traits d'un Dieu en courroux, quand se lassera-t-il? quand sortirai-je du milieu de ces flammes vengeresses? Ma peine finira, je n'en puis douter, mais combien durera-t-elle? durera-t-elle encore pendant trente ans, cinquante ans, pendant plusieurs siècles? Où en suis-je, si elle est prolongée jusqu'au terme de la résurrection générale? Moment après lequel je soupire, moment heureux où je serai réunie à mon Dieu, quand viendrez-vous? » Affreuse incertitude! Inquiétude dévorante! Un prince destiné au trône, qui gémirait actuellement dans les fers, passerait de tristes moments; dans de si étranges perplexités, tout supplice est bien long; les maux, ne dureraient-ils que quelque temps, paraissent durer des années entières. Grand Dieu! dans quel état de souffrances sont donc ces pauvres âmes!

2° DANS QUELLE SITUATION SOUFFRENT-ELLES?

Oui, je demande à présent dans quelle situation elles souffrent, et si, de toutes les situations, la leur n'est pas la plus violente? Encore, si elles pouvaient s'aider en quelque manière!... Du moins sur la terre, si elles étaient dans l'indigence, le travail y suppléait, des personnes charitables venaient à leur secours et les aidaient à vivre de leurs aumônes; si elles ressentaient les atteintes d'une maladie douloureuse, elles pouvaient apporter au mal quelque remède qui en suspendit la violence; si la calomnie les poursuivait; si un ennemi opiniâtre s'acharnait à leur perte, elles pouvaient ou résister ou échapper; la peine avait ses adoucissements, ses intervalles: mais aujourd'hui, livrées au bras de la justice divine, enfoncées au milieu de ces ténèbres, attachées à l'instrument de leur supplice, elles ne poussent que des soupirs et des cris impuissants. Il n'y a plus de retour, plus de mérite: le temps de la miséricorde est passé, il faut que celui de la justice s'accomplisse. Elles ne peuvent ni diminuer, ni suspendre leurs peines, et n'ont plus d'autre ressource que celle de la patience et de la résignation: *Cette nuit, dont parle Jésus-Christ, où personne ne peut plus travailler*¹, est enfin arrivée pour elles. La victime est liée; il faut qu'elle reçoive le coup, et qu'elle le reçoive dans l'endroit qu'a marqué la main qui la sacrifie. Enfin, pour vous tracer une faible image des peines qu'endurent les âmes du Purgatoire, sachez que la main de Dieu, le sentiment d'une tristesse profonde, la violence des flammes, la rigueur des supplices les plus horribles, l'affreuse situation où elles se trouvent de ne pouvoir adoucir leurs maux, tout conspire à leur punition, tout réclame votre compassion.

Pourriez-vous la leur refuser? Si l'on produisait ici un

(1, Venit nox quando nemo potest operari. *Joan. 9, 4.*

criminel exposé à la torture, fût-il le plus coupable des hommes, ne seriez-vous pas toutes touchées jusqu'au fond du cœur et pénétrées de la plus profonde douleur? Quand on rappelle à votre souvenir la dureté du mauvais riche envers Lazare¹, de quelle indignation n'êtes-vous pas remplies! Cependant, qu'y a-t-il dans sa conduite, qui ne soit marqué à des traits encore plus odieux dans celle de quiconque oublie les âmes du Purgatoire? Il voit Lazare couché devant sa porte, couvert d'ulcères et dévoré par la faim; il voit de vils animaux qui, moins barbares que lui, l'instruisent de son devoir, et, malgré cet exemple, toujours sans cœur et sans entrailles, il lui refuse jusqu'aux miettes qui tombent de sa table. Cela révolte! Et que dire d'une personne consacrée à Dieu surtout, qui sait qu'il y a des âmes sans nombre, non pas pressées de la soif ou de la faim, non pas exposées aux injures de l'air ou sujettes aux misères humaines, mais accablées sous le poids d'une justice toute puissante, mais abimées dans le centre de la douleur, mais étendues au milieu des brasiers ardents dont la seule pensée fait frémir; qui, dans cet état, devrait leur tendre la main, et qui néglige de le faire? Ah! venez, ma chère Sœur, vous à qui pourraient bien s'adresser mes paroles, venez avec moi, descendez en esprit dans ces affreux souterrains, dans ces prisons sombres et obscures; contemplez cet amas de victimes, entassées les unes sur les autres, que la justice divine frappe et punit; écoutez leurs gémissements plaintifs et leurs cris lamentables: « Hélas! s'écrient-elles, en implorant votre secours d'une voix déchirante et avec l'accent de la douleur, *ayez pitié de nous.* » La violence des maux qu'elles endurent ces pauvres âmes, ne se contente pas d'une seule plainte, elle leur fait redoubler leurs cris et leurs gémissements: « *Ayez pitié de nous, s'écrient-elles de nouveau, oui, encore une fois, ayez pitié de nous, nous vous en conjurons.* Ah! si les autres n'ont

(1) *Luc. 16. 20. et seq.*

pour nous que de la dureté et de l'indifférence. *vous, du moins, qui êtes du nombre de nos amies*, soyez touchée de notre infortune et de notre situation. Voyez donc comme *la main de Dieu s'est appesantie sur nous*¹, et nous fait sentir toute la rigueur de sa justice. »

Oui, c'est ainsi qu'elles implorent votre secours et qu'elles vous tendent les bras. Je vous le demande, ne faudrait-il pas avoir un cœur plus dur que les rochers, pour y être insensible, et n'y a-t-il pas là de quoi vous toucher, de quoi vous faire couler des larmes de compassion et d'attendrissement, de quoi vous exciter à venir promptement à leur aide et à leur tendre une main secourable? Hélas! tout vous y engage. La voix du sang vous avertit qu'elles sont vos proches, la voix de la reconnaissance vous rappelle le souvenir de leurs bienfaits; la voix de la justice vous commande d'expier des infidélités dont vous êtes peut-être en grande partie la cause: la voix de l'humanité vous oblige de compatir aux maux de vos semblables; la voix de la charité vous fait un devoir de secourir votre prochain et de faire pour lui ce que vous voudriez qu'on fit pour vous; mais surtout la voix de l'intérêt vous y porte plus fortement que toutes les autres, puisque ces âmes seront un jour capables de reconnaître tous les services que vous leur aurez rendus: c'est ce qu'il me reste maintenant à vous montrer à toutes.

III. CE QUE LES AMES DU PURGATOIRE SERONT.

Il ne faut pas vous imaginer que les âmes du Purgatoire, délivrées de leurs souffrances et admises dans le ciel, par les secours que vous leur aurez procurés, imitent jamais la conduite ingrate de cet officier de Pharaon, qui, une fois sorti de sa prison et rétabli dans sa première dignité, ne se

.) Misere mini mei, mi-se-re-mini mei, saltem vos ami i mei, quia manus Domini tetigit me Job. 19. 21.

ressouvint plus de Joseph, non plus que des étroites obligations qu'il lui avait¹. Ah ! loin de vous une pareille pensée. Elles reconnaîtront, ces âmes, soyez-en sûres, le grand bienfait qu'elles auront reçu de vous ; elles parleront, n'en doutez pas, en votre faveur, et sauront bien se faire entendre ; vous vous apercevrez bientôt qu'elles se souviennent de vos prières et de vos bons offices.

Voilà plusieurs de ces saintes âmes arrachées, par vos soins, de ce lieu de souffrances et d'expiation, figurez-vous qu'elle est leur joie, lorsqu'elles entrent dans le ciel et quelles sont mises en possession de tous les biens ; mais, en même temps, figurez-vous quels seront les transports de leur reconnaissance à votre égard ; avec quelle complaisance elles se rappelleront le souvenir de vos prières et de vos suffrages ; avec quel zèle elles emploieront pour vous, auprès de Dieu, tout leur crédit ; avec quelle ardeur elles saisiront le moment de porter pour vous au Roi des rois une parole de vie. Il n'est pas même nécessaire que vous disiez à ces âmes glorieuses ce que le patriarche Joseph disait autrefois à cet homme ingrat, méconnaissant, qui était en prison avec lui : « Ames saintes, à qui toute misérable que je suis, j'ai pu procurer la liberté et la félicité dont vous jouissez, *souvenez-vous de moi dans le lieu de votre repos et usez envers moi de miséricorde comme j'en ai usé à votre égard*² ; soyez touchées de mon état, comme je l'ai été du vôtre, et engagez Dieu, par vos prières, à me tirer de l'esclavage de mes péchés, comme je l'ai engagé, par les miennes, à vous tirer du lieu de vos souffrances ; « il n'est pas nécessaire, dis-je, que vous leur teniez ce langage, puisque, étant saintes et bienheureuses, elles sont désormais incapables de manquer à la reconnaissance ou à aucun autre devoir, et « que vous voyant très-distinctement

(1) *Præpositus pincernarum oblitus est interpretis sui. Gen. 40. 25.*

(2) *Tantum memento mei cum benè tibi fuerit, et facias mecum misericordiam. Genes 40. 14.*

dans Dieu, dit saint Grégoire, elles voient en même temps les misères, les tentations, les périls auxquels vous êtes exposées dans cette vallée de larmes et sur la mer orageuse de cette vie. » Non, je ne comprendrais pas qu'une seule d'entre vous pût s'endormir dans une affaire qui est d'une conséquence infinie pour les fruits de piété, de sainteté et de salut qu'on en peut retirer.

Je suppose qu'on vienne vous offrir un patron accrédité, un puissant protecteur pour votre Congrégation, sans doute que vous vous applaudiriez d'une offre si avantageuse; il n'est personne parmi vous qui ne l'acceptât sans hésiter. Après tout, que sont-ils ces protecteurs? Des hommes fort occupés d'eux-mêmes et très-peu des autres; des hommes que le caprice élève, et que le caprice détruira; des hommes qui donnent aujourd'hui la loi, et qui demain ramperont dans la poussière; des hommes qui mourront et entraîneront avec eux, dans leur chute, ceux dont ils étaient l'appui : tel est le cours des choses humaines. Mais voulez-vous un bras qui vous soutienne et qui ne soit pas un bras de chair; voulez-vous un appui ferme et inébranlable; voulez-vous une foule de médiateurs qui offriront pour vous des vœux que le Dieu de clémence exaucera tôt ou tard, ah! n'hésitez pas un instant; accourez au secours de ces élus de Dieu, tirez-les du milieu de la fournaise; quelque utilité qu'ils reçoivent de vos prières, l'utilité sera pour vous plus grande encore.

En effet, comment pourrais-je croire que le ciel ferme ses portes à une âme chrétienne qui les aura ouvertes à tant d'autres? Eh quoi! vous ne seriez pas reçue, vous, ma chère Sœur, dans un royaume où tout retentit de vos louanges et qui est rempli de vos bienfaits! Cela est-il possible, et pouvez-vous seulement y penser? Ah! au moment de la mort, quand vous serez dans les convulsions de l'agonie, quelles prières ardentes, quels vœux empressés ces saintes âmes offriront pour vous! avec quel concert elles se réuniront pour faire en votre faveur un dernier effort!

comme elles assiègeront le trône de Dieu, comme elles importuneront le souverain Juge pour vous obtenir la grâce d'une bonne mort! « Eh quoi! Seigneur, me semble-t-il les entendre dire, l'instrument de notre félicité périra-t-il? l'âme charitable qui a avancé notre béatitude, n'y entrera-t-elle pas? Ah! s'il en était ainsi, plutôt retourner dans le lieu d'où nous avons été retirées par ses soins et ses prières! Ou rayez-nous encore de nouveau, pour quelque temps, du livre des élus, ou inscrivez-y le nom de notre bienfaitrice; notre bonheur ne serait point parfait, si elle ne le partageait avec nous. »

Rappelez-vous, en ce moment, l'histoire du jeune Tobie; comme, à son retour du voyage qu'il venait de faire en Médie, chez Raguel, son parent, il offrit à l'ange Raphaël, son guide et le compagnon de son voyage, la moitié de ses biens et de toutes les richesses qu'il avait recueillies : *Ah! mon père*, disait-il, pénétré de la plus vive reconnaissance, *quelle récompense pouvons-nous lui donner qui ait quelque proportion avec les bienfaits dont il nous a comblés? C'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de ce que nous avons apporté*¹. De même, ces saintes âmes, délivrées, par votre moyen, des peines et des souffrances qu'elles enduraient, et élevées, par votre médiation au comble de la gloire et du bonheur, imiteront sa reconnaissance; elles conjureront le Seigneur de vous faire partager la moitié de cette gloire et de ce bonheur, plutôt que de vous laisser sans récompense pour tous les services que vous leur aurez procurés. Ensuite, dès que vous aurez rendu le dernier soupir, avec quel empressement elles viendront au-devant

(1) Pater, quam mercedem dabimus ei : aut quid dignum poterit esse beneficiis ejus?... Bonis omnibus per eum repleti sumus .. ; sed peto, pater mi, ut roges eum, si fortè dignabitur medietatem de omnibus quæ allata sunt, sibi assumere. *Tob 12. 2. 5. 4.*

de vous, et avec quelle allégresse elles vous conduiront en triomphe à la céleste patrie ! Et vous-même, quelle joie n'éprouverez-vous pas d'entrer dans la terre des vivants, environnée d'une foule d'âmes bienheureuses que vous y aurez introduites avant vous ! Oh ! c'est alors que vous serez bien payée de la félicité que vous leur aurez procurée, payée avec usure et au delà même du centuple.

Au lieu, ma chère Sœur, que si vous étiez sans compassion pour les âmes qui souffrent en Purgatoire, elle s'accomplirait à la lettre par rapport à vous cette terrible parole des Livres saints : *Un jugement sans miséricorde est réservé à quiconque n'aura pas fait miséricorde*¹. Oui, Dieu permettrait qu'on fût sans miséricorde à votre égard ; qu'on vous oubliât un jour à votre tour et qu'on vous abandonnât à toute la sévérité de sa justice, sans qu'il se trouvât quelqu'un qui voulût se charger de la moindre partie du fardeau. C'est alors que vous seriez contrainte de vous écrier comme les frères de Joseph, dans un sentiment de repentir amer : *Nous méritons bien ce que nous souffrons, parce que nous avons péché contre notre frère : voyant l'extrémité où il était réduit, lorsqu'il nous conjurait d'avoir compassion de lui, nous ne l'avons pas écouté : c'est pour cela que Dieu nous afflige de cette sorte*². Vérité si constante que dans la pensée d'un savant théologien, un chrétien qui n'aurait jamais prié avec l'Eglise pour les âmes du Purgatoire, par une juste punition de Dieu, serait lui-même incapable de profiter dans le Purgatoire des prières que l'Eglise offrirait pour lui ; et quoique cette opinion ne soit pas absolument reçue, au moins est-elle probable en ce sens, que si, par la vertu des prières de

(1) *Judicium sine misericordiâ illi qui non fecit misericordiam. Jacob. 2. 13.*

(2) *Meritò hæc patimur, quia peccavimus in fratrem nostrum ; videntes angustiam animæ illius, dùm deprecaretur nos, non audivimus : idcirco venit super nos ista tribulatio Genes. 42. 21.*

l'Eglise, il y a des grâces pour les âmes du Purgatoire, nul n'y doit moins prétendre ni n'en sera exclu avec plus de raison, que celui qui, pendant sa vie, aura négligé de prier pour les âmes de ses frères.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que la considération de ce que les âmes du Purgatoire ont été autrefois, de ce qu'elles sont actuellement, de ce qu'elles seront un jour, doit ranimer votre compassion et votre charité envers elles, et vous exciter à leur procurer tous les secours qui sont en votre pouvoir; que vous devez employer pour cela la prière, la sainte communion, le saint sacrifice de la Messe, les indulgences, toutes les bonnes œuvres, en un mot; que toutes ces bonnes œuvres, faites en état de grâce, de quelque nature qu'elles soient, principalement les œuvres pénales, telles que jeûnes, abstinences, mortifications corporelles et spirituelles, et offertes à Dieu pour la délivrance de ces âmes souffrantes, leur procurent un grand soulagement, ainsi que nous le donne à entendre saint François de Sales par cette belle comparaison : « Vous voyez, dit-il, qu'en la saison nouvelle, quand les vignes sont en fleurs et qu'elles répandent dans l'air une suave odeur, le vin, qui est dans les caves, s'en ressent et bouillonne, comme s'il s'en réjouissait, par une certaine sympathie. Ceux des fidèles, continue-t-il, qui sont en Purgatoire, sont comme le vin en la cave du Père de famille; ils ont été tirés de la vigne de l'Eglise; ils ont passé par le pressoir de la mort; *le Seigneur les a vendangés*¹, suivant l'expression de la sainte Ecriture, comme le vigneron vendange le raisin, au temps de la récolte. Quand les chrétiens, qui sont en cette vie, font épanouir les fleurs des vertus, par la pratique des bon-

(1) Quoniam vindemiavit me, ut locutus est Dominus. *Thren. 4. 12.*

nes œuvres, pour une âme du Purgatoire, alors elle s'en ressent aussitôt, elle s'en réjouit, et Jésus-Christ lui dit, comme autrefois l'Époux des Cantiques : *Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez, car l'hiver, ce temps de l'expiation, est passé... les vignes, qui sont en fleurs, ont répandu leur odeur¹. Venez donc, encore une fois, mon épouse, et vous serez couronnée². Oui, venez vous réunir à votre céleste Époux, et jouir de ses chastes et divins embrassements; venez, la bénie de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde³.* »

Ainsi soit-il.

(1) Surge, propera, amica mea, columba mea, formosa mea, et veni. Jam enim hiems transiit, imber abiit et recessit..., vineæ florentes dederunt odorem suum. *Cant. 2. — 10. 11. 15.*

(2) Veni, veni de libano, sponsa mea, veni, coronaberis. *Cant. 4. 8.*

(3) Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Matth. 25. 54.*

LA DÉDICACE.

I. TEMPLES MATÉRIELS DE LA DIVINITÉ.

1. *Il faut s'y comporter avec respect.*

2. *Il faut y prier avec piété.*

Pavete ad sanctuarium meum, quia ego Dominus.

Tremblez devant mon sanctuaire, parce que je suis le Seigneur.

Lev. 21. 2.

C'était, mes Sœurs, le commandement que le Seigneur faisait autrefois à son peuple, lorsque, après l'avoir délivré de la maison de servitude et conduit dans le désert au milieu des prodiges les plus éclatants, il ordonna à Moïse de construire un tabernacle. Mais que renfermait donc de si terrible et de si formidable le sanctuaire de l'ancienne alliance? Vous le savez : les tables de la loi¹, la manne du désert² et la verge fleurie d'Aaron³. Et cependant, si Dieu voulait qu'on eût un si grand respect pour des ombres et des figures, combien plus profond encore doit être le nôtre pour le sanctuaire de la loi nouvelle! En effet, ce ne sont pas ici des temples où, de temps en temps, la majesté du Dieu vivant est rendue visible, c'est le Dieu de gloire qui, jour et nuit, est présent parmi nous, pour recevoir nos hommages. Ce n'est plus le sang des bœufs et des taureaux que l'on offre au Dieu tout-puissant et éternel, c'est

(1) *Deuter. 10. 5.*

(2) *Exod. 16. 54.*

(3) *Num. 17. 10.*

Dieu lui-même, qui est tout à la fois le prêtre et la victime dont le sang arrose nos autels : *Alors, dit le Prophète, le Seigneur habitait encore dans les cieus et son trône était placé au-dessus des nues¹; mais depuis qu'il a paru sur la terre et conversé avec les hommes², voilà que nos temples sont devenus le lieu de sa demeure ici-bas, qu'il y a fixé son séjour³ et que nos autels n'ont plus rien à envier à l'autel du ciel. De quel religieux respect ne devons-nous donc pas être saisis, en entrant dans le lieu saint, et de quelle piété ne devons-nous pas être animés, quand nous y adressons nos prières au Seigneur!*

Or, c'est à quoi je viens vous exciter aujourd'hui; et pour mieux vous pénétrer de ce respect et de cette piété, il suffit de vous rappeler les promesses que Dieu fit à Salomon, lorsqu'il eut célébré la dédicace du temple de Jérusalem, autrefois le premier temple du monde : *En ce lieu, lui dit le Seigneur, mes yeux et mon cœur seront tous les jours⁴*: paroles qui nous apprennent ce qu'exige de nous la sainteté de nos églises. *L'œil de Dieu y est toujours fixé*, c'est-à-dire que Dieu y est plus particulièrement présent : 1° Il faut donc s'y comporter avec respect. *Le cœur de Dieu y est toujours attaché*, c'est-à-dire que Dieu y est plus disposé à nous écouter et à nous combler de bienfaits : 2° il faut donc y prier avec piété. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. IL FAUT S'Y COMPORTER AVEC RESPECT.

Il est vrai, et parmi les hommes, il n'en est aucun, instruit à l'école de la foi, qui puisse révoquer en doute cette

(1) Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columnâ nubis. *Eccli.* 24. 7.

(2) Post hæc in terris visus est et cum hominibus conversatus est. *Baruch.* 5. 58.

(3) Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis...; ut ipse Deus cum eis erit eorum Deus. *Apoc.* 21. 5.

(4) Ibi erunt oculi mei et cor meum cunctis diebus. 2. *Par.* 7. 15.

vérité, Dieu est présent partout; il remplit tout cet univers de sa grandeur et de son immensité. C'est lui-même qui nous l'apprend par la bouche du prophète Jérémie : *Pour moi, dit-il, je remplis le ciel et la terre*¹. Il ne ressemble pas aux rois de la terre qui ont leur empire borné ou par les rivages des mers, ou par le cours des fleuves et des rivières, ou par les frontières des provinces, ou par les chaînes des montagnes, et qui ne peuvent résider que dans une partie très-restreinte de leurs états. Il n'a pas besoin d'employer, comme eux, des yeux étrangers pour veiller sur ses sujets, ni de gouverner son empire par d'autres mains que par les siennes. Sa présence est répandue partout : il se trouve dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; dans tout l'univers, vous ne trouverez aucune montagne si élevée, aucune vallée si profonde, aucune solitude si vaste et si reculée qui ne soit remplie de son immensité. Aussi, c'est ce qui faisait dire au Prophète royal : *Ah! Seigneur, où irai-je pour me soustraire à votre esprit, et où fuirai-je pour éviter votre présence? Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends dans les abîmes de la terre, vous y êtes encore; si je prends des ailes, dès le matin, si je vais demeurer aux extrémités des mers, votre main même m'y conduira, et ce sera votre droite qui me soutiendra*². Mais s'il est vrai que Dieu se trouve ainsi présent dans toutes les parties de ce vaste univers, il n'est pas moins vrai, et il n'y a pas de chrétien catholique qui puisse en douter, qu'il réside dans nos églises d'une manière plus spéciale et plus particulière que partout ailleurs.

En effet, ce n'est plus seulement par les profusions de sa

(1) Numquid non cœlum et terram ego impleo? *Jerem.* 23. 24.

(2) Quò ibo à spiritu tuo et quò à facie tuâ fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades; si sumpsero pennas meas diluculo, et habitavero in extremis maris; etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua. *Ps.* 138. — 7. 8. 9.

divine bonté, par les soins de sa providence paternelle, comme dans le reste de l'univers, qu'il réside avec nous dans nos églises; ce n'est plus même, sous le voile d'un nuage mystérieux, qu'il remplit nos temples de sa majesté et de sa grandeur, comme autrefois le temple de Salomon¹; mais il y réside corporellement comme au jour de sa naissance temporelle, dans la pauvre étable de Bethléem; il y habite avec toute la plénitude de sa divinité aussi bien que dans le ciel, où des millions d'Anges, de Chérubins, de Séraphins lui forment une cour nombreuse et brillante. Cet autel est son trône; ce tabernacle est sa demeure; sa parole et son amour sont les liens qui l'y enchainent. Il a mesuré la distance de la terre au ciel, et il semble qu'il l'ait trouvée trop grande pour notre faiblesse. Il ne veut pas que nos soupirs l'aillent chercher sur le trône de sa gloire, et il vient fixer lui-même sa demeure parmi ses enfants chéris. Les distances ont disparu, les cieux et la terre se confondent. Il désire que nos yeux puissent le voir, que nos mains puissent le toucher, que notre cœur s'épanche dans le sien, et que l'homme jouisse de la présence de son Dieu sans autres bornes que celles de ses désirs, sans autre mesure que celle de son amour, en sorte que nous pouvons nous écrier avec l'Ange de l'Apocalypse : *Voici que la demeure de Dieu est avec les hommes, et il habitera au milieu d'eux*². Oui, vraiment la maison du Seigneur est confondue avec la maison de ses créatures; un seul et même édifice est partagé entre les pauvres mortels et le Dieu tout-puisant et éternel.

Quand donc vous entrez dans le lieu saint, où allez-vous? et tout le temps que vous y restez, où êtes-vous? Vous allez vous présenter à Jésus-Christ, vous êtes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ.

(1) Ita ut... impleretur domus Dei nube. 2. Par. 5. 15.

(2) Ecce tabernaculum Dei cum hominibus et habitabit cum eis...; et ipse Deus cum eis erit eorum Deus. Apoc. 21. 3.

De son autel, où il réside jour et nuit avec toute la plénitude de sa divinité, il vous voit, il connaît toutes vos pensées, il distingue tous vos sentiments, il entend toutes vos paroles, il est témoin de toutes vos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut; c'est-à-dire qu'il veut que toutes vos pensées se portent vers lui, que tous vos sentiments n'aient que lui seul pour objet, que toutes vos paroles ne soient ou que des demandes, ou que des actions de grâces, ou que des louanges qui s'adressent à lui; que toutes vos démarches ne tendent qu'à l'honorer ou qu'à vous humilier devant lui. Partout ailleurs, il consent que, sans penser à rien, ni rien désirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit contre la religion ou la raison, du reste, vous vous occupiez des choses de la terre, selon qu'il convient à votre saint état et à la profession religieuse que vous avez embrassée; mais, dans le lieu saint, dans votre chapelle, par exemple, où il a établi sa demeure, au pied de l'autel où il a élevé et fixé son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de vous, que vous bannissiez de votre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues humaines, et que rien d'étranger ne vienne interrompre l'attention que vous devez avoir en sa divine présence.

Nous lisons dans la sainte Ecriture que le patriarche Jacob, après avoir vu, seulement en songe et dans une vision, le Seigneur, Dieu d'Israël, et cette échelle mystérieuse dont l'une des extrémités touchait au ciel, l'autre à la terre, et où les saints Anges montaient et descendaient continuellement, s'écria à son réveil : *Ah! le Seigneur est vraiment terrible dans ce lieu-ci, et je ne le savais pas! Oh! que ce lieu est terrible*, ajouta-t-il tout éperdu, l'âme saisie de crainte et de frayeur, *qu'il est redoutable! ce n'est autre chose que la porte du ciel; c'est la maison de Dieu*¹.

¹ (1) Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam; pavensque: Quam terribilis est locus iste! non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli
Genes. 28. — 16. 17.

Ce n'est ni en songe ni en figure que Dieu se trouve dans nos églises ; rien de plus réel que sa divine présence dans l'adorable Eucharistie, qui, dans nos sanctuaires, est tout ensemble comme sacrement et comme sacrifice : comme sacrement, où Jésus-Christ, présent en personne, nous donne sa chair à manger et son sang précieux à boire ; comme sacrifice, où le même Jésus-Christ est immolé pour nous ainsi qu'il le fut sur la croix, et qu'il devint notre victime et notre rédemption. De là jugez à quoi cette divine présence vous oblige, et quel respect elle doit vous inspirer ; de quelle crainte, de quelle religieuse frayeur elle doit vous pénétrer, toutes les fois que vous venez vous prosterner devant Dieu et lui rendre vos hommages dans sa sainte demeure.

Or, voilà ce que comprend et ce que pratique admirablement une âme remplie de l'esprit de la foi. Suivez-la, je vous prie, quand la cloche sonne et l'appelle avec ses Sœurs dans le lieu saint. Avant d'approcher de ce buisson mystérieux où Dieu veut bien se familiariser avec sa créature, et, selon l'expression du prophète Osée, *lui parler à cœur ouvert*¹, elle a soin, à l'exemple de Moïse, se disposant à gravir la montagne d'Horeb, *de quitter sa chaussure*² ; c'est-à-dire qu'elle se dépouille, à l'instant même, de toutes les pensées et de toutes les affections de la terre, pour prendre des sentiments dignes du Dieu trois fois saint qui y habite et qu'elle va y adorer : « *Ah ! s'écrie-t-elle alors avec ce saint Patriarche, j'irai et je verrai cette grande merveille d'un Dieu présent sur nos autels, où son amour pour nous le fait brûler d'un feu toujours nouveau sans pouvoir jamais se consumer*³ ; ou avec le patriarche Jacob : *Le Seigneur est vraiment dans ce lieu où je vais*

(1) *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. Os. 2. 14.*

(2) *Solve calceamentum de pedibus tuis. Exod. 3. 7.*

(3) *Dixit ergo Moyses : Vadam et videbo visionem hanc magnam quæ non comburatur rubus. Exod. 3. 3.*

l'adorer. Je l'avoue, ô mon Dieu, à ma honte et dans l'amertume de mon cœur, je n'ai pas toujours fait assez d'attention que vous habitiez au milieu de nous ; parfois, j'ai prié et chanté vos louanges dans le lieu saint, comme si je ne savais pas que vous y fussiez réellement présent ; ou, du moins, mon esprit, égaré par des pensées étrangères, n'en était pas sérieusement occupé comme il aurait dû en être ; je ne comprenais pas assez, ce semble, avec quel respect je devais m'y comporter ; mais aujourd'hui, que vous m'avez prévenue d'une grâce particulière et remplie de votre esprit, je commence à le mieux connaître, et je me sens plus pénétrée de cette grande vérité. Recevez donc, Seigneur, la protestation que je vous en fais avec ce saint Roi que *vous avez trouvé selon votre cœur*¹. Oui, ô mon Dieu, *j'entrerai dans votre sainte maison pour vous y adorer et pour rendre à votre divine Majesté le culte souverain qui lui est dû ; mais, comme lui, j'y entrerai avec crainte et avec tremblement*². »

Voyez-la ensuite durant tout le temps qu'elle y reste, quel spectacle touchant ! Elle y est, non comme dans un lieu ordinaire, mais comme dans la sainte maison de Dieu ; c'est-à-dire qu'elle s'y tient dans un profond recueillement, qu'elle s'y prosterne, non pas simplement avec humilité de posture et de cérémonie, mais avec un sentiment de respect et d'une crainte religieuse, avec un esprit plein de foi en la présence réelle, avec un cœur tout échauffé et pénétré d'amour, commençant déjà à faire sur la terre l'apprentissage de ce qu'elle doit faire un jour éternellement dans le ciel. Fidèle à l'invitation que lui en fait le prêtre, ministre du Dieu vivant, par ces mots : « Elevez vos cœurs³, » elle prend son essor, elle s'élève jusque dans la sainte

(1) Inveni David secundum cor meum. *Ps.* 88. 21.

(2) Introibo in domum tuam ; adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo. *Ps.* 5. 8.

(3) Sursum corda. *Præfat. Missæ.*

Sion, elle se joint aux légions célestes, elle se mêle à ces milliers d'Anges qui environnent le trône de l'Eternel, elle unit sa voix à leurs cantiques d'actions de grâces, et s'écrie avec eux : *Saint, Saint, Saint, est le Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire*¹ : *Que votre saint nom soit béni, ô mon Dieu, maintenant et dans les siècles des siècles*² : *Que ma bouche, Seigneur, soit toujours remplie de vos louanges, afin que je chante votre gloire, et que je sois continuellement appliquée à publier votre grandeur*³ : *Ah! il est digne l'Agneau, qui a été égorgé dès l'origine du monde, et qui est toujours immolé sur nos autels, de recevoir la vertu, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Oui, à l'Agneau soient gloire, honneur, bénédiction, puissance dans les siècles des siècles*⁴.

Mais avançons, et s'il faut se comporter avec respect dans le lieu saint, *parce que l'œil de Dieu y est toujours fixé*, c'est-à-dire qu'il y est plus particulièrement présent, ajoutons qu'il faut y prier avec piété, *parce que le cœur de Dieu y est toujours attaché*, c'est-à-dire qu'il y est plus disposé à nous écouter et à nous combler de bienfaits.

II. IL FAUT Y PRIER AVEC PIÉTÉ.

Le Prophète-Roi, qui s'était formé une haute et magnifique idée de la bonté de Dieu, dit qu'il répand avec pro-

(1) Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus exercituum; plena est omnis terra gloriâ ejus. *Is. 6. 3.*

(2) Sit nomen Domini benedictum, ex hoc nunc ex usque in sæculum. *Ps. 112. 2.*

(3) Repletur os meum laude, ut cantem gloriam tuam, totâ die magnitudinem tuam. *Ps. 70. 9.*

(4) Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem... Agno benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc. 5. - 12. 13.*

fusion ses grâces, et que la terre, toute vaste qu'elle est, en est remplie¹. Mais, si partout ailleurs sa miséricorde se signale, il est vrai de dire que c'est particulièrement dans nos églises qu'elle prodigue ses faveurs. Là, Dieu vient extraordinairement à notre secours, et il y vient sous les titres de Rédempteur, de Père, de Juge favorable, de Maître, de Docteur et de Victime : titres aimables et touchants dont il remplit divinement les fonctions. Combien donc notre piété doit-elle être affectueuse, quand nous y prions, et combien la reconnaissance doit en attendrir tous les mouvements ! Un coup d'œil rapide : 1° sur les fonts baptismaux ; 2° sur les confessionnaux ; 3° sur la chaire de vérité ; 4° sur l'autel, et vous serez bientôt pleinement convaincues de ce que j'avance.

1. FONTS BAPTISMAUX.

Et d'abord, si vous portez vos pas dans le lieu saint, ou si vous vous reportez par la pensée dans l'église paroissiale, par exemple, où vous avez reçu le saint baptême, elle doit vous être bien chère par cela même, et si saint Louis, roi de France, n'avait d'autre signature que ces mots : *Louis de Poissy*, en mémoire de ce qu'il avait été baptisé dans l'église de ce hameau, vous ne devez jamais oublier non plus celle où vous avez reçu la même faveur : si donc vous entrez dans le lieu saint, quel est le premier objet qui vient frapper vos regards ? Ce sont les fonts baptismaux, que saint Denis appelle « la chaste matrice de l'Eglise, » à cause de la naissance spirituelle que les chrétiens y ont reçue. C'est là que le nouveau-né, enfant d'Adam, et, par conséquent, *enfant de colère et de malédiction par nature*², selon la doctrine de l'apôtre saint Paul, est apporté du sein de sa mère. Plongé dans cette piscine

(1) *Misericordiâ Domini plena est omnis terra. Ps. 52. 5.*

(2) *Eramus naturâ filii iræ, sicut et cæteri. Ephes. 2. 5.*

salutaire, il y perd cette tache originelle que nous apportons tous en naissant, et les fers de son esclavage sont rompus. Changé, par la vertu du sacrement de Baptême, en une autre créature, il devient l'enfant du Père céleste, le frère de Jésus-Christ, le temple vivant de l'Esprit-Saint. Depuis que, par le privilège d'une adoption divine, il a été fait héritier du royaume des cieux, les chœurs des Anges s'applaudissent de le voir destiné à entrer un jour en participation de leur gloire, dans la céleste Jérusalem. Dès ce moment, il part, de la droite du Très-Haut, un de ces esprits bienheureux qui s'attache à lui pour l'accompagner et le conduire sûrement, à travers les écueils de la vie orageuse de ce monde, au terme de la bienheureuse patrie.

Ah! si vous y faisiez bien attention, et si vous vous rappelez, en cet instant, votre élection et votre vocation au christianisme, pourriez-vous entrer dans la maison de Dieu, sans être pénétrées d'une joie toute divine et sans tressaillir d'allégresse, à l'aspect des fonts sacrés du baptême, ou, du moins, à la vue de cette eau mystérieuse qui se trouve dans les bénitiers, et qui en est l'image? Pourriez-vous tremper vos doigts dans cette eau salutaire, sans penser à la piscine sacrée, sans songer au bain miraculeux d'où votre âme sortit autrefois si innocente, si pure et si belle aux yeux de toute la cour céleste? Ces gouttes d'eau bénites, dont vous humectez alors votre tête, ne devraient-elles pas vous faire penser à cette eau régénératrice qui purifia autrefois votre cœur? Le signe de la croix que vous imprimez encore alors sur votre front et sur votre poitrine, en prononçant les noms de la sainte Trinité, ne devrait-il pas vous faire ressouvenir de l'alliance que vous fîtes solennellement avec elle, le premier jour que vous parûtes dans le lieu saint, pour y renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres? Ah! c'est dans ce berceau, devriez-vous dire en vous-mêmes, à la vue de cette fontaine de grâces, oui, c'est dans ce berceau sacré que j'ai reçu, avec le premier souffle de l'Esprit-Saint, les prémices de la vie chrétienne. Hélas!

qu'avais-je fait pour mériter d'y prendre naissance plutôt que tant de milliers d'autres qu'il a laissés ensevelis dans les ombres de la mort et du péché? Ici, les Anges ont applaudi à mes premiers soupirs. Ici, les fideles ont répondu pour moi de mon attachement inviolable au service de Dieu. Ici, mon nom fut inscrit sur le livre de vie; on y conserve encore mes promesses, et elles me seront reproduites, au jour du jugement, pour ma justification ou ma condamnation, pour mon bonheur ou mon malheur éternel. Quel fonds inépuisable de saintes réflexions et de pieuses pensées, dès la première entrée dans la maison du Seigneur! Oh! comme une âme chrétienne et religieuse se sent dès lors portée à adresser à Dieu de ferventes prières, tant pour le remercier de la grâce du saint baptême, que pour obtenir celle d'en profiter et de se rendre digne, de plus en plus, de sa belle et sublime vocation!

2. CONFESSIONNAUX.

Quand vous avez fait quelques pas dans la nef, le second objet qui se présente à vos regards, ce sont les confessionnaux, ces tribunaux sacrés où l'on prononce des arrêts d'une tout autre importance que dans les tribunaux de la terre, puisqu'il ne s'agit pas ici des biens terrestres ni d'une vie temporelle, mais des biens célestes et d'une vie éternelle. C'est là que, tous les jours, s'exerce cette grande puissance que Dieu a donnée à de simples mortels de remettre les péchés. C'est là que, par compassion pour la faiblesse humaine et par amour pour sa créature, ce Dieu de bonté, par un effet de ce fonds inépuisable de miséricorde qui est en lui, se relâche de tous ses droits, oublie toute sa haine et sa vengeance contre le péché, et que non-seulement il consent à pardonner au coupable qui l'a grièvement offensé, mais encore qu'il en vient jusqu'à le prier, le conjurer lui-même de recevoir sa grâce. C'est là que, par une délivrance peut-être plus admirable même que

celle qui a eu lieu, une première fois, dans le sacrement de Baptême, par rapport au péché originel, ce divin Sauveur efface, dans l'homme coupable par sa propre volonté, le péché actuel qu'il a commis personnellement.

Quels sentiments d'une tendre et affectueuse piété doivent donc faire naître en vous ces sacrés tribunaux ! Ah ! gardez-vous bien d'imiter la conduite des mondains, qui, en ne les considérant que comme des ouvrages que la main d'un artisan a placés autour des murs de la maison de Dieu, s'en mettent peu en peine. Non, non, il n'en est pas ainsi ; ce sont autant de voix magnifiques qui publient les miséricordes du Seigneur, des trompettes éclatantes qui annoncent le caractère infiniment libéral du Maître bienfaisant que nous servons, des portes d'airain qui ferment les enfers, de peur que les criminels ne s'y jettent en foule. Pour moi, je ne puis les regarder que je n'y voie en même temps tous les traits, ou de ce père tendre et compatissant, qui, après avoir été au-devant d'un fils prodigue, se jette dans ses bras, le comble de ses baisers, l'arrose de ses larmes, et s'écrie dans les transports de sa joie et de son bonheur : *Il fallait bien nous réjouir ; car ce cher enfant que voici, était perdu, et il est retrouvé ; il était mort, et il est ressuscité*¹ ; ou de ce pasteur charitable, qui, après avoir couru sur les montagnes et dans les vallées, à travers les ronces et les épines, par les chemins les plus difficiles et les plus escarpés, après la brebis égarée, l'ayant enfin retrouvée, la charge sur ses épaules, la reporte, plein de joie, au bercail, appelle ses amis et leur dit : *Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue*² ; ou de cette femme de l'Évangile, qui, ayant retrouvé une drachme qui s'était égarée, rassemble ses

(1) Manducemus et epulemur ; quia hic filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est. *Luc. 15. 25.*

(2) Convocat amicos et vicinos, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat. *Luc. 15. 6.*

voisines et ses amies, et leur dit : *Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue*¹; ou de cette tendre mère, qui, voyant son enfant tomber, court bien vite le relever de sa chute et le sert entre ses bras. Tout muets et inanimés que sont ces tribunaux, ils ont un langage qui se fait clairement entendre, et qui se répand par toute la terre; ils semblent dire à chacun des pécheurs, en particulier, comme autrefois Jésus-Christ disait au paralytique qui était couché sur le bord de la piscine probatique : *Voulez-vous être guéri*²? Eh bien! courage, approchez; Dieu ne veut pas que vous périissiez, mais bien plutôt que vous vous sauviez : langage touchant, s'il en fut jamais, et bien capable de faire impression sur les cœurs les plus durs et sur les âmes plus insensibles.

3. CHAIRE DE VÉRITÉ

Elevez ensuite les yeux, et vous verrez ce qu'on appelle communément chaire de vérité. C'est du haut de cette chaire, que le prédicateur de l'Évangile annonce la parole de Dieu, qu'il sonde la profondeur des mystères de notre sainte religion, qu'il en découvre la hauteur, et qu'il fait connaître la sainteté de la morale chrétienne. Alors nos églises sont transformées en des écoles où l'on donne à tous, aux ignorants comme aux savants, aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux plus grands, non une instruction vaine, qui satisfasse la curiosité d'un esprit volage et produise des savants orgueilleux; non une instruction vague, qui trace de la vertu de brillants portraits dont on ne peut tirer nulle règle de conduite et de mœurs; mais une instruction solide, qui renferme la seule chose qu'on doit savoir, la science du salut, la science qui fait les

(1) *Convocat amicas et vicinas, dicens illis : Congratulamini mihi, quia inveni drachmam quam perdideram. Luc. 15. 9.*

(2) *Jesus dicit ei : Vis sanus fieri ? Joan. 5. 6.*

Saints; une instruction vive, qui éclaire l'âme des plus pures lumières, la remplit des plus nobles sentiments; une instruction complète, qui, par un heureux assemblage, joignant les leçons de la probité à celles de la religion, forme tout à la fois l'honnête homme et l'homme chrétien; une instruction judicieuse, qui descend dans le détail des obligations, détermine le devoir, et marque à chacun ce que Dieu exige de lui; une instruction gratuite, qui est libéralement donnée à tous. Il en coûte, dans le monde, pour apprendre des arts pénibles, des arts quelquefois dangereux, des arts dont l'utilité finit avec la vie; l'art seul dont les fruits sont éternels, l'art de tous les arts, ne nous engage à aucune dépense. Dieu, dans son Eglise, a élevé une chaire où il enseigne ses oracles à ceux qui veulent les entendre, et ce Maître adorable a cru qu'il était de sa grandeur d'avoir des endroits, dans le monde, où les clefs de la science divine, qui sont les clefs de son royaume, fussent présentées à tous les mortels.

Ah! que de sujets de retour sur vous-même, ma chère Sœur, à la vue de cette chaire! quelle ample matière aux plus sérieuses comme aux plus profondes réflexions sur votre conduite passée! Combien de fois peut-être n'avez-vous pas contredit, par votre manière d'agir, les maximes de salut, de perfection chrétienne et religieuse qu'on vous y proposait! *Heureux*, vous y disait le dispensateur de la parole sainte, *heureux les pauvres d'esprit! Heureux ceux qui sont doux! Heureux ceux qui pleurent! Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Heureux ceux qui sont miséricordieux! Heureux ceux qui ont le cœur pur! Heureux ceux qui aiment la paix*¹! Et vous, à la suite de ces divines leçons, vous qui deviez tendre, à raison de votre saint état et des engagements que vous y

(1) *Beati pauperes spiritu...! Beati mites...! Beati qui lugent...! Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam...! Beati misericordes...! Beati mundo corde...! Beati pacifici...! Matth. 5. 5. et seq.*

avez contractés, à ce qu'il y a de plus parfait dans la morale chrétienne, comment vous êtes-vous comportée? comment les avez-vous mises en pratique! Encore une fois, rentrez en vous-même, et si votre conscience vous reproche de n'avoir pas toujours fait votre profit des règles de conduite qu'on vous y traçait, gémissiez sur cette négligence, peut-être même sur cette indifférence en ce qui concernait votre avancement spirituel. Ne sortez pas du lieu saint sans prier Notre-Seigneur de vous la pardonner, et prenez de fortes résolutions pour l'avenir. Sans quoi, hélas! qu'il serait à craindre que cette même chaire de vérité ne produisit un jour le prédicateur qui vous y a annoncé la parole de Dieu, non plus comme votre guide, votre maître, votre docteur, mais comme le témoin et le juge de l'abus que vous auriez fait malheureusement de cette sainte et divine parole!

4. AUTEL.

Franchissez, à présent, le seuil du sanctuaire et portez vos pas dans l'endroit de la maison de Dieu, qu'on peut appeler le Saint des saints : quel spectacle que celui que vous offre l'autel! C'est là que, non content de s'être anéanti dans le sein d'une Vierge, l'Eternel dépose une seconde fois son diadème, pour se mettre dans un état d'anéantissement et d'obscurité qui tient tout le ciel en extase. Qui peut comprendre ce que le flambeau de la foi nous découvre, et qui peut l'exprimer? Ce Dieu si grand, il est unique, et son humanité sacrée se multiplie pour se trouver, en même temps, en un million d'endroits. Il est immortel, et il expire d'une mort mystique et ineffable, à toute heure, pour rendre à son Père l'hommage souverain qui lui est dû, pour lui offrir de dignes actions de grâces, pour expier les péchés du monde, et pour obtenir de nouveaux bienfaits en sa faveur. Il est indépendant, et un simple mortel dispose de lui comme il lui plaît. Toutes les lois de la nature sont renversées, la Toute-Puissance se déploie pour enfan-

ter le Désiré des nations, qui en vient, sur nos autels, non plus seulement à prendre la forme de l'esclave, mais s'abaisse jusqu'à devenir, dans le banquet de la divine Eucharistie, notre propre nourriture. Quel sujet d'adoration, d'hommage, d'amour et de reconnaissance !

Souvenez-vous de ce que fit Assuérus, lorsque, voulant donner une idée de sa gloire et de sa magnificence, il fit préparer un festin sans exemple, dont la durée fut de cent quatre-vingts jours¹, d'après le témoignage de la sainte Ecriture. Le texte sacré nous apprend que, sous des tentes ornées des plus brillantes couleurs et soutenues par de magnifiques colonnes, on servait, dans des plats du plus grand prix, les viandes les plus délicates et les plus exquises ; qu'on versait, dans des coupes d'or, les vins les plus recherchés et les plus vantés ; que tout concourait au plaisir des convives, le choix des mets, l'abondance de la nourriture, la splendeur du service. Mais qu'est-ce que toute cette pompe comparée au repas eucharistique ? Ce n'est pas au terme de cent quatre-vingts jours, comme celui d'Assuérus, que doit se borner ce festin céleste ; il y a déjà près de deux mille ans, que tous les chrétiens, à mesure qu'ils se succèdent, ne cessent d'y être conviés, et il durera de la même sorte jusqu'à la consommation des siècles. Ce ne sont pas des viandes communes et grossières qu'on y distribue à ceux qui y sont invités ; à cette table sainte, c'est le Roi des rois lui-même, qui, jugeant que ce qui n'est pas lui, n'est pas digne de nous, nous prodigue sa substance, son corps, son sang, son âme, sa divinité tout entière. O manne vraiment divine ! Ah ! qu'elle est préférable à celle qui, durant l'espace de quarante ans, tomba du haut des nues pour nourrir tout le peuple d'Israël, dans un désert sec et aride² !

(1) Fecit grande convivium cunctis principibus...., centum videlicet et octoginta diebus. *Esth.* 1. — 5. 4.

(2) Pluit illis manna ad manducandum. *Ps.* 77. 24.

En effet, ceux qui en firent usage, ne laissèrent pas de mourir, tandis que tous ceux qui se nourrissent de cette manne eucharistique, ne mourront jamais; c'est la vérité même qui nous en donne l'assurance : *Celui qui mangera de ce pain*, dit Jésus-Christ, *vivra éternellement*¹. « O divin banquet, s'écrie, dans ses offices, la sainte Eglise, dépositaire de ce précieux dépôt, ô festin sacré, où Jésus-Christ est reçu, où la mémoire de sa passion est renouvelée, où l'âme est remplie de grâces, et où le gage de la gloire future nous est donné²? » O tendresse du meilleur des pères! O sacrés tabernacles, où le Dieu de toute bonté et de toute miséricorde nous attend continuellement durant la vie, le jour, la nuit, à chaque instant, et d'où il est toujours prêt à sortir pour venir nous fortifier, à l'heure de la mort, et pour mettre dans nos mains les arrhes de la bienheureuse immortalité! Oui, et l'on n'en peut donc douter, l'autel où se distribue une nourriture si salutaire, la chaire où se publie une doctrine si sainte, les tribunaux où se prononce un jugement si favorable, les fonts baptismaux où se lave une tache si funeste, sont respectables à tous égards, sont recommandables en toutes manières, sont dignes de tous les transports de la plus vive reconnaissance, et doivent nous inspirer, quand nous sommes dans la maison de Dieu, les sentiments de la plus tendre piété.

Ici, rentrez encore une fois en vous-mêmes, et sondez vos cœurs en présence du Seigneur, réellement présent dans son sanctuaire. Avec quelle piété avez-vous prié dans ce sanctuaire de la Divinité, où se font sentir si ostensiblement les effets inappréciables de la libéralité du Dieu trois fois saint qui y habite, et où se répandent si abondamment sur ses enfants les bienfaits immenses de sa divine bonté?

(1) Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. *Joan. 6. 59.*

(2) O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ, et futuræ gloriæ nobis pignus datur! *Offic. S. S.*

Ah ! si l'on y faisait bien attention, serait-il une âme, tant soit peu animé de l'esprit de foi, qui, à la pensée ou à la vue de la piscine salutaire où est lavée la tache originelle, des tribunaux sacrés où sont remis tous les péchés commis après le baptême, de la chaire chrétienne où sont annoncées les vérités du salut, du saint autel où Dieu se donne lui-même en nourriture, ne se fit à elle-même quelque'une de ces réflexions :

Je vais à l'église ; c'est là cette piscine de Bethesda, où, sans languir et sans attendre la descente de l'Ange et le mouvement des eaux, comme autrefois à Jérusalem¹, les uns reçoivent, à leur naissance, la guérison du péché originel, les autres, durant leur vie, celle du péché actuel : je dois donc y aller avec un empressement égal à celui qu'avaient ces pauvres infirmes, dont parle le saint Evangile, à se plonger dans la piscine probatique pour y être guéris de leurs infirmités corporelles.

Je vais à l'église ; c'est là ce lieu de refuge, où non-seulement les homicides de hasard et sans dessein, comme dans l'ancienne Loi², mais même les plus grands pécheurs et les plus insignes coupables trouvent un asile assuré contre la justice divine, dans ces tribunaux de grâce et de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent ; là, les saints Anges, comme autrefois le long de l'échelle de Jacob³, descendent sans cesse du ciel pour venir au secours des hommes, et ils y remontent tout de suite pour porter leurs vœux et leurs prières devant le trône de Dieu : je dois donc m'y rendre avec un désir d'en sortir justifiée de toutes mes fautes, semblable à l'empressement que montraient, sous la loi de Moïse, les malfaiteurs involontaires pour trouver la grâce de leurs délits.

Je vais à l'église ; c'est là cette maison, élevée sur sept colonnes⁴, dont parle l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, où la Sagesse divine appelle à ses leçons les esprits abusés,

(1) Joan. 5. 2. (2) Num. 35. 11. (3) Genes. 28. 12. (4) Prov. 9. 1.

pour les détromper de leurs erreurs, pour les redresser de leurs égarements, pour leur faire part de ses volontés, pour les instruire de ses desseins, pour leur communiquer ses lumières, pour leur apprendre la prudence du salut, pour leur enseigner, en un mot, ce qu'ils doivent faire ou éviter afin d'arriver heureusement au séjour de la félicité éternelle : je dois donc m'y rendre avec une ardeur de profiter des saintes et salutaires instructions qu'on y donne, semblable à celle qui animait la reine de Saba, quand, du fond de l'Orient, elle vint à Jérusalem, pour y entendre les sublimes leçons du plus sage des rois¹.

Je vais à l'église; c'est là le lieu où Jésus, au moment de la consécration, naît de nouveau sur l'autel dans les mains de ses prêtres, comme autrefois il naquit dans l'étable de Bethléem², et où il est comme enveloppé de langes, sous les espèces sacramentelles; c'est là le cénacle où, tous les jours, il se donne en nourriture aux âmes des fideles, comme il s'est donné à ses Apôtres, la veille de sa mort³; c'est là le Calvaire où il renouvelle encore, à chaque messe, le sacrifice de la nouvelle alliance, d'une manière non sanglante, comme il le consumma une fois, d'une manière sanglante, sur l'arbre de la croix⁴ : je dois donc y paraître avec les sentiments de foi, de respect, de piété, d'amour, d'adoration dont étaient animés, ou les pasteurs de Bethléem et les Mages, quand ils se prosternèrent devant ce Dieu réduit, par amour pour nous, à la petitesse et à la faiblesse de l'enfance, ou les Apôtres, quand ils reçurent de ses mains divines le sacrement adorable de son corps et de son sang, ou la bienheureuse Vierge Marie, sa mère, le Disciple bien-aimé et les saintes femmes, quand ils assistèrent au sacrifice de la croix.

Mais ici, quelle pensée vient se présenter à mon esprit? En ce moment, je me représente le jour, le dernier des jours; j'entends le son de la trompette, je vois les fonde-

(1) 3. Reg. 10. 1. (2) Luc. 2. 7. (3) Marc. 14. 15. (4) Joan. 19. 17.

ments de nos temples ébranlés; je vous vois toutes sortir du sein des tombeaux, et, pour vous distinguer de la foule des nations par votre caractère de chrétiennes, je vous entends crier : *Temple du Seigneur! Temple du Seigneur! Temple du Seigneur!* C'est ici la maison de Dieu : voilà les fonts où j'ai été purifiée de la tache originelle; voilà le tribunal où j'ai reçu l'absolution de mes péchés; voilà la chaire où j'ai entendu la parole de vie; voilà l'autel où j'ai été nourrie du corps et abreuvée du sang de l'Homme-Dieu. Je prête de nouveau l'oreille, et, pour vous distinguer du reste des chrétiens par votre qualité de religieuses, je vous entends crier une seconde fois : *Temple du Seigneur! Temple du Seigneur! Temple du Seigneur!* C'est ici la maison de Dieu : voilà la place où j'ai paru tant de fois en sa sainte présence, pour le prier et chanter ses louanges; voilà l'endroit où j'ai pris le voile et le saint habit de la religion; voilà le pavé où, prosternée, la face contre terre, j'ai prié tous les Saints et Saintes du Paradis d'intercéder en ma faveur : voilà le lieu où j'ai prononcé solennellement mes vœux et fait un divorce éternel avec le monde. Ah! quel sujet de confiance pour une âme qui aura vécu conformément à son caractère de chrétienne et à sa qualité de religieuse! quel sujet de crainte, au contraire, pour celle qui aura été infidèle à ses engagements! Hélas! elle aura beau crier dans ce terrible jour : *Temple du Seigneur! Temple du Seigneur!* ce ne seront plus dans sa bouche que des paroles de mensonge, où elle ne trouvera aucun secours; ce lieu de sainteté, de miséricorde et de grâce, qui est un refuge assuré par l'âme juste, ne sera plus pour elle un asile contre la sévérité de la justice divine.

(1) Templum Domini, templum Domini, templum Domini. *Jer. 7. 4.*

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que, puisque nos temples, nos églises, nos chapelles sont le lieu de toute la terre où *l'œil de Dieu est toujours fixé*, c'est-à-dire, où Dieu est plus particulièrement présent que partout ailleurs, vous devez vous y comporter avec respect, et que si l'on n'ose paraître devant les rois de la terre qu'avec l'attitude la plus humble, avec quelle religieuse crainte ne doit-on pas se tenir en présence de ce Dieu d'une majesté infinie, devant qui les Anges tremblent et se couvrent de leurs ailes, ne pouvant soutenir l'éclat de sa gloire et de sa grandeur ; que ce respect demande de chacune de vous une modestie angélique, un silence absolu, un pieux recueillement, enseignant, par cette conduite édifiante, à toutes les personnes qui en seront témoins, avec quelle contenance elles doivent elles-mêmes y paraître et s'y comporter ; 2^o que, puisque ces mêmes temples, ces mêmes églises, ces mêmes chapelles sont le lieu de toute la terre où *le cœur de Dieu est toujours attaché*, c'est-à-dire, où Dieu est plus disposé à nous écouter et à nous combler de ses bienfaits, vous devez vous efforcer d'y prier et d'y chanter ses louanges avec piété et dévotion ; oui, dévotion et piété : dévotion tendre qui exclut le dégoût, piété affectueuse qui bannit l'ennui, faisant ainsi, sur la terre, un apprentissage de ce que vous ferez éternellement, dans le ciel, avec les Saints, dont le Disciple bien-aimé, l'évangéliste saint Jean dit, dans son Apocalypse, qu'ils *chantent*, en l'honneur de l'Eternel, *un cantique toujours nouveau*, parce qu'ils y trouvent sans cesse un nouveau goût et un nouveau plaisir. Ainsi soit-il.

OCTAVE DE LA DÉDICACE.

II. TEMPLES SPIRITUELS DE LA DIVINITÉ.

1. *Quelles en sont les prérogatives?*
 2. *Quels devoirs ils imposent?*
-

Templum Dei sanctum est, quod estis vos.

Le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple.

1 Cor. 3. 17.

C'est ainsi, mes Sœurs, que, dès le commencement du christianisme, s'exprimait l'apôtre saint Paul, sur ces demeures sacrées où le ciel daigne se communiquer à la terre, et où la créature entretient un saint commerce avec son Créateur. Quel était le respect des fidèles dans ces saints lieux! Poursuivie de toutes parts, sans protection, sans liberté, sans assurance, l'Eglise, pour l'ordinaire, ne s'assemblait alors, et encore avec frayeur, que dans des antres sombres et des cavernes profondes, que dans ces catacombes si révérees depuis, et où l'on retrouve encore tous les jours, à mesure qu'on y pratique des fouilles, des témoignages authentiques de sa foi et des vestiges touchants de son culte religieux. Là, durant le silence de la nuit, sur un autel rapidement dressé et conforme à sa tristesse, elle offrait le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ; elle fortifiait ses enfants de cette nourriture salubre; elle les instruisait par l'explication des livres sacrés; elle commençait et finissait ses offices par des prières que la fer-

veur prolongeait souvent jusqu'à la renaissance du jour, et dont l'ouverture et la conclusion, au rapport d'Eusèbe, étaient toujours ce sacré cantique : *C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel*¹.

Mais, outre ces temples matériels où nous nous rendons, à des heures et à des jours marqués, pour offrir, en commun, nos prières au Seigneur et lui rendre l'hommage souverain qui lui est dû, il y a encore des temples spirituels, c'est-à-dire nos corps, et c'est ce que l'apôtre saint Paul avait également en vue, quand, après avoir dit : *Le temple de Dieu est saint*, il ajoutait ces paroles remarquables : *Et c'est vous-mêmes qui êtes ce temple*. Or, c'est de cette seconde sorte de temples que j'entreprends de vous parler aujourd'hui. Sur quoi j'ai à vous montrer : 1. Quelles en sont les prérogatives ; 2. Quels devoirs ils imposent : tel est le sujet de cette Conférence.

I. QUELLES EN SONT LES PRÉROGATIVES.

Quand l'Esprit-Saint vient dans une âme pour y établir sa demeure, il lui communique ses dons, il l'enrichit de ses grâces ; dès lors, c'est un temple tout autrement auguste que celui pour lequel Salomon prodigua ses trésors : aussi saint Chrysostôme disait qu'il faut verser plus de larmes sur une âme qui cesse d'être le temple de Dieu, que Jérémie n'en versa sur les ruines du temple de Jérusalem, quand il fut brûlé et détruit par Nabuchodonosor, roi de Babylone : « Ah ! Prophète, s'écriait cet éloquent Docteur de l'Eglise, quand, assis au milieu de ces ruines, vous fîtes retentir les échos d'alentour de vos tristes et lugubres lamentations, vous n'aperceviez plus autour de vous que colonnes renversées, que marbres brisés, qu'autels profanés ; et moi, quand je viens à jeter les yeux sur cette âme,

(1) Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli. *Genes. 28. 17.*

d'où le Père, le Fils et le Saint-Esprit se sont retirés, je la vois dans un état encore plus lamentable; elle est entièrement déchuë de sa première splendeur et de ses anciennes prérogatives; quels torrents de larmes peuvent suffire à déplorer dignement une pareille catastrophe? » Or, parmi ces prérogatives qu'il serait trop long d'énumérer ici, j'en remarque surtout deux, dans les Epîtres de l'apôtre saint Paul, qui sont communiquées aux temples spirituels de la Divinité, c'est-à-dire à tous les chrétiens en état de grâce : 1° ils sont les membres de Jésus-Christ; 2° ils sont les temples vivants de l'Esprit-Saint.

4. ILS SONT LES MEMBRES DE JÉSUS-CHRIST.

C'est dans le sacrement de Baptême que nous devenons les membres de Jésus-Christ, lorsque, retranchés de la racine du péché, *de cet olivier stérile et sauvage*, comme parle l'apôtre saint Paul, nous sommes entés en lui par la communication de l'Esprit divin, afin que, changés en une douce et fructifiante olive, nous nous ressentions du suc et de la vie de la racine¹, qui est Jésus-Christ, et que ce soit lui qui désormais vive en nous, qui opère en nous, et qui produise par nous des fruits de vie agréables à Dieu. Alors nous devenons comme un fonds qui lui appartient, et qui ne doit plus fructifier que pour son maître, de même qu'un domaine, sur la terre, ne fructifie que pour celui qui en est le juste possesseur.

Toutefois, cette union ou insertion qui a eu lieu d'abord, par un effet de la bonté divine, dans le sacrement de Baptême, n'en demeure pas là; elle se confirme et devient de plus en plus étroite par les autres sacrements que nous recevons dans la suite, principalement par le sacrement de l'Eucharistie, où elle reçoit sa consommation et sa der-

(1) Tu autem cum oleaster esses, insertus es in illis, et socius radicis et pinguedinis olivæ factus es. Rom. 11. 17.

nière perfection. En effet, d'après les paroles du même Apôtre, *mangeant d'un même pain* eucharistique, nous témoignons par-là que, comme plusieurs grains ne font qu'un seul et même pain, de même *nous ne faisons qu'un seul et même corps*¹, qui n'est autre que Jésus-Christ lui-même : *Vous êtes tous ensemble*, disait ce docteur des nations aux fidèles de l'Eglise de Corinthe, *le corps de Jésus-Christ, et chacun en particulier est un membre de ce corps*² : *Nous sommes tous les membres de son corps*, disait-il encore aux fidèles de l'Eglise d'Ephèse, *formés de sa chair et de ses os*³; et c'est alors surtout que se vérifient à la lettre ces paroles du même Apôtre aux Galates : *Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*⁴; c'est-à-dire que Jésus-Christ est devenu un autre moi-même; que c'est le sang de Jésus-Christ qui coule dans mes veines; que mes yeux sont les yeux de Jésus-Christ; mes mains, les mains de Jésus-Christ; mon cœur, le cœur de Jésus-Christ.

Principe incontestable sur lequel sont établies l'excellence et la dignité des corps des chrétiens. C'est sur ce principe que les Pères de l'Eglise, et en particulier saint Cyrille d'Alexandrie, ne craignent pas d'avancer qu'étant unis et incorporés à Jésus-Christ, par le sacrement de l'Eucharistie, nos membres sont plutôt appropriés à Jésus-Christ qu'à nous, et qu'ils lui appartiennent plus qu'à nous-mêmes, de sorte qu'un chrétien est un autre Jésus-Christ lui-même; que ses actions, consacrées et divinisées, en quelque sorte, par cette union intime avec Jésus-Christ, reçoivent une valeur, un mérite qui les élève jusqu'à Dieu,

(1) Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. *1. Cor. 10. 17.*

(2) Vos autem estis corpus Christi, et membra de membro. *1. Cor. 12. 27.*

(3) Quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus. *Ephes. 5. 30.*

(4) Vivo autem, jam non ego; vivit verò in me Christus. *Galat. 2. 20.*

qui les rend dignes du ciel; que ce sont, en un sens, les actions d'un Dieu. De là ces paroles remarquables du pape saint Léon, s'adressant à l'homme chrétien : « Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et, après avoir participé à la nature divine, crains, par une conduite indigne de l'élévation de tout rang, de revenir à ton ancienne bassesse. Souviens-toi de quel chef et de quel corps tu es devenu membre. N'oublie pas qu'arraché à la puissance des ténèbres, tu as été transféré dans le royaume de Dieu et dans l'éclat de sa lumière. »

Ainsi 1^o les chrétiens sont les membres de Jésus-Christ.

2. ILS SONT LES TEMPLES VIVANTS DE L'ESPRIT-SAINT.

C'est encore l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : *Ne savez-vous pas*, disait-il aux Corinthiens, *que vos membres sont le temple du Saint-Esprit qui est en vous, et que vous avez reçu de Dieu*¹? C'est l'âme qui est principalement le temple vivant de l'Esprit-Saint; c'est elle qui reçoit directement ce divin Esprit; mais comme elle anime le corps, et que le corps entre dans la composition du tout, qui est l'homme, nos membres sont aussi la demeure du Saint-Esprit; il habite en eux et il les sanctifie. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin de l'homme tout entier : « Vous êtes le temple de Dieu; quand vous entrez dans votre maison, c'est le temple de Dieu qui y entre; quand vous en sortez, c'est le temple de Dieu qui en sort; quand vous y demeurez, c'est le temple de Dieu qui y demeure; quand vous vous levez, c'est le temple de Dieu qui se lève; quand vous entrez dans une église, c'est le temple de Dieu qui entre dans un autre temple, un temple vivant dans un temple inanimé. »

« Les temples matériels, dit saint Bernard, ne sont sanc-

(1) *An nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti qui in vobis est, quem habetis à Deo? 1. Cor. 6. 19.*

tifiés que par égard pour les corps des chrétiens qui s'y réunissent. Nos corps sont ennoblis par la présence de nos âmes qui les animent; et nos âmes sont sanctifiées par la présence de l'Esprit-Saint qui habite en elles. »

» Et voilà pourquoi, dit encore le même saint Bernard, il y a tant de ressemblance entre les cérémonies du baptême et celles de la dédicace d'une église; qu'on y trouve également : 1° *l'aspersion*; 2° *l'inscription*; 3° *l'onction*; 4° *l'illumination*; 5° *la bénédiction*; et que ce que les pontifes ont fait ostensiblement dans les temples visibles du Seigneur Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, l'opère tous les jours en nous d'une manière invisible.

» 1° *L'aspersion*. Oui, il nous lave, afin que nous soyons purifiés et que nous devenions blancs comme la neige. Il nous lave dans le sacrement de Pénitence, dans les larmes de la componction, dans les sueurs de la mortification; bien plus, il nous lave dans cette eau précieuse qui a coulé de la fontaine de piété, c'est-à-dire de son côté sacré.

» 2° *L'inscription*. Oui, il inscrit avec le doigt de Dieu, ce doigt puissant avec lequel Jésus-Christ chassait les démons, sa sainte loi, non plus sur des tables de pierre, mais sur des tables animées, accomplissant ainsi la prédiction que Dieu avait faite, longtemps auparavant, par la bouche du prophète Ezéchiel : *Il viendra un temps, dit le Seigneur, où j'enlèverai aux hommes leur cœur de pierre et leur donnerai en place un cœur de chair*¹; c'est-à-dire un cœur qui ne soit ni dur, ni obstiné, ni judaïque, mais un cœur facile à plier et à convertir.

» 3° *L'onction*. Car, comme il faut que l'onction spirituelle de la grâce aide notre faiblesse et nous encourage à porter les croix qui, dans le cours de la vie, surviennent à chaque instant, il nous oint, en adoucissant nos peines, nos tribulations et nos souffrances par les consolations secrètes

(1) Et auferam cor lapideum de carne eorum, et dabo eis cor carneum.
Ezech. 11. 19.

qu'il y mêle; parce que, sans la croix, il n'est pas possible de marcher à la suite de Jésus-Christ, ni, sans l'onction de la grâce, de supporter les rigueurs de la croix.

» 4° *L'illumination*. Oui, après que l'onction de la grâce a précédé, il nous éclaire; *il pose sa lampe sur le chandelier*, parce qu'il est temps que *notre lumière luise devant les hommes*¹.

» 5° *La bénédiction*. Enfin il nous bénit, et cette bénédiction est celle que nous attendons à la fin des siècles, quand *il ouvrira sa main et qu'il remplira toute créature de sa bénédiction*². Car, si c'est dans l'*aspersion*, l'*inscription*, l'*onction* et l'*illumination*, que se trouvent les mérites, c'est à la *bénédiction* que les récompenses sont attachées; c'est dans la *bénédiction* que la grâce de la sanctification trouvera son complément parfait, quand nous habiterons *non plus une maison faite de la main des hommes, mais une demeure construite de la main de Dieu même*³: c'est là cette cité sainte, cette céleste Jérusalem⁴ dont parle le disciple bien-aimé, saint Jean, dans son Apocalypse, laquelle, dit l'apôtre saint Pierre, *est bâtie de pierres vivantes*⁵, qui ne sont autres que les Anges et les hommes. » Tel est, en entier, l'enseignement de saint Bernard, cet illustre docteur de l'Eglise.

Or, pourquoi sommes-nous donc ainsi le temple de l'Esprit-Saint, et pour quelle raison ce divin Esprit daigne-t-il habiter en nous? C'est parce que Dieu nous a donné en Jésus-Christ et à cause de Jésus-Christ l'adoption divine, et qu'il nous a élevés à la qualité de ses enfants: *J'habite-*

(1) Non accendunt lucernam et ponunt eam sub modio, sed super candelabrum, ut luceat omnibus qui in domo sunt. *Matth. 5. 15.*

(2) Aperis tu manum tuam et imple omne animal benedictione. *Ps. 144. 16.*

(3) Quòd ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis. *2. Cor. 5. 1.*

(4) Ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem. *Apoc. 21. 10.*

(5) Et ipsi tanquàm lapides vivi. *1. Petr. 2. 5.*

*rai en eux, dit le Seigneur, je marcherai au milieu d'eux; ils seront mon peuple, je serai leur père, et ils seront mes enfants*¹. L'apôtre saint Paul cite ces paroles consignées dans la Loi³ et dans les Prophètes², pour rendre raison de ce qu'il avait dit que les fidèles *sont le temple du Dieu vivant*⁴.

C'est donc en qualité d'enfants de Dieu, que nous sommes devenus les temples vivants de l'Esprit-Saint, et qu'il habite en nous. Avez-vous jamais bien conçu tout l'ordre de cette admirable Providence sur vous et sur tous les fidèles, vos frères en Jésus-Christ? Dieu, par sa nature, a un fils qu'il engendre de toute éternité. Ce divin Fils, ce Verbe éternel, en prenant notre nature, en satisfaisant pour nous, en détruisant le mur de séparation que le péché avait élevé entre Dieu et le genre humain, nous a mérité l'adoption divine. L'adoption, selon l'idée qu'en ont eue tous les législateurs, imite la nature. Dieu ayant un fils par la fécondité de son être, nous a placés dans un état qui imite notre filiation; *il nous a fait participer*, comme s'exprime l'apôtre saint Pierre, *à la nature divine*⁵. Or, ce don précieux nous est communiqué par la grâce sanctifiante ou la charité, et *cette grâce est répandue en nous par le Saint-Esprit, qui nous a été donné*⁶. Ainsi ce divin Esprit, qui est l'Esprit du Père et du Fils, qui est l'amour substantiel de l'un et de l'autre, s'unit à nous, habite en nous, et nous devenons ses temples vivants. Je conçois donc comment l'apôtre saint Paul disait aux Corinthiens : *Vous êtes l'édifice de Dieu*⁷; aux Ephésiens : *Vous entrez dans la structure de*

(1) Quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus, et ipsi erunt mihi populus. 2. Cor. 6. 16.

(2) Lev. 26. 12.

(3) Jerem. 51. 7.

(4) Vos enim estis templum Dei vivi. 2. Cor. 6. 16.

(5) Ut efficiamini divinæ consortes naturæ. 2. Petr. 1. 4.

(6) Quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est in nobis. Rom. 5. 5.

(7) Dei ædificatio estis. 1. Cor. 3. 9.

*cet édifice, pour devenir le maison de Dieu par le Saint-Esprit*¹; aux Hébreux : *Jésus-Christ est comme fils dans sa maison, et c'est nous qui sommes cette maison*².

Sublime vérité puisée dans la foi; elle nous apprend que toute cette admirable construction est de Dieu, à Dieu, et pour Dieu. Elle est de Dieu, puisqu'il en a posé lui-même tous les fondements; elle est à Dieu, puisqu'il l'a acquise au prix de tout son sang; elle est pour Dieu, puisqu'il veut y établir sa demeure. Qu'est-ce que ce divin Architecte a trouvé en nous, sinon le chaos et les ruines du péché; une demeure ravagée par les puissances de l'enfer; un antre ténébreux où le vieux serpent avait établi son domicile? L'Esprit-Saint y a répandu la lumière, en a chassé l'ennemi, y a établi l'ordre, substitué la divine charité au mensonge et à la corruption; l'édifice s'est élevé à la gloire du Très-Haut, et il y a habité; il en a fait son temple vivant.

Mais avançons; et, après vous avoir montré les deux principales prérogatives des temples spirituels de Dieu, faisons voir les différents devoirs qu'ils imposent.

II. QUELS DEVOIRS ILS IMPOSENT.

Pour bien comprendre ces devoirs et pour vous en pénétrer plus intimement, rappelez-vous ce que c'est qu'un temple. Qu'est-ce donc qu'un temple consacré à Dieu? 1^o c'est un lieu de modestie et de sainteté; 2^o une maison de sacrifices et de prières; 3^o un séjour de paix et de charité.

1. UN LIEU DE MODESTIE ET DE SAINTÉTÉ.

Oui, si nous sommes le temple de Dieu, nous devons être

(1) In quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum Domino. *Ephes. 2. 21.*

(2) Christus verò tanquàm filius in domo sua; quæ domus sumus nos. *Hebr. 5. 6.*

saints, c'est-à-dire d'une pureté qui imite celle des Intelligences célestes : *Rien de souillé*, dit l'évangéliste saint Jean, dans son Apocalypse, *n'entrera dans le temple de Dieu*¹ : *Si quelqu'un*, ajoute l'apôtre saint Paul, *profane ce temple, Dieu le perdra*² : « Prenez garde, disait saint Augustin aux fidèles de son temps, de blesser, par vos immodesties, le Maître de ce temple, de peur qu'il ne l'abandonne, et que l'édifice ne tombe en ruines. »

On frémit d'horreur, au récit des impiétés et des sacrilèges qui ont été commis, à différentes époques, par les barbares ou les hérétiques, dans les temples matériels du Seigneur, et, en particulier, dans le royaume de France, durant les troubles de notre malheureuse révolution. Dans ces jours de deuil et de désolation, on vit des hommes audacieux et téméraires, des hommes impies et sacrilèges, des profanateurs de la maison du Seigneur, entrer, à main armée, dans nos églises, pénétrer fièrement jusque dans les sanctuaires du Dieu vivant, briser ses autels, et, sans aucun respect pour la majesté du Dieu trois fois saint qui y résidait, de ce Dieu devant qui les Anges et les Puissances célestes tremblent et se couvrent de leurs ailes, ne pouvant soutenir l'éclat de sa grandeur, arracher le Saint des saints de ses sacrés tabernacles, fouler aux pieds les saintes hosties ou les faire servir aux usages les plus indignes.

Ce n'est pas tout encore : dans ces temps malheureux et dignes d'être pleurés avec des larmes de sang, on voulut substituer à l'Eternel une nouvelle Divinité ; elle était digne des hommes du jour ; on l'appela la déesse *Raison*. Elle eut ses temples, ses autels, ses statues vivantes, et l'on vit, au grand scandale de la religion, d'infâmes créatures, assises effrontément à l'endroit même où naguère Jésus-Christ était exposé au culte et à l'adoration des fidèles,

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. *Apoc. 21, 27.*

(2) Si quis autem violaverit templum Dei, disperdet illum Deus. *Cor. 3. 17.*

recevoir l'encens coupable et les hommages sacrilèges d'un peuple abruti et dégradé. C'était là ce qu'on pouvait appeler, dans un sens réel et véritable, *l'abomination de la désolation dans le lieu saint*¹. Ces excès réveillent toute notre indignation, et leur récit fait que l'horreur s'empare de nous et nous saisit d'épouvante. Eh! que penser donc d'une âme qui souille et profane le temple spirituel de Dieu, par ce péché que l'Apôtre défend de nommer dans l'assemblée des fidèles²? L'Esprit-Saint habitait dans ce temple avec tous les dons de la grâce, et l'*esprit immonde*³, dont parle le Sauveur du monde dans l'Évangile, l'en chasse; il renverse l'autel du Dieu vivant, où s'offrait un sacrifice perpétuel de louanges, et où Jésus-Christ, par la sainte communion, avait reposé tant de fois; il fait de ce vaisseau d'élection un vase d'ignominie; il enlève à Dieu son héritage. Ah! quel outrage fait à ce Dieu qui s'appelle, dans la sainte Écriture, *le Dieu jaloux*⁴!

Ici, ma chère Sœur, rentrez en vous-même, et si vous avez quelque reproche à vous faire, sinon par rapport au présent, (car je ne doute nullement que, depuis votre entrée en religion, vous ne vous efforciez de mettre en pratique cette pureté angélique que recommande si fortement saint Ignace de Loyola,) du moins par rapport au passé, à cause de certaines fautes d'autrefois peut-être, qui doivent vous peser tant sur le cœur, humiliez-vous-en profondément devant Dieu : « Hélas! Seigneur, devez-vous lui dire avec une sainte et illustre pénitente, dans l'amertume d'un cœur contrit et repentant, que n'ai-je pas à craindre? Vous nous apprenez par votre Prophète que *vos grandes vengeance* sont les *vengeances de votre temple*⁵; je les ai méritées,

(1) Erit in templo abominatio desolationis. *Dan. 9. 27.*

(2) Nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos. *Eph. 5. 5.*

(3) Cum spiritus immundus exierit ab homine... *Matth. 12. 45.*

(4) Dominus Deus tuus fortis, zelotes. *Exod. 20. 5.*

(5) Quoniam ultio Domini est ultio templi sui. *Jerem. 51. 11.*

et sais-je bien si je ne les mérite pas encore? Ah! s'il était vrai qu'il en fût ainsi, je ne puis les éviter, à moins que votre grâce, plus puissante que tout le zèle d'Esdras et de Judas Machabée, ne répare au dedans de moi ce que les ennemis de votre saint nom et de mon salut y ont détruit par leurs suggestions. »

2. UNE MAISON DE SACRIFICES ET DE PRIÈRES.

Oui, les temples spirituels sont encore plus que les temples matériels, une maison de sacrifices et de prières. L'apôtre saint Paul dit que *Dieu nous a fait part de son onction, et qu'il nous a marqués de son sceau, en nous donnant l'Esprit-Saint*¹. Or, ce sceau, ce don du Saint-Esprit nous fait tout à la fois prêtres, rois, prophètes : « Car voilà, dit saint Chrysostôme, les trois ministères pour lesquels l'onction, le sceau sacré et les dons du Seigneur avaient été destinés dans l'ancienne Loi; mais très-peu de personnes avaient l'honneur de porter ces trois titres; très-peu de Saints et de Patriarches furent, tout ensemble, prêtres, rois, prophètes. » Il n'y a guère qu'Abraham qui mérita cette distinction. Il fut prêtre dans le grand sacrifice qu'il prépara au Seigneur; le bois, le feu, l'autel, le glaive, la victime, tout annonçait le désir sincère qu'il avait d'immoler Isaac, pour satisfaire aux ordres de Dieu, et pour honorer ce suprême Auteur de toutes choses. Il fut roi par l'ascendant qu'il prit, dans cette occasion, sur tous les mouvements de la nature, et sur toutes les pensées qui agitaient son esprit. Quel roi soumit jamais ses ennemis avec plus d'empire et de gloire? Enfin, il fut aussi prophète, et Jésus-Christ lui-même lui rend ce témoignage, en disant qu'*Abraham désira voir le jour du Messie; qu'il le vit, et qu'il en fut comblé de joie*².

(1) Qui unxit nos Deus, qui et signavit nos, et dedit pignus Spiritus in cordibus nostris. 2. Cor. 1. — 21. 22.

(2) Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum; vidit et gavisus est. Joan. 8. 56.

Quoi qu'il en soit, c'est des chrétiens, dans la nouvelle Loi, qu'il est vrai de dire que cette onction divine fait de chacun d'eux autant de prêtres, de rois et de prophètes. Et pour m'en tenir seulement au sujet présent, en vertu de cette onction, chacun de nous est prêtre. C'est ce que l'évangéliste saint Jean nous marque dans son Apocalypse : *Vous nous avez faits prêtres pour le service de notre Dieu*¹, s'écrient à l'envi les vieillards qui se tiennent devant le trône du Très-Haut, et saint Pierre nous appelle *la nation sainte, revêtue d'un sacerdoce royal*². « Mais quelles sont, demande saint Chrysostôme, les fonctions des prêtres, sinon d'offrir et d'immoler des victimes ; et quelles victimes offrirons-nous, immolerons-nous, dit-il, sinon notre propre corps, nous-mêmes en entier ? Car, ajoute-t-il, il faut mourir avec Jésus-Christ, si nous voulons vivre avec Jésus-Christ. » Voilà donc, dans notre condition de prêtres, un état de sacrifice et de mort : sacrifice de nos penchants, de nos goûts, de nos prétentions, de nos espérances terrestres, de nos entreprises un peu trop humaines ; sacrifice de ce faux bel esprit qui nous enchante, de cette science frivole qui nous séduit, de cette envie de paraître, de se faire remarquer qui excite notre vanité ; sacrifice de nos sens qui nous trompent et qui nous corrompent, de nos yeux qui donnent entrée à la mort dans notre âme, de notre langue qui est l'instrument de tant de péchés, de nos oreilles qui sont toujours ouvertes à la curiosité, à la nouveauté : sacrifice de l'amour de nos aises, de la recherche de notre petite personne, du soin immodéré de conserver ou de rétablir notre santé.

O Dieu, que de victimes à immoler dans ce temple spirituel ! quel sacerdoce à exercer dans tous les instants de notre vie ! Eh ! n'est-ce pas pour nous apprendre à vivre dans cet état de sacrifice continuel, que Jésus-Christ, le

(1) *Fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes Apoc. 5. 10.*

(2) *Gens sancta, regale sacerdotium. 1. Petr. 2. 9.*

souverain Sacrificateur, s'immole sans cesse dans le sacrement de son amour? Durant le cours des siècles qui doivent s'écouler jusqu'au grand jour de la révélation, il demeurera immolé, sacrifié aux yeux de son Père céleste, et vous refuseriez, vous, ma chère Sœur, vous qui devez ne vous regarder que comme un atome, d'offrir sans cesse à Dieu tout ce que vous pensez, tout ce que vous voulez, tout ce que vous faites, tout ce que vous pouvez être dans le temps et dans l'éternité! Mais vous ne seriez donc élevée à la dignité de sacrificateur que dans un sens très-honteux pour vous! On verrait donc dans une épouse de Jésus-Christ, permettez-moi ces expressions, un prêtre ressemblant aux prêtres des idoles, un sacrificateur souillé comme eux par des sacrifices que Dieu réprouve. un imitateur de ces insensés qui reconnaissaient Baal pour leur Dieu? Serait-il possible? Ah! ne l'oubliez jamais, et que cette pensée reste toujours profondément gravée dans votre esprit : dès qu'on abandonne le soin de son avancement spirituel, on n'est plus que l'esclave de quelque mauvais maître qui nous tyrannise et qui exige de nous l'hommage de nos pensées, de nos désirs, de nos actions, de nos entreprises, de nos mouvements; c'est alors l'idole devant laquelle nous nous prosternons; elle a les premiers sentiments, dès que la lumière frappe nos yeux; elle nous occupe uniquement dans tous les détails de la journée; elle nous accompagne au lieu du repos, et toujours, à son égard, nous prenons les affections, les dispositions d'une âme totalement asservie; nous faisons les fonctions d'une sorte de sacrificateur qui ne veut plaire qu'à celui dont il a fait son Dieu.

O dignité des temples spirituels! outre qu'ils sont des maisons de sacrifices, il n'est aucun d'eux qui ne soit encore une maison de prières. L'âme chrétienne qui est ce temple, peut traiter intimement avec le Seigneur, tantôt en répétant les saints cantiques dont le Roi-Prophète a enrichi l'Eglise, tantôt en méditant sur les vérités éternelles dans le

silence de la retraite, tantôt en s'élevant, même dans le tumulte et la dissipation de ces emplois, à l'Auteur de tous les biens, tantôt en implorant sa miséricorde pour elle-même et pour son prochain, tantôt en lui offrant des actions de grâces pour ses bienfaits, tantôt en se consolant avec lui des traverses et des tribulations de cette vie, tantôt en s'occupant des mystères d'un Dieu rédempteur, immolé pour les péchés du monde et réconciliant le ciel avec la terre. C'est ce que l'apôtre saint Paul avait extrêmement à cœur, et ce qu'il recommandait avec tant d'instance aux fidèles de l'Eglise naissante : *Remplissez-vous du Saint-Esprit, leur disait-il, en vous entretenant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et psalmodiant du fond de votre cœur à la gloire du Seigneur, rendant sans cesse des actions de grâces à Dieu le Père, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur*¹.

Tels sont, selon le témoignage du Docteur des nations, les exercices dignes d'un temple de Dieu. Mais que sera-ce si, au lieu de ces pieux exercices, on imite la conduite des personnes du monde qui y donnent entrée à des paroles légères et badines, à des projets d'ambition, à des mouvements de haine, à des désirs de vengeance, à des pensées de vaine gloire, à des images et des représentations sinon sensuelles, du moins non assez chastes pour une personne consacrée à Dieu? si, comme elles, on laisse ce temple sans autel, sans sacrifice, sans parfums, c'est-à-dire sans presque aucun exercice de la vie chrétienne et intérieure, sans répandre autour de soi, par ses exemples, la bonne odeur de Jésus-Christ? si l'on prie encore, à la vérité, mais sans aucune attention et sans amour? si l'on se rappelle quel-

(1) *Implemini Spiritu sancto, loquentes vobismetipsis in psalmis, hymnis, et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino; gratias agentes semper pro omnibus, in nomine Domini nostri Jesu Christi Deo et Patri. Ephes. 5. — 18. 19. 20.*

ques-unes des vérités du salut, mais sans en tirer des conséquences pour mener une vie meilleure? si l'on croit pouvoir être avec Jésus-Christ, sans rompre avec certaines attaches un peu trop vives, sans briser avec certaines amitiés un peu trop humaines? Ce temple ne sera-t-il pas sur le point d'être abandonné par les saints Anges, comme le fut celui de Jérusalem, au moment de sa dernière catastrophe, et ces esprits célestes ne s'écrieront-ils pas encore comme alors au rapport de l'historien Joseph : « Sortons, sortons au plus vite d'ici? »

3. UN SÉJOUR DE PAIX ET DE CHARITÉ.

Dans les temples matériels, dans nos églises destinées au culte divin, on maintient la tranquillité et l'union; on en bannit le trouble et le tumulte, on donne, jusque dans la célébration des saints mystères, le baiser de paix, pour marquer que toutes les divisions, toutes les haines, toutes les animosités doivent disparaître à la vue du Dieu de paix immolé pour réconcilier la terre avec le ciel : figure sensible de la paix et de la charité qui doivent régner dans une âme où le Saint-Esprit habite comme dans son temple. La paix et la charité sont deux fruits du Saint-Esprit; il s'insinue comme une liqueur douce et bienfaisante; il se fait entendre comme un souffle flatteur et agréable. La sainte Ecriture en fournit une image dans l'histoire du prophète Elie. Ce zéléteur ardent de la gloire du Dieu d'Israël, s'affligeait de la persécution suscitée par Jézabel contre le saint culte et contre les Prophètes. Le Seigneur, voulant lui apprendre à conserver la paix de son âme, excita un violent orage; tout à coup on entendit un vent violent et impétueux, capable de renverser les montagnes et de briser les rochers; mais *le Seigneur*, remarque l'Écrivain sacré, *n'était pas dans ce tourbillon*. Il se fit ensuite un tremblement de terre; puis les foudres éclatèrent, l'air parut tout en feu; mais *le Seigneur*, ajoute-t-il, *n'était pas*

*dans tout ce fracas ni dans ce feu*¹. Enfin suivit un doux zéphyr, et alors le Seigneur parla au Prophète.

Ainsi, vous le voyez, le Saint-Esprit ne fait point entendre sa voix à une âme troublée, soit que le trouble vienne du tumulte des passions, soit que la crainte et les scrupules mettent le désordre dans un intérieur timide ou défiant : *Vous posséderez vos âmes dans la patience*², disait Jésus-Christ à ses Apôtres, et il leur donnait cette instruction, en leur prédisant d'ailleurs toutes sortes de disgrâces et de persécutions. Si vous êtes véritablement le temple du Saint-Esprit, vous devez ressembler à ces belles et antiques basiliques, l'ornement de nos cités, la gloire de leur époque, qui, depuis des siècles, bravent la fureur des tempêtes, résistent à tous les orages, n'ont été endommagées ni par les inondations, ni par les incendies, ni même par les attentats des barbares, de sorte qu'on dirait qu'elles sont établies sur des fondements inébranlables. Mais, si vous êtes le temple du Saint-Esprit, vous avez pour fondement Jésus-Christ même : *Car, selon l'apôtre saint Paul, personne n'en peut mettre d'autre que celui qui a été mis, et c'est Jésus-Christ lui-même*³. Encore une fois, la paix et la charité sont deux devoirs qu'impose la qualité de temple spirituel de Dieu : la paix avec soi-même, la charité envers tous les hommes qui sont nos frères en Jésus-Christ; la paix que donne la bonne conscience, la charité qui naît de l'amour de Dieu, et se maintient par l'humilité; la paix qui exclut toutes les prétentions, et la charité qui excuse ou supporte tous les défauts.

(1) Non in spiritu Dominus..., non in commotione Dominus..., non in igne Dominus. 3. Reg. 19. — 11. 12.

(2) In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras. Luc. 21. 16.

(3) Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. 1. Cor. 5. 11.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs : 1^o que, puisque telles sont les prérogatives des temples spirituels de Dieu, vous devez avoir pour ces temples, c'est-à-dire pour vos corps, le plus grand respect, vous rappelant cette parole de Tertullien, « que la pudicité est la gardienne préposée à ces temples, » et que comme autrefois, dans l'Eglise, l'office de portier ou de celui qui était commis à la garde du lieu saint, consistait à en bannir tout ce qui est contraire à sa sainteté, de même c'est elle qui doit préserver vos corps de tout ce qui serait de nature à les profaner, ou, du moins, à en altérer tant soit peu la pureté; 2^o que, puisque tels sont les devoirs qu'ils imposent, vous devez vous acquitter avec le plus grand soin des obligations qui y sont attachées, vous souvenant que, comme un temple matériel est un lieu de prières, un temple spirituel l'est encore plus : qu'il faut donc que votre cœur soit comme cet autel d'or, dont parle saint Jean dans son Apocalypse, d'où l'encens de la prière s'élève sans cesse vers le Seigneur; que, comme un temple matériel est un lieu de sacrifices, un temple spirituel l'est encore plus : qu'il faut donc immoler continuellement à Dieu des victimes sur l'autel de votre cœur, et lui offrir sans cesse des sacrifices, le sacrifice de votre esprit par la foi, de votre cœur par le détachement des choses d'ici-bas, de votre corps par la pénitence, de votre amour-propre par l'humilité, de tout vous-mêmes par le feu de la divine charité; qu'enfin vous devez être tellement le temple de Dieu, que vous puissiez un jour tenir une place dans la construction de cette sainte cité dont *le temple est Dieu lui-même, et l'Agneau* immolé pour nous. Ainsi soit-il.

I. NOËL.

JÉSUS-CHRIST, DANS CE MYSTÈRE, NOUS PRÛCHE :

1. *La Pauvreté.*
 2. *L'Humilité.*
 3. *La Mortification.*
-

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, in civitate David.

Je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David il vous est né un Sauveur. Luc, 2. — 10, 11.

Il est donc enfin arrivé, mes Sœurs, ce temps où toutes les promesses, faites aux enfants de Jacob, se réalisent, où les vœux de tous les Patriarches s'accomplissent, où les prédictions de tous les Prophètes s'exécutent. Il paraît donc enfin aujourd'hui ce Messie promis depuis tant de siècles, prédit par tant d'oracles, marqué par tant de figures. Il est donc enfin né à Bethléem, ce Sauveur, qui vient dissiper les ténèbres de l'ignorance et du péché, briser nos fers, pour nous faire jouir de la véritable liberté des enfants de Dieu : *Lorsque tout reposait dans le silence, s'écrie la sainte Eglise dans ses offices, et que la nuit était au milieu de sa course, votre parole toute-puissante, Seigneur, vint du ciel, de votre trône royal¹ ; votre Verbe, éternel comme vous,*

(1) Cum enim quietum silentium contineret omnia, et nox in suo cursu medium iter haberet, omnipotens sermo tuus de cœlo à regalibus sedibus... *prosilivit. Sap. 18. — 14. 15.*

votre Fils bien-aimé sortit du sein de sa créature par le même miracle qu'il y était entré. O nuit éclatante, nuit mille fois plus brillante que le plus beau jour, tu vis paraître le soleil de justice qui est venu éclairer la terre de sa lumière divine ! Anges saints ! Esprits de la milice céleste, vous qui fûtes les premiers témoins d'une merveille si étonnante, et les premiers prédicateurs de cet événement si digne de nos hommages et de notre admiration ; vous qui rassemblâtes, autour du berceau de ce Dieu enfants, des bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux, venez vous-mêmes mettre dans ma bouche le cantique de joie dont vous fîtes retentir les échos d'alentour en annonçant à la terre cette heureuse nouvelle : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.*¹

A la vue de tant de merveilles qui s'opèrent en ce jour solennel, que puis-je mieux faire que d'imiter la conduite des Pères de l'Eglise, et de paraphraser, à leur exemple, le texte de l'Evangile qui nous raconte les circonstances de la naissance du Sauveur du monde ? Convient-il, en effet, à un faible mortel de parler de lui-même, après que les Anges ont parlé, et de vous soumettre ses réflexions, au lieu de celles dont l'Evangéliste nous fait part ? « Que le langage soit divin, dit saint Bernard, quand il est question d'un événement divin. » Or, c'est pour me conformer à cette leçon, que, sans m'astreindre aujourd'hui à aucune division, je vais m'attacher uniquement au récit simple et sublime tout à la fois que les écrivains sacrés nous font de la naissance du Fils de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

Le temps était arrivé où, selon tous les oracles des Prophètes, le Messie, promis depuis la chute d'Adam, devait paraître sur la terre. Alors on comptait la fin des soixante-dix fameuses semaines, à la suite desquelles le prophète

(1) *Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis, Luc. 2. 14.*

Daniel avait prédit que *l'iniquité serait détruite et la sainteté rétablie pour toujours*¹; alors s'accomplissait à la lettre la célèbre prophétie du patriarche Jacob qui, sur son lit de mort, avait annoncé à ses douze enfants que *le sceptre ne sortirait pas de Juda, que Celui qui devait être envoyé et qui était l'attente des nations ne fût arrivé*,² lorsque la divine Providence, qui fait tout rapporter à ses fins, permit que César Auguste, empereur romain, publiât un édit pour faire le dénombrement des habitants de toute la terre.³ A la première nouvelle de cet édit, il se fit un ébranlement universel, et chacun, dans la Judée, allait se faire enregistrer dans la ville d'où il tirait son origine : « Hélas ! dit saint Ambroise, on ne voyait, dans ce concours de monde, que la volonté d'un prince absolu, et c'est la volonté même de Dieu qui allait s'accomplir dans la naissance de son Fils à Bethléem. « C'est ainsi que le Seigneur achève son œuvre, dans le temps même où nous croyons ne suivre que nos vues et n'agir que dans nos propres intérêts. Tous se mettent en marche pour obéir à César Auguste, et Marie, la seule personne ignorée au milieu de tous ses sujets répandus dans son vaste empire, est la seule qui fixe les regards de l'Eternel. Tous s'acheminent vers le lieu qui leur a été désigné, et, pendant ce temps-là, se vérifie la célèbre prédiction du prophète Michée, qui avait annoncé, des siècles auparavant, que *Bethléem, terre de Juda, n'était pas la dernière parmi les principales villes de Juda, parce que c'était d'elle que devait sortir le chef qui conduirait le peuple d'Israël*.⁴

(1) Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt..., ut deleatur iniquitas, et adducatur justitia sempiterna. *Dan. 9. 24.*

(2) Non auferetur sceptrum de Judâ..., donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium. *Genes. 49. 10.*

(3) Factum est autem in diebus illis, exiit edictum à Cæsare Augusto, ut describeretur universus orbis. *Luc. 2. 1.*

(4) Sic enim scriptum est per Prophetam : Et tu, Bethleem, terra Juda, nequaquam minima es in principibus Juda; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël. *Matth. 2. 6.*

Ah! que dire en voyant Marie que ni les incommodités d'une grossesse arrivée jusqu'à terme, ni les rigueurs d'une rude saison, ni les difficultés d'un voyage pénible, ni la longueur du chemin ne peuvent arrêter? Elle sait que l'Empereur a parlé; que c'est obéir à Dieu lui-même que de se soumettre aux puissances terrestres : en conséquence, elle s'expose à toutes les fatigues : « Elle a beau connaître, dit encore saint Ambroise, qu'elle va devenir la mère du Fils de Dieu, elle ne se prévaut ni de cette éminente dignité, ni de la pénible situation où elle se trouve pour s'exempter de la loi commune; sa foi, bien loin d'être ébranlée de cet assujettissement qui la confond avec les autres femmes de Juda, n'en devient que plus vive, et ne lui permet pas d'hésiter un seul instant. Elle quitte Nazareth, lieu de sa résidence, et se met en route avec saint Joseph, afin de se faire enregistrer dans l'endroit marqué, d'après les décrets éternels de Dieu, pour la naissance, selon la chair du Verbe son Fils. »

Quand ils y furent arrivés, on n'eut pour ces augustes époux, à qui tous les hommes devaient des hommages et des respects, que de la dureté et du mépris. La pauvreté qui paraissait assez dans tout leur extérieur et dans leur modeste équipage, ne leur attira que des rebuts. En vain la sainte mère Dieu, qui sent son terme approcher, cherche une hôtellerie pour se garantir des rigueurs de la saison et y mettre au monde l'Enfant divin qu'elle porte dans son sein virginal, elles sont remplies par la multitude extraordinaire des personnes qui se sont rendues à Bethléem; d'ailleurs, on réserve les logements pour des hôtes plus riches et qui paraissent plus en état de faire face à leurs dépenses. Aussi, l'Ecrivain sacré n'a pas oublié cette circonstance, et dit positivement qu'il *n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie*.¹ Ah! Seigneur, à quelles épreuves ne mettez-vous pas ceux qui vous aiment et qui

(1) Quia non erat eis locus in diversorio. *Luc. 2. 7.*

vous servent ! Vous conduisîtes autrefois Abraham jusqu'au moment de vous sacrifier son propre fils,¹ ce fils unique sur qui seul reposaient tant de magnifiques promesses et de si riches espérances ; et aujourd'hui vous réduisez Marie, la plus sainte et la plus parfaite de toutes les créatures, celle qui doit mettre au monde votre Fils, le Verbe éternel, engendré de votre propre substance, à ne pas trouver un lieu pour lui donner le jour ; vous lui fermez tous les endroits capables de la soustraire à l'inclémence de l'air et aux rigueurs de la saison, au point qu'elle eût pu dire aussi comme Jésus-Christ le disait de lui-même dans les jours de sa vie mortelle, que *les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, tandis qu'elle n'a pas trouvé où reposer la tête*².

Pendant la nuit tombe, et les deux personnes les plus respectables de toute la terre, les seules qui fixassent alors les regards du souverain Monarque de l'univers, sont obligées de se retirer dans une pauvre étable, misérable réduit où l'on n'aperçoit aucun vestige d'habitation humaine. Voilà le palais que le Sauveur des hommes a choisi pour faire son entrée dans le monde, voulant nous donner par là un grand exemple du mépris des richesses et de l'amour de la pauvreté. Oui, c'est là que, victime de l'inhumanité de son peuple ; que, rebuté, et repoussé des hôtelleries où il n'a pas trouvé de place dans la personne de sa sainte mère, il est contraint d'aller chercher auprès des animaux une demeure qu'il n'a pu obtenir parmi ses frères : *Il est venu parmi les siens, dit l'évangéliste saint Jean, et les siens ne l'ont point reçu*.³

Déjà il est né ; déjà, enveloppé de pauvres langes, il est étendu sur un peu de paille, et il repose dans une crèche.

(1) Tolle filium tuum unigenitum quem diligis, Isaac, et vade in terram visionis, atque ibi offeres eum in holocaustum. *Genes. 22. 2.*

(2) Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos ; filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. *Matth. 8. 20.*

(3) In propriâ venit, et sui eum non receperunt. *Joan. 1. 11.*

Grand Dieu, quel spectacle! qu'il est touchant! qu'il est attendrissant! qu'il a de quoi réveiller toute notre compassion et exciter notre amour! Hérode a un fils; dès sa naissance on entrevoit sa glorieuse destinée. Cet enfant royal naît parmi les grandeurs, au milieu du faste et de l'opulence; un magnifique palais lui sert de demeure; la Judée tout entière en témoigne sa joie par des fêtes et des réjouissances publiques; tout ce qu'il y a de grands dans l'état, viennent en foule respecter son berceau, et lui rendre des hommages qu'il ne peut encore ni connaître ni apprécier; et ce divin Enfant, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance temporelle, à peine a-t-il fait son entrée dans le monde, que déjà le cortège de la misère l'environne, les horreurs de la pauvreté l'assiègent, le poids de l'humiliation l'accable, la rigueur du froid le pénètre, et les plaintifs vagissements qu'il pousse, les larmes qu'il répand en abondance, ne prouvent que trop ce qu'il endure dans son petit corps encore si frêle et si délicat.

Ce Dieu, aujourd'hui dans un tel état de pauvreté, d'abaissement et de souffrance, le prophète Isaïe, dans une de ces visions dont le ciel le favorisait, le vit un jour dans l'éclat de sa gloire et de sa majesté : *J'ai vu le Seigneur, dit-il; il était assis sur un trône élevé, sublime; d'innombrables légions d'AnGES l'environnaient de tous côtés. Appuyé sur les colonnes des cieux, il en voyait toutes les puissances tomber de terreur à ses pieds, et se prosterner devant lui; son front majestueux était couronné de gloire et de splendeur; autour de lui régnait un silence auguste et plein d'une religieuse frayeur : seulement les Chérubins et les Séraphins, saisis de crainte en sa présence et se voilant la face de leurs ailes, criaient sans cesse l'un à l'autre et disaient : Saint, Saint, Saint, est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire.*¹

(1) Vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum... Seraphim stabant super illum; sex aë uni, et sex aë alteri. Et clamabant alter

Spectacle pompeux et magnifique! Mais que ce même Dieu se montre aujourd'hui dans un état différent! Au lieu du trône éclatant où il était assis, je l'aperçois étendu sur de la paille; au lieu de ces milliers d'Anges, de ces légions innombrables d'Esprits célestes qui formaient sa cour nombreuse et brillante, je ne lui vois pour cortège que Marie, sa sainte mère, Joseph son père nourricier, et deux animaux, un bœuf et un âne, d'après une ancienne et pieuse tradition; au lieu des ordres absolus qu'il donnait en souverain Monarque du ciel et de la terre, je ne lui entends pousser que de plaintifs vagissements, à la manière des autres enfants. Quel abaissement! Peu s'en faut que, frappé d'un tel état de bassesse et d'abjection, je n'interrompe tout à coup mon instruction, pour vous envoyer méditer en silence, au pied de la crèche, sur le mystère incompréhensible de cette naissance ineffable. Si quelque chose peut m'encourager, c'est la scrupuleuse attention que j'ai de suivre exactement le récit des écrivains sacrés, et de ne rien vous dire de mon fonds ni qui puisse m'appartenir. Je continuerai donc de me taire, pour les laisser parler en ma place, ou plutôt l'Esprit-Saint lui-même, seul digne et seul capable de raconter comme il faut les merveilles de la naissance du Sauveur des hommes.

Les premiers qui furent instruits de cette naissance miraculeuse, furent, dit le saint Evangile, *des pasteurs qui se trouvaient en ce moment aux environs de Bethléem et qui veillaient à la garde de leurs troupeaux*.¹ Ces hommes plus simples dans leur conduite, plus droits dans leurs intentions, plus purs dans leurs mœurs, méritèrent d'être favorisés les premiers d'une si grande nouvelle. Vous nous

ad alterum, et dicebant : Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus exercituum ; plena est omnis terra gloria ejus. Et commota sunt superliminaria cardinum. *Is. 6. — 1. 2. 3. 4.*

(1) Et pastores erant in regione eadem vigilantes, et custodientes vigillas noctis super gregem suum. *Luc. 2. 8.*

faites bien voir par votre conduite, ô mon Dieu ! que ce ne sont ni les grandeurs de la terre, ni les pompes du siècle qui fixent vos regards et attirent votre attention, mais que vous aimez à vous communiquer aux âmes simples¹, aux humbles et aux petits, à choisir ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y a de plus fort², afin de faire éclater la puissance de votre grâce et les richesses de votre miséricorde. Je n'aperçois aujourd'hui que des bergers autour de votre crèche ; ce sont là les hommes que vous discernez comme étant spécialement l'objet de vos complaisances et de votre prédilection ; et, tandis que les princes de la terre, les heureux du siècle, les grands du monde méprisent les pauvres et les petits, vous apprenez à tout l'univers que c'est particulièrement à eux que le royaume des cieux appartient³.

D'abord, continue le texte sacré, à la vue de l'Ange qui leur apparaît et de la lumière divine dont ils sont environnés, leurs yeux sont éblouis et leur cœur est saisi de crainte⁴ ; mais l'Ange même qui les avait effrayés d'abord, les rassure et leur inspire bientôt toute confiance : *Ne craignez pas*, leur dit-il, *car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple un grand sujet de joie ; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur*⁵ ; comme s'il leur eût dit, remarque saint Chrysostôme : « Les cieux fermés jusqu'alors viennent de s'ouvrir enfin ; le règne du démon va finir ; la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont donné un

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov.* 3. 55.

(2) Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. *1. Cor.* 1. 27.

(3) Talius est enim regnum cœlorum, *Matth.* 19. 14.

(4) Et ecce Angelus Domini stetit juxta illos, et claritas Dei circumfulsit illos, et timuerunt timore magno. *Luc.* 2. 9.

(5) Nolite timere ; ecce evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo ; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus, in civitate David. *Luc.* 2. — 19. 11.

*mutuel baiser*¹ et vont habiter sur la terre; la grâce triomphe, le règne du péché est effacé, et l'univers va sentir le prix de ce bienfait inestimable. Encore une fois. *ne craignez pas*; car ce n'est pas un prince tyrannique que je vous annonce, ni un potentat impérieux, mais *le prince de la paix et le père du siècle futur*², mais un libérateur qui va briser vos fers, pour vous faire jouir de la liberté des enfants de Dieu, mais un Sauveur qui vient vous imposer un joug doux, léger, facile à porter. au lieu du joug pesant et cruel sous lequel l'ennemi du salut a fait gémir le genre humain, depuis quatre mille ans. »

Et *voici*, ajoute l'Ange, *le signe auquel vous le reconnaîtrez; vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche*³. Mais quoi! était-ce donc là le signe qui devait manifester un Messie attendu depuis quatre mille ans? Était-ce donc là que devaient aboutir tant de promesses si pompeuses et si magnifiques faites par les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament, les Abraham, les Isaac, les David, les Jérémie, les Isaïe, les Daniel, qui soupiraient tous après son arrivée, et que Jacob, dans son enthousiasme prophétique; appelait *le désir des collines éternelles*⁴? Était-ce donc là cette gloire et cette splendeur qui devaient accompagner le Fils du Très-Haut, Dieu comme son Père, engendré de toute éternité de sa substance divine? A quoi donc le reconnaître ce Dieu, ce grand Dieu, que le prophète Isaïe nous dépeignait, il y a quelques instants, avec des couleurs si brillantes, si vives, et dans un langage si magnifique? Quoi! des langes, une crèche, une étable; quoi! un enfant enve

(1) *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* Ps. 84. 11.

(2) *Princeps pacis, pater futuri sæculi.* Is. 9. 6.

(3) *Et hoc vobis signum; invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio.* Luc. 2. 12.

(4) *Donec veniret desiderium collium æternorum.* Genes. 49. 26.

loppé de ces langes, couché dans cette crèche, renfermé dans cette étable; un enfant réduit à la qualité des enfants ordinaires, n'ayant pour langage que des larmes et des cris plaintifs, dans le dépouillement de toutes les commodités de la vie, dans la misère la plus affreuse, dans l'état le plus insupportable à la nature, c'est là le signe du Sauveur du monde!...

Oui, et c'est à ce signe que je vous invite à le reconnaître pour le Fils de Dieu et pour Dieu lui-même. Ah! « élevons nos cœurs par la foi ¹, » comme nous y exhorte l'Eglise dans ses offices; que cette foi se ranime en ce moment au dedans de nous, et que son flambeau conduise nos pas dans l'étable de Bethléem, quelle grandeur, quelle puissance, quel cachet, quelle empreinte de la Divinité ne découvrirons-nous pas sous ces dehors si vils et si méprisables! Ce n'est qu'un enfant, il est vrai, pauvre et abject en apparence; mais c'est un enfant dont la naissance a été annoncée comme le salut du monde, dont toute la vie a été prédite et attendue comme le bonheur des nations. Il ne s'exprime que par ses pleurs et ses vagissements, il est vrai; « mais déjà, dit un Père de l'Eglise; ses larmes et ses cris mettent en fuite les démons, ébranlent ce fameux Capitole, et préparent à l'univers la plus forte secousse. » Il naît dans l'indigence et dans l'obscurité, il est vrai; mais le ciel, par sa clarté, et les Anges, par leur harmonie, le dédommagent amplement de ses humiliations. Il n'appelle aujourd'hui que d'humbles bergers autour de son berceau; mais bientôt il y appellera les grands du monde, les monarques, les souverains, et les verra ramper prosternés à ses pieds: « O divin Enfant, s'écrie ici le pape saint Léon, malgré votre petitesse et votre faiblesse apparente, oh! que vous êtes grand! que vous êtes fort! que vous êtes puissant! que de traits frappants de la Divinité qui réside en vous paraissent déjà au dehors! Vous ne faites que de

(1) *Sursùm corda. Præf. Miss.*

naitre, et déjà vous ébranlez les cieus, qui se déclarent en votre faveur par une brillante clarté; déjà, vous dissipez les ténèbres qui couvraient la surface de la terre; déjà, vous dépouillez les enfers, vous enchaînez le prince du monde, vous détruisez l'empire du péché. Que de grandes choses, que de merveilles s'opèrent dès lors par votre puissance et par votre sagesse! A la voix de l'Ange, les bergers quittent leurs troupeaux, ils accourent. A la vue de la nouvelle étoile qui brille dans les cieus, les Mages laissent leur royaume, ils se mettent en chemin, ils viennent se prosterner à vos pieds, dans l'étable de Bethléem, et ce premier hommage n'est encore que le prélude des adorations que doivent vous rendre, dans la suite, tous les peuples de l'univers. » Aussi, je ne suis plus surpris si les Anges, dans l'admiration de tant de merveilles, quittent les cieus et viennent apprendre à la terre quelle est la grandeur de ce prodige¹. Non, je ne suis plus étonné si ces Esprits célestes, se répandant en actions de grâces, célèbrent, par de saints cantiques, la grandeur de cette naissance miraculeuse et divine; s'ils s'écrient, à l'envi, dans de saints transports de joie et d'allégresse: *Gloire à Dieu au plus haut des cieus, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*²; car quelle plus grande merveille pouvaient-ils célébrer ces saints Anges, que la naissance d'un Dieu enfant, qui est devenu tout à la fois le triomphe du ciel et de la terre?

Après que les Anges furent remontés au ciel, les bergers à qui ils avaient apparu, se dirent les uns aux autres: *Passons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître*³: « Ah! dit

(1) Et subito facta est cum Angelo multitudo militiæ cœlestis. laudantium Deum. *Luc. 2. 15.*

(2) Et dicentium: Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc. 2. 14.*

(3) Transeamus usque Bethleem, et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis. *Luc. 2. 15.*

saint Bernard, que la conduite de ces bergers est belle ! qu'elle est touchante ! qu'elle est admirable ! que leur exemple parle éloquemment à nos cœurs ! A peine l'Ange du Seigneur leur a-t-il annoncé qu'il vient de leur naître un Sauveur, qu'aussitôt ils se concertent ensemble pour venir lui rendre leurs hommages à Bethléem, lieu de sa naissance. Ils vont, que dis-je ? ils courent au lieu que l'Envoyé céleste leur a désigné. Mais, hélas ! ajoutait ce grand Saint, si versé dans les matières spirituelles, combien la conduite des chrétiens de notre temps est différente ! On ne se rassemble ordinairement que pour des affaires temporelles, des amusements frivoles, quelquefois même condamnés, réprouvés par la loi de l'Évangile, et il est rare qu'on se réunisse pour se concerter sur les moyens de faire son salut, de travailler à cette grande œuvre : qu'on se voie et qu'on se fréquente pour parler ensemble et pour s'entretenir en commun des obligations du chrétien, de l'excellence du christianisme et du bonheur que l'on goûte au service du Seigneur : conduite déplorable, qui, au grand détriment des âmes, s'est introduite même dans les asiles les plus saints et les plus retirés du monde.

» En effet, continuait-il, ne voit-on pas, jusque dans le cloître, des religieux lâches, tièdes, indifférents pour tout ce qui touche leur perfection et leur avancement spirituel, ne se rassembler en commun, quelquefois, que pour des entretiens futiles et frivoles, des conversations qui ne tendent qu'à les éloigner de la gravité ou de l'austérité religieuse ? Aussi, au lieu d'aller à la crèche avec les bergers de Bethléem, on s'en éloigne de plus en plus, et on les laisse seuls s'acquitter de ce pieux devoir. Cependant, il ne faut pas se tromper, ce n'est que là qu'on peut apprendre la véritable science ; là, qu'on peut rencontrer la véritable sagesse ; là, qu'on peut trouver les véritables trésors. Oui, toutes les richesses sont à Bethléem, et c'est vouloir demeurer dans la plus affreuse indigence et la plus horrible misère, que de ne pas s'y rendre. »

Hélas! ma chère Sœur, avouez-le ici à votre confusion, combien de fois peut-être vous-même, pressée par de saintes inspirations, n'avez-vous pas senti en vous le désir de vous aller jeter aux pieds de Jésus, de même que les Anges excitent aujourd'hui les bergers à se rendre à la crèche, et vous avez été insensible, ou, du moins, peu attentive à cette voix intérieure qui se faisait entendre au fond de votre cœur! que dis-je? vous avez même préféré des entretiens inutiles, des conversations oiseuses, avec certaines personnes du dedans et du dehors, à ces entretiens si salutaires, si consolants, si pleins d'une onction toute divine qu'il ne manque pas de faire sentir à l'âme pieuse et *simple avec qui il se plaît tant à converser*¹, dans le sacrement de nos autels. Ah! vengez, oui, vengez au plus tôt le divin enfant Jésus de votre indifférence envers lui; joignez-vous à cette troupe fortunée, *qui se rend*, dit le texte sacré, *en grande hâte à Bethléem*², et retracez surtout pendant cette octave, par votre assiduité à le visiter dans sa crèche, la ferveur et le zèle de ces pieux bergers.

Quand ils furent arrivés, *ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans sa crèche; et l'ayant vu, ils reconnurent ce qui leur avait été dit touchant cet enfant*³. Que de merveilles se dévoilèrent à leurs yeux dans cette pauvre étable! que de prodiges dont ils furent les témoins! Ah! qui pourrait exprimer de quelle joie leur âme fut inondée, lorsqu'ils aperçurent cet aimable enfant leur tendre ses faibles bras et les inviter à approcher avec confiance? Oh! qu'il eut pour eux d'attraits! comme il sut captiver leurs cœurs? que de grâces ils trouvèrent dans

(1) Cum simplicibus sermocinatio ejus. *Prov. 5. 32.*

(2) Et venerunt festinantes. *Luc. 2. 16.*

(3) Et invenerunt Mariam et Joseph, et infantem positum in præsepio. Videntes autem cognoverunt de verbo quod dictum erat illis de puero hoc. *Luc. 2. — 16. 17.*

sa petitesse, dont ils furent sensiblement attendris ! que de traits il leur lança, dont ils ne purent se défendre ! O le doux spectacle, en effet ! Qui ne serait ému jusqu'aux larmes, en voyant la Divinité si grande, si redoutable par elle-même réduite par l'amour à ce qu'il y a de plus petit et de plus infirme dans l'humanité ; le Rédempteur adorable du monde sous les humbles traits de l'enfance au berceau ? O divin Fils de Marie, dois-je m'étonner que le cœur d'un de vos plus grands serviteurs, d'un saint Bernard, se fondit de tendresse, lorsque pour le récompenser de tous ses sacrifices et de tous ses travaux, vous daignâtes, dans la solennité d'une de ces nuits où l'Eglise célèbre votre Nativité, vous montrer sensiblement à ses yeux, tel que vous virent les bergers de Bethléem, revêtu des charmes innocents et des grâces naïves du premier âge ; que, mettant le comble à vos faveurs, vous vintes, ô le plus beau des enfants des hommes, vous placer dans ses bras, comme autrefois dans ceux de votre mère ; et que le saint solitaire, enivré d'ineffables délices, ne se possédant plus, et cherchant des expressions nouvelles pour épancher son allégresse et son amour, osait changer les paroles du Psalmiste, et au lieu de dire avec lui : *Le Seigneur est grand, il est digne d'être loué sans fin*¹, disait dans son pieux et heureux délire : *Le Seigneur est petit, il est digne d'être aimé sans mesure*² ?

Quant à la conduite des pasteurs de Bethléem et aux sentiments qu'ils éprouvèrent en présence de l'enfant Jésus dans la crèche, quelle image sensible de ce qui se passe encore dans une âme sainte et fervente, au moment où elle vient de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion ! Jésus-Christ lui fait sentir alors, comme autrefois à ces heureux bergers, toute la douceur de sa grâce. Eh ! qui pourrait exprimer ce que c'est que cette onction secrète

(1) *Magnus Dominus et laudabilis nimis. Ps. 47. 2*

(2) *Parvus Dominus et amabilis nimis. S. Bern.*

dont elle est pénétrée de toutes parts, et, pour me servir des expressions du Roi-Prophète, comme *enivrée*¹? Quel goût des choses célestes! quelles saintes délices! quelle joie pure! quel calme! quel repos! quelle paix! de quels feux elle est embrasée! de quels transports d'amour, et de l'amour le plus tendre, et de l'amour le plus pur, et de l'amour le plus intime, elle est animée! de quelles consolations elle est remplie! Dieu lui parle, et elle lui répond : *Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle, dans l'espèce de ravissement où elle est à la vue de son bien-aimé, ô Dieu des vertus, que vos tabernacles sont aimables*²! *Heureux, ô mon Dieu, ceux qui habitent dans votre sainte maison*³! *Un jour passé dans votre sanctuaire l'emporte sur mille autres*⁴. Dieu la reprend, et confuse de ses premières faiblesses, elle en gémit; elle rougit d'avoir abandonné autrefois la source d'eau vive, pour aller puiser aux citernes fangeuses du péché⁵; elle maudit les années malheureuses où elle a vécu loin de la compagnie de l'aimable et trop peu aimé Jésus, et bénit ce divin Sauveur de la patience admirable avec laquelle il l'a attendue jusqu'à ce jour. Dieu l'éclaire, et à la lueur de ce flambeau divin, elle découvre de plus en plus toute la laideur du péché et toute la beauté de la grâce. Dieu l'embrase, et mille fois, comme la flamme, elle s'élance vers lui par ses soupirs et ses aspirations. Dieu la ravit hors d'elle-même, et c'est dans le sein de ce père tendre qu'elle va se perdre.

*Cependant Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant au fond de son cœur*⁶. Il était juste

(1) *Torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. 55. 9.*

(2) *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine virtutum ! Ps. 85. 1.*

(3) *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine ! Ps. 85. 5.*

(4) *Quia melior est dies una in atriis tuis super millia. Ps. 85. 10.*

(5) *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas quæ continere non valent aquas. Jerem. 2. 15.*

(6) *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo Luc. 2. 19.*

que l'Évangéliste parlât en cette occasion de la sainte Vierge, puisque ce jour solennel est celui de son triomphe, et que c'est l'heureux instant où elle voit de ses propres yeux la réalité de ce que l'ange Gabriel lui avait annoncé : « Dans cette fête, dit saint Bernard, ne séparons pas la mère du fils; si c'est aujourd'hui que la miséricorde de Dieu éclate, c'est pareillement en ce jour que les vertus de Marie brillent de tout leur éclat. On avait vu autrefois cette Vierge sainte, au printemps de ses années, donner, dans le temple de Jérusalem, les beaux exemples du détachement le plus absolu, du renoncement le plus parfait, du recueillement le plus profond, de la modestie la plus rare, de la piété la plus tendre, de la dévotion la plus ardente; on l'avait vue, au moment où allait s'accomplir le mystère de l'Incarnation, témoigner son amour pour la virginité et faire preuve de la plus insigne pureté, en ne consentant à la glorieuse qualité de mère de Dieu qu'après avoir été rassurée par l'Ange lui-même, que cette belle vertu n'en souffrirait aucune atteinte; on l'avait vue, pendant tout le temps de sa grossesse miraculeuse, méditer en silence les grandes merveilles que Dieu avait opérées en sa faveur, et maintenant, on la voit toute remplie du grand mystère qui s'accomplit à la face du ciel et de la terre, manifester sa reconnaissance, son amour et ses adorations, par le plus profond abaissement.

« Qu'il est beau, s'écrie ici saint Cyrille, de voir la mère de Dieu ne se glorifier qu'en Dieu des grâces qu'elle reçoit! Elle sait que l'Incarnation est un mystère d'humilité, et elle s'humilie; elle n'ignore pas que Jésus-Christ vient s'immoler pour les pécheurs, et elle s'immole avec lui, gardant le silence comme lui, souffrant comme lui. » Oh! qui pourra dire tout ce qui se passe dans le cœur de Marie, ce cœur qui est le sanctuaire de la Divinité; ce cœur qui, comme un autre ciel, ne renferme que des miracles et des vertus; ce cœur que l'Esprit-Saint lui-même s'est plu à orner de ses dons, et dont l'arche d'alliance n'était qu'une figure imparfaite?

A la vue d'un fils qu'elle a enfanté sans douleur et qu'elle aime sans bornes, qui pourra dire les sentiments et les transports qu'elle éprouve? Tantôt humblement prosternée à ses pieds; tantôt le prenant respectueusement entre ses bras; tantôt le pressant sur son sein, souvent même appliquant sa bouche virginale sur ses joues divines ou sur ses lèvres sacrées, avec quel zèle elle s'empresse de le soulager! avec quelle ardeur elle se hâte de le servir! L'amour, la reconnaissance, la tendresse, tous les sentiments à la fois lui arrachent mille soupirs, lui font verser des larmes qu'elle mêle à celles que répand pour nous cet aimable Sauveur. Spectacle attendrissant, et qui frappe tellement nos bergers que, pénétrés en même temps d'amour pour le fils et de tendresse pour la mère, *ils s'en retournent en louant et en glorifiant Dieu de toutes les choses qu'ils ont vues et entendues*¹, et en racontant avec des transports de joie, d'allégresse et de reconnaissance, les merveilles dont ils ont été les témoins.

CONCLUSION.

Et vous aussi, mes Sœurs, à l'exemple de ces bergers fortunés, allez toutes à Bethléem, et là, voyez ce qu'un Dieu a fait pour nous, ou plutôt ce qu'un Dieu s'est fait pour nous. L'Eglise est l'Ange qui vous invite à aller visiter la crèche du Sauveur, et la lumière qui vous y conduit. Quelle époque plus convenable pouvez-vous choisir pour vous donner de nouveau et vous consacrer entièrement à lui, que ce jour » où il descend, dit saint Ambroise, du trône de ses grandeurs et s'abaisse jusque dans la poussière, afin de racheter le genre humain? » Epoque mémorable qui donne un objet d'adoration aux Anges, un Sauveur aux hommes, un maître aux démons; époque qui nous divinise en quel-

(1) *Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum, in omnibus quæ audierant et viderant. Luc. 2. 20.*

que sorte, puisque, par la naissance du Fils de Dieu, la nature humaine participe à l'excellence de la nature divine; époque dont le retour rappelle, chaque année, à l'âme fidèle « sa gloire et son bonheur, » comme l'Eglise le chante dans ses hymnes. Allez donc, encore une fois, à Bethléem; allez vous présenter devant ce Dieu fait homme, pour l'adorer; allez voir ce divin Modèle, pour l'imiter; allez vous jeter aux pieds de ce bon Sauveur et lui exposer toutes vos peines, pour en être soulagées; sachez reconnaître sa grandeur dans sa petitesse, sa majesté dans sa bassesse, sa puissance dans sa faiblesse; attendrissez-vous sur le sort de ce *petit enfant qui nous est né*¹, qui nous est donné, et » qui doit nous être d'autant plus cher, dit saint Bernard, que, par amour pour nous, il s'est réduit à un état plus vil et plus abject. » Ainsi soit-il.

(1) *Parvulum enim natus est nobis. Is. 9. 6.*

II. NOËL.

JÉSUS-CHRIST, DANS CE MYSTÈRE, NAIT :

1. Dans la pauvreté, pour détruire en nous l'attache aux choses de la terre.

2. Dans l'abaissement, pour déraciner en nous le vice de l'orgueil.

3. Dans la souffrance, pour éteindre en nous l'amour des plaisirs.

Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.

Et voici le signe qui vous le fera connaître : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Luc. 2, 12.

Était-ce donc là, mes Sœurs, le signe qui devait manifester le Messie attendu depuis quatre mille ans? Était-ce donc là que devaient aboutir ces promesses si pompeuses et si magnifiques faites par les Patriarches et les Prophètes de l'Ancien Testament, qui soupiraient si ardemment après la venue de ce *Désiré des nations*?¹ Était-ce donc là cette gloire et cette splendeur qui devaient accompagner l'Emmanuel faisant son entrée dans le monde? Enfin, était-ce donc à ces marques de pauvreté, d'humilité et de souffrance qu'on devait reconnaître le Fils du Très-Haut, le Verbe éternel du Père, fait chair pour nous dans le temps? Oui, sans doute, tel est l'état où la foi nous le représente dans

(1) Et venit desideratus cunctis gentibus. *Agg.* 2. 8.

cette solennité, et, quelque étrange que paraisse un spectacle si nouveau, nous n'en serons plus surpris, si nous faisons attention que ce Messie, ce Désiré des nations, ce Fils de Dieu *est né Sauveur pour nous* ;¹ que, pour sauver les hommes, il fallait qu'il abolit les œuvres du démon, qu'il détruisit, par son exemple encore plus que par ses paroles et sa doctrine, les principes et les maximes de ce monde corrompu et corrupteur auquel vous avez dit un adieu éternel en entrant en religion, c'est-à-dire l'amour excessif des richesses, des honneurs, des plaisirs, qui forment *cette triple concupiscence*² dont parle l'apôtre saint Jean.

Or, c'est pour entrer dans l'esprit du mystère de ce jour, que je viens vous apprendre, par ce signe auquel l'Ange nous renvoie aujourd'hui dans la personne des pasteurs, à mépriser de plus en plus, comme vous l'avez fait en vous consacrant à Dieu par les vœux de religion, les richesses, les honneurs, les plaisirs, à aimer, au contraire, la pauvreté, l'humilité, la mortification, vertus essentielles qui sont le fondement de la perfection chrétienne et religieuse ; et, à ce signe d'un Dieu sauveur, je vous prêcherai avec d'autant plus de confiance un Evangile qui ne reconnaît d'autre béatitude que la pauvreté, l'humilité et la mortification, que lui-même, en naissant pauvre, humble et souffrant, vient : 1° par sa pauvreté, détruire en nous l'attache aux choses de la terre ; 2° par ses abaissements, déraciner en nous le vice de l'orgueil ; 3° par ses souffrances, éteindre en nous l'amour des plaisirs. Tel est le sujet de cette Conférence.

(1) Natus est vobis hodie Salvator. *Luc. 2. 11.*

(2) Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. *1. Joan. 2. 16.*

Y. JÉSUS-CHRIST NAIT DANS LA PAUVRETÉ POUR DÉTRUIRE
EN NOUS L'ATTACHE AUX CHOSSES DE LA TERRE.

La cupidité ou la passion pour les biens de ce monde est un des principaux obstacles au salut : *C'est*, dit l'apôtre saint Paul à son disciple Timothée, *la racine de tous les maux, et il n'arrive que trop souvent, ajoute-t-il, que ceux qui en sont possédés, s'égarerent et perdent la foi,*¹ qui enseigne à les mépriser. Dès l'instant qu'un chrétien se laisse prendre par l'attrait des biens présents, il devient insensible à la possession des biens futurs, et les richesses, où il établit son bonheur ici-bas, lui sont d'autant plus chères, qu'il les regarde comme le prix universel de tout ce qui peut contribuer à nourrir et à satisfaire ses passions. Malheureuses richesses, si décriées dans les maximes de l'Évangile, si opposées à sa morale, qui n'enseigne que le détachement des biens de ce monde ; richesses qui, de tout temps, ont fourni aux hommes qui en sont épris, mille moyens et mille prétextes d'enfreindre les plus saintes lois ! C'est ce désir insatiable de posséder, ne disant jamais, quand une fois il s'est emparé d'un cœur : *C'est assez, c'est assez*, mais toujours, comme une sangsue avide de sang : *Encore, encore,*² qui, selon la pensée du grand Apôtre, *est une véritable idolâtrie,*³ parce que celui qui s'attache aux biens temporels, y met toute sa confiance et tout son appui ; qu'il tourne tout son culte vers ce veau d'or qu'il adore, et qu'il est sans cesse occupé à encenser cette unique divinité.

Or, que fait aujourd'hui le Fils de Dieu pour nous détacher de l'amour des choses d'ici-bas, amour qui se glisse même jusque dans les Communautés les plus régulières, où

(1) Radix enim omnium malorum est cupiditas ; quam quidam appetentes, erraverunt à fide. 1. *Timoth.* 6. 10.

(2) Sanguisugæ... dicentes : Affer, affer. *Prov.* 30. 15.

(3) Quod est idolorum servitus. *Eph.* 5. 5.

l'on voit quelquefois certaines âmes, qui, après avoir renoncé à tout ce qu'elles possédaient dans le monde, s'attachent passionnément à des objets dont la privation serait pour elles un vrai sujet de peine et de regret? Il naît dans la pauvreté et dans la pauvreté la plus absolue. Tout ce que j'aperçois dans cette naissance, me prêche hautement les mépris des richesses. Jésus-Christ était riche en tant que Dieu, et il avait droit, même en tant qu'homme, de naître dans l'opulence. En vertu de son origine temporelle, il était héritier du trône de David ; il pouvait faire valoir ses droits, tirer ses proches de l'indigence, les rétablir dans la splendeur de leurs ancêtres ; mais, comme je vous l'ai dit en commençant, il naît Sauveur des hommes, en qualité de Sauveur, il devait nous instruire, réformer nos idées, corriger nos défauts, détruire nos passions, nous détacher principalement de l'amour des biens terrestres : de là ce cortège de toutes les misères qui l'environne à sa naissance.

D'abord, ce qui se présente à nos regards, est une pauvre étable, ouverte de tous côtés, exposée aux intempéries de la saison, à l'inclémence de l'air, qui sert de retraite aux animaux où l'on n'aperçoit aucun vestige d'habitation humaine. Oui, c'est cette vile demeure que choisit pour faire son entrée dans le monde, Celui que Dieu *a établi héritier de toutes choses et par qui il a fait les siècles* ;¹ c'est là que le Fils du Très-Haut, à qui tout appartient sur la terre, qui aurait pu paraître dans le faste et dans l'opulence, au milieu des richesses et de l'abondance, naît dans un pénible voyage, d'une mère pauvre, pauvre lui-même, manquant de tout, privé de tout, sans secours, sans soulagement, réduit au hasard de quelque assistance étrangère : *Il est venu au milieu des siens*, dit l'évangéliste saint Jean, *et les siens ne l'ont point reçu*.² Victime de la dureté et de

(1) Diebus istis locutus est nobis in Filio quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula. *Hebr. 1. 2.*

(2) In propriâ venit, et sui cum non receperunt. *Jean. 1. 11.*

l'inhumanité de son peuple, rebuté, repoussé des hôtelleries, où sa sainte mère n'a pas trouvé de place pour le mettre au monde, il est contraint d'aller chercher auprès des animaux une retraite qu'il n'a pu trouver parmi ses frères.

A qui fait-il annoncer sa naissance? Est-ce aux heureux du siècle? aux riches du monde? aux rois et aux monarques de la terre? à Hérode, par exemple, qui régnait alors en Judée? à César Auguste, empereur romain, qui remplissait, à cette époque, toute la terre de son nom, et qui tenait l'univers entier asservi sous sa domination? Non; mais à de pauvres bergers qui se trouvaient alors aux environs de Bethléem, et qui veillaient à la garde de leurs troupeaux. Ces hommes pauvres par leur condition et par leur état, plus disposés à devenir pauvres selon l'Évangile, sont les premiers instruits de la naissance de ce divin Sauveur; et, tandis que les superbes Phariséens, les orgueilleux Docteurs de la loi, les grands, les riches d'Israël, qui s'étaient fait une haute idée d'un Messie grand et puissant selon le monde; qui s'étaient imaginé voir en lui un roi revêtu de toutes les marques de la majesté royale; qui avaient cru que les dehors brillants et pompeux d'une magnificence mondaine les avertiraient de sa naissance et de son apparition dans le monde, *ne connaissent pas Celui qui est au milieu d'eux*¹, des hommes pauvres, de simples bergers en ont connaissance, et sont appelés les premiers à la crèche.

Sagesse adorable de mon Dieu, pourquoi donc choisir cette extrême pauvreté? pourquoi donc porter ainsi vos regards sur les pauvres? Ah! pourquoi? Ne le voyons-nous pas assez et ne le comprenons-nous pas à présent? Encore une fois, c'était pour détruire dans le cœur de l'homme l'amour des richesses et l'attache à toutes les choses d'ici-bas. Comme cette passion était sans bornes, il fallait, pour l'en arracher, lui opposer une pauvreté qui allât jusqu'au

(1) *Medius autem vestrum stetit quem vos nescitis. Joan. 1. 26*

dernier degré. Comme elle était générale, qu'elle avait gagné tous les états, il s'agissait non-seulement de réformer le luxe et les excès des riches qui vivent dans l'abondance, il fallait encore arrêter les plaintes des pauvres qui manquent même du nécessaire; ce n'était pas assez de corriger le faste qui accompagne les grands, il fallait adoucir l'amertume de la bassesse qui suit la condition des petits; il était également nécessaire d'empêcher que la prospérité ne corrompît les uns, et que l'adversité ne décourageât les autres; il fallait retenir les heureux dans le devoir, et consoler les malheureux dans leurs disgrâces. Et voilà ce que vous faites, ô mon Dieu, en naissant, dans l'étable de Bethléem, pauvre et dénué de toutes les choses les plus nécessaires à la vie; non-seulement vous instruisez les grands et les riches du siècle qui vivent dans le luxe et dans l'opulencé, en rejetant la grandeur et réprouvant les richesses, mais encore vous donnez des leçons de patience aux pauvres, qui font le plus grand nombre, en leur montrant, par votre exemple, qu'ils ont de quoi se consoler dans leur indigence et dans les privations de toute espèce attachées à leur condition; en adoptant la pauvreté, dès votre entrée dans le monde, en la consacrant dans votre personne divine, vous nous donnez à connaître que rien ne nous est plus utile ni plus salutaire, quand nous la supportons avec patience; vous nous enseignez à l'estimer, à l'aimer, à le chérir, à la regarder comme un trésor où sont renfermés mille biens spirituels; vous nous en apprenez la valeur et le prix inestimable; vous en faites une vertu, vous la préconisez, vous la canonisez, vous la divinisez en vous, et ce qui est un sujet d'horreur et d'aversion pour *l'homme animal et charnel, qui n'est pas capable de comprendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu*,¹ devient, par votre

(1) Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritûs Dei; stultitia enim est illi. 1. Cor. 2. 14.

grâce, l'objet des désirs les plus pressés des âmes à qui vous donnez le goût et l'intelligence de vos mystères.

Vous le voyez donc, c'est ainsi que Jésus-Christ, en naissant pauvre et manquant de tout dans l'étable de Bethléem, vient nous guérir de l'amour des choses de la terre, nous délivrer des inquiétudes qu'entraîne cet amour, nous préserver de l'orgueil inséparable de cet amour, remplacer cet amour, par celui des biens solides et immuables de l'éternité. Si ce divin Sauveur était né et avait vécu dans l'opulence, il n'aurait jamais opéré ces merveilles; nous serions demeurés, comme des idolâtres *qui n'ont pas d'espérance*¹, esclaves du désir d'acquérir, de posséder, d'accumuler, et, au sortir de ce monde, *nous nous serions trouvés*, comme dit le Roi-Prophète, *les mains vides au milieu de nos trésors*²; mais l'exemple de Jésus-Christ, dans la crèche, élève notre âme vers la céleste patrie, où est notre unique trésor: « Ah! Seigneur, doit dire chacune de vous avec un grand serviteur de Dieu, à la vue de cette étable où Jésus-Christ *s'est fait pauvre, afin que nous devinssions riches par sa pauvreté*³, jusqu'ici je ne concevais pas assez quelle est la fécondité de votre pauvreté, de cette pauvreté dont vous avez fait profession dès votre entrée dans le monde, qui vous a accompagné dès l'instant de votre naissance jusqu'à votre mort, depuis la crèche de Bethléem jusqu'à la montagne du Calvaire; j'ignorais aussi ce que c'est que *ce centuple*⁴ dont vous promettez la jouissance, même dès cette vie, même au milieu de l'indigence, à ceux qui abandonnent tout pour vous: c'est que l'avantage de vous imiter dans votre pauvreté, est cent fois plus précieux que la possession de tous les biens; c'est

(1) Sicut et cæteri qui spem non habent. 1. *Thess.* 4. 12.

(2) Nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. *Ps.* 75. 6.

(3) Quoniam propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopiâ vos divites essetis. 2. *Cor.* 8. 9.

(4) Qui non accipiat centies tantum. *Marc.* 10. 50.

que la tranquillité d'une âme qui vous a tout sacrifié, est cent fois plus grande que celle dont se flattent, ou à laquelle aspirent les riches du monde; c'est que les besoins de quiconque s'est fait pauvre pour vous, sont cent fois moindres que ceux du plus puissant monarque de la terre; c'est que les ressources de la frugalité et de la patience sont cent fois plus abondantes que celles de l'opulence la mieux établie ou la plus protégée; c'est que votre amour verse dans un cœur dénué de toute possession et de tout désir, cent fois plus de consolations que tous les trésors du monde n'en peuvent donner; c'est qu'au moment de quitter la terre et tout ce qu'elle renferme dans sa vaste circonférence, le pauvre éprouve cent fois moins de trouble et d'anxiété que le riche mourant dans un palais et couché sur la poupre; que dis-je? c'est celui-ci qui est alors, réellement et sans aucun mérite, pauvre, indigent, misérable, puisqu'il perd tout dans le temps, et qu'il n'a rien acquis pour l'éternité, au lieu que le premier meurt sans regretter des biens qu'il ne possède pas, et plein d'espérance d'en posséder d'autres qui ne pourront lui être enlevés. Ainsi, ô mon Dieu, se vérifie pleinement l'oracle du Saint-Esprit, énoncé par votre sainte mère, lorsque déjà elle portait dans son sein virginal Celui qui naît aujourd'hui dans cet état de pauvreté où la foi nous le représente, et que le cortège de toutes les misères environne à la fois: *Le Seigneur a rempli de biens tous ceux qui étaient dans la disette; quant aux riches, il les a renvoyés dépouillés de tout.*¹

Mais retournons à Bethléem, et, après y avoir reconnu le Sauveur des hommes à des signes de pauvreté, par laquelle il vient détruire en nous l'attache aux choses de la terre, reconnaissons-le maintenant à des signes d'humilité, par laquelle il vient déraciner en nous le vice de l'orgueil.

(1) Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. *Luc. I. 55.*

II. JÉSUS-CHRIST NAIT DANS L'ABAISSEMENT POUR DÉRACINER
EN NOUS LE VICE DE L'ORGUEIL.

L'orgueil est une des principales causes de la réprobation des hommes : *C'est*, dit l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, *le commencement de tout péché*¹. En effet, c'est l'orgueil qui a porté l'ange rebelle, dans le ciel, à se révolter contre le Très-Haut², et l'a précipité lui et les siens dans un abîme de malheurs : c'est l'orgueil qui a porté nos premiers parents, sur la terre, à ambitionner une vaine et coupable ressemblance avec Dieu³, et qui a attiré sur eux et sur leur postérité une terrible malédiction ; c'est l'orgueil qui a enfanté les schismes, les hérésies, l'apostasie, les systèmes d'irreligion, les monstrueuses impiétés : vice funeste, aussi détestable à lui seul que tous les péchés ensemble, puisqu'il en est la source empoisonnée, puisqu'il rend la créature l'ennemie du Créateur : *Car Dieu résiste aux superbes*⁴, dit l'apôtre saint Pierre, et « qu'il est cause, selon saint Grégoire, qu'une âme qui en est entachée, porte la marque la plus évidente de la réprobation. »

Or, que fait aujourd'hui le Sauveur du monde pour déraciner du cœur de l'homme, ce vice de l'orgueil, qui cause tant de ravages dans ce monde, et qui, dans l'autre, précipite tant d'âmes dans l'enfer ? Il s'humilie, il s'abaisse, il s'anéantit. Et à quoi se réduisent ses humiliations et ses abaissements ? jusqu'où descend son profond anéantissement ? en quel état d'abjection et de bassesse la foi nous le représente-t-elle dans ce saint jour ? *O cieux*, puis-je ici m'écrier avec le prophète Jérémie, *ô cieux, soyez saisis d'étonnement*⁵, et vous, peuples de la terre, éclatez à l'envi !

(1) Quoniam initium omnis peccati est superbia. *Eccli. 10. 15.*

(2) Ascendam . . . similis ero Altissimo. *Is. 44. 14.*

(3) Aperientur oculi vestri, et eritis sicut Dei. *Genes. 3. 5.*

(4) Quia Deus superbis resistit. *1. Petr. 5. 5.*

(5) Obstupescite celi super hoc. *Jerem. 2. 12.*

Voici, dit l'Ange aux pasteurs de Bethléem, *le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche*¹. Grand Dieu, quelle humiliation ! Le Verbe incréé, la parole éternelle du Père, réduit au silence d'un enfant ! la Sagesse divine privée, en apparence, de l'usage de la raison ! la Puissance infinie qui de rien a créé le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent, dans un état de faiblesse absolue ! l'Être suprême, le Dieu de toute majesté, descendu du faite de la gloire et de la grandeur jusqu'au centre de la bassesse ? la nature divine abaissée jusqu'au néant de la nature humaine ! encore une fois, quelle prodigieuse humiliation !

Jésus-Christ pouvait naître dans la plénitude de l'âge, comme Adam, par exemple, qui fut formé dans l'état d'un homme parfait ; cependant, il naît enfant, il passe par toutes les infirmités de l'enfance, il est faible et dans une entière dépendance de ses parents pour toutes les nécessités de la vie. Il pouvait naître également sur la pourpre royale, sous des lambris dorés, dans un palais, magnifique au milieu d'une cour brillante, entouré de faste, environné de gloire et de splendeur ; néanmoins il naît dans une étable, dans un état d'abaissement et d'abjection inconcevables. Voyez donc : Celui que *le ciel et la terre ne peuvent contenir*², repose dans une crèche ! Celui qui, *dans le ciel, est assis sur un trône éclatant*³, est couché sur un peu de paille ! Celui dont *la magnificence se montre dans les cieux*⁴, qui est revêtu de *la lumière du soleil comme d'un vêtement*⁵, est enveloppé de pauvres langes ! Celui qui, *de ses trois doigts, soutient la*

(1) Et hoc vobis signum : Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio. *Luc. 2. 12.*

(2) Si... cœli cœlorum capere eum nequeunt. 2. *Par. 2. 6.*

(3) In anno quo mortuus est rex Ozias, vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum. *Is. 6. 1.*

(4) Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos. *Ps. 8. 2.*

(5) Amictus lumine sicut vestimento. *Ps. 103. 2.*

*masse énorme de la terre*¹, est soutenu dans les bras d'une mère! Celui qui disait autrefois à son peuple : *Ecoute, ô Israël, écoute, ô mon peuple : Si j'avais faim, moi à qui tout l'univers appartient, aurais-je recours à toi*²? est suspendu au sein de cette même mère et a besoin d'être nourri de son lait! Celui dont *d'innombrables légions d'Esprits célestes environnent le trône*³, n'a pour cortège que de vils animaux! Celui qui *commande en maître absolu dans tout l'univers*⁴, n'a pour parole que de plaintifs vagissements! Ah! s'écrie ici saint Bernard, à la vue de cette humiliation prodigieuse du Fils de Dieu, c'est maintenant que le monde est condamné; que tous les faux jugements qu'il porte sur la gloire et sur la grandeur, sont confondus et renversés. En effet, pourquoi, dit ce Père de l'Eglise, toutes ces circonstances si bien marquées dans notre Évangile, *d'une étable, d'une crèche, de langes*; pourquoi tous ces signes, qui sont également des signes d'humiliation, d'abaissement et d'abjection, sinon pour nous apprendre que Jésus-Christ vient réprover authentiquement la gloire du monde et condamner la vanité du siècle? »

Mais ce que je trouve encore de plus humiliant dans la naissance de Jésus-Christ, c'est qu'étant Dieu, non-seulement il se soit fait homme, mais qu'en prenant la nature humaine, il ait pris la ressemblance de la chair du péché. L'ombre seule du péché est odieuse à la sainteté de Dieu; Jésus-Christ a toujours été saint, de quelque manière que nous le considérons : comme Dieu, il est la sainteté même, la sainteté par essence; comme homme, l'union hypostatique, cette grâce, *cette huile surabondante dont*, selon le

(1) Quis appendit tribus digitis molem terræ? *Is. 40. 12.*

(2) Audi, populus meus, et loquar; Israël, et testificabor tibi : Deus, Deus tuus ego sum. Si esuriero, non dicam tibi; meus est enim orbis terræ et plenitudo ejus. *Ps. 49. — 7. 12.*

(3) Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. *Dan. 7. 10.*

(4) Qui emittit eloquium suum terræ. *Ps. 147. 4.*

Roi-Propète, *il a été oint*¹, dès le premier moment de sa conception, l'a comblé d'une sainteté infinie, et l'a absolument séparé des pécheurs. Cependant, ô humiliation! que l'esprit humain ne pourra jamais comprendre, en se faisant homme pour sauver les pécheurs, il veut, aux yeux du monde, *prendre une chair qui ressemble, en quelque manière, au péché*²; il passe par tous les degrés des misères humaines, si nous en exceptons l'ignorance, *par toutes les épreuves qui sont en nous les peines du péché*³, sujet à la tristesse, aux langueurs, à la mort, funestes apanages du péché.

Que Dieu, voulant s'unir à sa créature pour opérer le salut du monde, eût pris la nature de l'Ange, ç'aurait toujours été un grand abaissement pour un Dieu d'une majesté infinie; mais qu'il ait pris la nature de l'homme, et que, pour l'amour de l'homme, il ait pris en même temps sur lui les marques du péché; que, *ne connaissant pas le péché, il ait été traité comme s'il fût le péché même*⁴, suivant l'expression de l'apôtre saint Paul; que, bientôt après sa naissance, on le voit soumis à la circoncision, qui imprime sur sa chair innocente et immaculée les stigmates du péché, voilà, encore une fois, ce que j'appelle des prodiges d'humiliation, d'abjection et de profond abaissement qui surpassent toute l'intelligence de l'esprit humain. Ah! il faut donc, ô mon Dieu, que l'humilité soit une vertu bien précieuse à vos yeux, puisque vous êtes descendu de votre gloire, et que vous vous êtes réduit à un tel état d'anéantissement pour nous en donner des exemples et des préceptes.

(1) *Dilexisti justitiam et odisti iniquitatem; propterea unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis. Ps. 44. 8.*

(2) *Deus filium suum mittens in similitudinem carnis peccati, et de peccato damnavit peccatum in carne. Rom. 8. 5.*

(3) *Non habemus pontificem qui non possit compati..., tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Hebr. 4. 15.*

(4) *Eum, qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso. 2 Cor. 5. 21.*

Après cela, ne semblait-il pas que l'orgueil dût être entièrement détruit, puisque Jésus-Christ était venu en entreprendre la défaite avec de telles armes? Eh! quelle apparence, je vous le demande, qu'une âme orgueilleuse pût tenir contre cet anéantissement? qu'elle ne se fit pas un devoir, au contraire, et une gloire de suivre les exemples d'humilité qu'un Dieu-Homme nous donne dans sa crèche, et de pratiquer le précepte qu'il nous fait déjà entendre : *« Apprenez de moi que je suis humble de cœur »*; imitez-moi dans l'anéantissement où je parais aujourd'hui pour vous? » Cependant, malgré les profonds abaissements de Jésus-Christ, qui se met au-dessous de l'homme, nous voulons toujours nous élever; quoique tout doive nous porter à l'humilité, notre origine, la corruption de notre nature, notre penchant au mal, notre entière et continuelle dépendance de Dieu dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, l'incertitude où nous sommes *d'être jugés dignes d'amour et de haine*², la crainte, par conséquent, *avec laquelle nous devons sans cesse opérer notre salut*³, il n'arrive que trop souvent que nous nous surprenons, à notre insu, dans des pensées de vanité et d'amour-propre. Nous devrions être morts à nous-mêmes, comme ces fervents chrétiens dont *la vie était cachée en Dieu avec Jésus-Christ*⁴, au témoignage de l'apôtre saint Paul, et nous vivons peut-être encore de cette vie toute terrestre, toute en désirs, de cette vie qui n'a que ce malheureux *moi* pour principe et pour terme. La vie d'amour, si connue des âmes vraiment humbles, ne nous a-t-elle pas été inconnue jusqu'à présent, ou, du moins, n'a-t-elle pas été une énigme pour plusieurs d'entre celles qui m'écoutent! « Ah! Seigneur, s'écriait saint Augustin, que l'orgueil est un vice odieux,

(1) Discite à me quia mitis sum et humilis corde. *Matt. 11. 29.*

(2) Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit. *Eccl. 9. 1.*

(3) Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Philipp. 2. 12.*

(4) Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss. 5. 5.*

puisqu'il empêche que vous ne soyez aimé et servi comme vous méritez de l'être ! Que cet orgueil est honteux et qu'il rend la vie des chrétiens misérable, puisqu'il la souille et fait qu'elle est si opposée à celle de votre divin Fils, réduit au dernier degré d'abaissement et d'humiliation dans la crèche ! »

Que devez-vous conclure de là ? Ce que concluait un grand serviteur de Dieu, après avoir médité sur le profond anéantissement de Jésus naissant dans une étable. « Hélas ! ô mon adorable Sauveur, devez-vous vous écrier avec lui, si je me sens encore trop faible et trop imparfaite pour aimer et rechercher en cette vie les humiliations et les mépris, quoiqu'ils aient été l'objet de vos plus ardents désirs, dès votre entrée dans le monde, et que vous m'en ayez donné l'exemple, en naissant dans le plus prodigieux abaissement, je veux commencer du moins, avec le secours de votre grâce, par estimer la sainte humilité. Pour m'affectionner davantage à cette vertu, je jetterai continuellement les regards sur vous dans l'étable de Bethléem ; oui, c'est là que je puiserai mon modèle ; c'est là que, dans l'état de cette enfance que vous avez aimée, dit saint Léon, comme étant la maîtresse de l'humilité, vous parlerez à mon cœur, et que vous me direz ces paroles que vous avez répétées, dans la suite, durant le cours de vos prédications : *Apprenez de moi à devenir humble de cœur.* O la précieuse vertu ! c'est elle qui, dans cette vie, procurera le repos de mon âme, qui vous présentera mes hommages, qui fixera sur moi vos regards et vos faveurs ; c'est encore elle qui, dans l'autre vie, me donnera le droit d'approcher du Roi des rois, et m'introduira auprès du trône de la divine Majesté. Vous-même m'en donnez l'assurance dans votre saint Evangile : *Quiconque s'humiliera, dites-vous, et se rendra petit comme cet enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux*¹. »

(1) Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. *Matth. 18. 4.*

Mais si le Sauveur du monde vient : 1° par sa pauvreté, détruire en nous l'attache aux choses de la terre; 2° par ses abaissements, déraciner en nous le vice de l'orgueil; 3° par ses souffrances, il vient encore éteindre en nous l'amour des plaisirs.

III. JÉSUS-CHRIST NAIT DANS LA SOUFFRANCE POUR ÉTEINDRE EN NOUS L'AMOUR DES PLAISIRS.

L'amour des plaisirs est encore un des principaux obstacles au salut : « C'est, dit un concile, le foyer et l'aliment de tous les vices¹. » Adam, placé dans un Paradis de délices, oublia bientôt son Créateur pour écouter la voix séduisante qui le portait à la transgression du commandement qu'il lui avait fait. L'homme, emporté par l'amour des plaisirs, suit l'attrait sensible qui le charme, et méprise facilement *ces torrents de délices* dont Dieu promet d'*enivrer ses élus*² dans le ciel; comme il ne reconnaît d'autre félicité que celle des sens, il n'est rien qu'il ne fasse pour en goûter les douceurs trompeuses; il renonce, en quelque sorte, à la raison, qui est son plus bel apanage, et l'on peut justement lui appliquer ces paroles du Prophète royal : *L'homme, étant en honneur, n'a pas compris la grandeur de sa dignité; il a été comparé aux bêtes, qui n'ont aucune raison, et leur est devenu semblable*³.

Or, que fait aujourd'hui le Fils de Dieu pour éteindre cet amour qu'ont les hommes pour les plaisirs sensibles? Il naît dans la douleur et dans les larmes, dans une étable ouverte à tous les vents, pendant une saison rigoureuse, au milieu d'une nuit froide; il veut bien être sujet à toutes les misères, éprouvé par toutes les souffrances. Père saint,

(1) Omnium vitiorum fomes et nutritrix. *Conc. Agath. c. 41.*

(2) Torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Ps. 55. 9.*

(3) Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps. 48. 21.*

Dieu de miséricorde, de bonté et d'amour, est-ce donc ainsi que vous traitez votre Fils bien-aimé, l'objet de vos complaisances éternelles? Pour le premier Adam, vous avez embelli la voûte des cieux, paré la terre d'ornements, et pour le second, vous n'avez que des rigueurs! Ce père des humains n'est pas plus tôt créé, qu'il est placé dans un jardin de délices, et à peine votre Fils est-il né, que tout se réunit pour ajouter à ses souffrances et pour lui faire ressentir les peines de la vie.

Et remarquez ici que les sens et la raison étant comme liés dans les autres enfants, au moment de leur naissance, ils ne souffrent presque pas, parce que l'esprit n'étant pas chez eux appliqué au sentiment, la douleur qu'ils éprouvent n'est que très-imparfaite; mais l'enfant Jésus, ayant eu une pleine et entière connaissance, d'abord dès le premier instant de sa conception, puis dès sa naissance, ressentit dès lors très-vivement toutes les pointes de la douleur; en faisant l'office de médiateur et de pontife, il offrit à son Père, dès le moment qu'il parut sur la terre, un sacrifice de larmes et de pénitence, en attendant qu'il lui fût donné de lui offrir le sacrifice de son sang sur la croix: « Le premier était le sacrifice du matin, dit saint Bernard; le second devait être le sacrifice du soir. »

Maintenant, je vous le demande, quoi de plus propre pour guérir cette malheureuse passion, pour redresser ce penchant funeste que nous avons naturellement pour les plaisirs sensibles, que la vue de ce Dieu sauveur, naissant dans la douleur et les larmes? Quoi de plus capable d'inspirer la crainte à une âme qui cherche sans cesse à contenter ses goûts, qui aime son corps et tout ce qui peut le satisfaire, que l'aspect de ce divin Enfant, étendu sur cette paille, couché dans cette crèche, renfermé dans cette étable, et dans l'état le plus insupportable à la nature? Et il n'est pas nécessaire d'envisager ici une jeunesse fougueuse et déréglée, qui mène dans le monde une vie sensuelle et immortifiée, et qui se livre sans mesure à la volonté, à l'in-

tempérance, aux plaisirs grossiers. Non, il ne faut pas aller si loin ; il suffit de rentrer en nous-mêmes. La sensualité est de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les tempéraments ; elle est inhérente à la corruption de notre nature ; et, sans une vigilance continuelle, notre intérieur, dit saint Chrysostôme, « serait comme ces sépulcres infects qui exhalent une odeur de mort. » L'amour du plaisir sensuel est un ennemi qui n'a pas quitté les armes, lors même que nous sommes sortis de l'âge de la jeunesse, où nous aurions eu le malheur de nous laisser aller à ses convoitises ; et, s'il n'attaque plus les facultés vives et impétueuses, il règne encore dans la mémoire, dans l'esprit, dans la volonté. Ceux qui ont fait la guerre à leur corps, ont éprouvé, dans tous les âges, cette révolte intestine qui faisait gémir les plus grands Saints. Saint Paul, ce vase d'élection, ravi jusqu'au troisième ciel, sentait la loi du péché dans ses membres, et demandait avec larmes d'être délivré de ce tyran domestique¹. Saint Jérôme, sous la cendre et le cilice, se trouvait transporté, par l'imagination, au milieu des assemblées des dames de Rome et parmi les sociétés voluptueuses de cette ville corrompue.

Mais quoi ! ma chère Sœur, ces Saints, les yeux fixés sur Jésus souffrant dans la crèche, en butte à la douleur, dès les premiers instants de sa naissance, ont combattu avec force la sensualité, et vous, dans beaucoup d'occasions, vous avez flatté ce cruel ennemi de vous-même ! Vous avez fait cas de la chasteté, oui, je le veux bien, d'une manière spéculative, peut-être pour y exhorter les autres, peut-être pour en dire de belles choses vous-même ; mais, dans la pratique, sans la blesser précisément, n'avez-vous pas été aussi vive, aussi empressée à rechercher tout ce qui pouvait flatter votre corps, que le mondain qui se livre à ses penchants et qui laisse entrer la mort par tous ses sens ? Vous avez lu ce que les maîtres de la vie spirituelle enseignent à

(1) *Ter Dominum rogavi ut discederet a me. Cor. 12. 8.*

ce sujet, à savoir que cette vertu angélique ne se conserve que par la mortification, par le travail, par la vie austère, par la vigilance sur soi-même, par la garde des sens, par l'amour du silence, par la fuite des occasions ; mais, dans le cours de la vie, avez-vous eu soin de vous appliquer ces sages règles de conduite ? Eh quoi donc ! n'est-il pas enfin temps de rentrer en vous-même, à la vue de la crèche et de l'étable de Bethléem ? La pensée de Jésus, votre Modèle, votre Roi, votre Sauveur, votre Dieu, qui y naît aujourd'hui dans les souffrances, ne ferait-elle sur vous aucune impression ? ne pourrait-elle triompher de cet amour désordonné de vous-même, qui vous a si souvent dominée ? ses tendres soupirs ne tireraient-ils de votre cœur aucun soupir de componction ? ses larmes pénitentes n'arracheraient-elles de vos yeux aucune larme de repentir ? ses cris plaintifs et perçants ne vous feraient-ils pousser aucun cri de douleur ? Ah ! plutôt, que ne vous écriez-vous avec un grand Saint : « Soupirs précieux ! larmes inestimables ! cris victorieux ! après avoir désarmé l'enfer, ébranlé toute la terre, il est temps que vous perciez mon cœur, que vous l'ébranliez, que vous l'arrachiez à la sensualité, à tout ce qui peut flatter son immortification. Oui, qu'il ait honte ce cœur de savoir que vous soupirez pour lui, dès les premiers instants de votre vie, et qu'il ne soupire pas lui-même ; que vous gémissiez pour lui, et qu'il ne gémit pas lui-même ; que vous criez à votre Père pour lui, et qu'il ne crie pas lui-même. Non, non, qu'il ne goûte plus désormais d'autre bonheur et d'autre plaisir, que d'unir ses soupirs, ses gémissements et ses cris à vos vagissements, ô divin Sauveur ! oui, à ces si aimables et si doux vagissements, par lesquels, comme le dit la sainte Eglise dans ses offices, nous avons échappé aux soupirs, aux gémissements et aux cris éternels.¹ »

Heureuses dispositions, sentiments chrétiens et religieux

(1) O gratissimi dulcesque vagitus per quos æternos ploratus evasimus !
Off. div.

d'une âme que la grâce a touchée en ce saint jour. Entrez-y vous-même, et ne quittez pas la crèche que vous ne soyez dans la résolution de ce généreux Israélite dont il est parlé dans la sainte Ecriture, au II^e livre des Rois : c'était Urie, époux de Bethsabée. David, qui avait commis un adultère avec celle-ci, voulant dérober à son mari son action criminelle, le fit venir de l'armée, où il combattait pour son roi, sous les ordres de Joab, général des troupes; et, après s'être informé auprès de lui de l'état où en était la guerre, comment les choses se passaient au siège de Rabba, il le congédia et l'envoya coucher à sa maison; mais, ayant appris que, mêlé parmi les sentinelles, il passait la nuit étendu sur la dure, devant la porte du palais, il le fit venir de nouveau: *Quoi!* lui dit-il, *d'où vient donc que, revenant d'un voyage, vous n'êtes pas allé dans votre maison?* — *A Dieu ne plaise,* répondit ce brave guerrier, *que je fasse jamais preuve d'une pareille délicatesse! L'arche de Dieu, tout Israël et Joab, mon Seigneur, et les serviteurs de mon Seigneur couchent sur la terre, et moi cependant j'irais dans ma maison manger, boire et me reposer avec ma femme! Je jure, par la vie et par le salut de mon roi, que je ne le ferai jamais.*¹

Exemple admirable, ma chère Sœur, de la conduite que vous devez tenir vous-même. Oui, quand vous sentirez l'aiguillon de la chair se réveiller en vous, vous presser, vous solliciter au mal par l'attrait des voluptés sensuelles : « Eh quoi! devez-vous alors vous écrier à l'instant, mon Seigneur et mon Dieu est étendu sur la paille, il est couché dans une crèche, il souffre dans ses membres délicats toutes les pointes de la douleur, il est dans l'état le plus

(1) Nunquid de viâ venisti? quare non descendisti in domum tuam? Et ait Urias ad David: Arca Dei et Israel et Juda habitant in papilionibus, et Dominus meus Joab, et servi Domini mei super faciem terræ manent; et ego ingrediari domum meam, ut comedam, et bibam, et dormiam cum uxore meâ! Per salutem tuam et per salutem animæ tuæ, non faciam rem hanc. 2. Reg. 11. — 10. 11.

insupportable à la nature, les larmes qui coulent en abondance de ses yeux ne témoignent que trop l'excès des maux qu'il endure, et moi je suivrais les penchants d'une chair de péché! j'obéirais à ses appétits déréglés! je m'abandonnerais à ses convoitises! j'oserais profaner le temple du Saint-Esprit, ce corps purifié par le saint baptême, consacré par l'onction des forts, lavé dans les eaux de la pénitence, engraisé du corps et du sang de l'Agneau sans tache, séparé du monde pour devenir une victime dans le sanctuaire de la religion, destiné à être revêtu un jour de la glorieuse immortalité!... Mais serait-il possible? Non, non, il n'en sera pas ainsi; je le jure par mon Dieu, je ne le ferai jamais. O souffrances de mon Sauveur dans l'étable de Bethléem, je vous adore avec un saint tremblement mêlé d'amour, je vous embrasse comme l'unique fondement de mon salut, comme le plus ferme soutien dans les tentations de la chair, comme le bouclier le plus impénétrable aux traits de l'esprit séducteur, comme la seule consolation de mon âme, comme la source de ma gloire, dans le temps et dans l'éternité! »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez désormais faire des exemples que Jésus-Christ vous donne dans l'étable de Bethléem, votre règle unique de conduite; que, puisqu'il naît dans la pauvreté, il faut vous étudier à devenir véritablement pauvres d'esprit et de cœur, usant des choses qui, dans votre Communauté, sont à votre disposition, comme n'en usant pas; que, puisqu'il naît dans l'abaissement, il faut vous exercer à la pratique de l'humilité, ayant soin de combattre et de réprimer toutes les pensées d'orgueil qui chercheraient à s'emparer de votre esprit, ou auxquelles votre cœur serait tenté de prendre quelque part, vous imposant ou priant même qu'on vous impose quelque pénitence, en forme de réparation, s'il vous arrivait de

vous laisser aller à ces sortes de pensées ; qu'il n'est ni âge, ni emploi, ni supériorité qui puisse s'opposer à l'exécution de ce grand projet ; que chacune de vous doit devenir humble, à quelque prix que ce soit ; que, puisqu'il naît dans la souffrance, il vous faut de plus en plus renoncer aux commodités de la vie que les mondains recherchent avec tant d'avidité, saisissant avec joie toutes les occasions de vous mortifier qui se présentent journellement ; oui, que telles sont les conséquences morales et pratiques que vous devez tirer, pour votre conduite, de cette naissance qui nous prêche si éloquemment la pauvreté, l'humilité, la mortification ; que, si saint Bernard, méditant sur le grand mystère que nous célébrons en ce jour, s'écriait dans un saint transport : « Oh ! divin Sauveur, que la voix de votre étable, de votre crèche, de vos langes, parle fortement à mon cœur ! » que ne devez-vous dire et sentir, vous aussi en réfléchissant sur cette étable, sur cette crèche, sur ces langes ? Gloire humaine, devez-vous vous écrier, disparaît à la vue de Jésus naissant aujourd'hui à Bethléem ! l'étable où il est renfermé, l'emporte sur tous les palais du monde ; la crèche où il repose sur un peu de paille, est un trône mille fois plus brillant que celui des rois de la terre, dans tout l'appareil de leur grandeur et de leur triomphe ; les langes qui l'enveloppent ont plus d'éclat que les plus riches pierreries, objet de l'ambition et de la vanité des hommes. J'avoue avec les Prophètes qu'il est sans beauté aux yeux du juif perfide, du gentil infidèle, du mondain voluptueux ; mais aux yeux de la foi, et selon l'estime de tous les Saints, c'est le plus beau des enfants des hommes. Ainsi soit-il.

LA CIRCONCISION.

GRANDEUR ET DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Au commencement de sa vie.*
 2. *Durant le cours de sa vie.*
 3. *A la fin de sa vie.*
-

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jesus.

Les huit jours étant écoulés, après lesquels l'enfant devait être circoncis, il fut appelé Jésus. Luc. 2. 21.

Le voilà donc, mes Sœurs, ce divin Enfant dont les Anges ont célébré la naissance par des cantiques de joie, et qu'ils sont venus adorer sur la terre comme leur Maître, leur Souverain, leur Dieu ; le voilà donc ce Fils du Très-Haut, *égal en tout à son Père, la splendeur de sa gloire, le caractère de sa substance, à qui tout appartient, par qui les siècles ont été créés*¹, oui, le voilà sous le couteau de la Circoncision, prenant sur lui les apparences du péché, pour en être le réparateur, et se confondant avec les pécheurs, pour détourner de dessus leur tête les vengeances du ciel. Quelle nouvelle humiliation pour ce Dieu enfant, qui s'est déjà abaissé et anéanti à un tel point, en naissant pauvre, humble et souffrant dans l'étable de

(1) Deus... diebus istis locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum, per quem fecit et sæcula. Qui cùm sit splendor gloriæ et figura substantiæ ejus. *Heb. 1. — 2. 5.*

Bethléem ! Aussi saint Bernard, pour exprimer cette humiliation de Jésus-Christ dans ce mystère, nous la représente comme « la flétrissure d'un malfaiteur, la cicatrice d'une plaie peu honorable, le remède d'une maladie très-honteuse, enfin comme une chose qui nous donne plutôt l'idée d'un pécheur qui a besoin d'être sauvé, que d'un juste qui vient sauver les pécheurs. » Et comme si cette humiliation ne suffisait pas, le Sauveur y joint une douleur aiguë et très-sensible ; car, sans parler de la délicatesse et de la juste composition de son tempérament, qui lui faisait ressentir toutes les impressions de la douleur d'une manière très-vive, sa sainte âme n'était pas alors moins en état de souffrir que sur la croix, au lieu que celle des autres enfants est presque aussi incapable de souffrir que d'agir, étant toute plongée et ensevelie dans les sens. Ah ! au souvenir et à la pensée de cette douloureuse Circoncision, qui est l'objet de la fête que nous célébrons aujourd'hui, pourrions-nous jamais assez remercier cet adorable Rédempteur, qui commence déjà à faire l'essai du calice amer et humiliant qu'il boira un jour jusqu'à la lie ? Approchons-nous donc, avec un sentiment de reconnaissance, de ce divin Enfant qui veut bien en laisser imprimer la marque sur sa chair pour opérer l'œuvre de notre rédemption. Adorons, avec un saint tremblement mêlé d'amour, les premières gouttes de sang qu'il répand pour nous, et qui sont un gage assuré de cette abondante effusion qu'il en doit faire sur le Calvaire.

Mais quoi ! est-ce encore des abaissements et des humiliations de ce Dieu sauveur, que je viens vous parler dans cette Conférence ? ne vous en ai-je pas entretenues assez longuement, la dernière fois, en vous faisant voir comment il est né dans la pauvreté, l'abjection et la souffrance ? Ah ! plutôt exposons à vos yeux ses grandeurs et les traits frappants de sa divinité qui percent, à chaque instant, à travers ces abaissements et ces humiliations ; et pour saisir tous les rayons de lumière de ce soleil de justice qui est venu éclairer le monde enseveli jusqu'alors dans les ténèbres,

suivons-le dans sa course entière ; prenons-le à son aurore, accompagnons-le dans son midi, ne le perdons pas de vue à son couchant, et faisons voir que Jésus-Christ se montre toujours grand, qu'il donne constamment des preuves incontestables de sa divinité, soit qu'on le considère : 1. Au commencement de sa vie ; 2. Durant le cours de sa vie ; 3. A la fin de sa vie. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. AU COMMENCEMENT DE SA VIE.

A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Une femme écrasera la tête du serpent infernal par qui Eve a été séduite : *Je mettrai*, dit le Seigneur, en s'adressant au serpent, *des inimitiés entre toi et la femme, entre sa postérité et la tienne; elle te brisera la tête, et tu tâcheras de la mordre par le talon*¹. Dès cet instant, le Messie promis fixe tous les regards de la terre? tout va l'annoncer, tout va le figurer, tout va préparer son glorieux avènement. Dans les siècles suivants, Dieu ne paraît, ce semble, occupé qu'à disposer les hommes à son arrivée. S'il se manifeste à Abraham et aux autres Patriarches de l'Ancien Testament, c'est pour les confirmer dans l'attente de Celui qui, en naissant au milieu d'eux, devait être leur libérateur et leur Dieu ; s'il inspire des Prophètes, c'est pour annoncer, par leur bouche, toutes les circonstances de la naissance, de la vie et de la mort de ce futur Messie ; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse ; s'il prescrit aux hommes diverses cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de Celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre, semblent conduire à ce grand

(1) Et ait Dominus Deus ad serpentem : Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus Genes. 3. 15.

événement. Les empires et les royaumes ne commencent que pour y préparer les voies, et ils disparaissent à l'instant, de dessus la terre, dès qu'ils ne sont plus les instruments de Dieu par rapport à ce grand objet. Les cieux ne s'ouvrent que pour le promettre, et toute la nature semble être dans l'impatience d'enfanter Celui qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée. Enfin, les temps sont accomplis; le moment, marqué par les décrets éternels, est arrivé; les cieux s'ébranlent, ils s'entr'ouvrent, et semblable à une rosée bienfaisante, le Juste est descendu des nues¹; conçu, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein d'une créature, mère et vierge tout ensemble, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam, il naît à Bethléem, petite ville de la tribu de Juda.

Mais où est donc la grandeur de cet enfant que le prophète Isaïe annonçait avec tant de pompe et tant d'éclat, quand, l'avenir se dévoilant à ses yeux, il n'avait pas de langage assez éloquent, d'expression assez forte ni assez magnifique pour dépeindre ses divines prérogatives? *Un petit enfant nous est né, disait-il, et un fils nous a été donné; il portera sur son épaule la marque de sa principauté, et il sera appelé Admirable, Conseiller, Dieu Fort, Père du siècle futur, Prince de la paix*². A quoi donc le reconnaître ce Dieu tout-puissant par qui tout l'univers a été créé; ce souverain Monarque qui gouverne à son gré les royaumes et les empires, qui dispose, comme il entend, des sceptres et des couronnes, qui brise, quand il lui plaît, les trônes des puissants monarques et les fait tomber eux-mêmes du faite des grandeurs dans le comble de l'humiliation; ce Maître absolu qui commande à tous les éléments, *qui envoie la lumière*, dit un Prophète, et à

(1) *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum. Is. 45. 8.*

(2) *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus; et vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis. Is. 9. 6.*

*qui la lumière obéit avec crainte et tremblement; qui appelle les étoiles, et à qui les étoiles répondent : Nous voici*¹; encore une fois, à quoi donc le reconnaître, dans cet état de pauvreté, de souffrance et de profonde humiliation? S'il est roi, dit saint Bernard, où est le trône sur lequel il doit s'asseoir? où est le diadème qui doit ceindre son front? où est la couronne qui doit orner sa tête? où est sa cour royale? où est la foule des courtisans qui s'empressent de venir lui rendre leurs hommages? »

Il est vrai, il vient au monde dans l'obscurité et l'indigence; tout ce qui l'environne, à sa naissance, annonce la faiblesse et l'abjection; mais le ciel se déclare en sa faveur et le proclame ce qu'il est réellement. Un Ange est chargé de la part du Très-Haut de trouver des adorateurs à ce Dieu naissant. C'est à d'innocents et pauvres bergers que cet honneur est réservé; à un Dieu pauvre, des adorateurs pauvres conviennent de préférence. Il les aborde, il les invite à aller à Bethléem rendre leurs hommages au divin Enfant qui vient de naître, et, tandis qu'il leur parle, *ils sont investis et rayonnants de la clarté de Dieu*². A peine la mission de cet Ange est-elle remplie, qu'une troupe nombreuse de la milice céleste se réunit à lui; tous ensemble, ils font retentir les airs de cantiques d'allégresse, et ils nous apprennent que cette naissance *rend gloire au Très-Haut et apporte une paix éternelle à la terre*³. Bientôt après, une nouvelle étoile paraît en Orient et fait connaître aux Mages sa naissance; guidés par l'éclat de cette étoile, ils se mettent en route, ils arrivent à Bethléem, et ne l'ont pas plus tôt aperçu reposant dans cette crèche, qu'*ils se prosternent devant lui et l'adorent*. Ils ne s'en

(1) Qui emittit lumen, et vadit; et vocavit illud, et obedit illi in tremore. Stellæ autem... vocatæ sunt, et dixerunt: Adsumus; et luxerunt ei cum jucunditate qui fecit illas. *Baruch. 5. — 53. 54. 55.*

(2) Et claritas Dei circumfulsit illos. *Luc. 2. 9.*

(3) Facta est multitudo militiæ cœlestis, dicentium: Gloria in altissimis Deo et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc. 2. 14.*

tiennent pas là ; mais ils ouvrent leurs trésors, et, pour marque de leur dépendance et de leur soumission, ils lui font l'hommage des plus riches productions de leur contrée, en lui présentant *de l'or, de l'encens et de la myrrhe*¹. Eh quoi ! ne serait-il donc qu'un enfant ordinaire, « Celui qui s'annonce, dit saint Cyrille, dès les premiers instants de sa naissance, par tant de prodiges ; Celui que le ciel proclame comme le Sauveur des hommes et comme son Christ ; Celui qui renferme tout à la fois, en sa personne, tant de richesses et de pauvreté, une si grande obscurité et un si vif éclat ; Celui qui est si abjet par ses pauvres langes et si brillant par une nouvelle étoile, si petit sur la terre et si grand dans le ciel, qu'on porte comme un enfant et qu'on adore comme un Dieu ? »

A peine Jésus est-il sorti de son berceau, que les prodiges se multiplient et l'annoncent pour le Fils de Dieu. Quarante jours après sa naissance, Marie, sa sainte mère, le porte au temple de Jérusalem pour l'offrir au Seigneur, et il y paraît l'objet des complaisances du Père céleste. Le saint vieillard Siméon ranime une voix mourante, et prononce un cantique qui ne peut être inspiré que par l'Esprit-Saint lui-même ; Anne, la prophétesse, *annonce sa grandeur future à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël*², et tous deux, transportés d'une sainte joie, au comble de leurs vœux et de leurs désirs, disent mourir contents et quitter en paix cette vie, *parce que leurs yeux ont vu Celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations, la gloire du peuple d'Israël*³.

Il croît, il avance insensiblement en âge, et, sans s'être distingué au dehors autrement que par une entière soumission à Marie et à Joseph, il arrive à l'âge de douze ans. La

(1) Et procidentés adoraverunt eum ; et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. *Matth. 2. 11.*

(2) Omnibus qui expectabant redemptionem Israël. *Luc. 2. 38.*

(3) Quia viderunt oculi mei salutare tuum, lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël. *Luc. 2. — 50. 32.*

célébration de la Pâque lui fournit l'occasion de se trouver dans le temple avec les plus éclairés d'entre les Juifs. A cet âge, où les autres enfants savent à peine répondre, il interroge lui-même les Docteurs de la loi, qui voient avec frayeur et saisissement son enfance plus sage et plus éclairée que toute la maturité des vieillards; les questions qu'il leur propose, les réponses qu'il leur donne, prouvent que ses lumières sont indépendantes des années, que le langage divin lui est familier, et qu'il renferme en lui-même tous les trésors de la science et de la sagesse¹. Oh! que ce soleil de justice brille d'un grand éclat, dès son apparition dans le monde! que les premiers rayons de lumières qu'il répand, sont éblouissants! qu'ils attestent clairement une extraction divine! qu'ils annoncent une haute destinée! qu'ils présagent une magnifique carrière! Non, non, les nuages qui semblent l'envelopper dans son berceau, ne sauraient le dérober à nos regards; tout en lui dénote le Dieu qui règne en souverain Maître de l'univers; sa divinité perce et se fait jour à travers ces ténèbres, cette obscurité où l'a fait naître l'amour immense qu'il a eu pour les hommes.

Ainsi donc : I. Jésus a été véritablement grand et s'est montré Dieu au commencement de sa vie.

II. DURANT LE COURS DE SA VIE.

En effet, que ne sera-t-il pas dans son midi, après une aurore aussi lumineuse et si brillante? n'a-t-on pas lieu de s'attendre qu'il va s'élançer comme un géant pour fournir sa course², mais la course la plus belle et la plus majestueuse? Dieu, dès son entrée dans le monde, cessera-t-il de l'être durant le cours de sa carrière? Pour vous con-

(1) In agnitionem mysterii Dei Patris et Christi Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Coloss.* 2. — 2. 5.

(2) Exultavit ut gigas ad currendam viam. *Ps.* 18. 7.

vaincre du contraire, transportez-vous en esprit en ces temps fortunés, où Jésus-Christ vivait au milieu des faibles mortels, conversait avec les hommes devenus ses frères, signalait sa miséricorde par les prodiges les plus éclatants, et instruisait les peuples de la Judée, toujours on voit briller les rayons de sa grandeur et de sa divinité : 1° dans sa conduite; 2° dans ses miracles; 3° dans sa doctrine.

1° DANS SA CONDUITE.

Oui, suivez d'abord le détail de ses mœurs, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste orné de plus de vertus, plus universellement exempt de toutes les faiblesses, même des moindres imperfections les plus inséparables de l'humanité.

Quelle est sa sainteté, son innocence! Plus on le considère, plus cette sainteté se développe. Ses disciples, qui l'observent de plus près, sont les plus frappés de l'innocence inaltérable de sa vie, et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles de la sienne. Il ne parle jamais que le langage divin, jamais il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve; partout il paraît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières pour la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne, et il ne paraît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un Pharisien¹, que lorsqu'il ressuscite Lazare à la face de toute la Judée². Certes, la nature toute seule saurait-elle mener si loin la faiblesse humaine? Ah! sans doute, il faut bien qu'il soit saint, puisqu'il a défié plus d'une fois ses ennemis acharnés à sa perte et sans cesse occupés à épier ses moindres actions, de l'ac-

(1) *Luc. 7. 56.*

(2) *Joan. 11. 45.*

cuser d'aucune faute, et qu'il n'a pas craint de leur dire : *Qui de vous me convaincra de péché*¹? Et au jour de sa Passion, ne vit-on pas le disciple qui eut la perfidie de le trahir, rendre, quoiqu'il fût intéressé à donner des preuves du contraire, un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, en jetant aux pieds des princes des prêtres les trente pièces de monnaie qu'il avait reçues pour prix de sa trahison, et en confessant hautement qu'il avait péché en livrant le sang du juste²?

Quel est son zèle pour le salut des hommes ! C'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toute sa sollicitude, tous ses travaux, toutes ses fatigues, toutes ses courses, toutes les peines qu'il se donne; c'est pour sauver ses frères qu'il parcourt, durant l'espace de trois ans, toutes les villes et les bourgades de la Judée, qu'il annonce le royaume de Dieu dans les synagogues des Juifs. Rives du Jourdain, vous qui retentîtes si souvent de la voix de l'Homme-Dieu; plaines de Zabulon et de Nephthali³, confins de Tyr et de Sidon⁴, vous qu'il arrosa tant de fois de ses sueurs, qu'il sanctifia par ses pas, qu'il consacra par ses courses évangéliques, racontez-nous les merveilles dont vous fûtes si souvent les témoins; dites-nous combien de fois vous avez vu ce Pasteur charitable courir après la brebis égarée, pour la ramener dans le bercail du Dieu d'Israël ! Et toi, terre de Samarie, étale à nos yeux le spectacle touchant qu'il offrait, lorsque, assis sur le bord d'un puits, il attendait patiemment la Samaritaine pour lui parler du royaume des cieux et la convertir au Dieu de Jacob⁵ !

Quelle est sa douceur envers les pécheurs ! A sa manière d'agir à leur égard, on dirait qu'ils sont plus particulièrement l'objet de sa prédilection : il leur parle avec bonté, il

(1) *Quis ex vobis arguet me de peccato ? Joan. 8. 46.*

(2) *Dicens : Peccavi, tradens sanguinem justum. Matt. 27. 4.*

(3) *Maith. 4. 13.*

(4) *Marc. 7. 24.*

(5) *Joan. 4. 6.*

les accueille avec charité, il ne dédaigne pas de manger à leur table; enfin il use envers eux de tant de condescendance, que ses ennemis en prennent un sujet de scandale¹. Quelle différence entre ce Dieu-Homme et tous ces philosophes que vante l'antiquité païenne! Ceux-ci ne cherchaient qu'à blâmer les hommes et qu'à faire sentir leur faible et leur ridicule; mais Jésus-Christ ne parle de leurs défauts que pour en prescrire les remèdes. Ceux-ci n'étaient que les censeurs des faiblesses humaines; mais Jésus-Christ en est le médecin. Ceux-ci se faisaient un honneur et un mérite de reprendre dans leurs semblables, qui souvent valaient mieux qu'eux, des vices auxquels ils s'abandonnaient eux-mêmes dans le secret; mais Jésus-Christ ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et va même jusqu'à répandre des larmes sur les dérèglements d'une ville infidèle². D'après cela, n'est-il pas facile de conclure que les uns ne voulaient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant, tandis que Jésus-Christ ne pense qu'à les ramener dans la bonne voie, sans être touché de leur estime ni de leurs applaudissements?

Quelle est sa bonté à l'égard de ses disciples! Voyez comme il supporte patiemment leurs défauts et leur humeur grossière; il veut bien descendre pour eux dans les détails les plus minutieux; il pousse même la complaisance jusqu'à leur expliquer en particulier le sens des paraboles qu'il a proposées au public³; il les appelle ses amis, ses frères⁴, et cette charité s'étend jusque sur Judas qui le trahit⁵, jusque sur Pierre qui le renie⁶. Il ne s'arme de zèle que lorsqu'il s'agit de venger la gloire de son Père, de démasquer l'hypocrisie⁷ et de chasser du temple les profanateurs de la maison de Dieu⁸.

Quelle est sa présence d'esprit dans les circonstances les

(1) *Marc. 2. 16.* (2) *Luc. 19. 41.* (3) *Matth. 15. 15.* (4) *Joan. 15. 15.*
 (5) *Matth. 26. 50.* (6) *Luc. 22. 61.* (7) *Matth. 25 13.* (8) *Joan. 2. 15.*

plus imprévues et les plus délicates ! S'agit-il de contraindre une troupe de Pharisiens, venus pour le tenter, de payer le tribut aux princes de la terre, il déclare qu'*il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu*¹. S'agit-il de condamner ou d'absoudre une femme qu'on amène devant lui comme ayant été surprise en adultère, et de passer, d'après la sentence qu'il portera, ou pour l'ennemi du peuple, ou pour le destructeur de la loi de Moïse, il prononce un jugement qui ferme, à l'instant, la bouche à ses ennemis, et qui les remplit de honte et de confusion : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, leur dit-il, lui jette la première pierre*². S'agit-il de répondre aux questions les plus insidieuses que lui font ses envieux, quelle justesse ! quelle précision ! Ne dirait-on pas qu'il s'y est préparé longtemps à l'avance ? Comme la sagesse de ses réponses fait taire l'envie de ses ennemis et la change en admiration ! Eh quoi donc ! ne serait-il qu'un homme ordinaire, Celui dont toute la vie a été constamment remplie d'une foule de circonstances si merveilleuses et si extraordinaires ?

2^o DANS SES MIRACLES.

A cette conduite marquée de tant de caractères de grandeur et de divinité, que sera-ce si j'ajoute les miracles qu'il a opérés ? A peine a-t-il commencé sa carrière évangélique, que, dès les premiers pas qu'il y fait, le ciel s'ouvre sur sa tête, et annonce à la terre qu'*il est le Fils bien-aimé du Père éternel, l'objet de ses complaisances les plus chères*³. Il commande en maître à tous les éléments : ici, il marche

(1) Reddite ergo quæ sunt Cæsaris, Cæsari. et quæ sunt Dei, Deo. *Luc.* 20. 25.

(2) Exerit se, et dixit eis : Qui sine peccato est vestrùm, primus in illam lapidem mittat. *Joan.* 8. 7.

(3) Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui. *Matth.* 3. 17.

sur la mer avec un de ses disciples¹; là, il apaise une furieuse tempête près de submerger la barque sur laquelle il se trouve avec ses Apôtres²; à sa voix, l'eau est changée en vin³; cinq mille personnes sont rassasiées, dans un désert, avec quelques pains d'orge et quelques petits poissons⁴; les démons effrayés prennent la fuite devant lui, et confessent qu'il est le Fils de Dieu⁵. Il n'y a point de genre de maladie qu'il ne guérisse : à son commandement, les sourds entendent, les aveugles voient, les muets parlent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les paralytiques recouvrent l'usage de leurs membres, la mort même reconnaît son domaine et son autorité; désormais elle n'est plus sûre de sa proie.

Et de quels moyens se sert-il donc pour opérer de semblables prodiges? Ce n'est pas une puissance étrangère qu'il invoque; c'est par une vertu secrète et divine qui émane de lui-même⁶. Ce n'est pas comme Moïse, avec la verge mystérieuse d'Aaron, qu'il opère ces merveilles⁷; ce n'est pas comme le disciple d'Elie, en se revêtant du manteau de son maître⁸, qu'il commande aux éléments; c'est par sa propre autorité, c'est en son nom qu'il agit; et si quelquefois vous lui voyez lever les mains et les yeux vers le ciel, ce n'est que pour lui rendre grâces d'avoir revêtu son humanité sainte de la puissance d'en haut, et non pour implorer son secours, car il sait bien qu'il est l'égal de son Père et qu'il en sera toujours exaucé à cause de sa dignité⁹. Si, quelquefois encore, la boue dans ses mains rend la vue aux aveugles¹⁰, et sa salive, l'ouïe aux sourds¹¹, il sait, quand il le veut, se passer de ces faibles moyens, et une parole lui suffit. Il dit à un homme perclus de ses membres et paralytique depuis trente-huit ans, d'emporter son lit, et il l'em-

(1) *Matth. 14. 29.* (2) *Matth. 8. 26.* (3) *Joan. 2. 9.* (4) *Joan. 6. 10.*

(5) *Matth. 8. 29.* (6) *Luc. 6. 19.* (7) *Exod. 7. 19.* (8) *4. Reg. 2. 13.*

(9) *Exauditus est pro suâ reverentiâ. Hebr. 5. 7.*

(10) *Joan. 9. 6.*

(11) *Marc. 7. 33.*

porte¹; au jeune homme, fils de la veuve de Naïm, qu'on portait en terre, de se lever, et il se lève²; à Lazare, infect et mort depuis quatre jours, de sortir de son tombeau, et il en sort plein de vie et de santé³ : jamais plus calme et plus paisible que lorsqu'il opère les prodiges les plus éclatants, il est facile de reconnaître en lui le Dieu qui se jouait en créant l'univers.

Sa présence même n'est pas nécessaire, et les absents comme les présents ressentent les effets de sa volonté toute-puissante : *Allez*, dit-il au Centenier qui lui demandait seulement une parole pour la guérison de son serviteur absent et sur le point de mourir, *allez, puisque vous me croyez une telle puissance, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru*⁴; et le serviteur fut guéri à l'instant même, ainsi que le rapportent les Evangélistes. Or, je vous le demande, toutes ses actions sont-elles du ressort d'un homme ou d'un Dieu? Est-il surprenant, après tant de merveilles, que les Juifs aient reconnu que *jamais personne n'avait parlé avec tant d'autorité*⁵; qu'ils aient avoué qu'*on n'avait jamais vu de pareilles choses dans Israël, et que tous ces miracles ne pouvaient venir que de Dieu*⁶?

Et toutes ces merveilles, pourquoi les fait-il? C'est toujours pour donner des preuves de sa divinité : *Le premier de ses miracles, à Cana, en Galilée, fut*, dit l'Ecrivain sacré, *pour y manifester sa gloire à ses disciples, qui dès lors crurent en lui*⁷. Lorsqu'il voulut confondre la malignité de ses ennemis qui l'accusaient de blasphème, parce qu'il avait dit à un paralytique : *Mon fils, vos pé-*

(1) *Joan. 5. 8.*(2) *Luc. 7. 14.*(3) *Joan. 11. 43.*(4) *Vade, et sicut credidisti fiat tibi. Matt. 8. 13.*(5) *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo. Joan. 7. 46.*(6) *Nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo. Joan. 5. 2.*(7) *Hoc fecit initium signorum Jesus in Cana Gallilææ, et manifestavit gloriam suam, et crediderunt in eum discipuli ejus. Joan. 2. 11.*

*chés vous sont remis*¹, que fait-il? Il leur ferme la bouche aussitôt et il les écrase, pour ainsi dire, du poids d'un nouveau miracle : *Or, afin que vous sachiez*, leur dit-il, *que le Fils de l'Homme a le pouvoir de remettre les péchés, levez-vous, je vous le commande*, dit-il au paralytique, *emportez votre lit, et allez dans votre maison*². Ailleurs, vous le verrez se réjouir de la mort d'un ami qu'il aimait tendrement, parce qu'elle allait fournir à ses disciples une nouvelle occasion de croire en lui³, et à tout le peuple de le reconnaître pour l'envoyé de Dieu⁴. Il n'a que deux moyens à employer pour convaincre ses auditeurs qu'il est ce qu'il dit être, et il ne cesse de les faire valoir : *Si vous ne croyez pas ce que vos Ecritures et les Prophètes vous annoncent à mon occasion*, leur disait-il, *croyez donc à mes actions*⁵; *elles rendent témoignage pour moi que c'est le Père qui m'a envoyé*⁶. Or, dites-moi, sont-elles d'un homme ou d'un Dieu? à ces traits de lumière peut-on reconnaître les rayons de sa divinité, ou plutôt la Divinité elle-même?

1. DANS SA DOCTRINE.

Enfin, si je passe à la doctrine de Jésus-Christ, que de preuves incontestables n'y trouverai-je pas en faveur de cet Homme-Dieu! Qu'on prenne le saint Evangile, où cette doctrine se trouve consignée, qu'on le lise dans le calme et le silence des passions, et on y verra partout rayonner sa grandeur et sa divinité.

Que dirai-je des dogmes qu'il renferme? Si Jésus-Christ

(1) Homo, remittuntur tibi peccata tua. *Luc. 5. 20.*

(2) Ut autem sciatis quia filius hominis habet potestatem in terrâ dimittendi peccata, ait paralytico: Tibi dico, surge, tolle lectum tuum, et vade in domum tuam. *Luc. 5. 24.*

(3) Et gaudeo propter vos, ut credatis. *Joan. 11. 15.*

(4) Propter populum..., ut credant quia me misisti. *Joan. 11. 42.*

(5) Si mihi non vultis credere, operibus credite. *Joan. 10. 58.*

(6) Ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me. *Joan. 5. 36.*

n'était pas Dieu, se serait-il avisé de composer des mystères incompréhensibles qui choquent et qui contrarient toutes les idées universellement reçues, des mystères qui heurtent de front toutes nos connaissances et nos préjugés, qui humilient si fort cette raison superbe, si fière, si curieuse de tout connaître et de tout approfondir? Il se serait mis à la portée de ses semblables, et il aurait cherché à suivre et à favoriser les idées de son siècle; il n'aurait pas parlé d'un seul et vrai Dieu en trois personnes divines et distinctes, d'un péché d'origine qui passe des pères aux enfants et souille les premiers moments de notre existence, d'une éternité de supplices pour punir une seule faiblesse, un moment d'ivresse et de passion. Je demande si ce sont là des vérités qu'il aurait choisies pour s'accréditer et faire fortune.

Que dirai-je de sa morale? Quoi de plus parfait et de plus pur que cette morale? Est-ce l'esprit humain qui a pu enfanter ce code admirable qui ferait de la terre le séjour de l'innocence et du bonheur, s'il était exactement suivi? Aimer les hommes comme soi-même, oublier les injures, pardonner les offenses, vaincre le mal par le bien, se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent, voilà la morale de l'Évangile. *Autrefois*, nous dit cet Homme-Dieu, *il était écrit : Vous haïrez vos ennemis, et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs*¹. Un homme qui aurait voulu en imposer à l'univers, aurait-il lancé des anathèmes

(1) Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos..., ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est; qui solem suum oriri facit super bonos et malos, et pluit super justos et injustos. *Matth. 5. — 43. 44. 45.*

contre les riches et les puissants de la terre? aurait-il inventé une maxime si rebutante pour la nature? *Heureux ceux qui pleurent*¹! *Heureux ceux qui souffrent à cause de la justice*²! *Vous serez heureux, lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on vous chargera d'injures et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous*³.

Un imposteur se serait bien gardé surtout de contrarier, de gêner les passions favorites de notre cœur, et voilà que Jésus-Christ leur déclare la guerre à toutes. Bien loin de rien accorder à cet esprit d'orgueil qui voudrait dominer partout, il l'accable et le terrasse d'une seule de ses maximes : *Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux*⁴; au lieu de caresser et de nourrir cet amour du plaisir que nous portons en nous-mêmes, cette passion qui fait tant de ravages, dans une âme, il l'étouffe, l'arrête dans son principe en défendant jusqu'à la pensée du mal et en nous disant : *Quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur*⁵; à cette soif insatiable de l'or qu'ont les hommes, à cet esprit de cupidité qui ne dit jamais : *C'est assez*, mais toujours : *Apporte, apporte*⁶, Jésus-Christ oppose ce précepte si simple et si noble tout à la fois : *Faites-vous des trésors dans le ciel, où la rouille et les vers ne peuvent rien*⁷; que

(1) *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur! Matth. 5. 5.*

(2) *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum! Matth. 5. 10.*

(3) *Beati estis cùm maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos. Matth. 5. 11.*

(4) *Nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Matth. 18. 3.*

(5) *Quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est eam in corde suo. Matth. 5. 28.*

(6) *Sanguisugæ... dicentes : Affer, affer. Prov. 30. 15.*

(7) *Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur. Matth. 6. 20.*

vous servirait-il de gagner l'univers, si vous veniez à perdre votre âme¹?

Que dirai-je de ses paraboles? Quelle simplicité et quelle sublimité tout ensemble! quel charme dans sa manière de raconter! Ah! combien le récit de cet Homme-Dieu attache, lorsqu'il dépeint ce Prodiges qui, après avoir mangé tout son bien en vivant dans la débauche, prend le parti de retourner dans la maison paternelle et de rentrer en grâce avec son père! comme il possède l'art de toucher, lorsqu'il représente ce même père courant à lui, se jetant à son cou, le couvrant de ses baisers, l'arrosant de ses pleurs, et prévenant ainsi cet enfant prévaricateur dans l'aveu qu'il va faire de ses fautes! comme il a le secret d'attendrir jusqu'aux larmes, lorsqu'il lui met encore dans la bouche ces paroles si touchantes : *Il fallait bien se réjouir : car ce cher enfant que voici, était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il est retrouvé².* Partout ailleurs, quelle justesse! quelle précision! quelle exactitude! comme il est aisé d'apercevoir que c'est la sagesse éternelle qui prononce des oracles! On a beau faire, il est impossible d'en méconnaître les traits.

Qu'il me soit permis de vous citer ici l'oracle et le maître de l'impiété moderne, le trop célèbre J.-J. Rousseau, dans cet éloge sublime qu'il a fait de la doctrine de Jésus-Christ, dans un de ces moments où la force de la vérité imposait silence à ses passions : « Je vous l'avoue, dit-il, la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Non, jamais la vérité n'a parlé un pareil langage, jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité; on n'en quitte pas la lecture sans devenir meilleur qu'auparavant. Voyez les livres des phi-

(1) Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiat? *Matth. 16. 26.*

(2) Epulari autem et gaudere oportebat; quia frater tuus hic, mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est. *Luc. 15. 32.*

losophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il qu'un livre, à la fois si sage et si sublime, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses!... Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Non, ce n'est pas ainsi qu'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est éluder la difficulté sans la détruire. Il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale, et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. »

Ainsi donc : 2^o Jésus-Christ a été véritablement grand et s'est toujours montré Dieu durant le cours de sa vie.

III. A LA FIN DE SA VIE.

Enfin les temps sont accomplis, la carrière s'achève, le soleil touche à son déclin; nous allons le contempler à son couchant, et, à ce terme, les rayons de sa grandeur et de sa divinité ne sont pas moins brillants.

En effet, je me reporte à cet instant où Jésus-Christ, sentant sa dernière heure approcher, se retire dans le jardin des Oliviers, après avoir célébré la dernière cène avec ses Apôtres; à peine est-il sorti d'une longue et cruelle agonie qui l'a réduit à la dernière extrémité, qu'une troupe de satellites s'avance pour se saisir de sa personne. Mais que vois-je? tout faible qu'il est, il paraît sur son front et dans sa personne je ne sais quel air de supériorité et quel

ascendant que leurs yeux ne peuvent soutenir; un seul de ses regards est un éclair qui les éblouit, une seule de ses paroles est un coup de foudre qui les écrase. Il est seul; à ceux qui disent le chercher, il ne répond que ces deux mots : *C'est moi*¹, et à l'instant *ils tombent tous à la renverse*². Sur le point d'être humilié à l'excès, d'être rassasié d'opprobres et d'injures, d'être anéanti sous le poids de tous les outrages réunis en lui seul, un rayon de sa divinité perce, et ses ennemis sont forcés de céder au Maître du tonnerre.

Cependant il veut bien se laisser charger de chaînes; on le conduit de tribunal en tribunal; on l'interroge, on le sollicite, on lui fait toutes sortes de questions sur différents sujets, et il ne dit mot. Son crime capital, aux yeux de ses adversaires, est de s'être dit le Fils de Dieu et Dieu lui-même; on le presse de répondre sur ce grief, et c'est le seul sur lequel il se permette de parler : *Oui, je suis ce que vous dites*, leur répondit-il d'un ton ferme et plein de majesté, *oui, vous l'avez dit, et je vous déclare que vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté Dieu, qui viendra sur les nuées du ciel*³. Est-il donc seulement homme Celui qui soutient un pareil personnage avec autant de calme que de dignité?

Quelques instants après, il est livré entre les mains d'une vile soldatesque qui l'insulte de la manière la plus outrageante, et qui se porte contre lui aux derniers excès de rage et de cruauté. On lui crache au visage⁴, on meurtrit sa face de soufflets⁵, on lui enfonce dans la tête une couronne d'épines⁶, on lui fait endurer une longue et cruelle flagellation⁷, on couvre d'ignominie sa personne

(1) Dicit eis Jesus : Ego sum. *Joan.* 18. 5.

(2) Ut ergo dixit : Ego sum, abierunt retrorsum. *Joan.* 18. 6.

(3) Dicit illi Jesus : Tu dixisti; verumtatem dico vobis, quia amodo videbitis Filium hominis sedentem à dextris virtutis Dei et venientem in nubibus cœli. *Matth.* 26. 64.

(4) *Matth.* 26. 67. (5) *Matth.* 26. 27. (6) *Joan.* 19. 2. (7) *Joan.* 19. 1.

sacrée; vous diriez que chacun se dispute à qui lui portera les plus rudes coups; Judas, son homme de confiance, l'a livré pour un vil intérêt¹; Pierre, le chef de ses Apôtres, le renie avec des imprécations horribles²; presque tous ses disciples s'enfuient et l'abandonnent³, et cependant, tout seul, tout délaissé qu'il est, il fait face à tous ses ennemis; il montre toujours la même grandeur d'âme et la même fermeté; il ne lui échappe pas une seule plainte contre ses persécuteurs. L'homme seul, sans se déconcerter, serait-il capable d'un pareil héroïsme?

Après le jugement le plus inique qu'il soit possible d'imaginer, on le condamne à mourir sur la croix; on le fait traverser toutes les rues de Jérusalem, chargé de l'instrument honteux de son supplice⁴. Il marche au milieu des cris et des huées d'une vile populace qu'il n'a cessé de combler de bienfaits, et qui, par la plus monstrueuse ingratitude, s'attroupe sur son passage pour l'accabler d'injures et de malédictions. Il marche entouré d'une troupe de soldats, ministres de la justice, et escorté des pontifes, des prêtres, de tous ses ennemis qui repaissent leurs yeux du spectacle de ses humiliations. A peine peut-il se trainer dans l'accablement des souffrances où il est, et le fardeau dont on a chargé ses épaules meurtries et ensanglantées, est tellement pesant, qu'il le fait succomber plusieurs fois dans la voie douloureuse qu'il doit parcourir; néanmoins, aussitôt qu'il a aperçu, au milieu de la foule, sa sainte mère et d'autres saintes femmes qui fondaient en larmes, à la vue de l'état lamentable où il est réduit, il leur défend de le plaindre; il veut que, sans penser à lui, elles tournent toute leur compassion sur elles et sur leurs enfants: *Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants*⁵. Mais quel

(1) *Luc. 22. 47.* (2) *Marc. 14. 71.* (3) *Marc. 14. 50.* (4) *Joan. 19. 17.*

(5) *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete et super filios vestros. Luc. 23. 28.*

est donc cet homme si supérieur à l'humanité? ou plutôt, est-il seulement un homme celui qui, dans la situation affreuse où il se trouve, allant à une mort certaine et honteuse, presque mort déjà de fatigues, d'épuisement et de souffrances, s'oublie ainsi lui-même, n'est occupé que des autres, défend à ses amis de le pleurer, et veut qu'ils ne déplorent que leurs propres malheurs?

Arrivé sur la montagne du Calvaire, on rassemble, on épuise, pour le tourmenter, tout ce que peut imaginer la cruauté la plus farouche; on étouffe pour lui ces sentiments naturels de compassion qui nous font si fort intéresser pour ceux qui souffrent. Si l'on fait semblant de lui donner quelques secours, ce ne sont que des secours assaisonnés par la haine; on lui présente à boire un vin mêlé de fiel¹; ensuite, on le dépouille de ses vêtements²; on l'attache à l'arbre de la croix³; on perce ses pieds et ses mains de gros clous; on l'élève avec de rudes secousses, et le voilà suspendu entre le ciel et la terre, ressentant en lui-même toute l'amertume que peuvent causer les opprobres, les humiliations, les douleurs, les souffrances les plus inconcevables. Et pendant toute cette scène sanglante, que dit, que fait Jésus-Christ? Il demande grâce pour ses bourreaux : *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur*. C'est peu de demander grâce pour eux, il va jusqu'à les excuser auprès de son Père : *Car*, ajoute-t-il, *ils ne savent ce qu'ils font*⁴.

« Où est l'homme, où est le sage, s'écrie encore une fois l'ennemi le plus déclaré de la divinité de Jésus-Christ, le philosophe de Genève, qui peut souffrir et mourir ainsi sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ; la ressemblance est si frappante, que tous les Pères de l'Eglise l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de

(1) *Matth. 27. 34.*(2) *Marc. 15. 24.*(3) *Luc. 23. 35.*(4) *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt. Luc. 23. 34*

s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas avoir pour comparer le Fils de Sophronisque au Fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage. La mort de ce sage philosophe tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés à sa perte. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. »

Enfin Jésus-Christ est près de rendre le dernier soupir : déjà sa tête se penche, ses yeux se ferment, ses lèvres, d'où coulaient en abondance les paroles de vie, deviennent froides et livides, une sueur mortelle se répand sur tout son corps, il meurt... Il meurt, et, en mourant, il pousse un grand cri¹ que j'appellerais volontiers le cri d'un triomphateur glorieux qui annonce hautement la victoire qu'il vient de remporter sur le monde et l'enfer. A ce cri puissant, le ciel et la terre sont ébranlés, la nature entre dans un bouleversement général, le soleil s'éclipse² par une rencontre avec la lune directement opposée aux lois physiques des planètes, l'air se couvre, durant trois heures entières, d'épaisses ténèbres³, le voile du temple se déchire⁴, et par-là le reconnaît pour pontife de l'alliance nouvelle, les rochers se fendent⁵, les pierres des tombeaux se brisent, les sépulcres s'entr'ouvrent⁶ et vomissent leurs morts qui apparaissent aux vivants effrayés⁷; c'est un cri général de l'univers, qui, par le renversement de ses lois, semble pleurer dans lui la mort de son Auteur. Catastrophe si étonnante et si extraordinaire, que le fameux Denis, l'Aréo-

(1) *Matth.* 27. 50. (2) *Luc.* 23. 45. (3) *Luc.* 23. 44. (4) *Luc.* 23. 46.
 (5) *Matth.* 27. 51. (6) *Matth.* 27. 52. (7) *Matth.* 27. 55.

pagite, alors grand philosophe et converti depuis à la religion chrétienne, ne balançâ pas de s'écrier au milieu de l'Aréopage, étant témoin de ce bouleversement général : « Ou l'univers va rentrer dans le chaos et dans le néant, ou l'Auteur de la nature souffre. » Il meurt, et, en mourant, il réconcilie le ciel avec la terre, il enchaîne les puissances infernales, il terrasse le monde; puis, voyant ses grands desseins glorieusement terminés, il s'endort paisiblement sur le champ de bataille où il a vaincu ses ennemis. Il meurt, et, trois jours après son supplice sur l'arbre de la croix, il sort vainqueur, par sa propre puissance, des bras de la mort¹, pour ne plus jamais mourir; ses ennemis ont beau apposer à son tombeau le sceau public, l'environner d'une garde formidable et nombreuse, vains moyens! inutiles précautions! rien ne l'empêche d'en sortir triomphant et victorieux, au jour précis qu'il avait prédit pendant sa vie, et de se montrer plein de vie à ses Apôtres et à tous ses disciples². Il meurt, et, quarante jours après sa glorieuse Résurrection, en présence de ces mêmes Apôtres et de plus de cinq cents disciples, il s'élève majestueusement dans le ciel³, non comme Elie sur un char de feu⁴, mais par sa propre vertu. Il meurt, et, cinquante jours après sa mort, il envoie à ses Apôtres et à ses disciples l'Esprit-Saint⁵, qui, en les perfectionnant dans la science du salut, va leur communiquer ce courage et cette force héroïques dont ils seront animés tout le reste de leur vie, lorsqu'ils annonceront, dans toutes les parties du monde, la doctrine qu'il leur a commandé d'enseigner, et qu'ils scelleront de leur sang la religion qu'il est venu établir sur la terre.

Ainsi, vous le voyez, Jésus-Christ, le véritable soleil de justice, n'a cessé de briller, durant tout le cours de sa glorieuse carrière, de l'éclat le plus vif, et sa divine lumière

(1) *Marc. 16. 6.*(2) *Joan. 20. 19.*(3) *Act. 1. 9.*(4) *4. Reg. 2. 11.*(5) *Act. 2. 4.*

n'a pas été moins resplendissante à son couchant, qu'elle l'avait paru à son midi et à son aurore; il s'est montré partout et en tout temps également grand, également Fils de Dieu et Dieu lui-même, soit qu'on le considère au commencement de sa vie, durant sa vie ou à la fin de sa vie.

CONCLUSION.

Maintenant, à la vue de cet assemblage de merveilles, que nous reste-t-il à faire, sinon à nous écrier avec l'apôtre saint Thomas : *Oui, vous êtes vraiment mon Seigneur et mon Dieu*¹; ou avec ces Anges dont parle saint Jean dans son Apocalypse : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction; oui, à vous appartiennent la bénédiction, l'honneur, la gloire, la puissance dans les siècles des siècles*²! Aimons donc à contempler ce divin Sauveur dans les trois périodes de sa vie, où je vous ai fait voir qu'il a donné des preuves incontestables de sa divinité; allons à la crèche avec les bergers et les Mages, et, comme eux, prosternons-nous devant ce Dieu réduit, par amour pour nous, à l'état de l'enfance, de la petitesse et de l'abjection; suivons-le dans le cours de sa vie mortelle, attachons-nous à ses pas divins, et, avec toute cette foule émerveillée de sa doctrine et de ses miracles, écrivons-nous : *Un grand Prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple*³; ou avec l'apôtre saint Pierre : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant*⁴; montons sur le Cal-

(1) Respondit Thomas : Dominus meus et Deus meus. *Joan.* 20. 28.

(2) Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. Sedenti in throno et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum. *Apoc.* 5. — 12. 13.

(3) Magnificabant Deum, dicentes : Quia Propheta magnus surrexit in nobis; et quia Deus visitavit plebem suam. *Luc.* 7. 16.

(4) Simon Petrus dixit : Tu es Christus, Filius Dei vivi. *Matth.* 16. 16.

vaine, où une multitude de prodiges éclatants et inouis attestent sa divinité, et, comme ces Juifs qui en descendaient, en se frappant la poitrine et en s'écriant : *Celui-là était vraiment le Fils de Dieu*¹, disons-lui avec l'Eglise, l'esprit pénétré des sentiments de la foi la plus vive : « Oui, ô Jésus-Christ, vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, avec le Saint-Esprit dans la gloire de Dieu le Père²; » vous seul méritez les hommages et les adorations du ciel et de la terre.

Mais ne nous en tenons pas là, et, pour bien entrer dans l'esprit de l'Eglise par rapport au mystère de ce jour, méditons sur les divins enseignements que ce Sauveur des hommes nous donne sous le couteau de la Circoncision, en recevant dans sa chair la marque du péché. 1° Il nous apprend que, puisque c'est nous-mêmes qui avons péché, nous devons en porter la confusion dans notre esprit et la peine dans notre corps, suivant cette parole de l'apôtre saint Paul : *La tribulation et l'affliction doivent être le partage de quiconque a fait le mal*³. 2° Il nous apprend qu'il faut indispensablement nous assujettir à tout ce qui est de notre devoir dans notre saint état, puisqu'il a voulu se soumettre à cette sanglante cérémonie sans aucune obligation. 3° Il nous apprend à porter avec autant de joie que de patience les fautes des autres, ne nous excusant point si on nous les impute, à moins que nous n'ayons des raisons qui nous engagent à nous justifier. Ah ! si nous étions bien humbles et mortifiés, que nous entrerions avec joie dans les sentiments de Jésus-Christ, et que nous dirions volontiers avec ce divin Sauveur s'humiliant et souffrant dans ce

(1) Dicitur : Verè Filius Dei erat iste. *Matth.* 27. 54.

(2) Quoniam tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu in gloriâ Dei Patris. *Prec. Missæ, in doxologia : Gloria in excelsis Deo.*

(3) Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primùm, et Græci. *Rom.* 2. 9.

mystère : *On m'a fait payer ce que je n'ai pas usurpé*¹ !
 4° Enfin il nous apprend, en commençant aujourd'hui l'office de Rédempteur, à nous consacrer à lui par une nouvelle oblation dans ce commencement d'année, à l'adorer comme le principe et la fin de notre vie, et à nous abandonner entre ses mains pour le temps et pour l'éternité, lui disant avec le Roi-Prophète : *Oh! oui, vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains*².

O divin Jésus, par ce sang précieux dont vous avez versé les premières gouttes dans votre Circoncision, purifiez mon cœur de ses dérèglements passés ; sanctifiez l'année que je vais commencer ; faites que je répare, par une sincère pénitence, les années que j'ai malheureusement perdues autrefois, et prostituées au monde et au démon ; accordez-moi la grâce de reprendre mes exercices de piété avec une nouvelle ferveur, de m'acquitter de mon emploi avec un nouveau zèle, comme si je n'avais plus que cette année à vous servir sur la terre. Ah ! puissé-je dire une bonne fois avec le Roi-Prophète : *Oui, c'en est fait, la résolution est prise, je veux être tout à Dieu et je sens que ce changement vient de la droite du Très-Haut*³. Ainsi soit-il.

(1) Quæ non rapui, tunc exolvebam. *Ps. 68. 6.*

(2) Deus meus es tu, in manibus tuis sortes meæ. *Ps. 50. 15.*

(3) Et dixi : Nunc cœpi ; hæc mutatio dexteræ Excelsi. *76. 10.*

I. ÉPIPHANIE.

CARACTÈRES DE LA FOI DES MAGES.

1. *Elle est prompte et soumise.*
 2. *Elle est intrépide et inébranlable.*
 3. *Elle est vive et agissante.*
-

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

L'eussions-nous pensé, mes Sœurs, qu'un enfant pauvre, renfermé dans une étable, enveloppé de langes, couché dans une crèche, reposant sur un peu de paille, rejeté et abandonné de tous, dût attirer d'une contrée lointaine des grands du monde, des sages du siècle, des rois même, selon l'opinion commune, pour l'adorer et déposer à ses pieds leurs couronnes? Qu'un puissant monarque, environné de toute la majesté royale, assis sur un trône éclatant, reçoive les respects et les hommages d'une foule de courtisans; que la reine de Saba, par exemple, vienne du fond du midi, pour contempler Salomon, s'assurer par elle-même de sa profonde sagesse et lui apporter de riches présents¹, je n'en suis pas surpris; Salomon est un grand roi qui remplit l'univers tout entier du bruit de son nom,

(*) Regina Saba, audità famà Salomonis in nomine Domini, venit tentare eum in ænigmatibus..., cum divitiis. 3. Reg. 10. — 1. 2.

de sa gloire et de sa magnificence; c'est le sage, par excellence, dont toute la Palestine attentive révere avec étonnement les paroles et les jugements comme autant d'oracles. Mais que l'enfant Jésus, dans cet état de pauvreté, d'abaissement et de souffrance où la foi nous le montre, ne s'exprimant que par des larmes et de plaintifs vagissements, reçoive aujourd'hui les hommages de trois puissants rois, des sages de la Chaldée, venus des extrémités de l'Orient, voilà ce que nous ne pouvons comprendre et ce que nous ne saurons jamais assez admirer.

Quoi qu'il en soit, et quelque étonnant que paraisse ce grand mystère que l'Eglise nous propose, en ce jour, comme un des principaux de notre sainte religion, tâchons de nous édifier et de nous instruire par la conduite des Mages, « qui sont à l'égard des chrétiens, dit un grand Docteur de l'Eglise, ce qu'Abraham a été à l'égard des Juifs, c'est-à-dire nos modèles et nos maîtres en la foi, dans la Loi nouvelle, comme ce grand Patriarche a été le père des croyants, dans la Loi ancienne; » et de même que la sainte Ecriture, laissant à part les autres vertus d'Abraham, son mépris du monde, sa piété, sa charité, semble ne s'être attachée qu'à louer son obéissance, où éclate sa foi, ainsi je veux fonder principalement l'éloge des Mages, par rapport au mystère que nous célébrons, sur les qualités admirables de leur foi. D'abord, considérons-les dans leur pays où ils voient l'étoile miraculeuse; ensuite, suivons-les dans la ville de Jérusalem où ils annoncent la naissance de Jésus-Christ; enfin entrons avec eux dans l'étable de Bethléem où ils trouvent et adorent l'enfant Jésus, nous remarquons dans toute leur conduite les trois excellentes qualités d'une foi très-parfaite : 1. Elle est prompte et soumise ; 2. Elle est intrépide et inébranlable ; 3. Elle est vive et agissante. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ÉPIPHANIE.

I. ELLE EST PROMPTE ET SOUMISE.

La docilité est la première qualité que doit avoir la foi ; aussitôt que sa divine lumière brille aux yeux d'un infidèle, il doit les ouvrir pour suivre les vérités qu'elle lui découvre, et faire à Dieu le premier hommage de son cœur par la soumission de son esprit. C'est le commandement que Dieu a fait aux nations par la bouche du prophète Isaïe : *Je ferai*, dit le Seigneur, *que tous vos enfants soient instruits de Dieu même*¹ ; et Jésus-Christ, dans l'Évangile, faisant allusion à ce passage d'Isaïe, disait : *Il est écrit dans les Prophètes qu'ils seront tous disciples de Dieu même*². Et n'est-ce pas ce que le même Sauveur veut nous enseigner par ces paroles : *En vérité, je vous le dis, si vous ne changez et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*³ ? voulant nous donner à entendre par là qu'il faut devenir des enfants qui ont la raison sans en avoir l'usage, qui croient simplement et avec docilité tout ce qu'on leur dit.

Or, c'est ce que nous voyons dans la conduite des Mages. Au moindre signe qui leur paraît de Jésus-Christ, ils viennent de l'Orient, c'est-à-dire de la Perse ou de la Chaldée, contrée qui, à l'égard de la Palestine, est une région orientale : *Nous avons vu son étoile en Orient*, disent-ils, *et nous sommes venus*. Ils ne balancent pas un instant, ils ne délibèrent pas, ils ne s'arrêtent pas à former de vains projets ni à prendre de longues mesures ; attentifs à l'étoile qui les éclaire, et uniquement appliqués à chercher celui qu'elle leur annonce, ils hâtent leur marche et s'empressent de suivre la lumière qui les conduit au berceau du Fils de Dieu.

(1) Ponam universos filios tuos doctos à Domino. *Is. 54. 13.*

(2) Est scriptum in Prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei. *Joan. 6. 45.*

(3) Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrābitis in regnum cœlorum. *Matth. 18. 3.*

Qu'un apôtre de Jésus-Christ, qu'un prédicateur de l'Évangile vienne nous annoncer le royaume de Dieu et nous enseigner les vérités du salut, il peut nous convaincre et nous persuader d'autant plus facilement, qu'il nous explique ces vérités saintes par des arguments auxquels on ne peut répliquer ; qu'il résout les difficultés, qu'il satisfait aux doutes d'une manière péremptoire ; que, pour nous affermir dans la foi, il peut nous mettre devant les yeux ces grands motifs de crédibilité capables de triompher des esprits les plus opiniâtres et les plus indociles : c'est-à-dire les prophéties de l'Ancien Testament accomplies dans le nouveau, les prédications de Jésus-Christ, ses miracles, sa doctrine, son Évangile annoncé par toute la terre et reçu par tout l'univers, la religion établie avec éclat dans toutes les parties du monde, la foi fondée sur l'idolâtrie, la croix en honneur sur le front et le diadème des rois, le sang de dix-huit millions de martyrs, l'Église triomphant de ses ennemis, après trois cents ans de persécution, la succession perpétuelle de ses Pasteurs, les savants écrits de ses Docteurs et de ses Pères, son enseignement constant et universel. Je vous le demande, les Mages avaient-ils ces grands arguments, ces preuves de toute espèce « qui sont, dit saint Augustin, comme une nuée de témoignages et un motif de croyance irrésistible par rapport aux vérités de la foi? » Eh ! non ; ils n'ont qu'un signe muet qui pouvait être équivoque et qui se présente avec assez d'incertitude. Cependant, à la vue de ce simple signe, dociles à la lumière intérieure qui les éclaire, ils surmontent généreusement toutes les raisons qu'une fausse politique ou une considération purement humaine voudrait leur suggérer. En vain les plus tendres engagements semblent les retenir ; en vain les plus grands obstacles semblent devoir s'opposer à leurs desseins : pays, famille, parents, amis, royaume, longueur du voyage, difficulté des chemins, intempérie de la saison, route inconnue, rien n'est capable de les retenir ; à l'exemple du patriarche Abraham, ils quittent à l'instant *leur terre*

et leur parenté¹, ils se mettent en chemin sans s'inquiéter si quelque ambitieux ne profitera pas de leur absence pour s'emparer de leurs états : *Nous avons vu l'étoile en Orient*, disent-ils, *et nous sommes venus*. O Mages, que votre foi est soumise ! qu'elle est prompte à suivre les mouvements de l'inspiration divine ! Non, il n'appartient qu'à vous, ô mon Dieu ! qui tenez en votre main les cœurs des rois, de leur donner ces divines impressions de votre esprit avec les moyens les plus faibles, et de leur faire surmonter, par une grâce puissante et victorieuse, toutes les oppositions de la fausse sagesse du siècle.

Voilà bien la docilité qu'une âme sincèrement chrétienne et religieuse apporte aux vérités de la foi ; c'est ainsi qu'elle ouvre les yeux aux rayons de cette divine lumière qui brille maintenant de toute part. Convaincue que toute la science des hommes n'est qu'une orgueilleuse et impuissante curiosité, elle fait un hommage sincère de son esprit, par la foi, à la souveraine raison de Dieu, qui seul peut nous affermir dans la vérité ; au lieu de ressembler à ces religieuses qui, voulant s'immiscer dans des questions purement du ressort de la théologie, ont donné à l'Eglise affligée de tristes scènes de scandale, à différentes époques de notre histoire ecclésiastique, elle se garde bien, flottante et irrésolue comme elles, *de se laisser emporter*, suivant la pensée de l'apôtre saint Paul, par le libertinage de croyance, *à tout vent de doctrine*² ; toujours attentive à tenir sa raison entièrement soumise à l'obscurité des mystères de notre sainte religion, elle rougirait d'oser *s'élever*, comme le dit le même Apôtre, par un orgueil criminel, *au-dessus de la science de Dieu*³ ; devenue comme un enfant par la simplicité et la soumission de sa foi, elle ne s'avise pas, errant au gré de ses folles pensées, d'approuver ou de condamner, suivant

(1) Egredere de terrâ tuâ et de cognatione tuâ. *Genes. 12. 1.*

(2) Ut jam non... circumferamur omni vento doctrinæ. *Ephes. 4. 14.*

(3) Extollentes se adversus scientiam Dei. *2. Cor. 10. 5.*

ses caprices, toute doctrine conforme ou contraire à ses faibles connaissances et à son savoir superficiel ; bien loin de se faire un système de religion à sa fantaisie, elle aime mieux s'attacher aux règles d'une vérité éternelle, que de se conduire par les faibles lumières d'une raison toujours portée à s'égarer, et préfère se soumettre à l'autorité de l'Eglise non moins qu'à la parole de Dieu, plutôt que de vouloir les soumettre à son jugement et de les faire comme dépendre de son propre esprit.

En effet, voilà ce qui est arrivé à ces épouses infidèles, à ces vierges devenues, à cause de leur obstination et de leur opiniâtreté, folles de sages et de prudentes qu'elles avaient été auparavant. Malheureuses ! fallait-il, ainsi que le grand Apôtre le reprochait aux fidèles de son temps, *avoir si bien couru* d'abord dans la carrière religieuse, pour s'arrêter ensuite en si beau chemin et *ne pas obéir à la vérité*¹ ? Mais je m'arrête, car je craindrais, en vous dépeignant la conduite de ces épouses révoltées contre Jésus-Christ, leur divin Epoux, et contre son Eglise qu'il a investie de son autorité, de contrister le cœur des épouses fidèles, sincèrement et constamment attachées à cette même Eglise, qui me prêtent en ce moment une attention si soutenue. Heureusement que nous n'en sommes plus au XVII^e siècle, et que ces temps de scandale où le Jansénisme était à la mode, permettez-moi cette expression, sont passés. Néanmoins, à la vue de ce torrent que grossissait, chaque jour, un esprit d'indépendance et de révolte contre l'autorité émanée de Dieu ; esprit funeste qui, par des lectures et des prédications contre la foi orthodoxe, se répandait, comme par autant de canaux empoisonnés, dans un grand nombre de Communautés religieuses ; à la vue de cet affaiblissement, de cette décadence, de ce dépérissement de la foi jusque dans la terre des Saints, quelles pénibles réflexions

(1) O insensati Galatæ..., currebatis benè ; quis vos impedivit veritati non obedire ? Galat. 3. 7.

ne nous est-il pas permis de faire, et quelles pensées affligeantes viennent se présenter à notre esprit ! Faut-il être surpris, dès lors, si toutes ces religieuses ont fini par déshonorer, en menant une vie dissipée et mondaine, cette Eglise pure, sans tache, qu'elles avaient d'abord affligée par des entêtements opiniâtres, des mépris affectés et des révoltes ouvertes ? Faut-il s'étonner si quelques-unes d'entre elles, à cause de leur conduite criante et scandaleuse, n'ont plus habité que *sur des ruines et des décombres*¹, selon l'expression du prophète Isaïe, dans des Communautés mutilées, sapées jusque dans leur fondement, entièrement déchues de leur ferveur primitive et devenues tout à fait méconnaissables ? Faut-il trouver étrange si ce royaume de Dieu, que ces esprits révoltés, ces vierges changées en esprits de ténèbres, avaient méconnu, leur a enfin été enlevé pour être donné à d'autres religieuses qui, plus dociles aux enseignements de l'Eglise, et vivant sous une heureuse réforme, *l'ont fait fructifier dans leurs âmes*² ?

Mais revenons à nos Mages : *Nous avons vu son étoile en Orient*, disent-ils, *et nous sommes venus*. Quel exemple pour vous, ô épouses de Jésus-Christ, quel modèle de la docilité avec laquelle vous devez suivre, vous aussi, l'étoile que Dieu vous envoie ! Or, quelle est cette étoile, sinon le guide qu'il vous donne, soit pour vos confessions, soit pour votre direction spirituelle ? Et pour m'en tenir ici à la direction, que de biens produits dans une âme, quand elle y apporte cette docilité ! que de bons effets pour ce qui concerne l'avancement dans la perfection religieuse ! Elle éclaire tout à la fois l'esprit, elle rassure la volonté, elle réprime l'amour-propre.

Oui, elle éclaire l'esprit. Ah ! sans aucun doute, il ne faut pas donner sa confiance à tout le monde, c'est là un

(1) *In ruinam habitantibus Jerusalem. Is. 8. 14.*

(2) *Ideò dico vobis quia auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. Matth. 21. 45.*

principe que la philosophie humaine elle-même recommande; mais, s'il est nécessaire parfois de la donner à quelqu'un, c'est principalement dans la profession religieuse. En effet, l'esprit le plus sage est souvent peu éclairé sur son propre intérieur; il se condamne ou il s'approuve d'après des règles incertaines, et l'amour-propre usurpe la fonction de maître, tandis qu'il devrait être réduit à celle de disciple. Mais encore, quels sont les directeurs sur qui doit se fixer votre choix? car il arrive souvent que, dans les matières spirituelles, les petits et les humbles en savent plus que les docteurs de profession. Alors je vous dirai : Il faut écouter et croire ceux-ci, quand ils développent les points de foi, mais surtout il ne faut pas négliger ceux-là, quand ils raisonnent sur les voies du salut; et lorsque les ministres de la religion ne manquent pas, et que d'ailleurs ce sont des hommes d'oraison, ils doivent être préférés à tout autre. Quand on ne les a pas sous la main, il est permis, jusqu'à un certain point, de s'en rapporter à de simples fidèles qui ont l'expérience des communications avec Dieu, à une Supérieure de Communauté, par exemple, ou à une Maitresse de novices : Thérèse de Jésus a pu instruire les plus savants, quoiqu'elle ne prétendit pas à la qualité de prophétesse en Israël.

Oui, elle rassure la volonté. Quand on a un bon guide, on marche avec bien plus d'assurance. Ce guide peut être un livre spirituel, lorsque les hommes ne parlent pas: et de tous les livres, sans contredit, le plus sûr et le plus infaillible est le Testament de Jésus-Christ. Il faut l'étudier toute sa vie, non avec un esprit de curiosité, mais avec la simplicité des enfants qui consultent leur père : « La prière, dit un homme très-éclairé, l'illustre Fénelon, archevêque de Cambrai, a besoin d'être soutenue par la lecture de l'Évangile; car nos méditations, pour être solides, ne doivent point être fondées sur nos propres pensées, mais sur celles de Dieu. » Si les hommes nous parlent, et que ce soit l'esprit de Dieu qui les guide, ils ne manqueront pas

de décider tous nos doutes, et alors notre confiance doit être sans bornes. Le monde ne conçoit pas jusqu'où la docilité d'une âme chrétienne peut aller; il s'en étonne même, parce qu'il n'a pas d'idée du grand intérêt qui détermine cette âme. Il faut le laisser dire; c'est un aveugle qui ne voit rien dans les voies de Dieu.

Oui, elle réprime l'amour-propre, et elle est la gardienne de l'humilité. Il en coûte pour se soumettre aux enseignements de son semblable; on est obligé d'imposer silence à ses propres idées, de captiver son jugement sous celui d'un autre, qui, en d'autres matières, n'a peut-être que des connaissances bornées; il faut faire le sacrifice de ce qu'on a pensé, voulu et même déterminé. Cela est désolant pour la nature, mais très-agréable au Seigneur, qui a dit : *L'obéissance est bien préférable aux victimes.*¹

(Ici, ma chère Sœur, rentrez en vous-même, et examinez sérieusement devant Dieu avec quelle docilité vous avez écouté, jusqu'à présent, le guide qu'il vous a donné pour votre direction dans la vie spirituelle. Vous n'avez pas eu la prétention, je le veux, de conduire les autres; mais avez-vous bien senti le besoin que vous aviez d'être conduite vous-même, et le malheur pour vous n'est-il pas de ne l'avoir jamais bien été par votre faute? N'est-ce pas là la cause pour laquelle vous avez souvent marché dans les ténèbres, et pourquoi ces ténèbres n'ont abouti à aucune clarté fixe, suivie et durable? De temps en temps, il s'est trouvé des lueurs, des préliminaires de conduite, mais rien de parfait dans cette œuvre si nécessaire au salut: « Ah! Seigneur, devez-vous vous écrier en ce moment, avec une humble servante de Dieu de ces derniers temps, combien de fois votre lumière n'a-t-elle pas brillé intérieurement à mon esprit, comme autrefois l'étoile aux yeux des Mages, et je ne me suis pas rendue à vos pressantes invitations! Triomphez aujourd'hui de mon indocilité à écouter et à suivre les

(1) Melior est enim obedientia quam sacrificium. 1. Reg. 15. 22.

avis de celui qui tient votre place dans la direction de mon âme. Vous voyez en ce moment le fond de mon cœur ; le premier ou le dernier de vos serviteurs qui voudra prendre soin de cette pauvre âme, sera écouté avec docilité et obéi avec ponctualité. Donnez-moi cet Ananie, ou ce Paul, ou cet Ambroise, ou cette Thérèse, ou ce Jean-de-la-Croix ; inspirez-lui de me dire vos saintes vérités, de débrouiller le chaos de mes misères, et il me trouvera toute prête à mettre en pratique ses conseils. »

Mais avançons. Foi des Mages, foi prompte et soumise, je viens de vous le montrer ; je dis, de plus, foi intrépide et inébranlable.

II. ELLE EST INTRÉPIDE ET INÉBRANLABLE.

Le second acte de la foi, c'est la confession de bouche : *On croit de cœur pour être justifié*, dit l'apôtre saint Paul, *mais on confesse de bouche pour être sauvé*¹. Une foi pure et sincère honore Dieu dans le cœur, la confession de bouche l'honore devant les hommes. Rien n'est si constant dans la religion que l'obligation de faire une profession ouverte de sa foi, lorsqu'il s'agit d'en soutenir les intérêts et la gloire : *Quiconque*, dit Jésus-Christ, *rougira de moi et de mon Evangile devant les hommes, le Fils de Dieu rougira aussi de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire et dans celle de son Père et des saints Anges*². Si l'on peut dire : Malheur aux hypocrites qui ne croient pas une religion dont ils font profession ! on peut dire également : Malheur à ces âmes lâches qui ne rendent pas un témoignage public à la religion qu'elles croient intérieurement ! Mais, pour

(1) *Corde enim creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem. Rom. 10. 10.*

(2) *Nam qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua, et Patris, et sanctorum Angelorum. Luc. 9. 26.*

confesser la foi de Jésus-Christ devant les rois et les princes de la terre, il faut une hardiesse intrépide et une fermeté inébranlable; et voilà pourquoi les fidèles reçoivent l'onction du saint chrême dans le sacrement de Confirmation, afin que, comme de généreux athlètes, ils résistent courageusement à tous les ennemis visibles et invisibles du salut, et que, revêtus d'une force toute céleste, ils confessent leur foi au péril de leur vie. Or, telles furent la hardiesse et la fermeté des Mages, lorsqu'ils annoncèrent Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem et jusque dans la cour du roi Hérode. Et pour mieux vous faire connaître jusqu'à quel point ils ont porté cette hardiesse et cette fermeté, qu'il me soit permis de vous tracer brièvement, en passant, le portrait de ce prince.

Hérode le grand ou l'*Ascalonite*, Iduméen de nation, à qui le sénat romain, à la recommandation du triumvir Antoine, donna le titre de premier roi de Judée, après que le sceptre de Juda, suivant la célèbre prophétie de Jacob¹, eut passé en des mains étrangères, était un des princes les plus cruels et les plus méchants qui aient jamais existé; l'ambition et le soupçon étaient ses deux passions dominantes, et la cruauté faisait son caractère de distinction. Ce fut par une suite de ce naturel inquiet, soupçonneux, inhumain, qu'il sacrifia tour à tour ses meilleurs amis, dès qu'il conçut quelques soupçons contre eux; qu'il trempa même ses mains dans le sang de sa femme, et qu'il alla jusqu'à faire égorger ses propres enfants. La ville de Jérusalem et toute la cour se ressentaient de la politique dissimulée, de la profonde hypocrisie et du caractère farouche de ce monarque, car les princes sont comme l'âme qui anime leurs sujets et qui leur communique le mouvement principalement à ceux que l'ambition ou la flatterie rend esclaves des passions injustes de leur souverain, et il n'était

(1) Non auferetur sceptrum de Judâ, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est. *Genes. 49. 10.*

pas prudent de venir jeter le trouble dans les esprits, en annonçant la naissance d'un nouveau roi des Juifs.

Les Mages ne seront-ils donc pas effrayés du danger? ne chercheront-ils pas à ménager l'esprit soupçonneux d'Hérode? n'auront-ils pas quelques égards pour ce prince ambitieux? ne se croiront-ils pas obligés d'user de ménagement envers ce roi cruel et sanguinaire? Nullement. Au lieu de se laisser aller à ces lâches complaisances qui s'opposent aux voies de Dieu, d'avoir recours à ces détours que les prudents du siècle regardent comme des expédients nécessaires pour arriver à leurs fins, ils se mettent au-dessus de toutes les craintes humaines, et ils confessent généreusement leur foi; sans nul ménagement de politique, ils déclarent nettement qu'ils se sont mis en route pour reconnaître un nouveau roi qui vient de naître, et pour lui rendre leurs hommages; uniquement occupés de cette pensée, ils ne comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourraient refroidir leur zèle à le confesser. Qu'Hérode s'en offense et qu'il se trouble; que la ville de Jérusalem partage ses craintes et ses inquiétudes¹; que la Synagogue s'en scandalise et qu'elle en murmure; qu'on pense et qu'on dise d'eux tout ce qu'on voudra, ni la censure des Juifs, ni le trouble et l'épouvante de toute la ville, ni la malignité et les soupçons d'Hérode, ni la crainte trop bien fondée d'encourir sa disgrâce et d'exciter sa fureur ne les empêcheront de se déclarer. Ils sont prêts à faire un généreux sacrifice de leur vie, pour rendre témoignage à la vérité qu'une inspiration divine leur a découverte, et, au milieu de Jérusalem, jusque dans le palais même d'Hérode, ils ne craindront pas de demander hautement : *Où est celui qui est né roi des Juifs*²?

Quelle force! quelle fermeté! quelle intrépidité! Ah! s'il

(1) Audiens autem Herodes rex, turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo. *Matth.* 2. 3.

(2) Ubi est qui natus est rex Judæorum? *Matth.* 2. 2.

fallait avoir un courage inébranlable, dans les premiers siècles de l'Eglise, pour confesser Jésus-Christ et pour porter son nom devant les princes et les rois de la terre, quoique ceux-ci sussent bien que l'Évangile du Législateur des chrétiens enseigne à défendre leurs intérêts et à *rendre à César ce qui est à César*¹, ne fallait-il pas avoir un courage plus héroïque encore pour confesser Jésus-Christ devant Hérode, qui regardait la naissance d'un nouveau roi comme la fin de son règne, et qui s'imaginait que ce Messie promis au peuple juif, devait entrer en possession du sceptre de Juda? En a-t-il été ainsi de notre fermeté et de notre courage? Est-ce ainsi que nous avons rendu témoignage à la vérité; que nous avons confessé Jésus-Christ devant les hommes; que nous avons été, quand il l'a fallu, libres et sincères adorateurs de ce Dieu Sauveur? Mais hélas! que de péchés un funeste respect humain ne nous a-t-il pas fait commettre autrefois, lorsque nous étions encore dans le monde! Suivez-moi, ma chère Sœur, dans les détails où je vais entrer.

Péchés dans cette manière peu édifiante, dont vous vous êtes comportée quelquefois dans le lieu saint, durant la célébration des saints mystères, au grand scandale des âmes pieuses qui s'en sont aperçues et que vous avez contristées. Vous n'y teniez alors qu'à regret des entretiens inutiles, peut-être même profanes; vous n'y paraissiez qu'à contre-cœur avec un extérieur dissipé; vous sentiez bien, au fond de votre âme, l'inconvenance d'un tel procédé. Rappelez-vous ici cette malheureuse circonstance de votre vie passée. Un fonds de foi, de cette foi qui était autrefois si vive en vous, à l'époque de votre première communion et dans les beaux jours qui l'ont suivie, vous faisait rougir de vous montrer avec cette légèreté dans la maison de Dieu, en un moment surtout où il s'agissait de rendre vos hommages à ce même Jésus que les Mages ont confessé avec une foi si

(1) Reddite igitur quæ sunt Cæsaris, Cæsari. *Marc. 12. 17.*

ferme et si généreuse ; l'appareil de l'auguste et redoutable sacrifice vous avertissait de répondre à sa grandeur par votre recueillement et la modestie de votre maintien. Ne le dissimulez pas, vous n'avez pas osé marquer aux personnes du monde dont la dissipation vous environnait, que vous vous souveniez de la présence de Dieu ; et, plutôt que de les y rappeler elles-mêmes par les signes d'un religieux respect, d'une contenance grave et sérieuse, d'un silence exactement observé, d'une piété surtout alors nécessaire, comme elles, vous vous êtes permis d'en violer les devoirs : *Est-ce donc là cette sainte victoire que devait vous faire remporter votre foi*¹ ?

Péchés dans cette attention que vous avez prêtée volontairement à la médisance et à la malignité de ses traits. Vous la condamniez intérieurement ; les circonstances vous mettaient en droit de vous y opposer ; et si vous ne le pouviez pas, vous deviez au moins ne pas y applaudir. Faites-en l'aveu, vous avez craint de passer, aux yeux de certaines personnes, pour être exacte jusqu'au scrupule, de marquer une sévérité trop gênante, de rendre votre présence importune à celles auxquelles l'eût paru l'effet de votre charité, et de concert avec elles, vous l'avez blessée : *Est-ce donc là cette sainte victoire que devait vous faire remporter votre foi* ?

Péchés dans cette approbation simulée que vous avez donnée, dans des entretiens intimes, à des paroles peu chastes, ou, du moins, non assez réservées, à des mots équivoques et à double entente. Vos secrets remords les désapprouvaient et vous criaient intérieurement qu'une fille chrétienne, instruite à l'école de l'Évangile, dont la pudeur est le plus bel ornement, ne doit jamais participer à de semblables conversations. Convenez-en, vous avez craint de paraître d'une vertu trop sévère, d'en laisser trop aper-

(1) Quod natum est ex Deo vincit mundum; et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. 1. Joan. 5. 4.

cevoir la ferme austérité, d'en soutenir inviolablement le caractère, et pour éviter ce reproche, vous avez autorisé un langage qu'une enfant de Marie devait proscrire à l'instant : *Est-ce donc là cette sainte victoire que devait vous faire remporter votre foi?*

Péchés dans ces dangers volontaires auxquels vous vous êtes exposée en n'évitant pas les occasions. Votre conscience se récriait contre certaines assemblées, certaines sociétés, certaines liaisons, certaines amitiés un peu trop humaines, certains divertissements où l'expérience ne vous avait que trop appris les pièges que vous y rencontreriez. Dites vrai, vous avez appréhendé alors qu'on ne vous crût entièrement séparée du monde, et qu'il ne fit de votre éloignement la matière de ses conversations; vous avez mieux aimé partager ses périls que son indifférence. De là ces chutes, ces rechutes pour lesquelles vous ne verserez jamais assez de larmes dans l'asile sacré de la religion : *Est-ce donc là cette sainte victoire que devait vous faire remporter votre foi?*

Ah ! qui que vous soyez, ma chère Sœur, rougissez d'avoir autrefois montré une pareille lâcheté, au lieu de ce courage chrétien dont vous deviez vous faire gloire et devant Dieu et devant les hommes; animée de cette foi ferme et généreuse dont les Mages vous donnent aujourd'hui un si bel exemple, sachez désormais, non plus dans le monde, puisque vous l'avez quitté, mais même dans votre Communauté, vis-à-vis des personnes du monde, vous élever au-dessus de toute crainte, comme ils surent se mettre au-dessus de toutes les considérations humaines; à ces vaines appréhensions par lesquelles, dans certaines occasions où il s'agit de maintenir et de faire observer strictement la règle, vous seriez peut-être tentée de vous laisser dominer, opposez la crainte du Seigneur. Il ne veut que de grandes âmes à son service, et il réproouve une lâcheté qui le déshonore; ce n'est pas être vraiment disciple de l'Évangile, que de n'oser le paraître, et il nous assure qu'au grand jour des révéla-

tions, comme je vous l'ai déjà dit dans le cours de cette Conférence, *lorsqu'il viendra, dans l'appareil de sa majesté suprême, pour juger les vivants et les morts, il rougira, en présence de son Père et des saints Anges, de quiconque aura rougi de lui ici-bas*¹.

Terminons, et, après avoir considéré ensemble comment les Mages reçoivent la foi avec promptitude et soumission; comment ils la prêchent avec hardiesse et intrépidité, voyons maintenant comment ils la rendent agissante par la pratique des bonnes œuvres et des vertus chrétiennes.

III. ELLE EST VIVE ET AGISSANTE.

Les œuvres sont les véritables preuves de la foi, et ce serait une erreur grossière de croire que la foi toute seule peut suffire pour le salut, sans le secours des bonnes œuvres. Sans les œuvres la foi est suspecte, elle est vaine, stérile, infructueuse, et, *comme le corps est mort, lorsqu'il est sans âme, ainsi la foi, dit l'apôtre saint Jacques, est morte, lorsqu'elle est sans les œuvres*². Tel est le raisonnement de ce saint Apôtre : *Ah! mes frères, disait-il encore, que servira-t-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres? La foi le pourra-t-elle sauver*³? Vainement crieriez-vous : *Seigneur, Seigneur*, dit Jésus-Christ lui-même dans le saint Evangile, *vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux, si vous n'avez pas fait la volonté de votre Père céleste*⁴. Il faut donc que la foi, pour

(1) Nam qui me erubuerit et sermones meos, hunc Filius hominis erubescet, cum venerit in majestate sua, et Patris, et sanctorum Angelorum. *Luc. 9. 26.*

(2) Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. *Jacob. 2. 26.*

(3) Quid proderit, fratres mei, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Numquid fides poterit salvare eum? *Jacob. 2. 14.*

(4) Non omnis, qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum; sed qui facit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum. *Matth. 7. 21.*

nous justifier devant Dieu, soit agissante, féconde en bonnes œuvres, et qu'elle soit soutenue de la pratique des vertus chrétiennes.

Or, telle fut la foi des Mages. Entrons avec eux dans l'étable de Bethléem où l'étoile les conduit, pour être témoins des bonnes œuvres et des vertus admirables qu'ils pratiquent. Ils n'y sont pas plus tôt entrés, que, pénétrés d'un religieux respect et d'un amour tendre, ils se prosternent devant cet enfant, faible, pauvre, abandonné, étendu sur de la paille et reposant dans une crèche; ils le reconnaissent dans la pauvreté, dans l'enfance, dans l'infirmité, dans l'humiliation et le prodigieux abaissement où il s'est réduit pour opérer notre rédemption; bien loin que cet état d'indigence, d'anéantissement et de souffrance où ils le trouvent, altère leur foi, elle n'en devient que plus vive et plus agissante, et découvrant dans cet enfant, par une inspiration divine, le Messie promis à la terre, ils s'empres- sent de l'adorer; ils déposent leurs couronnes aux pieds de ce Dieu caché sous des dehors si vils et si méprisables aux yeux du monde, ils lui offrent les hommages, les vœux, les respects, les adorations de toute la gentilité, « comme s'ils eussent été, dit le saint prêtre Fortunat, les députés et les ambassadeurs de toutes les nations répandues sur la surface de la terre. » O étable de Bethléem! grotte sacrée, vous qui fûtes le témoin de leurs adorations et de leurs hommages, ah! c'est à vous de nous dire quels transports les animaient, quand ils se prosternèrent aux pieds de ce Sauveur naissant! Anges saints, vous qui annonçâtes à la terre la venue de ce divin Enfant; vous à qui fut confiée sa garde, tant qu'il resta dans cette crèche, étendu sur cette paille, c'est à vous également de nous dire de quels sentiment de respect, d'amour, de tendresse, de reconnaissance ils étaient animés, quand il leur fut donné de voir Celui après lequel les Patriarches et les Prophètes avaient tant soupiré et qu'ils avaient si ardemment désiré de voir! Oh! avec quelle admiration vous les contemplâtes, autour de

son berceau, dans l'exercice de la piété la plus tendre, de la foi la plus vive, de la charité la plus ardente! Avec quelle complaisance vous vous empressâtes de porter, du fond de cette étable jusqu'au trône de l'Éternel, les transports d'amour qui s'exhalaient de leurs cœurs comme autant de parfums d'une agréable odeur!

Nos Mages continuent leurs bonnes œuvres; il semble qu'ils soient déjà instruits de ce beau commandement que Dieu faisait autrefois à son peuple, *de ne pas paraître devant lui les mains vides*¹ : *Ils ouvrent, dit le saint Évangile, leurs trésors, et ils lui présentent de l'or, de l'encens et de la myrrhe*², reconnaissant par ces trois offrandes, selon le vénérable Bède, sa divinité, sa souveraineté, son humanité : sa divinité, par l'encens, qui n'est dû qu'à Dieu; sa souveraineté, par l'or qui est le tribut ordinaire qu'on paie aux rois de la terre; son humanité, par la myrrhe, qui servait à embaumer et à conserver les corps; et c'est ainsi, ajoute-t-il, qu'ils rendent leur foi féconde, en offrant à Dieu, par reconnaissance, ce qu'ils avaient reçu de sa bonté, et en faisant de tous ses dons un usage de religion et de sacrifice. »

Telle donc, encore une fois, a été la foi des Mages : une foi vive et agissante, une foi animée par les bonnes œuvres et la pratique des plus belles vertus, une foi consommée par la charité. Est-ce bien là celle qui nous distingue? Examinons-nous nous-mêmes, selon le sage conseil de l'apôtre saint Paul, pour reconnaître si nous avons vraiment cette foi; éprouvons-nous nous-mêmes³. Nous ne pouvons douter que nous n'ayons reçu le don de la foi dans le sacrement de Baptême; mais cette foi opère-t-elle en nous? n'est-ce pas une foi vaine et superficielle, bonne tout au plus tant

(1) Non apparebis in conspectu meo vacuus. *Evol. 25. 15.*

(2) Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. *Matth. 2. 11.*

(3) Vos metipsos tentate, si estis in fide; ipsi vos probate. *2. Cor. 5. 5.*

qu'il ne s'agit que de vérités spéculatives, parce qu'il n'en coûte rien à les croire, et qui se dément bien vite, quand il s'agit de vérités pratiques, parce qu'il faut se faire violence et travailler à détruire en soi le vieil homme? Voyez une âme qui est animée de cette vive foi, agissante, rendue féconde par les bonnes œuvres, ah! quel spectacle touchant elle nous offre ici! Elle aussi, dans ce beau jour et dans cette sainte octave, excitée par l'étoile, c'est-à-dire par une inspiration de la grâce, se rend auprès de Jésus; mais, à l'exemple des Mages, elle ne veut pas y aller les mains vides; et, pour cela, que fait-elle? Le voici. Tantôt prosternée aux pieds du divin Enfant, tantôt à genoux devant la crèche où il repose et où elle s'empresse de venir l'adorer, elle lui donne des marques de sa libéralité, en lui offrant de grand cœur ce qui nous est figuré par les dons que ces saints rois lui présentent dans ce jour solennel. Comme eux, elle lui offre de l'or, symbole de l'amour dont elle brûle intérieurement pour lui et de la charité qu'elle exerce envers le prochain, soit dans cette salle d'infirmes confiée à ses soins, soit dans cette visite de pauvres à domicile, de ces pauvres en qui la foi lui fait reconnaître les membres souffrants de ce Dieu naissant pauvre et souffrant lui-même par amour pour nous, soit dans cette classe où, grâce à son zèle et à sa vigilance, tant de jeunes personnes grandissent et se fortifient dans les vertus propres de leur âge; comme eux, elle lui offre encore de l'encens, image des pieuses et ferventes prières qu'elle ne cesse d'adresser à Dieu, et qui s'élèvent vers lui comme un encens d'agréable odeur; comme eux, elle lui offre aussi de la myrrhe, figure de sa mortification habituelle et de son esprit de pénitence, non moins que de l'intégrité de son corps et de la pureté de son âme, qu'elle prend soin de conserver par le retranchement de tout ce qui pourrait y porter le moindre préjudice et la plus petite atteinte.

CONCLUSION

Concluons donc, mes Sœurs, que c'est avec ces mêmes offrandes que vous devez aller vous présenter, aujourd'hui et pendant ces saints jours, à l'enfant Jésus qui, renfermé dans cette étable, étendu sur cette paille, reposant dans cette crèche, enveloppé de ces pauvres langes, réduit à cet état de misère et d'indigence, de bassesse et d'humiliation, de souffrance et de douleur, doit parler aussi fortement à votre cœur, qu'il parlait autrefois au cœur d'un saint Bernard, quand il s'écriait avec toute l'effusion d'une âme attendrie : « O divin Enfant, votre crèche, votre étable, vos langes, tout me crie que je ne saurais assez payer votre amour de retour ! » que de cette sorte, *vous lui ferez une offrande pure, sainte, agréable à ses yeux, vous lui serez une hostie vivante, digne de lui*¹, et telle que l'Apôtre le prescrivait aux fidèles de l'Eglise naissante; que si, à ce caractère d'une foi vive, agissante et féconde par les bonnes œuvres, vous joignez les deux autres caractères d'une foi soumise et prompte, intrépide et inébranlable, elle sera en tout conforme à celle des Mages, et, comme eux, elle vous conduira à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

(1) Obsecro itaque vos, fratres, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. *Rom. 12. 1.*

II. ÉPIPHANIE.

SUR LE DÉVOUEMENT RELIGIEUX.

1. *Vocation.*
 2. *Séparation.*
 3. *Oblation.*
-

Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

C'est en ces termes, mes Sœurs, que les Mages, venus des extrémités de l'Orient dans la Judée, exposent aujourd'hui le motif et l'objet du long et pénible voyage qu'ils ont entrepris : « Nous avons vu, disent-ils, dans les régions lointaines que nous habitons, l'étoile de Celui que les Prophètes ont annoncé, et que l'univers attendait depuis tant de siècles ; rompant aussitôt les liens les plus chers, nous arrachant à nos familles et à notre patrie, nous sommes venus chercher le roi du ciel, caché parmi les hommes, pour mettre à ses pieds nos cœurs et nos trésors. » N'auriez-vous pas tenu un langage tout semblable, si l'on vous eût demandé, au jour de votre profession, pourquoi fuyant le monde, vous éloignant de vos amis et de vos proches, vous étiez entrées dans cette maison de retraite et de silence ; pourquoi vous désiriez y fixer votre demeure, y prendre, avec un nouvel habit, un nom nouveau, et devenir membres d'une famille à laquelle le sang et la nature ne vous avaient pas unies ? N'auriez-vous pas répondu : « Une

lumière céleste a brillé à nos yeux, dans la région des ombres de la mort; nous avons reconnu l'étoile qui devait nous conduire vers Dieu; nous avons tout quitté pour la suivre, et nous voici dans la maison de Celui que nous adorons, que nous voulons uniquement aimer, prêtes à lui sacrifier avec joie toutes choses, pourvu seulement qu'il daigne agréer l'hommage de nos cœurs qui ne respirent que pour lui? »

Or, ces paroles que vous auriez prononcées alors, vous êtes encore prêtes, j'en ai l'intime conviction, à les redire aujourd'hui. Dès lors, qui n'applaudirait à des sentiments si généreux? qui ne vous estimerait heureuses d'avoir été appelées, comme les Mages, ces glorieuses prémices de la gentilité, à l'inestimable bonheur de pouvoir offrir de nouveau en ce jour vos présents, avec les leurs, à ce Dieu sauveur, qui vient de naître? Approchez donc avec confiance, à leur suite, de l'enfant Jésus; qu'ils soient tout ensemble vos protecteurs, vos guides et vos modèles. Ils ont tracé la route à toutes les âmes religieuses, et leur exemple est le plus utile sujet qu'on puisse proposer, en cette fête, à vos pieuses réflexions. J'y trouve tout ce qui fait la sainteté et le mérite du dévouement religieux : d'abord, la vocation surnaturelle, si bien marquée par l'apparition de l'étoile miraculeuse; ensuite, la séparation du monde, dont nous voyons le modèle dans la promptitude avec laquelle ils s'arrachent à tout ce qui leur est cher selon la nature : enfin, l'oblation de soi-même et de toutes choses à Dieu, figurée par les dons et les offrandes qu'ils déposent aux pieds de Jésus-Christ, dans l'étable de Bethléem. Ainsi : 1. Vocation; 2. Séparation; 3. Oblation. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. VOCATION.

On peut remarquer trois caractères principaux qui distinguent une véritable vocation : 1. Inspiration du ciel;

2. Grâce spéciale; 3. Joie sainte qui l'accompagne. Or, il nous est facile de trouver, dans l'exemple des Mages, ces trois différents caractères.

PREMIER CARACTÈRE.

Le premier caractère de la vocation religieuse est donc qu'elle soit inspirée de Dieu et qu'elle vienne du ciel : aussi est-ce dans le ciel que ces sages d'Orient aperçoivent l'étoile qui les avertit et les appelle. Ce n'est pas une de ces lueurs trompeuses, produites par les vapeurs grossières qui s'élèvent de la fange ou du limon de la terre ; ce n'est pas un de ces météores éclatants que des vapeurs plus subtiles forment quelquefois dans les airs, et qui n'éblouissent un moment les regards que pour s'évanouir aussitôt ; c'est un astre qui brille dans le firmament, et que la main de Dieu même y a placé pour les éclairer et les conduire. Une telle lumière ne saurait tromper ; toute autre ne leur inspirerait qu'une juste défiance.

C'est ainsi que toute vocation humaine et terrestre à un état saint et parfait, est non-seulement suspecte, mais fautive et profane. Ces vocations, enfantées par la chair et le sang, pouvaient n'être point rares autrefois, lorsque le cloître et le sanctuaire renfermaient d'autres richesses que celles de la grâce, offraient d'autres distinctions et d'autres honneurs que ceux de la vertu. Le monde, qui a toujours regardé comme sa proie tout ce qui peut tourner au profit de l'ambition ou de l'avarice, poussait alors ses sectateurs vers ses professions saintes, aussi fortement qu'il les en détourne aujourd'hui qu'elles ne présentent presque aucun appât à la cupidité. Nous retirerons, du moins, ce fruit de nos pertes et de nos cruelles disgrâces, que les vocations seront désormais plus pures et plus légitimes. Assis sur les tristes ruines de notre antique grandeur, nous pourrons espérer, du moins, que l'hypocrisie et le sordide intérêt seront rarement tentés de nous disputer ces débris, et de

venir partager nos humiliations et notre misère. Puissent, en effet, des passions si viles s'éloigner à jamais des asiles de la virginité et surtout des degrés de l'autel !

Mais ce ne serait pas non plus de consacrer au Seigneur par des vœux assez nobles, que de chercher dans la religion les douceurs d'une vie tranquille, l'affranchissement des inquiétudes et des peines attachées aux engagements du siècle, les charmes d'un commerce innocent et paisible avec de vertueuses compagnes, une repos assuré pour les jours de sa vieillesse. Il faut des vœux plus élevées ; il faut que le trait qui perce le cœur, parte d'en haut ; qu'une lumière divine se répande dans l'esprit ; que, dissipant les nuages de nos préjugés et les ténèbres de nos erreurs, elle nous montre, comme dans un jour éclatant, le néant du monde et de tout ce qui passe avec lui, l'effrayante rapidité de ce torrent de la vie, qui s'écoule sans cesse, et qui bientôt ira s'abimer dans le vaste sein de l'éternité. Il faut que l'âme, étonnée à la vue de cet avenir sans bornes qui se déploie devant elle, et qui peut commencer à toute heure, s'écrie avec un salutaire effroi : *Que me servirait de gagner l'univers, si je venais à me perdre moi-même pour toujours*⁽¹⁾ ? Il faut que le dégoût des biens périssables et des vains plaisirs succède à l'estime et à l'amour insensé qu'on en avait conçus ; que tous les penchants et toutes les affections du cœur retiré des créatures se portent vers Dieu seul ; qu'on apprenne à aimer pour lui les privations et les sacrifices ; que, les yeux attachés sur la croix sanglante du Sauveur, on n'aspire plus qu'à se crucifier et à mourir avec lui. Telle est la vocation véritable et céleste, la plus précieuse peut-être des grâces que le Seigneur tienne en réserve dans le trésor infini de ses miséricordes. Oh ! combien d'âmes ont dû leur salut à cette grâce seule, et sans elle auraient péri au milieu des dangers et des séductions du monde !

(1) *Quid enim prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ? Matth. 16. 26.*

DEUXIÈME CARACTÈRE.

Pour mieux comprendre le prix de cette faveur, il nous faut considérer, en second lieu, que la vocation religieuse n'est pas une grâce générale et commune, mais une grâce singulière et spéciale, qui n'est accordée qu'à ceux qu'il plaît au Seigneur de discerner et de choisir. L'étoile qui apparaît aux Mages, n'est visible que pour eux seuls; malgré son éclat, elle échappe aux regards et à l'attention des nombreux observateurs du ciel, qui remplissent l'Orient. Pour la découvrir, les yeux de la chair ne suffisent pas, l'étude et la science des astres ne sont d'aucun secours; il faut avoir reçu ces *yeux éclairés du cœur*¹, dont parle l'apôtre saint Paul, que Dieu donne à qui il veut, et sans lesquels on demeure aveugle au milieu de la lumière même. Quel est le fondement de ces préférences divines? pourquoi vous, par exemple, avez-vous été l'objet du choix particulier de notre grand Dieu? pourquoi accorde-t-il à quelques âmes ce qu'il refuse à une multitude d'autres? C'est un secret qu'il s'est réservé à lui-même; il est le maître de ses dons; son Evangile ne nous apprend autre chose à cet égard, sinon que *de deux personnes qui se trouvent ensemble dans un même champ, ou qui travaillent à une même meule, l'une sera choisie, et l'autre sera laissée*².

Voilà tout ce que nous savons de ce mystère, et tout ce que nous pouvons en dire, de sorte qu'il ne nous reste qu'à nous écrier avec l'apôtre saint Paul : *Oh! quelle est la profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables, et ses voies, incompréhensibles*³! Mais aussi voilà ce que l'expérience confirme tous

(1) Deus det vobis... illuminatos oculos cordis *Eph. 1. — 18. 19.*

(2) Ità erit et adventus Filii hominis. Tunc duo erunt in agro; unus assumetur, et unus relinquetur. Duæ molentes in molâ; una assumetur, et una relinquetur. *Matth. 24. — 40. 41.*

(3) O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! Quàm incomprehen-

les jours. Deux sœurs, deux amies ont été élevées sous le même toit : l'une, éclairée d'une lumière secrète, ne peut estimer que les biens solides et éternels, l'autre ne peut se désabuser des vanités et des bagatelles qui amusent les enfants du siècle; les intérêts du ciel touchent uniquement la première, ceux de la terre sont tout pour la seconde; celle-ci est éprise des créatures, celle-là ne connaît d'aimable que le Créateur; l'une met son bonheur à resserrer et à multiplier les liens qui l'attachent au monde; l'autre ne songe qu'à les rompre et à s'en dégager, comme un oiseau du filet de l'oiseleur, pour pouvoir prendre librement son essor vers son Dieu. D'où peut venir une si étonnante et si extrême différence, sinon de ce que l'une suit la pente de la nature, et que l'autre est élevée, par la grâce d'une vocation spéciale, au-dessus de tous les penchans naturels?

Cette grâce, dont les effets sont si admirables, agit sous mille formes et en mille manières diverses. Chez les uns, c'est comme un germe précieux, déposé dans leur sein, dès la naissance, qui se développe avec les années et produit son fruit en son temps; chez d'autres, c'est un sentiment nouveau et tardif qui, s'introduisant dans l'âme à la suite des affections terrestres, les bannit peu à peu et attire tout à soi. Quelquefois, c'est un trait soudain de lumière, qui, pénétrant en un clin d'œil toute la substance de l'âme, la ravit hors d'elle-même, et la porte aux plus étonnantes comme aux plus héroïques résolutions : tel fut le transport qu'éprouva le jeune Antoine, lorsque, à la lecture d'une parole de l'Évangile, il distribua tous ses biens aux pauvres et courut s'ensevelir dans le désert. Tantôt, c'est une étincelle brûlante qui, tombant sur le cœur d'une Magdeleine ou d'un Augustin, y allume un grand incendie, une flamme dévorante qui consume et les passions et les sentiments humains, et enfin tout l'homme devenu la victime et l'holo-

sibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus! Quis enim cognovit sensum Domini? Rom. 11. — 53. 54.

causte du divin amour. Tantôt, c'est un coup de foudre qui abat et renverse le pécheur dans la voie même du crime, comme autrefois Saul, devenu ensuite le grand saint Paul, sur le chemin de Damas, et, d'un ennemi de Dieu, d'un vase d'ignominie et de colère, en fait, à l'instant même, un pénitent, un saint, un vase d'honneur et d'élection. Tantôt enfin, c'est une voix intérieure et puissante qui, appelant une personne trop éprise du monde, au moment peut-être où elle va se lier à lui par des nœuds que la mort seule pourrait rompre, lui fait entendre dans le fond du cœur ces douces et victorieuses paroles : « *Ecoute, ma fille, et considère l'échange que je viens te proposer ; si tu oublies ton peuple et la maison de ton père, si tu renonces à un établissement terrestre et à un époux mortel, le roi du ciel qui te parle en ce moment, te donnera lui-même son cœur et t'ouvrira les trésors de son amour ; aux titres de fille et de servante, il ajoutera celui d'épouse de ton Seigneur et de ton Dieu*¹. » C'est à vous, ô épouses de Jésus-Christ, de nous dire comment on répond à ces offres du souverain Maître de l'univers, de l'Amant divin de nos âmes, qui a daigné vous qualifier de ce beau titre.

TROISIÈME CARACTÈRE.

Le troisième et dernier caractère que j'ai à considérer dans la vocation religieuse, c'est la joie sainte qui l'accompagne. L'Évangile de ce jour nous apprend que les Mages, voyant l'étoile qui les conduisait s'arrêter au-dessus de l'étable de Bethléem, et jugeant par-là qu'ils étaient au terme de leur course, *furent transportés de la joie la plus vive*². Telle est la vive allégresse d'une âme appelée à Dieu, lorsqu'elle voit approcher le terme de ses désirs et l'heure

(1) Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum ; quoniam ipse est Dominus Deus tuus. *Ps. 44. — 11. 12.*

(2) Videntes autem stellam, gavisii sunt gaudio magno valde. *Matth. 2. 10.*

du sacrifice. A chaque pas qu'elle a fait dans la carrière de sa vocation, elle a senti croître son bonheur. D'abord, admise dans une sainte Communauté, elle s'est crue conduite dans les parvis de la Jérusalem céleste, et s'est écriée avec le Roi-Propète : *J'ai été remplie de joie, lorsqu'on m'a dit que je serais introduite dans la maison du Seigneur*¹; les barrières sacrées dont elle se voit environnée, retracent à ses yeux l'enceinte et les remparts de cette cité immortelle; les chants des vierges consacrées au Seigneur sont pour elle les concerts mêmes des Anges; quand le moment est venu de quitter l'habit profane de siècle, il lui semble qu'elle se dépouille à la fois de toutes les vanités du monde, et presque des misères de la mortalité; le vêtement nouveau dont elle se couvre, est sa robe nuptiale et son manteau de gloire; les épreuves qu'elle va subir redoublent son ardeur, et ne lui promettent que des jouissances nouvelles; tout la charme et la console. Quel sera donc le ravissement de sa joie, lorsque arrivera enfin le jour où elle pourra célébrer les noces de l'Agneau, et s'unir, par des vœux irrévocables, à Celui qu'elle adore? Cette joie sera pleine et entière, et l'on peut dire alors d'une âme religieuse ce que le saint Evangile raconte des Mages, lorsqu'ils revirent l'étoile, qu'elle en sera comblée².

Et de quelle joie s'agit-il donc ici? Ce n'est pas de cette joie enivrante et tumultueuse trop commune parmi les mondains, mais d'un sentiment calme et pur qui remplit l'âme et la satisfait, qui se manifeste plutôt par de douces larmes que par des éclats bruyants; mais de ce céleste mélange *de joie et de paix*³, dont parle l'apôtre saint Paul, et qui est un des premiers fruits de l'Esprit-Saint; mais de ces chastes et ineffables délices de l'esprit, que ne

(1) *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. Ps. 121. 1.*

(2) *Videntes autem stellam, gavisî sunt gaudio magno valde. Matth. 2. 10.*

(3) *Pax et gaudium in Spiritu sancto. Rom. 14. 17.*

sauraient imaginer ceux qui ne les ont pas goûtées, et que n'échangeraient pas contre tous les plaisirs de l'univers ceux qui les ont une fois connues. Oh ! épouses de Jésus-Christ, que votre vocation doit donc vous paraître précieuse ! que vous devez donc de reconnaissance et d'amour au céleste Epoux qui a daigné vous appeler à une vie si heureuse et si sainte ! que vous devez donc chérir les vœux sacrés qui vous y lient pour toujours !

Mais avançons ; et, après avoir vu, en premier lieu, dans l'étoile qui apparaît aux Mages, une figure de la vocation religieuse, voyons, en second lieu, dans leur départ de leur patrie, le modèle de la séparation qu'exige la sainteté de la profession que vous avez embrassée.

II. SÉPARATION.

Il serait impossible de trouver des termes plus vifs et plus forts, pour exprimer la promptitude avec laquelle les Mages, à la vue de la lumière céleste, abandonnent tout pour la suivre, que ceux dont ils se servent eux-mêmes, en entrant dans Jérusalem : *Nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus*¹. C'étaient des grands, des riches, des savants, des pères de famille ; ils avaient des épouses et des enfants qui leur étaient chers, des affaires domestiques à régler, des intérêts politiques à ménager, des études à poursuivre, des entreprises à terminer, des projets à exécuter : rien ne les arrête ; rien n'est mis en balance avec l'ordre du ciel : *Nous avons vu*, disent-ils, et c'en est assez. Ils voient et ils partent à l'instant ; point d'autre délibération, ni d'autre intervalle ; se séparant de tout ce qu'ils aiment, laissant là tous les soins les plus importants de la vie, ils suivent, sans hésiter, la route où les conduit l'astre qui marche devant eux.

(1) Vidimus enim stellam ejus in Oriente, et venimus *Matth.* 2. 2.

Or, voilà le modèle des personnes appelées à la perfection religieuse; c'est ainsi qu'elles doivent quitter toutes choses pour entrer dans la voie du Calvaire que leur vocation leur ouvre. Ce sont des victimes choisies et désignées par Dieu même, pour être immolées à son amour. Il faut qu'elles soient séparées de la foule et mises à part pour le jour du sacrifice; qu'elles deviennent étrangères à la terre et au monde; qu'elles oublient toutes les créatures et en soient oubliées. Séparation pénible à la nature, qui renferme ce que l'austérité de l'état religieux a de plus rigoureux, et qui en fait, par conséquent, le principal mérite.

Ainsi : 1^o l'âme que Dieu attire à lui, se sépare des assemblées et des plaisirs du monde. Non contente de ne point rechercher ce monde dangereux et corrupteur, non contente de le fuir, elle n'est tranquille que quand elle s'est mise à l'abri de ses atteintes, derrière les murs et les barrières d'une enceinte sacrée, où elle sait qu'il ne pourra la poursuivre, et d'où il ne lui sera plus permis à elle-même de sortir pour se rapprocher du théâtre de ses scandales.

2^o Elle se sépare des conversations frivoles et inutiles. Ce n'est pas assez pour elle de s'interdire ces entretiens profanes où la pudeur, la charité, la religion sont blessées, à tout instant, dans le monde; ne voulant pas avoir à se reprocher même de ces paroles oiseuses dont Jésus-Christ a dit dans le saint Evangile : *Je vous déclare que les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites*¹, elle s'impose la loi salutaire du silence, et elle ne pourra se délasser ou s'édifier par de pieux discours avec ses compagnes, qu'à des heures réglées et dans une juste mesure : car elle n'ignore pas que, si la langue n'est captive, le recueillement bientôt se perd, l'esprit se dissipe, la dévotion se refroidit, et que moins

[1] Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines. reddent rationem de eo in die judicii *Matth. 12. 36.*

on parle aux hommes, plus on trouve de consolation à s'entretenir avec Dieu.

3° Elle se sépare des attaches et des amitiés sensibles. Se souvenant que l'Époux qu'elle a choisi se nomme, dans les saintes Écritures, *le Dieu jaloux*¹, elle craindrait de l'irriter, si elle partageait un moment son cœur entre lui et la créature; elle se défie des liaisons les plus innocentes et les plus légitimes. Ce n'est pas qu'elle cesse d'aimer ses proches et ses amis, qu'elle ne chérisse ses Sœurs et toutes les personnes vertueuses; mais c'est pour Dieu seul et en Dieu qu'elle les aime; elle ne cherche dans cet amour spirituel ni goût, ni satisfaction, ni vaine complaisance; elle réserve toute la tendresse et toute la vivacité de ses sentiments pour Celui à qui elle s'est donnée tout entière; et comme les eaux des fleuves vont se perdre dans l'océan, toutes les affections de son cœur se perdent et s'abiment dans le sein immense de la charité divine.

4° Elle se sépare de tout intérêt de fortune et de toute sollicitude pour des biens périssables. Servante et disciple de Celui qui a dit : *Bienheureux les pauvres*²! et qui, possédant toutes choses, a voulu vivre et mourir pauvre lui-même, elle embrasse non-seulement la pauvreté d'esprit, qui n'est que le simple détachement, mais la pauvreté effective et réelle, qui est le dépouillement et l'abandon; elle renonce, autant qu'elle le peut, à ses propres droits; elle s'ôte à elle-même la disposition de ce qui lui appartient, et, tandis que la soif d'acquérir brûle presque tous les hommes, elle ne connaît que le désir de se dépouiller et l'ambition de ne rien avoir.

Mais c'est peu encore que tout cela, j'ajoute qu'elle se sépare d'elle-même et de toute elle-même. Oui, elle remet, (qui pourrait l'entendre sans étonnement?) elle remet en des mains étrangères son esprit et son cœur, son jugement

(1) Dominus zelotes nomen ejus. Deus æmulator. *Erod.* 5A 14.

(2) Beati pauperes spiritu!... *Matth.* 5 3.

et sa volonté, tout le gouvernement de ses facultés extérieures et intérieures, tout le soin de sa santé, de son repos, de ses intérêts et de sa vie ; elle n'est plus à elle ; elle n'a plus de liberté que pour obéir aux impressions qu'on lui donne, plus d'action que pour exécuter ce qu'on lui commande, plus de pensées que pour les conformer à celles d'autrui ; elle abjure toute estime, tout amour de soi-même ; elle apprend à se mépriser et à se haïr saintement : c'est le renoncement le plus absolu qui se puisse imaginer ici-bas.

Quelle est donc la solitude de cette âme ainsi séparée de toutes les créatures et d'elle-même ? Hélas ! si je consultais les partisans du monde, elle paraîtrait à leurs yeux comme un arbre arraché de ses propres racines, et de la terre qui le nourrissait et le portait ; ils ne manqueraient pas de dire que, dans cet état, elle est malheureuse et délaissée. Ah ! qu'ils se détrompent et se désabusent, c'est dans ce dénûment qu'elle trouve Dieu, et, avec lui, tous les biens ; c'est parce qu'elle est seule, qu'il se plaît à la visiter ; c'est parce qu'elle est affamée, qu'il la nourrit du lait et du miel des consolations divines ; c'est parce qu'elle est vide, pauvre et dénuée, qu'il la remplit de sa grâce et l'enrichit de tous ses dons ; c'est parce qu'elle a renoncé à tout intérêt propre, qu'il prend sur lui le soin de son bonheur, et lui donne, dès à présent, un délicieux avant-goût de la béatitude céleste. Tels sont les fruits et les récompenses de cette séparation totale, si effrayante pour qui ne voit que l'apparence, mais si heureuse pour qui veut connaître et goûter.

Voilà ce qui rendait la solitude si chère aux Antoine, aux Macaire, aux Arsène, aux Pacôme et aux Hilarion ; voilà ce qui entraînait les Bruno, les Bernard et les François de Paule dans le sein des profondes forêts et dans le fond des grottes et des cavernes ; voilà ce qui faisait éprouver au Roi-Prophète tant de charmes dans la retraite ignorée où il se cachait, loin des regards des hommes, du bruit de sa cour, et où il demeurait en silence, *comme le passereau*

*solitaire sur un toit*¹ abandonné; ce qui faisait dire à ce même saint roi, que *le désert est une terre riche et féconde*, où croissent les plus belles fleurs et les fruits les plus exquis; que *les antres des montagnes sont le vrai séjour de la félicité et de l'allégresse*². Mais écoutez, ô vous toutes, mes Sœurs, voilà les douceurs que ne goûtera jamais une personne religieuse qui ne veut mourir qu'à demi; qui, dans la maison de Dieu, veut encore conserver des relations avec le monde, garder des mesures avec l'amour-propre, mettre des bornes à ses sacrifices. Ah! qu'elles comprennent bien, Seigneur, ces âmes séparées, de quels avantages les priveraient les moindres réserves injustes, le moindre reste d'attache aux biens de la terre, qui, comme une funeste rouille, les défigurerait à vos yeux; le moindre goût volontaire pour ces entretiens superflus où le cœur s'épanche vainement, ou bien pour ces amitiés toutes naturelles qui partagent les affections et affaiblissent votre amour. Que surtout elles se souviennent que, si les privilèges attachés au glorieux titre d'épouses de Jésus-Christ sont grands et divins, ils veulent aussi être achetés à leur prix; que, si vous accordez, ô mon Dieu, aux vierges ferventes d'inesestimables faveurs, vous exigez que, pour les obtenir, elles sachent quitter tout le reste; enfin que, si c'est ici votre royaume ou le chemin qui y conduit, c'est *ce royaume qui souffre violence*, ce pays de conquête que *ravissent ceux qui savent se faire cette violence*³, les grands cœurs, les âmes qui savent mourir.

Mais finissons; et, après avoir vu, premièrement, dans l'étoile qui apparaît aux Mages, la figure de la vocation religieuse; secondement, dans leur départ de leur patrie,

(1) Factus sum sicut passer solitarius in tecto Ps. 101. 5.

(2) Pinguescent speciosa deserti, et exultatione colles accingentur... Clamabunt, etenim hymnum dicent. Ps. 64. — 15. 14.

(3) A diebus Joannis Baptistæ usque nunc, regnum celorum vim patitur, et violenti rapiunt illud Matth. 11. 12.

le modèle de la séparation qu'exige le profession religieuse, voyons enfin, dans leurs dons et leurs offrandes, l'image de l'oblation religieuse, c'est-à-dire de l'offrande qu'une âme qui se consacre à Dieu, fait d'elle-même au Seigneur.

III. OBLATION.

Les Mages, suivant la coutume des Orientaux, qui n'approchaient jamais des grands princes sans leur faire des présents, offrirent à Jésus-Christ les plus riches productions de leur pays. Écoutons l'évangéliste saint Mathieu : *Puis, ouvrant leurs trésors, dit-il, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe*¹. Selon les saints Pères, ces trois offrandes renferment des mystères ; elles sont les emblèmes des diverses qualités que les Mages révèrent spécialement dans Jésus-Christ ; elles expriment toute l'idée de ce divin Sauveur : « Ils honorent, disent-ils, avec la myrrhe, qui sert à embaumer les corps, son humanité ; avec l'or, qu'on porte en tribut aux rois, sa souveraineté ; avec l'encens, qu'on brûle dans les temples, sa divinité. » Les Pères de l'Église y voient aussi le modèle de ce que, à l'exemple des Mages, nous devons offrir à Jésus-Christ : « La myrrhe, disent-ils, est la mortification qui captive les sens ; l'or, la charité qui verse les aumônes dans le sein du pauvre ; l'encens, la prière fervente qui monte vers le trône céleste. » Mais, pour m'en tenir au sujet que je traite présentement, je dis que cette triple offrande des Mages est une triple figure de l'oblation que l'âme religieuse fait d'elle-même au Seigneur, et qu'elle lui offre : 1. de l'or, en se dépouillant de tout ce qu'elle possède, par le vœu de pauvreté ; 2. de la myrrhe, en s'immolant par le vœu de chasteté ; 3. de l'encens, en s'anéantissant par le vœu d'obéissance

(1) Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham. *Matth.* 2. 11

1. ELLE SE DÉPOUILLE DE TOUT PAR LE VOEU DE PAUVRETÉ.

Jésus-Christ, dans l'étable de Bethléem, s'offre à ses regards dans la plus grande indigence et dans le dénûment le plus absolu. Etendu sur cette paille, lui *que son Père a établi héritier de toutes choses*¹, il ne possède rien ; dans l'état d'un enfant pauvre et abject, il manque de tout, il est privé de tout, il est même réduit à mendier dans la personne de ses parents quelque assistance étrangère. Alors, à l'exemple des Mages, ne voulant pas paraître en sa présence les mains vides, elle se met en devoir de lui offrir... quoi ! des biens de la terre ? Elle lui offre quelque chose de mieux ; car elle se dépouille, autant qu'elle le peut, de ces biens qu'elle a hérités de ses pères ; elle y renonce, elle s'ôte le droit, comme je vous le disais, il y a un instant, d'en disposer elle-même et d'en jouir, elle devient étrangère à tout ce qui lui appartenait le plus légitimement. Reposant dans cette crèche, lui *qui est le souverain Maître de l'univers*², il dépose toutes les marques de sa suprême grandeur, et se cache non-seulement sous les voiles de l'humanité, mais encore sous des langes grossiers et vils aux yeux mêmes des hommes : c'en est assez pour qu'elle s'empresse de déposer les titres qui la distinguaient peut-être dans le monde, et jusqu'au nom même qu'elle a reçu en naissant ; pour qu'elle rejette le faste de la parure mondaine, et s'enveloppe sous de sombres voiles, sous les vêtements les plus communs, sous le sac même et le cilice. Renfermé dans cette étable, lui *que le ciel et la terre ne peuvent contenir*³, déjà il lui fait entendre intérieurement ce qu'il enseignera publiquement dans la suite, savoir qu'il est le trésor des pauvres volontaires, et elle estime ce trésor plus que toutes les richesses de la terre ; elle regarde

(1) Quem constituit hæredem universorum. *Hebr. 1. 2.*(2) Quoniam in ipso condita sunt universa. *Coloss. 1. 16.*(3) Si... cœli cœlorum capere eum nequeant. *2. Par. 2. 6.*

comme une perte tout gain qui l'en priverait, et comme un monceau de boue tout l'argent qu'il faudrait sacrifier pour l'acquérir : et c'est ainsi, en premier lieu, qu'elle offre de l'or à l'enfant Jésus, en se dépouillant de tout ce qu'elle possède, par le vœu de pauvreté.

2. ELLE S'IMMOLE PAR LE VŒU DE CHASTÉTÉ.

Jésus-Christ, non content de s'être dépouillé de toutes choses dans l'étable de Bethléem, s'immole encore lui-même pour accomplir la volonté de son Père ; c'est l'apôtre saint Paul qui nous l'apprend : « *Le Fils de Dieu*, dit-il, *en entrant dans le monde, s'écria : O mon Père, les oblations et les holocaustes n'ont pu vous plaire ; mais vous m'avez donné un corps. Alors j'ai dit : Me voici*¹ ; que je sois une victime agréable à vos yeux, et que je satisfasse votre justice. » Il sacrifie, en effet, sa chair innocente, et il naît environné du cortège de toutes les misères et de toutes les souffrances à la fois. L'âme religieuse, à la suite des Mages, contemple son Sauveur dans un état si insupportable à la nature ; elle lui prête l'oreille du cœur, et l'entend qui lui demande un sacrifice. Que lui offre-t-elle donc ? De la myrrhe, à leur exemple ; ou plutôt ce qui est représenté par la myrrhe, c'est-à-dire tout ce qui peut captiver les sens, réprimer les inclinations de la nature corrompue, mortifier la chair ; en un mot, elle s'immole par le vœu de chasteté. Car la chasteté parfaite, dont le monde est loin d'avoir une juste idée, est un véritable holocauste de tout l'homme, par lequel le corps est immolé comme *une hostie vivante*..., *agréable à Dieu*², et le cœur comme *une victime spirituelle*³.

D'abord, le corps est immolé non-seulement par la privation de tous les plaisirs sensibles, mais encore par la con-

(1) Ideò ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio. *Hebr. 10. — 5. 7.*

(2) Hostiam vivam..., Deo placentem. *Rom. 12. 1.*

(3) Offerre spirituales hostias 1. *Petr. 2. 5*

trainte sévère imposée à tout l'homme extérieur, par cette mortification habituelle et universelle, qui est le crucifiement de la chair et la mort des sens. Une vierge, consacrée à Jésus-Christ, a des yeux pour ne point voir les objets créés, des oreilles pour ne point entendre la voix des hommes, une langue pour ne parler qu'à Dieu seul ou de lui, des membres pour les sacrifier à la pénitence, de sorte qu'elle peut dire avec l'apôtre saint Paul : « *Je suis attachée à la croix de Jésus-Christ*¹, mon Sauveur, et je m'y consume lentement. » Elle vit pour mourir à toute heure ; c'est *une hostie vivante*.

Cependant l'holocauste n'est pas encore complet : en immolant le corps par le vœu de chasteté, elle n'a encore sacrifié qu'une partie d'elle-même et ce qu'il y a de moins noble en elle, les sens et les membres ; il faut qu'elle immole *une victime spirituelle*, le cœur, et qu'elle le fasse aussi mourir. Le cœur vit d'affections et d'amour ; les attachements naturels pour les proches, les amis, les personnes dont la société plaît, semblent lui être aussi nécessaires que l'existence. Oh ! qu'il en coûte de rompre ces liens si doux et si légitimes ! C'est arracher, en quelque sorte, ce cœur sensible à lui-même. Mais jalouse de faire un holocauste parfait, elle ajoute ce second sacrifice au premier : en conséquence, les attaches les plus justes, les penchants et les goûts les plus innocents sont réprimés, combattus, sacrifiés ; et c'est ainsi, en second lieu, qu'elle offre de la myrrhe à l'enfant Jésus, en s'immolant par le vœu de chasteté.

3. ELLE S'ANÉANTIT PAR LE VŒU D'OBÉISSANCE.

Jésus-Christ, non content de naître dans la pauvreté et la souffrance, se réduit, dans l'étable de Bethléem, à un état tellement bas et abject, que l'apôtre saint Paul ne craint pas de le nommer anéantissement : *Il s'est anéanti lui-même*.

(1) Christo confixus sum cruci. Galat. 2. 19.

dit-il, *en prenant la forme de serviteur*¹. Voilà l'encens que l'âme religieuse est jalouse d'offrir aussi à Jésus-Christ, à l'exemple des Mages. Si les vœux de pauvreté et de chasteté l'ont dépouillée et immolée, ils ne l'ont pas anéantie; après avoir renoncé aux biens de la terre, à toutes les jouissances des sens et aux attachements naturels, elle conserve encore une volonté libre et quelques droits sur elle-même : c'est ce que lui ôte le vœu d'obéissance, qui la pousse enfin jusqu'au néant. En effet, je vous le demande, n'est-ce pas un vrai néant qu'une créature raisonnable qui ne peut rien penser, rien vouloir, qui ne peut former aucun mouvement ni aucun projet, sans l'impulsion ou la permission d'autrui? Que reste-t-il à celle dont la volonté même et le jugement ne lui appartiennent plus, et qui a mis sous le joug les plus nobles facultés de son esprit et de son cœur?

Cette dépendance absolue est la destruction entière du vieil homme, parce qu'elle renverse jusqu'au fondement de l'amour-propre et de l'orgueil. C'est aussi ce que la superbe impiété a toujours vu de plus odieux et de plus révoltant dans les vœux de religion; mais ce qu'elle hait, est précisément ce qui charme l'âme religieuse que la foi éclaire. Elle connaît le divin Maître qu'elle a choisi; elle a compris que se rendre volontairement esclave, c'est devenir libre; que s'anéantir pour lui et avec lui, c'est acquérir un être nouveau. Et en effet, que ne trouve-t-elle pas dans cet heureux néant où elle s'est réduite? Affranchie de la tyrannie des passions, des caprices de la volonté propre, des bizarreries de l'humeur, de cette foule de désirs tumultueux, inconstants, souvent contraires les uns aux autres, qui agitent le cœur humain, le poussent et le repoussent sans cesse comme les vagues d'une mer orageuse, elle se repose dans le sein de l'obéissance, et ne connaît ni troubles, ni perplexités, ni incertitudes, ni remords; ses déterminations, ce n'est pas elle qui les forme; ses démarches, ce n'est pas elle qui

(1) Semetipsum exinanivit formam servi accipiens. *Philip* 2. 7.

les conduit; elle a une Supérieure, toute la sollicitude est pour celle qui lui tient la place de Dieu; mais, pour elle, tout son devoir est d'écouter sa voix, de soumettre sa volonté à la sienne, de conformer son jugement au sien: et c'est ainsi, en troisième lieu, qu'elle offre de l'encens à l'enfant Jésus, en s'anéantissant par le vœu d'obéissance.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si vous désirez plaire à ce divin Enfant, que les Mages sont venus chercher et adorer du fond de l'Orient, il vous faut, comme eux, paraître devant lui avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe, c'est-à-dire avec les trois vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dont les présents de ces saints personnages sont la figure ou le symbole, comme je me suis efforcé de le développer dans le cours de cette Conférence; qu'ensuite si les Mages sont vos modèles par rapport aux présents qu'ils offrent au Sauveur du monde, ils ne doivent pas l'être moins dans la promptitude avec laquelle, à la vue de l'étoile qui leur apparaît dans le ciel, ils abandonnent tout pour la suivre; que c'est ainsi que doivent se comporter les personnes appelées à la perfection religieuse; oui, qu'il leur faut également, sans plus tarder ni balancer en aucune façon, quitter toutes choses pour entrer dans la voie du Calvaire que leur vocation leur ouvre; qu'enfin, ils doivent encore vous servir de modèles dans les caractères qui distinguent la vraie vocation religieuse; que cette vocation doit être bien précieuse à vos yeux, et vous impose une grande reconnaissance envers le Dieu de bonté qui a daigné vous appeler à une profession si heureuse et si digne d'envie; mais que, si vous devez chérir les vœux sacrés qui vous y lient pour toujours, par quelle sainteté de vie ne vous faut-il pas correspondre à une si grande faveur! que, si être appelé au christianisme, c'est l'être à la sainteté même; que, si l'apôtre saint Paul nommait souvent les

fidèles à qui il écrivait, *les Saints appelés de Rome, les Saints appelés de Corinthe*¹; que, si les Mages, qui furent les premiers des gentils appelés à la foi, furent aussi les premiers Saints de la nouvelle Loi; que si les vœux du baptême, plus sacrés encore et plus irrévocables que ceux de religion, sont pour chaque fidèle un engagement formel à la sainteté propre de leur état, jugez si une religieuse qui ne vit pas conformément à sa vocation, n'est ni moins prévaricatrice ni moins parjure qu'un chrétien infidèle à l'Évangile. Ici, interrogez votre conscience, et, si elle vous fait quelque reproche, que la conduite des Mages vous serve encore de modèle : *Ayant reçu dans un songe l'avertissement de n'aller point trouver Hérode*, dit le saint Évangile, *ils s'en retournèrent par un autre chemin*². Faites de même; prenez un autre chemin pour aller au ciel, et si vous avez été assez heureuses pour aller d'Hérode à Jésus-Christ, ne retournez plus de Jésus-Christ à Hérode. Aller à sa patrie, qui est le ciel, par un autre chemin, c'est changer de vie et de conduite, c'est renoncer au *vieil homme*³; c'est faire succéder l'humilité à l'orgueil, la patience à la colère, la mortification au plaisir, la continence à la luxure, l'amour de la pauvreté au désir du bien-être de la vie; en un mot, c'est quitter *la voie large qui mène à la perdition*⁴, pour entrer dans *la voie étroite qui conduit au bonheur*⁵. Ainsi soit-il.

(1) Vocatis sanctis... *Rom. 1. 7. — 1. Cor. 1. 2.*

(2) Et responso accepto in somnis ne redirent ad Herodem, per aliam viam reversi sunt in regionem suam. *Matth. 2. 12.*

(3) Expoliantes vos veterem hominem. *Coloss. 3. 9.*

(4) Spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem. *Matth. 7. 13.*

(5) Quàm arcta via est, quæ ducit ad vitam. *Matth. 7. 14.*

SAINT NOM DE JÉSUS.

1. *Puissance du nom de Jésus.*
 2. *Gloire du nom de Jésus.*
 3. *Charmes du nom de Jésus.*
-

Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

Voici que vous allez concevoir dans votre sein et que vous mettrez au monde un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Luc. 1. 31.

Le temps était arrivé où, selon toutes les prédictions des Prophètes, le Fils de Dieu devait paraître dans le monde, lorsqu'un Ange, député de la part du Très-Haut, vient annoncer à la terre cette grande et heureuse nouvelle : *Voici, dit l'Envoyé céleste à Marie, que vous allez concevoir dans votre sein et que vous mettrez au monde un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.* O nom de Jésus, nom adorable, auquel il faut que tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers¹. Nom divin que Dieu seul pouvait donner à son Fils. Nom vénérable qui fait courber toute grandeur et qui humilie toute souveraineté. Nom sacré que l'enfer redoute et qui suffit seul pour mettre en fuite toutes les puissances des ténèbres. Nom salutaire dont les sacrements de la nouvelle Loi tirent toute leur efficacité. Nom plein de force, en vertu duquel se sont opérés les miracles les plus éclatants et les plus authentiques. Nom

(1) Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. *Philipp. 2. 10.*

auguste que le zèle des Apôtres a porté aux gentils et aux rois de la terre, pour lequel les confesseurs de la foi n'ont pas balancé de souffrir les plus sanglants affronts, les martyrs n'ont pas craint d'endurer les tourments les plus horribles, la mort même avec ce qu'elle a de plus cruel et de plus affreux. Nom incomparable enfin, puisqu'il n'y en a pas d'autre sous le ciel par qui nous puissions être sauvés.¹

Je voudrais bien que le temps me permit de vous développer toutes ces admirables prérogatives du nom adorable de Jésus ; mais, afin de me borner et de mieux fixer votre attention, je me contenterai de vous le faire envisager seulement sous ces trois points de vue : d'abord, comme un nom puissant, qui a opéré les plus grands prodiges ; ensuite, comme un nom victorieux, qui a triomphé de tous ses ennemis ; enfin, comme un nom plein de charmes, qui a toujours fait les délices des âmes pieuses, durant leur pèlerinage en cette vie. Ainsi : 1. Puissance du nom de Jésus ; 2. Gloire du nom de Jésus ; 3. Charmes du nom de Jésus. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. PUISSANCE DU NOM DE JÉSUS.

Le Fils de Dieu, en donnant à ses Apôtres l'ordre de prêcher son nom à tous les peuples de la terre, leur avait annoncé en même temps les œuvres qui accompagneraient leur prédication, les merveilles qui lui serviraient de preuve et d'appui. Rien ne devait être difficile ni même impossible à celui qui prêcherait au nom de Jésus ; tous les éléments devaient lui obéir, exécuter ses ordres, suivre sa volonté, et ce nom sacré devait inspirer au prédicateur lui-même un courage au-dessus des forces humaines. Or, c'est ce que l'événement a vérifié à la lettre.

(1) Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri. Act. 4. 12.

En effet, c'est au nom de Jésus que les Apôtres attribuent généralement tout ce qu'ils font de prodigieux : si la mer en furie écoute leur voix ; si l'air et le feu la respectent ; si les montagnes, soumises à leur volonté, se transportent d'un lieu à un autre ; si les abîmes s'entr'ouvrent ou se ferment à leur gré, tous ces prodiges s'opèrent au nom et par le nom de Jésus. Le nom de Jésus, voilà l'instrument universel dont ils se servent pour renverser les lois de la nature, pour enchaîner les puissances de l'enfer, pour guérir les maladies, même pour ressusciter les morts¹.

C'est au nom de Jésus que saint Pierre donne l'usage des jambes à un boiteux que la nature en avait privé, dès le ventre de sa mère : « Il allait au temple avec l'apôtre saint Jean, raconte l'évangéliste saint Luc, lorsque voyant ce malheureux qui les priait de leur donner quelque aumône, il lui dit : *Je n'ai ni or ni argent, mais ce que j'ai, je vous le donne ; levez-vous au nom de Jésus-Christ de Nazareth, et marchez*² ; et, l'ayant pris par la main droite, continue l'Évangéliste, il le souleva, et aussitôt les plantes et les os de ses pieds devinrent fermes : il se leva tout à coup, et, entrant avec eux dans le temple, il marchait, il sautait et louait Dieu. »

C'est encore au nom de Jésus que le même Apôtre guérit, en un seul instant, un paralytique attaché depuis huit ans à son lit de douleur : *Enée*, lui dit-il, *le Seigneur Jésus vous guérit ; levez-vous et faites vous-même votre lit*³. Et aussitôt il se leva.

C'est aussi au nom de Jésus que l'apôtre saint Paul délivre une fille de la possession de l'esprit malin. Écoutons l'historien sacré nous faire le récit de ce prodige : « Il était dans

(1) In eo quòd manum tuam extendas ad sanitates et signa et prodigia fieri per nomen sancti filii tui Jesu. *Act. 4. 30.*

(2) Argentum et aurum non est mihi; quod autem habeo, hoc tibi do: In nomine Jesu Christi Nazareni surge, et ambula. *Act. 5. 6.*

(3) Et ait illi Petrus : *Ænea, sanat te Dominus Jesus Christus ; surge, et sterne tibi. Et continuo surrexit. Act. 9. 54.*

la ville de Philippes, nous dit-il, et il allait selon sa coutume, avec son disciple Timothée, au lieu où les fidèles s'assembaient ordinairement pour faire leur prière, lorsqu'une fille, possédée de l'esprit malin et qui procurait un grand profit à ses maîtres par son art magique et ses divinations, se mit à les suivre, en criant : *Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut*¹. Elle cherchait ainsi depuis plusieurs jours à tromper le peuple, lorsque saint Paul, affligé que l'esprit de ténèbres osât se transformer de la sorte en esprit de lumière, se retourna vers elle et dit à l'esprit : *Je te commande au nom de Jésus-Christ de sortir de cette fille*²; et, à l'instant même, cet esprit d'erreur et de mensonge s'enfuit, et elle en fut entièrement délivrée. »

Voulez-vous, à présent, des prodiges d'une autre sorte, c'est encore le nom de Jésus qui, après l'étonnante révolution opérée par l'Esprit-Saint sur les Apôtres, le jour de la Pentecôte, les a fait paraître avec tant d'assurance devant les juges et les rois de la terre conjurés contre Dieu et contre son Christ; qui leur a inspiré, pour les intérêts de leur divin Maître, ce courage héroïque qui ne redoute ni les menaces ni les supplices; qui leur a fait trouver la gloire et le bonheur dans les mépris, les ignominies, les injures et les outrages, au milieu de l'obscurité des prisons, dans l'odeur infecte des cachots, sous la pesanteur des chaînes, parmi les tourments les plus cruels et les plus affreux.

Suivez-les d'abord chez les Pharisiens et les Docteurs de la loi ces prédicateurs zélés du saint nom de Jésus, et admirez en eux ce front qui ne sait pas pâlir, cette fermeté généreuse qui éclate dans toute leur personne. Avertis de ne plus parler ni de ne plus enseigner au nom de Jésus :

(1) Hæc subsecuta Paulum, clamabat dicens : Isti homines servi Dei excelsi sunt, qui annuntiant vobis viam salutis. *Act. 16. 17.*

(2) Præcipio tibi in nomine Jesu Christi exire ab ea *Act. 16. 18.*

Nous continuerons toujours de le faire, répondent-ils à l'instant, *car pour nous, nous ne pouvons pas nous abstenir de parler des choses, que nous avons vues et entendues. Dieu nous le commande, vous nous le défendez; jugez vous-mêmes s'il ne faut pas mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*¹. Battus cruellement de verges pour ne s'être pas soumis à la défense qu'on leur a faite de prêcher à l'avenir en son nom : *Ils sortent du conseil*, dit le texte sacré, *tout remplis de joie de ce qu'ils ont été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus*².

Voyez-les ensuite se partager l'univers sans autres armes que ce nom puissant; ils vont l'annoncer à Athènes, sous les portiques du Lycée, jusqu'au milieu de l'Aréopage; à Rome, dans les galeries du Colisée, à la cour même des empereurs. Si ces empereurs se soulèvent contre eux; s'ils les jettent dans d'obscurs cachots; s'ils se font un jeu barbare de les voir mettre en pièces par les ours, ou déchirer par les tigres et les lions; si, pour les déshonorer à jamais, ils les condamnent au supplice infâme des esclaves; en un mot, s'ils commencent contre eux et si leurs successeurs, sur le trône des Césars, continuent, avec un acharnement sans exemple, contre leurs disciples une cruelle persécution qui ne finira qu'après trois cents ans de meurtre et de carnage; si, de l'Orient à l'Occident, la terre va être rougie du sang des chrétiens; si les places publiques des grandes villes en sont inondées, que produira la vertu du nom de Jésus qui agit en eux? Elle les fera triompher de tous les efforts réunis du monde et de l'enfer, monter avec courage sur les bûchers et les échafauds; elle les fera voler au martyre. On verra des milliers de chrétiens de tout sexe, de

(1) Petrus verò et Joannes dixerunt ad eos : Si justum est in conspectu Dei vos potiùs audire quàm Deum, judicate; non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui. *Act. 4. — 19. 20.*

(2) Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act. 5. 41.*

tout âge, de toute condition, de toute contrée, confesser généreusement leur foi. Des troupes nombreuses de jeunes vierges, de femmes délicates, élevées au milieu des délices et de l'opulence du siècle, renonceront à tous les avantages de la naissance, fouleront aux pieds tout ce que le monde peut promettre de plus flatteur, affronteront les supplices les plus affreux, les tortures les plus effrayantes, braveront toute la fureur des tyrans, expireront au milieu des flammes, sur les roues, sur les chevalets, sous la dent des bêtes féroces, en prononçant le saint nom de Jésus. Des légions entières, encouragées par leurs chefs, mettront bas les armes qui naguère les avaient rendues formidables aux ennemis de l'Etat ; tous les chrétiens qui en font partie, soldats, tribuns, centurions, se laisseront décimer sans former une seule plainte ; ils souffriront qu'on les égorge, comme de tendres agneaux, sans pousser aucun cri, et le dernier chant de victoire qu'entonneront les martyrs de la Légion thébénienne sera celui de *Vive Jésus!*

Oui, telle est la vertu puissante du nom de Jésus. Parcourez tous les âges de l'Eglise, et vous verrez que la force de ce nom a toujours communiqué à ses adorateurs cette fermeté intrépide, ce courage invincible, cet héroïsme de vertu, ces miracles de charité et de sacrifice que nous n'exalterons jamais assez, et dont l'antiquité païenne ne nous fournit aucun exemple.

Qu'est-ce qui a peuplé les déserts de la Thébaïde, les contrées de la Palestine, les bords du Jourdain de tant de saints et fervents Anachorètes? qu'est-ce qui a fait mener à ces anges de la terre cette vie toute céleste dont le simple récit nous jette encore, après de longs siècles écoulés, dans le plus profond étonnement et nous saisit d'admiration? La vertu puissante du nom de Jésus.

Qu'est-ce qui a soutenu tant de généreux Confesseurs dans un exil lointain, au milieu des peines et des souffrances de toute espèce, parmi tous les genres de privation et de dénûment? qu'est-ce qui les a armés de cette patience

inaltérable qui ne s'est jamais démentie non pas en passant et pendant quelque temps, mais durant de longues années, où tous, vieillards, jeunes hommes, mères, épouses, vierges, ont été unanimes dans leur résistance à tout ce qui est le plus capable de lasser ou d'effrayer la nature? La vertu puissante du nom de Jésus.

Qu'est-ce qui a excité tant de saints Docteurs et de Pères de l'Eglise à n'épargner ni recherches ni travail, à se consumer en veilles et en études approfondies, à ne s'accorder presque point de repos, ni le jour, ni la nuit, afin de composer ces ouvrages admirables qui sont tout à la fois la lumière des fidèles et le fléau des hérétiques? La vertu puissante du nom de Jésus.

Qu'est-ce qui a poussé tant de saints Fondateurs d'ordres religieux à offrir à une infinité de personnes de l'un et de l'autre sexe ces asiles pieux où, pendant longtemps, fleurirent tant de vertus, où éclatèrent tant de prodiges de grâce et de sainteté, où brillèrent tant de talents si utilement employés à la cause et à l'avantage de la religion? La vertu puissante du nom de Jésus.

Ah! tu ne seras pas oubliée ici ni passée sous silence, Société à jamais célèbre, toi, pour qui ton saint Fondateur ne crut pas mieux faire que de te donner le nom de *Compagnie de Jésus*. Qu'est-ce qui animait tes enfants, les échauffait, les brûlait, les consumait de ce zèle apostolique qui leur faisait traverser les mers, braver les écueils et les tempêtes, affronter tous les périls, pour aller annoncer l'Evangile dans des mondes jusqu'alors inconnus? La vertu puissante du nom de Jésus. En appellerai-je à vous surtout, illustre Apôtre des Indes et du Japon, François Xavier? Oh! qu'il agissait fortement en vous ce nom, puisqu'il maîtrisait votre cœur, qu'il dominait toutes les puissances de votre âme, qu'il ne vous laissait la liberté de respirer que pour le faire connaître aux habitants des côtes de Coromandel ou de Malabar, et aux insulaires de Ceylan! Homme incomparable! héros magnanime! prédicateur infatigable!

gable du saint nom de Jésus ! non, ce n'était pas assez pour vous de l'avoir annoncé ce nom sacré, *au milieu de toutes sortes de travaux, de fatigues, de veilles, de privations, dans la faim, dans la soif, les jeûnes réitérés, le froid et la nudité*¹, comme un autre saint Paul, dans les grandes provinces de l'Inde ; non, il ne vous suffisait pas de l'avoir fait retentir dans les îles du Japon, ces îles qui formaient alors tant de royaumes et de principautés, et qui contentaient l'ambition de plus de cinquante rois ; c'était trop peu pour vous que plus de quinze cent mille idolâtres, convertis par vos touchantes prédications, baptisés de votre main, devenus, par vos soins, adorateurs zélés de ce nom divin, eussent appris à le connaître, à le bénir, à le louer dans ces contrées lointaines, situées aux extrémités de l'Orient, il fallait encore l'annoncer à la Chine, et ce nom dont il vous semblait être redevable à ce vaste empire, était comme un feu dévorant, au fond de vos entrailles, que vous ne pouviez plus contenir. Allez donc, saint Apôtre, allez où la puissance irrésistible du nom de Jésus vous entraîne : traversez encore une fois ces mers étonnées et soumises à votre approche ; voguez de nouveau sur cet Océan indien que déjà vous avez parcouru dans tous les sens. Comme un autre Moïse, vous verrez la terre promise², mais il ne vous sera pas donné d'y entrer non plus qu'à lui ; le vaisseau qui fend les flots pour vous y faire aborder, ne fera que l'exposer à vos regards, et sa vue augmentera encore la véhémence de vos désirs. Abandonné sur un rivage désert, délaissé de ceux-là mêmes pour qui vous aviez jusqu'alors prodigué les miracles de votre charité, étant sans forces et presque sans vie dans la cabane d'un pauvre pêcheur, dans l'île de Sancian, consumé intérieurement plus encore par la vio-

(1) In labore et ærumnâ, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate. 2. Cor. 11. 27.

(2) Hæc est terra pro quâ juravi Abraham, Isaac et Jacob. Vidisti eam oculis tuis, et non transibis ad illam. Deut. 34. 4.

lence de votre amour pour Dieu, que par les ardeurs d'une fièvre brûlante qui vous a réduit à l'extrémité, à peine pourrez-vous ouvrir la bouche, et cependant votre voix expirante trouvera encore assez d'écho pour faire entendre aux côtes voisines de la Chine le saint nom de Jésus. O Sauveur des hommes, que ce nom de Jésus que vous avez reçu de votre Père, agit avec force dans un cœur! qu'il est puissant! quel courage, quel héroïsme il inspire à vos disciples! Ah! puisse-t-il ce nom, triompher aussi, par sa vertu, de la dureté de nos cœurs à les soumettre pour jamais à votre empire!

Maintenant, quelle conséquence pratique doit tirer une âme chrétienne et religieuse de ce que je viens de vous dire de la puissance du nom de Jésus? La voici : c'est qu'elle devrait s'accoutumer à ne jamais prononcer ce nom divin sans faire intérieurement quelques actes d'adoration, sans être animée de quelque mouvement d'amour de Dieu, sans éprouver quelque désir ou sans former quelque sincère résolution d'imiter, autant qu'il est en elle, Celui que ce nom sacré lui rappelle, c'est-à-dire le Fils du Dieu vivant, l'auteur et le consommateur de toute sainteté; c'est qu'elle devrait prendre garde de mêler ce nom adorable dans ses entretiens ou causeries familières avec ses Sœurs, ainsi qu'il arrive assez fréquemment à certaines religieuses, qui, par je ne sais quelle mauvaise habitude, le font intervenir dans leurs conversations d'une manière que j'oserai appeler ridicule, et qui ne peuvent lier ensemble deux phrases de suite sans y ajouter ces mots : *Doux Jésus!... Cher Jésus!... Bon Jésus!...* c'est qu'elle devrait, au contraire, s'appliquer à ne le prononcer qu'avec une réserve qui témoigne de son profond respect pour ce *nom saint et terrible*¹ tout à la fois, comme s'exprime le Roi-Prophète; c'est que, pour s'unir à Jésus de plus en plus et d'esprit et de cœur, elle devrait se faire une sainte habitude de répéter de temps en

(1) Sanctum et terribile nomen ejus. *Ps. 110. 9.*

temps, avec foi et avec piété, soit de bouche, soit du fond du cœur, ces paroles si tendres et si affectueuses que saint François d'Assise redisait continuellement avec une effusion toujours nouvelle : « O mon Jésus, mon Dieu et mon tout¹! » ou ces autres de saint Ambroise : « O Jésus, soyez-moi toutes choses²! » ou bien encore ces autres d'un grand Saint de ces derniers temps : « O Jésus, soyez-moi Jésus, et sauvez-moi³! » c'est que toutes les fois qu'elle l'entend prononcer dans l'office divin, elle devrait donner des marques de la vénération dont elle se sent pénétrée pour ce nom incomparable, *devant qui tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers*⁴, en inclinant religieusement la tête ; c'est enfin que, dans le cours de la journée et dans l'accomplissement de tout ce qui a rapport à son emploi, elle devrait faire toutes ses actions, même les plus communes et les plus ordinaires, au nom de Jésus, conformément à cette leçon de l'apôtre saint Paul : *Tout ce que vous faites, soit en parlant, soit en agissant, faites-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par lui à Dieu le Père*⁵.

Mais avançons, et, après avoir montré comment le nom de Jésus est un nom puissant qui a opéré les plus grands prodiges, faisons voir comment il est encore un nom victorieux qui a triomphé de tous ses ennemis.

II. GLOIRE DU NOM DE JÉSUS.

Quelques louanges que l'on donne aux conquérants, il ne laisse pas d'être vrai que les guerres et les conquêtes

(1) O mi Jesu, Deus meus et omnia! S. Franc. Assis.

(2) O Jesu, sis mihi omnia! S. Ambros.

(3) O Jesu, esto mihi Jesus, et salva me! S. Æmil.

(4) Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, et terrestrium et infernorum. *Philip. 2. 10.*

(5) Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine I omni Jesu Christi, gratias agentes Deo et Patri per ipsum. *Coloss. 5. 17.*

produisent toujours beaucoup plus de larmes qu'elles ne font naître de lauriers. Voyez les César, les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces qu'on appelle conquérants, Dieu ne les envoie que dans sa fureur et dans sa vengeance, pour punir la terre. Ces vainqueurs des nations, ces foudres de guerre, avec tous les éloges pompeux que l'adulation leur a prodigués pendant leur vie, n'ont été ici-bas, après tout, que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée; ont-ils fait jamais une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents? Leurs victoires ont fait gémir les veuves et sangloter de pauvres orphelins! Ah! il n'en est pas ainsi de Celui qui a reçu de son Père le nom de Jésus; il n'emploie ni le fer ni le feu pour vaincre les nations et pour dompter les peuples; son nom seul lui soumet tous ses ennemis. Paraissez donc, ô divin Jésus, paraissez, ainsi que l'avait prédit le Roi-Prophète, *revêtu de votre nom comme d'une armure invincible*; allez, oui, allez avec la victorieuse beauté qui se trouve dans ce nom et qui vous gagne tous les cœurs; *avancez, combattez et régnez*¹. Ah! que les flèches qui partent de la vertu du nom Jésus sont puissantes! Elles vont droit au cœur de ses ennemis; tous les peuples qui en auront été frappés, tomberont à ses pieds²; ils quitteront leurs vaines idoles pour se soumettre à ses lois; ils se rangeront sous ses étendards, et se rassembleront en foule pour bénir et louer ce nom divin qu'ils auront appris à connaître.

En effet, à peine le nom de Jésus est-il annoncé, que toute la face de la terre est renouvelée. La loi de Moïse, ses miracles, ceux des Prophètes n'avaient pu servir de digue contre l'idolâtrie, ni conserver le culte du vrai Dieu chez

(1) Speciosus formâ præ filiis hominum... accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime; specie tuâ et pulchritudine tuâ intende, prospere procede, et regna. Ps. 44. — 4. 5.

(2) Sagittæ potentis acutæ, populi sub te cadent, in corda inimicorum regis. Ps. 44. 6.

un seul peuple resserré dans un coin de la terre; mais le nom de Jésus est au-dessus de tout; à Celui seul qui le porte, était réservée la gloire de soumettre toutes les nations de la terre et de les posséder en héritage : il les possède, vous le voyez. Tertullien montrait aux païens de son temps, si près encore des commencements de l'Eglise, que le nom de Jésus était adoré par tout le monde alors connu, et qu'il s'étendait déjà plus loin que cet empire qui se vantait d'être lui seul tout l'univers : « Nous ne sommes que d'hier, disait hautement ce grand personnage, et déjà nous remplissons presque toutes les villes; le Parthe belliqueux, le fier Germain, le Maure stupide, le voluptueux Indien, le Scythe toujours errant, se sont assujettis volontairement à Jésus-Christ. Que dirai-je, ajoutait-il, de la belliqueuse nation des Gaulois, l'effroi et la terreur des Romains, et de ces fiers Allemands qui se vantaient de ne craindre qu'une chose, que le ciel ne tombât sur leurs têtes? Ils ont humblement courbé la tête sous le joug de Jésus-Christ; ils sont venus à lui doux et simples comme des agneaux, et, remplis d'une crainte respectueuse, ils se sont prosternés à ses pieds. »

Oui, tout a cédé au nom de Jésus. Ce conquérant pacifique *n'a fait que regarder les monarques et les peuples*, pour me servir des paroles du prophète Isaïe, *et aussitôt il en a fait la conquête*; ses plus fiers ennemis *n'ont été*, selon l'expression du même Prophète, et cette expression est magnifique et pleine de force, *que des grains de poussière*, qui, au lieu de résister au tranchant de son épée, *s'y sont attachés plus fortement*¹ et en ont suivi tous les mouvements. Les empereurs romains eux-mêmes sont devenus les adorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et Rome, cette ville superbe, qui s'était enivrée, durant trois cents ans de persécution, du sang des martyrs, Rome, cette maîtresse

(1) Dabit in conspectu ejus gentes, et reges obtinebit; dabit quasi pulverem gladio ejus. *Is. 41. 2.*

de l'univers, a courbé le front sous le nom adorable Jésus; et, sur les débris de Rome païenne, la religion a gravé, en gros caractères, ces trois mots que le pieux voyageur, dans son pèlerinage à Rome chrétienne, ne lit jamais sans une vive et profonde émotion : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. C'est-à-dire : *Jésus-Christ est vainqueur, Jésus-Christ règne, Jésus-Christ commande*.

Mais la vertu du nom de Jésus doit-elle s'éteindre ou s'amortir après ces premiers efforts? Oh! non, et le temps, qui vient à bout de tout, ne peut rien contre sa force toujours victorieuse. Jésus-Christ, à qui il a été donné, est de tous les temps : *Il était hier*, dit l'apôtre saint Paul, *il est encore aujourd'hui, et il sera dans les siècles des siècles*¹. Aussi, sans m'arrêter à parcourir les siècles de l'Eglise, les uns après les autres, a-t-on vu que ce nom a terrassé encore une fois ses ennemis presque de nos jours, et qu'il les a dissipés comme la poussière que le vent enlève et fait voler dans les airs. Les insensés! ils avaient juré, eux aussi, de faire disparaître de dessus la terre le nom de Jésus; dans le délire de leur audacieuse impiété, ils ne rougirent pas d'appeler *Infâme* Celui à qui son Père *a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms, et devant qui tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers*²; ils lui déclarèrent une guerre implacable et à outrance. Et dès lors, que vit-on, ou que ne vit-on pas? à quels horribles excès se portèrent-ils! de quelles scènes d'horreur, d'impiété, de sacrilège, la France devint-elle le théâtre, cette France autrefois si religieuse et si attachée au nom de Jésus, sous le règne pacifique de ses rois très-chrétiens! Les temples du Dieu vivant étaient indignement profanés; ses autels, renversés; ses tabernacles, enfoncés; la pierre des

(1) *Jesus Christus heri, et hodiè, ipse et in sæcula. Hebr. 45. 8.*

(2) *Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. Philip. 2. 10.*

tombeaux, brisée ; la cendre des aïeux, jetée au vent ; tout ce qu'il y avait de plus saint et de plus auguste, souillé et employé à des usages sacrilèges et abominables. Alors, on vit se renouveler, en un instant, toutes les folies du paganisme. A la place de ces croix augustes, au haut desquelles paraissait gravé en gros caractères le nom de Jésus, ils ne craignirent point d'élever sur toutes nos places publiques des arbres, symboles de la démence et de l'impiété. Ils poussèrent même l'impudence et l'irréligion jusqu'à faire asseoir sur les autels, à la place du Dieu trois fois saint, l'idole de la volupté et de l'infamie... Ils croyaient, les impies ! leur triomphe complet ; ils ne cessaient d'insulter au nom de Jésus ; semblables aux Juifs déicides, ils se demandaient les uns aux autres, avec le sourire du mépris : « Qu'est donc devenu ce nom qu'on nous dit avoir soumis toutes les puissances de la terre par sa vertu victorieuse, et qui ne devait jamais avoir de fin ? qu'est-il à présent ? où est donc aujourd'hui son triomphe ? » Oui, il a triomphé, et de la manière la plus complète et la plus éclatante. En effet, qu'est-il arrivé ? Ah ! qu'on l'écoute, et qu'on ne l'oublie jamais ; que les pères ne cessent de le redire à leurs enfants, et que les pages de notre histoire le racontent à la postérité la plus reculée. Ils n'ont fait que passer, et ils ont tous disparu avec la rapidité de l'éclair. La plupart d'entre eux ont péri du dernier supplice ; bourreaux insatiables de victimes, ils se sont faits victimes eux-mêmes ; semblables à des bêtes féroces lancées dans l'arène, ils se sont déchirés et dévorés mutuellement ; dignes héritiers de l'apostasie de cet empereur romain si connu par son impiété, leur rage impuissante a fini par s'exhaler en ce cri de désespoir : « Tu as vaincu, Galiléen. » Maintenant, ils sont dévoués au mépris, à l'anathème, et l'exécration de tous les siècles, tandis que le nom de Jésus a repris partout sa première place, et reçoit, aujourd'hui comme auparavant, les hommages et les adorations de tous les cœurs.

Maintenant, quelles actions de grâces pourrons-nous

jamais assez rendre pour un si grand bienfait? Gloire, gloire, devons-nous nous écrier à l'envi, gloire soit au nom victorieux de Jésus! *Il est digne ce Sauveur, à cause du nom qu'il a reçu de son Père, de recevoir la vertu, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire, la bénédiction. Oui, à lui gloire, honneur et bénédiction dans les siècles des siècles*¹. Par la vertu de son nom, les ténèbres de l'idolâtrie, dont la terre était couverte, ont été entièrement dissipées, et, à leur place, a brillé la lumière de l'Évangile; Dieu est aujourd'hui connu, honoré, adoré comme il mérite de l'être, et d'infâmes et honteuses superstitions ne souillent plus le culte de latrie qui n'est dû qu'à lui seul; ses ennemis ont été vaincus; ils ont disparu comme la fumée qui se dissipe dans les airs, tandis qu'il règne en vainqueur dans tout le monde. Oui, tels sont les sentiments qui doivent remplir une âme chrétienne et religieuse, au souvenir des merveilles qu'a opérées le nom de Jésus.

Mais la reconnaissance dont elle se sent pénétrée pour ce saint nom, ne se borne pas à une vaine et stérile manifestation de louanges et d'actions de grâces; elle la porte plus loin, elle cherche, autant qu'il lui est possible, à la rendre effective, en la réduisant à la pratique. Pour cela, elle rentre en elle-même; elle écoute, dans le silence, la voix de Jésus qui lui parle intérieurement, et qui semble lui dire comme l'Époux à l'Épouse du livre des Cantiques: *Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras*². Alors, elle s'empresse de lui ouvrir son cœur, afin qu'il y imprime son nom en traits ineffaçables, ceux du pur, du divin amour, et qu'il l'embrase des affections toutes de feu de son propre cœur. Alors, elle lui abandonne son esprit, afin qu'il lui apprenne à

(1) Dignus est Agnus... accipere virtutem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. Agno benedictio, et honor, et gloria in sæcula sæculorum. *Apoc. 5. — 12. 13.*

(2) Pone me ut signaculum super cor tuum, sicut signaculum super brachium tuum. *Cant. 8. 6.*

faire de ce nom délicieux, le plus cher objet de ses pensées et de ses réflexions; et comme elle ignore si son esprit, aux approches de la mort, dans les douleurs de l'agonie, aura assez de liberté pour y penser et le répéter comme elle le désirerait, elle ne sait trop s'accoutumer à y penser et à l'invoquer souvent par avance : en conséquence, elle a soin de le prononcer le matin en se levant, le soir en se couchant, plusieurs fois encore dans la journée, surtout quand l'heure sonne, et toujours avec une nouvelle effusion de cœur. Alors, elle lui présente sa main et son bras, comme pour lui protester qu'elle veut tout commencer, tout continuer, tout achever pour la gloire de son nom : et parce qu'elle sait que, pour le faire avec mérite, *il faut être animé de l'Esprit-Saint*¹, ainsi que l'enseigne l'Apôtre saint Paul; « que ce n'est qu'autant qu'on aime Jésus, comme le dit saint Augustin, qu'on fait bien tout ce qu'on fait en son nom², » elle se jette sur son sein adorable sans nulle réserve, afin qu'il réforme tout ce qu'il y a de déréglé dans ses désirs, qu'il fortifie sa faiblesse, qu'il guérisse son indolence, qu'il l'aide à remplir les bonnes résolutions qu'il lui a inspirées, à marcher fidèlement sur ses traces, à chercher uniquement sa gloire et non sa propre satisfaction, à faire en tout, comme lui, non pas sa volonté, mais la volonté du Père céleste, qui lui a inspiré sa divine vocation et l'a envoyée dans cette Congrégation ou dans cette Communauté, pour s'y sanctifier.

Enfin terminons, et montrons que le nom de Jésus n'est pas seulement un nom puissant qui a opéré les plus grands prodiges, ni seulement un nom victorieux qui a triomphé de tous ses ennemis, mais encore un nom plein de charmes qui a toujours fait les délices des âmes pieuses, durant leur pèlerinage dans cette vie.

(1) Ideò notum vobis facio quòd... nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. 1. Cor. 12. 3.

(2) Nemo sic agit aut dicit, nisi qui diligit. S. Aug. Tract. ' in Joan.

III. CHARMES DU NOM DE JÉSUS.

En effet, il ne faut que le son qu'il rend à l'oreille pour remplir une âme pieuse d'une sainte joie, et pour réveiller en elle les sentiments d'amour qu'elle a voués à l'aimable Jésus. Aussi, les Saints ne pouvaient satisfaire le désir qu'ils avaient de répéter sans cesse ce nom sacré, tant ils goûtaient de plaisir à le prononcer ; tant ils brûlaient d'ardeur pour lui.

Saint Jean-Baptiste, le précurseur du Sauveur, s'emploie de tout son pouvoir à faire connaître l'Homme-Dieu, à qui le nom de Jésus a été donné, et il tressaille de joie, lorsque, l'indiquant du doigt, il a pu dire : *Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde*¹.

Sainte Marie-Magdeleine ne peut plus vivre sans l'aimable Jésus, dès qu'une fois elle l'a connu et qu'elle a prononcé ce nom qui a tant de charmes pour son cœur ; c'est un torrent de larmes qu'elle ne cesse de répandre ; c'est une sainte avidité à jouir de sa présence sacrée ; ce sont de mortelles atteintes qu'elle ressent sur le Calvaire, en voyant ainsi traité Celui qui a reçu de son Père un nom qui est au-dessus de tous les noms, devant qui tout genou doit fléchir, toute majesté se courber. Durant l'espace de trente ans, cachée dans une grotte solitaire, uniquement livrée à l'objet de son amour, embrasée pour lui des flammes les plus ardentes, animée des transports les plus purs, elle ne cesse de faire entendre aux échos d'alentour le nom de Jésus.

Saint Paul, *ce vase d'élection*, cet Apôtre choisi de Dieu pour porter le nom de Jésus aux nations et aux rois de la terre², ne respire, n'agit, n'est passionné que pour ce nom ;

(1) *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi. Joan. 1. 29.*

(2) *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israël. Act. 9. 15.*

le souvenir lui en est tellement présent, son cœur en est si vivement ému, que dans ses épîtres, il le répète jusqu'à deux cent vingt fois. Il n'a d'expressions que pour vanter ses grandeurs, d'ardeur que pour lui soumettre le monde entier, de vie que pour la lui sacrifier, de moments délicieux que ceux où il souffre pour sa cause.

Saint Ignace, le martyr, est plein des mêmes sentiments. Quand il parle du nom de Jésus, ce sont des termes d'enthousiasme ; il l'appelle sa force, sa consolation, son trésor, sa vie ; il le porte, dit-il, gravé dans son cœur ; il conjure les Ephésiens de ne le jamais perdre de vue. Conduit de la ville d'Antioche, dont il était évêque, à Rome, pour y être exposé aux bêtes féroces de l'amphithéâtre, la seule chose qu'il craint, c'est qu'elles ne l'épargnent, comme elles ont fait à plusieurs. Il assure qu'il les défiera, qu'il les irritera, qu'il ne se croira heureux que lorsqu'il expirera sous la dent des bêtes pour la confession du nom de Jésus.

Le séraphique saint François ne peut prononcer ou entendre prononcer le nom de Jésus, sans sentir son âme tressaillir ; il en est si affecté au dehors, qu'on dirait, à le voir, qu'il entend une douce mélodie, qu'il savoure quelque chose d'exquis. Lorsqu'il récite l'office divin, jamais il ne le rencontre sans faire paraître, dans l'accent de sa voix et sur les traits de son visage, quelque chose de l'océan de joie et d'amour dans lequel nage son cœur, au souvenir de ce nom sacré et adorable.

Sainte Thérèse, dans les divines ardeurs dont elle est consumée, demande qu'au moment qu'elle cessera de souffrir pour le nom de Jésus, elle cesse de vivre à l'instant : « Ou souffrir ou mourir¹, » l'entendait-on s'écrier. Sainte Magdeleine de Pazzi, enchérisant encore sur cet amour tendre et généreux, demande qu'on prolonge ses jours, pour voir et sentir se prolonger les douleurs qu'elle souffre pour

(1) Aut pati, aut mori.

le nom de Jésus : « Ne pas mourir, s'écriait-elle, mais souffrir, toujours souffrir¹. »

Saint François de Sales, écrivant à une personne, commence ainsi sa lettre : « Je suis tellement pressé, que je n'ai le loisir de vous écrire, sinon le grand mot de notre salut, *Jésus* ; oui, puissions-nous, au moins une fois, prononcer ce nom sacré de tout notre cœur ! Oh ! quel baume il répandrait dans toutes les puissances de notre âme ! Que nous serions heureux de n'avoir dans l'entendement que Jésus, dans la mémoire que Jésus, dans la volonté que Jésus, que Jésus dans l'imagination ! Jésus serait partout en nous, et nous, nous serions partout en Jésus. Essayons-en ; prononçons-le souvent comme nous pourrons. Que si, pour le présent, ce n'est qu'en bégayant, à la fin, néanmoins, nous pourrons le bien prononcer. Mais qu'est-ce que bien prononcer ce nom sacré ? Hélas ! je ne le sais pas ; mais je sais seulement que, pour le bien exprimer, pour le prononcer comme il faut, on doit avoir une langue toute de feu. »

Saint Bernard, le pieux et dévot saint Bernard, ne tarit pas, une fois qu'il a commencé à parler du saint nom de Jésus : « Je prends mon modèle, dit-il, dans l'humanité du Fils de Dieu, et le secours dont j'ai besoin dans sa divinité, et de l'un et de l'autre je me fais un remède au-dessus de tous ceux que peut inventer l'art des hommes. Ce remède, ô mon âme, c'est dans le nom de Jésus qu'il est renfermé comme dans un vase précieux ; et il n'est pas de plaie, pas de contagion, quelque maligne qu'elle puisse être, dont il n'opère la parfaite guérison. Ayez-le donc toujours dans votre bouche, qu'il soit sans cesse dans votre cœur, afin qu'il gouverne toutes vos pensées, pour que tous vos sentiments et toutes vos actions soient dirigés vers Jésus. »

Le même Saint, au même endroit, comparant le nom de Jésus à l'huile, qu'on tire du fruit de l'olivier, s'exprime de

(1) Non pati, sed mori.

cette manière ingénieuse : « L'huile, dit-il, a la propriété d'éclairer, de nourrir et d'entretenir, de fortifier et d'adoucir. Or, est-il rien au monde qui éclaire l'âme et la fortifie, qui calme ses douleurs, qui adoucisse ses plaies, qui soulage ses peines, comme le nom de Jésus? Ne sentez-vous pas vos forces renaître, toutes les fois que vous le rappelez à votre esprit? Quelle joie il répand dans le cœur! quelle vigueur il communique à tous les sens! quel courage il donne à la vertu! Tout mets qui n'est pas détrempé dans cette huile toute céleste, est sec et aride; toute nourriture qui n'est pas assaisonnée de ce sel mystérieux, est insipide; un livre où je ne trouve pas le nom de Jésus, m'ennuie: une conversation, un exercice où je n'entends pas nommer Jésus, me déplaît. Jésus est un miel à ma bouche, un concert à mes oreilles, un charme à mon cœur. Tous les remèdes, je les trouve dans Jésus. Quelqu'un est-il plongé dans l'affliction, que Jésus pénètre dans son sein, et que de là il vienne reposer dans sa bouche; à la lumière de ce nom, tous les nuages se dissiperont aussitôt, et à la tempête succèdera un calme parfait. »

Tel est le charme que le nom de Jésus a toujours eu pour les Saints; telles sont les délices ineffables qu'ils goûtaient à le prononcer. Il suffisait, comme vous venez de le voir, de ce seul nom pour remplir leur cœur d'une sainte joie, pour réveiller en eux les sentiments de fidélité et d'amour qu'ils avaient voués à cet aimable Sauveur, fait homme pour nous racheter. Ce nom adorable leur rappelait tout à la fois les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption et toute l'économie du salut du genre humain; il les faisait ressouvenir que c'est pour nous que Jésus-Christ est né, qu'il a voulu reposer dans une crèche, qu'il a été circoncis, qu'il a pleuré et fait pénitence durant le cours de sa vie mortelle, qu'il a été chargé de calomnies et rassasié d'opprobres au jour de sa passion, qu'il a reçu des soufflets, qu'il a été battu de verges, qu'il a été crucifié; que c'est pour consommer notre justification qu'il est ressuscité des

morts, qu'il est monté dans sa gloire et qu'il est assis à la droite de son Père : « Dès que j'entends nommer Jésus, disait encore saint Bernard, toutes ces bonnes pensées me viennent à l'esprit. Ah ! ajoutait-il, c'est que mon Jésus ne porte pas, comme ses devanciers, un nom vide et stérile ; ce n'est pas seulement l'ombre d'un grand nom qui est en lui, mais la vérité. »

Mais, peut-être me direz-vous, ma chère Sœur, je n'éprouve ordinairement rien des délices et des douceurs cachées dans ce nom mystérieux.

Ah ! sans doute, il peut bien arriver que cette privation soit l'effet d'un état de désolation et de sécheresse par où il plaît à Dieu de faire passer, par un conseil de sa sagesse, les âmes les plus pures et les plus saintes ; mais comment, vous en particulier, pourrais-je vous répondre, goûteriez-vous les charmes du nom de Jésus avec un cœur qui ne sent rien des impressions de son amour ; qui n'a pour lui que de la froideur, que de l'indifférence ; qui, esclave de ses petites passions, se laisse aller à la vanité, à l'amour-propre, à l'envie de paraître, de se distinguer, de primer au-dessus des autres Sœurs de la Communauté, à la recherche de ses aises, de ses commodités et de tout ce qui peut les contenter ; qui, constamment égoïste, ne sait ce que c'est que d'accorder quelque chose à Dieu, et se trouve toujours en balance, quand il est question de lui faire le plus léger sacrifice ? Ah ! donnez-moi une de ces âmes sincèrement détachées de toutes les choses de la terre, de ces âmes ferventes, de ces âmes d'élite qui aiment vraiment Jésus crucifié, et elle comprendra parfaitement ce langage ; elle éprouvera en elle-même, elle goûtera tout ce qu'il y a de vrai, de consolant, d'aimable, de charmant, d'onctueux, de délicieux, de ravissant dans ce nom sacré.

Oui, c'est à l'une de ces âmes que j'en appelle en ce moment ; c'est à l'expérience qu'elle en fait tous les jours et aux heureux effets qu'il produit chez elle, que je vous renvoie ; ou plutôt, dites-le vous-même, âme pieuse et fervente,

l'avez-vous jamais prononcé ce nom adorable avec foi et avec dévotion, y avez-vous même jamais songé, sans vous sentir encouragée et remplie d'une force toute céleste? Y a-t-il quelque chose au monde qui vous ait jamais pénétrée d'une consolation plus sensible, qui vous ait comblée d'une joie plus pure, qui ait éclairé votre esprit d'une lumière plus vive, qui ait rempli votre cœur d'une plus douce onction? Que n'avez-vous pas éprouvé intérieurement, quand, les yeux fixés vers le saint autel ou attachés sur votre crucifix, vous vous êtes écriée avec un grand serviteur de Dieu : « O Jésus, ô nom plein de douceur! ô Jésus, ô nom plein d'amabilité! ô Jésus, ô nom plein de délices! ô Jésus, Jésus, Jésus, soyez-moi Jésus, et sauvez-moi! » N'est-ce pas ce nom salutaire qui a fait germer en vous toutes les vertus, qui les y entretient, qui les fortifie, qui leur fait porter les fruits les plus beaux et les plus durables?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez toutes vous appliquer à retirer quelques-uns de ces précieux avantages qui sont renfermés dans le nom de Jésus, demandant à Notre-Seigneur que, lorsque vous prononcez ce nom sacré et adorable, il produise en vous tout ce que l'amour le plus reconnaissant et le plus affectueux peut rendre à son amour infini pour les hommes, en même temps qu'il y réveille le sentiment de la dévotion la plus tendre, avec un ardent désir de vous consacrer sans réserve à son service, et d'y attirer les autres; que saint Paul ne le prononçait si souvent que parce qu'il était sur ses lèvres l'effusion d'un cœur qui brûlait du zèle de le faire aimer comme il l'aimait lui-même, et de le faire adorer par tous les peuples; qu'à son exemple, vous devez vous créer une sainte habitude de l'invoquer, plusieurs fois le jour, avec respect, avec amour, avec tendresse, avec piété, avec reconnaissance, comme je vous l'ai déjà recommandé dans le cours de cette Confé-

rence; que ce sera tout ensemble un acte de foi, d'espérance, de charité, et l'expression du sacrifice entier de vous-mêmes à Dieu; que si cette pratique est bonne et utile dans l'ordre du salut, elle ne vous est jamais plus nécessaire que dans les tentations, les dangers, les peines, les tribulations, les croix et les souffrances; qu'enfin je ne puis mieux finir tout ce que j'avais à vous dire sur le saint nom de Jésus, que par ces paroles affectueuses d'un grand serviteur de Dieu: « O divin Jésus! s'écriait-il avec toute l'effusion de la piété la plus tendre, mon bonheur est entre vos mains, et ma vie et ma mort sont à vous. Tout ce que je ferai, je veux le faire sous vos auspices et en votre nom. Quand je veillerai, Jésus sera devant mes yeux; quand je prendrai mon sommeil, je fermerai les paupières en poussant un soupir d'amour vers Jésus; quand je marcherai, ce sera dans la compagnie de Jésus; quand je m'asseierai, ce sera à côté de Jésus; quand j'étudierai, je n'aurai d'autre maître que Jésus; quand j'écrirai, je donnerai ma main et ma plume à conduire à la main de Jésus, et mon plus grand plaisir sera de former le saint nom de Jésus; quand je prierai, mes paroles seront dictées et mes sentiments seront animés par Jésus; quand je serai accablé de fatigues, je chercherai mon repos dans Jésus; quand je serai dans la peine, toute ma consolation sera Jésus; si je tombe malade, mon unique médecin, tout mon remède sera Jésus; quand je mourrai, ce sera sur le sein de Jésus, qui est ma vie, que j'espère rendre le dernier soupir. Enfin, Jésus sera mon tombeau; le nom de Jésus et la croix de Jésus seront mon épitaphe. » Ainsi soit-il.

CENDRES.

SUR LA MORT DE LA BONNE RELIGIEUSE.

MOTIFS DE SES CONSOLATIONS A CE MOMENT :

1. *La considération du passé.*
 2. *La considération du présent.*
 3. *La considération de l'avenir.*
-

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. Genes. 3. 19.

Ce sont là, mes Sœurs, les mémorables paroles que Dieu adressa au premier homme dans le moment de sa désobéissance, et ce sont celles que l'Eglise, toujours attentive au bien spirituel de ses enfants, adresse en particulier à chacun de nous, par la bouche de ses ministres, dans la cérémonie de ce jour : « Paroles de malédiction, dit saint Chrysostôme, dans le sens que Dieu les a prononcées, mais paroles de grâce et de salut, ajoute-t-il, dans la fin que l'Eglise se propose en nous les faisant entendre; paroles terribles et foudroyantes pour l'homme pécheur, puisqu'elles lui signifient l'arrêt irrévocable de sa condamnation à la mort, mais paroles douces et consolantes pour le pécheur pénitent, continue ce Docteur de l'Eglise, puisqu'elles lui enseignent la voie de sa conversion par la pénitence. » *Prenez plein vos mains de la cendre qui est dans le foyer, dit Dieu à Moïse et à Aaron, et que Moïse la jette au ciel*

*en présence de Pharaon*¹, et cette cendre ainsi dispersée, remarque le texte sacré, fut comme la matière dont Dieu forma ces fléaux qui affligèrent les Egyptiens, et qui causèrent cette affreuse et générale désolation connue, depuis ce temps-là, sous le nom des dix plaies d'Egypte. La cérémonie de ce jour produit un effet bien différent dans le christianisme, puisque les prêtres de la nouvelle Loi ne répandent aujourd'hui la cendre sur nos têtes, que pour apaiser le Seigneur par cet acte d'humiliation, pour nous attirer ses grâces et ses faveurs, pour nous rendre capables d'en éprouver la bonté, pour exciter dans nos cœurs les sentiments d'une véritable contrition et d'une sincère pénitence, et réveiller en nous la pensée salutaire de la mort, pensée inséparable de cette pieuse et religieuse cérémonie.

Aussi, est-ce de la mort que j'ai entrepris de vous entretenir dans cette Conférence. Je ne vous parlerai pas de sa nécessité; m'attacher à vous le prouver, ce serait une chose fort inutile, puisqu'elle est inévitable, que les paroles de mon texte vous mettent devant les yeux la sentence formidable portée contre le premier homme et tous ses descendants par le souverain Juge, et que l'apôtre saint Paul, dans son *Épître aux Hébreux*, dit formellement qu'*il a été arrêté que tous les hommes doivent mourir une fois*². Je ne m'arrêterai pas non plus à vous démontrer son incertitude; une expérience journalière et constante prouve qu'elle est incertaine et pour le temps, et pour le lieu, et pour la manière et les circonstances qui doivent l'accompagner. Enfin, je ne vous dirai pas combien le moment de la mort est critique, ni ne vous montrerai pas que tout ce qu'il y a de plus alarmant dans la mort, après tout, ce n'est pas précisément la mort elle-même, mais que ce sont ses suites, et que voilà

(1) Dixit Dominus ad Moysen et Aaron : Tollite plenas manus cineris, et spargat illum Moyses in cœlum coram Pharaone. *Exod. 9. 8.*

(2) Statutum est omnibus hominibus semel mori. *Hebr. 9. 27.*

ce qui en rend le moment si décisif et si terrible pour la mauvaise religieuse, pour la religieuse qui ne l'a été que de nom, sans remplir les obligations de son état. J'aime mieux faire reposer vos esprits sur un spectacle plus doux, plus consolant et bien plus rassurant, en vous parlant aujourd'hui, premier jour de la sainte quarantaine, de la mort de la bonne religieuse, de la religieuse qui a toujours vécu en digne épouse de Jésus-Christ, afin que vous trouviez dans cette mort un puissant motif et un grand encouragement pour passer, selon l'esprit de l'Eglise, le temps de Carême dans lequel nous entrons.

Pour procéder avec plus de méthode, je me figure trois temps en ce moment, par rapport à la mort de la bonne religieuse, le passé, le présent, l'avenir, et je dis que, de quelque côté qu'elle porte ses regards, soit qu'elle se rappelle le passé, soit qu'elle considère le présent, soit qu'elle envisage l'avenir, partout elle trouve de quoi calmer ses frayeurs. Dans le passé, elle voit des misères qui finissent, des maux qui disparaissent pour toujours, des trésors immenses de mérites amassés dans le cours d'une carrière sainte et laborieuse, et qui seront récompensés d'une gloire immortelle dans le ciel. Dans le présent, elle trouve une joie pure, une paix inaltérable que rien n'est capable de troubler. Dans l'avenir, elle aperçoit le terme heureux de ses offenses envers Dieu, avec l'assurance d'un bonheur éternel et infini. Ainsi trois motifs de consolation pour la bonne religieuse au moment de la mort : 1^o la considération du passé ; 2^o la considération du présent ; 3^o la considération de l'avenir. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. LA CONSIDÉRATION DU PASSÉ.

En effet, comment ne pourrait-elle pas éprouver cette consolation, quand elle jette un coup d'œil rétrospectif sur sa vie entière, et qu'elle aperçoit que toutes ses bonnes

œuvres dispersées çà et là et séparées par les intervalles de sa durée, se réunissent en ce moment pour former autour d'elle un cortège de bénédictions et l'appareil d'un triomphe; quand elle voit que toutes ces bonnes œuvres composent pour elle un trésor, le seul qui lui appartienne, le seul que la mort ne puisse pas lui ravir, le seul qui soit destiné à la suivre : *Car leurs bonnes œuvres les accompagnent*¹, dit saint Jean dans son Apocalypse, en parlant de la mort des justes. Elle se rappelle alors, mais avec quelle satisfaction ! tant d'épreuves, tant de tentations qui lui ont été suscitées par l'ennemi du salut, et qu'elle a glorieusement surmontées; tant de combats, tant d'assauts que lui a livrés une chair de péché avec toutes ses convoitises, et dont elle a généreusement triomphé. Elle se rappelle tant de travaux, tant de fatigues que lui a nécessités la sainte profession qu'elle a embrassée, et auxquels elle s'est pleinement assujettie, tant de sacrifices que lui a imposés la stricte observation des vœux de religion et qu'elle n'a pas balancé de faire généreusement. Elle se rappelle tant d'œuvres de charité qu'elle a exercées envers le prochain, tant de services vils et bas qu'elle a rendus aux pauvres et aux malades, tant de pas qu'elle a faits pour voler à leur secours, sans qu'elle se soit jamais lassée ou impatientée. Elle se rappelle cette fidélité qu'elle a apportée aux différents exercices de la Communauté : tant de prières, tant d'oraisons, tant de lectures de piété, tant de pratiques de dévotion ; puis encore cet emploi, cette charge dont elle a rempli tous les devoirs avec un zèle infatigable. Oui, toutes ces bonnes œuvres répandues durant le cours d'une laborieuse et sainte carrière ; oui, les mérites qu'elle y a amassés, voilà ce qui vient s'offrir aux yeux de la bonne religieuse, au moment de la mort, pour lui en adoucir les rigueurs : *Je sais*, peut-elle dire alors avec une pleine assurance avec l'apôtre saint Paul, *je sais quel est celui*

(1) Opera enim illorum sequuntur illos. *Apoc. 14. 15.*

en qui j'ai mis ma confiance, et je suis certaine qu'il est assez puissant pour me garder le dépôt que je lui ai confié¹ : Je sais encore, peut-elle ajouter avec le même Apôtre, qu'un moment d'une légère tribulation supportée pour son amour ici-bas, opérera en moi pour l'autre vie un poids immense de gloire qui ne finira jamais².

Voilà donc ce que la vue du passé offre à la bonne religieuse aux prises avec la mort ; des larmes versées, à la vérité, mais qui vont être essayées pour toujours ; des tentations éprouvées, mais heureusement surmontées ; des combats livrés contre les ennemis du salut, mais courageusement soutenus et glorieusement terminés ; des pièges tendus sous ses pas par les convoitises d'une chair de péché, mais habilement et constamment évités. Ah ! s'il est doux et consolant pour le voyageur heureusement arrivé au port, après une longue et pénible navigation, de se rappeler les orages qu'il a éprouvés, les tempêtes qu'il a essayées, les dangers sans nombre qu'il a courus, combien il est plus doux encore et plus consolant pour cette digne épouse de Jésus-Christ, à la fin d'une longue carrière toute consacrée au service de Dieu et du prochain, de se rappeler les jours de sa vie qui furent le plus marqués par les peines, les travaux, les tribulations, les épreuves et les croix de toute espèce ? Elle les compte au nombre de ses plus beaux jours, parce qu'ils furent les plus précieux aux yeux de Dieu, souvent les plus utiles à sa Congrégation ou à sa Communauté, et les plus méritoires pour elle. A qui puis-je mieux la comparer en cet état qu'à Moïse, ce saint conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la montagne de Nébo, que le Seigneur avait marquée pour le terme de

(1) Scio enim cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. 2. *Timoth.* 1. 12.

(2) Id enim quod in præsentem est momentaneum et leve tribulationis nostre, supra modum in sublimitate æternæ gloriæ pondus operatur in nobis. 2. *Cor.* 4. 17.

ses travaux et de sa vie¹? C'est de là, du haut de cette montagne, qu'avant d'expirer et jetant les yeux sur cette vaste étendue de terres qu'il avait parcourues, sur cette multitude de peuples qu'il avait vaincus, de royaumes conquis qu'il laissait après lui, Moïse se rappelle avec une sainte complaisance les périls innombrables de l'Égypte auxquels il a échappé, les eaux de la mer Rouge qu'il a heureusement traversées, les fatigues du désert qu'il a courageusement supportées, les murmures de ses frères qu'il a entièrement calmés, les embûches de Madian, cet ennemi du peuple hébreu, qu'il a habilement éludées et déconcertées, les calomnies de ces envieux qu'il a pleinement vengées et confondues : tel et infiniment plus glorieux encore est le triomphe de la bonne religieuse au moment de la mort. Touchant presque déjà au seuil du bonheur et saluant de près la céleste patrie, qu'elle regarde comme son héritage, elle peut, à la vue de tant de travaux qu'elle a supportés, de tant de combats qu'elle a soutenus, de tant d'ennemis du salut qu'elle a terrassés, oui, elle peut entonner comme Moïse, après le passage de la mer Rouge, un cantique d'actions de grâces, et s'écrier avec lui dans ses derniers instants : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire et sa puissance en ma faveur*²

Ce n'est pas qu'en se rappelant ses victoires et ses mérites passés, elle ne se représente aussi à l'esprit ses fautes et ses infidélités ; mais quelles fautes ? fautes de pure fragilité, aussitôt expiées que commises ; fautes en quelque sorte nécessaires, pour la retenir dans l'humilité ; fautes avantageuses qui lui rappellent les bontés du Seigneur, qui a fait éclater sa miséricorde à son égard ; fautes qu'on peut appeler heureuses, à cause du renouvellement de ferveur

(1) Ascende in montem istum Abarim, id est transituum, in montem Nebo, et vide terram quam ego tradam filiis Israël, et morere in monte isto. *Deut. 32. 49.*

(2) Cantemus Domino, gloriosè enim magnificatus est. *Exod. 15. 1.*

dont elles furent suivies. La douleur qu'elle en conçoit alors, ainsi que de certaines fautes d'autrefois commises avant son entrée en religion, et dont elle a toujours eu tant de regret de s'être rendue coupable, se change pour elle en une douleur de consolation, et les larmes qu'elles lui font verser, deviennent des larmes de joie, d'amour et de reconnaissance. Touchée, pénétrée, remplie de confiance à la vue des miséricordes du Seigneur, elle l'envisage, en ce moment suprême, non sous l'idée d'un juge inexorable, mais d'un père tendre et du Dieu de toute consolation, qui lui ouvre son sein miséricordieux afin qu'elle y trouve la récompense de ses vertus, et une abondante compensation à tout ce qu'il lui en a coûté pour les acquérir : « Il est vrai, se dit-elle à elle-même avec une grande Sainte, si je ne regardais que mes péchés, j'aurais lieu de craindre le Seigneur et ses justices ; mais, quand je viens à penser à ses anciennes miséricordes, j'ai bien plus lieu d'espérer que de craindre, ses miséricordes étant infinies, mes péchés étant quelque chose de fini ; ou plutôt, comme parle le saint roi David, *ses miséricordes étant au-dessus de tous ses ouvrages*¹. »

C'est ainsi qu'après avoir éprouvé tant de fois, durant le cours de sa vie, les effets de ses divines miséricordes, elle n'a pas de plus grande consolation que de se les rappeler à elle-même en ce moment critique, où l'ennemi du salut redouble ses efforts pour jeter la défiance dans une âme qui a toujours vécu saintement, et où l'on a vu de grands Saints être obligés de ranimer leur confiance ébranlée : témoin un saint Arsène, un saint Jérôme, un saint Hilarion surtout, qui, au rapport de l'historien de sa vie, était tellement saisi d'effroi au moment de rendre le dernier soupir, qu'on l'entendit s'écrier alors : « Sors, ô mon âme ; que crains-tu ? Sors, pourquoi hésites-tu ? Il y a près de soixante-dix ans que tu sers le Seigneur ; peux-tu encro

(1) *Miserationes ejus super omnia opera ejus. Ps. 144. 9.*

redouter la mort ? » Si un grand Saint, après une vie aussi austère que la sienne, après avoir servi Dieu avec tant de ferveur durant un grand nombre d'années, a craint la mort, il n'est donc pas étonnant qu'il puisse arriver qu'une religieuse, après avoir vécu en digne épouse de Jésus-Christ, en soit également effrayée.

Aussi, est-ce pour la rassurer et l'encourager de plus en plus, que son divin Epoux se présente à elle, et lui fait entendre au fond de son cœur ces consolantes paroles : *« Courage, courage, bonne et fidèle épouse, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vais vous établir en de plus grandes dans mon royaume¹ ; vous allez y entrer triomphante et glorieuse. Je vous l'avais annoncé qu'en me choisissant pour votre époux, vous auriez en moi un époux de sang² ; je vous l'avais déclaré qu'en prenant au pied des saints autels l'engagement de vous consacrer à mon service d'une manière irrévocable, vous vous engagiez par-là même à mener une vie toute de sacrifices ; je vous l'avais prédit, dans mon Evangile, que vous seriez dans les larmes et les gémissements, tandis que les partisans du monde seraient dans les plaisirs et dans la joie³. Mais que les choses sont changées aujourd'hui ! Le temps des pleurs qui commence pour eux, va finir pour vous, et ces nouvelles destinées seront des destinées éternelles. Voici le moment où je vais remplir votre cœur d'une joie pure que rien ne pourra vous enlever⁴. Je veux vous rendre heureuse du bonheur dont je jouis moi-même, vous enivrer de l'abondance de ma sainte maison, et vous abreuver au torrent des délices dont j'inonde mes élus*

(1) Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam, intra in gaudium Domini tui. *Matth. 25. 21.*

(2) Sponsus sanguinum tu mihi es. *Exod. 4. 25.*

(3) Plorabitis et flebitis vos, mundus autem gaudebit. *Joan. 16. 20.*

(4) Iterum autem videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet à vobis. *Joan. 16. 22.*

dans la terre des vivants¹. Venez donc, ô la bénie de mon Père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde², et jouissez-y du degré de gloire que votre sainte vie vous a mérité. Venez prendre la place qui vous est destinée parmi les vierges, et suivre avec elles l'Agneau partout où il va³. »

Exemple. Il est rapporté dans la vie de saint François de Sales, qu'étant malade à l'extrémité, le vicaire général de Lyon qui l'assistait dans ses derniers moments, lui demanda s'il ne craignait pas la mort, et il ajouta que les plus grands Saints l'avaient appréhendée : « Ils ont bien fait, répondit le saint prélat, puisque la mort devant décider de notre éternité, il n'y a rien de plus terrible. — O mort, poursuivit le vicaire général en empruntant les paroles de l'Esprit-Saint au *Livre de l'Ecclésiastique*, par la bouche du Sage, ô mort, que ton souvenir est amer ! — Oui, répliqua le saint évêque sans se troubler et en continuant le verset du texte sacré, oui, à celui qui a mis son espérance et son salut dans les richesses⁴, » faisant assez entendre par la tranquillité avec laquelle il prononçait ces mots, que, si la mort est à craindre pour une personne encore attachée au monde, à ses goûts, à ses plaisirs, à ses pompes et à ses vanités, elle n'a rien d'effrayant pour celle qu'elle en trouve totalement détachée. Peu de temps après on lui entendit prononcer ces paroles : *Lavez-moi de plus en plus, Seigneur, de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché*⁵ : *Mon Dieu*, ajouta-t-il, *tirez-moi de*

(1) Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. *Ps.* 55. 9.

(2) Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi. *Matth.* 25. 54.

(3) Hi sequuntur Agnum quocumquæ ierit. *Apoc.* 14. 4.

(4) O mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis. *Eccli.* 41. 1.

(5) Amplius lava me ab iniquitate meâ, et à peccato meo munda me. *Ps.* 50. 3.

*cette vallée de larmes, et je courrai à l'odeur de vos parfums*¹ ; puis, adressant la parole aux assistants qui fondaient en larmes : « Ne pleurez pas, mes enfants ; ne faut-il pas que la volonté de Dieu s'accomplisse ? » Et peu de temps après, il expira. O la précieuse mort aux yeux du Seigneur ! qu'elle est digne d'envie ! qu'elle inspire de confiance ! qu'elle procure de joie ! comme son amertume est tempérée par l'onction secrète que Dieu répand alors dans une âme !

Ainsi donc, premier motif de consolation pour la bonne religieuse au moment de la mort, la considération du passé.

II. LA CONSIDÉRATION DU PRÉSENT.

« Je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir, disait aux approches de la mort, le P. Avila, confesseur de sainte Thérèse, non, je ne savais pas qu'il fût si doux de mourir. » Or, ce qu'éprouvait cet homme de Dieu par excellence, comblé des grâces et des faveurs du ciel, c'est ce qu'éprouve également une épouse de Jésus-Christ, vraiment digne de ce nom, laquelle, après avoir marché, durant le cours de sa vie, dans les voies de la sainteté, est enfin parvenue au terme de sa carrière. Tout ce qui fait le désespoir de la religieuse infidèle, lorsqu'elle considère ce qui se passe à ses yeux aux approches du trépas, ce sont les surprises et la séparation violente qui l'arrache à des objets auxquels elle a eu trop d'attache, et voilà précisément ce qui fait, en ce dernier moment, la consolation de la religieuse fidèle : 1. Rien ne la surprend ; 2. Elle ne se sépare de rien.

(1) Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum.
Cant. 1. 5.

. RIEN NE LA SURPREND.

En effet, qu'est-ce qui pourrait la surprendre ou la troubler dans la situation où elle se trouve ? Serait-ce le souvenir même de la mort ? Mais elle n'a jamais perdu de vue cette dernière heure ; loin de là, sans cesse elle avait présentes à l'esprit ces paroles de Jésus-Christ à ses Apôtres et à ses disciples dans le saint Evangile : *Marchez dans le droit chemin, tandis que vous avez la lumière et que la grâce vous touche*¹ ; *autrement, la nuit vous surprendra, cette nuit obscure et ténébreuse où personne ne peut plus travailler à son salut*² ; elle savait que la mort arrive tout à coup sans qu'on y pense, au moment même où l'on s'y attend le moins, et elle y a constamment pensé pour n'en être point surprise. Non contente d'y penser, elle a eu soin de la prévenir, en ne passant aucun jour sans l'attendre, même sans la désirer ; cette pensée est entrée dans toutes ses vues et dans tous ses projets ; elle en a fait la règle de toutes ses démarches, de toutes ses actions, de toute sa conduite, en un mot ; elle a rapporté là toutes les occupations, tous les travaux, toutes les peines, toutes les privations, tous les sacrifices de sa vie ; regardant chaque moment comme celui où le souverain Pasteur des âmes pouvait lui demander compte de son administration, son attention principale fut de se tenir toujours prête dans l'attente d'un maître qui menace *de venir à l'heure où l'on s'y attendra le moins*³. Ainsi, ne voyant pas la mort, en cet instant suprême, sous un autre point de vue qu'elle l'a contemplée tous les jours de sa vie, elle la considère tranquillement, sans surprise comme sans effroi.

Qu'est-ce donc encore une fois qui pourrait la surprendre

(1) *Ambulate dum lucem habetis. ut non vos tenebræ comprehendant. Joan. 12. 35.*

(2) *Venit enim nox quando nemo potest operari. Joan. 9. 4.*

(3) *Quia quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet. Luc. 12. 40.*

ou la troubler? Serait-ce la pensée de la vie qu'il faut quitter, la vue de ce monde dont il faut sortir, le spectacle de cet univers qui va disparaître pour elle? Mais elle n'a jamais tenu à la vie, et ce monde visible, elle l'envisage alors, ainsi qu'elle l'a toujours fait, comme une figure qui passe¹, comme une fumée qui se dissipe², comme une ombre qui s'éloigne à proportion qu'on veut en approcher³. Mais cet univers, cette terre que nous foulons aux pieds, elle s'y est toujours regardée comme étrangère, et c'est pour mieux prouver son désir d'en sortir afin d'aller rejoindre sa céleste patrie, pour témoigner plus fortement son empressement à s'en séparer afin de faire partie de la société des enfants de Dieu, qu'elle s'est consacrée au service de ce Dieu d'amour par des engagements pris au pied des saints autels. Or, quelle consolation plus douce pour elle en ce moment que de se rappeler ces saints engagements qu'elle a contractés avec le Seigneur, et le choix qu'elle en a fait pour être la portion de son héritage. Consolation infiniment plus douce encore, à cause du témoignage que lui rend sa conscience d'avoir rempli ces engagements sacrés avec la plus exacte fidélité : « Oui, Seigneur, peut-elle dire avec une humble confiance, comme une autre sainte Gertrude, le choix que j'ai fait de vous, était sans doute la meilleure part ; le monde insensé regardait ce choix comme une folie ; il s'en moquait même, et traitait ma conduite de singularité et de bizarrerie ; mais, ô mon Dieu ! le moment présent et l'heureux sort des Saints qui m'attend, en justifient assez la sagesse, et démontrent clairement qu'entre tous les objets qui pouvaient disputer les hommages de mon cœur, vous seul méritiez de le posséder. »

Delà, dans l'âme de cette chaste amante de Jésus-Christ, à l'heure de la mort, la joie pure qui rayonne jusque sur

(1) Præterit enim figura hujus mundi. 1. Cor. 7. 31.

(2) Quia defecerunt sicut fumus dies mei. Ps. 101. 4.

(3) Umbræ enim transitus est tempus nostrum. Sap. 2. 5.

sa figure, à la pensée qu'elle s'est séparée entièrement par inclination et par goût, comme par devoir et par état, de ce monde de si courte durée, qui passe en un instant, et de s'être uniquement attachée à Dieu, qui demeure toujours, et qui veut être lui-même la récompense éternelle des âmes généreuses qui se sont consacrées par des vœux à son service. Ah! la voyez-vous recueillir ses forces, toutes défaillantes qu'elles sont, pour s'écrier, dans les transports d'une sainte allégresse, avec le Roi-Prophète: « *Le Seigneur est la part qui m'est échue en partage, et la portion qui m'est destinée. Oui, c'est vous, ô mon Dieu! qui me rendrez l'héritage qui m'est propre. Oh! que la portion de l'héritage qui m'est échue est belle! Que mon héritage est excellent*¹! Précieuses chaînes qui m'avez attachée au service de mon Dieu, durant le cours de ma vie, et qui, dans ces derniers instants, m'unissez à lui plus étroitement que jamais, que vous êtes douces! que vous êtes légères à porter! Profession religieuse que j'ai embrassée, que vous êtes chère à mon cœur! Saint état où j'ai vécu, que vous êtes digne d'envie! Je suis à Dieu, j'ai toujours été à lui depuis mon entrée en religion, et il sera éternellement à moi! Je me suis donnée à Jésus-Christ, je l'ai choisi pour mon époux, et ce divin Epoux se donnera à moi pour toujours! Ah! si je lui ai fait ici-bas le sacrifice de mes biens et de tout ce que je possédais au monde; si, pour lui être plus agréable, je lui ai consacré et lui ai voué ma virginité, j'en suis bien dédommée par les hautes espérances que j'ai conçues, par le bonheur qui m'est réservé dans le séjour de la gloire, et dont j'éprouve un avant-goût sensible sur le lit de ma douleur! »

De là encore, ce plaisir, cet attrait particulier à écouter les vérités saintes dont on vient l'entretenir dans ces der-

(1) Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. Funes ceciderunt mihi in præclaris; etenim hæreditas mea præclara est mihi. Ps. 15. — 5. 6.

niers moments. Oni, les paroles de piété sont les seules qui l'intéressent; elles sont le langage de son cœur; elle s'en était remplie pendant sa vie et pour elle-même, et pour ses Sœurs, avec qui elle prenait tant de plaisir à parler des choses de Dieu. Si l'on veut réveiller son attention, il n'est besoin que de lui parler du néant des choses d'ici-bas; du bonheur d'une autre vie, après lequel elle a soupiré sans cesse; des biens éternels, ces biens qui ont été constamment l'objet de son ambition, et dont elle hâte la possession par ses vœux; du Dieu infiniment bon et infiniment aimable dont elle aime à entendre raconter les miséricordes, et qu'elle désire avec ardeur de voir, de même que *le cerf altéré désire les eaux pour s'y désaltérer*¹. Aux approches du moment heureux qui doit terminer sa vie, sa foi se réveille, son espérance se ranime, sa charité s'enflamme de plus en plus; ce ne sont plus en elle que transports d'amour, qu'actes de résignation, que sacrifice plein et entier, qu'immolation totale d'elle-même. Accoutumée, et, pour ainsi dire, familiarisée qu'elle est avec les actes des vertus chrétiennes, elle y entre tout d'abord et sans effort; il ne faut lui dire qu'un mot de Dieu, pour que son cœur prenne feu tout à coup, pour qu'il s'échauffe et s'embrase.

2. ELLE NE SE SÉPARE DE RIEN.

Non, si rien ne surprend la bonne religieuse au moment de sa mort, il n'y a rien non plus à quoi elle soit obligée de s'arracher avec force. En effet, puisqu'elle est déjà détachée de tout par avance, de quoi la mort pourrait-elle la séparer? Serait-ce du monde, ce capital ennemi de Jésus-Christ et de son Evangile? Mais, déjà même avant son entrée en religion, elle avait vécu dans le monde sans être du monde; ou si, dans les jours d'une jeunesse mondaine et volage,

(1) Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Ps. 41. 1.

elle s'était laissé éblouir quelque temps par ses charmes et ses attraits séducteurs, elle s'en est depuis entièrement séparée, en se consacrant au Seigneur au pied des saints autels, et en mettant une barrière impénétrable, en quelque sorte, entre elle et lui. Comment pourrait-elle donc le regretter, à l'heure de la mort, ce monde pervers auquel elle n'appartient pas, qu'elle méprise, qu'elle déteste et dont elle condamne les maximes ?

Serait-elle plus touchée de la séparation des biens de la terre ? Mais elle s'en est dépouillée, autant que l'exige son institut, pour vivre pauvre à l'exemple d'un Homme-Dieu qui est né pauvre, qui a vécu pauvre, qui est mort pauvre ; elle a même renoncé à leur possession par un vœu spécial de pauvreté. Et puis, supposé qu'elle appartienne à une Congrégation où il est permis d'avoir en sa disposition quelques biens, loin même de les perdre à la mort, elle va les retrouver immortels dans le sein de Dieu, où elle recevra la récompense de tous les sacrifices qu'elle a faits ici-bas.

Quelle autre séparation pourrait donc exciter ses regrets ? Serait-ce peut-être la séparation de son corps ? Ah ! ce corps elle l'a toujours tenu dans la servitude ; elle n'a cessé de le traiter comme un esclave rebelle dont elle avait tout à craindre. Bien loin de regretter la destruction de ce corps, qui est comme la prison où se prolonge son exil et où son âme est retenue captive, elle en désire alors plus que jamais la dissolution. Dans la sainte impatience où elle est de voir rompre le mur de séparation qui l'empêche de se réunir à son Dieu, l'objet de tous ses vœux, elle s'écrie tantôt avec le saint roi David : « *Seigneur, délivrez mon âme de la prison, où elle est renfermée, afin qu'elle soit plus en état de vous bénir et de vous louer*¹ ; tantôt avec l'apôtre saint Paul : *Malheureuse que je suis, qui me déli-*

(1) Educ, Domine, de custodia animam meam ad confitendum nomini tuo. Ps. 141. 8.

trera de la prison de ce corps de mort¹? Oh! dit-elle encore d'autres fois avec le même Apôtre, quand est-ce que mon âme, libre des liens terrestres qui m'attachent à la terre, prendra son essor et son vol vers les montagnes éternelles? quand se reposera-t-elle dans le sein de son Bien-aimé²? Quelle joie pour moi de penser que mon corps commence à s'anéantir, et qu'il arrive enfin le moment où je vais avoir le bonheur d'être réunie à Jésus-Christ.³ »

Ainsi, vous le voyez, rien ne la surprend, elle n'a d'attache à quoi que ce puisse être dont elle soit obligée de se séparer. Que la mort est donc douce, quand on en subit de la sorte la dure nécessité! qu'on meurt paisiblement et avec une conscience tranquille, quand ni l'attachement au monde, à ses biens ou à ses plaisirs, ni la crainte de la dissolution du corps n'en rendent la séparation violente! Sainte et heureuse insensibilité! Je pourrais ici rapporter une infinité d'exemples de cette vérité; mais il faut savoir se borner, et je m'arrête à un seul tiré de l'*Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Cîteaux*.

Exemple. Dans le temps que saint Bernard prêchait en Flandre avec toute l'ardeur que lui inspirait son zèle, un jeune cavalier des plus considérables du pays fut si vivement frappé des discours de ce grand Saint, que, quelque engagement qu'il eût au monde, quelque attache qu'il eût pour les douceurs de la vie, il résolut de tout quitter et de sacrifier à Dieu toutes ses espérances, en embrassant la vie religieuse : ce qu'il fit, en effet. Après avoir passé plusieurs années dans la religion, il fut attaqué d'une violente maladie dont il mourut. Dans le fort de son mal, on l'entendait

(1) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom. 7. 24.

(2) Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo. Philip. 1. 23.

(3) Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat 2. Timoth. 4. 6.

souvent s'écrier : *Tout ce que vous avez dit est véritable, ô mon Jésus!* Ce qui obligea quelques-uns des religieux qui étaient présents, de lui demander pourquoi il répétait tant de fois la même chose ; mais il ne leur répondit jamais autre chose que ces mots : *Tout ce que vous avez dit est véritable, ô mon Jésus!* Une telle réponse leur fit croire que la violence de la douleur lui avait fait perdre le jugement ; mais ils furent bien surpris lorsque le moribond leur dit : « Non, non, mes frères, n'attribuez ces paroles à aucun égarement d'esprit ; c'est un témoignage que je me crois obligé de rendre à la vérité des promesses de Jésus-Christ, dont je vois l'accomplissement en ma personne. Il a dit, dans son Evangile, que *ceux qui renonceraient pour l'amour de lui aux choses de la terre, recevraient le centuple en cette vie, et un bonheur éternel dans l'autre*¹. Voilà ce que j'éprouve maintenant ; et la douceur, la paix, la joie, les consolations dont Dieu remplit mon âme, sont si grandes, l'espérance que j'ai de mon salut est si ferme, que, malgré la violence des maux que je souffre, je goûte un repos que je ne saurais vous exprimer. Bien loin de craindre la mort, je soupire après cet heureux moment qui doit mettre mon âme en liberté, et me faire jouir de la présence de Dieu dans la bienheureuse éternité. » Vous voyez donc d'après cet exemple, ô épouses de Jésus-Christ, combien le renoncement volontaire aux choses de ce monde est pour vous un moyen efficace de vous garantir des frayeurs de la mort ; qu'on meurt en repos, quand il n'y a plus rien qui nous attache à la terre ; qu'on quitte alors avec plaisir ce que l'on a méprisé pendant la vie ; que le cœur dégagé de la sorte se porte plus aisément vers Dieu, et que, bien loin de craindre cette dernière heure, on la regarde, au contraire, comme le moment heureux qui doit

(1) Omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. *Matth. 19. 29.*

nous faire jouir des récompenses que le Seigneur a promises à ceux qui renonceront à tout pour l'amour de lui.

Ainsi donc, deuxième motif de consolation pour la bonne religieuse, au moment de la mort, la considération du présent.

III. LA CONSIDÉRATION DE L'AVENIR.

En effet, combien cette considération n'est-elle pas capable d'adoucir pour elle tout ce que la mort peut avoir d'amer et d'affligeant ! Peut-elle, à ce moment critique et décisif, penser au Dieu qui doit la juger, sans penser en même temps au Dieu qu'elle a servi avec tant de fidélité ; et, quand elle a fait de la terre le théâtre de ses combats, n'est-il pas bien consolant pour elle de jeter ses regards vers le ciel, qui doit en être le prix ? Peut-elle ne pas s'écrier avec le Prophète royal sur le point de paraître devant son Dieu : *Ah ! Seigneur, vous avez changé mes pleurs et mes gémissements en joie et en allégresse*¹. Après l'avoir constamment aimé, elle sent mieux qu'elle est destinée à l'aimer toujours : son cœur, que de mauvaises passions n'ont jamais pu lui ravir, vole vers ce Dieu d'amour comme vers le centre de son repos, et après avoir eu le courage d'accompagner Jésus-Christ jusqu'au Calvaire, sans cesser de rester avec lui, elle croit l'entendre, en ce moment décisif, lui adresser les mêmes paroles qu'il adressa autrefois du haut de sa croix au bon Larron : *En vérité, je vous le dis, vous serez avec moi aujourd'hui en Paradis*². Oh ! qu'ils sont pieux et heureux tout à la fois les transports de cette âme sainte, lorsque, s'écriant avec le saint homme Job dans la vivacité de sa foi : *Je sais que mon Rédempteur est vivant*, elle ajoute avec lui dans la douceur de son espérance, *que, dans cette même chair*

(1) *Convertisti planctum meum in gaudium mihi. Ps. 29. 12.*

(2) *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in Paradiso. Luc. 25. 45*

que la mort réduit en dissolution, que, de ces mêmes yeux que la mort éteint, elle le verra dans sa gloire¹!

Or, ce qui produit ces sentiments, ces saints désirs de la mort dans le cœur de la bonne religieuse, je vous l'ai dit en commençant cette Conférence, c'est que : 1. Elle y voit le terme heureux de ses péchés ; 2. Elle y trouve l'assurance d'un bonheur éternel et infini.

†. ELLE Y VOIT LE TERME HEUREUX DE SES PÉCHÉS

Pouvoir funeste de pécher et de perdre la grâce : « Voilà, dit saint Augustin, la seule chose qui afflige les justes ici-bas, et qui leur rend la vie triste et mêlée d'ennui ; mais, en même temps, voilà ce qui leur rend la mort pleine de charmes, parce qu'elle leur fait entrevoir l'espérance de ne plus pécher désormais. » C'est ce dont l'histoire de la vie des Saints nous fournit des exemples sans nombre : et pour m'en tenir à un seul d'une date encore peu éloignée de notre temps, que j'aime à me rappeler le souvenir du vénérable Grignon de Montfort, ce célèbre missionnaire de la Bretagne et du Poitou, vers la fin du xvii^e siècle, le fondateur de la *Congrégation des filles de la sagesse*. Comme il était sur le point de rendre le dernier soupir : « Rendez grâces à Dieu, mes très-chers frères, disait-il aux prêtres de sa Congrégation qui entouraient son lit de mort et qui paraissaient pénétrés de douleur à la pensée de cette séparation, oui, rendez grâces à Dieu de ce que je vais mourir et que je ne pécherai plus. » Que j'aime également à me rappeler le souvenir de cette religieuse agonisante, qui a vécu presque de nos jours, laquelle étant aux portes du tombeau, et entendant autour d'elle quelques-unes de ses Sœurs qui ne pouvaient retenir leurs gémissements et

(1) Scio enim quod Redemptor meus vivit... et in carne meâ videbo Deum meum, quem visurus sum ego ipse et oculi mei conspecturi sunt, et non alius. *Job. 19. — 26. 27.*

leurs sanglots, les envisagea d'une manière qui semblait leur reprocher leur faiblesse ; puis, refermant les yeux avec un air calme et serein : « Est-il possible, dit-elle, qu'on m'aime si peu, qu'on ne prenne point part à ma joie et qu'on ne puisse se réjouir avec moi du bonheur que j'éprouve de ne plus offenser Dieu désormais ? Pourquoi donc pleurez-vous, mes Sœurs, puisque la mort m'est un gain, et qu'en perdant ici-bas quelques avantages périssables, je vais être mise en possession de ces biens qui ne périront jamais ? Car c'est là-haut, ajouta-t-elle, en montrant le ciel avec sa main défaillante, oui, c'est là-haut, où l'on ne pèche plus et où l'on ne peut plus pécher, que je m'en vais, et je ne désire qu'après la dissolution de mon corps pour y être plus tôt arrivée. »

2. ELLE Y TROUVE L'ASSURANCE D'UN BONHEUR ÉTERNEL.

Oui, ce qui rend encore plus empressés ces saints désirs de la mort, toujours trop lente au gré d'une bonne religieuse, d'une digne et véritable épouse de Jésus-Christ, c'est l'espérance qu'elle a d'une récompense éternelle et infinie, espérance fondée sur les promesses et la grâce d'un Dieu qui ne sait point tromper, et sur la fidélité qu'elle a eue à remplir ses devoirs : « *Mon heure approche, semble-t-elle dire avec l'apôtre saint Paul, et je touche à ce dernier terme. J'ai vaillamment combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi*¹. Oui, j'ai vaillamment combattu, et quoiqu'on ne puisse jamais se flatter d'en avoir fait assez pour Dieu, toutefois ma conscience me rend le précieux témoignage que j'ai travaillé constamment pour les intérêts de sa gloire, pour satisfaire aux devoirs de mon état, et pour ne pas me relâcher dans les exercices de la vie religieuse, remportant ainsi une vic-

(1) Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. 2. *Timoth.* 4. — 6. 7.

toire complète sur les puissances des ténèbres. Oui, *j'ai achevé ma course*, et, après bien des efforts et des violences, des sacrifices et des renoncements à moi-même, je suis arrivée au terme de ma carrière; mes peines vont être terminées, et, dans quelques instants, mon bonheur va commencer. Oui, *j'ai gardé la foi*, et, grâce aux miséricordes du Seigneur, j'ai conservé fidèlement jusqu'à ce jour le dépôt qui m'en a été confié, lors de la réception du sacrement de Baptême; j'ai cru sans hésiter tout ce qu'enseigne la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître, j'ai vécu et je veux mourir; depuis mon entrée en religion, j'ai gardé à mon Dieu, par l'exacte observance de ma règle, la fidélité que je lui ai vouée au jour de ma profession; j'ai servi constamment dans ma Communauté ce Dieu si digne des hommages de tous les cœurs : *Que me reste-t-il donc, continue-t-elle avec le même Apôtre, sinon à réclamer et attendre la couronne de justice qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour, et non-seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aiment son avènement*¹!

Langage admirable! Paroles touchantes et sublimes tout à la fois, qui font bien voir avec quelle confiance elle met toute son espérance dans les magnifiques promesses du Seigneur, et qui montrent clairement comme en lui présentant des mérites qu'elle a amassés par sa grâce, elle attend fermement de sa bonté un héritage qu'il lui a acquis par son sang. Perçant déjà avec des yeux mourants à travers les nuages de la mortalité qui l'enveloppent, déchirant les voiles obscurs qui lui dérobent encore cette patrie immortelle après laquelle elle soupire depuis longtemps, elle voit, comme le diacre, saint Etienne, le sein de la

(1) In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die, justus judex : non solum autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus. 2. *Timoth* 4. 8.

gloire s'ouvrir à ses yeux, et le Fils de l'homme, à la droite de son Père, prêt à la recevoir¹; elle aperçoit cette sainte cité du peuple de Dieu, la demeure des Patriarches, le séjour des Prophètes, l'asile sacré des Apôtres, de tous les Bienheureux, en un mot, où le Roi des vierges se plaît à couronner ses fidèles épouses, et à verser dans leurs cœurs des torrents de délices éternelles.

Enfin, on vient lui annoncer sa dernière heure, et lui adresser, au nom de l'Eglise, ces paroles si effrayantes pour une religieuse qui n'a pas vécu d'une manière conforme à sa sainte vocation, mais si douces et si rassurantes pour celle qui y a conformé sa conduite: « Partez, âme chrétienne, lui dit le prêtre, partez; sortez enfin de ce monde, de cette terre infortunée où vous avez été si longtemps étrangère et captive; partez au nom de Dieu le Père qui vous a créée; au nom de Dieu le Fils qui vous a rachetée; au nom de Dieu le Saint-Esprit qui a été répandu en vous, et qui vous a sanctifiée². » Ah! avec quelle confiance, avec quelle paix, avec quels sentiments de joie et d'actions de grâces n'en reçoit-elle pas l'ordre suprême! Venez et voyez, ô épouse de Jésus-Christ, vous toutes qui m'écoutez, c'est auprès de son lit de mort que je vous invite à venir contempler la bonne religieuse touchant au moment de paraître devant Dieu; c'est à la force de ce spectacle qu'il appartient de confirmer ce qu'ébauche à peine la faiblesse de mes paroles; oui, encore une fois, venez et voyez. Sur son front, quelle sérénité! Dans son âme, quelles délices! Dans son cœur, quelle consolation! L'entendez-vous? « *Je me suis réjouie*, dit-elle avec le Roi-Prophète, *quand on m'a annoncé que j'allais entrer dans*

(1) Intendens in cœlum vidit gloriam Dei, et Jesum stantem à dextris Dei. Act. 7. 55.

(2) Proficiscere, anima christiana, de hoc mundo, in nomine Dei Patris omnipotentis, qui te creavit; in nomine Jesu Christi Filii Dei vivi, qui pro te passus est; in nomine Spiritus sancti, qui in te effusus est. Ord. commend. anim.

*la maison du Seigneur*¹. » Oh ! avec quelle sainte impatience ne désire-t-elle pas d'en voir l'exécution ! C'est alors que faisant un dernier effort, elle dit avec le saint vieillard Siméon : « *C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre servante en paix*². Brisez, ô mon Dieu, brisez ce reste de faibles liens par lesquels je tiens encore à la terre. Quand viendra-t-il donc ce moment fortuné où je vous verrai sans voile, où je vous aimerai sans partage, où je vous posséderai sans fin, et où vous ne serez plus pour moi le Dieu caché ? Avancez encore, ô mon Dieu, ce moment heureux qui viendra toujours trop tard pour mes désirs. Mon âme ne soupire que pour vous ; elle tend à vous comme au centre de son repos : *Mon cœur et ma chair s'élancent vers vous, qui êtes le Dieu vivant*³. »

C'est en prononçant ces mots ou autres semblables ; c'est en tenant son crucifix entre ses mains et le baisant tendrement ; c'est en ayant les yeux fixés sur son Bien-aimé qui est attaché à cette croix, et en redisant sans cesse : « O Jésus ! ô Marie ! ô Joseph ! » que son sacrifice se consomme, et que son âme bienheureuse s'échappe de son corps pour prendre son vol vers le ciel. C'est là qu'elle va partager la gloire et le bonheur de tant de vierges chrétiennes et de saintes religieuses qui lui ont servi de modèle sur la terre, de courage et de force dans ses travaux, dans ses peines, dans ses afflictions, dans ses épreuves et dans ses croix ; c'est là qu'admise dans les tabernacles du Dieu trois fois saint, elle va marcher à la suite de l'Agneau, prendre place parmi ces milliers de vierges dont elle est environnée, et que, revêtue comme elles d'une robe blanche, ayant le front ceint d'une couronne de lis, symbole de l'innocence,

(1) *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. Ps. 121. 1.*

(2) *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace. Luc. 2. 29.*

(3) *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Ps. 83. 2.*

tenant en la main la palme de la virginité, elle va faire retentir les voûtes célestes de ces *Alleluia* qui n'auront jamais de fin; c'est là qu'après avoir semé dans les larmes, selon les magnifiques expressions du Psalmiste, elle moissonnera dans la joie¹, et qu'après avoir combattu, durant la vie, avec Jésus-Christ, elle aura encore le bonheur d'être couronnée, après la mort, avec Jésus-Christ; c'est là qu'elle règnera triomphante et heureuse avec lui « pendant une durée de siècles qui n'aura jamais de fin², » ainsi que l'Eglise le dit, de ce divin Sauveur dans ses offices; c'est là qu'à jamais elle jouira des complaisances ineffables des trois personnes de la très-sainte et très-adorable Trinité; qu'à jamais le Père lui fera part de sa grandeur, le Fils la revêtira de ses splendeurs, l'Esprit-Saint l'inondera de ses délices. Oh! qu'elles sont donc grandes, ô mon Dieu, abondantes, immenses, incompréhensibles, ces célestes récompenses dont vous mettez cette âme juste en possession après sa sortie de cette vallée de larmes! Qui pourrait entreprendre, je ne dis pas d'en expliquer la multitude infinie, mais même de s'en former la plus légère idée?

CONCLUSION.

Ainsi meurt, mes Sœurs, la bonne religieuse, la religieuse qui a constamment vécu dans la crainte du Seigneur, dans son amour et dans l'exercice édifiant des fonctions de son emploi. Purifiée par les expiations d'une vie pénitente et laborieuse, elle ferme les yeux à toutes les créatures, et retourne tranquillement dans le sein de Dieu dont elle est sortie. Mort heureuse et infiniment désirable que la sienne; mort semblable à sa vie. Oh! qu'il est donc vrai de dire que, comme celle de ces justes dont parle le Roi-Prophète,

(1) Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. *Ps. 12. 5.*

(2) Cujus regni non erit finis *Prec. Eccl. in. Symbolo nicæno.*

*elle est précieuse aux yeux du Seigneur*¹! Rien de plus déplorable, au contraire, que la mort de la mauvaise religieuse, de la religieuse dont la conduite aura démenti la sainteté de son caractère, *qui aura commis l'iniquité dans la terre des Saints*², pour me servir des expressions du prophète Isaïe, ou qui, du moins, aura servi Dieu habituellement dans sa Communauté avec une tiédeur coupable, et se sera sans cesse acquittée de son emploi avec une négligence condamnable. Sa mort, comme sa vie, semblable à celle de ces pécheurs dont parle encore le Roi-Prophète, *est abominable aux yeux du Seigneur*³. Entre ces deux genres de mort c'est à vous de choisir. Tout dépend de la bonne ou mauvaise vie. Si quelqu'une d'entre vous avait le malheur de vivre dans le péché, elle mourrait consumée d'inutiles regrets et dans un affreux désespoir. Si, au contraire, vous avez toutes le bonheur de vivre dans la justice et dans la fidélité à vos devoirs, votre mort ne sera qu'un passage à l'immortalité bienheureuse. Heureuses donc êtes-vous, ô épouses de Jésus-Christ, si vous vous disposez continuellement à faire une bonne mort par la pratique constante d'une bonne vie! Heureuses, si vous apportez toute l'application de votre esprit à bien faire une chose qu'on ne fait qu'une seule fois! Heureuses, si cette dernière heure vous est toujours présente, si vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos méditations, et si vous pouvez dire avec l'apôtre saint Paul : *Je meurs tous les jours*⁴; je meurs, à tous les instants, en esprit et dans la pensée, en attendant que je meure un jour réellement. Ah! c'est de vous qu'on pourra dire alors avec vérité, que votre mort sera précieuse non-seulement aux yeux des hommes, mais encore aux yeux de Dieu; non-seulement dans le temps, mais encore pour toute l'éternité. Ainsi soit-il.

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. *Ps. 115. 5.*

(2) In terrâ sanctorum iniqua gessit. *Is. 26. 10.*

(3) Mors peccatorum pessima. *Ps. 55. 21.*

(4) Quotidiè morior per vestram gloriam, fratres. *1. Cor. 15. 51.*

MERCREDI DE LA I^{re} SEMAINE DE CARÈME.

SUR LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DE GETHSÉMANI.

1. Elle renferme la soumission dans le sentiment.
 2. Elle renferme la soumission dans l'action.
-
-

Et progressus pusillùm procidit in faciem suam, orans et dicens : Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste : verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna, la face contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe loin de moi ; cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. Matth. 26. 39.

Voilà, mes Sœurs, le premier mystère comme l'entrée de tous les mystères de la Passion du Fils de Dieu, que vous devez méditer durant le cours de ce carême ; c'est la dévotion par excellence des âmes fidèles, surtout en ce saint temps, de considérer les souffrances de leur Sauveur, et c'est de cette considération que les Saints ont retiré des fruits si merveilleux de grâce et de sainteté : « Pour moi, mes frères, disait saint Bernard à ses religieux, depuis le jour de ma conversion, mon soin le plus ordinaire et le plus fréquent a été de *cueillir* comme l'Épouse des Cantiques, *ce bouquet de myrrhe*, composé de toutes les amertumes et de toutes douleurs de Jésus-Christ, mon souverain

Seigneur ; *je l'ai mis dans mon sein*¹, et je l'ai appliqué à toutes mes plaies ; car comment pourrais-je oublier les miséricordes d'un Dieu souffrant, ajoutait ce saint Docteur. puisque ce sont elles qui m'ont donné la vie ? et quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon souvenir, puisque c'est là que je trouve la vraie sagesse, là que je trouve la plénitude de la science, là que je trouve les trésors du salut, là enfin, que je trouve un fonds inépuisable de mérites ? De là vient, continuait-il, que je les ai si souvent dans la bouche, comme vous le savez, et que je les ai encore plus dans le cœur, comme Dieu le sait ; car c'est là toute ma philosophie, c'est à *la seule connaissance de Jésus* qu'elle se réduit, *et de Jésus crucifié*², à l'exemple de l'apôtre saint Paul. »

Tels étaient les sentiments de saint Bernard ; faites-en les vôtres, et, puisque c'est pour cela que vous êtes ici assemblées, commencez, dès aujourd'hui, à étudier cette science sublime et suréminente de l'immense charité d'un Dieu pour les hommes dans sa douloureuse Passion. Ce que nous présente d'abord l'Évangile, c'est Jésus-Christ priant dans le jardin de Gethsémani, et acceptant avec une pleine soumission le calice que son Père lui a destiné et préparé. Arrêtons-nous là, et, pour notre édification, apprenons comment nous-mêmes nous devons nous conformer en tout aux ordres de Dieu, et nous résigner à ses adorables volontés : soumission d'une nécessité indispensable ; soumission que tout chrétien doit conserver jusqu'à la mort, et sans laquelle il n'y a point de salut à espérer, puisque le salut devient impossible à quiconque refuse d'obéir à Dieu. Or, cette soumission renferme deux choses, savoir le sentiment ou le cœur ; l'action ou la pratique. Ainsi 1^o soumission dans le sentiment ; 2^o soumission dans l'ac-

(1) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur. *Cant. 1. 12.*

(2) Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum. *1. Cor. 2. 2.*

tion : la première nous fera vouloir tout ce que Dieu veut ; la seconde, exécuter tout ce que Dieu commande. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. SOUMISSION DANS LE SENTIMENT.

Pour bien comprendre ce que c'est qu'une résignation parfaite aux ordres de Dieu, et ce qu'exige cette soumission du cœur qui consiste dans le sentiment, il n'est besoin que de contempler le Fils de Dieu prosterné en la présence de son Père, et lui adressant l'humble prière que les Evangélistes ont pris soin de rapporter. C'est là que ce Dieu sauveur nous donne la plus haute idée d'une sainte conformité aux arrêts du ciel et à toutes les dispositions de la divine Providence ; c'est là qu'il nous fait connaître toute l'étendue qu'elle doit avoir, et à quel degré de dépendance elle nous doit réduire, au point qu'il n'y ait ni circonstances si rigoureuses, ni répugnances si vives et si naturelles, ni temps, ni conjonctures où notre volonté ne soit soumise, et où nous n'en réprimions toutes les révoltes. Remarquez bien ceci, car c'est là, j'ose le dire, un des points les plus importants de la morale chrétienne et des plus salutaires enseignements.

Or, que fait votre adorable Maître, votre divin Modèle, retiré dans le jardin de Gethsémani et se disposant à consommer, par une mort également ignominieuse et violente, le grand ouvrage de notre rédemption ? Il prie, non pas une fois, mais jusqu'à trois fois ; non pas pendant quelques moments, mais durant trois heures entières ; et, dans tout le cours de cette prière si souvent réitérée et si longtemps prolongée, que demande-t-il ? Une seule chose et rien de plus ; une chose qu'il a cherchée durant toute sa vie mortelle, et qu'il ne cessera de demander jusqu'à son dernier soupir ; une chose dont *il faisait toute sa nourriture*¹,

(1) Dicit eis Jesus : Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. Joan. 4. 74.

comme il le disait un jour à ses disciples, lorsqu'ils l'engageaient à manger après les fatigues d'un long voyage, c'est que la volonté de Dieu soit faite, et non la sienne. Prenez garde et faites bien attention à cette soumission du Fils unique de Dieu.

1° Il se soumet au bon plaisir de son Père. En effet, le bon plaisir de son Père était qu'il souffrit et qu'il mourût, et que, par ses souffrances et par sa mort, il procurât le salut de l'homme. Or, voilà ce qu'il accepte malgré la nature qui s'y oppose, et malgré tous les sentiments contraires qu'elle lui inspire. En vain se révolte-t-elle; en vain, par la violence de ses révoltes, lui fait-elle dire : *« O mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi et que je ne sois point réduit à le boire¹, »* la grâce, par un effort supérieur, prévaut et l'emporte; le retour est prompt, et, sans égard à la parole que les sens lui ont, en quelque sorte, arrachée, il en revient au point capital qu'il s'est tracé comme la grande règle de sa vie, qui est de ne vouloir que ce que le Ciel a résolu, et que ce qu'il a déterminé dans ses immuables décrets. Aussi l'entendez-vous : *« Cependant, ô mon Père, Père tout-puissant, Père souverainement sage, souverainement juste, souverainement saint, que votre volonté soit faite et non la mienne². »*

2° Il se soumet, et dans quelles conjonctures? Ah! en peut-on imaginer de plus tristes et de plus désolantes? C'est dans un soulèvement général de toutes ses passions contre lui-même; c'est au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle : *Alors, il commença à s'affliger et à avoir le cœur pressé d'un extrême chagrin³*, dit l'évangéliste saint Matthieu; tantôt, la tristesse la plus profonde : *Alors, il commença à être rempli d'ennui*, dit l'évangéliste saint Marc, et il

(1) Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste. *Matth. 26. 59.*

(2) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth. 26. 59.*

(3) Cœpit contristari et mœstus esse. *Matth. 26. 57.*

s'écria : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*¹ ; tantôt, la crainte et l'épouvante : *Alors, il commença à être saisi de frayeur*², dit encore le même Évangéliste ; c'est au plus fort de son agonie et dans une telle défaillance, que *le sang coule de tous les membres de son corps, et que la terre en est arrosée*³, au rapport de l'évangéliste saint Luc ; c'est, à ce qu'il semble, dans un délaissement total et de la part des hommes. Il s'adresse à son Père, et son Père ne lui répond rien ; les trois Apôtres qui l'ont accompagné, s'endorment et le laissent seul dans la plus sombre nuit et la plus affreuse solitude.

3° De là il se soumet donc sans recevoir aucune consolation, surtout aucune consolation humaine. S'il persiste, ce n'est pas en vue d'y trouver un soulagement à sa peine, mais dans le dessein d'y prendre de nouvelles forces pour la supporter. Aussi, l'Ange que le ciel lui envoie, ne lui rend-il point d'autre service que *de le soutenir et de l'encourager*⁴ : « Ah ! dit saint Augustin, remarquez bien cette parole, l'Évangéliste ne nous fait pas entendre que l'Ange *le consola*, mais seulement qu'il *le fortifia*. »

4° Enfin, il se soumet à tout ; c'est-à-dire non-seulement à la chose, mais à toutes les circonstances qui doivent y être jointes ; non-seulement à la substance de ce que Dieu veut, mais à la manière dont il le veut ; non-seulement à la croix, mais à tous les opprobres et à toutes les ignominies de la croix : d'où vient qu'il ne se contente pas de dire, *que ce que vous voulez se fasse* ; mais qu'il ajoute, *qu'il se fasse, et qu'il en soit comme vous le voulez*.

Voilà le vrai modèle de la soumission chrétienne et religieuse ; oui, voilà en quoi consiste cette conformité de cœur et de sentiment qui nous tient toujours unis à Dieu, quoi

(1) *Tristis est anima mea usque ad mortem. Marc. 14. 34.*

(2) *Et cœpit pavere et tædere. Marc. 14. 35.*

(3) *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. Luc. 22. 44.*

(4) *Apparuit illi Angelus de cœlo confortans eum. Luc. 22. 45.*

qu'il ordonne de nous, et en quelque situation qu'il lui plaise de nous mettre. Etre soumis dans l'adversité comme dans la prospérité, dans le trouble de la passion comme dans la paix; être soumis, quand Dieu nous traite en apparence dans toute la rigueur de sa justice, qu'il ne prend nul soin de nous, ou plutôt qu'il en use avec nous comme s'il n'en prenait nul soin et qu'il nous eût absolument oubliés; être soumis, sans recourir au monde, à une famille, à des proches, à des amis en relation avec notre Communauté, qui pourraient nous être de quelque soutien et apporter quelque remède au mal qui nous presse, sans rien même attendre de la grâce, je dis rien de sensible, qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente, sans avoir d'autre ressource ni d'autre asile que l'autel et que l'oratoire, non pas pour y demander à être déchargé, mais à être secondé, encouragé, fortifié, et du reste, pour y témoigner une fidélité inébranlable avec une pleine résignation; être soumis avec une détermination entière à tout ce que Dieu voudra, comme il le voudra et dans l'ordre qu'il le voudra; car c'est là, encore une fois, ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit et de volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu. De tous ces points, ô épouses de Jésus-Christ, qu'il en manque un seul, vous n'avez plus, dès lors, cette soumission que ce divin Epoux vous a enseignée, par son exemple, au jardin de Gethsémani, et vous ne satisfaites pas au devoir de la religion que vous professez, ou vous n'y satisfaites qu'à demi.

En effet, pour en venir au détail, ma chère Sœur, de vous conformer au bon plaisir de Dieu, quand rien ne vous mortifie et ne contredit vos inclinations; que vous vous trouvez dans un emploi commode par lui-même, et qu'il ne vous arrive rien de désagréable et de fâcheux, est-ce là une vertu chrétienne, et serait-ce même une vertu de philosophe et de païen? Néanmoins, il est vrai, que vous devez dans cet emploi, comme dans tout autre, vous soumettre au gré de Dieu; mais, en même temps, votre soumission doit vous

être bien suspecte, vous avez lieu de vous en défier, et vous devez dire à Dieu : « Seigneur, je veux maintenant ce que vous voulez, mais, après tout, parce que vous ne voulez que ce qui me plait, je n'ose presque compter sur une résignation si douce et si aisée; car c'est plutôt vous qui vous conformez à moi, que moi qui me conforme à vous, et, selon que les choses se succèdent, c'est vous qui faites ma volonté plutôt que je ne fais la vôtre. Ah! c'est trop, ô mon Dieu, oui, c'est trop me ménager, c'est trop m'épargner; mais, afin de me connaître et de voir si je suis, en effet, dans la disposition d'un cœur solidement et chrétiennement soumis, *éprouvez-moi*, ainsi que vous le demandait autrefois le saint roi David, *frappez-moi, affligez-moi, brûlez mes reins et sondez mon cœur*¹, en me faisant passer par le creuset et par le feu de la tribulation. C'est ainsi que je pourrai savoir si ce n'est pas par un effet de mon amour-propre que j'accepte ce que vous m'envoyez et que je m'y résigne, ou si ce n'est pas parce qu'il est utile et agréable à la nature toujours avide de ses aises et de ses satisfactions; sans cette épreuve de l'affliction et de la souffrance, je n'oserais vous répondre de mon pauvre cœur ni m'en être garant. »

De même encore, si vous ne vous trouvez docile et souple sous la main de Dieu que lorsque vos passions sont dans le calme, que vous ne sentez en vous nulle agitation, qu'il ne s'élève en votre âme nul mouvement qui vous porte au murmure et à la résistance, quel sacrifice faites-vous à Dieu, et votre patience peut-elle être à ses yeux d'un grand prix? Vous n'avez nul ennemi à vaincre, nulle victoire à remporter, il ne vous reste presque qu'à suivre le sentiment naturel qui vous conduit, et il ne vous est pas bien difficile alors de vous écrier dans la ferveur de l'oraison : *O mon Dieu, que votre volonté s'accomplisse*²! Mais, quand vous

(1) Proba me, Domine, et tenta me, ure renes et cor meum. *Ps.* 25. 2.

(2) Pater mi ..., fiat voluntas tua. *Matth.* 26. 42.

êtes dans l'ardeur d'une passion violente qui s'est emparée de votre esprit, que toutes les puissances de votre âme sont dans le désordre et la confusion, que la raison elle-même paraît choquée, et que toutes vos réflexions, vos connaissances ne servent qu'à vous aigrir et à vous animer davantage, si vous vous arrachez alors, en quelque sorte, à vous-même, au milieu de cette tempête et de ces soulèvements involontaires, si vous renoncez à vous-même pour rendre hommage à la providence de Dieu et pour lui dire : *Non pas comme je le veux, ô mon Père, mais bien comme vous le voulez*, voilà, ma chère Sœur, ce qui vous distingue et vous élève devant lui. Et pourquoi donc? Parce que c'est ce qui l'honore, ce qui le fait triompher en vous de tout vous-même, en le faisant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif et de plus intime dans vos inclinations et vos désirs.

Mais si Dieu, dans l'orage dont vous êtes assaillie, s'éloigne de vous, ou, pour parler plus juste, si Dieu se comporte envers vous comme s'il s'était éloigné de vous, pouvez-vous alors être bien résignée aux ordres de Dieu? Car voilà quelquefois comment il traite une âme affligée, la livrant en apparence à elle-même, ne lui donnant ni vues, ni lumière, ni goût; tout la rebute, tout contribue à lui faire sentir le poids de sa peine, comme Jésus-Christ, au jardin de Gethsémani, en quel abattement elle tombe! quel ennui la saisit et la désole! quelles sombres réflexions l'inquiètent et la tourmentent! sa foi lui vient en aide et lui dicte intérieurement d'aller à Dieu; elle y va, mais elle le cherche et ne le trouve pas; elle frappe à la porte, mais il lui semble que le ciel est fermé pour elle, et qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute, selon la plainte du saint roi David : du moins c'est ce que les ennemis de son salut lui reprochent, c'est ce que la nature et les sens ne cessent de lui suggérer; peut-être se rencontre-t-il un ministre du Seigneur, qui, comme l'Ange envoyé d'en haut, la relève, la rassure, la ranime, mais c'est seulement un appui pour ne

pas succomber, et non pas un adoucissement qui lui rende la paix, et qui fasse couler sur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or, encore une fois, dans cette sécheresse et dans cet accablement, pouvez-vous être bien résignée aux ordres de Dieu ? Oui, vous le pouvez et vous le devez ; oui, c'est lorsque toutes les lumières qui vous éclairaient, viennent à s'éteindre : que toute la ferveur qui vous excitait, vient à se refroidir ; que toutes les larmes qu'une certaine tendresse de cœur et de dévotion vous faisait répandre, sont venues à sécher, et que toutes ces douceurs secrètes qui vous attachaient à Dieu, se sont tournées en aridités et en dégoûts, que vous devez lui marquer votre soumission, mais une soumission ferme et constante, mais une soumission solide et qui soit de quelque valeur dans son estime.

Ainsi donc : 1. Soumission dans le sentiment pour vouloir tout ce que Dieu veut, je viens de vous le montrer ; je dis ensuite, pour faire tout ce que Dieu commande :

II. SOUMISSION DANS L'ACTION.

Nous en avons encore un bel exemple dans la conduite de Jésus-Christ au jardin de Gethsémani ; voyons-le et tirons de cet exemple une nouvelle instruction pour notre conduite. Quel prodige, en effet, et quel changement merveilleux ! Quelle intrépidité et quel courage dans cet homme auparavant si timide, à s'en tenir aux apparences, et saisi de si mortelles alarmes ! Quelle constance et quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu, tout interdit et près de succomber sous le poids de sa douleur ! Quelle promptitude et quelle activité dans cet homme auparavant tout appesanti selon les sens, tout affaibli, étendu par terre et sur le point de rendre l'âme ! Qu'est-il donc arrivé, et qui en a pu faire de la sorte comme un autre homme ? Voici le mystère et l'une des plus salutaires instructions pour nous.

C'est toujours le même Homme-Dieu, comme il n'a jamais cessé de l'être, toujours pénétré des mêmes sentiments de soumission à la volonté de Dieu ; mais cette soumission demeurait renfermée dans le cœur, parce que ce n'était pas encore le temps de la prouver par les œuvres et d'agir ; elle a été rudement attaquée, fortement combattue, violemment agitée et presque déconcertée ; mais, dans le fond, elle ne fut jamais altérée, ni jamais elle ne s'est démentie. Néanmoins, l'heure est-elle venue où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu, c'est alors que cette soumission se montre dans tout son éclat et qu'elle déploie toute sa vertu ; à ce moment, toutes les frayeurs de Jésus-Christ se dissipent, toutes ses inquiétudes se calment, toutes ses répugnances s'évanouissent, rien ne l'étonne, rien ne l'arrête ; à ce moment aussi, toutes les puissances de son âme se réveillent et se fortifient. Suivons-le, voyons-le marcher vers ses Apôtres, écoutons-le parler.

Il ne leur dit plus : *Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi*¹ ! comme s'il eût voulu qu'ils fussent toujours attentifs à sa défense, qu'ils observassent exactement toutes choses, et qu'ils ne le quittassent pas un seul instant ; mais il leur dit : *Dormez maintenant et reposez*, « leur donnant ainsi à connaître, dit saint Chrysostôme, qu'il ne comptait pas sur eux, qu'il n'y avait pas pour lui à reculer, que son parti était pris, que son jour était marqué, que c'était celui-là, que *son heure approchait*², et qu'il ne cherchait point à l'éviter. »

Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni irrésolution ; mais, dans le feu qui l'anime et dans l'ardeur qui le transporte, il hausse la voix, il les presse, il les excite : *Allons*, reprend-il d'un ton vif et assuré, *levez-vous et avançons, parce que celui qui doit me trahir n'est pas*

(1) Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum ! *Matth.* 26. 40.

(2) Venit ad discipulos suos, et dicit illis : Dormite jam et requiescite ; ecce appropinquavit hora. *Matth.* 26. 45.

loin¹. « Pourquoi donc, dit encore saint Chrysostôme, cet empressement? Ah! répond ce grand Docteur, c'est qu'il ne veut pas que Judas ait l'avantage d'avoir été plus prompt à venir le trouver, qu'il ne l'aurait été à s'offrir lui-même; que la troupe que ce perfide conduit, soit plus déterminée à se saisir de sa personne, qu'il ne l'aurait été lui-même à la leur abandonner. »

Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu le plus solitaire du jardin de Gethsémani, comme s'il eût eu peur d'être découvert ou aperçu de ses ennemis; mais il va au-devant d'eux, il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, contre qui ils sont envoyés, quel est celui qu'ils cherchent. S'ils lui répondent que leur commission regarde Jésus de Nazareth, et qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point: *C'est moi*, leur dit-il, *me voici*². Si la majesté de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect et leur donne une telle épouvante, qu'ils en sont renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois: *Je vous ai déjà dit que je suis ce Jésus que vous cherchez*³. S'il se met de la sorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ses Apôtres, et de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui sont pas nécessaires, et qu'il ne les considère pas comme des appuis: « Pour moi, vous me traiterez de la manière que vous voudrez, puisque *c'est moi que vous cherchez; mais pour ces disciples, laissez-les aller*⁴. » Enfin, si, par un excès de zèle pour son divin Maître, Pierre tire l'épée et frappe un des serviteurs du pontife, on dirait, selon la belle expression de Tertullien, « que, du même coup, la soumission admirable de Jésus-Christ et sa patience ont été blessées; » il condamne l'impé-

(1) Surgite, eamus; ecce appropinquavit qui me tradet. *Matth. 26. 46.*

(2) Dicit eis Jesus: Ego sum. *Joan. 18. 5.*

(3) Dixi vobis, quia ego sum. *Joan. 18. 8.*

(4) Si ergo me quæritis, sinite hos abire. *Joan. 18. 8.*

tuosité de cet Apôtre trop ardent, il lui retient le bras, et, dans le moment même, il fait un miracle pour guérir la blessure que Malchus avait reçue ; il ne peut souffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que son Père désire de lui et à l'ouvrage dont il est chargé ; il ne pense plus qu'à cela, il ne soupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y envisage la volonté de son Père, il ne lui faut d'autre motif, d'autre intérêt, d'autre soutien ; et c'est lui-même qui s'en exprime le plus hautement et le plus expressément dans cet admirable passage de l'Évangile de saint Jean : *Afin, dit-il, que le monde connaisse que j'aime mon Père et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, levez-vous et avançons*¹.

Or, ce monde que le Fils de Dieu a voulu instruire aux dépens de sa propre vie, c'est vous, ô mes Sœurs, c'est nous tous. Il y a, comme vous l'avez pu déjà comprendre, une volonté de Dieu qui n'exige de nous autre chose que le gré du cœur, qu'une acceptation volontaire et libre, que la patience à recevoir et à supporter ; mais il y en a une autre qui tend à l'action, qui nous impose certains exercices, certains devoirs et qui nous oblige à les remplir : volonté de pratique, volonté dont il est présentement question, et vous venez de voir ce que nous enseigne à cet égard le divin Modèle que je viens de vous proposer. Dès qu'une fois cette sainte et adorable volonté nous est connue, que nous sentons le mouvement de la grâce qui nous presse de l'exécuter et de la suivre, malheur, oui, malheur à quiconque délibère et demeure dans une oisiveté lente et paresseuse. D'ailleurs, en vain se flatterait-on d'une prétendue résolution d'être fidèle à Dieu ; dès l'instant que cette résolution est sans effet, c'est une résolution chimérique et une erreur qui nous trompe. Dans l'ordre de la grâce, vouloir et faire ne sont qu'une même chose, « puisque, dit saint Augustin,

(1) Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. *Juan. 14. 31.*

si la grâce n'est donnée de Dieu que pour vouloir, le vouloir n'est donné par la grâce que pour faire. » Si donc ce vouloir dont on se prévaut, n'opère rien, ce n'est plus qu'un vouloir imaginaire, et l'on ne peut mieux alors nous comparer qu'à ces idoles dont parle le Psalmiste, qui *ont des pieds et qui ne marchent pas, qui ont une bouche et qui ne prononcent pas une seule parole*¹.

Tel est néanmoins le pitoyable aveuglement où tombent une infinité d'âmes, même jusqu'en religion; elles disent cent fois le jour à Dieu, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers : *Seigneur, que votre volonté soit faite*; elles le disent, et se font un mérite de l'avoir dit, tellement qu'à les en croire, ce sont autant d'actes de soumission et de résignation. Cependant, que font-elles de tout ce que Dieu veut, et de tout ce qu'il leur a prescrit dans leur état? à quoi se montrent-elles assidues et régulières? Hélas! combien d'obligations indispensables ne négligent-elles pas! et de celles mêmes qu'elles accomplissent peut-être en partie, que ne retranchent-elles pas, ou que n'oublient-elles pas! Or, être soumis à Dieu, et toutefois, dans différentes circonstances, ne se conduire presque en rien selon les vues de Dieu: témoigner à Dieu qu'on est résigné à tout ce qu'il lui plaît, et ne pratiquer presque rien alors de ce qu'il lui plaît, et qu'on sait devoir lui plaire; demander chaque jour à Dieu, dans l'*Oraison dominicale*, que *tout se fasse dans le ciel et sur la terre*, dans nous et hors de nous, *conformément à sa volonté*², et s'écarter souvent des règles que cette volonté divine nous a tracées, n'est-ce pas vouloir faire un fantôme d'une des plus solides et des plus saintes vertus du christianisme et de la vie religieuse?

Mais, peut-être direz-vous, ma chère Sœur, *cette soumission en pratique et en œuvres, demande bien de la*

(1) Os habent et non loquentur, oculos habent et non videbunt; pedes habent, et non ambulabunt. Ps. 115. — 5. 7.

(2) Fiat voluntas sicut in cœlo et in terrâ. Matth. 6. 10.

contrainte et de la gêne ; il y a des exercices très-laborieux et très-fatigants, il y a des temps où ils sont supportables, et il y en a d'autres où ils ne le sont plus ; on n'est pas toujours en disposition de se faire violence et d'agir de la même manière avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude.

Ah ! vous répondrai-je, en parlant de la sorte et en voulant vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au divin Maître, à qui vous appartenez comme sa créature, et dont vous relevez nécessairement et essentiellement ? comprenez-vous sa grandeur et ses droits ? n'est-il pas toujours votre Dieu ? ne l'est-il pas en toute rencontre, et en quelque situation, soit intérieure, soit extérieure, que vous puissiez vous trouver ? la volonté de ce premier Être n'est-elle pas une volonté supérieure ? et par quel renversement faudrait-il que cette volonté suprême, cette première volonté, dépende de nos faiblesses et de nos lâchetés, de nos humeurs et de nos caprices, de nos légèretés et de nos inconstances ? Eh quoi donc ! ce Dieu si puissant et si digne d'être servi et obéi, ne verra ses ordres suivis que lorsqu'ils nous plairont, qu'ils seront aisés et faciles, qu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront et ne nous mortifieront point ; il sera obligé de se conformer à nos changements et à nos variations, d'attendre le temps favorable où notre ferveur se rallumera, et où nous serons touchés d'un attrait tout nouveau, comme si c'était à lui de s'accommoder à nous, et non pas à nous de nous accommoder à lui et à toutes ses ordonnances ! « Non, Seigneur, devez-vous vous écrier, ma chère Sœur, non, il n'en sera pas ainsi, et ce serait non-seulement un désordre, mais même une indignité ; car pourquoi vous serais-je soumise plutôt aujourd'hui que demain ; plutôt dans une occasion que dans une autre ; plutôt sur tel sujet que sur tel autre ; n'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, et ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance ? Votre volonté est

une volonté éternelle, et je suis l'instabilité même; mais il faut que mon instabilité soit fixée par votre éternité, et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. Le même empire impose toujours la même obligation, et le même Maître suprême m'engage toujours à la même obéissance. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que ce qu'il vous reste à faire, c'est de rentrer en vous-mêmes et de vous examiner sérieusement en présence de Notre-Seigneur; c'est de voir en quoi particulièrement vous êtes moins courageuses à pratiquer la volonté de Dieu, et plus libres à vous affranchir des règles et des devoirs qu'il vous prescrit : est-ce dans les exercices spirituels, tels que l'oraison, la prière, l'usage des sacrements, l'assistance aux divins mystères, etc.? est-ce dans les occupations temporelles, telles que les fonctions de votre emploi, le soin d'une salle d'infirmes ou de malades, la conduite d'une classe ou d'un dispensaire, la gestion d'une procure ou d'un économat, etc.? est-ce dans les vertus propres de votre état, telles que la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la charité, l'humilité, la douceur, la mortification, la patience, etc.? De même, c'est de voir quels sont les accidents de la vie, les événements, les disgrâces où vous êtes plus sujettes à vous troubler et peut-être même à murmurer : sont-ce les maladies dont Dieu vous afflige? sont-ce les injustices que vous font les hommes et les persécutions qu'ils vous suscitent? sont-ce les pertes qui arrivent à votre Communauté? sont-ce les mépris qu'on vous témoigne et les humiliations auxquelles vous êtes exposées? sont-ce les travaux dont on vous charge, ou dont vous vous croyez accablées? Reconnaissez-le en la présence de Dieu, car il ne tient qu'à vous de le découvrir, et vous savez assez ce qui altère le plus communément votre

cœur, et ce qui vous fait plus de peine; mais ne vous contentez pas de le savoir, prémunissez-vous encore contre cela même, et toutes les fois que la chose, en effet, se présente, qu'il faut mettre la main à l'œuvre, baisser la tête et porter le fardeau, renoncer à soi-même et s'assujettir, se réprimer et faire un effort, imaginez-vous que vous êtes à la place des trois disciples, Pierre, Jacques, et Jean, que Notre-Seigneur, après la dernière cène, prit avec lui pour les rendre témoins de son agonie au jardin de Gethsémani, et que, marchant devant vous comme votre conducteur, ce divin Sauveur vous dit encore, comme il leur disait après cette agonie mortelle : *Levez-vous, marchons, voici l'heure qui approche*¹.

Oui, ô épouses de Jésus-Christ, levez-vous, hâtez-vous, et ne tardez pas un moment, car voilà l'heure où votre divin Epoux vous appelle et où vous devez le suivre; c'est dans cette occasion, dans cette action que vous avez à lui montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, et à lui en donner un témoignage certain; gardez-vous de vous comporter ici avec négligence et avec un esprit chagrin et chancelant, de faire un pas en arrière, de vous tenir comme autrefois ses trois Apôtres, dans un lâche assoupissement ou dans un repos oisif; souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous et qui vous l'enjoint, de la gloire qu'il en attend et de la récompense que vous en recevrez; rappelez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge; qu'ensuite, c'est de là peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle; qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grâce, et que, si vous manquez là-dessus de soumission, vous vous priverez de ses plus insignes faveurs et de ses plus abondantes bénédictions; figurez-vous, dis-je, que c'est ce divin Maître lui-même qui vous presse et vous sollicite de la sorte. Ah! pour

(1) Surgite, camus; ecce appropinquavit hora. *Matth. 26. 45.*

peu que vous ayez de foi et d'amour pour lui, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de vous déterminer? Non, non, je n'en doute pas, plus résignées alors et plus résolues que jamais à faire la volonté de votre Dieu, vous vous écrierez chacune, comme saint Paul terrassé sur le chemin de Damas : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*¹? Oui, ô mon Dieu, expliquez-vous, et déclarez-moi ce que vous désirez de votre servante, ou faites-le-moi connaître par un nouvel Ananie; quoi que ce soit, j'y consens. je vous tends les bras, et mon cœur est prêt. Mais, afin de me confirmer de plus en plus dans cette heureuse disposition, j'entrerai dans les sentiments de votre divin Fils au jardin des Oliviers, avec le secours de votre grâce que j'implore humblement en ce moment, et, quelque violence que j'aie à me faire, quelque victoire qu'il y ait à remporter, aidée de cette grâce, je m'écrierai avec lui : *Afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, avançons*². » Ainsi soit-il.

(1) Domine, quid me vis facere? Act. 9. 6.

(2) Sed ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio. Surgite, eamus hinc. Joan. 14. 31.

VENDREDI DE LA I^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

1. *Le principe de son crime fut une passion non réprimée.*

2. *Le comble de son crime fut un aveugle désespoir.*

Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, et cum eo turba multa, cum gladiis et fustibus, missi à principibus sacerdotum... Qui autem tradidit eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est ; tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avait pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze Apôtres, arriva, et avec lui une troupe d'hommes armée d'épées et de bâtons, qui étaient envoyés par les princes des prêtres. Or, le disciple qui le trahissait, leur avait donné ce signal, et leur avait dit : Celui que je baiserais, est celui que vous cherchez ; saisissez-le. Matth. 26. — 47. 48.

Que puis-je, mes Sœurs, ajouter à ces paroles ? et, pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de Judas, quelle autre image vous en tracerais-je, et en quels caractères plus marqués pourrais-je vous la représenter ? C'est un disciple de Jésus-Christ, et c'est même un des disciples favoris, puisque c'est un des douze Apôtres. Il paraît à la tête d'une troupe armée, contre qui ? Contre son Maître ; et envoyée, par qui ? Par les ennemis de son Maître. C'est lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, et lui-

même qui l'a vendu aux Juifs. Enfin, le signal qu'il leur donne pour le connaître et pour le prendre, c'est un baiser. Voilà sans doute, entre les souffrances de Jésus-Christ dans sa douloureuse passion, ce qui dut lui être plus sensible, et c'est de quoi je viens vous entretenir aujourd'hui. Je ne prétends point m'arrêter à une longue et inutile déclamation contre l'attentat de cette âme lâche et sans foi ; une simple vue en découvre d'abord toute l'énormité. Mais, afin d'en tirer des leçons qui nous soient profitables à tous, nous devons considérer dans le crime de Judas deux choses surtout, savoir ce qui en a été le principe, et ce qui en a été le comble. Or, 1^o le principe de son crime fut une passion non réprimée ; 2^o le comble de son crime fut un aveugle désespoir : de là il nous sera facile d'apprendre d'abord de quelle importance il est de ne souffrir aucune passion dans notre cœur ; ensuite, qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits, il n'y a jamais sujet de perdre espérance. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. LE PRINCIPE DE SON CRIME FUT UNE PASSION NON RÉPRIMÉE.

Rien de plus dangereux ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences, qu'une passion non réprimée, et à laquelle peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous ; c'est un serpent qui se nourrit dans notre sein, et qui n'en sort qu'en le déchirant ; c'est une étincelle cachée qui s'entretient sous la cendre, et qui peut causer un incendie général ; c'est ce lion domestique dont parle l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, qui, venant à croître, porte la désolation partout et dévore tout ce qu'il rencontre¹ : vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un

(1) *Noli esse sicut leo in domo tuâ, everrens domesticos tuos et opprimens subjectos tibi. Eccli. 4. 55.*

exemple mémorable. Il a trahi le Sauveur du monde en le livrant à ses ennemis ; voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe ? Si l'Évangéliste ne nous l'avait marqué en termes exprès, nous ne pourrions nous le persuader, et nous aurions formé sur cela mille conjectures, sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. En effet, voyant un disciple se tourner contre son divin Maître et travailler à le perdre, nous aurions cru qu'il s'était déterminé à cet attentat par quelque acte de ces violents transports qui aveuglent l'esprit et troublent les sens ; par un emportement de colère, par exemple, par une ardeur de vengeance, dans le ressentiment vif et tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait, du moins aurions-nous jugé qu'il y avait quelque chose en cela de plus qu'humain, et que Judas, en s'abandonnant à cette perfidie, était possédé du démon qui agissait en lui, et dont il n'était que l'instrument et le ministre ; mais non, ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement, sans ressentiment, sans vengeance, sans haine et sans aversion de sa personne. Quel sujet en eût-il pu avoir ? durant les trois années de son apostolat, de quelles grâces ne l'avait pas comblé ce Dieu sauveur ! Et qu'était-il donc arrivé qui dût l'aigrir contre lui, et l'engager à une si noire trahison ? comment donc oubliat-il tant de bienfaits, et sacrifia-t-il si indignement son bienfaiteur ? Encore une fois, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne nous l'avait pas fait entendre ? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompt le cœur de ce traître, et ce qui le précipita dans l'abîme. Reprenons les choses d'un peu plus haut.

Judas avait été présent, lorsque Marie-Magdeleine vint répandre sur les pieds de Jésus-Christ un parfum d'un très-grand prix ; il en avait conçu de la peine et s'en était hautement expliqué ; son avarice lui avait fait traiter de profusion et condamner une action si sainte : *A quoi bon cette*

perte? s'était-il écrié. Pour justifier son sentiment, il l'avait coloré d'une apparence de piété et de charité : *Eh quoi!* avait-il dit, *ne pouvait-on pas vendre cette liqueur bien cher, et en donner le prix aux pauvres*¹? Rien de plus spécieux que ce prétexte; mais ce n'était qu'un prétexte, et si vous voulez savoir la vraie raison qui le touchait, le texte sacré va vous l'apprendre. En effet, dit l'évangéliste saint Jean, *il n'avait guère en vue la misère des pauvres; mais il parlait ainsi, parce que c'était un voleur, et qu'ayant la bourse, il portait l'argent qu'on y mettait*²; c'est-à-dire qu'il amassait et thésaurisait, et qu'ayant soin de recueillir les aumônes faites à Jésus-Christ, il les gardait et se les appropriait.

De là que fait-il? quelle résolution prend-il? à quelle affreuse extrémité se livre-t-il? Judas se voit frustré de son espérance; ce gain qui lui fût revenu de ce baume précieux qu'avait apporté Magdeleine, ce gain sordide qu'il se proposait, lui échappe des mains; il veut s'en dédommager, et, parce qu'il en trouve l'occasion prompte et commode, en vendant son divin Maître même, cet attentat ne l'effraie point; il en a bientôt formé le dessein, et il se met en état de l'exécuter. Le voilà dans le conseil des princes des prêtres, et, du collège sacré des Apôtres qu'il a quitté, il entre dans la synagogue des Juifs avec qui il vient délibérer et négocier: *Que me donnerez-vous?* leur dit-il, *et je vous le livrerai*³, en leur parlant de Jésus qu'ils cherchaient depuis longtemps pour le mettre à mort. Ah! disciple ingrat, que promettez-vous? que dites-vous? ou plutôt que dis-je moi-même, et comment pourrais-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette âme intéressée n'écoute que ce qui

(1) Ut quid perditio hæc? Protuit enim istud venundari multò, et dari pauperibus. *Matth. 26. — 8. 9.*

(2) Dixit autem hoc, non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat, et loculos habens, ea quæ mittebantur, portabat. *Joan. 12. 6.*

(3) Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam? *Matth. 26. 15.*

peut la satisfaire ; on convient de part et d'autre ; trente deniers sont offerts et acceptés · tout est conclu. Alors, Judas prend tout de suite ses mesures, il agit, il livre Jésus, et ne s'estime pas moins heureux de pouvoir, en sacrifiant cet adorable Sauveur, contenter l'insatiable désir qui le dévore, que les Juifs, de pouvoir, à si peu de frais, satisfaire leur animosité et leur envie.

Voilà tout le fond de son crime, oui, en voilà l'origine. Judas a été un déicide, parce qu'il était un voleur, et c'était un voleur, parce qu'il était avare ; de son avarice sont venus tous ses larcins, et ses larcins ont enfin abouti jusqu'à mettre la vie et le sang d'un Dieu au prix des esclaves ; car le prix des esclaves était de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait renoncé son Maître, et qu'il ait vendu jusqu'à son Dieu ? « Non, répond saint Chrysostôme, puisque, selon l'oracle de la vérité éternelle, *personne ne peut servir deux maîtres à la fois*¹ ; que tout avare est asservi à son avarice, et qu'il ne veut point d'autre Dieu que son argent. » Apprenons donc de là trois vérités.

La première, combien il est pernicieux de fomentér une passion dans notre cœur et de nous y assujettir, puisqu'elle nous peut conduire aux plus grands désordres. J'en appelle à vous-même, ma chère Sœur, qui que vous soyez, et je vous demande ce que peut la passion, ou, pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'est emparée d'un cœur. Quelles entreprises et quels desseins ne lui inspire-t-elle pas ! Elle a fait de Judas un ingrat, un traître, un apostat, un sacrilège, un déicide, que ne fait-elle point encore tous les jours d'une âme qui s'en laisse dominer ? N'est-ce pas là le principe de ses entêtements, de ses désobéissances, de ses inconstances, de ses légèretés, de ses hauteurs, de ses dédains, de ses procédés injurieux, ou, du moins, peu charitables à l'égard des autres, de son apathie, de sa négligence dans son emploi, de sa tiédeur dans le

(1) Nemo potest duobus dominis servire. *Matth. 6. 24.*

service de Dieu, de toutes les offenses, en un mot, dont elle se rend coupable? Aussi, quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre et les plus grands hommes, il n'a point employé de plus terrible châtement, selon l'apôtre saint Paul, que de les livrer à leurs passions : *C'étaient des impies*, dit ce Docteur des nations, parlant des philosophes païens, *et c'est pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs désirs*¹. Il ne les a pas livrés aux afflictions et aux adversités temporelles, il les a comblés, au contraire, d'honneurs et de prospérités; il ne les a pas livrés non plus aux démons, ministres de sa justice et exécuteurs de ses vengeances. Et à qui donc les a-t-il livrés? A eux-mêmes et à leurs passions déréglées. Pourquoi? « C'est qu'une passion, répond saint Chrysostôme, est pire qu'un démon, et que Dieu se tient plus vengé par ce démon intérieur et naturel, que par tous les démons de l'enfer. » Et, en effet, selon le grand Apôtre, de quelles passions ont-ils été esclaves, sinon des plus basses et des plus honteuses?

Or, ce que Dieu a fait à l'égard de ces infidèles par de pareilles passions, dont il fait une peinture si saisissante dans son *Épître aux Romains*, il l'a fait à l'égard de Judas par la passion de l'intérêt, et il le fait encore tous les jours à l'égard d'une âme par la passion qui la tyrannise, quand elle a le malheur de s'en laisser dominer : « Eh bien! semble dire Dieu à cette âme, dans l'ardeur de sa colère, vis donc et agis comme tu le voudras; suis le torrent qui t'emporte, et lâche impunément la bride à tes inclinations déréglées; je t'avais jusqu'à présent arrêtée par la force de ma grâce, mais je te laisse désormais la carrière libre, et puisque tu veux obéir à ta passion, qu'elle te maîtrise, et qu'elle te plonge dans tous les désordres qu'elle enfante. » En effet, voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorsque, après avoir tenté toutes les voies pour le ramener à son devoir, il lui permit enfin ou sembla lui permettre

(1) Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum. *Rom. 1. 24.*

d'exécuter son exécration projet, par ces paroles que rapporte l'évangéliste saint Jean : *Faites au plus tôt ce que vous faites*¹; comme s'il lui eût dit, remarque saint Chrysostôme : « Achevez, perfide, achevez au plus vite ce que vous avez médité et consommé. » Depuis ce moment, ressentit-il la moindre peine au fond de son cœur? hésita-t-il à se rendre auprès des princes des prêtres conjurés contre le Fils de Dieu? disputa-t-il quelque temps sur la convention qu'ils firent avec lui, et vendit-il du moins chèrement la personne sacrée de Jésus-Christ? montra-t-il quelque répugnance à conduire lui-même les soldats dans le jardin et fut-il ému de la présence du Maître le plus aimable? fut-il touché de l'accueil qu'il en reçut, et de ce reproche si tendre qu'il lui adressa : *Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici? Quoi! Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser*²? Ah! la passion soutient tout cela, dévore tout cela, l'endurcit sur tout cela. Vous en êtes effrayées, ô épouses de ce Dieu trahi par cet infâme baiser; mais n'y a-t-il eu dans le monde qu'un Judas où la passion ait produit de si damnables effets? et combien ne voit-on pas encore dans le christianisme d'hommes passionnés vendre Jésus-Christ, le trahir, le sacrifier à leurs aveugles convoitises! Supposez les crimes les plus énormes et les plus monstrueux attentats, l'homme en devient capable, dès que la passion le gouverne. Supposez l'âme la plus vertueuse et la plus attachée à ses devoirs, elle est aussi en danger, et dans le danger prochain d'une ruine entière de sa conscience et de son salut. Et en voici la raison; c'est que le caractère de la passion est de n'avoir point de bornes; car les bornes que Dieu nous a prescrites, ne peuvent nous être appliquées que par deux règles, qui sont la raison et la foi. Or, le propre de la passion est qu'elle prévient la raison et la foi, et que, les prévenant, elle prend l'avantage sur l'une et sur l'autre, et rend inutiles toutes les lumières.

(1) Et dixit ei Jesus : Quod facis, fac citius. *Joan. 13. 27.*

(2) Ad quid venisti? Juda, osculo Filium hominis tradis! *Luc. 22. 48.*

La deuxième vérité que nous devons apprendre de là, c'est combien il est important d'attaquer de bonne heure une passion et de l'étouffer dès sa naissance : *Bienheureux*, s'écriait le Psalmiste, en s'adressant à la ville de Babylone, *oui, bienheureux celui qui tiendra tes petits et les écrasera contre la pierre*¹! Expressions figurées, et voici, selon saint Augustin, ce qu'elles nous représentent : « Ces petits, remarque ce grand Docteur de l'Eglise, sont les passions de l'homme qui commencent à naître, et qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or, dit-il, c'est alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont faibles, et qu'il est, par conséquent, beaucoup plus aisé de les vaincre et de s'en défaire ; mais, si nous leur permettons de s'établir et de se fortifier, si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, et, jusqu'au dernier soupir de notre vie, elles nous tiendront sous le joug, elles nous feront éprouver leur malheureuse et cruelle domination. » Au reste, ce que je dis, regarde toutes les passions, sans en excepter aucune. Pourquoi? Parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, et qu'une seule peut nous égarer de la voie du salut et nous damner. Pourquoi encore? Parce qu'il n'en faut qu'une pour susciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles et servir à ses fins. Pourquoi enfin? Parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins, est justement celle dont nous avons le plus à craindre, et qui a souvent les suites les plus funestes.

Enfin, la troisième vérité, c'est combien il est nécessaire de n'épargner aucune passion, et de les réprimer toutes : Judas en est un exemple bien frappant. Ce traître n'était ni ambitieux, ni orgueilleux, ni impudique, ni sensuel, ni vindicatif, ni emporté ; l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices ; mais il était intéressé, et c'en fut assez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle et la plus sacri-

(1) *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram : Ps. 136. 12.*

lège conspiration. C'est donc, ma chère Sœur, fort mal raisonner que de dire : « Je n'ai qu'une passion, et Dieu m'a fait la grâce de n'être, du reste, nullement sujette aux passions qui règnent ordinairement dans le monde ; » c'est comme si quelqu'un disait : « Je n'ai qu'une maladie mortelle, » et que, se croyant en sûreté, il n'usât contre cette maladie de nulle précaution. Mais, dès que c'est une maladie mortelle, pourrait-on lui répondre, cela ne suffit-il pas, et ne doit-on pas prendre tous les soins nécessaires pour en arrêter le cours ? Car, dans le fond, qu'importe que ce soit de plusieurs maladies compliquées ensemble, ou d'une seule qu'on meure, si, en effet, on vient à mourir. Je dis de même, par rapport à la passion : c'est une maladie de l'âme, et une maladie qui peut vous donner la mort, en faut-il davantage ? Qu'importe que ce soit celle-ci ou celle-là, si vous périssez par celle-ci aussi bien que par celle-là, et s'il y a dans chacune séparément un poison assez malin et assez contagieux pour éteindre dans vous tous les principes de la vie spirituelle ?

Quelle prière devez-vous donc faire plus souvent et plus ardemment à Dieu que celle du Prophète royal : « *Ah! Seigneur, faut-il vous écrire avec lui, ne livrez pas aux bêtes féroces les âmes qui sont attachées à votre service*¹. Je le reconnais en votre présence, et je le confesse avec un cœur contrit et humilié, j'ai mille fois mérité, en me révoltant contre vous, de ressentir la révolte de mes passions contre moi-même ; ce sont autant de bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent, et il est bien juste qu'une âme qui n'a pas voulu obéir à votre loi, ne soit pas obéie elle-même par ses propres passions. Cependant, après tout, ô mon Dieu, si vous avez à me châtier, que ce ne soit pas en me livrant à leurs désirs insensés ; que j'aie de leur part des combats à soutenir, des efforts à faire pour leur résister, et de grands efforts : que je sois obligée, pour ne pas succom-

(1) Ne tradas bestiis animas confitentes tibi. Ps. 75. 13.

ber à leurs attaques, de vivre dans une attention continuelle sur moi-même et dans un renoncement perpétuel à moi-même, c'est une peine qui m'est due, et tant que j'en serai là et que vous voudrez m'éprouver par là, je ne penserai qu'à me soumettre et qu'à bénir votre souveraine justice; mais, Seigneur, si jamais vous allez plus avant, et que, dans cette guerre intestine, vous m'abandonniez à ces ennemis de mon salut, que sera-ce de moi? Tout autre châtiment, ô mon Dieu, je l'accepte de votre main; vous en avez de toutes les sortes, et, quel que soit celui que vous choisissiez, je m'y sou mets; mais, pour ce qui est de m'abandonner à mes passions, c'est, j'ose le dire, Seigneur, un fatal abandonnement auquel je ne peux consentir; c'est sur quoi je ne cesserai d'implorer votre miséricorde et de vous adresser mes vœux, en vous répétant avec le saint roi David, cet homme selon votre cœur: *Ne livrez pas aux bêtes féroces les âmes qui sont attachées à votre service.* »

Ce ne seront point des vœux stériles et sans fruit, ma chère Sœur, pourvu qu'ils soient sincères. Oui, Dieu les écoutera, prenez confiance et gardez-vous de l'autre malheur de Judas; car, si le principe de son crime fut une passion non réprimée, comme je viens de vous le montrer :

II. LE COMBLE DE SON CRIME FUT UN AVEUGLE DÉSESPOIR.

Il n'est pas surprenant que l'attentat, commis contre la personne de Jésus-Christ, ait été la cause de la réprobation de Judas; car, selon que saint Chrysostôme l'a tres-judicieusement remarqué, « un homme perdu, un homme réprouvé de Dieu, est quelque chose de bien moins qu'un Dieu trahi et vendu; » mais, ce qu'il y a de plus étrange et de plus effrayant pour nous, c'est qu'un Apôtre de Jésus-Christ se soit porté jusqu'à cette perfidie, et que, par une telle perfidie, il soit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle: voilà ce qu'on peut regarder comme un

abime des jugements de Dieu. Ces deux termes d'Apôtre et de réprouvé, joints ensemble et néanmoins si opposés, sont capables de jeter la terreur dans tous les esprits. En effet, qu'est-ce qu'un Apôtre? C'est un élu de Dieu, un ministre de Jésus-Christ, un dépositaire de ses secrets, un dispensateur de ses mystères, un prédicateur de l'Evangile, un prince de son Eglise, un pasteur de son troupeau, un homme rempli des plus riches dons de la grâce. Qu'est-ce qu'un réprouvé? C'est l'abomination de Dieu, l'objet de sa colère et de sa vengeance, une victime de l'enfer, un vase d'ignominie, un homme frappé de la malédiction du ciel et livré à la plus rigoureuse justice. Or, qui peut, sans effroi, voir tout cela réuni dans un même sujet? La réprobation d'un homme, quel qu'il soit et en quelque état que je me le figure, est sans doute bien terrible; celle d'un juste qui, de l'état de grâce où il était élevé, tombe dans l'état de perdition, est encore beaucoup plus affreuse; mais que sera-ce de la réprobation d'un disciple du Sauveur, qui, de l'éminence du trône apostolique, si je puis parler de la sorte, est précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, et qui est condamné à un opprobre que rien ne pourra jamais effacer?

Mais cette réprobation, après tout, ne fut pas l'effet nécessaire ni du sacrilège de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison. En effet, après avoir abandonné Jésus-Christ, l'avoir trahi et livré au pouvoir des Juifs, il y avait une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu, et s'il eût bien ménagé les grâces qui lui restaient, il pouvait encore rentrer dans la voie de la justification, et, par-là même, dans la voie du ciel. Que ne fit pas le Fils de Dieu pour l'y rappeler? comment lui parla ce divin Sauveur, et quel retour ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même? Mais le cœur de cet apostat et de ce traître s'était fermé pour jamais aux grâces divines: de là son désespoir. Non pas qu'il ne reconnaisse son crime; au contraire, c'est parce qu'il le reconnaît et qu'il le déteste par une fausse

pénitence, qu'il se désespère. Il le reconnaît, mais il ne le reconnaît qu'à demi. Il le reconnaît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnaît pas comme un sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà *touché de repentir*¹, au rapport de saint Matthieu, mais repentir, disent les Pères de l'Eglise, qui outrage Dieu, bien loin de l'apaiser. Pourquoi? Parce qu'il procède d'un faux jugement, savoir que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste.

L'eussiez-vous jamais cru, que le démon, qui est l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, et que la pénitence, qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût servir qu'à l'en éloigner? Voilà néanmoins le mystère qui s'est accompli dans Judas; sa pénitence a été l'ouvrage du démon; c'est le démon qui la lui a suggérée, le démon qui lui en a donné les règles, le démon qui la lui a fait exécuter; car tout y a été de son esprit. Ce fut une pénitence sincère, puisqu'il se repentit véritablement; ce fut une pénitence vive et affectueuse, puisqu'il conçut une sensible douleur de son péché; ce fut une pénitence beaucoup plus efficace que ne l'est communément celle de beaucoup de chrétiens dans le monde, et même, parfois, de quelques religieuses dans le cloître, puisqu'il alla trouver les princes des prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jésus-Christ, et qu'il leur rendit l'injuste salaire qu'il en avait reçu; mais avec toutes ces qualités, ce ne fut qu'une pénitence de démon. Comment cela? Parce qu'elle ne fut pas animée de l'espérance chrétienne. Il y a près de six mille ans que tous les démons, dans l'enfer, font une pareille pénitence; ils reconnaissent toujours leur péché et le reconnaitront éternellement, mais sans nul amour pour Dieu, sans nul sentiment de confiance en Dieu.

Ainsi Judas proteste qu'il est pécheur; il s'en explique même publiquement: *J'ai péché*, dit-il, *en vendant le sang*

(1) Tunc Judas...., vœnitentiâ ductus. *Matth.* 27. 5.

*du Juste*¹; « mais ce n'est point assez, dit saint Bernard, de confesser qu'il est pécheur, il doit aussi confesser que Dieu est bon, et joindre cette confession de la miséricorde de Dieu à la confession de son crime, parce que c'est dans ces deux confessions que consiste le retour à la grâce. » Judas fait l'un, mais il laisse l'autre; il jette dans le temple les trente deniers dont on a payé sa trahison, mais il n'a pas recours au trésor inépuisable de l'infinie bonté de Dieu qu'il a trahi; « il jette le prix pour lequel il a vendu son Maître, dit saint Augustin, et il ne connaît pas le prix dont son Maître l'a racheté; » enfin, confus et interdit, n'espérant plus rien de la part de Dieu, il se tourne contre lui-même, et, dans l'horreur qu'il conçoit contre lui-même, il devient son propre bourreau. Les Pharisiens et les Scribes l'avaient renvoyé, et lui avaient dit en le congédiant qu'ils ne se mêlaient point de ce qui le regardait, et qu'ils n'y prenaient aucun intérêt: « *Que nous importe?* lui avaient-ils répondu; *c'est à vous de voir ce que vous avez à faire*². Il y pourvoit, en effet, mais de la manière que lui dicte son aveugle fureur; il se croit indigne de vivre, il se condamne à la mort, mais à quelle mort? Juste ciel! à la plus infâme; de la même main dont il a reçu le prix du sang, il forme le nœud coulant qui doit finir le cours de ses années et lui ravir le jour; il meurt, et, expirant par un nouveau crime³, il laisse sa mémoire en exécration à tous les siècles⁴.

Tel fut le sort de cet Apôtre déchu de son apostolat et dépouillé de toutes les grâces qui y étaient attachées. Or, là-dessus, ô mes Sœurs, que de réflexions à faire, que de résolutions à prendre! Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le considérer et l'étudier. C'est l'exemple d'un réprouvé, mais l'exemple d'un réprouvé peut être pour

(1) Dicens : Peccavi, tradens sanguinem justum. *Matth.* 27. 4.

(2) At illi dixerunt : Quid ad nos? tu videris. *Matth.* 27. 4.

(3) Et abiens laqueo se suspendit. *Matth.* 27. 5.

(4) Et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus. *Act.* 1. 18.

nous une leçon aussi salutaire que les exemples des Saints, et la vue des damnés peut nous servir à connaître notre prédestination. Judas s'est perdu à côté de Jésus-Christ et au milieu des Apôtres ; il n'y a donc plus, dans le monde, d'état qui soit assuré ; il n'y a donc plus de lieu où l'on soit à couvert du péril ; on peut donc se damner jusque dans les Communautés les plus régulières ; on ne peut donc compter sur rien, même dans les professions les plus saintes. En effet, ma chère Sœur, sur quoi compteriez-vous ? Est-ce sur les grâces de Dieu ? Judas en a eu de plus abondantes que vous. Est-ce sur l'usage des sacrements ? Judas a vécu et conversé avec l'auteur même des sacrements ; il a mangé à la table de Jésus-Christ, et il y a eu la même part que les autres disciples. Est-ce sur votre pénitence ? Judas en a fait une infructueuse, et pouvez-vous vous promettre que la vôtre aura plus de mérite et de vertu auprès de Dieu ? Sur quoi donc, encore une fois, feriez-vous fond ? « Ah ! Seigneur, devez-vous dire en ce moment, avec un grand serviteur de Dieu, mon plus solide appui sera la crainte de vos jugements ; car voilà par où vous voulez que le juste se soutienne, aussi bien que le pécheur, et c'est en cela, ô mon Dieu, que votre grâce est admirable, d'avoir fait de la crainte, dont le propre est d'ébranler, l'affermissement de toutes les vertus ; il n'appartenait qu'à vous de lui donner une qualité si rare et si excellente. Dans l'ordre naturel, la crainte affaiblit ; mais, dans l'ordre du salut, elle fortifie, et c'est pour cette raison que votre divin Fils a souffert Judas et qu'il l'a admis au nombre de ses disciples ; il a voulu que sa chute nous fût une preuve sensible que nous devons opérer notre salut avec crainte et avec tremblement. Le premier Ange nous avait déjà servi sur cela d'exemple, en se pervertissant dans le ciel ; mais son exemple n'était pas assez sensible pour nous. Le premier homme nous en avait donné un témoignage plus touchant, en se perdant lui-même et toute sa postérité dans le paradis terrestre ; mais il en fallait un qui nous fût plus présent, et qui nous fit voir

que, dans le christianisme et même dans les sociétés religieuses les plus parfaites et les plus régulières, où la grâce abonde, il y a toujours des dangers à craindre et des écueils à éviter. »

Pendant, ma chère Sœur, devez-vous craindre tellement, que vous bannissiez de votre cœur toute espérance? Ah! à Dieu ne plaise! Craignez, mais d'une crainte filiale. Or, cette crainte des enfants, bien loin d'exclure l'espérance, la demande, au contraire, et la suppose comme une compagne inséparable. Judas a désespéré, et c'est son désespoir qui a consommé sa réprobation : d'où il suit qu'il n'y a donc point de péché où il soit permis de se défier de la bonté divine, et de n'en plus attendre de grâce. Quand vous seriez aussi coupable et même plus coupable que Judas, tant que vous êtes sur la terre, vous êtes toujours dans la voie, et, tant que vous êtes dans la voie, Dieu veut que vous le regardiez comme votre fin et que vous y aspiriez. Voyez le saint roi David : il était devenu adultère ; à ce crime, il avait ajouté l'homicide ; il avait scandalisé tout son peuple ; il avait abusé de tous les dons de Dieu ; mais entra-t-il pour ces deux grands crimes dans le moindre sentiment de désespoir? Ah! loin de là, plus il se reconnut criminel, plus il ranima son espérance, plus il la redoubla. Avant son péché, il appelait Dieu son *Seigneur*, son *Souverain*, son *Roi*; mais, depuis son péché, il usa d'un nom plus engageant et plus tendre, et commença à l'appeler sa *Miséricorde*¹, car, selon la pensée de saint Augustin, « étant pécheur devant Dieu, il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui était et ce qu'il lui voulait être. » D'où ce saint Docteur conclut, en s'écriant : « O le grand nom! ô nom qui condamne toutes les défiances des hommes, et qui nous apprend que personne, qui que nous soyons, ne peut, sans faire outrage à Dieu, se

(1) Psallam tibi... Deus meus. misericordia mea. *Ps. 58. 18.*

croire hors d'état de retourner à lui, et d'en obtenir une pleine rémission de tous ses péchés. »

Comprenez donc bien ceci, et ne l'oubliez jamais : ce qui a damné Judas, ce n'est point proprement la trahison qu'il avait commise, mais le désespoir où il s'abandonna après sa trahison ; car, sans ce désespoir, tout traître qu'il était, il pouvait néanmoins encore se sauver : s'il eût espéré, sa trahison même eût pu servir à sa justification, en servant à exciter sa pénitence et sa contrition. Son malheur est de s'être persuadé qu'il n'y avait plus de pardon pour lui, et voilà ce qui perd beaucoup d'âmes par un effet de la malice du démon ; oui, voilà une des plus dangereuses illusions de cet esprit séducteur, qui ne cherche qu'à les attirer dans le précipice par quelque voie que ce puisse être. Avant le péché, il leur donne la confiance, et il la leur ôte après le péché ; c'est-à-dire qu'il leur donne la confiance, quand elle leur peut être préjudiciable, et qu'il la leur ôte, quand elle est nécessaire et salutaire, et qu'elle doit contribuer à leur retour vers Dieu.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'à ces suggestions perfides de notre ennemi, vous devez opposer constamment les sentiments contraires ; qu'en pensant à la justice divine, dont vous avez mérité les châtimens, vous devez contempler en même temps la miséricorde, qui désire plus que vous-mêmes votre salut, qui vous rappelle continuellement à la confiance par ses exhortations et par ses grâces, qui a toujours les bras étendus pour vous recevoir et vous donner le baiser de paix ; que, quelque criminelles que vous ayez été par le passé, s'il s'en trouvait de la sorte parmi celles qui m'écoutent, Dieu est plus miséricordieux encore ; que croire qu'il ne veut pas vous pardonner, ce serait une nouvelle offense plus injurieuse pour lui que toutes les autres ; que ce serait un péché qui mettrait le sceau à votre

réprobation, en vous rendant irrémédiables tous vos autres péchés. Commencez donc, dès aujourd'hui, dès ce moment, à mettre de plus en plus en œuvre cette espérance si avantageuse et si efficace : *Allez vous jeter avec confiance*, ainsi que nous y exhorte le grand Apôtre, *au pied du trône de la grâce et de la miséricorde*¹, et ne différez pas d'un instant. Le Seigneur vous attend et il est prêt à vous recevoir ; vous avez péché, et c'est justement ce que vous devez d'abord confesser en sa présence : « Oui, Seigneur, devez-vous dire, dans l'amertume de votre cœur, vous surtout, ma chère Sœur, à qui s'adresserait spécialement ma parole, oui, j'ai péché, et le perfide qui vous a vendu a-t-il plus péché que moi ? j'ai déshonoré votre nom, j'ai violé votre loi sainte, j'ai abusé de vos grâces, j'ai reçu vos sacrements sans les dispositions requises ; ne me serait-il pas arrivé même de les profaner ? Je ne viens donc point m'excuser, ô mon Dieu, je viens plutôt m'accuser comme Judas, mais du reste, dans un autre sentiment que Judas. Dans cette confiance, je réclamerai votre secours, et vous m'écoutez ; je vous adresserai mes vœux, et vous les agréerez ; je travaillerai à vous satisfaire, et vous me préserverez de vos vengeances pour me recevoir parmi vos élus, et me faire part de votre gloire. » Ainsi soit-il.

(1) *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur. Hebr. 4. 16.*

MERCREDI DE LA II^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE SOUFFLET DONNÉ A JÉSUS-CHRIST.

1. *Supporter les injures en les recevant avec patience.*
 2. *Agréer les injures en les acceptant avec joie.*
-

Hæc autem cùm dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapan Jesu, dicens: Sic respondes pontifici?

Or, Jésus ayant parlé de la sorte, un des officiers du pontife qui était à son côté, lui donna un soufflet, en disant: Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? Joan. 18. 22.

Qu'avait donc, mes Sœurs, répondu le Sauveur du monde, interrogé par le grand-prêtre, et qu'avait-il dit qui méritât une si prompte punition et qui dût lui attirer un pareil outrage? Caïphe lui demandait compte de sa doctrine, et, pour la justifier devant ce pontife, Jésus l'avait renvoyé à ses disciples, et voulait que sur ce point ils fussent appelés en témoignage. Était-ce donc là son crime, et fallait-il pour cela l'insulter et lui meurtrir le visage d'un soufflet? Mais ne raisonnons pas ici selon les lois de la justice; elles y sont toutes violées, et le moyen, je vous le demande, que le bon droit eût quelque part dans un jugement où dominait la passion, même la plus violente des passions, c'est-à-dire l'envie? Ce que nous devons uniquement considérer comme le sujet tout ensemble et de notre admiration et de notre imitation, c'est l'invincible patience du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter et de troubler l'homme le plus ferme et le plus maître de lui-même. Voilà

ce que cet Homme-Dieu avait prévu, et sur quoi il s'était déjà expliqué si clairement, quand il disait par la bouche du prophète Isaïe : *Je n'ai point détourné mon visage pour me mettre à couvert de ceux qui m'accablaient d'injures et qui déshonoraient ma face*¹, Voilà par où il a prétendu vous former vous-mêmes aux injures, ô épouses de Jésus-Christ, et vous apprendre comment vous devez les recevoir. Leçon si nécessaire, dans le commerce de la vie, pour tous les chrétiens en général, mais plus spécialement encore, si j'ose dire, pour les personnes consacrées à Dieu par les vœux de religion. Recevoir les injures comme Jésus-Christ lui-même, ce divin Modèle, les a reçues; c'est-à-dire : 1^o les supporter; en les recevant avec patience; 2^o les agréer, en les acceptant avec joie. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. SUPPORTER LES INJURES EN LES RECEVANT AVEC PATIENCE.

Avant d'entrer en matière, je pense qu'il n'est pas hors de propos de reprendre les choses d'un peu plus haut.

Jésus-Christ, après la trahison de l'infâme Judas, environné de ses gardes et de ses ennemis, fut d'abord conduit chez Anne, beau-père de Caïphe. Ce pontife ne le retint pas; assez content de le savoir arrêté, il n'eut peut-être pas la curiosité de le voir; il n'entreprit pas, au moins, de le juger, et il le renvoya lié et garrotté, comme il était, au tribunal de Caïphe. Pour achever un grand crime et pour consommer une injustice, la plus criante de toutes, Anne pouvait sans inquiétude se reposer sur son gendre, et c'est à lui qu'il remit la décision du procès.

Elle fut telle qu'on devait se la promettre de la disposition des juges. On commença par faire subir à Jésus un humiliant interrogatoire, et ce fut Caïphe lui-même qui

(1) *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me. Is. 50. 6.*

proposa toujours les questions. Elles roulèrent d'abord en général sur les disciples qu'il avait rassemblés autour de sa personne, et d'une manière plus vague encore sur la doctrine qu'il prêchait. C'était un piège qu'on tendait évidemment à ce divin Sauveur, car il eût été dans l'ordre de lui proposer les points particuliers sur lesquels on l'avait rendu suspect à la Synagogue, et de lui en demander ou les preuves ou le désaveu ; mais on eut peur qu'il ne se justifiât en suivant une procédure si régulière ; elle était trop favorable à l'innocence calomniée, et l'on choisit la plus captieuse. Cet homme-Dieu, la Sagesse incarnée, ne voulut pas y paraître trompé : *Pourquoi m'interroger sur ma doctrine, répondit-il ? Vous n'ignorez pas que c'est publiquement que j'ai parlé parmi vous ; j'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent ; je n'ai jamais rien dit en secret ; je ne me suis pas caché pour instruire, et je n'ai pas cherché les ténèbres. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu ; c'est d'eux qu'il faut apprendre ce que j'ai enseigné ; ils savent ce que j'ai dit, qu'ils en rendent témoignage* ¹.

La réponse du divin Sauveur était tout à la fois simple et adroite, douce et énergique, modérée et démonstrative ; elle était pleine de cette force modeste qui souvent avait rempli les peuples d'admiration et ses ennemis de confusion. Rien n'était donc plus capable de contenter que cette réponse sage, aussi mesurée que persuasive, si l'on n'eût pas été résolu de n'être content de rien, et elle aurait dû gagner et convaincre ses ennemis ; elle produisit un effet contraire. Le grand-prêtre et ses assesseurs parurent blessés de la sainte hardiesse de Jésus, et de la confiance avec

(1) Respondit ei Jesus : Ego palàm locutus sum mundo ; ego semper docui in synagogà et in templo, quo omnes Judæi conveniunt, et in occulto locutus sum nihil. Quid me interrogas ? Interroga eos qui audierunt quid locutus sum ipsis ; ecce hi sciunt quæ dixerim ego. *Joan. 18. — 20. 21.*

laquelle il leur donnait une sorte de défi. Ils laissèrent apparemment éclater leur chagrin, et l'on peut penser que ce fut leur air d'indignation de se voir confondus, qui fit souffrir à l'innocent un outrage public qu'il n'avait pas mérité. Un des officiers du grand-prêtre, qui était à ses côtés, se tourna vers Jésus, et lui appliqua un soufflet sur la joue, en lui disant : *Est-ce ainsi que tu réponds au souverain pontife*¹? Un soufflet! Dieu vengeur! « Que le ciel et la terre tremblent d'épouvante, s'écrie ici saint Chrysostôme! Ah! dans l'ancienne Loi, le bras de Jéroboam, roi d'Israël, se sèche quand il l'étend contre un prophète du Seigneur²; le lévite Oza tombe mort au pied de l'arche, seulement pour avoir voulu la soutenir d'une main trop hardie³; Ozias, roi de Judas, est frappé de lèpre, pour avoir porté la main à l'encensoir sur l'autel des parfums⁴, et la main criminelle qui a osé faire le plus cruel outrage au Dieu des prophètes, de l'arche et de l'autel reste impunie! » Anges saints, vous qui êtes ravis de la beauté de ce visage, et qui ne le contemplez qu'avec une sainte et religieuse frayeur, que ne punissez-vous un pareil attentat!

Quelle épreuve pour la patience de Jésus-Christ! Un soufflet reçu, et reçu devant une nombreuse assemblée, et reçu comme un châtiment et une correction, et reçu de la main d'un valet, c'est-à-dire d'un homme également méprisable et par sa naissance et par sa condition! Car ces circonstances sont remarquables; et prenez garde encore, s'il vous plait. De qui s'agit-il et de quoi s'agit-il? De qui, dis-je, s'agit-il? Il s'agit du Messie, de l'envoyé de Dieu,

(1) Hæc autem cùm dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici? *Joan. 18. 22.*

(2) Et exaruit manus ejus quam extenderat contrà eum, nec valuit retrahere eam ad se. *3. Reg. 15. 4.*

(3) Iratusque est Dominus indignatione contrà Ozam, et percussit eum super temeritate : qui mortuus est ibi. *2. Reg. 6. 7.*

(4) Statimque orta est lepra in fronte ejus, coràm sacerdotibus in domo Domini, super altare thymiamatis. *2. Paral. 26. 19.*

d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'un soufflet : « C'est-à-dire, dit saint Chrysostôme, de l'outrage le plus sanglant, d'une injure qui, parmi les hommes, est une insulte, une flétrissure, un opprobre et une ignominie ; d'un affront, ajoute ce Docteur, où tout l'homme est offensé, parce que tout l'homme est sur le visage, et que c'est sur le visage que l'âme paraît avec plus d'éclat. » Le Sauveur du monde n'en pouvait-il pas tirer une vengeance éclatante ? Ah ! il n'a qu'à prononcer une parole, et le feu du ciel descendra pour foudroyer l'audacieux qui l'a frappé ; il n'a qu'à prier son Père, et son Père, s'il est besoin, lui enverra des légions d'Anges pour le seconder ; il n'a qu'à mettre en œuvre sa propre vertu, et elle fera des miracles pour le défendre. Il lui était même, s'il est permis de s'exprimer ainsi, plus aisé de laisser agir sa justice que de la contenir.

Je dis plus, et non-seulement il est en pouvoir de venger sur l'heure un tel affront, mais, selon toute la raison, il semble y être engagé, et il le devait. En effet, il est question de prévenir un scandale ou de le réparer. On l'accuse d'avoir offensé le grand-prêtre et blessé le respect dû à cette suprême dignité ; c'est pour cela qu'on s'élève contre lui et qu'on le maltraite. Le souffrira-t-il ? Mais ce sera autoriser le reproche qu'on lui fait ; mais ce sera, en quelque sorte, justifier le traitement indigne qu'il reçoit ; mais ce sera laisser impunément répandre une tache sur sa sainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela est vrai, et néanmoins rien ne le peut porter à se faire justice. Et pourquoi ? Ah ! il faut bien que vous le sachiez, c'est que la justice qu'il se ferait, quoique juste et fondée sur le droit le plus certain, aurait toujours quelque couleur de ressentiment propre et de vengeance personnelle. Or, il veut détruire dans le cœur de l'homme et dans sa conduite tout ressentiment et toute vengeance, et même toute couleur de ressentiment et de vengeance.

Ce n'est pas que la vengeance ne lui appartienne ; car,

en qualité de Dieu et de souverain Maître, il a dit et il a pu dire : *C'est à moi que la vengeance est réservée, et c'est moi qui l'exercerai*¹. Mais, si elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or, étant Homme-Dieu tout ensemble, il y avait à craindre que ce qui viendrait de Dieu, ne fût imputé à l'homme; et parce qu'il était important que jamais l'homme n'entreprit de se venger, et qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-Homme ne se venge pas lui-même. Il avait fait un miracle dans le jardin des Oliviers en renversant d'une parole les soldats envoyés pour se saisir de sa personne²; mais il l'avait fait avant qu'ils l'eussent attaqué et qu'ils eussent porté les mains sur lui, c'est-à-dire dans un temps où l'on ne pouvait regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainsi dire, sans action. S'il faisait un nouveau miracle, il ferait redouter à ses ennemis sa toute-puissance; mais il aime mieux paraître faible, que de paraître agir avec aigreur et par passion. Si donc il répond à ce valet insolent qui l'outrage, ce n'est pas en s'élevant contre lui ni en se récriant, mais avec une modestie et une douceur que rien n'altère; il représente, plutôt qu'il ne reproche, à ce malheureux l'injustice de son affront: *Si j'ai mal parlé, dit-il, montrez-moi en quoi et faites-moi voir le vice de mes paroles; si, au contraire, ce que j'ai dit est bien, pourquoi me frappez-vous*³? Là il s'arrête et il ne veut point d'autre réparation. Oui, voilà où il s'en tient et toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause et ses intérêts, de rendre mal pour mal à l'injuste agresseur qui l'offense, et de réprimer son audace par une punition exemplaire, c'est ce qu'il ne fera pas,

(1) *Mihi vindicta; ego retribuam, dicit Dominus. Rom. 12. 19*

(2) *Ut ergo dixit eis: Ego sum, abierunt retrorsum. Joan. 18. 6.*

(3) *Respondit ei Josus: Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo; si autem bene, quid me cædis? Joan. 18. 25.*

parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, quelque légitime d'ailleurs et quelque équitable qu'elle fût, pourrait être faussement interprétée et confondue avec une vengeance toute naturelle.

Ainsi donc, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, et fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même et l'exterminer du milieu du monde. Or, en matière de vengeance, l'ombre et le corps sont presque inséparables, et, pour détruire le corps, qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la nouvelle Loi, il avait fait là-dessus son commandement, et il s'en était expliqué ouvertement dans ses divines instructions. Mais cela ne suffisait pas : « Il fallait pourvoir, dit saint Chrysostôme, à la sûreté de ce précepte, et mettre ce commandement à couvert de tous les stratagèmes et de toutes les subtilités dont la passion des hommes se sert pour en éluder l'obligation et la pratique. En effet, continue ce saint Docteur, il n'est pas croyable combien de ruses et d'artifices l'amour-propre sait là-dessus imaginer : tantôt nous persuadant qu'on nous fait injure, lorsque ce n'est qu'une injure chimérique ; tantôt, s'il y a quelque chose de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoisonnant ; tantôt, pour colorer notre vengeance, nous la déguisant sous le masque de zèle et d'équité, nous la proposant comme permise, comme juste, même comme sainte, nous fournissant des prétextes pour l'autoriser, des autorités pour l'exécuter, des raisons pour la pallier. » Il était donc nécessaire de renverser tout cela ; et parce que, pour le renverser et l'anéantir, il était d'une égale importance d'ôter à l'homme sur ce point la liberté de son raisonnement ; parce que, s'il y a une chose pernicieuse et trompeuse, c'est le raisonnement d'un esprit piqué et irrité, vu que c'est la passion alors qui raisonne, et que rien n'est plus faux ni plus outré que le raisonnement de la passion, il fallait que Dieu ou que Jésus-Christ, Fils de Dieu, forti-

fiât sa loi d'une conviction qui fût au-dessus de tout raisonnement humain. Or, cette conviction sans réplique, c'est son exemple.

Oui, c'est l'exemple de ce soufflet qu'il laisse impuni et dont il ne demande nulle réparation, qu'il nous propose à imiter. En effet, s'il ne voulait pas lui-même tirer raison d'une injure si publique et si atroce ; s'il ne voulait pas y employer cette vertu souveraine qui, dans un moment, forme le tonnerre et le lance sur la tête des criminels pour punir leurs forfaits, et pour leur faire sentir la sévérité de ses châtimens, du moins pouvait-il s'adresser au juge, lui porter sa plainte, le prendre à témoin et de son innocence outragée, et de la dignité même de ce grand-prêtre blessée par un attentat commis au pied de son tribunal et sous ses yeux. Mais non, il était écrit qu'il *livrerait lui-même sa joue à l'insolent qui oserait la frapper*¹ ; il se soumet à cet oracle, et, abandonnant tous ses droits, oubliant tous ses intérêts, sacrifiant toute sa gloire, il n'est attentif qu'à nous donner un modèle sensible de la patience la plus héroïque et la plus parfaite qu'on puisse imaginer.

Exemple, encore une fois, si convaincant, qu'il ne vous laisse aucune ressource où vous puissiez vous retrancher. Car, vous avez beau raisonner, ma chère Sœur, vous qui avez tant d'envie de faire sentir vivement à votre Sœur les pointes de votre petite vengeance, pour une offense vraie ou imaginaire de sa part, vous avez beau raisonner et vous défendre, c'est pour vous une nécessité, après l'exemple de Jésus-Christ, de céder et de vous taire. Il n'y a point d'autre règle que celle-là ; point d'autre principe de morale chrétienne d'après lequel vous deviez vous conduire : principe d'où suit nécessairement cette grande conséquence exprimée dans l'Évangile, et marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleste qu'il est venu nous enseigner : *Pour moi, je vous dis*

(1) Dabit percutienti se maxillam. *Thren.* 5. 50.

*de ne pas repousser la violence par la violence ; mais, si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui encore la gauche*¹, c'est-à-dire souffrez sans bruit, sans animosité, sans fiel, sans amertume et sans aucun désir de vengeance. Si Jésus-Christ eût parlé de la sorte seulement en Maître et en Docteur, ce serait toujours une parole respectable pour vous, puisqu'elle serait toujours pleine de sainteté et de sagesse ; mais, après tout, en la respectant, vous auriez pu dire que c'est une parole de sainteté bien sévère et d'une pratique bien dure, comme autrefois s'expliquaient les Capharnaïtes, quoique sur une autre matière, quand Jésus-Christ, leur promettant qu'un jour viendrait où il donnerait sa chair à manger et son sang à boire, ils lui répondirent avec une espèce d'indignation mêlée de surprise, et s'écrièrent : *Cette parole est bien dure à entendre, et qui peut l'écouter*² ? Mais le Fils de Dieu a prévu cela, et voici le remède qu'il y apporte, semblant vous dire : « Eh bien ! oui, s'il faut tempérer la dureté de ma parole, je la tempérerai, je l'adoucirai, et de quelle manière ? Par mon exemple ; car je ne veux pas que cette parole, qui est une parole de vie, devienne un scandale pour vous et vous donne lieu de me quitter, de vous perdre même en vous éloignant de moi. Est-il rien de plus outrageant qu'un soufflet ? Or, je m'exposerai à cet outrage, et ma patience sera le tempérament et l'adoucissement de cette parole que vous trouvez si rigoureuse, et qui vous semble, en quelque sorte, impraticable, quand il faut en venir à l'exécution dans telle ou telle circonstance. »

D'après cela, ma chère Sœur, pourriez-vous ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes, tout amère qu'elle paraît, quand vous le voyez l'accomplir lui-même avant vous ? Et ce que je dis ici de vous, hélas ! il faut encore le

(1) Ego autem dico vobis, non resistere malo ; sed si quis te percusserit in dexteram maxillam, præbe illi et alteram. *Matth. 5. 59.*

(2) Durus est hic sermo, et quis potest eum audire ? *Joan. 6. 61.*

dire de bien d'autres. En effet, il y a dans presque toutes les Communautés des âmes pieuses et dévotes qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques saintes en usage dans ces Communautés, et qui, lorsqu'il s'agit de pratiquer la patience, la douceur, la charité, la modération, d'exercer l'empire sur elles-mêmes et de maîtriser les mouvements de leur cœur dans les occasions et sur les matières où elles se croient offensées, se créent intérieurement mille raisons de prudence, de bienséance, de justice même, de ne pas être si bonnes, si endurantes, ni de ne pas se laisser si aisément marcher sur le pied, permettez-moi cette expression ; mais raisons qui, bien examinées et pesées au poids du sanctuaire, se réduisent toutes à une seule, savoir qu'on ne veut rien souffrir.

Avec cela néanmoins on prétend à la perfection, on vise à s'élever dans les hautes régions de la spiritualité ; c'est-à-dire qu'on est comme *ces montagnes*¹, dont parle le Psalmiste, qu'il suffit de toucher, pour faire sortir de leur sein d'épaisses fumées et des flammes ardentes. Ah ! vraiment oui, ce sont des montagnes que ces âmes si pieuses, si vertueuses, si saintes, ou, du moins, prétendues telles, ce sont de hautes montagnes, des montagnes élevées presque jusqu'au troisième ciel, par la sublimité de leurs vues et de leurs sentiments ; mais allez tant soit peu heurter contre elles ; qu'il vous échappe une parole, un geste, une légère contradiction, un air de mépris qui les choque, ce sont alors des montagnes fumantes et tout embrasées ; ou si elles se resserrent en elles-mêmes et ne produisent rien au dehors, c'est pour nourrir en secret un venin caché qui agit lentement, pour n'agir ensuite et selon les rencontres que plus efficacement et plus malignement. Ecueil fatal à l'innocence de certaines âmes, du reste assez irréprochables dans leur conduite ; écueil capable de les perdre et de les perdre partout, parce qu'on n'en est nulle part à cou-

(1) Domine, tange montes et fumigabunt. *Ps. 145. 5.*

vert, et que c'est souvent dans les assemblées les plus régulières d'ailleurs qu'il est plus à craindre.

Ainsi, en premier lieu, à l'exemple de Jésus-Christ, subissant la honte d'un soufflet avec une patience inaltérable, vous devez supporter les injures en les recevant avec patience. Vous devez de plus les agréer en les acceptant avec joie.

II. AGREER LES INJURES EN LES ACCEPTANT AVEC JOIE.

Non, ce n'est point assez que l'exemple du Fils de Dieu fasse mourir dans vos cœurs tout sentiment de vengeance, je prétends qu'il doit y produire quelque chose de plus, c'est-à-dire vous préparer aux affronts, aux injures, aux mépris, à tout ce qu'il y a de plus sensible, en un mot, en matière d'honneur. Et pour mieux vous faire connaître ma pensée, qu'est-ce, dans le sens où je l'entends, que de se préparer à tout cela? Est-ce se mettre dans la disposition d'endurer généreusement ces affronts, ces injures et ces mépris? ou bien encore, de les accepter comme venant de la main de Dieu et volontairement? Ce n'est pas là à quoi vous devez vous borner, et c'est trop peu pour la perfection où vous êtes obligées de tendre et comme chrétiennes et comme religieuses; il faut, de plus, être dans la disposition de les agréer, de les accepter avec joie, de les aimer, d'en tirer gloire, et même, selon les conjonctures et les besoins, de les rechercher et de vous y exposer. Ainsi, par exemple, pour être déterminées, comme vous le devez être toutes, à pardonner de bonne foi et à vous interdire toute vengeance; pour être prêtes, en certaines rencontres, à soutenir la cause de Dieu et à défendre ses intérêts; pour vous opposer à des abus que vous voyez naître dans votre Communauté, et que votre charge, votre emploi vous fait un devoir de réprimer, autant qu'il est en vous et qu'il dépend de vous; pour vous dégager de tant de considéra-

tions particulières qui pourraient vous arrêter, lorsqu'il s'agit du bien spirituel de cet établissement dont vous êtes chargées, et de la sauvegarde de la règle, qui doit y être maintenue dans toute sa vigueur ; en un mot, pour être dans une résolution inébranlable, quoi qu'il arrive et quoi qu'on puisse dire, de vous comporter alors en véritables épouses de Jésus-Christ, et de n'en pas démentir une seule fois la glorieuse qualité : pour cela, dis-je, et pour bien d'autres devoirs dont le détail serait infini, combien y a-t-il de contradictions, de chagrins, de retours fâcheux, de faux jugements, de paroles aigres, de railleries, de médisances, de reproches enfin, et oserai-je bien le dire, quelquefois même d'injures, tant du dedans que du dehors, à essayer ! Or, le moyen que vous n'en soyez pas ébranlées, si vous n'êtes pas dans la disposition de les aimer pour Dieu, de les agréer pour Dieu, de vous en glorifier pour Dieu ? Car voilà comment la foi que vous professez, non moins que le saint état où vous êtes engagées, exige de chacune de vous les mêmes sentiments que témoignaient les Apôtres, lorsqu'on les calomniait, qu'on les insultait dans les places publiques, et qu'ils sortaient du conseil des Juifs tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus ¹.

Il est vrai, et je l'ai reconnu d'abord, que, pour en venir là, il faut une vertu bien pure et bien généreuse, et c'est néanmoins une vertu nécessaire, lorsqu'il est besoin de la pratiquer. Mais si la religion, fondée sur les préceptes de l'Evangile, vous impose une loi si difficile et si contraire aux sens et à la nature, elle a bien aussi de quoi vous en faciliter la pratique. Et sans parler des autres motifs qu'elle vous fournit, en est-il un plus puissant et plus capable de vous consoler dans les humiliations de la vie, et de vous animer que le soufflet donné au Sauveur du monde : souf-

(1) *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. Act. 5. 41.*

flet, malgré toute l'ignominie qui y était attachée, désiré et recherché par cet Homme-Dieu. Prenez garde, en effet, qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir; car il ne tenait qu'à lui d'arrêter le bras sacrilège de l'insolent qui osa le frapper. Non-seulement il n'a pas voulu se défendre de cet outrage, mais il l'a souhaité, il s'y est disposé, il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardents, et comme ses délices. D'où vient que le prophète Jérémie, parlant de ce divin Sauveur et de ses souffrances, se servait d'une expression bien propre et bien énergique, à savoir qu'*il serait rassasié d'opprobres*¹. « Une viande, dit saint Chrysostôme, dont nous avons horreur, nous la rejetons; ou, si le besoin nous force d'en user, du moins n'en usons-nous qu'autant qu'il suffit selon la nécessité présente, et nous n'en prenons pas davantage. Mais que ce soit une viande à notre goût, nous la mangeons avec appétit, et même avec avidité, jusqu'à nous en remplir et nous en rassasier. Voilà comme notre adorable Maître s'est, pour ainsi dire, nourri de la confusion; voilà comme il en a contenté sa faim; voilà comme *il en a été rassasié*, pour tenir le langage du prophète Jérémie. Or, ce qui a été la nourriture d'un Homme-Dieu et l'objet de ses désirs, pour procurer la gloire de son Père et le salut des hommes, ne doit-il pas vous devenir respectable et vénérable, vous devenir aimable même, partout où la même gloire et le même salut se trouvent intéressés? »

C'est pour cela que les Saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions et aux mépris du monde, et que, bien loin de s'en offenser, ils les regardaient comme des faveurs. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul, qui sentait autant que personne et qui connaissait le véritable honneur, puisqu'il était d'un sang noble et citoyen romain, se faisait néanmoins, ainsi qu'il l'a hautement et si souvent déclaré, un plaisir des injures et des affronts même les

(1) Saturabitur opprobriis. *Thren.* 3. 50.

plus sanglants : *Oh! oui*, s'écriait-il avec un accent de joie indicible, *je me plais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités où je me trouve réduit, dans les persécutions, dans les afflictions pressantes que je souffre pour Jésus-Christ*¹. Il ne disait pas seulement : « Je me console, je me résigne, je me fortifie dans les outrages; » non, mais il disait : *Je m'y plais*. Pourquoi? Ah! pourquoi? Parce que mon Sauveur les a sanctifiés et me les a rendus précieux. C'est pour cela que David, tout roi qu'il était, dans la seule vue de ce mystère, c'est-à-dire d'un Dieu si indignement et si violemment insulté, au lieu de fuir les opprobres, les attendait, les demandait, les recevait avec actions de grâces et comme des bienfaits : *Ah! Seigneur*, s'écriait ce saint roi, *mon cœur n'a attendu que des outrages*². Séméï, l'un de ses sujets, lui lançait des pierres, le chargeait de malédictions et de reproches; mais ce prince en bénissait Dieu. Tous ceux qui l'entouraient, justement irrités d'une telle conduite, voulaient réprimer l'audace et la violence de cet homme emporté et insolent; mais il les retenait : *Laissez-le me maudire*, leur disait-il; *c'est une humiliation que Dieu m'envoie, c'est un don de sa main; ne me l'enlevez pas*³. Qui pouvait inspirer à David des sentiments si peu ordinaires à un roi, et même si opposés à toutes les raisons d'état? « Rien autre chose, dit saint Augustin, dans l'exposition qu'il a faite du Psaume LXVIII^e, que la considération de son Dieu et de son Sauveur, qui se faisait déjà connaître à lui par les lumières de l'esprit prophétique, et qui en particulier lui révélait toutes les ignominies de sa Passion. Il voyait ce Dieu de gloire outragé, cette souveraine Majesté déshonorée par un soufflet, et, à ce spectacle, touché d'un saint zèle : Eh! Seigneur, s'écriait-

(1) Propter quod placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. 2. Cor. 12. 10.

(2) Improperium expectavit cor meum et miseriam. Ps. 68. 21.

(3) Dimitte eum ut maledicat, juxta præceptum Domini. 2. Reg. 16. 11.

il, qui craindrait après cela toutes les injures du monde? qui, au contraire, ne les souhaiterait pas, puisque vous les prenez pour vous-même et que vous en faites l'apanage de votre adorable humanité? Voilà pourquoi, ô mon Dieu, je les reçois non plus précisément comme une épreuve de ma patience, car je n'ai plus besoin, en quelque sorte, de cette vertu ; mais comme l'accomplissement des vœux de mon âme, qui les attend et qui les désire : *Et c'est, ô mon Dieu,* ajoutait-il, *parce que les outrages qui vous ont été faits dans votre douloureuse Passion, sont par avance retombés sur moi*¹; c'est que j'y ai pensé attentivement, que je les ai considérés, et qu'en y pensant, qu'en les considérant, je les ai vivement ressentis moi-même; c'est qu'ils ont fait sur mon cœur une impression de grâce, et que cette grâce, que cette impression divine m'a porté à les aimer. Je ne dis pas seulement, Seigneur, à les aimer dans vous, mais dans moi; car, lors même que c'est à moi qu'on s'attaque, et que par-là les injures me deviennent personnelles, je les regarde néanmoins comme les vôtres, et, en les envisageant de cette sorte, comment ne les aimerais-je pas? Oui, ô mon Dieu, ce sont les vôtres, puisque vous les avez fait passer de vous en moi, et qu'après les avoir éprouvées d'abord, vous les avez fait rejaillir sur moi. »

Ceci néanmoins demande encore quelque explication : car cette doctrine que je vous enseigne, est si fort au-dessus de la nature humaine que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connaître où, dans la pratique, elle doit s'étendre, et où elle peut se borner. A quoi donc se réduit ce langage si inconnu au monde, qu'il faut agréer les injures en les acceptant avec joie? Je ne prétends pas vous faire entendre par-là qu'il soit absolument nécessaire d'étouffer toutes les répugnances que vous pouvez y avoir, ni que vous deviez y être tellement insensibles qu'elles ne vous causent aucune altération, même involon-

(1) *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me. Ps. 68. 10.*

taire, aucune de ces peines intérieures presque inséparables de notre humanité, ni que vous y trouviez un goût qui flatte le cœur, et qui soit conforme aux inclinations de la chair. Je sais que beaucoup de Saints ont été jusque-là, et qu'ils ont si bien réprimé et fait mourir la nature en eux, que toutes les insultes et tous les affronts n'étaient pas capables de troubler un moment la paix de leur âme ; qu'ils s'y étaient comme endurcis, ou, pour mieux dire, qu'ils les goûtaient aussi sensiblement, aussi agréablement, aussi délicieusement qu'un esprit ambitieux goûte les vaines distinctions et les faux honneurs du siècle. Oui, je le sais, et combien d'exemples ne pourrais-je pas vous en citer ! Mais, puisque je m'en tiens ici à la nécessité, je vous dis qu'estimer en bonnes chrétiennes, en vraies religieuses et en dignes épouses de Jésus-Christ, les injures, les aimer, les agréer et vous y complaire, c'est, dans un esprit de religion, malgré tous les raisonnements de l'esprit humain, malgré toutes les révoltes de la nature, vous croire heureuses de participer aux ignominies de votre divin Epoux dans sa Passion, surtout lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que c'est dans ces sentiments que vous devez être toutes, principalement celles d'entre vous qui se trouveraient à la tête d'une Communauté ou d'un établissement quelconque, surtout lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de ses intérêts ; oui, que vous devez vous estimer heureuses, quand, pour en faire disparaître les abus qui s'y sont introduits, ou pour y maintenir la règle dans toute sa vigueur, vous éprouvez des contrariétés, des chagrins, des injures même, de la part de certaines personnes, soit du dedans, soit du dehors ; que vous devez aimer mieux vous voir désapprouvées, raillées, méprisées, que d'être élevées et applaudies dans leur esprit,

en manquant à votre devoir; préférer d'être condamnées dans leur estime, persécutées même, que de vous départir jamais de la plus exacte observance de vos sages constitutions inspirées à vos saints Fondateurs par l'Esprit-Saint lui-même; que le meilleur et même l'unique moyen de vous affranchir alors de la servitude d'un coupable respect humain, ou, du moins, d'une mollesse à vous acquitter de votre charge, condamnable à tous égards, c'est d'attacher sans cesse vos regards sur Jésus-Christ, ce divin Maître, ce Modèle adorable, *l'auteur et le consommateur de notre foi*, selon l'apôtre saint Paul. Il en est l'auteur par sa sagesse, et le consommateur par son amour. Il en est l'auteur par sa doctrine toute sainte, et le consommateur par ses exemples tout divins, surtout dans sa Passion, en méprisant la confusion, et en la supportant avec joie. Ainsi soit-il.

VENDREDI DE LA II^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

1. *Sa chute doit nous servir de préservatif.*
 2. *Sa pénitence doit être notre modèle.*
-

Et post pusillùm, rursus qui astabant, dicebant Petro : Verè ex illis es, nam et Galilæus es. Ille autem cœpit anathematizare et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là, dirent à Pierre : Assurément, vous êtes de ces gens-là, car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme dont vous me parlez. Marc. 14. — 70. 71.

N'était-ce donc pas assez, mes Sœurs, pour le Sauveur du monde, qu'un de ses Apôtres l'eût trahi et vendu, et fallait-il que, dans son affliction, il eût encore la douleur de voir celui qu'il avait établi le chef de tous les autres, celui qu'il destinait à remplir un jour, avec une primauté d'honneur et de juridiction sur ses collègues, le titre de souverain pasteur des fidèles, celui qui, dans tous les occasions, s'était signalé par le zèle le plus ardent, saint Pierre, en un mot, non-seulement l'abandonner avec lâcheté, mais le renier avec perfidie, protester qu'il ne le connaît pas, déclarer qu'il le déteste? Providence divine, si la pierre angulaire sur laquelle devait être bâtie l'Eglise, est renversée; si les portes de l'enfer ont déjà prévalu

contre le fondement de l'édifice, que deviendra l'édifice lui-même? que deviendra cet oracle par lequel vous lui assuriez une éternelle solidité : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*¹? Rassurons-nous. Pierre a pu tomber; mais c'est pour se relever plus fort, plus inébranlable que jamais. Il a péché, nous donnant un bien triste exemple de la fragilité humaine; mais il s'est repenti, nous montrant le magnifique effet de la pénitence chrétienne. Ainsi : 1^o contemplons sa chute, pour qu'elle nous serve de préservatif; 2^o sa pénitence, pour qu'elle soit notre modèle. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. SA CHUTE DOIT NOUS SERVIR DE PRÉSERVATIF.

A la fin de la dernière cène, Jésus-Christ avait déclaré à saint Pierre que *Satan le demandait*, ainsi que les autres Apôtres, *pour le cribler comme le froment; mais*, avait-il ajouté, *j'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas, et lorsque vous serez converti, confirmez vos frères*². Ainsi, autrefois le démon avait demandé au Seigneur et en avait obtenu le pouvoir de tourmenter le saint homme Job³; ainsi, aujourd'hui il demande que les Apôtres du Seigneur lui soient abandonnés pour les persécuter à son gré; mais l'intercession de leur divin Maître les a délivrés de cette tentation : ce qui nous prouve que l'ennemi du salut ne peut rien contre nous que par la permission de Dieu, qui, selon les vues de sa sagesse, tantôt la lui accorde, tantôt la lui refuse, tantôt la limite et la modère,

(1) Quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Matth. 16. 18.*

(2) Simon, Simon, ecce Satanas expetivit ut vos cribraret sicut triticum; ego autem rogavi pro te ut non deficiat fides tua : et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos. *Luc. 22. — 51. 52.*

(3) Mitte manum tuam, et tange os ejus et carnem. *Job. 2. 5.*

tantôt la diffère et la fixe à d'autres temps. Jésus-Christ doit seul souffrir aujourd'hui ; l'heure de ses Apôtres n'est point encore arrivée. Il leur a prédit les souffrances ; mais il faut qu'il les ait précédés dans cette pénible carrière, et qu'il ait bu lui-même le calice amer qu'il leur a annoncé. Ce n'est qu'après qu'ils auront appris de lui à soutenir le martyre, qu'ils le subiront ; ce n'est qu'après avoir, comme lui, répandu dans le monde sa sainte doctrine, qu'ils la confirmeront par une mort sanglante. Alors, de même que le froment agité par le crible en sort purifié, ainsi ils seront émondés par le crible des souffrances, et dégagés de tout ce qui aurait pu en altérer la pureté.

Saint Pierre est ici l'objet d'une prière particulière. Jésus-Christ a demandé et obtenu que sa foi fût indéfectible, et qu'après sa conversion, il fût celui qui confirmerait ses frères. Elle s'étend sur tous les siècles, cette prière du divin Sauveur ; son effet est continué jusqu'à nous, il se perpétuera tant que le christianisme subsistera. Jamais la foi de saint Pierre, conservée dans ses successeurs, n'a défailli, jamais elle ne défendra ; non, jamais cette chaire, plus inébranlable que la roche du Capitole sur laquelle elle est posée, ne manquera à l'Eglise ; malgré les efforts des ennemis de Dieu, elle subsistera autant que le monde ; malgré les erreurs des hérésies et les divisions des schismes, elle conservera constamment et présentera à l'univers la doctrine qu'elle a reçue de Jésus-Christ. Si, dans quelques occasions rares, ce soleil qui répand sur la terre la lumière de la foi, a paru, pendant peu d'instant, offusqué d'un nuage, ç'a été pour ressortir immédiatement après plus étincelant, et pour dissiper par son éclat les vapeurs qui avaient pu l'obscurcir ; toujours Pierre, promptement converti, a confirmé dans la foi ses frères ; toujours il a ramené à la vérité, par ses instructions, et à l'unité, par son autorité, ceux qui s'étaient égarés.

Touché de ce que vient de lui dire le divin Maître qu'il chérit et qu'il révère, vivement affecté de penser qu'il

pourra un jour avoir besoin de conversion, saint Pierre, avec sa vivacité accoutumée, lui proteste qu'il est prêt à le suivre partout, même à la prison, même à la mort¹. Le mouvement vif et ardent de cet Apôtre paraît ne mériter que des éloges, et cependant il péchait par un point essentiel. Sûr du sentiment qui l'anime en ce moment, Pierre pense l'être de sa perpétuité; il ne peut croire que son amour pour Jésus puisse se démentir ou s'altérer: mais c'est sur lui-même qu'il compte, et non sur le secours divin; sur ses propres dispositions, et non sur les grâces célestes; sur la force de sa tendresse, et non sur la bonté de Jésus-Christ. Il n'avait pas encore fait l'expérience de sa faiblesse; il ne savait pas peut-être, ou, du moins, il ne réfléchissait pas que l'homme abandonné à lui-même et destitué du secours divin, n'a aucune force pour le bien. La confiance chrétienne est la confiance en Dieu, qui est toujours accompagnée de la défiance de soi-même. Dieu nous a tout promis, fions-nous à lui; nous sommes faibles et enclins au péché, méfions-nous de nous. David brave tous les ennemis de son salut, mais c'est, comme il le dit lui-même, *parce que le Seigneur est son aide*², et, en conséquence, il en triomphe; Pierre défie les siens de lui faire abandonner son divin Maître, mais c'est sur sa force qu'il se repose, et, en conséquence, il succombe; car c'est, selon les saints Pères, cette présomption qui a été la première cause de son péché.

Ici, arrêtons-nous un instant, rentrons en nous-mêmes, et appliquons-nous cette grande et terrible leçon. Un Apôtre, le prince des Apôtres, pour s'être confié en lui-même, fait une chute honteuse; que nous arrivera-t-il donc, si nous l'imitons dans cette vicieuse disposition? Promettons, comme lui, à Jésus-Christ de le suivre dans toutes les tri-

(1) Qui dixit ei : Domine, tecum paratus sum et in carcerem et in mortem ire. *Luc. 22. 25.*

(2) Dominus mihi adjutor, et ego despiciam inimicos meos. *Ps. 117. 7.*

bulations où il lui plaira de nous conduire, dans les prisons et jusqu'à la mort, si son service l'exige ; mais ajoutons à nos résolutions, à nos protestations, ce qui seul peut les rendre efficaces, que ce sera moyennant le secours de sa grâce que nous implorerons. Pénétrons-nous bien de ces deux vérités : l'une, qu'une expérience trop constante a dû nous démontrer que, sans la grâce, nous ne pouvons rien ; l'autre, qui est fondée sur la parole de Dieu, qu'avec la grâce, nous pouvons tout : la première nous garantira de la présomption ; la seconde, de la pusillanimité : la conscience de notre faiblesse nous tiendra dans une continuelle vigilance, qui nous préservera d'être surpris par l'ennemi ; l'assurance du secours divin nous communiquera un courage qui nous fera repousser toutes ses attaques.

Le divin Sauveur, pour réprimer la témérité de son Apôtre, lui prédit sa chute prochaine ; il lui déclare que, *dans cette même nuit qui est déjà commencée, avant que le coq se soit fait entendre pour la seconde fois, il l'aura renié trois fois*¹. Mais Pierre, obstiné dans sa présomption, lui répond avec fermeté que, *dût-il mourir avec lui, il ne le reniera jamais*². Voici, entre le Sauveur des hommes et le chef de ses Apôtres, un débat d'un genre singulier. Nous savons quel en a été l'événement. Saint Pierre était, en effet, près de renier son divin Maître, mais il était bien éloigné de le croire, et il pensait sincèrement qu'il ne serait jamais capable d'un tel crime ; mais Jésus-Christ connaissait mieux que lui-même ses dispositions intérieures, et le peu de solidité de ses résolutions. Hélas ! ma chère Sœur, il en est de même de vous ; ce Maître tout-puissant vous connaît bien mieux que vous-même ; il voit clairement dans le fond de votre cœur ce que vous n'y apercevez pas. Com-

(1) Amen dico tibi, quia tu hodie in nocte hac, priusquam gallus vocem bis dederit, ter me es negaturus. *Marc. 14. 30.*

(2) At ille amplius loquebatur: Et si oportuerit me simul commori tibi, non te negabo. *Marc. 14. 31.*

bien de fois ne vous est-il pas arrivé, comme à saint Pierre, de vous tromper sur vos sentiments, sur leur nature, sur leur principe, sur leur étendue, sur leur stabilité! Que d'illusions ne vous êtes-vous pas faites sur votre conscience, quelquefois absolument sans le vouloir, quelquefois aussi avec une sorte de volonté non entièrement déterminée! Daigne ce Dieu de bonté dessiller vos yeux, les rendre assez perçants pour les faire pénétrer dans les replis les plus cachés de votre cœur, leur faire découvrir tout ce qu'il y a d'inclinations perverses, de dispositions dangereuses. Un ancien philosophe avait coutume de dire : « Connais-toi toi-même ; » c'était sa maxime favorite, et sa raison lui avait fait découvrir ce principe fondamental de la morale. Mais ce que sa raison n'avait pu lui apprendre, c'est que de Dieu seul on peut recevoir cette connaissance si essentielle; elle fait partie de la science divine qu'on n'acquiert, disent les saintes Ecritures, qu'aux pieds du Seigneur¹. Demandez-la-lui donc, en disant avec le plus sage des rois avant sa chute, le roi Salomon : *Donnez-moi votre sagesse, ô mon Dieu, cette sagesse qui est assise auprès de vous sur votre trône; envoyez-la de votre sanctuaire qui est dans le ciel et du siège de votre grandeur, afin qu'elle soit et qu'elle travaille avec moi, et que je sache ce qui vous est agréable*².

Pendant l'audace que Pierre montrait dans le cénacle se soutient dans le jardin des Oliviers, et, lorsque les émissaires du Sanhédrin viennent arrêter son Maître, il se met en devoir de le défendre; seul contre une troupe nombreuse et armée, il tire l'épée, et, au risque de tout ce qui peut lui en arriver, il frappe et blesse un des ennemis de Jésus-Christ. Pierre errait sans doute dans cette occasion; il y

(1) Omnes sancti in manu illius sunt, et qui appropinquans pedibus ejus, accipient de doctrinâ illius. *Deut. 33. 3.*

(2) Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam ... mitte illam de cœlis sanctis tuis, et à sede magnitudinis tuæ, ut mecum sit et mecum laboret, ut sciam quid acceptum sit apud te. *Sap. 9. — 4. 10.*

avait dans sa marche une vivacité indiscrete, une précipitation dangereuse ; mais enfin, dans cette erreur je reconnais encore Pierre : je reconnais cette ardeur qui le transporte toujours, quand il s'agit des intérêts ou de la gloire de son divin Maître ; je le reconnais aussi, lorsque, voyant Jésus-Christ arrêté et trainé chez les juges, il se met à sa suite. Il ne le suit que de loin¹, il est vrai, ainsi que le raconte l'évangéliste saint Luc ; mais il ne pouvait en faire davantage, surtout après que son Maître lui avait interdit de le défendre, et avait ordonné à ses disciples de s'en aller. Mais, hélas ! bientôt il sera impossible de le reconnaître ; dans un moment, ce ne sera plus cet Apôtre si fidèle, si zélé, qui promettait de suivre son maître jusqu'à la prison, jusqu'à la mort ; qui le défendait au péril de sa vie ; qui, tout captif qu'il le voyait, ne voulait pas encore l'abandonner. Et qui a donc pu le rendre si méconnaissable ? quelle a pu être la cause de ce funeste changement ?

Pierre fit une première faute en allant, dans la maison de Caïphe, se mêler à ceux qui avaient arrêté Jésus-Christ. C'était une imprudence de courir le risque d'être reconnu pour un disciple du Sauveur ; c'était s'exposer inutilement à la tentation : dès lors, il n'est pas étonnant qu'il y ait succombé. Dieu promet, il est vrai, selon l'enseignement de l'apôtre saint Paul, *que nous ne serons pas tentés au-dessus de nos forces, et que, dans la tentation, il nous donnera un secours qui nous fera résister*². Il le promet, mais ce n'est pas aux âmes téméraires qui courent inconsidérément au-devant de la tentation ; il le promet, mais c'est à celles qui méritent ce secours par leur circonspection. Il l'a formellement déclaré dans les saintes Ecritures : *Celui qui aime le péril, y périra*³. Il ne doit rien à l'âme

(1) Petrus verò sequebatur à longè. *Luc. 25. 54.*

(2) Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari suprâ id quod potestis. sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. *1. Cor. 10. 15.*

(3) Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli. 5. 27.*

imprudente qui s'y jette malgré son précepte. Et combien de nos chutes ne sont arrivées que parce que nous n'en avons pas fui, que nous en avons peut-être recherché les occasions ! N'en avons-nous donc pas assez des tentations que, malgré toutes nos précautions, nous ne pouvons pas éviter ? Pourquoi faut-il que nous allions de nous-mêmes les chercher, et provoquer l'ennemi contre lequel nous avons tant de peine à nous défendre ? Ce pas qu'on fait vers l'occasion du péché, est déjà un premier avantage du démon, et lui prépare un plus grand triomphe ; on aura bien moins de force pour lui résister, quand on se sera enveloppé dans le filet qu'il nous a tendu.

C'est ce que nous montre l'exemple de saint Pierre : il s'est engagé dans la tentation, il y succombera. Eh ! grand Dieu, quelle chute énorme que la sienne ! C'est Pierre qui renie Jésus-Christ ! Et ce n'est pas une surprise, un premier mouvement de l'esprit qui n'ait pas eu le temps de délibérer : c'est jusqu'à trois fois qu'il renie son Maître ; c'est devant des personnes différentes ; c'est, comme l'un des Evangélistes le remarque, *à une heure environ d'intervalle*¹. Et il ne peut pas donner pour excuse les terreurs qu'ont jetées dans son âme des hommes puissants ; c'est la simple demande d'une servante, c'est l'interrogation de quelques valets, qui le rend faible, ingrat, menteur, parjure, apostat ; qui lui fait protester avec détestation, avec des serments et des imprécations horribles, qu'il ne connaît point cet homme. Il ne le connaît point ! Mais c'est cet homme à qui, depuis trois ans, il est attaché, qu'il n'a point quitté ; c'est cet homme qui l'a élevé à l'apostolat, qui lui a donné le premier rang parmi ses Apôtres ; c'est cet homme qui l'a fait marcher sur les flots², dont il a vu la puissance en tant d'occasions, dont il a contemplé la gloire sur le Thabor³ ; c'est cet homme qu'il a tant aimé et à qui il assu-

(1) Et intervallo facto quasi horæ unius. *Luc.* 22. 59.

(2) *Matth.* 14. 29.

(3) *Matth.* 17. 1.

rait encore, il n'y a que quelques heures, qu'il était prêt à le suivre jusqu'à la mort¹. Il ne le connaît pas ! Et qui donc l'empêche de le reconnaître ? Est-ce parce qu'il est tombé dans le comble de l'infortune qu'il ne le connaît pas ? Quel outrage ! quel sanglant affront ! quelle plaie mortelle pour le cœur de Jésus ! que de crimes réunis dans celui de cet Apôtre ! O Pierre, que votre reniement dut être sensible à votre divin Maître !

Nous sommes étonnés, affligés, indignés de voir l'homme comblé de tant de grâces, renier aussi honteusement celui dont il les a reçues, et nous ne considérons pas assez combien de fois nous-mêmes peut-être nous sommes tombés dans son péché, avant d'entrer en religion, ou combien de chrétiens, du moins, s'en rendent coupables dans le monde. En effet, qu'il y en a parmi eux, qui, comme le disait l'apôtre saint Paul, *prétendent, par leurs paroles, connaître Jésus-Christ, mais qui le renient par leurs actions*² ! Ils renient Jésus-Christ, tous ceux qui combattent ses maximes et ses exemples, en s'attachant aux maximes et aux exemples du monde, son ennemi ; ils renient Jésus-Christ, tous ceux qui connivent aux discours que tient contre lui l'impiété, par un silence, quelquefois même par un sourire d'approbation ; ils renient Jésus-Christ, tous ceux qui l'insultent par leurs irrévérences devant l'autel où il réside ; ils renient Jésus-Christ, tous ceux qui profanent le sacrement dans lequel il se donne corporellement, ou qui se privent de le recevoir par respect humain ; ils renient Jésus-Christ, aussi criminels que saint Pierre, puisqu'ils le connaissent aussi bien, puisqu'ils ont reçu de même une abondance de grâces, puisqu'ils se rendent coupables de ce renoncement, non pas une fois, non pas trois fois, mais fréquemment, mais habituellement, mais continuellement. Ah ! qu'ils écoutent, tous ces hommes qui, ayant renoncé

(1) *Marc. 14. 51.*

(2) *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant. Tit. 1. 16.*

Jésus-Christ, n'en font pas pénitence comme saint Pierre, oui, qu'ils écoutent l'oracle que ce divin Maître prononce contre eux : leur peine sera d'être renoncés à leur tour par lui; *ils l'auront renié devant les hommes, ce sera devant son Père, au grand jour des manifestations, qu'il les reniera*¹. Pour vous, ô épouses de Jésus-Christ, sur qui ne tombent point ces reproches, il est vrai, et qui, j'en ai la douce confiance, ne faites rien, ne dites rien qui puisse forcer votre divin Epoux à rougir de vous et à vous renier au grand jour des manifestations, n'en soyez que plus portées à gémir sur la criminelle faiblesse de ces aveugles partisans du monde, et à adresser au Seigneur plus que jamais, en ces saints jours, de ferventes prières pour leur conversion.

La faute de saint Pierre fut énorme, mais elle ne fut pas de longue durée; le chant du coq qu'il entendit, un regard que Jésus jeta sur lui, en lui rappelant la prédiction de son divin Maître, lui firent sur-le-champ sentir et détester son crime; presque aussitôt converti que pécheur, il sort pour aller pleurer son péché, et en mériter le pardon². Contemplons maintenant le repentir de cet Apôtre, et, après avoir vu comme sa chute doit nous servir de préservatif, voyons encore comme sa pénitence doit être notre modèle.

II. SA PÉNITENCE DOIT ÊTRE NOTRE MODÈLE.

La première idée qui le frappe, est le souvenir de la parole de Jésus-Christ : c'est aussi, en se rappelant les paroles de ce divin Maître, qu'une âme qui a eu le malheur

(1) Qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. *Matth. 10. 33.*

(2) Et continuò adhuc illo loquente, cantavit gallus. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini, sicut dixerat : Quia priusquam gallus cantet, ter me negabis. Et egressus foràs Petrus, levit amarè. *Luc. 22. — 60. 61. 62.*

d'offenser Dieu, commence à se rapprocher de lui, à être touchée du regret de ses fautes. La première cause de sa chute fut d'avoir perdu de vue les préceptes, les exhortations, les promesses, les menaces de Jésus-Christ; ce qui l'y a entretenue, a été de n'avoir pas voulu y réfléchir, d'en avoir écarté le souvenir comme d'une pensée importune : que doit-elle donc faire pour se retirer de cet état funeste? Elle doit prendre le moyen contraire, imprimer fortement dans son esprit les paroles du Sauveur, soit les paroles affectueuses par lesquelles il rappelle, dans le saint Evangile, les pécheurs à la pénitence, telles que celles-ci, par exemple : *Jérusalem, ah! Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas désiré rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu*¹! soit les paroles redoutables par lesquelles il les menace de sa colère, telles que celles-là : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*²; soit les paroles consolantes par lesquelles il leur offre le pardon, comme celles qu'il adressait au paralytique étendu dans son lit : *Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis*³. C'est le souvenir de la parole de Jésus-Christ qui éclaire saint Pierre sur son égarement, qui le lui fait connaître et détester : ce sera de même le souvenir, l'étude, la méditation de cette parole sainte, qui dessillera les yeux d'une âme qui est tombée dans la disgrâce de Dieu par le péché, et en tirera les larmes de la pénitence.

Aussitôt que cet Apôtre a reconnu sa faute, la première chose qu'il fait, c'est de sortir de la maison qui en a été le théâtre et l'occasion⁴ : ce qui nous marque que si l'on veut assurer sa conversion et faire entièrement sa paix avec

(1) Jerusalem..., quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas. et noluisti! *Matth. 23. 37.*

(2) Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis. *Luc. 13. 5.*

(3) Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. *Matth. 9. 2.*

(4) Et egressus foras Petrus flevit amarè... *Luc. 22. 62.*

Dieu, il faut absolument quitter ce qui nous a porté au péché. Car prétendre se trouver toujours dans les mêmes occasions où l'on a succombé, et croire qu'on sera plus fidèle à l'avenir qu'on ne l'a été par le passé, c'est une illusion des plus grossières, quoique des plus sûres du père du mensonge, et dont il serait aisé de se détromper, si l'on était de meilleure foi avec soi-même ; c'est, suivant l'expression de l'Esprit-Saint par la bouche du Sage, vouloir toucher de la poix, sans craindre de se gâter les mains¹ ; être dans la flamme, comme les trois jeunes Hébreux, sans en ressentir les atteintes² ; vivre avec les lions, comme Daniel, sans éprouver aucun danger³ : miracles dont le Seigneur a récompensé les mérites de ses serviteurs qui se sont trouvés engagés dans le péril, en suivant ses ordres, et auxquels il a donné sa parole que *s'ils venaient à tomber, ils ne se briseraient point, parce qu'il les soutiendrait de sa main*⁴ ; mais miracles sur lesquels il est téméraire de compter. Aussi, pour nous empêcher de nous en faire des exemples capables de favoriser nos penchants et nos goûts, bien loin que Jésus-Christ ait promis son assistance à ceux qui s'exposeraient d'eux-mêmes au danger, il nous a ordonné, au contraire, de nous éloigner des lieux et des personnes qui pourraient être l'occasion de nos péchés, par ces paroles : *Si votre œil droit vous scandalise, nous dit-il dans son Evangile, arrachez-le et jetez-le loin de vous ; si votre main ou votre pied vous est une occasion de chute, coupez-les et jetez-les loin de vous*⁵ ; c'est-à-dire, selon l'interprétation des Pères de l'Eglise, si cette personne ou

(1) Qui tetigerit picem, inquinabitur ab eâ. *Eccli. 13. 1.*

(2) Et non tetigit eos omninò ignis. *Dan. 3. 50.*

(3) Deus conclusit ora leonum, et non nocuerunt mihi. *Dan. 6. 22.*

(4) Justus cum ceciderit non collidetur, quia Dominus supponit manum suam. *Ps. 56. 25.*

(5) Quòd si oculus tuus dexter scandalizat te, erue eum et projice abs te ; si autem manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscinde eum et projice abs te. *Matth. 5. — 29. 50. — Ib. 18. 9.*

cette chose est pour vous une occasion de péché, en quelque manière que ce soit, vous fût-elle plus précieuse que votre œil, plus chère que votre main, plus nécessaire que votre pied, il faut vous en séparer et vous en éloigner entièrement.

Enfin Pierre, touché d'une vive pénitence, verse des larmes amères. Heureuses larmes ! Salutaire douleur qui est le principe d'une joie éternelle ? Son péché est aussitôt reconnu que commis, aussitôt pleuré que reconnu, aussitôt pardonné que pleuré. O bonté ineffable de notre Dieu, de n'attendre que notre repentir pour nous remettre nos offenses les plus graves ! Non-seulement Pierre obtient sa grâce, mais il est au même moment rétabli dans tous ses droits de prince des Apôtres et de chef de l'Eglise. Ainsi, la sentence céleste qui nous réconcilie avec Dieu, non-seulement nous délivre de nos péchés, mais nous rend tout ce qu'ils nous avaient fait perdre, et fait revivre tous les mérites, tous les biens spirituels dont nous nous étions privés.

N'oublions pas que c'est un regard de Jésus-Christ qui a converti saint Pierre. A travers les outrages dont on l'accable chez Caïphe, il démêle ce faible Apôtre, et, sa bonté compatissante ne pouvant autrement l'avertir, il jette sur lui un regard touchant qui lui fait connaître et déplorer son ingratitude. Demandons-lui de faire aussi tomber sur nous ce regard pénétrant qui éclaire l'esprit et amollit le cœur. La pénitence, qui attire sa miséricorde, est elle-même un don de sa miséricorde ; et, quand il accorde le pardon à notre repentir, c'est au sentiment que lui-même a excité dans nous, qu'il l'accorde.

Nous voyons, dans l'histoire de la Passion, deux Apôtres bien grièvement coupables : l'un trahit son Maître, l'autre le renie. Tous les deux se repentent douloureusement, mais quelle différence entre eux ! Judas, frappé d'un regret profond, mais désespéré ; Pierre, pénétré d'une vive contrition, mais confiant ; Judas, les yeux fixés vers la terre, roule dans sa tête son fatale projet ; Pierre, les yeux élevés

vers le ciel, en reçoit des pensées de consolation ; Judas ne peut soutenir l'idée de son péché, il s'en laisse lâchement accabler ; Pierre s'humilie, mais ne s'abat pas ; craint, mais ne désespère pas ; se confond, mais ne s'avilit pas : Judas, succombant sous son crime, y ajoute le crime plus funeste encore du suicide ; Pierre, se relevant de son péché, part de là pour commencer la glorieuse carrière de son apostolat : la honte que ressent Judas d'avoir livré son Maître, le fait attenter à ses jours ; celle que Pierre conçoit de l'avoir renoncé, l'engage à le confesser par toute la terre : Judas meurt réprouvé ; Pierre meurt martyr, après avoir été le chef de l'Eglise universelle, le prince des pasteurs, le représentant de Jésus-Christ, son vicaire visible sur la terre. Telle est la différence d'une vraie et d'une fausse pénitence ; de celle qu'anime une sainte confiance, et de celle que souille un criminel désespoir.

Les regrets de ces deux Apôtres nous présentent encore une considération. Ils avaient commis envers Jésus-Christ des offenses bien graves, et ils en ont l'un et l'autre une profonde douleur. Ils étaient donc bien assurés de l'innocence, de la vertu, de la sainteté de ce maître adorable que, depuis trois ans, ils n'avaient pas quitté. Voilà certainement les témoins les moins suspects en faveur du divin Sauveur. L'incrédulité, qui veut faire passer les Apôtres pour des imposteurs, dira-t-elle que ceux-là l'étaient aussi ? Quel autre motif qu'une intime conviction a pu leur inspirer d'aussi violents remords ? Que les incrédules nous expliquent autrement, s'ils le peuvent, la mort affreuse de Judas et le repentir amer de saint Pierre ; qu'ils nous nomment l'intérêt qui a pu engager ces deux hommes, après leur faute, à la détester et à la punir ainsi ?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez considérer attentivement la pénitence de saint Pierre, pour y confor-

mer la vôtre; que d'abord, comme elle a été prompte, la vôtre doit l'être également; qu'aussitôt que vous vous reconnaissez chargées de quelque péché, il faut vous hâter de vous en délivrer par un humble aveu dans le tribunal de la Pénitence, dans la crainte que, par son poids, il ne vous entraîne dans d'autres péchés plus graves; qu'ensuite, comme elle a été sincère et vive, la vôtre doit l'être aussi; que ce n'est pas un vrai repentir, que celui qui reste à la superficie du cœur, sans le pénétrer: que de larmes, en effet, répandues sur des péchés, sont restées stériles, parce que ce n'étaient que des sensibilités légères et momentanées! qu'enfin, comme elle a été constante, la vôtre doit l'être pareillement. Pierre passa toute sa vie à déplorer sa faute; Jésus-Christ l'avait oubliée, mais il s'en ressouvint toujours pour l'expié et pour se préserver d'en commettre d'autres; il ne mit point de bornes à sa vive contrition, et saint Jérôme rapporte que ses deux joues se cavèrent par les torrents de larmes qu'il ne cessa de verser jusqu'à sa mort: « Ce qui causait principalement sa douleur, dit ce saint Docteur, ce qui lui paraissait plus affreux que le plus horrible châtement, c'était d'avoir renié son bon Maître: il ne pouvait se pardonner d'avoir été si déloyal envers lui, et ce fut par une suite de ce profond repentir aussi bien que par un effet de sa grande humilité, qu'il demanda à être crucifié la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que le divin Sauveur. » Ainsi soit-il.

MERCREDI DE LA III^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Elle fut un supplice très-honteux.*
2. *Elle fut un supplice très-douloureux.*

Tunc ergò apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.
Alors Pilate prit Jésus, et le fit flageller. Jean. 19. 1.

Quel nouveau spectacle, mes Sœurs, et quelle sanglante scène ! On conduit Jésus-Christ dans le prétoire de Pilate, on le dépouille de ses habits, et on l'attache à une colonne ; outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui ; ils sont armés de fouets, et ils se disposent à le déchirer de coups. Pourquoi ce supplice, et qui l'a ainsi ordonné ? comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet arrêt, et comment est-il exécuté ? C'est ce que je me suis proposé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, et ce qui doit faire également le sujet de votre compassion et de votre instruction. Pour y procéder avec ordre, remarquez, s'il vous plaît, qu'un supplice devient surtout rigoureux, et par la honte qui l'accompagne, et par l'excès de la douleur qu'il est capable de causer ; en quoi l'esprit et le corps ont tout à la fois à souffrir ; car la honte afflige l'esprit, et la douleur fait impression sur les sens et tourmente le corps. L'un et l'autre ne se trouvent pas toujours

joint ensemble ; la honte d'un supplice peut être extrême, sans qu'il y ait aucune douleur à supporter, ou la douleur en peut être très-cuisante et très-violente, sans qu'il s'y rencontre aucune confusion à soutenir ; mais voici ce que je remarque touchant cette cruelle flagellation où le Sauveur des hommes se vit condamné, c'est que ce fut tout à la fois : 1° un supplice très-honteux ; 2° un supplice très-douloureux. Cette honte qu'il a voulu subir, tout Dieu qu'il est, nous apprendra à nous prémunir contre le péché, par la honte salutaire que nous en devons concevoir ; ensuite, cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps innocent et immaculé, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, à renoncer entièrement à ses désirs, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ELLE FUT UN SUPPLICE TRÈS-HONTEUX.

C'était une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs semblait le réduire, de trahir ses propres sentiments et d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvait ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, et en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur, revêtu de l'autorité de l'empereur, pouvait repousser la violence par la violence ; que, dans la place qu'il occupait et dans le crédit que lui donnait son rang, il ne tenait qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les mains de ses persécuteurs, et de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai que non-seulement il le pouvait, mais encore qu'il le devait, car il était juge, et, selon toutes les lois de la justice, il devait défendre le bon droit contre l'iniquité et l'oppression ; mais il craignait le bruit, et, par un

caractère de timidité si ordinaire jusque dans les plus grandes dignités, il ne voulait point faire d'éclat ; mais il craignait les Juifs, et, par une lâche prudence, il ne voulait pas s'exposer à une émeute populaire ; mais il craignait l'empereur dont on le menaçait, et par un vil intérêt, il ne voulait pas qu'on pût l'accuser devant lui et le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa dernière ressource, et quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusque-là n'avait pu toucher ? Ah ! l'étrange moyen ! et fut-il jamais une conduite plus bizarre et plus opposée à toutes les règles de l'équité ? C'est de condamner Jésus-Christ à la flagellation ou au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits et de leur inspirer des sentiments plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandaient ; car telles sont les vues de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacrilèges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtements et les arrachent, le lient à un infâme poteau, et se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne et le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, et que penser d'une pareille indignité ? Ah ! grand Dieu, quelle horreur ! Ce corps virginal, ce corps formé par l'Esprit-Saint lui-même dans le sein de Marie, la plus pure des vierges, ce temple vivant de la Divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente, et à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avait prédit, ce Verbe éternel, il nous l'avait annoncé par son Prophète, lorsque, parlant à son Père, il lui disait : *C'est pour vous, ô mon Père, c'est pour la gloire de votre nom, que j'ai voulu être comblé d'opprobres, couvert de honte et de confusion*¹.

Arrêtons-nous là, ô épouses de Jésus-Christ, et, sans

(1) Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam. Ps. 68. 46.

vous retracer des images dont les âmes innocentes pourraient être blessées, considérons seulement et en général cette honte du Fils de Dieu comme le modèle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou, du moins, il nous en a donné le principe, pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est un sentiment que la nature raisonnable excite en nous, et qui nous détourne, sans que nous remarquions même ni comment, ni pourquoi, de tous les excès du péché. C'est un bon sentiment en lui-même; mais il n'est que trop sujet à se dérégler dans l'usage qu'on en fait communément, et il fallait aux hommes un aussi grand exemple que celui de Jésus-Christ, pour en corriger les défauts. Or, je prétends que jamais cet Homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon ni plus solide, ni plus instructive, ni plus touchante que dans le mystère que nous méditons présentement.

En effet, savez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement? Ecoutez-le : *C'est vous, ó mon Dieu, qui connaissez mon opprobre et ma confusion*¹, s'écrie-t-il encore par la bouche du même Prophète ; c'est-à-dire, pour parler avec un pieux auteur : « Ah ! mon Père, comme il n'y a que vous qui connaissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui, par les lumières infinies de votre sagesse, en puissiez bien pénétrer le fond et découvrir le véritable sujet ; les hommes en ont été témoins, ils en ont vu les dehors, et rien de plus, mais vous, Seigneur, sous ces apparences et ces dehors qui n'en représentaient que la plus faible partie, vous avez aperçu ce qu'il y avait de plus intérieur et de plus secret, et vous en avez eu une science parfaite. » Or, cette science des opprobres de Jésus-Christ et de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc qui l'humilie, et de quoi a-t-il plus de honte ? Est-ce d'avoir à subir un châtement

(1) Tu scis improprium meum et confusionem meam. Ps. 68. 25.

qui ne convient qu'aux esclaves? Mais, en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être battu de verges publiquement comme un scélérat? Mais il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, par ces paroles du Roi-Prophète: *Oui, ô mon Dieu, je suis prêt à endurer le tourment de la flagellation*¹, et il est le premier à s'y offrir parce qu'en agissant de la sorte, il obéit à son Père, qu'il honore sa divine majesté et qu'il satisfait à sa rigoureuse justice. Est-ce même de l'état où il paraîtra devant tout un peuple qui l'insulte, et qui lance contre lui les traits de la plus piquante et de la plus maligne raillerie, car voilà, je l'avoue, oui, voilà de quoi faire rougir le ciel, et de quoi confondre le Dieu de l'univers? Mais j'ose dire, après tout, et plusieurs peut-être d'entre vous ont été à même de le reconnaître, avant d'entrer en religion, que ce qui redouble alors sa confusion, que ce qui la lui fait sentir plus vivement, que ce qui la lui rend presque insoutenable, ce n'est point tant l'insolence des Juifs que celle de tant de mauvais chrétiens dans le monde.

Oui, et permettez-moi d'entrer dans ce détail pour votre instruction, oui, ce dont il rougit, ce Saint des saints, ce Dieu de toute pureté, c'est de leurs discours licencieux, c'est de leurs paroles dissolues, c'est de leurs conversations impures, c'est de leurs libertés scandaleuses, c'est de leurs parures immodestes, c'est de leurs regards lascifs, c'est de leurs divertissements criminels, c'est de leurs attachements sensuels, c'est de leurs intrigues, c'est de leurs rendez-vous, c'est de leurs débauches, c'est de leurs débordements, c'est de leurs abominations; car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion où le texte sacré nous le présente; c'est de tout cela qu'il est chargé, de tout cela qu'il est responsable à la justice divine, et de tout cela, encore une fois, qu'il rougit d'autant plus devant son Père, que par

(1) Quoniam ego in flagella paratus sum. Ps. 57. 18.

l'affreuse corruption du siècle et par l'audace la plus effrénée du libertinage, on en rougit moins dans le monde.

Le voilà donc, ce Sauveur adorable, dans la plus entière confusion, et ce qui fait sa plus grande honte, ce sont les péchés d'autrui. Tournez vos regards en ce moment vers lui, ma chère Sœur, et, si vous avez eu le malheur de tomber autrefois dans quelqu'un de ces désordres, formez-vous sur un modèle si parfait; car c'est là le vrai moyen d'exciter en vous cette confusion salutaire qui sert de barrière contre le vice et qui en détourne, et d'y réveiller de plus en plus cette grâce précieuse de la honte du mal, « qui est le principe de tout bien, » dit saint Bernard. Hélas! en contemplant Jésus dans le mystère de sa flagellation, et l'y voyant chargé d'opprobres pour vos péchés, mais beaucoup moins confus de ses opprobres que de vos péchés, pourriez-vous ne pas entrer dans cette réflexion salutaire, et vous dire à vous-même : « Ce péché que j'ai commis, a fait rougir mon Dieu; il en a porté la tache, et cette tache avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Père, lui fut, tout innocent qu'il était, plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablèrent ses bourreaux, combien plus encore a-t-elle dû me défigurer devant Dieu? Ce qui fut sensible à Jésus-Christ dans le prétoire, ce n'était pas précisément d'être exposé, dépouillé ainsi de ses vêtements, à la vue des Juifs, ni d'être en butte à toutes leurs risées et à leurs railleries, mais de paraître avec mon péché devant tous les Esprits bienheureux et toute la cour céleste. Or, quand je l'ai commis, n'ai-je pas eu moi-même tout le ciel pour témoin, et n'en est-ce pas assez de cette pensée, qui aurait dû alors m'arrêter dans mon désordre, pour me confondre aujourd'hui et me couvrir d'une utile confusion? voudrais-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclaterait aux yeux du monde entier, et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu attaché à la colonne, que d'en rougir, avec le plus cruel de-

sespoir, et inutilement, aux pieds d'un Dieu vengeur, assis sur le tribunal de sa justice, lorsqu'il viendra dans sa gloire, dans celle de son Père et des saints Anges. »

N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même, et passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, qui nous apprend à nous prémunir contre le péché, par la honte salutaire que nous en devons concevoir, mais encore comme un des plus douloureux, qui nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence.

II. ELLE FUT UN SUPPLICE TRÈS-DOULOUREUX.

C'était beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir subi toute la honte d'un supplice aussi humiliant que celui de la flagellation, mais il fallait encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, et que sa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ses bourreaux, et mise, par-là même, en état d'être offerte à Dieu comme une hostie précieuse, et de fléchir sa colère : c'est le triste objet que nous avons présentement à considérer. Quand les amis du saint homme Job, instruits de son infortune et de la déplorable misère où il se trouvait réduit, vinrent à lui pour le consoler, l'Écriture dit que, le voyant couché sur un fumier, tout défiguré et tout plein d'ulcères, ils furent saisis d'un tel étonnement, qu'ils déchirèrent leurs habits, qu'ils se couvrirent la tête de cendres, et que, pour marquer la consternation où ils étaient, ils se tinrent là plusieurs jours dans un profond et morne silence¹. Il y aurait encore bien plus lieu de tomber ici dans la même désolation, de garder la même conduite et

(1) Exclamantes ploraverunt, scissisque vestibus sparserunt pulverem super caput suum in cœlum; et sederunt cum eo in terrâ septem diebus et

de demeurer sans proférer aucune parole, à la vue du Fils unique de Dieu, accablé sous une grêle de coups, tout meurtri de blessures, et comme donné en proie à une troupe féroce et à toute leur inhumanité.

En effet, que devait-on attendre de cette brutale soldatesque? C'étaient des hommes élevés dans le tumulte et la fureur des armes, et de là incapables de tout ménagement et de tout sentiment de compassion; c'étaient les ministres d'un juge timide et lâche, qui les abandonnait à eux-mêmes, et dont ils pouvaient impunément dépasser les ordres, s'il en eût porté quelques-uns et qu'il leur eût prescrit des bornes; c'étaient des âmes vénales et mercenaires, des âmes intéressées et d'intelligence avec les Juifs, dont elles avaient à contenter la haine, pour en recevoir la récompense qui leur avait été promise et qu'elles espéraient; c'étaient les suppôts de ce peuple ennemi de Jésus-Christ, » c'est-à-dire du peuple le plus cruel et le plus barbare, du peuple le plus envenimé dans ses ressentiments, le plus insatiable dans ses vengeances, » dit saint Chrysostôme; c'était toute une cohorte de soldats assemblés, afin de se relever les uns les autres, et que, reprenant tour à tour de nouvelles forces, ils pussent toujours frapper avec la même violence: tout cela, autant de conjectures des excès où ils se portèrent contre cet innocent agneau qu'ils tenaient en leur pouvoir, et contre qui ils étaient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici, ô mes Sœurs, et que vous dirai-je? m'arrêterai-je à vous dépeindre, dans toute mon étendue et dans toute mon horreur, une scène si sanglante? entrerais-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées, et dont nous ne pouvons avoir qu'une connaissance obscure et générale? vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux, le feu dont leurs yeux sont enflammés, les fouets grossis de nœuds et tout hérissés de pointes dont leurs bras

septem noctibus, et nemo loquebatur ei verbum; videbant enim dolorem esse vehementem. *Job. 2. — 12. 15.*

sont armés? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps faible et déjà tout épuisé de forces par l'abondance du sang qu'il a répandu dans le jardin des Oliviers? vous ferai-je entendre les cris, les nouvelles insultes de la part des prêtres, des pontifes, d'une populace déchainée, autant de témoins de tout ce qui se passe en ce moment dans le prétoire, et animant tout par leur présence? Mais je vous laisse à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances, comme de mille autres qui ont eu lieu dans cette cruelle et douloureuse flagellation, et à vous en retracer l'affreuse idée; car, quoique les Evangélistes ne nous en aient point transmis les détails, Dieu les avait révélés longtemps auparavant à ses Prophètes; leurs oracles en sont la lamentable histoire. Figurez-vous donc d'après eux que, lorsque cette troupe de scélérats robustes ont frappé à coups redoublés sur son corps, comme des forgerons sur une enclume¹, sa chair déchirée et tombant en lambeaux, laisse voir et compter tous ses os²; qu'on lui fait sur ses plaies continuellement de nouvelles plaies³; que bientôt son corps sacré n'a plus aucune partie qui soit saine, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et que ce n'est plus qu'une seule plaie livide, gonflée, qui ne sera ni bandée, ni traitée, ni adoucie par aucun remède⁴; que ce n'est plus partout que meurtrissure affreuse, que contusion horrible, et qu'on n'y peut presque plus découvrir quelque apparence d'une forme humaine. On a peine à croire de si violentes atrocités; on serait tenté de les soupçonner d'exagération, si tous les traits n'en étaient pas tirés des écrivains sacrés.

Au milieu de cette scène déchirante, il n'y a pas une

(1) Suprà dorsum meum fabricaverunt peccatores. Ps. 128. 3.

(2) Dinumeraverunt omnia ossa mea. Ps. 21. 18.

(3) Concidit me vulnere super vulnus. Job. 16. 15.

(4) A plantâ pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas. Vulnus, et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. Is. 1. 6.

voix qui défende le divin Rédempteur, pas un œil qui le pleure, pas un cœur qui en prenne compassion, ce dont il se plaint lui-même par la bouche du Roi-Prophète: *J'ai été, dit-il, dans l'attente de quelqu'un qui s'affligerait avec moi, et il n'y en a point eu; j'ai espéré trouver un consolateur, et il ne s'en est point présenté*¹. S'il tourne ses regards autour de lui, il ne voit que ses bourreaux qui le frappent inhumainement; s'il les porte devant lui, il n'aperçoit que ses ennemis qui jouissent cruellement de ses tortures; s'il les élève vers le ciel, il contemple son Père qui le condamne à ces tourments. Et cependant, au milieu de ces épouvantables souffrances, il reste calme et serein; pas un cri, pas un reproche, pas une seule plainte ne sort de sa bouche. Ce sont encore les Prophètes qui le représentent ainsi: *Semblable, dit Isaïe, à un agneau devant celui qui le tond, il n'ouvre pas même la bouche*²; ses bourreaux sont plus tôt las de le frapper que lui de souffrir.

Enfin, au milieu de ce tourment affreux, cet homme de douleurs, après s'être soutenu d'abord, est obligé de succomber; dans une défaillance entière, il tombe au pied de la colonne; il y demeure étendu par terre, perclus de tous ses membres et privé de l'usage de tous ses sens; il ne lui reste ni mouvement, ni action, ni voix, ni paroles, et, bien loin de pouvoir s'expliquer et se plaindre, il conserve à peine un dernier souffle et une étincelle de vie. O mon Dieu, ne serez-vous donc pas touché des douleurs de votre divin Fils, et ne viendrez-vous pas le soulager? Quand votre main nous frappe, les coups sont comptés; vous avez pour nous des entrailles de père, est-ce donc que ces entrailles ne seront fermées que pour un Fils si aimable? Ce Fils, l'objet de vos complaisances éternelles, qui, en tout obéissant à vos ordres, n'a jamais cherché que votre gloire, ne le connaissez-vous donc plus?

(1) Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni. *Ps. 68. 25.*

(2) Quasi agnus, coram tondente se, non aperiet os suum. *Ic. 53. 7.*

Mais que viens-je de dire, en énonçant qu'il ne peut s'expliquer ? Ah ! c'est dans cet état, au contraire, qu'il s'explique à nous plus hautement et plus fortement qu'il ne s'est jamais expliqué ; il n'a qu'à se montrer à nos yeux, et cette simple vue suffit ; il ne lui faut pas d'autre voix que celle de son sang, pour nous instruire ; point d'autre organe que ses plaies, pour nous enseigner : oui, ces plaies, dont tout son corps sacré est couvert dans sa cruelle flagellation, sont autant de bouches ouvertes pour nous redire ce qu'il s'est tant efforcé de nous persuader en prêchant son Evangile, que *quiconque aime son âme en ce monde, c'est-à-dire, sa chair ; que quiconque y est attaché, veut l'épargner et la choyer, la perdra inmanquablement ; que, pour la sauver dans l'éternité, c'est une nécessité indispensable de la haïr en cette vie*¹. Maxime essentielle dans la morale de Jésus-Christ ; maxime la plus juste et fondée sur les principes les plus solides. Pourquoi ? Parce que cette chair que nous avons à combattre, est une chair de péché, et qu'étant criminelle, elle doit être punie temporellement, si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement. Pourquoi encore ? Parce que c'est une chair rebelle, et qu'il n'est pas possible de la tenir dans la soumission ni dans l'ordre, si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug, à force de la châtier et de la mâter. Pourquoi encore ? Parce que c'est une chair corrompue et la source de toute corruption, puisque c'est d'elle que viennent tout ce que l'apôtre saint Paul appelle *œuvres de la chair, les impuretés, les colères, les querelles, les dissensions, les envies et autres semblables*², et que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux ni les repousser, que par de salutaires violences. Pourquoi enfin ? Parce que c'est une chair

(1) Qui amat animam suam, perdet eam ; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. *Joan. 12. 25.*

(2) Manifesta sunt autem opera carnis, quæ sunt fornicatio, immunditia, impudicitia, luxuria..., iræ, rixæ, dissensiones, sectæ, invidiæ..., et his similia. *Galat. 5. — 19. 20. 21.*

conjurée contre Dieu et contre nous-mêmes : contre Dieu, dont elle rejette la loi ; contre nous-mêmes, dont elle ruine le salut, et que nous devons, par conséquent, la regarder et la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avait rien de tout cela ; c'était une chair sainte et sanctifiante, une chair pleinement soumise à l'esprit ; c'était la chair d'un Dieu, et toutefois nous voyons quels traitements elle a reçus. Or, c'est sur cela même que cet Homme-Dieu, tout baigné dans son sang, se fait entendre à nous du pied de la colonne, et qu'il nous reproche, tout muet qu'il est, notre délicatesse et l'extrême attention que nous avons quelquefois à flatter nos corps, comme s'il nous disait : « O hommes, jetez sur moi les yeux, et, par une double comparaison, confondez-vous. Idolâtres de votre chair, vous voulez que rien ne lui manque, que rien ne la blesse, que rien ne l'incommode ; et moi, me voici battu de verges, déchiré de fouets et tout ensanglanté ! Mais encore, qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts, et qu'était-ce que la mienne que j'ai si peu ménagée ? » Reproche le plus touchant, et dont l'apôtre saint Paul avait senti toute la force, lorsqu'il traçait aux premiers fidèles de l'Eglise naissante ces grandes règles de la pénitence et de la mortification chrétienne, savoir, que *tous ceux qui veulent être à Jésus-Christ, doivent crucifier leur chair avec tous ses vices et toutes ses concupiscences*¹ ; qu'ils doivent se conduire selon l'esprit, sans jamais écouter les désirs de la chair², ni avoir égard à ses répugnances ou à ses goûts ; qu'au lieu de la consulter et de la suivre, ils doivent expressément y renoncer, et même, en quelque sorte, s'en dépouiller³ ; que,

(1) Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Galat. 5. 24.*

(2) Dico autem : Spiritu ambulate, et desideria carnis non perficietis. *Galat. 5. 16.*

(3) Expoliantes vos veterem hominem. *Coloss. 5. 9.*

quelque effort qu'il y ait à faire pour cela ou quelque sacrifice qu'il leur en puisse coûter, il ne doit être compté pour rien, et qu'ils ne doivent jamais oublier, en considérant Jésus-Christ, qu'ils n'ont point encore comme lui répandu leur sang¹.

C'est dans cette sainte mortification de la chair, que les Saints de tous les siècles et de tous les états ont fait consister une partie de leur sainteté. Parcourez leurs histoires, et trouvez-en un qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particulière : soit qu'ils aient toujours vécu dans l'innocence, ou qu'après une vie mondaine, ils se soient convertis à Dieu; soit qu'ils aient abandonné le siècle pour se retirer dans le désert et dans le cloître, ou qu'ils soient restés au milieu du monde pour satisfaire à leurs engagements et à leurs devoirs, en quelque situation qu'ils aient été et par quelque voie qu'ils aient marché, du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu, ils ont commencé à se déclarer contre leur corps, et ils en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étaient différentes, et leur sainteté avait, ce semble, des caractères très-opposés : c'était, dans les uns, une sainteté de silence et de retraite, et, dans les autres, une sainteté de zèle et d'action; c'était, dans ceux-ci, une sainteté toute pour elle-même, et, dans ceux-là, une sainteté presque toute pour le public. Mais, malgré cette diversité de vocations, ils sont tous convenus en ce point, c'est-à-dire de haïr leur chair et de la traiter durement; la faiblesse du sexe, la complexion délicate, le travail, les infirmités même n'ont point été des excuses pour eux; bien loin qu'on eût besoin de les exciter, il fallait, au contraire, leur prescrire des bornes et les modérer, tant ils étaient, je ne dirai pas seulement sévères, mais saintement cruels envers eux-mêmes.

Maintenant, je vous le demande, d'où leur venait cette haine si vive et si universelle dont ils étaient tous animés

(1) Nondùm enim usquè ad sanguinem restitistis. *Hebr. 12. 4.*

contre leur chair ? Ah ! c'était du désir qu'ils avaient conçu de la conformer, autant qu'il est possible, à la chair de Jésus-Christ ; de la forte persuasion où ils étaient, que jamais leur chair ne participerait à la gloire de la Résurrection de Jésus-Christ, si elle ne participait à sa mortification et aux douleurs de sa Passion ; du souvenir qu'ils portaient profondément gravé dans leur cœur, que c'était pour notre chair et ses convoitises sensuelles, que la chair de Jésus-Christ avait été si violemment tourmentée : d'où ils concluaient qu'une chair ennemie de Jésus-Christ et coupable de tous les maux qu'avait endurés la chair immaculée de ce divin Sauveur, était indigne de toute compassion, et ne pouvait être trop affligée elle-même ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeaient ; mais comment en jugent certaines religieuses, telles qu'on en rencontre parfois dans quelques Communautés ? Ne semblerait-il pas, à en juger, du moins, par le soin qu'elles ont de flatter leur corps, de ne l'endommager en rien, de ne point trop le fatiguer, de ne point trop l'affaiblir, de l'entretenir toujours dans le même embonpoint, ne vous choquez pas de cette expression, elle est vraie pour quelques-unes, d'en étudier les goûts et de tâcher de lui procurer tout ce qui peut l'accommoder, que la mortification ne les regarde pas ? Dites à l'une d'entre elles qu'elle est obligée de satisfaire à la justice divine pour certains péchés d'autrefois et pour cette vie tiède, peu régulière, qu'elle mène depuis qu'elle est entrée en religion ; représentez-lui avec l'apôtre saint Paul, que, *lorsqu'on a fait servir son corps à l'iniquité et aux œuvres du péché, on doit le faire servir ensuite à la justice pour sa sanctification*¹ et l'expiation de ces mêmes péchés ; répétez-lui, d'après saint Grégoire, « qu'autant qu'on s'est procuré, par le passé, de plaisirs défendus et illicites, autant on doit

(1) Sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ et iniquitati ad iniquitatem ; ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. *Rom. 6. 19.*

s'interdire, par la suite, les plaisirs même innocents et permis, - c'est un langage qui semble étranger pour elle, et elle n'en s'aime pas moins elle-même, ni n'en est pas moins occupée de sa petite personne.

Ah ! ma chère Sœur, à qui s'adresse ce langage sévère, il est vrai, mais que je ne vous fais entendre, Dieu m'en est témoin, que parce que je suis touché pour vous des sentiments d'une extrême compassion et d'une grande charité, qu'à dû penser Jesus-Christ de votre esprit d'immortification, lorsque, déchiré de coups et tout couvert de sang, dans sa cruelle flagellation, il était étendu presque sans vie au pied de la colonne ? Car tout l'avenir se déroulait alors devant ses yeux, et il vous voyait comme il vous aperçoit aujourd'hui du haut du ciel ; encore une fois, qu'a-t-il dû penser de vous ? et vous, de votre côté, pouvez-vous penser vous-même à lui, en cet instant, sans que cette pensée vous couvre de honte et de confusion ? Eh quoi ! l'amour dont Jésus a été animé pour la sanctification de votre âme, l'a fait triompher de tous les genres de souffrances et de tourments, est-ce donc qu'il ne pourra vous exciter à suivre son exemple ? Il a eu tant d'empire sur son cœur, est-ce donc qu'il n'en aura pas sur le vôtre ? Ah ! si vous n'êtes pas assez généreuse pour entrer de vous-même dans les voies de la mortification, du moins ayez le courage d'y suivre votre divin Modèle, après qu'il vous en a tracé le chemin par son sang. Approchez, approchez, et voyez votre Dieu tout meurtri, tout déchiré et tout ensanglanté : « Hélas ! s'écrie saint Bernard, depuis les pieds jusqu'à la tête, que verrez-vous autre chose que des blessures ? » Oui, approchez, encore une fois, considérez cette précieuse victime toute baignée dans son sang, dans le prétoire, au pied de cette colonne ; tâchez de découvrir dans ces yeux à demi-fermés et presque éteints, sur ces lèvres livides, sur ce visage pâle et décoloré, sur ce corps rendu entièrement méconnaissable par la violence des tourments, quelques vestiges de cette beauté éternelle qui fait, dans le séjour de la

gloire, la félicité des Bienheureux ; demandez-vous à vous-même qui l'a réduit en cet état ce Fils du Dieu vivant ; si votre cœur refuse de vous le dire, les plaies de votre Sauveur vous le diront assez ; adressez-vous à lui, tout muet qu'il est, il vous répondra, et son silence même vous en dira plus que toutes les paroles : « Expliquez-vous donc, Seigneur, devez-vous lui dire en vous prosternant humblement à ses pieds, la rougeur sur le visage et le repentir dans le cœur, oui, expliquez-vous, et faites-moi connaître quelle est la main meurtrière qui vous a ainsi frappé et tout défiguré ; ou plutôt, sans vous expliquer davantage, ne me l'apprenez-vous pas assez ? Oui, ô mon Dieu, *c'est à cause de mes iniquités, que vous avez été couvert de blessures ; c'est à cause de mes péchés, que vous avez été tout meurtri, tout déchiré, et, pour parler le langage du prophète Isaïe, que vous avez eu votre corps tout brisé*¹. Oui, c'est moi-même, bien plus encore que vos bourreaux, qui vous ai réduit dans un si pitoyable état ; ils n'ont été que les ministres et les exécuteurs de votre douloureuse flagellation, mais c'est moi qui en ai été la cause et le principe ; et puisqu'il en est ainsi, n'est-il pas bien juste que je sévisse contre moi-même, que je punisse le coupable, c'est-à-dire ce corps de péché, que j'ai trop aimé, trop flatté jusqu'à ce jour, et que je lui inflige le châtement qu'il n'a que trop mérité, en exerçant sur lui les saintes rigueurs de la mortification chrétienne, et religieuse, surtout pendant ce saint temps.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'il ne faut point vous tromper ni vous faire illusion, mais vous mettre continuellement en garde contre les artifices de notre malheureuse

(1) Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra. Is. 53. 5.

chair, cet ennemi domestique dont nous avons tant à craindre ; que toute matérielle et animale qu'elle est, il n'est rien de plus subtil ni de plus adroit à défendre ses intérêts ; que pour cela il ne faut jamais perdre de vue le grand modèle que je vous ai proposé dans ce mystère, mais faire chacune à votre égard ce que Pilate fit à l'égard des Juifs, lorsque, après la flagellation de Jésus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus capable d'exciter la compassion de ces cœurs féroces et qu'il leur dit en le montrant : *Voilà l'homme*¹. Dites-le à vous-mêmes en le considérant ainsi flagellé, meurtri, déchiré, ensanglanté, défiguré. Oui, *voilà l'homme*, et voilà le Dieu de mon salut ; voilà par où il m'a sauvé, et par où je me sauverai moi-même. Les Juifs, en le voyant dans ce pitoyable état, n'en devinrent que plus méchants et plus endurcis ; mais je puis vous promettre que non-seulement vous en serez touchées, mais encore que vous vous sentirez animées d'une grande ardeur et d'une résolution toute nouvelle pour ruiner de plus en plus en vous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grâce qui vous élèvera à Dieu, et qui, par les saintes rigueurs de la mortification évangélique, si fort recommandée par Jésus-Christ lui-même et par ses Apôtres, presque à chaque page du Nouveau Testament, vous conduira à la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

(1) Et dicit eis Pilatus : Ecce homo. *Jouan. 19, 5.*

VENDREDI DE LA III^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE COURONNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Royauté de Jésus-Christ méprisée, avilie et profanée.*

2. *Royauté de Jésus-Christ reconnue, établie et vérifiée.*

Tunc milites Præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem, et exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei; et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dexterâ ejus.

Alors les soldats du Gouverneur ayant amené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte, et après lui avoir ôté ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre; ensuite, faisant une couronne d'épines entrelacées, ils la lui placèrent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. Matth. 27. — 27. 28. 29.

N'était-ce donc pas assez, mes Sœurs, de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu, et puisqu'il était enfin condamné à mourir, fallait-il ajouter à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt de si amères insultes et de si barbares cruautés? « Il semble, dit saint Chrysostôme, que tout l'enfer, en cette journée, se soit déchainé, et qu'il ait donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. » Ce ne sont plus, en effet, les Scribes et les Pharisiens, qui pouvaient avoir des raisons cachées et des sujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur, non, ce ne sont plus là ceux qui le persécutent, mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont

des gentils et des étrangers qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix, par les plus sensibles dérisions et par tous les outrages que leur inspire une brutale férocité. Les paroles de mon texte le marquent en détail; et voilà le mystère que nous allons considérer ensemble aujourd'hui, et que je puis appeler le mystère de la royauté du Fils de Dieu. Car à bien considérer toutes les circonstances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de cet Homme-Dieu méprisée et reconnue, avilie et déclarée, profanée et néanmoins établie et solidement vérifiée. Je dis : 1. Méprisée, avilie et profanée, par les indignités qu'exercent contre lui les soldats; mais je dis : 2. Reconnue, établie et vérifiée, par une conduite supérieure et une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété. L'un et l'autre seront pour nous d'une grande instruction : en voyant la royauté de Jésus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir méprisé nous-mêmes ce Roi du ciel et de la terre; puis, en la voyant si justement reconnue et si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons reconnaître nous-mêmes, et en quoi nous la devons honorer avec les sentiments de respect et de vénération qu'elle mérite. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. ROYAUTE DE JÉSUS-CHRIST MÉPRISÉE, AVILIE
ET PROFANÉE.

Jamais la barbarie fut-elle plus ingénieuse à satisfaire son aveugle fureur, que dans la Passion du Fils de Dieu? et quelles lois si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entière de soldats, et qu'elle met en œuvre contre cet adorable Sauveur? Jusque-là, les tourments et les outrages s'étaient succédé, mais ils vont se réunir. Ces soldats ont

entendu, dans les diverses accusations accumulées contre Jésus-Christ, qu'il prenait la qualité de Roi, ils vont l'en punir et l'en railler; et, pour se jouer de cette royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer, avec une espèce de cérémonie et d'appareil, tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce qu'on a coutume de pratiquer envers les rois. On le conduit encore dans le prétoire de Pilate, on lui présente un siège qui doit lui servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui¹, et chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Ce n'est pas assez; afin de le revêtir des marques de sa dignité, on le dépouille de ses habits collés sur son corps déchiré et tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée; on lui jette sur les épaules un manteau de pourpre comme son manteau royal; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, et qui représente son autorité et son pouvoir; on fait plus encore, et comme il manque une couronne à ce Roi de dérision, on prend des épines qu'on entrelace les unes dans les autres en forme de couronne, et qu'on enfonce dans sa tête pour lui servir de diadème. De toutes les parties de ce corps sacré, il n'y avait que la tête qui fût restée saine et qu'on n'eût point attaquée. Aussi, dans les supplices des plus grands criminels, épargnait-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, et où résident les plus nobles puissances de l'âme; mais par rapport à Jésus-Christ, il n'y a plus de règles. Il faut qu'il soit couronné, et que ce couronnement lui coûte bien cher; que ce soit un couronnement de souffrances et un martyre. Les épines appliquées avec force et enfoncées dans sa tête avec violence, la percent de toutes parts; chaque pointe fait une plaie; chaque plaie fait couler un ruisseau de sang, et ce sang précieux répandu sur le visage du Sauveur, en fait un objet, dirons-nous, de

(1) Congregaverunt ad eum universam cohortem. *Matth.* 27. 27.

compassion ou d'horreur. *Nous l'avons vu*, disait le prophète Isaïe, en se le représentant dans un avenir lointain, *nous l'avons vu, et il n'avait plus ni figure ni beauté, et il était entièrement méconnaissable; nous l'avons vu et nous le cherchions encore cet homme livré au mépris, devenu le dernier des hommes, l'homme accablé de maux, l'homme de douleurs; son visage était comme caché sous le sang qui le couvrait; nous ne l'avons pas reconnu, nous l'avons pris pour un lépreux, pour un homme que la main de Dieu a frappé et humilié*¹: *Quel est donc*, disait-il encore par un esprit prophétique, *quel est celui qui vient ainsi d'Edom et de Bosra avec sa robe toute couverte de taches de sang? Eh! ce sang a entièrement rougi ses vêtements, comme le vin rougit les habits du vendangeur qui foule le raisin dans le pressoir*². Ah! il n'est donc que trop vrai qu'il n'y a plus rien en cet homme de douleurs, qui n'ait eu sa peine et son tourment, et que, selon la prédiction du même Prophète, *il ne se trouve en lui aucune partie saine, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête*³.

Du moins, si l'on en demeurait là; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs et si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont dus, c'est-à-dire des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre et à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorèrent-ils? En s'humiliant par raillerie devant lui, et lui disant, un genou en terre et d'un ton moqueur : *Nous vous*

(1) Non est species ei neque decor; et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum, despectum et novissimum virorum, virum dolorum et scientem infirmitatem: et quasi absconditus vultus ejus et despectus, undè nec reputavimus eum. Verè languores nostros ipse tulit, et nos putavimus eum quasi leprosum et percussum à Deo, et humiliatum. *Is. 55.* — 2. 5. 4.

(2) Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra?... Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari? *Is. 63.* — 1. 2.

(3) A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas. *Is. 1.* 6.

*sauons, ô Roi des Juifs*¹ ! Quel tribut lui paient-ii ? Ils lui crachent au visage, ils le meurtrissent de soufflets, ils lui arrachent le roseau qu'ils lui ont donné et qu'il tient dans la main, ils l'en frappent rudement et lui en déchargent mille coups sur la tête². Tout ce que je dis, c'est ce que les Evangélistes nous ont rapporté, et je n'ajoute rien au récit qu'ils ont fait de cette lamentable Passion.

Voilà à quoi fut exposé le Roi des rois ; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, ce qui vous touche, ce qui vous pénètre, peut-être même ce qui vous attendrit jusqu'aux larmes, ou ce qui vous anime, au moins, de la plus juste indignation contre les bourreaux. Mais, du reste, n'allions point inutilement notre zèle contre les ennemis de Jésus-Christ ; réservons-le pour nous, et tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons traité peut-être autrefois, nous aussi, ce Roi de l'univers, et que nous le traitons encore quelquefois maintenant ? n'est-ce pas ainsi que nous l'avons couronné, et que parfois nous le couronnons encore d'épines mille fois plus piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux ? Je m'explique, et concevez toute ma pensée, je vous prie ; vous n'en serez que plus touchées de compassion pour cet Homme-Dieu si indignement et si cruellement outragé.

Nous sommes chrétiens, et, en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu sauveur comme à notre Roi. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que *toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre*³ ; c'est-à-dire sur toutes les hiérarchies célestes et sur tous les peuples de l'univers ; *qu'il a été établi par son Père, non-seulement pour régner sur la sainte montagne de Sion,*

(1) Et genu flexo ante eum, illudebant ei, dicentes : Ave, rex Judæorum. *Matth. 27. 29.*

(2) Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus. *Matth. 27. 30.*

Et veniebant ad eum... et dabant ei alapas. *Joan. 19. 3.*

(3) Data est mihi omnis potestas in celo et in terrâ. *Matth. 28. 18.*

mais encore pour étendre son empire jusqu'aux extrémités de la terre et sur toutes les nations qu'il a reçues en héritage¹. Il est vrai qu'il dit à Pilate que son royaume n'était pas de ce monde²; mais il ne prétendait pas en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination; il ne voulait lui dire autre chose, sinon qu'il n'était venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, et non point une domination temporelle. Car voilà le sens de ces paroles d'après les interprètes; domination qu'il n'a fait consister que dans l'Évangile qu'il a annoncé, que dans la loi qu'il a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les règles de conduite et les exemples qu'il a donnés aux hommes³. Oui, nous savons toutes ces choses, et, prévenus de ces connaissances et de ces principes de religion, nous embrassons l'Évangile de cet envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain Législateur et nous recevons sa morale, nous révérons ses préceptes et ses maximes, nous allons à ses autels lui offrir notre culte, nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé Roi par notre bouche et couronné de nos propres mains, comme autrefois les Juifs se mirent à le saluer, en lui disant : *Salut, ô Roi!*

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée, ou plutôt de quelles épines n'est-elle pas toute composée, surtout par certaines religieuses qui portent ce beau nom, il est vrai, mais qui n'ont de la réalité que l'habit? Car il ne faut pas s'abuser ni se tromper, quand, en même temps qu'elles couronnent Jésus-Christ, elles ne conforment pas pleinement leur vie à la sienne; quand, après lui avoir payé, au pied des saints

(1) Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus... Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. *Ps.* 2. — 6. 8.

(2) Regnum meum non est de hoc mundo. *Joan.* 18. 36

(3) Ego constitutus sum rex prædicans præceptum ejus. *Ps.* 2. 6.

autels, le culte d'hommage et d'adoration qui lui est dû, elles agissent ensuite, dans certaines occasions, d'une manière peu conforme à l'Évangile qu'il nous a annoncé, qui est un Évangile de renoncement à soi-même et de pénitence; quand elles transgressent sans beaucoup de scrupule la loi qu'il nous a enseignée, cette loi qui est si pure et si sainte, et qu'elles violent, sans trop se gêner, au lieu de les mettre en pratique, les règles de conduite qu'il nous a tracées, ne peut-on pas dire alors d'elles aussi ce que le texte sacré rapporte des soldats, savoir que *faisant une couronne d'épines entrelacées, ils la lui mirent sur la tête? Est-ce donc là le tribut qu'elles lui paient? « Les rois de la terre, disait saint Bernard à ses religieux, se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis, et comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets, de là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or; mais que reçoit de nous le Roi du ciel, et que lui offrons-nous autre chose que des épines, c'est-à-dire que des négligences et des lâchetés dans le service de Dieu, que des imperfections et des infidélités, que des inclinations terrestres et des attaches trop humaines? de sorte que notre âme est comme ce champ ou comme cette vigne dont a parlé le Sage, quand il disait : *J'ai passé par le champ du paresseux, et j'ai considéré la vigne de l'insensé; mais qu'ai-je aperçu? Tout était plein d'orties, et toute la surface était couverte d'épines*¹. »*

Ce n'est pas tout, et ne nous est-il pas encore arrivé de déshonorer autrement la royauté du Fils de Dieu? « Hélas! oui, ajoutait saint Bernard à ses religieux, outre les épines dont nous le couronnons, nous lui faisons aussi porter pour sceptre un roseau. Comment cela? Par nos inconstances et nos légèretés continuelles en tout ce qui regarde son service.

(1) Per agrum hominis pigri transivi, et per vineam hominis stulti; et ecce totum repleverant urticae et operuerant superficiem ejus spinæ. *Prov.* 24. — 50, 51.

Aujourd'hui nous sommes à lui, et demain nous n'y sommes plus; aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidèlement ses ordres, et demain nous les transgressons; aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, et demain nous secouons son joug; tantôt, dans l'ardeur d'une dévotion tendre et affectueuse, que ne lui lisons-nous pas à certains jours, à certaines heures où l'Esprit divin se communique plus abondamment à nous et nous touche intérieurement! de quels regrets ne sommes-nous pas pénétrés à la vue de nos fautes, et que ne nous proposons-nous pas pour l'avenir! quelles résolutions ne formons-nous pas de ne jamais nous détacher de ses intérêts et de garder de point en point la règle; tantôt, dans le relâchement d'une vie tiède et inutile, il ne faut pour nous ralentir qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion mal assoupie qui se réveille. Or, tout cela, qu'est-ce autre chose que de lui mettre à la main un roseau pour nous gouverner? »

Est-ce tout, et si les soldats couvrent enfin, par dérision, le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même, par rapport à nous, ne renferme-t-il pas un mystère bien étrange? Je dis un mystère véritable, et que l'Esprit-Saint, selon la remarque des Pères de l'Eglise, a eu expressément l'intention de nous déclarer: « En effet, ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le prophète Isaïe, s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, et qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre: *Eh! Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir*¹? Le voulez-vous savoir? La chose vous touche aussi bien que moi, disait ce saint Docteur; écoutez ce que ce divin sau-

(1) Quarè ergò rubrum est indumentum tuum, et vestimenti tua sicut calcantium in torculari? *Is. 63. 2.*

veur répond lui-même à son Prophète : *Leur sang a rejailli sur moi, et toute ma robe en a été tachée*¹, comme s'il disait : Ce sont les dérèglements de mon peuple qui m'ont fait rougir, et c'est de quoi je rougis encore tous les jours; la honte en est retombée sur moi, et ne pouvant faire aucune impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je suis revêtu; dans la splendeur de ma gloire, mes habits étaient aussi blancs que la neige; mais, depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vu chargé de tous les péchés des hommes. »

Mais avançons, et faisons voir encore que comme il n'y a pas de mystère où la royauté de Jésus-Christ ait été plus avilie et plus outragée que dans son couronnement, il n'y en a pas non plus où elle ait été plus solidement justifiée.

II. ROYAUTE DE JÉSUS-CHRIST RECONNUE, ÉTABLIE ET VÉRIFIÉE.

C'est le caractère particulier de la royauté de Jésus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres et jusque dans le comble de l'humiliation. Au Calvaire et sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui et mourants avec lui, il fut déclaré Roi; et, malgré toute l'opposition de la Synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant, portait ces mots : *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs*². Il est étonnant que Pilate, après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avaient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine implacable, ne voulût néanmoins jamais les entendre ni rien relâcher, quand ils lui proposèrent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire,

(1) *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi. Is. 63. 3.*

(2) *Erat scriptum : Jesu Nazarenus, Rex Judæorum. Joan. 19. 19.*

au moins, quelque changement; quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts et toutes leurs remontrances furent inutiles : « Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, non, il n'y a rien là à réformer; *ce que j'ai écrit, est écrit*¹. » Pourquoi cela, et d'où lui venait sur ce point une telle résolution? « Il ne faut pas en être surpris, dit saint Chrysostôme; c'est qu'il agissait par le mouvement de l'Esprit-Saint, et comme Caïphe, tout méchant et tout injuste qu'il était, avait prophétisé, par l'inspiration divine, sur la mort de Jésus-Christ, et qu'il avait dit *qu'il était avantageux qu'un seul homme mourût pour tout le peuple*²; de même Pilate, quoique païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solennellement et authentiquement la royauté de ce Messie. Jésus-Christ, parlant de lui-même, avait dit hautement à ce gouverneur qui l'interrogeait sur sa royauté : *Oui, vous l'avez dit, je suis Roi*³; et les Juifs soutenaient opiniâtrément qu'il ne l'était pas. Il fallait donc un juge qui terminât ce différend, et un juge désintéressé. Pilate prononce, et, après avoir entendu les parties et mûrement examiné le fait, lui qui était étranger et romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu et le reconnaît Roi. »

Mais que fais-je, ô mes Sœurs? N'allons pas si loin; les soldats, en le couronnant, ne commencent-ils pas, dès lors, à le reconnaître pour ce qu'il est, et tout ignominieux que paraît ce couronnement, n'est-ce pas, selon les vues du ciel, une disposition secrète au jugement que devait rendre Pilate? Ce n'était pas là l'intention de cette brutale et insolente milice; « mais, comme le remarque saint Ambroise, contre leur intention, ils contribuaient, sans le vouloir et sans le savoir, à l'accomplissement des desseins de Dieu.

(1) Respondit Pilatus : Quod scripsi, scripsi. *Joan. 12. 22.*

(2) Quia expedit unum hominem mori pro populo. *Joan. 18. 14.*

(3) Respondit Jesus : Tu dicis quia rex sum ego. *Joan. 18. 57.*

Le Très-Haut voulait que son Fils fût salué comme Roi, fût couronné comme vainqueur, fût adoré comme Seigneur et comme Dieu. Or, dit ce saint Docteur, voilà justement ce qui s'exécute, et quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement et qu'un jeu, c'était pour la divine Providence et pour la Sagesse éternelle qui l'avait réglé de la sorte, un effet réel et une vérité. » Mystère profond et admirable, mystère digne de toutes nos réflexions; mettons-le dans un nouveau jour, et tâchons d'en découvrir toutes les merveilles.

En effet, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin Maître croyaient le déshonorer, ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté, et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde, ils l'ont couronné d'épines; mais à qui cette couronne pouvait-elle mieux convenir qu'à Celui qui devait être surtout le Roi des âmes souffrantes, et qui ne veut à sa suite que des âmes fortes, généreuses, préparées à la douleur, aux persécutions, au martyre. Une couronne de fleurs lui eût-elle été bien propre, et ces épines n'exprimaient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale? C'est une couronne d'épines, en effet, que toute la terre a révérée; c'est pour elle que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et de piété, armant des flottes entières, passant les mers, s'exposant à mille périls, et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles; c'est elle qu'ils ont rapportée dans leurs états, et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor; c'est elle qui a fait toute la gloire des Saints : en appellerai-je ici à un saint Louis, par exemple, roi de France, qui, après l'avoir reçue de Beaudoin II, empereur de Constantinople, tint à honneur de la porter lui-même dans ses mains royales, la tête découverte et les pieds nus, d'abord dans la cathédrale de Sens, où il était allé au-devant de cette couronne sacrée; puis, à Paris, dans la nouvelle chapelle qu'il avait fait bâtir exprès

pour l'y déposer, avec la plus grande pompe et la plus grande vénération, et qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de la *Sainte-Chapelle*.

C'est aussi cette couronne d'épines qui a toujours fait et qui fait encore tous les jours les délices des âmes pieuses, vraiment chrétiennes, des épouses de Jésus-Christ surtout, dignes de ce nom, durant leur pèlerinage dans cette vie. Quand le divin Sauveur se présenta à sainte Catherine de Sienne avec deux couronnes à la main, l'une d'épines, l'autre de roses, et qu'il lui en laissa le choix, délibéra-t-elle un moment? Oh! avec quelle ardeur et quelle tendresse, avec quels transports de joie elle prit les épines, et avec quelle indifférence elle regarda les roses! Pourquoi! Parce qu'elle savait à quel Roi elle s'était dévouée; que ce n'est point un Roi de plaisir, mais un Roi de souffrances; que, dans sa cour, il ne promet ni délicatesses, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie : d'où elle concluait que s'étant toute consacrée à son service, elle ne devait point souhaiter d'autre partage que les afflictions et les épines les plus aiguës. Dès qu'une âme sera remplie du même esprit que cette fidèle épouse de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, dès qu'elle sera remplie du véritable esprit du saint état qu'elle professe, elle n'en demandera point d'autre elle-même.

Cependant, à ce Roi couronné d'épines il fallait un sceptre, et les soldats y pourvoient. Le sceptre répond parfaitement à la couronne, car c'est un roseau qu'ils lui mettent dans la main. Or, selon la belle observation de saint Augustin, « pouvaient-ils mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la faiblesse même et par l'infirmité? » Les rois de la terre ont besoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis et pour maintenir leurs sujets dans le devoir et l'obéissance; ils portent le sceptre, et, selon la pensée d'un ancien philosophe, « ce sceptre est comme une main empruntée pour signifier que,

si d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras assez fort, ils ont de quoi l'affermir et le roidir, quand ils voudront l'étendre sur la tête des rebelles. » Mais au Roi que nous adorons, il ne faut de la part des hommes ni appui ni secours. A le considérer selon le monde, on dirait qu'il n'est rien de plus faible, et qu'il n'a ni puissance ni vertu : c'est un Roi pauvre, humble et petit, sans éclat, sans pompe, sans munitions, sans armes; mais, comme il est le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui est nécessaire, et, sans emprunter sa force d'ailleurs, il la trouve en lui-même; de sorte qu'avec les moyens les plus impuissants, il peut tout, il vient à bout de tout, et que, pour opérer les plus grands miracles, un roseau lui a suffi : « Avec ce roseau, qui fut le symbole de la croix, dit saint Athanase, il a subjugué plus de nations que les plus fameux conquérants; il a confondu les démons et mis en déroute toutes les puissances infernales; il a établi son royaume, qui est son Eglise, il l'a élevé sur les ruines de l'infidélité et étendu jusqu'aux extrémités du monde; il a brisé l'orgueil des potentats qui s'opposaient à sa sainte loi, il a dissipé tous leurs projets, renversé toutes leurs entreprises, et les a réduits eux-mêmes sous son empire; que dis-je de persécuteurs qu'ils étaient auparavant, il les a rendus, par un miracle étonnant, les plus zélés défenseurs de ses intérêts. »

O prodige le plus merveilleux! ô faiblesse toute-puissante! Sur quoi saint Bernard entraînait dans un sentiment bien affectueux et bien touchant : « Ah! Seigneur, s'écriait-il, en s'adressant à Jésus-Christ lui-même, puisque les choses les plus faibles acquièrent dans votre main tant de pouvoir et tant de force, et qu'un roseau y a été comme un sceptre et une verge de fer pour gouverner les peuples, prenez mon cœur; ce n'est qu'un roseau creux, vide de dévotion et de piété, de bonnes œuvres et de mérites; qu'un roseau flexible et mobile, que son extrême légèreté fait tourner à tout vent, et que la moindre impression est capable d'ébranler; mais, dès le moment qu'il sera entre

vos mains, vous le remplirez de votre grâce et de la force de votre divin Esprit; vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, ardent et fervent, un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, à vaincre, par une persévérance infatigable, tous les obstacles qui se rencontrent dans la voie du salut, et dans les routes de la perfection chrétienne et religieuse. » Ainsi parlait ce saint Docteur, si pieux et si savant tout à la fois; ainsi, dans l'effusion de son cœur, s'exprimait-il au pied de son crucifix, dans ses colloques tendres et amoureux avec Notre-Seigneur. Au reste, il ne faut pas croire que ce roseau donné à Jésus-Christ, en forme de sceptre, ait été de l'invention des soldats; il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage de l'apôtre saint Paul, *a toujours pris ce qu'il y a de plus faible et de plus petit dans le monde, pour abattre les forts; ce qu'il y a de plus vil et de plus bas, pour humilier les grandeurs; ce qu'il y a de plus méprisable et ce qui paraît le moins sage, ce qui n'est absolument rien, pour détruire et anéantir toute puissance mortelle*¹.

Enfin, ce n'est pas non plus sans mystère qu'on le couvre d'un manteau de pourpre, et il n'est pas difficile d'en apercevoir d'abord toute la convenance. En effet, était-il une couleur plus convenable à un Roi qui devait former et étendre son royaume sur la terre par l'effusion de son sang? Ah! ce Jésus devait être le Roi des martyrs; il devait leur donner le signal de ces guerres sanglantes, de ces cruelles persécutions où leurs corps seraient livrés à tous les tourments; où ils seraient brisés, déchirés, immolés comme des victimes, et quel autre signal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats et à les animer, que la pourpre dont il est revêtu? La pourpre fut toujours employée à l'investiture des rois; mais jamais aucun d'eux

(1) Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat fortiores; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. 1. Cor. 1. — 27. 28.

eut-il droit, comme le Sauveur, de la porter, puisque jamais aucun d'eux ne fut consacré comme lui, ni ne reçut l'onction royale dans son sang? « Ce Roi de nos cœurs, dit saint Ambroise, se montre à nous sous la pourpre et l'écarlate, pour nous désigner les victoires et les triomphes du martyr; il veut nous faire entendre de quel sang son Eglise sera un jour tout empourprée; il veut nous faire connaître sur quoi son royaume sera fondé, à quel prix il se doit acheter, et que c'est par le sacrifice de sa vie et par toutes les douleurs de sa Passion qu'il le doit conquérir. « La pourpre des Césars, dit saint Jérôme, était teinte de sang, mais du sang des hommes qu'ils avaient versé, et souvent avec autant d'injustice que de fureur. Si elle éclatait, c'était du feu brûlant de leur ambition, et, si elle rougissait, c'était bien moins de sa propre couleur, que de leurs vices. Leur pourpre les faisait donc redouter, poursuit ce saint Docteur, mais la pourpre de Jésus-Christ nous le fait également respecter et aimer; car qui ne l'aimerait pas, en voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité? »

Il n'y a, dans tout cet appareil, qu'une circonstance qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la Majesté souveraine, ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphèmes que profèrent contre lui les soldats, les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages, en effet, pour un Roi? Je me trompe, et saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur; il prétend, et avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paraissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur des hommes et à sa qualité de Roi: « Si son royaume, dit-il, eût été, comme les autres, un royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu, entre sa royauté et de pareils traitements, aucune proportion; mais souvenons-nous, mes frères, ajoutait ce saint évêque, et n'oublions jamais que le royaume de notre Maître ne consiste pas dans les honneurs de la terre, ou plutôt, souvenons-

nous que ce royaume consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde; que c'en est là une des lois fondamentales et une des maximes les plus essentielles. » Or, un Roi qui venait ériger en maxime et en loi le mépris des honneurs, pouvait-il être mieux reconnu que par les affronts et les opprobres, les soufflets et les crachats? Voilà donc, encore une fois, la royauté de Jésus-Christ, reconnue, établie et vérifiée; la voilà déclarée, publiée, manifestée dans toute la manière qu'elle devait l'être, malgré la malignité des Juifs; voilà les vues du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, et ses ordres pleinement accomplis.

Avant de conclure et de terminer, je crois devoir ajouter encore une circonstance de la Passion du Sauveur, qui se rattache à son couronnement et à sa flagellation, et qui ne contribuera pas peu à votre instruction et à votre édification : la voici. Dans l'état affreux où Jésus-Christ a été réduit dans le prétoire, après cette scène de cruauté et de barbarie, Pilate croit qu'enfin il pourra exciter la pitié de ses persécuteurs, et surtout du peuple. Et de qui, en effet, un malheureux traité de cette manière, rendu, à force de coups et de tourments, aussi méconnaissable, n'obtiendrait-il pas la commisération? A ce spectacle touchant, Pilate veut joindre aussi une nouvelle attestation de son innocence : *Voilà*, dit-il aux Juifs assemblés, *que je vais vous l'amener, afin que vous connaissiez que je ne trouve en lui aucun crime*¹. Il fit donc sortir Jésus, portant sa couronne d'épines et couvert de son manteau rouge; puis, le leur présentant dans l'état déplorable où on l'avait mis, il dit : *Voilà l'homme*²! Que de choses dans ce seul mot! Juifs, c'est l'homme qui vous avait été promis, que vous désiriez, que vous attendiez depuis tant de siècles, l'homme qui par-

(1) *Ecce adduco vobis eum foras, et cognoscetis quia nullam invenio in eo causam. Joan. 19. 4*

(2) *Et dixit eis Pilatus : Ecce homo. Joan. 19. 5.*

courait vos compagnes, les remplissait de ses prodiges, y répandait de toutes parts ses bienfaits et sa doctrine; l'homme que vous contempriez avec saisissement, que vous suiviez avec reconnaissance, que vous écoutiez avec enthousiasme, que vous venez de recevoir en triomphe dans Jérusalem, il n'y a que quelques jours. Quelle différence entre ce qu'il était et ce qu'il est, entre ce que vous sentiez pour lui et ce que vous pensez maintenant!

Ah! mes Sœurs, qui que vous soyez, supérieures ou inférieures, sœurs de chœur ou sœurs converses, dignitaires ou simples religieuses, figurez-vous le Père céleste parcourant vos rangs en ce moment, amenant ainsi devant vous son Fils unique, consubstantiel à lui-même, dégradé à ce point, avili, couvert de plaies, baigné dans son sang, et le présentant à chacune de vous dans ce déplorable état, en vous disant : *Voilà l'homme!*

Oui, âmes affligées : *Voilà l'homme!* Il souffre pour vous apprendre à souffrir; il souffre pour rendre vos souffrances méritoires. Ne murmurez pas d'un état qui vous rend semblables à lui; efforcez-vous, en l'imitant, de vous y conformer entièrement; formez votre résignation sur sa résignation : unissez vos douleurs à ses douleurs. Il a voulu être votre précurseur dans la carrière des tribulations, qu'il y soit votre modèle; c'est par cette voie qu'il est arrivé à sa gloire, c'est par la même voie qu'il vous y conduit; vous parviendrez à sa suite, si vous l'avez imité dans sa marche.

Oui, âmes pénitentes : *Voilà l'homme!* et voilà la pénitence qu'il a faite de vos péchés; toute rigoureuse, toute terrible qu'elle est, il manque encore quelque chose à son efficacité : c'est qu'à l'exemple du grand Apôtre, *vous devez accomplir dans votre propre chair ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ*¹; c'est-à-dire ce qui doit être le supplément et la consommation de ses souffrances. Sans la pénitence du divin Sauveur, la vôtre serait infructueuse; sans la

(1) Adimoleo ea que desunt passionum Christi. *Coloss. 1. 24.*

vôtre, la sienne serait inutile : c'est la sienne qui donne du prix à la vôtre; la vôtre seule peut donner de l'effet à la sienne. Ah! que la vue de sa satisfaction soutienne et dirige la vôtre; qu'elle en soit l'encouragement et le modèle; qu'elle vous apprenne et la nécessité et la manière de la pratiquer.

Oui, âmes justes : *Voilà l'homme!* Voilà le chef de ce corps mystique dont vous êtes les véritables, les dignes membres; voilà le modèle des élus, le vôtre; voilà Celui dont les exemples vous ont animées jusqu'ici, dont les maximes vous ont guidées, dont les leçons vous ont servi de règle. Vous avez glorieusement commencé, persévérez. Que le grand témoignage d'amour qu'il nous donne excite de plus en plus le vôtre, et que la vue de sa constance, au milieu de ses horribles souffrances, soutienne votre courage dans celles qu'il vous enverra.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque vous appartenez à un Roi couronné d'épines, vous devez prendre à tâche de ne rechercher ni les douceurs ni les délices de la vie; car servir un Roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, c'est-à-dire désirer mener une vie aisée et commode, envier la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, se plaindre de ne pouvoir trouver dans son état cette félicité temporelle, n'est-ce pas une contradiction manifeste? comme si c'était à des sujets un malheur de n'être pas mieux traités que leur Roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des aises et des satisfactions; que, puisque vous appartenez à un Roi de souffrances, vous ne pouvez participer aux avantages et aux prérogatives de sa royauté, qu'autant que vous participerez à ses douleurs; que c'est dans cette vue que les Saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances; qu'il n'est pas

nécessaire que vous les cherchiez comme eux ni que vous les demandiez à Dieu ; que sa providence prendra assez soin d'y pourvoir, et que, par une miséricorde aussi favorable qu'elle semble sévère et rigoureuse aux âmes ennemies des croix, elle ne vous laissera point manquer, au sein même de votre Communauté, de disgrâces et d'afflictions, soit corporelles, soit spirituelles ; qu'il n'est question pour vous que d'en bien user, tellement que cette robe de pourpre dont vous consentirez à être revêtues, vous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté, à quoi il vous reconnaisse ; enfin que, puisque vous appartenez à un Roi abject et obscur selon le monde, regardé, si je puis m'exprimer ainsi, comme un roseau dans le monde, vous devez vous étudier à pratiquer l'humilité, à rester ignorées et à n'être comptées pour rien même au milieu des personnes avec qui vous avez à vivre ; qu'en agissant de la sorte, vous le dédommageriez de tant d'outrages qu'il a reçus. Les Juifs n'en ont pas voulu pour leur Roi, mais vous, ô ses épouses, vous l'avez choisi pour le vôtre. Allez donc lui offrir des hommages dignes de lui : l'hommage d'une tendre componction, d'une sainte mortification, d'une sincère humilité. Voilà par où il veut être honoré et par où vous parviendrez à régner un jour avec lui dans la gloire.

Ainsi soit-il.

MERCREDI DE LA IV^e SEMAINE DE CARÈME.

SUR LE PORTEMENT DE CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Nécessité de porter la croix avec Jésus-Christ.*
 2. *Facilité de porter la croix après Jésus-Christ.*
-

Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt; et bajulans sibi crucem, exivit, in eum qui dicitur Calvariæ locum.

Alors ils prirent Jésus, et ils l'emmenèrent; et Jésus, chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire. Joan. 19.—16. 17.

C'était dans l'ancienne Loi, mes Sœurs, une cérémonie bien touchante, que celle qui, par l'ordre de Dieu, se célébrait chez le peuple juif, chaque année, pour l'expiation des péchés. Le jour destiné à cette triste solennité, était pour tout Israël, pour les hommes comme pour les femmes, pour les riches et les puissants comme pour les petits et les pauvres, pour les prêtres et les lévites comme pour tout le reste de la nation, un jour d'amertume et de pénitence, et il était écrit au livre du *Lévitique*, que *tout homme qui ne s'affligerait pas ce jour-là, périrait du milieu du peuple*¹. Lors donc que toutes les tribus étaient assemblées, le grand-prêtre paraissait revêtu de ses habits sacerdotaux, et, après plusieurs cérémonies pleines de mystères, il étendait les deux mains sur la tête d'un bouc, appelé le *bouc émissaire*,

(1) Omnis anima quæ afflicta non fuerit die hæc, peribit de populis meis.
Levit. 53. 29.

que le peuple lui avait présenté; puis, il confessait, à haute voix, toutes les iniquités de ce même peuple, et il en chargeait cet animal infortuné, qui, regardé dès lors comme un objet de malédiction, était chassé à l'instant dans le désert, où il devenait sans doute la proie des bêtes féroces. Cependant tout le peuple fondait en larmes, et se reconnaissait digne de toutes les malédictions et de tous les anathèmes lancés contre cet innocent animal.

Mais ce n'était là qu'une bien faible figure d'un mystère plus capable de toucher les cœurs; car ce n'est plus un animal, c'est le Fils du Dieu vivant qui devient aujourd'hui un objet de malédiction à cause des péchés du monde. Entendez-vous le grand-prêtre, qui, tout méchant qu'il est, sert d'organe à l'Esprit-Saint, et dit de ce divin Sauveur qu'il est *avantageux qu'un seul homme périsse pour tout le peuple*¹? Voyez-vous ensuite comme, étendant les mains, c'est-à-dire exerçant l'autorité sur lui, il le déclare, sans autre cause, *digne de mort*²; comme, à l'instant, il est livré à la fureur de ses ennemis, conduit ensuite de tribunal en tribunal, et enfin trainé hors de Jérusalem jusqu'au Calvaire, où il va expirer entre les mains de ces monstres mille fois plus cruels que les bêtes féroces?

C'est donc de Jésus sortant du prétoire de Pilate, après avoir été condamné à mort, et marchant vers le lieu de son supplice, chargé de sa croix, que j'ai à vous entretenir aujourd'hui; voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scènes différentes et toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, et que la victime perde la vie: c'est pour cela qu'on le conduit au Calvaire, ce Juste par excellence, ce Saint des saints, cet Homme-Dieu condamné à la mort, et qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Cou-

(1) Quia expedit unum hominem mori pro populo. *Joan.* 18. 14.

(2) Quid veñis videtur...? reus est mortis. *Matth.* 26. 35.

ten-plons-le dans cette marche et suivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire? Mon dessein est de vous apprendre comment nous devons porter la croix ; car il y a pour nous des croix en ce monde ; il y en a même, vous le savez, de toutes les sortes, et vous avez chacune la vôtre. Or, il vous est de la plus grande importance de la bien porter, en la portant sur les traces de Jésus-Christ ; et c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir la nécessité et la facilité : 1^o nécessité de porter la croix avec Jésus-Christ ; 2^o facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Ces deux points bien compris peuvent produire en vous les plus heureux effets, et sont capables de vous rendre et plus salutaires et plus supportables tant de souffrances auxquelles on est exposé dans cette vie, appelée avec tant de raison : *Vallée de larmes*. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. NÉCESSITÉ DE PORTER LA CROIX AVEC JÉSUS-CHRIST.

L'arrêt de mort était prononcé contre le Fils de Dieu, et toutes choses étaient préparées pour l'exécution ; on lui signifie qu'il est temps d'aller au supplice, et on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusqu'au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups et couvert de plaies ; il ne se soutient que par miracle, et, à chaque moment, il est sur le point de succomber ; le chemin qui mène à la montagne est rude et difficile, et sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe, les Juifs n'ont nul égard à tout cela ; c'est l'Isaac de la nouvelle Loi, il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice ; car l'Isaac de l'ancienne Loi n'était qu'une figure de celui-ci, et ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qu'il arriverait, dans la plénitude des temps, au véritable Messie. Ce ne furent point, au reste, ses seuls ennemis qui lui imposèrent une obligation si rigoureuse, ce fut son Père qui l'avait ordonné de la sorte, et dont toutes les volontés étaient pour lui autant de pré-

ceptes : ainsi autrefois Abraham prit-il *le bois de l'holocauste*, selon l'expression de la sainte Ecriture, et, l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se disposait à l'immoler¹. Cependant, quelle différence entre l'Isaac figuratif et le véritable ! Isaac marchait, ignorant le sort qui l'attendait, et disant à Abraham : *Mon Père, voici le feu et le bois ; mais où est donc la victime de l'holocauste*² ? tandis que Jésus chemine sachant pleinement à quoi il est destiné. Dieu, satisfait de l'obéissance d'Abraham, n'exigea pas qu'il consommât l'holocauste, tandis que Jésus est certain que la justice de son Père ne sera satisfaite que par la consommation du sein.

Le voilà donc, ô mes Sœurs, ce véritable Isaac, *en qui toutes les générations doivent être bénies*³, le voilà ce Fils unique de Dieu, qui paraît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, et, dans son cœur, le feu qui doit servir à le consumer, c'est-à-dire le feu de sa divine charité. Ah ! portez-vous en esprit sur son passage, et considérez votre Sauveur s'avançant vers le lieu de son supplice, en s'approchant de la terrible catastrophe qui doit terminer sa vie, dans quel état, ô ciel ! le verrez-vous ? Grand Dieu, quel spectacle ! Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui, dans le séjour et les splendeurs de la gloire céleste, est assis au-dessus de tous les chœurs des Anges, et qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor au milieu de Moïse et d'Elie⁴. Tout le ciel est attentif à cette scène déchirante, et jamais y en eut-il, en effet, une plus digne de ses regards ? L'escorte qui l'entourne et qui s'avance avec lui, ce sont les soldats, ministres de la jus-

(1) Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum. *Genes. 22. 6.*

(2) Dixit Isaac patri suo : Pater mi, ecce ignis et ligna ; ubi est victima holocausti ? *Genes. 22. 7.*

(3) Benedicendæ sunt in illo omnes nationes terræ. *Genes. 18. 18.*

(4) Et ecce apparuerunt illi Moyses et Elias .. *Matth. 17. 5.*

tice ; ce sont tous les prêtres, les pontifes, les princes de la Synagogue, tous ses ennemis qui repaissent leurs yeux du spectacle de ses humiliations, et leur cœur de l'espoir prochain de sa mort honteuse ; c'est le peuple entier, que ses chefs sont parvenus à associer à leur haine, qui mêle ses reproches, ses railleries, ses imprécations, ses blasphèmes aux leurs, et dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funèbre. Au milieu de cette foule furieuse et insolente, lui-même, toujours portant sa couronne d'épines, meurtri de coups, déchiré, accablé de souffrances, épuisé du sang qu'il a perdu, est encore chargé de sa longue et pesante croix ; c'est sous ce fardeau accablant qu'il se traîne plutôt qu'il ne marche vers la montagne où il doit être immolé.

Cependant les forces physiques du divin Sauveur, déjà si diminuées par tout ce qu'il a souffert, ne répondent pas à l'énorme tâche qu'on lui a imposée ; il succombe sous le pesant fardeau dont on l'a chargé. Ses bourreaux commencent à craindre qu'il ne soit hors d'état d'arriver au terme fatal où ils le conduisent ; ils pensent à lui donner un aide, non par pitié pour son état, mais par excès de haine. Sa mort sur le chemin du Calvaire ne les satisferait pas : ils la veulent, mais sanglante, mais la plus ignominieuse ; leur rage ne serait ni assouvie ni pleinement rassasiée, s'ils n'étaient spectateurs de toute la honte et de toute la cruauté de son crucifiement, et s'ils ne repaissaient leurs yeux de ce plaisir barbare. Le hasard amena en ce moment, sur le chemin, un Juif natif de Cyrène, appelé Simon, qui venait de sa maison de campagne ; ils lui firent violence, et le forcèrent de porter la croix conjointement avec Jésus¹. Le hasard ! quel mot viens-je de prononcer ? Ah ! réformons cette erreur : le hasard n'est rien ; ce n'est qu'un mot inventé par notre ignorance pour exprimer les causes dont

(1) Et angariaverunt prætereuntem quempiam Simonem Cyrenæum, venientem de villâ..., ut tolleret crucem ejus. *Mat. 15. 21*

la connaissance nous est cachée. Rien n'arrive dans le monde qui ne soit ordonné par la Providence, et cela est vrai spécialement dans la passion de Jésus-Christ, où tout, jusqu'aux plus minutieuses circonstances, était prévu, réglé, compassé par les vues profondes de la sagesse divine. Ce fut cette sagesse suprême qui fit arriver le Cyrénéen Simon précisément à l'instant où Jésus, tombant de fatigue et d'épuisement, ne pouvait plus soutenir le fardeau qui l'accablait: elle le conduisait en ce lieu, d'abord pour donner au divin Sauveur le secours qui lui était devenu nécessaire; mais ensuite, et bien plus encore, pour nous donner une grande et profonde instruction.

On croit communément que Simon le Cyrénéen devint, après la Résurrection, un des disciples de Jésus-Christ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans cette circonstance, il est la figure de tous les chrétiens, et que, dans lui, nous voyons mis en action le précepte donné par le divin Maître, durant sa vie mortelle, de porter la croix à sa suite. Représentons-nous ce Rédempteur des hommes au moment où on lui donne l'aide du Cyrénéen, se redresser en pied; puis, se tournant vers nous, nous le présenter pour modèle, et nous répéter les paroles qu'il nous avait déjà adressées dans le cours de sa mission: *Quel est celui qui veut venir après? qu'il fasse comme cet homme, qu'il porte la croix et qu'il me suive*¹: *Celui qui refuse de porter sa croix à ma suite, n'est pas digne de moi*². Nous devons donc porter la croix: c'est tout à la fois une nécessité et une obligation; nous ne sommes pas libres de nous en décharger. Enfants d'Adam, la souffrance est l'héritage qu'il nous a laissé; en nous infectant de son péché, il nous en a aussi transmis la punition; nous entrons dans le monde

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam. et sequatur me. *Matth. 16. 24.*

(2) Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. *Matth. 10. 38.*

comme des coupables qu'on jette dans une prison, condamnés à la peine. Il n'y a qu'un chemin pour aller au ciel, c'est celui du Calvaire : « Retournez-vous de tous côtés, dit le pieux auteur de *l'Imitation*, allez où vous voudrez, faites tant de recherches qu'il vous plaira, vous n'en trouverez nulle part un autre¹. » Cherchez les traces de tous les Saints, vous ne les rencontrerez que sur cette route pénible : *S'il a fallu*, dit saint Luc, *que Jésus-Christ lui-même*, tout innocent, tout impeccable, tout saint qu'il était essentiellement, *souffrit pour entrer dans sa gloire*², nous qui avons tant à expier, tant à réparer envers la divine Majesté, comment pourrions-nous nous flatter du vain espoir d'y parvenir sans souffrances? Et s'il y avait un autre moyen d'obtenir le salut, pouvons-nous croire que ce divin Maître si plein de bonté, qui a tant fait pour nous l'acquiescer, qui continuellement fait tout pour nous le faciliter, ne nous l'eût pas indiqué?

Nous ne pouvons donc nous dispenser de porter notre croix ; mais cela ne suffit pas, et la porter n'est pas un titre de sainteté. Les pécheurs n'ont-ils pas aussi leurs croix, souvent plus pesantes que celles des justes, quelquefois attirées sur eux par leurs propres péchés? Croix inutiles! Souffrances stériles! Ces tribulations qu'ils ont si mal reçues, étaient des grâces célestes dont ils ont abusé, des avertissements de revenir à Dieu qu'ils ont méprisés, des moyens d'expier leur péchés qu'ils ont rejetés : *Vous les avez frappés, Seigneur*, disait le prophète Jérémie, *et ils ne se sont pas repentis ; vous les avez accablés, et ils n'ont pas voulu se soumettre à votre correction ; ils ont endurci leur face contre la pierre sur laquelle vous les heurtiez, et ils ont refusé de se retourner vers vous*³. Cette nécessité de porter

(1) *De Imit. Christi. l. 2. c. 12. § 5.*

(2) Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam?
Luc. 24. 26.

(3) Domine..., percussisti eos, et non doluerunt, attrivisti eos, et renue-

la croix est donc un motif de la bien porter ; obligés de nous en charger, pouvant nous la rendre ou méritoire ou funeste, quel aveuglement ne serait-ce pas en nous d'en faire, au lieu d'un instrument de salut, un principe de damnation ? Mais jetons les yeux sur l'exemple qui nous est donné dans la personne du Cyrénéen ; contemplons-le portant la croix avec Jésus-Christ, et nous verrons que c'est le moyen de nous rendre à la fois et plus utile et plus léger ce fardeau dont nous ne pouvons nous délivrer.

Mais, me direz-vous, ma chère Sœur, qu'est-ce donc que porter la croix avec Jésus-Christ ?

1. Porter la croix avec Jésus-Christ, c'est la porter dans le même esprit que lui. Ce divin Sauveur ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu, il est vrai, et, à cet égard, notre condition est différente de la sienne, puisqu'un pouvoir auquel rien ne peut nous soustraire, nous impose ce pesant fardeau ; mais le secret de la mortification chrétienne est de rendre volontaire ce qui est nécessaire, de nous conformer à l'irrévocable arrêt qui nous condamne aux souffrances, comme notre divin Modèle s'est conformé à la volonté paternelle qui ordonnait les siennes ; de les accepter avec la même résignation ; de les souffrir avec la même patience que lui, et loin d'en murmurer, de bénir, au contraire, la main qui nous châtie, nous éprouve, nous épure, nous perfectionne. Ah ! si ce Cyrénéen eût su que la croix dont on le chargeait, était la croix de son Dieu, l'instrument de son salut, le gage de la rédemption du genre humain, aurait-il été nécessaire de le contraindre ? ne se serait-il pas présenté de lui-même ? n'aurait-il pas sollicité avec instance l'honneur de la porter ? Songeons que nous sommes à sa place ; ce que les Juifs exigèrent de lui, Dieu nous l'ordonne ; mais ce qu'il ignorait, nous le connaissons. Oui, nous savons que la croix qui nous est présentée, est

runt accipere disciplinam ; induraverunt facies suas supra petram , et noluerunt reverti. *Jerem. 5. 5.*

celle que notre Dieu a portée avant nous, et, puisqu'il en est ainsi, pourrions-nous désormais consentir à la porter de mauvaise grâce, avec dégoût, avec humeur, avec murmure?

2. Porter la croix avec Jésus-Christ, c'est porter celle qu'il nous envoie : elle est la sienne, puisqu'elle nous vient de lui, comme elle est la nôtre, parce que c'est nous qui en sommes chargés. Le précepte de porter la croix n'est pas une loi vague, qui n'astreigne qu'à quelques mortifications en général ; ce n'est pas à nous que Dieu abandonne le choix de celles que nous devons supporter, il se l'est réservé. Les croix que sa providence nous a préparées, voilà celles que nous sommes obligés de porter. C'est la croix de Jésus-Christ, qu'on met sur les épaules de Simon, et non pas une croix quelconque, ou celle dont ce Cyrénéen a fait choix. Quelle âme chrétienne et religieuse, pour peu qu'elle ait de foi, n'ambitionne pas sa place, n'est pas jalouse de son bonheur, ne pense pas que, si elle eût vécu de son temps, elle lui eût disputé cet honorable fardeau ? Mais, ma chère Sœur, permettez-moi de vous le demander, comment auriez-vous porté cette lourde croix du Sauveur, vous qui parfois refusez même les croix les plus légères que la Providence vous a réservées dans les trésors de sa miséricorde ? Rien de si commun, en effet, même parmi les personnes qui se piquent de piété, même quelquefois parmi les épouses de Jésus-Christ, que d'entendre dire : « Je souffrirais bien tel ou tel mal, mais cet autre m'est insupportable ; je soutiendrais bien telle ou telle affliction, mais je ne puis m'accoutumer à celle-ci ; je supporterais sans peine telle ou telle injure, mais il est au-dessus de mes forces de supporter celle-ci, etc. » Ainsi, à vous entendre, vous prétendez prescrire à Dieu les croix qu'il vous donnera à porter ! Ignorez-vous donc que les plus méritoires, les plus agréables à ses yeux, sont celles qu'il a choisies ? Prétendez-vous donc connaître mieux que lui ce qui est convenable à votre nature, proportionné à vos forces, utile à votre salut ?

3. Porter la croix avec Jésus-Christ, c'est prendre une ferme résolution de la bien porter jusqu'à ce que nous soyons arrivés au sommet de la montagne, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la fin de la vie, et au terme de la félicité éternelle où Dieu nous appelle. Car, nous appliquant les paroles de l'Ange au prophète Elie, nous devons nous dire à nous-mêmes : « *Lève-toi, mon âme, prends courage et ne te laisse pas abattre; tu n'es pas au bout de ta course; il y a encore bien du chemin à faire pour y atteindre*¹, et, puisque la voie qui nous y conduit, est celle de la croix, il y a encore pour toi bien des croix à porter. » C'est donc ici qu'il faut de la fermeté et de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin, qui la portent bien pour un temps, mais qui se relâchent ensuite et qui en restent là. Agir de la sorte, ce n'est plus porter la croix avec Jésus-Christ, et ce n'est point à ces âmes lâches, ou, du moins, peu courageuses, que la couronne est promise; ce n'est point ainsi qu'on se rend digne de la récompense; elle n'est réservée qu'aux âmes généreuses qui remportent la victoire, et on ne la remporte qu'après avoir fourni toute la carrière.

Mais avançons, et, après vous avoir montré la nécessité de porter la croix avec Jésus-Christ, faisons voir encore, pour votre entière instruction, la facilité de la porter après Jésus-Christ.

II. FACILITÉ DE PORTER LA CROIX APRÈS JÉSUS-CHRIST.

Ne perdons pas de vue notre divin Rédempteur s'avancant sur la route du Calvaire, et voyons comme à une peine, où il reçoit quelque soulagement, succède une autre peine. En gravissant la montagne, Jésus aperçut, dans la foule du peuple qui le suivait, les pieuses femmes qui

(1) Surge..., grandis enim tibi restat via. 3. Reg. 19. 7.

avaient eu soin de lui, et qui l'avaient servi durant le cours de sa carrière évangélique; il les vit désolées et se lamentant de l'état déplorable où il était réduit, et du sort affreux qui l'attendait sur la montagne¹; leurs yeux étaient baignés de larmes, elles se frappaient la poitrine, elles éclataient en gémissements. Vous étiez certainement à la tête de cette troupe éplorée, ô la plus tendre des mères! votre amour vous avait transportée sur la trace de ce fils chéri; vous veniez partager ses douleurs et lui faire part des vôtres; vous veniez accomplir l'oracle qui, depuis si longtemps, avait condamné *votre âme à être traversée d'un glaive de douleur*². Une mère ordinaire, écoutant la voix de la nature, aurait fui cet affreux spectacle: mais, dans la mère d'un Dieu, tout doit être surnaturel; il n'y a au-dessus de sa douleur que son courage. Jadis, elle l'offrit dans le temple; elle vient renouveler et consommer son offrande sur le Calvaire, et s'y sacrifier avec lui.

Jésus-Christ se retourne vers ces femmes en pleurs, mais est-ce pour les consoler? Non, il conserve jusque dans l'état d'accablement où il se trouve, son caractère de Maître et de Docteur; il va les instruire, ou plutôt il va, dans elles, nous donner encore une grande leçon. D'abord, il commence par les avertir de ne pas pleurer sur lui par ces paroles si touchantes : *Filles de Jérusalem, leur dit-il, filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants*³. Quel est donc cet homme si supérieur à l'humanité, qui dans l'état lamentable où il est réduit, allant à une mort certaine et honteuse, presque mort déjà de fatigues, d'épuisement, de souffrances de tout genre, s'oubliant ainsi lui-même, n'est occupé que

(1) *Sequebatur autem illum turba multa populi, et mulierum quæ plangebant et lamentabantur eum. Luc. 23. 27.*

(2) *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius. Luc. 2. 35.*

(3) *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas fletis et super filios vestros. Luc. 23. 28.*

des autres, défend à ses amis de le pleurer, et veut qu'ils ne déplorent que leurs propres malheurs? Aurions-nous pu nous l'imaginer, si lui-même ne l'avait dit expressément, qu'en contemplant ses cruelles souffrances, on ne dût pas le pleurer, qu'on dût pleurer autre chose que lui? Il y a donc un mal plus déplorable que la Passion, que la mort d'un Dieu? Oui, sans doute; c'est ce qui en a été la cause. Des larmes qui découlent d'une compassion purement naturelle, il les rejette; des larmes stériles qui ne sont pas suivies d'un sincère repentir, il les condamne. Il veut que nous réservions nos larmes pour un mal qui nous intéresse plus essentiellement, qui le touche lui-même plus sensiblement que sa Passion; que nous pleurions, non pas lui, mais ce qui l'a fait pleurer; que nous pleurions nos péchés, qui, après avoir causé sa Passion, la renouvellent tous les jours.

Ensuite, il prophétise ce qu'il avait plusieurs fois annoncé, la ruine de Jérusalem, suite et punition du déicide de ses habitants; il prédit ces jours affreux pour toute la nation juive, où l'on dira : *Heureuses les femmes stériles, et les entrailles qui n'ont point engendré, et les mamelles qui n'ont point allaité!* où l'on dira aux montagnes : *Tombez sur nous!* et aux collines : *Recouvrez-nous!* Il va tomber, ce nouveau Samson, et, dans sa ruine, il entraînera avec lui ses cruels ennemis, qui, après l'avoir précipité dans le malheur, font encore de lui un sujet de dérision. Mais, loin d'en être consolé, c'est encore pour lui un sujet d'affliction. Jérusalem l'outrage, et il en a pitié : Jérusalem le condamne, et il la plaint, Jérusalem le mène au supplice de la croix, et il la rappelle à la pénitence.

Enfin, sous l'enveloppe d'une métaphore, il nous pré-

(1) Quoniam ecce venit dies in quibus dicetur : Beatæ steriles et ventres qui non genuerunt, et ubera quæ non lactaverunt : Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos ! et collibus : Operite nos ! *Luc. 25. — 29. 50.*

sente une grande et terrible vérité : *Si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec*¹? Ce bois vert, cet arbre fertile qui se couvre de feuilles, qui est chargé de fleurs, qui abonde en fruits, c'est Jésus-Christ lui-même qui se représente sous cet emblème; le bois sec, au contraire, l'arbre mort, inutile, incapable de produire, qui n'attend que le moment où il sera jeté au feu, n'est-ce pas là l'image d'une âme qui est dans le péché? Ah! qu'elle considère les tourments que ce malheureux péché attire sur Jésus-Christ, c'est une faible esquisse des tortures qu'il fera retomber un jour sur elle, si elle paraît devant Dieu couverte de la lèpre dont il l'aura enlaidie. Si l'apparence seule du péché est traitée dans cet Homme-Dieu avec une si extrême rigueur, quels épouvantables supplices la réalité ne lui fera-t-elle pas subir! Puisse cette terrible mais salutaire pensée se graver fortement dans notre esprit! Puisse-t-elle nous suivre en tous lieux! Puisse-t-elle surtout se retracer à nous à chaque occasion, à chaque tentation du péché! Elle doit avoir la force de nous garantir de toute faute. Il faudrait que nous fussions aussi insensés que criminels pour offenser Dieu désormais de propos délibéré, ayant devant les yeux les épouvantables suites de nos offenses : *Si donc, encore une fois, l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec?* C'est-à-dire, selon saint Chrysostôme, semble nous dire par-là le divin Sauveur : « Jugez par ce que je souffre, de ce que vous devrez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes, si vous ne faites pénitence. »

Raisonnement invincible et preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons l'application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix avec Jésus-Christ; mais, sans insister davantage sur ce point auquel j'ai donné le plus grand développement dans la première partie de cette Conférence, combien la

(1) Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet? Luc. 23. 31.

facilité qu'il y a de la porter après Jésus-Christ, ne doit-elle pas nous exciter à nous soumettre à *ce joug dur et pesant imposé à tous les enfants d'Adam*¹ ! En effet, dès qu'il est question de la porter après Jésus-Christ, une âme chrétienne, qui est, par son baptême, membre de Jésus-Christ; que dis-je? une épouse de Jésus-Christ, pour qui ce divin Sauveur *est devenu un époux de sang*², au jour de son alliance mystérieuse avec elle, peut-elle y trouver des difficultés, ou, quelques difficultés qu'elle y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont elle est remplie? Dès le moment qu'un soldat voit avancer son capitaine, il marche, il court, il vole à sa suite; point de péril qui l'arrête, et qui même ne disparaisse à ses yeux; tout lui devient aisé; s'il hésitait, s'il délibérait, s'il restait en arrière, ne serait-ce pas une honte, un opprobre dont la confusion lui ferait mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il aurait eu à essayer? Eh quoi! ma chère Sœur, n'êtes-vous pas encore plus étroitement engagée à Jésus-Christ? le caractère et de chrétienne et de religieuse dont vous êtes revêtue; la fidélité que vous lui avez jurée aux fonts baptismaux par la bouche de vos parrain et marraine: le serment que vous lui avez fait de votre propre bouche au pied des saints autels, en prononçant vos vœux, tout cela aurait-il moins de pouvoir pour vous animer à le suivre? vous serait-il moins honteux de reculer, et, témoin de ses démarches, seriez-vous moins piquée d'une généreuse émulation? Car il ne vous dit pas: « Marchez devant moi; » mais il vous dit: « Marchez seulement après moi. » Il ne vous dit pas: « Ouvrez-vous le chemin; » mais il vous dit: « Entrez dans le chemin que je vous ai ouvert. » Il ne vous dit pas: « Faites les premiers efforts et donnez les premières attaques; » mais il vous dit: « Venez me joindre

(1) Jugum enim grave super filios Adam. *Eccli. 40. 1.*

(2) Sponsus sanguinum tu mihi es. *Exod. 4. 25.*

dans le combat, et partager avec moi le travail. » A cette proposition, tout votre zèle ne doit-il pas s'allumer, et y a-t-il un obstacle qui puisse vous retenir ?

« Autrefois, c'est-à-dire dans l'ancienne Loi, il n'en était pas de même à l'égard des justes, dit saint Bernard. Quand Dieu leur offrait une croix à porter, ils pouvaient craindre; ils pouvaient se défier d'eux-mêmes; ils pouvaient, si j'ose parler ainsi, avant de la prendre, en mesurer l'étendue, et la comparer avec leurs forces, parce qu'ils n'avaient point devant eux de chef visible qui les soutint par son exemple. Cependant, continue ce saint Docteur, ces justes de l'Ancien Testament, sans être soutenus, comme nous, de l'exemple de Jésus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, et que n'ont-ils pas voulu souffrir ? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait l'apôtre saint Paul dans son *Épître aux Hébreux*, et qu'à jeter les yeux sur l'admirable peinture qu'il nous en a tracée. Quelle misère n'ont-ils pas eu à supporter ? *Ils ont souffert la disette, la faim, la soif, tous les ennuis de l'exil et toute la violence des plus cruelles persécutions*¹. Par quelles épreuves n'ont-ils pas passé ! *Ils ont été exposés aux outrages, aux ignominies, aux coups; ils ont été arrêtés, chargés de fers, enfermés dans les prisons*². Quels tourments n'ont-ils pas endurés ! *On les tirait sur des chevalets, on les lapidait, on les sciait, on les faisait périr par le tranchant de l'épée*³. Tout cela les ébranlait-il, leur paraissait-il insoutenable ? *Ah !* dit ce grand Apôtre, *ils n'en étaient que plus forts et plus intrépides*⁴. Oui, voilà ce que ces justes ont souffert. Or, conclut ce grand Docteur de l'Église, si, avant Jésus-Christ, tout ce que la croix peut avoir de plus

(1) Tentati sunt..., egentes, angustiati, afflicti. *Hebr. 11. 57.*

(2) Alii verò ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres. *Hebr. 11. 56.*

(3) Alii autem distenti sunt..., lapidati sunt, secti sunt, in occisione gladii mortui sunt. *Hebr. 11. — 55. 57.*

(4) Convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt in bello. *Hebr. 11. 54.*

pesant et de plus douloureux, leur est devenu léger et doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoraient, que ne devons-nous pas faire nous-mêmes depuis Jésus-Christ, nous exciter non-seulement par l'intérêt et la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux, mais encore par la présence d'un Homme-Dieu qui nous précède et qui marche à notre tête? ayant un pareil exemple sous les yeux, y a-t-il rien qui ne doive s'aplanir pour nous, et, si la route qu'il tient, nous semble trop étroite et trop épineuse, sommes-nous dignes d'être ses enfants, et méritons-nous la glorieuse qualité dont il nous a honorés? »

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter, et non point précisément la nôtre. Oui, c'est la croix de Jésus-Christ, et de là vient, selon la remarque de saint Chrysostôme, qu'en nous invitant à le suivre, il ne nous a pas dit : « Prenez votre joug, » mais : « Prenez mon joug, » parce qu'il voulait nous engager, par un puissant attrait, à son service, et nous rendre la croix dont il nous chargeait aussi aimable que vénérable. En effet, s'il nous eût dit : « Prenez votre joug et portez-le, » il nous eût effrayés et rebutés ; car qu'y a-t-il de plus dur à l'homme et de moins supportable que son propre joug, que le joug de sa faiblesse naturelle, que le joug de ses passions, de ses appétits sensuels et de ses désirs déréglés? Mais non, ce n'est point notre joug qu'il nous impose ; quant à celui-ci, au contraire, il nous permet de le rejeter, il nous y exhorte, il nous l'ordonne, puisqu'il nous ordonne de nous renoncer nous-mêmes, et de nous dépouiller de nous-mêmes par ces paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même et qu'il me suive*¹. C'est donc le sien qu'il nous présente en la place du nôtre, et qu'il nous enjoint de prendre ; il veut faire un échange avec nous ; il a pris autrefois notre joug sur lui, en se revêtant de notre chair mortelle

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth. 16. 24.*

et de notre humanité, et il prétend que nous prenions maintenant le sien sur nous, en participant aux souffrances de sa Passion et en portant sa croix. C'était une humiliation pour lui de porter notre joug, et ce ne peut être qu'une gloire pour nous de porter le sien. Il n'a trouvé dans notre joug que de l'amertume, et il en a senti tout le poids ; mais nous goûterons dans le sien les douceurs les plus solides et les plus sensibles. Il a été accablé de notre joug et il y a enfin succombé ; mais le sien nous fortifiera , et, bien loin de nous fatiguer, il nous soulagera : de là ces paroles si touchantes et si empreintes d'une charité toute divine qu'il nous adresse dans le saint Evangile : *Venez à moi, ô vous tous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés du poids de vos misères, et je vous soulagerai*¹. *Ah ! prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes*²

C'est ainsi que nous parle cet adorable Sauveur, et c'est par-là même, ô vous toutes qui êtes ses épouses, qu'au lieu d'un joug dur et pesant, d'un joug de malheureux et d'esclaves, tel qu'est celui que portent communément dans le monde ses partisans, il ne tient qu'à vous de porter un joug doux et léger, tel qu'est celui que portent dans toutes les Communautés les véritables amantes de Jésus-Christ. Voilà ce que souhaitaient si ardemment tous les Saints, entre autres un saint Bernard, et ce qu'il demandait à Jésus-Christ, avec tant d'instance, dans ses pieux colloques : « Seigneur, déchargez-moi de mon joug, je ne le puis plus soutenir, et, puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre ; car, dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte allégresse et comme en triomphe, et si la pauvre nature y trouve parfois quelque amertume, l'onction de votre grâce me dédommagera plei-

(1) Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. *Math. 11. 28.*

(2) Tollite jugum meum super vos..., et invenietis requiem animabus vestris. *Math. 11. 29.*

nement de ma constance à le prendre sur moi. » Il le fera, soyez-en sûres, et tout ce qu'éprouva saint Bernard, vous l'éprouverez vous-mêmes. Ainsi donc, d'après ce que je viens de vous exposer, combien cette seule pensée, que ce n'est pas notre croix que nous portons, quand nous éprouvons des peines et des afflictions, mais la croix de Jésus-Christ, ne doit-elle pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs !

Surtout, si nous faisons bien réflexion, que, lorsque nous la portons, nous ne la portons jamais tout entière : et voici ce qui nous rend encore plus inexcusables devant Dieu, quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse, et que nous en tirons tant de prétextes pour exagérer nos peines, et pour y chercher tous les soulagemens que nous inspire un amour désordonné de nous-mêmes. Que souffrons-nous, en effet, qui puisse, en quoi que ce soit, être comparé avec tout ce que Jésus-Christ a souffert ? Je pourrais vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés, dont un seul ne pourrait dignement être expié par tous les supplices de l'enfer ? Je pourrais vous dire encore : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la terre, qui vivent dans la pauvreté, dans une affreuse indigence, dans une extrême nécessité, manquant de tout, et ayant néanmoins besoin de tout, dans les infirmités et les maladies qui les affligent, et dans les douleurs aiguës qui les tourmentent ? En sommes-nous réduits là ; et, au lieu des plaintes que nous formons, n'aurions-nous pas de quoi bien remercier le Dieu de toute bonté, qui nous a mis à couvert de tous ces maux et de bien d'autres ? Mais ceci n'est point de mon sujet, et je m'en tiens toujours au même exemple. Je vous le dis donc encore une fois et je le répète : Que souffrons-nous en comparaison de Jésus-Christ ? Voilà la grande mesure et la grande règle par où nous devons juger de notre état : oserions-nous le mettre en parallèle avec l'état d'un Dieu anéanti ; d'un Dieu abandonné à toute

l'envie et à tous les attentats d'un peuple ennemi et furieux : d'un Dieu trainé à tous les tribunaux de Jérusalem, et là, accusé, calomnié, traité comme le plus abominable des hommes et le plus impie qui existât sur la terre ; d'un Dieu condamné à la mort, et à la mort la plus infâme. Par conséquent, la croix que nous portons, n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu sauveur, et n'en est même qu'une très-petite partie. Or, dans une si faible portion de cette croix, qu'y a-t-il donc qui doit tant nous coûter ?

Mais, vous me direz peut-être, ma chère Sœur, la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses, selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon nos forces, et étant aussi fragiles que nous le sommes, le moindre fardeau est capable de nous abattre.

Il est vrai, j'en conviens, si vous vous trouvez abandonnée à vous-même, si vous êtes seule à porter la croix, et que vous soyez privée du secours d'en haut, le fardeau est capable de vous abattre ; mais ce qui doit achever de vous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jésus-Christ, il la porte avec vous, comme il la portait avec Simon le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion ; car il est de foi que Jésus-Christ souffre dans nous, qu'il est affligé et persécuté dans nous, tellement que, quelque affliction ou quelque épreuve qui vous arrive, vous pouvez, avec la même confiance que l'apôtre saint Paul, vous dire à vous-même en vous excitant et en vous animant : « *Je ne suis pas seule, mais la grâce de Dieu est avec moi*¹ ; ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste et bien fâcheux, cette affliction bien longue et bien pénible, mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin ; il sera auprès de moi, avec moi, en moi, pour me seconder et m'encourager. » Or, avec le Seigneur et avec sa grâce toute-puissante, que ne peut-on pas, et de quoi ne vient-on pas à bout ? On peut dire sans hésiter et

(1) Non ego autem, sed gratia Dei mecum. 1. Cor. 15. 10.

sans craindre avec le même Apôtre : *Je peux tout en Celui qui me fortifie*¹.

L'essentiel, ma chère Sœur, est de vous bien persuader de cette importante vérité, et de l'imprimer bien avant dans votre esprit : « Jésus-Christ, devez-vous dire encore, porte avec moi cette croix, ou, du moins, il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui, et que je veuille l'accepter comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenue de cette pensée, et que, dans cette pensée, je me tiendrai soumise aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberaient sur moi, quand toute la terre se liguerait contre moi, que je me verrais assaillie de toutes les infortunes et de toutes les calamités de la vie, je demeurerai inébranlable au milieu de tous les assauts, parce que je suis certaine d'avoir pour appui Jésus-Christ, et que, par une vertu supérieure, ce divin Modèle m'élèvera au-dessus de tout ; dans une humble et sainte assurance, je m'écrierai avec le Roi-Prophète : *Que des armées entières conjurent ma perte ; que, de toutes parts, les puissances des ténèbres viennent m'attaquer, mon cœur n'en sera point ému*², et mon âme d'autant plus ferme qu'elle comptera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité et de son repos. »

D'où partira cette force, ma chère Sœur ? C'est que le Seigneur vous favorisera de sa présence et qu'il vous aidera. Or, dès que vous pourrez vous répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'aplanira sous vos pas, soyez-en sûre, et tout vous deviendra possible ; c'est trop peu, tout vous sera facile et aisé. Mais, du moment que vous ne penserez point à cette présence de Jésus-Christ, et que vous vous reposerez sur vous-même, vous serez perdue. permettez-moi cette expression, oui, vous serez perdue : car, sans

(1) Omnia possum in eo qui me confortat. *Philip. 4. 13.*

(2) Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum ; si exurgat adversum me prælum, in hoc ego sperabo. *Ps. 26. — 5. 6.*

l'aide et l'assistance de Jésus-Christ, que pouvez-vous attendre de vous-même? Et voilà par où les croix paraissent intolérables à certaines âmes; elles ne les regardent que par rapport à leur faiblesse, et alors il n'est pas surprenant que ces croix leur causent tant d'alarmes, et qu'elles les jettent dans le découragement, dans l'abattement, et quelquefois dans une espèce de désespoir. Si les Saints les avaient envisagées de la sorte, ils en auraient été effrayés comme elles; mais parce que, dans toutes leurs souffrances, ils avaient toujours en vue Jésus-Christ, et qu'ils se tenaient inséparablement unis à lui; qu'ils se souvenaient de la promesse qu'il a faite aux hommes, *d'être tous les jours avec eux jusqu'à la consommation des siècles*¹, voilà pourquoi ils s'estimaient heureux dans les plus grandes souffrances.

Oui, c'est parce que, des yeux de la foi, ils voyaient Jésus-Christ présent au milieu d'eux, les assistant de son secours et les aidant à porter les croix qu'il leur envoyait, que les Apôtres se réjouissaient de tous les opprobres et de toutes les ignominies où ils se voyaient exposés dans les rues, sur les places publiques de Jérusalem, et qu'ils *sortaient*, dit le texte sacré, *tout remplis de joie du conseil des Juifs, à cause des humiliations qu'ils avaient été jugés dignes de porter pour le nom de Jésus*²; que les martyrs, au fort de leurs souffrances, déconcertaient, par leur constance, toute la rage des bourreaux: on les mettait entre les mains des tyrans, les uns, pour être élevés sur des chevalets ou étendus sur des roues hérissées de pointes de fer, les autres, pour être attachés à des croix ou plongés dans des chaudières d'huile bouillante; ceux-ci, pour être rôtis tout vivants sur des grils au milieu des brasiers ardents, ceux-là, pour être exposés aux bêtes féroces dans

(1) Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. *Matth.* 28. 20.

(2) Et illi quidem ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* 5. 41.

les amphitéâtres et être dévorés par les lions et les tigres. Or, parmi les supplices les plus affreux, dans les plus violentes et les plus cruelles douleurs, que pensaient-ils ? que disaient-ils ? que faisaient-ils ? Ah ! ils se félicitaient eux-mêmes au fond de leur cœur ; ils ne proféraient que des paroles ou de pardon pour leurs persécuteurs, ou de résignation à la sainte volonté de Dieu, ou d'actions de grâces envers le Seigneur qu'ils bénissaient dans de saints cantiques ; ils allaient même jusqu'à embrasser leurs propres bourreaux. C'est encore par la considération de cette pensée, que les confesseurs, dans un exil lointain, au milieu des peines et des souffrances de toute espèce, parmi tous les genres de privation et de dénûment, faisaient preuve d'une patience inaltérable qui ne s'est jamais démentie, non pas en passant et pendant quelque temps, mais durant de longues années, où tous, vieillards, jeunes hommes, mères, épouses, vierges, ont été unanimes dans leur résistance à tout ce qui est le plus capable de lasser ou d'effrayer la nature ; que les solitaires et les anachorètes, dans leurs déserts, se livraient à des austérités, des macérations et des pénitences dont le seul récit nous effraie.

Mais, me direz-vous encore, ma chère Sœur, c'étaient là des miracles, et on ne doit pas compter sur des miracles.

C'étaient des miracles, dites-vous : oui, sans doute ; mais le même Dieu qui les opérait en eux ces miracles, ne peut-il pas, par proportion et selon les divers états de souffrances où nous nous trouvons, les opérer encore en nous ? ne le veut-il pas ? n'est-ce pas le même Jésus-Christ qui nous offre sa grâce à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, et que nous nous joindrons à lui pour la porter ? Est-ce trop nous demander que de nous dire : « Venez à moi, et je vous soulagerai ; oui, venez à moi, et je répandrai sur vous cette onction toute céleste qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, a porté les Saints de toutes les classes à recevoir, à aimer, à recher-

cher, à désirer les tribulations, les uns demandant à Dieu de souffrir ou de mourir, les autres souhaitant de ne pas mourir pour prolonger encore davantage la durée de leurs souffrances. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que vous devez profiter d'un secours si présent et si efficace, et bénir mille fois ce Dieu sauveur d'avoir voulu de la sorte vous adoucir lui-même, et par son exemple et par l'impression de sa grâce, toutes les peines, les afflictions et les croix de cette vie. C'était bien assez de vous les rendre méritoires et salutaires, mais il ne s'est pas contenté de cela; il veut que, dès ce monde même, *votre tristesse*, ainsi qu'il le disait à ses disciples, *se tourne pour vous en joie*¹; il veut que vous éprouviez la vérité de sa parole, quand il nous a proposé à tous, dans ce sermon admirable qu'il a fait sur la montagne, les pleurs, les disgrâces temporelles, les tribulations, les persécutions, etc., comme une des béatitudes, et qu'il a dit : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*² ! Ayez donc une pleine confiance en sa divine providence, lorsqu'elle vous semble moins favorable, et, pour vous y exciter davantage, ayez sans cesse devant les yeux votre divin Epoux, le chef des prédestinés, soutenant de sa main toute-puissante les croix qu'il vous donne à porter. Cette vue fera naître en vous, pour le passé, le regret d'avoir jusqu'ici porté la croix avec tant de lâcheté peut-être, du moins quelques-unes; pour l'avenir, la résolution de la porter avec courage jusqu'au sommet de la montagne sainte, qui sera le terme de vos travaux, le lieu de votre repos, le séjour de votre éternelle félicité. Ainsi soit-il.

(1) Sed tristitia vestra vertetur in gaudium. *Joan. 16. 20.*

(2) Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur ! *Matth. 5. 5.*

VENDREDI DE LA IV^e SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

1. *Jésus-Christ, sur la croix, victime de la justice de Dieu.*

2. *Jésus-Christ, sur la croix, victime de la miséricorde de Dieu.*

Postquàm venerunt in locum qui vocatur Calvariæ, ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils y crucifièrent Jésus. Luc. 23. 33.

Quel souvenir, mes Sœurs, nous rappellent ces paroles de mon texte ! et, si les historiens sacrés n'avaient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel événement ; si la religion que nous professons, ne nous l'enseignait d'une manière à ne permettre le moindre doute, qui eût jamais pu se persuader que le Messie, le Saint des saints, dût mourir sur le Calvaire, c'est-à-dire dans un lieu destiné au supplice des criminels, et qu'un Homme-Dieu dût terminer sa vie mortelle par le tourment et l'opprobre de la croix ? Voilà toutefois ce que l'Évangile nous représente, et sans m'arrêter à des pleurs stériles, à de vaines lamentations, si j'ose d'abord pénétrer dans ce profond mystère, il me semble que c'est là que se fait cette merveilleuse alliance dont avait parlé le Prophète royal, quand il disait que *la justice et la miséricorde s'étaient*

*réunies*¹, et que, par un heureux accord, elles se trouvaient l'une et l'autre pleinement satisfaites. Du moment que l'homme, en violant le commandement de Dieu, s'était rendu pécheur, il y avait en cette justice et cette miséricorde une espèce de combat : l'une était armée contre nous, et se disposait, par notre perte éternelle, à venger les intérêts du Seigneur, et à réparer sa gloire : mais l'autre, sans oublier ni la gloire ni les intérêts du Dieu tout-puissant, sensible néanmoins à notre malheur, retenait le glaive suspendu sur nos têtes, et arrêtait le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier ? O secret inconnu à toute la prudence humaine ! O abîme de la sagesse et des conseils du Très-Haut ! Le voici ce grand moyen, ce moyen prévu de toute éternité et accompli dans la plénitude des temps, c'est que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, vrai Dieu et vrai homme lui-même, verse son sang, qu'il donne sa vie, qu'il meurt, et que, par sa mort, il est tout ensemble sacrifié à la justice du Dieu des vengeances et à la miséricorde du Dieu de paix. Ainsi en deux mots : 1^o Jésus-Christ mourant sur la croix, comme victime de la justice de Dieu ; 2^o Jésus-Christ mourant sur la croix, comme victime de la miséricorde de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

Et vraiment, je ne puis mieux finir le cours de ces exhortations que j'avais à vous faire, pendant ces saints jours, sur la Passion de Jésus-Christ, que par cette dernière, qui vous apprendra tout à la fois à craindre de plus en plus cette justice redoutable, et à mettre aussi de plus en plus toute votre confiance en cette miséricorde infinie. Puissiez-vous encore remporter de cette Conférence tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grâce, pour votre instruction et votre édification tout ensemble !

(1) *Misericordia et veritas obviaverunt sibi. Ps. 84. 11.*

I. JÉSUS-CHRIST, SUR LA CROIX, VICTIME DE LA
JUSTICE DE DIEU.

Oui, c'est depuis la naissance du monde, où l'homme rebelle et criminel osa se révolter contre l'ordre de son Créateur et de son Dieu, c'était, dis-je, depuis ce premier péché, que la justice du ciel attendait une victime capable de l'apaiser, et demandait un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée et outragée. Ce n'est pas que, dans le cours de tant de siècles écoulés depuis cette chute fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eussent offert à Dieu des hosties, et qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour l'honorer et reconnaître sa souveraine grandeur; mais ces hosties n'étaient ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux, et de tels sacrifices ne pouvaient être proportionnés à la dignité du Maître dont il s'agissait de réparer l'honneur et de venger les intérêts : il n'y avait donc qu'une personne divine, il n'y avait que le sang d'un Dieu qui pût laver et effacer pleinement l'offense faite à un Dieu. Or, voilà ce qui s'accomplit sur le Calvaire, et c'est là que cette justice, si rigoureuse et si inflexible dans la défense de ses droits, trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avait si longtemps exigée sans la recevoir, et qui lui était due à tant de titres.

En effet, quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? C'est un Homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal en tout à son Père, et *possédant, comme lui, toute la plénitude de la divinité*¹, comme nous l'apprend l'apôtre saint Paul. Dès le moment de son Incarnation, il avait déjà commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'était descendu sur la terre qu'en qualité de victime, et qu'il ne s'était revêtu d'un corps mortel, que pour en faire hommage au Créateur

(1) Quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter. *Coloss.*
2. 9.

de l'univers et que pour le lui offrir en holocauste. C'est encore saint Paul qui nous l'apprend : *Mon Père, s'écriait-il en entrant dans le monde, selon ce grand Apôtre inspiré de Dieu, vous n'avez point voulu d'hostie ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps; alors j'ai dit : Me voici*¹. Dans le temple de Jérusalem, il avait continué et comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solennellement entre les mains du saint vieillard Siméon et présenté à son Père par les mains de Marie : « Mais cette offrande, dit saint Bernard, n'était encore que le sacrifice du matin, et nous voici présentement au sacrifice du soir ; » à ce sacrifice où la victime doit être consumée tout entière ; à ce sacrifice où tendaient, depuis trente-trois ans, toutes les vues, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes ; à ce sacrifice par lequel toute la gloire du Seigneur devait être réparée, et tous les droits de sa justice rétablis.

Mais, que dis-je ? et quelle dette le soumettait à cette inexorable justice, cet Agneau de Dieu, cet Agneau sans tache ? de quelle offense pouvait-il être coupable, et qu'avait-il fait qui lui attirât la colère d'en haut, et qui fit tomber sur lui les vengeances du ciel, en l'exposant à un tel opprobre et à une telle mort ? Ah ! mes Sœurs, c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer, et c'est sur ce fondement qu'est établie toute la religion. Oui, vous savez que, de lui-même et de sa nature, ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence ; que, dans le céleste séjour et dans les splendeurs éternelles, il reçoit les adorations de tous les Esprits bienheureux, et qu'il en fait toute la félicité ; que même, dans cette terre d'exil où il a paru, dans cette vallée de larmes où il a conversé avec les hommes², il ne connut

(1) Ideò ingrediens mundum, dicit : Hostiam et oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi. Holocaustomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio. *Hebr. 10. — 5. 6. 7.*

(2) In terris visus est, et cum hominibus conversatus est. *Bar. 5. 58.*

jamais le mal que pour le combattre et le détruire ; enfin, que c'est à lui que fut rendu, plus d'une fois, cet éclatant témoignage qui retentit sur les bords du Jourdain, et qui se fit entendre sur la montagne du Thabor : *Voilà mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances*¹ : oui, encore une fois, vous en êtes instruites, et ce sont autant d'articles de votre croyance ; mais, ce que vous enseignent aussi la même foi que vous professez, c'est que, pour l'expiation du péché, ce Sauveur, si saint en lui-même, a pris toutefois la forme du pécheur ; c'est que, n'ayant jamais commis de péché et étant incapable d'en jamais commettre, néanmoins *il a voulu porter sur son corps tous nos vécés*², dit l'apôtre saint Pierre ; que son Père, ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe, *l'a chargé de toutes nos iniquités, et qu'il en a été tout couvert*³, tellement que nous pourrions le comparer à cette nuée qui conduisait les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, était de l'autre toute ténébreuse⁴. Or, c'est justement sous cet aspect si difforme et si affreux que le ciel le considère aujourd'hui, et c'est sous cette lèpre du péché que la justice de Dieu l'envisage comme un objet digne de toutes ses vengeances : voilà pourquoi elle s'arme contre lui ; pourquoi elle le poursuit le glaive à la main ; pourquoi elle prononce l'arrêt de sa mort.

Comment donc, afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle et plus propre à vous toucher et à faire impression sur vous, comment paraît-il au Calvaire ? Représentez-vous cette malheureuse victime dont parle l'apôtre saint Paul dans l'*Épître aux Hébreux*, sur laquelle on mettait toutes les iniquités du peuple pour les expier,

(1) Et ecce vox de cœlis dicens: Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui. *Matth. 5. 17. — Ib. 17. 5.*

(2) Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum, ut peccatis mortui, justitiæ vivamus. *1. Petr. 2. 24.*

(3) Et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. *Is. 55. 6.*

(4) Erat nubes tenebrosa, et illuminans noctem. *Exod. 14. 20.*

et qu'on jetait hors du camp pour la brûler¹ : ainsi Dieu l'avait ordonné dans l'ancienne Loi². Et qu'était-ce là, dit le même Apôtre, qu'une image sensible de ce qui devait s'accomplir dans la personne de Jésus-Christ, que l'on conduit hors de la ville³, et que l'on fait monter au Calvaire? C'est là le dernier théâtre où il va paraître, et c'est là que la justice divine à laquelle il s'est rendu responsable, l'attend : c'est là qu'elle vient disposer de son supplice et l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choisis pour ses ministres.

Souffrez, en effet, que je vous fasse part d'une pensée qui me touche singulièrement, et qui doit vous remplir, comme moi, d'une horreur toute religieuse. Quand Dieu chassa le premier homme du Paradis terrestre où il avait péché, il plaça à la porte de ce jardin de délices un Ange armé d'une épée flamboyante, et en ferma pour jamais l'entrée à ce père prévaricateur du genre humain et à toute sa malheureuse postérité⁴ ; quand il frappa l'armée entière de Sennachérib, roi d'Assyrie, et que, pour le salut de son peuple, il fit éclater contre ce prince orgueilleux toute sa puissance, en faisant mourir dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes, ce fut encore par le ministère de l'Ange exterminateur⁵ ; mais, quand pour le salut du monde entier, il est question de consommer le sacrifice de ce divin Médiateur sur qui sont tombés tous les péchés des hommes, et qui doit les effacer de son sang, je m'imagine que la suprême et souveraine justice descend

(1) Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in sancta per pontificem, horum corpora cremantur extrâ castra. *Hebr.* 15. 11.

(2) Asportabunt forâs castra, et comburent igni. *Levit.* 16. 27.

(3) Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extrâ portam passus est. *Hebr.* 13. 12.

(4) Ejecitque Adam et collocavit ante Paradisum voluptatis Cherubim, et flammeum gladium atque versatilem ad custodiendam viam ligni vitæ. *Genes.* 3. 24.

(5) Factumque est igitur in nocte illâ, venit Angelus Domini, et percussit in castris Assyriorum centum octoginta quinque millia. *4. Reg.* 19. 35.

elle-même, et que, sans se montrer ostensiblement, elle préside néanmoins à tout ce qui se passe dans cette sanglante et cruelle exécution ; il me semble entendre le Père éternel s'écrier : « *Qui frapperai-je*¹, et sur qui s'appesantira mon bras ? On me doit une victime ; depuis quatre mille ans, je l'attends sur cette montagne ; quelle sera-t-elle ? Frapperai-je sur les hommes ? Mais, tout remplis d'iniquités, ils sont un objet trop méprisable pour ma vengeance ; quand ils seraient tous immolés à ma justice, ils ne répareraient pas ma gloire outragée. Quelle sera donc ma victime et sur qui tomberont mes coups ? Ils tomberont sur un égal ; je frapperai sur un Homme-Dieu, et par-là je frapperai en Dieu. » Il frappe, en effet.

Aussi, n'allez pas croire que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ou la cruauté des soldats ; c'est la justice de Dieu. Oui, c'est cette terrible justice qui veut que ce Dieu-Homme soit encore une fois dépouillé de ses habits et qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : et cela, afin que, par ce dépouillement total et cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où engage tous les jours les hommes une envie démesurée d'avoir, un attachement excessif aux biens de la terre ; c'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, et qu'en l'y étendant, on disloque tous ses membres ; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de gros clous, qu'on lui en perce les pieds et les mains, et qu'on les y enfonce avec violence : et cela, afin que, dans sa chair, il expie tous les dérèglements de la nôtre ; c'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux ; que, sans résister un moment ni prononcer une seule parole, livré à leur pouvoir et soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, trainer, tourmenter, selon qu'il leur plaît : et cela, afin que, par une telle soumission, il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parents qui nous a tous perdus, et que ce soit

(1) *Super quo percutiam? Is. 4. 5.*

encore le châtement de tant de transgressions de la loi du Seigneur qui nous sont particulières et personnelles, de tant de résistances à son adorable volonté, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, de murmures et de plaintes dans les peines, les contradictions et les différentes croix qui nous arrivent ; c'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs et crucifié avec eux ; que, dans cet état, on l'élève, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jérusalem, et que le ciel et la terre soient témoins de sa honte : et cela, afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflures de notre cœur, de toutes ses complaisances et de ses vanités, de tout son orgueil et de son amour-propre.

N'est-ce donc pas assez, ô justice de mon Dieu, et n'êtes-vous pas enfin satisfaite ? sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui déjà ne soit toute couverte de plaies ? Voyez et considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ces mains et ces pieds percés, changés en des sources de sang, tout ce corps meurtri, déchiré, ensanglanté, qui ne forme plus qu'une seule plaie, tant sont nombreuses les cruelles blessures qu'il a reçues ; quels nouveaux opprobres a-t-il encore à essayer ? Le voilà comme abimé et anéanti dans la confusion : *Il en est rassasié*¹, selon l'expression de votre Prophète, et, si j'ose le dire, il en est comme enivré ! Il n'importe, cette implacable justice a néanmoins *le bras toujours levé*², sans cesse prêt à frapper, et ne le retirera point que sa victime n'ait expiré sous ses coups, et qu'elle n'ait été entièrement détruite.

C'est donc cette justice, suivez-moi, oui, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de cet Homme-Dieu souffrant, et que, bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances ; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-

(1) Saturabitur opprobriis. *Thren.* 5. 50.

(2) Sed adhuc manus ejus extenta. *Is.* 5. 25.

même, après avoir sauvé les autres¹; qu'on le traite de profanateur et de destructeur du temple²; qu'on blasphème son saint nom³, et qu'on profère contre lui mille anathèmes et mille imprécations; et cela, parce que c'est à lui d'acquiescer par-là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes et piquantes, tant de paroles outrageantes, impies et scandaleuses, tant de propos licencieux et dissolus que met, dans la bouche de la plupart des hommes, et contre le prochain et contre Dieu même, ou la médisance, ou l'animosité, ou la colère, ou le libertinage, ou l'irrégion; c'est elle qui veut que, dans la soif qui le presse, que lui cause l'extrémité de sa faiblesse et le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente que du fiel et du vinaigre⁴: et cela, parce que c'est dans l'aigreur et l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'exprimer de la sorte, les grossières débauches et les intempérances de tant de mondains, leur avidité insatiable, leur délicatesse infinie à flatter leur goût et à contenter leurs appétits sensuels; c'est elle qui veut que, dans un accablement si général, toute ressource lui manque, même de la part de son Père, qu'il en soit comme abandonné⁵, qu'il n'en reçoive aucun secours, aucun appui sensible; que, plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin des Oliviers, où le ciel, au moins, parut s'intéresser en sa faveur, et prit soin, par le ministère d'un Ange, de le fortifier, il soit désormais destitué de tout soutien, c'est-à-dire que son humanité soit délaissée de la divinité, et que, livrée à elle-même, elle tombe dans la plus profonde et la plus mortelle désolation: et cela, parce qu'il ne peut mieux

(1) *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. Matth. 27. 42*

(2) *Vah! qui destruis templum Dei, et in tribus diebus illud reædificas... Marc. 15. 29.*

(3) *Christus rex Israël descendat nunc de cruce. Marc. 15. 32.*

(4) *Dederunt in escam meam fel, et in siti meâ potaverunt me aceto. Ps. 68. 26.*

(5) *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? Matth. 27. 46.*

satisfaire que par ce délaissement pour toutes les fausses joies du monde dont ses partisans sont si enchantés, pour toutes les vaines consolations qu'ils cherchent dans les créatures, pour la confiance trompeuse qu'ils y mettent, pour l'indigne préférence qu'ils leur donnent sur le Créateur, et pour le prodigieux oubli de Dieu où ils vivent. Que puis-je encore ajouter? c'est elle qui, sans se relâcher jusqu'au dernier souffle de vie qui reste à Jésus-Christ, veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix, et qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel, il achève de rendre l'âme¹, et mette le sceau à l'œuvre de la rédemption du genre humain : et cela, parce que c'est par cette mort temporelle d'un Homme-Dieu, que tous les hommes doivent être délivrés d'une mort éternelle.

Quelle terreur et quelle consternation ! La seule frayeur de ce lugubre spectacle et d'un tel acte de justice sur une personne divine ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature et la déconcerter ? Aussi, la terre en trembla, le voile du temple se déchira, le soleil s'éclipsa, les pierres se fendirent, et les tombeaux furent ouverts². Or, si cet effroi a pu se communiquer aux êtres même inanimés et agir sur eux, comment doit-il se faire sentir en nous, et quels effets doit-il produire dans nos cœurs ? Car, quoique le plus essentiel et le premier de tous les motifs qui doivent nous attacher à Dieu et à la pratique de nos obligations, soit la reconnaissance et l'amour, toutefois une crainte chrétienne, de la justice de Dieu, de ses vengeances et de ses redoutables châtimens, n'a rien que de louable, que de saint et de salutaire. Jésus-Christ lui-même, dans son Evangile, en a fait la matière de ses plus fortes instructions, et il y a employé les expressions les plus saisissantes, les menaces

(1) Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit. *Marc. 15. 57.*

(2) Et ecce velum templi scissum est in duas partes..., et terra mota est, et obscuratus est sol, et petræ scissæ sunt, et monumenta aperta sunt. *Matth. 27. — 51. 52.*

les plus effrayantes. Ce n'était pas seulement aux peuples qu'il les faisait entendre, ou aux pécheurs engagés dans le monde, mais à ses disciples et à ses Apôtres, parce que cette crainte des jugements du Seigneur convient à tous les états du christianisme et à tous les degrés de perfection.

Je ne peux donc rien faire de plus important pour votre salut, que de la réveiller dans vos âmes, et de vous apprendre à tirer de la croix du Sauveur et de sa mort que nous méditons et que nous pleurons, une des conséquences les plus naturelles et les plus solides, quoique la moins ordinaire et la moins connue, savoir que *c'est une chose souverainement à craindre et terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant*¹, ainsi que l'enseigne l'apôtre saint Paul. Je dis conséquence *la moins ordinaire et la moins connue*. En effet, nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Homme-Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous, et nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion, que de nous confier en Dieu et dans l'efficacité de ses mérites : confiance trop bien fondée pour que j'entreprenne de l'affaiblir, et espérance que je suis bien éloigné de condamner, puisque je prétends, au contraire, vous l'inspirer dans la seconde partie de cette Conférence, et vous y affermir de plus en plus. Mais ce que je voudrais d'abord vous faire bien comprendre, et ce qui demande toute l'attention de votre esprit, c'est que ce mystère de grâce est en même temps un mystère de justice et de la justice la plus formidable; c'est que, s'il a de quoi nous encourager et nous rassurer, il n'en a pas moins de quoi nous intimider et nous effrayer. Comment cela? Faites-en avec moi la réflexion et entrez dans ma pensée.

Quand le prince des Apôtres, saint Pierre, écrivant aux premiers fidèles de l'Eglise naissante, voulait leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retint dans le devoir, ou qui les engageât à s'y remettre promptement, si le péché

(1) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Hebr. 10. 31.*

les en avait écartés, il leur proposait l'exemple des anges rebelles et leur condamnation : « Craignez, mes Frères, leur disait-il, et n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire; on ne s'attaque point à lui impunément, et l'on n'échappe ni au bras de sa justice ni à ses coups; *s'il n'a pas pardonné à ses Anges*, ces esprits qu'il avait créés dans le ciel et enrichis des dons les plus excellents, *mais si, dès qu'ils se sont révoltés, et dès le premier péché qu'ils ont commis, il les a liés avec des chaînes de fer; s'il les a chassés de son royaume et précipités dans l'abîme pour y être éternellement tourmentés*, que devez-vous donc attendre de sa colère, si vous l'irritez contre vous? *Et puisque des Anges, bien supérieurs aux hommes en force et en puissance, ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement porté contre eux et qui les a rendus autant de sujets d'exécration*¹, que deviendrez-vous, fragiles créatures, qui n'êtes devant lui que de faibles roseaux qu'il peut renverser et briser du moindre souffle? » Tel était le raisonnement de ce saint Apôtre; mais, sans oublier, en aucune sorte, le respect que je dois à une si grande autorité, je ne fais point difficulté de dire que nous avons dans la mort de notre divin Sauveur une preuve plus touchante encore et un exemple plus convaincant de la sévérité de la justice divine. En effet, ce ne sont plus des Anges que Dieu, comme souverain Juge, n'a pas épargnés, mais c'est *son propre Fils*² : d'où nous devons reconnaître toute la puissance, toute la sainteté, toute la sévérité, toute la droiture et l'inflexible équité de cet adorable justice. Remarquez, je vous prie, tous ces traits; il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu

(1) Si enim Deus Angelis peccantibus non pepercit, sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari... Ubi Angeli fortitudine et virtute cum sint majores, non portant adversum se execrabile judicium. 2. Petr. 2. — 4. 11.

(2) Qui etiam proprio Filio suo non pepercit. Rom. 8. 32.

que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable et sensible à l'intérêt de notre salut.

Je dis *toute la puissance* de cette justice de Dieu, puisqu'elle a étendu son pouvoir sur un Homme-Dieu. Après cela, qui pourra lui faire violence et l'arrêter? comment une âme qui, étant dans le péché, a le malheur de tomber entre ses mains, pourra-t-elle s'en arracher? comment sera-t-elle en état de prendre contre cette justice sa défense, et de se soustraire à ses coups?

Je dis *toute la sainteté* de cette justice de Dieu, puisqu'elle n'a pu voir le péché sans le poursuivre, même dans un Homme-Dieu. Ce n'étaient dans cet Homme-Dieu que les péchés d'autrui, péchés dont il avait contracté la dette sans être coupable de l'offense : n'importe, il faut qu'il en porte la peine. Mais, s'il en est ainsi, comment poursuivra-t-elle une âme qui en est l'auteur, et à quelle sentence cette âme doit-elle être réservée, si elle paraît au tribunal du souverain Juge, sans en avoir fait pénitence?

Je dis *toute la sévérité* de cette justice de Dieu, puisqu'il a fallu, pour l'apaiser, le sang et la mort d'un Homme-Dieu. Quand nous la voyons décharger sur le Juste par excellence ses plus rudes fléaux, que prépare-t-elle à une âme coupable, et celle-ci peut-elle se promettre d'être ménagée, si elle n'apporte au jour du jugement au moins une innocence entièrement recouverte dans le sacrement de Pénitence.

Je dis *toute la droiture* de cette justice de Dieu, et son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même égard à la dignité d'un Homme-Dieu. En vain une âme qui l'a offensée, quelle qu'elle soit, séculière ou régulière, vivant dans le monde ou renfermée dans un cloître, comptera-t-elle de la fléchir sans une satisfaction convenable, et espérera-t-elle qu'elle se relâche jamais sur cela de ses droits.

Mais, que fais-je, ô mes Sœurs? Est-ce que je prétends diminuer votre confiance en la croix de Jésus-Christ et en sa grâce? Oh! à Dieu ne plaise! Seulement je veux que ce

soit une confiance solide, soutenue de vos œuvres et de votre correspondance aux satisfactions de ce divin Rédempteur ; car il n'y en a pas d'autre que celle-là qui puisse sauver une âme, ni sur laquelle elle ait quelque fond à faire. Aussi, est-ce pour vous l'inspirer que je vais vous proposer Jésus-Christ crucifié, comme victime, non plus de la justice, mais de la miséricorde de Dieu.

II. JÉSUS-CHRIST, SUR LA CROIX, VICTIME DE LA MISÉRICORDE DE DIEU.

C'est le caractère des œuvres de Dieu et de tous les desseins qu'il forme sur nous, *d'être toujours accompagnés de sa miséricorde*¹, dit le Roi-Prophète, tellement que, selon la remarque du prophète Habacuc, *il n'oublie point cette miséricorde jusque dans sa plus grande colère*², ni dans les plus sévères châtimens de sa justice. Il n'y a que l'enfer d'où cette bonté divine se tienne éloignée, et où elle ne fasse pas couler ses grâces, parce qu'elle n'y trouverait point de sujets en état de les recevoir et d'en profiter ; mais, partout ailleurs, il lui est si naturel de se communiquer, que, dans tous les ouvrages du Seigneur, elle a toujours la meilleure part, et qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice que de miséricorde, et que, selon la doctrine de l'apôtre saint Jacques, *la miséricorde s'élève toujours au-dessus de la justice*³. Or, si jamais elle a paru cette miséricorde souveraine et sans bornes, et si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident et incontestable que c'est dans ce mystère de Jésus-Christ crucifié et mort pour la rédemption du monde : je vais vous

(1) *Universæ viæ Domini misericordia. Ps. 24. 10.*

(2) *Cùm iratus fueris, misericordiæ recordaberis. Hab. 5. 2.*

(3) *Superexaltat autem misericordia judicium. Jacob. 2. 15.*

en découvrir, autant qu'il me sera possible, l'ineffable et admirable conduite.

Dieu était pleinement le maître de laisser l'homme dans l'abîme où il s'était précipité avec toute sa postérité; il pouvait le livrer à son propre malheur, et par-là s'épargner toutes les douleurs et toutes les ignominies de la croix. Oui, il le pouvait selon toutes les lois de sa justice; mais sa miséricorde n'a pu le voir sans s'y opposer; toutes ses entrailles en ont été émues, *ces entrailles de charité et de compassion*¹, dont parle le saint vieillard Zacharie dans ce beau cantique qu'il fit entendre à la naissance de son fils, saint Jean-Baptiste; il en a suivi tous les mouvements, et il n'a pu, si je l'ose dire, résister à des sentiments si tendres et si affectueux. Ainsi, de deux partis qu'il avait à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui-même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel et aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de sa vie, au prix de son sang, que de consentir à notre perte éternelle. Or, de là même n'ai-je pas droit de conclure qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix comme une victime de miséricorde? Solide théologie que l'apôtre saint Paul nous a si bien exprimée en deux courtes paroles dont il était vivement touché, et qui, dans leur simplicité et leur brièveté, sont pleines d'onction et de consolation : « *Il m'a aimé, s'écriait ce Docteur des nations dans un saint transport, oui, il m'a aimé, ce Dieu essentiellement et souverainement miséricordieux, et parce qu'il m'a aimé, il s'est livré tout entier pour moi*². » Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, et à la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre, comme si l'une était indépendante de l'autre; mais il les unit ensemble comme la cause et l'effet : *Il m'a aimé, voilà la cause et le*

(1) Per viscera misericordiæ Dei nostri. *Luc. 1. 78.*

(2) Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. *Galat. 2. 20.*

principe; *il s'est livré pour moi*, voilà l'effet et la suite; de sorte que c'est avant tout et par-dessus tout, son amour qui lui a fait accepter et boire le calice amer de sa Passion.

Aussi demandez au même saint Paul ce que faisait Jésus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avaient conduit, et où ils accomplissaient contre lui, avec tant de barbarie, les ordres qu'ils avaient reçus, voici sa réponse; elle est admirable, et les expressions dont il se sert sont bien dignes de l'esprit de Dieu dont ce saint Apôtre était inspiré. Ecoutez-le: « On l'attachait à la croix, dit-il, ce Médiateur entre Dieu et les hommes, on l'y clouait, et lui, d'une main invisible et par un excès de miséricorde, *il y attachait l'acte qui avait été écrit contre nous, l'arrêt qui nous condamnait comme pécheurs; il l'effaçait de son sang et il l'annulait*¹. On lui donnait la mort, et lui, en mourant, *il nous rendait la vie par la rémission et l'abolition de tous nos péchés*². Il succombait sous la violence des coups qu'il avait reçus et la rigueur des tourments qu'il avait endurés; mais, dans cette défaillance même où la nature ne pouvait se soutenir, et où elle était obligée de céder, *plus fort néanmoins que toutes les principautés et toutes les puissances infernales, il défendait contre elles notre cause, il les combattait, il leur arrachait les dépouilles que ces esprits de ténèbres avaient enlevées et dont ils se glorifiaient, il les confondait à la vue de tout l'univers, il les désarmait et il en triomphait*³, content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire qui lui coûtait si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut. »

De là nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséri-

(1) Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, quod erat contrarium nobis, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. *Coloss. 2. 14.*

(2) Et vos, cum mortui essetis in delictis..., convivificavit cum illo, donans vobis omnia delicta. *Coloss. 2. 13.*

(3) Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. *Coloss. 2. 15.*

corde qu'il fait paraître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit; il semble ne plus respirer que la miséricorde: 1° il prie, et c'est une prière de miséricorde; 2° il promet, et c'est une promesse de miséricorde; 3° il donne, et c'est un don de miséricorde; 4° il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est, après tout, que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde. Reprenons et appliquez-vous.

1° IL PRIE, ET C'EST UNE PRIÈRE DE MISÉRICORDE:

Oui, en effet, et de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes et ses propres persécuteurs; il prie pour les prêtres et les docteurs de la Synagogue qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore, s'ils reconnaissaient leur crime et s'ils en marquaient quelque repentir; mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se moquant et en le raillant, qui se le montrent les uns aux autres, comme leur jouet et un objet de mépris, qui, par mille impiétés et les paroles les plus piquantes, l'attaquent dans sa puissance¹, dans sa sainteté², dans sa royauté³, dans sa divinité⁴. C'est au milieu de ce bruit confus et de cette multitude animée, que tout à coup il rompt le silence qu'il avait jusque-là

(1) *Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere. Matth. 27. 42.*

(2) *Vah! qui destruis templum Dei, et in triduo illud reædificas, salva temetipsum. Matth. 27. 40.*

(3) *Si rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei. Matth. 27. 42.*

(4) *Confidit in Deo: liberet nunc, si vult, eum; dixit enim: Quia Filius Dei sum. Matth. 27. 45.*

gardé, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel, et que va-t-il lui demander? N'est-ce pas pour en faire descendre la foudre? ce serait la juste vengeance de tant d'inhumanités et d'attentats. Mais ne craignez point, Juifs sacrilèges et parricides, c'est la miséricorde qui le fait parler; il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dictée l'amour le plus généreux et le plus désintéressé : *Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*¹.

Pesons attentivement chacun de ces paroles. Il ne dit pas : « Mon Dieu, » mais il dit : *Mon Père*, parce que ce nom de père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine. Il ne dit pas en détail : « Pardonnez à celui-ci ou à celui-là moins coupable que les autres, et qui a eu moins de part à cette conjuration formée contre moi; » mais en général et sans distinction, il dit : *Pardonnez-leur*, ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous; même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui *remplit toute la terre*², est universelle; pas un seul pour qui ses mains et ses pieds ne soient percés; pas un seul pour qui son cœur ne soit ouvert par une large blessure; pas un seul dont il ne soit l'avocat, et dont il ne se déclare l'intercesseur et le Sauveur. Il ne s'en tient pas à une simple prière; mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier, et, tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse : Oui, *mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*; ce sont des aveugles qui ne connaissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent envers moi.

(1) Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt. Luc. 23. 34.

(2) Misericordiâ Domini plena est terra. Ps. 52. 5.

2° IL PROMET, ET C'EST UNE PROMESSE DE MISÉRICORDE.

En effet, admirons le pouvoir et la vertu de sa prière : rien de plus efficace, et le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'est un scélérat, peut-être encore pire que Barrabas, puisqu'on ne l'avait pas même proposé à la fête solennelle pour obtenir sa délivrance ; c'était un blasphémateur et un furieux, qui d'abord s'était tourné lui-même contre Jésus-Christ, puisque, selon l'Evangile de saint Matthieu¹ et celui de saint Marc², les voleurs qui furent crucifiés avec lui, l'outrageaient de paroles et le chargeaient d'injures ; mais, au bout de quelques moments et par une secrète merveille de la grâce, voilà ce blasphémateur, ce voleur changé en un humble pénitent qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés et se reconnaît digne de la mort, qui publie l'innocence que ce juste contre lequel il s'était élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets et lui demande une place dans son royaume ; enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assurance si douce et si consolante : *En vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis*³.

3° IL DONNE, ET C'EST UN DON DE MISÉRICORDE.

En effet, dans cette extrémité, voulez-vous savoir quel est, si je puis m'exprimer ainsi, son testament de mort ? Sont-ce des héritages temporels ? Hélas ! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui, durant tout le cours de sa vie mortelle, n'eut pas même où se retirer ? C'est lui-même qui nous l'apprend par ces paroles si touchantes : *Les renards, disait-il, ont leurs tanières et les oiseaux*

(1) Idipsum autem et latrones improperabant ei. *Matth.* 27. 44.

(2) Qui cum eo crucifixi erant, convitiabantur ei. *Marc.* 15. 32.

(3) Amen dico tibi : Hodie mecum eris in Paradiso. *Luc.* 23. 43.

*du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête*¹. Mais qu'est-ce donc qu'il va laisser en héritage? Ah! mes Sœurs, du haut de sa croix, il baisse la vue, et qu'aperçoit-il devant ses yeux? Marie, sa mère, et Jean, son disciple : voilà son trésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter et se réveiller. Dans l'état d'accablement où il se trouve, accablement que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de son extrême douleur, qu'il ne pense à l'un et à l'autre ; il ne veut pas les quitter sans leur donner une dernière preuve ni leur laisser un gage authentique de son amour : *Femme*, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, *voilà votre fils* : *Mon fils*, dit-il à saint Jean, lui présentant sa sainte mère, *voici votre mère*². Il sait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidèle de ses disciples, et qu'il ne peut mieux disposer de l'autre qu'en le remettant entre les mains de la plus tendre de toutes les mères. Que dis-je? Dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux : ce n'est précisément ni sa mère, ni son disciple, que ce Dieu des miséricordes envisage, ses vues s'étendent bien plus loin, et ses faveurs n'ont point de bornes ; il veut que Marie, dans la personne de saint Jean, le disciple bien-aimé, adopte généralement tous les hommes pour ses enfants, qu'elle soit la mère, la protectrice, la médiatrice, et il veut que tous les hommes, en l'acceptant pour mère ; comme saint Jean, en l'honorant, en mettant en sa protection une pleine confiance, trouvent en elle une source abondante et inépuisable de toutes les grâces du salut, un asile sans cesse ouvert, et des secours toujours assurés et présents.

(1) *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos ; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. Luc. 9. 58.*

(2) *Mulier, ecce filius tuus. — Ecce mater tua. Joan. 19. — 26. 27.*

4º IL TÉMOIGNE SA SOIF, ET CETTE SOIF EST L'IMAGE D'UNE AUTRE SOIF
QUI EST LE SENTIMENT DE SA MISÉRICORDE.

Quand autrefois, après une pénible marche et depuis un long espace de temps, ses Apôtres, qui l'accompagnaient, voyant qu'il n'avait encore pris aucune nourriture et qu'il devait ressentir la faim, l'invitèrent à se reposer et à manger : *Ah! il y a bien une autre nourriture*, leur répondit-il, *que cette nourriture matérielle dont j'ai besoin et dont je me nourris; l'aliment que je désire et que je cherche avant tout, c'est de faire en toutes choses la volonté de mon Père qui m'a envoyé, et de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu sur la terre, toute la perfection qu'il demande*¹. Telle était alors sa faim, et telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de sa douloureuse Passion n'ont pu éteindre; cette soif, c'est le zèle du salut des âmes, de ces âmes que l'enfer tenait captives, et qu'il est venu racheter; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef d'œuvre de sa miséricorde, en consommant le sacrifice de sa vie; plus l'heure de ce sacrifice approche, plus le feu croît, ce feu sacré dont est dévorée cette divine hostie, ce qui fait que Jésus laisse échapper de sa bouche sacrée ce mot si touchant : *J'ai soif*². Malgré tout l'opprobre et tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre, parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même, qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui avait été prescrit, et qu'il a rempli toute sa mission : aussi, voilà pourquoi il s'écrie avec une pleine confiance que *tout est consommé*³. Il ne

(1) Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis.... Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. *Jean. 4.* — 52. 54.

(2) Ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio. *Jean. 19. 28.*

(3) Dixit Jesus : Consummatum est. *Jean. 19. 30.*

lui reste plus qu'à rendre son âme à Dieu pour recevoir la récompense de tant de travaux, c'est ce qu'il fait en disant : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*¹. Il ne lui faut pour cela qu'un soupir, et ce dernier soupir, en terminant sa carrière qu'il a si courageusement et si glorieusement parcourue, couronne ses combats, et dans le sein de la mort même, commence son triomphe².

Sur cela, mes Sœurs, qu'ai-je à vous dire, et quels sentiments doit vous inspirer cette mort d'un Dieu? Viens-je encore vous le représenter comme un objet de terreur? Il est vrai, toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténèbres, et ce fut un deuil universel; mais, après avoir payé d'abord à cet Homme-Dieu mort pour nous, le juste tribut de notre reconnaissance et de nos larmes, il nous permet, jusque dans ce triste mystère, de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste, dans le mystère de sa bienheureuse Nativité, et de nous écrier comme ces saints Anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes sur la terre*³. Et en effet, c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; c'est là que, du sang du Médiateur, notre réconciliation est signée avec notre paix : paix glorieuse au Seigneur, puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvait exiger sa grandeur violée, et que la réparation même est au-dessus de l'offense; paix générale et commune à tous les hommes, puisque c'est la paix de tout le genre humain, et que, sans distinction ni de juste, ni de pécheur, ni de juif, ni de gentil, ni de fidèle, ni d'idolâtre, il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris; paix salutaire, où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu; où d'esclave qu'il était de l'enfer et du péché,

(1) Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. *Luc. 23. 46.*

(2) Et hæc dicens, expiravit. *Luc. 23. 46.*

(3) Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc. 2. 14.*

il devient enfant de Dieu et héritier du royaume de Dieu ; où toutes les grâces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais, puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé, est infinie, et que cette rédemption divine, ainsi que l'avait prédit le Roi-Prophète, *n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante*¹.

Qu'est-ce donc proprement que la croix de Jésus-Christ ? C'est le siège de la grâce et le trône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire, que celle de l'apôtre saint Paul, par où je termine ? *Ainsi, mes Frères*, disait-il aux premiers fidèles, *ayant un aussi grand Pontife que le Seigneur Jésus, Fils de Dieu, qui s'est immolé pour nous, et qui, dans ce sacrifice, a voulu être tout ensemble et le prêtre et la victime, demeurons fermes dans la foi dont nous faisons profession*²; comme s'il disait : Attachons-nous à cet article capital de notre foi, et, sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse et rappelons-nous-en le souvenir pour nous instruire, pour nous exciter, et surtout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejetés ; et en voici la raison sensible et naturelle, selon le même Apôtre : *C'est que nous n'avons pas, ajoute-t-il, un Pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connaître, ou qui ne les connaisse qu'en spéculation, et qui par-là soit moins en état d'en être touché ; n'a-t-il pas passé par toutes les épreuves. et excepté le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous*³ ?

(1) Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio. Ps. 129. 7.

(2) Habentes ergo pontificem magnum qui penetravit cœlos, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem. Hebr. 4. 14.

(3) Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris; tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Hebr. 4. 15.

Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, et mourir sous la figure du pécheur : *Allons donc*, et c'est la conclusion que tire ce grand Apôtre, *allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y obtenir miséricorde et d'y trouver le secours de cette grâce dans nos besoins*¹; c'est-à-dire, allons à la croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrais renouveler, ou, du moins, augmenter encore parmi vous, s'il était possible, la dévotion au crucifix : c'est là que vous trouverez toutes sortes de grâces, puisque le Sauveur des hommes les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort y paraît avec les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous, et, dans la plaie de son côté sacré, il veut, comme dans un asile certain, nous recueillir tous tant que nous sommes. Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire ; car, malheur à moi, si, par une doctrine insoutenable et contre tous les témoignages des divines Ecritures, je donnais dans une erreur qui a été enseignée, dans le dernier siècle, par les partisans du Jansénisme, et si j'entreprenais de prescrire des bornes à la miséricorde et aux mérites de Jésus-Christ !

Une âme serait-elle dans un état de disgrâce avec Dieu, séparée actuellement de lui par le péché, c'est au pied du crucifix qu'elle recevra des grâces de pénitence et de conversion qui lui ouvriront les yeux pour voir le malheur de son état, la grièveté de ses offenses, et qui lui amolliront le cœur pour les détester et les pleurer ; quelque éloignée qu'on la supposât du salut, elle ne pourrait l'être plus que les Juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ. Or, combien néanmoins de ces Juifs si endurcis et de ces bourreaux

(1) *Adeamus ergò cum fiduciâ ad thronum gratiæ. ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. Hebr. 4. 16.*

si barbares conçurent, auprès de la croix, des sentiments de repentir, et ne se retirèrent qu'en se frappant la poitrine!

Une âme, au contraire, est-elle dans l'heureux état de la justice chrétienne, fidèle à la loi de Dieu, et par-là même amie de Dieu, c'est au pied du crucifix qu'elle recevra des grâces de persévérance et de sanctification qui l'affermiront dans la pratique de ses devoirs, et qui l'élèveront aux plus sublimes vertus. Les Saints nourrissaient là leur piété, y allumaient leur ferveur, y amortissaient le feu de leurs passions, y puisaient des forces contre les attaques de leurs ennemis invisibles et contre toutes leurs tentations.

Une âme est elle dans l'affliction; les peines soit extérieures, soit intérieures, lui rendent-elles la vie amère, et la plongent-elles dans la tristesse et l'accablement, c'est au pied du crucifix qu'elle recevra des grâces de soutien et de consolation, qui la relèveront, qui la rétabliront dans la tranquillité et la paix, qui lui adouciront les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants. Elle sera même étonnée d'un changement quelquefois si prompt et si subit. Elle avait apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé, un cœur serré, un cœur flétri et désolé; mais, en un seul moment, tout s'est calmé, tout s'est éclairci; ce cœur, en la présence de son Dieu crucifié, est revenu à lui-même, il s'est reproché sa faiblesse, il a repris une vigueur nouvelle, et il s'est rétabli dans un repos inaltérable.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que les sentiments qui doivent s'élever dans vos cœurs, à la suite de cette Conférence, sont : 1. Des sentiments de reconnaissance à la vue des grands bienfaits de la miséricorde divine sur le Calvaire; 2. Des sentiments de crainte à la vue des terribles effets de la justice divine sur ce même Calvaire; mais, en même temps, des sentiments d'horreur, de haine et de vengeance

contre le péché, qui a été la cause de cette longue et douloureuse Passion dont je vous ai fait le récit si touchant et si lamentable, durant le cours de cette sainte quarantaine.

Il est rapporté dans l'histoire, qu'un gentilhomme espagnol ayant été lâchement assassiné par un traître qui, alliant l'hypocrisie à la cruauté, avait feint jusque-là d'être son ami, sa veuve qui l'aimait passionnément, garda avec le plus grand soin, parmi ses plus riches joyaux, dans un coffre fermé à double clef, la robe ensanglantée de son époux qui avait péri d'une mort si tragique. Elle avait eu de lui trois enfants, alors encore en bas âge, et, quand ils furent devenus grands, elle les menait de temps en temps auprès de ce coffre; puis, étalant à leurs yeux cette robe de leur père, toute souillée des taches de son sang, elle leur disait avec l'accent de la colère et la fureur peinte sur son visage : « Venez et voyez, mes enfants, considérez attentivement, voici la robe de celui à qui vous devez le jour; reconnaissez le sang de votre père empreint sur ce vêtement : il faudra donc désormais ou que vous soyez bien lâches, ou que vous soyez bien ingrats, si, tôt ou tard, vous ne vengez sa mort, et si vous ne trempez à votre tour vos mains dans le sang de son abominable assassin, de son infâme meurtrier. » Ce n'était qu'un esprit de vengeance qui la faisait parler et agir de la sorte, esprit condamné par la religion, réprouvé par l'Évangile; mais l'Église, animé d'un tout autre esprit, a droit de nous tenir le même langage. Elle est l'épouse du Fils de Dieu; elle voit son divin Époux cruellement mis à mort par le péché, et expirant dans le supplice affreux de la croix; pleine d'amertume et de reconnaissance à cette vue, elle conserve précieusement ces croix parmi ses plus riches trésors; elle en garde même, avec le plus grand soin, les plus petites parcelles enchâssées dans des reliquaires enrichis d'or et de pierreries; de temps en temps, elle les expose à nos regards, pour nous animer d'une sainte colère et nous exciter à une pieuse vengeance contre le péché mortel, ce détestable

parricide, cet exécration déicide : « Venez donc, ô épouses de Jésus-Christ, vous dirai-je au nom de cette Eglise, en mettant sous vos yeux le corps de votre Sauveur attaché à la croix, oui, venez et voyez ; considérez cette tête couronnée d'épines, ces yeux éteints et fermés, ce visage meurtri, ces lèvres livides et décolorées, ces mains et ces pieds percés de gros clous, ce cœur ouvert par une large blessure, ce corps tout couvert de plaies depuis la plante des pieds jusqu'à la tête : voilà l'état déplorable où nos péchés, comme autant d'implacables bourreaux, l'ont réduit ce divin Sauveur. Oui, ce sont vos péchés et les miens qui ont enfoncé les épines dans ce chef adorable qui n'a formé pour nous que des projets de salut ; ce sont vos péchés et les miens qui ont percé ces mains dont nous n'avons reçu que des bienfaits, ces pieds qui ont sans cesse couru après la brebis égarée pour la ramener au bercail ; ce sont vos péchés et les miens qui ont déchiré ces membres saints, le sanctuaire de la Divinité, blessé mortellement ce cœur qui nous a tant aimés. Il faudra donc désormais ou que nous ayons bien peu de courage, ou que nous soyons bien ingrats, si nous ne vengeons la mort de notre divin Sauveur, et si nous ne sommes animés d'une haine implacable contre le péché, l'auteur de tant de maux. »

O croix sainte, ô croix adorable, qui servites d'autel à cette victime par excellence immolée pour le salut des hommes ; ô bois sacré, qui fûtes le lit de douleur où cet Homme-Dieu rendit le dernier soupir, nous voici prosternés à vos pieds ! Recevez nos hommages et nos adorations ; lavez-nous de nos péchés dans ce sang précieux dont vous avez été toute teinte sur la montagne du Calvaire ; faites que nous y trouvions un remède à toutes les blessures que ces péchés ont causées à notre âme, et qu'il ne cesse d'être pour nous une source continuelle d'abondantes bénédictions dans le temps présent, afin que nous arrivions à la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA VIE RELIGIEUSE.

1. *Sacrifice qu'exige la vie religieuse.*
 2. *Récompense attachées à la vie religieuse.*
-

Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi, per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo !

Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en rien autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde ! Galat. 6. 14.

C'est une des belles institutions de l'Eglise romaine, mes Sœurs, et l'un des bienfaits les plus précieux dont l'humanité soit redevable à la religion, que cette nombreuse variété de dévotions touchantes, proposées à la piété des fidèles : dévotions si conformes à nos besoins et à nos misères, dont l'attrait se fait sentir au sage comme au vulgaire ; qui consolent l'adversité, embellissent le bonheur, intéressent le cœur en le nourrissant d'espérances, rendent sensibles les plus hautes vérités du christianisme en les mettent en action, pour ainsi dire, et leur donnent une expression par où l'esprit puisse les saisir ; enfin, qui entretiennent et font fleurir, parmi les âmes, l'aimable émulation de la piété et la glorieuse rivalité des vertus. Et sans parler ici des différentes dévotions, en si grand nombre, instituées en l'honneur de la sainte Vierge et des Saints, que dirai-je de

celles, en bien plus grand nombre encore, établies en l'honneur de Notre-Seigneur? Puis, parmi ces dernières, quoi de plus propre à émouvoir le cœur, et de plus utile pour régler la conduite, que la dévotion à la croix? Que de chrétiens n'a-t-elle pas préservés de la contagion du vice! Que de larmes amères n'a-t-elle pas changées en larmes d'une foi attendrie et d'une pieuse compassion! Touchante dévotion, que cette mère des fidèles, toujours conduite par l'Esprit-Saint, n'a cessé d'exciter en nous depuis le commencement du carême, en proposant à notre vénération, chaque vendredi de cette sainte quarantaine, tantôt la lance et les clous qui ont percé le côté sacré du Sauveur du monde, ses pieds et ses mains adorables, tantôt la couronne d'épines qui a déchiré son chef divin, tantôt le linceul qui a servi à envelopper son corps inanimé, avant de le déposer dans le tombeau, tantôt le sang précieux qui a découlé de ses plaies, tantôt les cinq plaies elles-mêmes, qui sont restées imprimées sur sa chair comme autant de trophées de ses combats, autant de monuments de ses victoires.

Aujourd'hui, que nous sommes entrés dans la semaine de la Passion, ce serait bien le temps de chercher à exciter de plus en plus en vos âmes cette dévotion, dont l'apôtre saint Paul, ce Docteur des nations, était si admirablement épris, quand il s'écriait dans un saint transport : *Ah! pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en rien autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le monde!* Mais parce que, durant le cours de la semaine sainte, j'en rencontrerai plusieurs fois l'occasion, ayant encore à vous parler alors du grand et solennel sacrifice que le divin Rédempteur a consommé sur l'autel sanglant du Calvaire, sacrifice par lequel le ciel a été réconcilié avec la terre, je préfère vous entretenir aujourd'hui d'un autre sacrifice qui a bien aussi son importance et son utilité, je veux parler du sacrifice d'une âme qui s'est consacrée à Dieu par les vœux de religion ;

à quoi j'ajouterai ce qu'elle a droit d'attendre, en retour, de la libéralité de Dieu à son égard. Ainsi : 1^o sacrifice qu'exige la vie religieuse ; 2^o récompenses attachées à la vie religieuse. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. SACRIFICE QU'EXIGE LA VIE RELIGIEUSE.

Sacrifice le plus entier et le plus absolu que la créature puisse faire à son Créateur. En effet, si l'on me demande à quoi renonce une âme qui se consacre à Dieu dans la religion, l'Évangile ne me permet pas de répondre autre chose, sinon qu'elle renonce à tout, sans réserve et sans retour. Elle pratique à la lettre, ce que le divin Sauveur exige de ses disciples les plus parfaits ; c'est-à-dire qu'elle abandonne tout ce qu'elle possède, et tout ce qui lui est naturellement cher ; qu'elle se quitte et se renie, pour ainsi dire, elle-même ; qu'elle consent à *perdre son âme dans le temps, pour la retrouver dans l'éternité*¹ ; enfin, qu'elle s'ensevelit toute vivante, et se range en quelque sorte, parmi les morts, *pour n'avoir plus d'autre vie que celle qui est cachée avec Jésus-Christ en Dieu*², selon le langage de l'apôtre saint Paul. Il n'est donc pas une vierge chrétienne, digne de ce nom et animée de l'esprit de sa vocation, qui ne puisse se dire comme les Apôtres disaient autrefois à Jésus-Christ, leur divin Maître : *Seigneur, voilà que je me suis dépouillée de toutes choses pour vous suivre*³. Considérons les principaux degrés que renferme son sacrifice, et voyons jusqu'où il s'étend : 1^o elle rompt tout commerce avec le monde ; 2^o elle brise les liens de la nature ; 3^o elle renonce à elle-même.

(1) Qui autem perdiderit animam suam propter me et Evangelium, salvam faciet eam. *Marc. 8. 55.*

(2) Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss. 5. 5.*

(3) Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te. *Matth. 19. 27.*

1. ELLE ROMPT TOUT COMMERCE AVEC LE MONDE.

Oui, une âme qui se dévoue à la vie religieuse, ne renonce pas seulement, comme nous l'avons tous fait par les engagements du baptême, aux maximes corrompues du monde, à ses usages criminels, à ses passions et à ses scandales; mais elle rompt efficacement tout commerce avec lui, et ne garde aucune mesure à son égard; elle ne veut ni de ses établissements, même les plus honorables, ni de ses possessions les plus légitimes, ni de sa gloire la plus juste, ni de ses plaisirs les plus innocents; elle sort du milieu de ce monde profane, comme les Israélites, délivrés de la captivité, sortirent autrefois de Babylone¹, comme Loth sortit de Sodome embrasée²; elle ferme, une fois et pour toujours, ses yeux à l'enchantement de ses fêtes et de ses spectacles, à la vanité de ses pompes, à tout l'éclat de *cette figure qui passe*³; ses oreilles au bruit de ses joies, de ses divertissements, de ses assemblées, de ses réunions et de ses entretiens; son cœur à l'illusion de ses espérances, à l'ambition de ses prétentions et de ses désirs; son esprit à tout le tourbillon de ses intérêts, de ses affaires et de ses intrigues; elle foule à ses pieds tout ce qu'il estime et tout ce qu'il aime; elle s'enfonce dans la solitude, afin de ne plus le connaître et d'en être totalement oubliée; elle est morte pour lui, de sorte qu'elle peut s'écrier avec l'apôtre saint Paul : *Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis morte et crucifiée pour le monde*⁴. Or, que de choses retranchées d'abord par cette seule séparation du monde! que de privations imposées aux sens, à l'imagination et au cœur! quel sacrifice immense pour la nature avide de tout ce qui brille et qui amuse, de tout ce qui nourrit la curiosité, flatte l'orgueil, satisfait les penchants et la cupidité!

(1) 1. Esdr. 2. 1.

(2) Genes. 19. 17.

(3) Præterit enim figura hujus mundi. 1. Cor. 7. 31.

(4) Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo. Galat. 6. 14.

Cependant, ce n'est là que le premier pas de l'âme religieuse dans la carrière du renoncement; c'est le moins difficile de ses sacrifices. En effet, après tout, quelque séduisant que le monde puisse paraître, un esprit solide a bientôt apprécié la frivolité de ses goûts, la bizarrerie puérile de ses modes et de ses usages, le vide de ses plaisirs, la fragilité de ses biens, le néant de ses honneurs; il ne tarde pas à s'apercevoir que tout, dans le monde, est mêlé de peines, que les unions les plus douces ont leurs amertumes, que les richesses ont leurs épines, que la faveur a ses servitudes, que la grandeur a ses précipices; l'expérience lui apprend que, depuis la condition la plus obscure jusqu'à la plus élevée, il n'en est point qui soit à l'abri des plus tristes vicissitudes, et que les plus hautes fortunes sont surtout exposées aux plus terribles coups du sort; il entend les plaintes et les murmures secrets de tous ceux dont la prospérité apparente excite l'envie, et il découvre, sous une écorce trompeuse de joie et de bonheur, l'ennui, l'inquiétude et le dégoût dans le fond de tous les cœurs des mondains.

Mais, ce qui lui inspire le plus d'éloignement pour ce monde aussi pervers qu'il est frivole et malheureux, c'est la profonde indifférence où il vit par rapport à la seule chose importante et nécessaire, c'est son oubli total des premiers devoirs de l'homme envers Dieu, c'est le scandale de ses désordres et l'impiété de ses doctrines. Le monde dépravé dont je parle, est une vaste réunion d'hommes qui, tout plongés dans les sens, tout occupés d'intérêts périssables et de passions insensées, courent en aveugles vers l'inévitable mort, sans s'informer ni de ce qu'elle est, ni de ce qui doit la suivre; qui, ayant reçu du Créateur une âme spirituelle et incorruptible, la sacrifient honteusement aux appétits *de la chair qui se corrompt*¹; qui, faits à l'image de Dieu, se dégradent volontairement au niveau de la brute,

(1) Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam. Sap. 9. 15.

et mettent leur gloire dans leur ignominie. Comment une âme éclairée des lumières de la foi et éprise des charmes de la vertu, se plairait-elle au milieu d'un monde corrompu et corrompueur qui insulte à la pudeur, méprise la religion, persécuté la piété, s'inscrit en faux contre l'Évangile, et se raille de Dieu lui-même? comment s'accoutumerait-elle au luxe révoltant des parures, à la licence des mauvaises mœurs, à l'audace et à l'impiété des blasphèmes? Hélas! tout ce qu'on y entend et tout ce qu'on y voit excite ses gémissements et ses larmes. Elle ne cesse de demander ce courage ferme, cette forte résolution, cette sainte agilité dont nous voyons à chaque page des exemples dans la vie des Saints, pour fuir loin de cette région d'iniquité et de mort, et pour aller chercher dans le désert un repos qu'elle ne saurait goûter sous les tentes des pécheurs : *Ah! s'écrie-t-elle avec le Roi-Prophète, dans la ferveur de sa prière, qui me donnera des ailes comme à la colombe? et jè volerai et je me reposerai*¹.

Ainsi donc : 1^o une âme qui se dévoue à la vie religieuse, rompt tout commerce avec le monde.

2. ELLE BRISE LES LIENS DE LA NATURE.

Elle a entendu cette parole du divin Maître : *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi*²; et cette autre parole plus sévère encore : *Vous croyez que je suis venu apporter la paix sur la terre; non j'y suis venu apporter le glaive, et je séparerai le fils de son père, la mère de sa fille*³. O séparation vrai-

(1) Quis dabit mihi pennas sicut columbæ? et volabo et requiescam. Ps. 54. 6.

(2) Qui amat patrem aut matrem plus quàm me, non est me dignus. Matth. 10. 37.

(3) Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram; non veni pacem mittere, sed gladium. Veni enim separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam, et nurum adversus socrum suam. Matth. 10. — 54. 55.

ment douloureuse! Déchirante épreuve! Difficile victoire! Que n'ont pas souffert les Saints eux-mêmes, dans ces luttes terribles de la nature et de la grâce! combien de vocations vraies et surnaturelles ont été étouffées, dans des cœurs trop sensibles, par le cri de la chair et du sang! L'héroïque sainte Thérèse avoue qu'elle sentit ses entrailles se déchirer, au moment où elle s'arracha des bras de l'auteur de ses jours. Toute la force de sainte Françoise de Chantal suffit à peine pour la soutenir dans une semblable épreuve si pénible à la nature. Le vertueux P. de Géramb, qui répandit, dans ces derniers temps, un éclat si vif dans l'institut des Trappistes, et qui, de général distingué, au service de l'empereur d'Autriche, qu'il avait été dans le monde, devint ensuite un humble religieux de Notre-Dame de la Trappe, sous le nom de *Frère Marie-Joseph*, dans le monastère dit du Port-du-Salut à deux lieues sud de Laval, communes d'Entrammes, entre la Mayenne et la Jouanne, disait un jour à un grand seigneur de la cour du feu roi Charles X, l'un de ses anciens amis dans le siècle, et dont je tiens le fait, qu'il n'avait jamais eu d'assaut plus difficile à soutenir dans sa vie, qu'à l'occasion d'une sœur chérie, la baronne de Hedl, qu'il laissait dans le monde, et aux soins de qui il avait confié la dernière de ses deux filles, nommée Eugénie. Écoutons-le lui-même raconter ce violent combat de la nature aux prises avec les affections les plus tendres : « Cette bien-aimée sœur, dit-il, au moment où j'étais sur le point de la quitter pour toujours, se jeta à mes genoux; puis, les tenant embrassés et fondant en larmes, elle me conjurait de rester dans son château, d'y vivre heureux avec elle et son époux, au sein de sa jeune famille qui m'entourait alors et me comblait de ses innocentes caresses. Je l'avoue, à ma honte et à ma confusion, moi, ancien général, qui n'avais jamais pâli ni froncé le sourcil sur les champs de bataille, sous la mitraille et les boulets des braves soldats de Napoléon Bonaparte, je sentis mon courage s'affaiblir en ce moment critique, où la

chair et le sang parlaient si fortement à mon cœur, et ne trouvais d'autre moyen de sortir victorieux de cette terrible lutte, que de la repousser de la main et de partir à l'instant, sans même lui dire un dernier adieu, là où une inspiration divine m'appelait. » Combien d'autres exemples encore pourrais-je citer, tant sont vives et profondes les racines qu'ont jetées dans nos cœurs ces affections nées avec nous, fortifiées par l'habitude et par des témoignages mutuels de tendresse, liées à nos sentiments les plus purs, à nos devoirs mêmes, et identifiées, pour ainsi dire, avec notre être!

C'est donc ici, qu'une âme appelée à la perfection évangélique doit s'armer de force et de courage, pour dire à ceux qui lui ont donné le jour : *Je ne vous connais plus*¹, quand il est question de suivre la vocation que Dieu m'inspire. Il peut bien arriver qu'une novice, à son début en religion, éprouve de rudes tentations à cet égard, soit à cause des suggestions de l'ennemi du salut, qui lui souffle quelquefois, à propos de ce renoncement à la chair et au sang, d'étranges idées, soit à cause du souvenir de ses parents, d'un bon et excellent père, par exemple, d'une mère chérie, d'une sœur et d'un frère tendrement aimés, qu'elle a laissés dans le siècle, et dont la mémoire se représente parfois si vivement à son esprit, qu'elle serait capable de l'ébranler dans sa résolution, si la grâce ne la soutenait. Mais que doit-elle faire alors pour venir à bout de consommer plus généreusement son sacrifice? Elle doit considérer de temps en temps, pendant son oraison ou dans ses visites au Saint-Sacrement, que, si le Dieu jaloux l'exige d'elle, un époux mortel l'exigerait aussi; que, tous les jours, le service du prince, des espérances de fortune, des projets d'établissement lointain, bien d'autres intérêts encore séparent les enfants de ceux qui leur ont donné la vie, sans que personne en murmure; qu'il serait étrange que la re-

(1) Amen dico vobis, nescio vos. *Matth.* 23. 12.

ligion seule n'eût pas le droit de commander ce que commandent légitimement tant d'autres motifs ; que, d'ailleurs, il ne s'agit pas pour une vierge chrétienne de passer les mers, ni de mettre un espace immense entre elle et ceux qui lui ont donné le jour, et qu'elle chérit à si juste titre ; que, dans la religion, elle ne devient ni invisible, ni étrangère pour eux ; qu'en retranchant du commerce extérieur ce qu'il aurait de superflu ou de trop satisfaisant pour la nature, elle ne cesse pas de s'intéresser à leurs besoins, et ne s'interdit pas de les aimer ; que même la tendresse naturelle, convertie en charité divine, est bien plus active et plus ardente, et surtout incomparablement plus utile à ceux qui en sont l'objet. En effet, quelle ressource, quel trésor, un seul, oui, un seul des membres d'une famille qui est cédé à Dieu pour être sa portion et son héritage, devient pour cette même famille ! quelles bénédictions il attire sur ses entreprises ! quelles consolations il lui obtient dans les peines amères de la vie ! quelle protection dans les périls ! combien de malheurs, près de fondre sur elle, sont détournés par ses prières ! combien de grâces précieuses coulent de cette source dans leurs âmes !

Faut-il, ô mes Sœurs, vous citer un exemple à l'appui des pieuses considérations que je tâche de vous suggérer, pour vous montrer combien les vues de l'homme sont bornées, et combien Dieu se plaît à récompenser le sacrifice d'une âme qui n'a pas hésité à se séparer d'un père, d'une mère, de toute sa famille, en un mot, pour se consacrer entièrement à lui dans la religion, en voici un. Jacob pleure comme mort son fils Joseph qui a disparu à ses yeux, et, inconsolable de cette perte, il s'écrie *que ses cheveux blancs descendront avec douleur dans le tombeau*¹. Cependant, Joseph est vivant : Dieu ne l'a enlevé à l'amour d'un père si tendre, que pour en faire, dans des jours de détresse, l'appui, le nourricier, le sauveur de sa famille et

(1) Deducetis canos meos cum dolore ad inferos. *Genes. 42. 58.*

de tout son peuple. C'est ainsi que ceux qui vous pleurent aujourd'hui, ou, du moins, quelques-unes peut-être d'entre vous, comme perdues pour eux, recueilleront jusqu'à la fin de leur vie, jusque dans l'éternité, le fruit du généreux sacrifice que vous avez offert au Seigneur, en vous consacrant entièrement à lui dans la religion.

Mais je n'ai pas encore mesuré ce sacrifice dans toute son étendue. L'âme religieuse ne se contente pas : 1^o de rompre tout commerce avec le monde ; 2^o de briser les plus doux liens de la nature ; elle va encore plus loin, car :

3. ELLE RENONCE A ELLE-MÊME.

En effet, Celui qui l'a choisie et qui l'appelle, lui dit : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même et qu'il prenne sa croix*¹. Voilà le dernier degré de l'abnégation, degré si sublime, que, sans les divines leçons de l'Evangile, nous ne comprendrions même pas quel peut être le sens d'un tel langage. Qu'on se sépare de tout ce qui plaît et que l'on aime hors de soi, c'est une chose qui, toute grande et toute difficile qu'elle est, ne laisse pas de se concevoir, tandis que se déprenre et se dépouiller, je ne dis pas de ce qui est dans soi, de ce qui fait partie de soi, mais de tout soi-même ; s'abjurer et se renoncer ; se traiter en étranger et presque en ennemi ; faire divorce avec sa propre nature, la combattre, la subjuguier, la persécuter, et, autant qu'il est en soi, l'anéantir ; être soi-même tout à la fois la victime immolée et le sacrificateur qui immole ; porter le tranchant de ce glaive dont parle l'apôtre saint Paul, *jusque dans la moelle de ses os, jusqu'à ce fond intime du cœur où se trouve l'origine des affections et des désirs, jusqu'à l'incompréhensible division de l'âme et de l'esprit*²,

(1) Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam... *Luc. 9. 23.*

(2) Pertingens usque ad divisionem animæ et spiritûs, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. *Hebr. 4. 12.*

c'est ce qui surpasse toutes les volontés de l'homme, c'est le triomphe et le prodige de la grâce de Dieu dans une âme.

Cependant, voilà ce que font, avec le secours de cette grâce, toutes ces véritables servantes de Jésus-Christ, cachées au monde dans le fond d'une Communauté, inconnues au monde, et dont le monde n'est pas digne. Elles vivent détachées et désintéressées d'elles-mêmes, mortes et crucifiées à elles-mêmes. A quoi leur renoncement ne s'étend-il point? Elles renoncent à leurs sens, qu'elles mortifient et qu'elles affligent par la privation universelle de tout ce qui les flatte, par le retranchement de toutes les jouissances et de toutes les commodités de la vie, par les jeûnes, les abstinences, les veilles et les autres austérités du cloître, quand telle est la règle de l'institut qu'elles ont embrassé; elles renoncent à leur liberté, qu'elles tiennent enchaînée et captive dans les limites étroites d'un asile sacré, devenu, par leur choix, leur prison et leur tombeau; elles renoncent à leurs propres talents, sur l'usage desquels elles ne se réservent aucun droit pour leur propre gloire ou pour leur satisfaction personnelle, et qui demeurent enfouis à jamais, du moins pour le plus grand nombre, dans la profonde obscurité de leur retraite; elles renoncent, en quelque sorte, à leurs vertus mêmes, dont elles détournent humblement leurs regards et qu'elles tâchent de soustraire, autant qu'elles le peuvent, aux regards d'autrui; enfin, par-dessus tout, elles renoncent à leur jugement et à leur propre volonté, qu'elles réduisent en servitude, et qu'elles mettent, par un vœu formel, sous le joug de l'obéissance la plus aveugle. Que leur reste-t-il donc en elles-mêmes, ou plutôt quelle partie leur reste-t-il d'elles-mêmes, qui ne soit sacrifiée et anéantie?

Mais avançons, et, après avoir montré que le sacrifice de l'âme religieuse est le plus entier et le plus absolu que la créature puisse offrir à son Créateur, faisons voir que les récompenses qui lui sont promises, sont les plus grandes et

les plus magnifiques dont le Créateur puisse payer le dévouement de sa créature.

II. RÉCOMPENSES ATTACHÉES A LA VIE RELIGIEUSE.

Je ne crois pas avoir besoin d'avertir que les magnifiques récompenses dont je vais parler dans la seconde partie de cette Conférence, ne sont pas pour toute personne qui embrasse un saint institut, et qui entre, par des vœux de religion, dans la société des épouses de Jésus-Christ. Non, jamais les promesses de Dieu ne se sont adressées aux âmes lâches et tièdes, quelque parfaite que leur profession puisse être; elles ne regardent que les âmes vraiment ferventes qui apportent à ces engagements sacrés des intentions droites et pures, un sincère détachement de toutes choses, une volonté effective et persévérante de se renoncer, de se crucifier elles-mêmes, et de ne plus vivre que pour Dieu seul. Je dis donc qu'une âme de ce dernier caractère éprouvera, dans la religion, les plus admirables effets de la libéralité de Celui qui ne peut se laisser vaincre en générosité par sa créature. Elle donne tout ce qu'elle possède. il lui prodiguera en retour tous ses dons. Elle se donne elle-même, et, ô merveille ineffable ! il se donnera aussi sans réserve. Oh ! que ne puis-je tracer ici avec étendue le tableau du bonheur qu'elle goûte, et faire l'énumération entière des biens dont elle jouit, biens qui enivraient l'âme du grand Apôtre, et lui faisaient dire avec un si noble dédain qu'*il envisageait tout le reste comme de la boue*¹ ! Or, ces biens, je les réduis à quatre principaux : 1° la paix du Saint-Esprit ; 2° la joie spirituelle ; 3° l'union divine ; 4° la possession du royaume de Dieu.

(1) Omnia arbitror ut stercora. *Philip. 3. 8.*

1. LA PAIX DU SAINT-ESPRIT.

Oui, c'est là le premier fruit que l'âme religieuse retire de son sacrifice. Et quand je parle de paix, je n'entends pas ici cette paix, cette tranquillité extérieure, que rien ne trouble dans une sainte demeure fermée au bruit et au tumulte du monde; d'où sont bannies les haines, les jalousies et les dissensions : où règne la charité, *qui est le lien de la paix et de la perfection*¹, selon l'apôtre saint Paul, et où le silence n'est presque interrompu que par la voix de la prière et l'harmonie des sacrés cantiques. Non, mais j'entends cette paix intime qui a son règne dans le fond de l'âme; qui y répand une inexprimable douceur; qui naît de l'entier assujettissement de toutes les puissances à l'ordre et à la règle, de la victoire complète sur les passions, du témoignage de la bonne conscience; qui fait qu'on est sans crainte dans les dangers, sans abattement dans l'affliction, sans trouble jusque dans les bras de la mort, parce qu'on porte au-dedans de soi une source inépuisable de consolations, de force et de confiance. C'est là *cette paix que le monde ne donne pas*², selon l'expression de Jésus-Christ, paix qui sera toujours incompatible avec le péché qui produit le remords, avec la volupté que suit la honte, avec l'orgueil qui enfle le cœur, avec l'avarice et l'ambition qui le tourmentent, avec les penchants déréglés qui l'agitent et le déchirent; paix qui surtout ne se trouvera jamais, selon un oracle exprès des saintes Ecritures, dans l'âme sombre du méchant : *Car il n'y a pas de paix pour les impies*³, dit l'Esprit-Saint lui-même, par la bouche du prophète Isaïe. Quand il ne manquerait que ce seul bien à ceux qui se sont embarqués sur la mer orageuse du monde, c'en serait assez pour les plaindre et les estimer malheureux.

(1) Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. *Coloss. 3. 14.*

(2) Non quomodo mundus dat, ego do vobis. *Joan. 14. 27.*

(3) Non est pax impiis, dicit Dominus Deus. *Is. 57. 21.*

2. LA JOIE SPIRITUELLE.

Oui, à cette paix si douce vient se joindre, dans l'âme religieuse et fidele, un autre sentiment plus doux encore, la joie spirituelle. En effet, comment ne se réjouirait-elle pas? Son cœur est une terre bien cultivée, un jardin béni du Seigneur; où elle ne cesse de semer les germes de toutes les vertus; où elle voit ces germes heureux croître, se développer tous les jours, produire des fleurs dont le suave parfum est agréable à Dieu même, et des fruits dont le goût exquis n'est connu que des Saints. Entièrement renfermée dans ce paradis de délices, elle ignore tout ce qui se passe autour d'elle. Elle est étrangère aux événements, aux intérêts, aux vicissitudes de la terre. Pendant que les passions s'agitent sur le théâtre du monde, elle s'avance, d'un pas égal et tranquille, dans les routes solitaires de la perfection; elle monte, de degré en degré, vers le sommet de la montagne sainte; elle découvre toujours, de plus près, le bienheureux terme où elle aspire; elle commence déjà, dans l'ivresse du bonheur et de l'amour, à essayer le cantique de l'allégresse immortelle. Non, non, les vraies joies ne sont pas celles que l'on puise dans la coupe empoisonnée des plaisirs profanes; ce sont ces joies pures de l'esprit, que Notre-Seigneur compare à *une source d'eaux vives*, placées dans le sein même du juste *et jaillissantes jusqu'à la vie éternelle*¹.

3. L'UNION DIVINE.

Oui, la troisième récompense d'une âme qui s'est donnée à Dieu, c'est l'union divine. Ah! Seigneur, ne faudrait-il pas que vous prissiez vous-même ici la parole, pour faire entendre à vos épouses, qui me prêtent en ce moment une si grande attention, ce qui est si élevé au-dessus de la rai-

(1) Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. *Jouu. 4. i 4.*

son et de l'éloquence humaine? Répandez, du moins, quelques rayons de votre divine lumière dans mon esprit, et mettez quelques paroles enflammées sur mes lèvres, afin que je puisse donner quelque faible idée des merveilles de votre condescendance et de votre amour.

Dieu qui nous a créés, nous a aussi formés à sa propre image, et nous a destinés à le posséder lui-même : telle est la fin essentielle de notre être. Nous tendons, par la nécessité de notre nature, vers ce bien infini : voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, la faim et la soif de notre cœur insatiables. Nous portons en nous-mêmes un vide immense, que toutes les créatures réunies ne sauraient combler, et qui demande à être rempli par la possession du Créateur. Cette possession ne peut être parfaite ici-bas; mais l'âme fervente et détachée de tout le reste, entre, dès cette vie, en une ineffable union avec Celui dont elle jouira pleinement un jour; c'est dans cette union si glorieuse, si délicieuse pour elle, qu'elle trouve le centuple de tout ce qu'elle a quitté. Elle est oubliée des créatures, mais les regards de son Créateur sont toujours attachés sur elle; elle converse peu avec ses semblables, mais sa conversation avec le ciel n'est point interrompue; elle n'entre pas dans le palais des grands, mais elle habite dans la maison du Roi de l'univers; elle ne s'assied pas à la table délicate et somptueuse des opulents du siècle, mais elle goûte les mets de la table du Seigneur, elle mange *le froment des élus* et boit *le vin qui fait germer les vierges*¹; elle ne possède rien, mais elle *a trouvé le trésor caché*² et *la perle précieuse*³ dont parle Jésus-Christ dans le saint Evangile; elle porte un habit pauvre et grossier, mais *elle est revê-*

(1) Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines? *Zach. 9. 17.*

(2) Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro. *Matth. 13. 44.*

(3) Iterum simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas; inventa autem una pretiosa margarita... *Matth. 13. 45.*

*tue de Jésus-Christ*¹; elle s'est séparée de ses amis et de ses proches, mais le Fils même de Dieu est devenu son père, son ami, son frère et son époux; il la visite dans la prière, il lui fait entendre sa voix, il la réjouit et la console, il vient avec les autres personnes divines établir en elle sa demeure.

De là qu'arrive-t-il? C'est qu'elle est d'une manière bien plus excellente que l'ancienne arche d'alliance, le siège et le trône de la Divinité, qui l'investit et la pénétre de ses lumières, l'inonde de ses grâces, la transforme insensiblement en sa propre ressemblance, et lui communique une beauté invisible, il est vrai, à des yeux mortels, mais qui ravit l'amour des Anges. Si, pour mettre le comble à tant de faveurs, il plaît quelquefois à ce bon Maître de laisser tomber dans son cœur quelques gouttes *de ce torrent de voluptés éternelles où sont plongés les élus et dont ils sont enivrés*²; de lui montrer, comme à l'apôtre saint Paul, *ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que l'esprit humain ne peut comprendre*³, oh! quels sont, dans ces moments heureux, ses ravissements et ses transports! Le monde croirait-il, par hasard, qu'elle lui envie alors ses bagatelles, ses hochets, sa fumée et ce fantôme d'impur bonheur qui aboutit à la corruption du tombeau? Eh! elle est placée à une hauteur d'où la terre entière ne lui paraît que comme un grain de sable ou comme un peu de fange. Que possède-t-il donc ce monde, qu'il puisse lui offrir en échange du moindre des biens dont elle jouit dans le commerce de son Dieu?

(1) *Induimini Dominum Jesum Christum. Rom. 15. 14.*

(2) *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. 55. 9.*

(3) *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. 1. Cor. 2. 9.*

4. La possession du royaume de Dieu.

Oui, la quatrième et dernière récompense qui lui est réservée, c'est le triomphe du dernier jour et la possession du royaume de Dieu. L'Esprit-Saint, dans les saintes Ecritures, voulant nous donner une idée du sort qui sera réservé aux justes et aux pécheurs au jour du jugement, s'exprime de la sorte par la bouche du Sage : « *Alors les justes, dit-il, paraîtront avec une grande assurance; élevés dans les airs et assis sur des trônes pour juger avec Dieu même, ils prononceront les arrêts de ceux qui les auront persécutés et opprimés durant leur vie*¹. Leurs ennemis, autrefois si arrogants et si superbes, trainés maintenant comme des criminels à leurs pieds, ne pouvant soutenir le feu de leurs regards ni l'éclat de leur gloire, *seront saisis de trouble, continue-t-il, et d'un effroi plein d'horreur; comme ils n'ont jamais ajouté foi à ce qu'on leur disait du triomphe futur des justes et du salut que Dieu leur préparait, leur surprise, à la vue d'un spectacle si inattendu, égalera leur douleur*². *Eh quoi! s'écrieront-ils, en poussant de profonds soupirs et se livrant à un affreux désespoir, sont-ce là ces hommes dont nous faisons l'objet de toutes nos dérisions, que nous ne regardions qu'avec dédain, dont nous ne parlions qu'avec outrage*³? *Ah! insensés que nous étions, leur vie entière nous semblait une folie : cette fuite du monde, cet éloignement de nos assemblées et de nos plaisirs, cette pudeur qu'un mot alarmait, ces humbles pratiques de la piété chrétienne, cette fréquentation des temples du Dieu vivant, cette entrée en*

(1) *Tunc stabunt iusti in magnâ constantiâ adversus eos qui se angustia-verunt. Sap. 5. 1.*

(2) *Videntes turbabuntur timore horribili, et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis. Sap. 5. 2.*

(3) *Dicentes intrâ, se penitentiam agentes et præ angustia spiritûs gementes: Hi sunt quos habuimus aliquandò in derisum, et in similitudinem improprietatis. Sap. 5. 3.*

religion, cette consécration au Seigneur par les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, tout cela n'était à nos yeux que petitesse d'esprit, vain scrupule, bizarrerie et délire; les voyant méprisés et rebutés de ce monde, dont les opinions étaient pour nous la suprême loi, nous ne doutions point qu'ils ne fussent voués pour toujours à l'oubli et à l'opprobre; parce qu'ils étaient humbles, nous les croyions vils, et *leur mort nous parut sans honneur*¹, parce qu'elle fut sans bruit et sans pompe, et *les voilà au rang des enfants de Dieu, en possession de l'héritage des Saints*², élevés au-dessus des astres du ciel, dont ils effacent l'éclat par leur gloire. *Toutes nos pensées n'étaient donc qu'erreur; toutes nos maximes qu'illusion et que mensonge*³. »

O fatale et irrémédiable erreur, dont les suites seront éternelles! Quelle différence, ô mon Dieu, de leur sort d'avec celui des justes! Et pour m'en tenir ici à ce qui vous regarde personnellement, il viendra pour vous, ô mes Sœurs, ce dernier jour, où l'Époux des vierges paraîtra sur les ruines du monde, environné de gloire, de majesté et de puissance; sa croix marchera devant lui, et toutes les générations des hommes seront rassemblées à ses pieds; il appellera alors à haute voix, il discernera de la foule, il placera autour de lui, sur des trônes resplendissants de lumière, ses épouses qui auront tout abandonné pour le suivre. Oh! qu'en ce moment l'âme religieuse s'estimera heureuse d'avoir été fidèle à sa vocation sainte, d'avoir fui les dangers du monde, embrassé les humiliations et les rigueurs de la pénitence, pris pour son partage la croix triomphante de Jésus-Christ! Quelle joie pour cette âme, lorsque les concerts des Anges et les acclamations de tout

(1) Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem illorum sine honore. Sap. 5. 4.

(2) Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est. Sap. 5. 5.

(3) Ergo erravimus à viâ veritatis et justitiæ. Sap. 5. 6.

l'univers succéderont à l'austère silence auquel elle s'était volontairement condamnée; que ces sombres voiles et ces habits de deuils, sous lesquels elle s'était comme ensevelie, seront changés en des vêtements de gloire, dont l'éclat effacera celui des astres du firmament; que l'étroite et obscure enceinte du cloître sera remplacée par les vastes parvis et par les ineffables splendeurs de la Jérusalem céleste; enfin, que les jeûnes, les abstinences et tous les travaux d'une vie pénitente iront aboutir à l'océan des délices éternelles! Ainsi s'accomplira dans toute son étendue la promesse du Sauveur: *En vérité, en vérité, je vous le dis, toute personne qui abandonnera pour moi sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère..., ses terres, recevra, dès à présent, le centuple, et ensuite une félicité sans fin et sans mesure*¹. O consolantes paroles! Puis-je trop vous les répéter? et vous, pouvez-vous assez les entendre? N'est-ce pas là ce qui répand un baume salutaire sur toutes vos peines; ce qui vous rend doux et facile le grand sacrifice qu'exige l'état que vous avez embrassé; ce qui vous fait aimer et chérir ce saint état; ce qui, vous ravissant quelquefois hors de vous-mêmes, vous transporte par avance *dans la terre des vivants*, c'est-à-dire dans la région de l'immortalité, *et vous donne un délicieux avant-goût des plaisirs ineffables dont on y jouit*²?

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si vous désirez obtenir un jour cette magnifique récompense réservée à l'âme religieuse pour prix de son sacrifice, il vous faut unir vos dispositions à celles de notre divin Sauveur consommant

(1) Dico vobis..., quòd omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem..., aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit. *Matth. 19. 29.*

(2) Credo videre bona Domini in terrâ viventium. *Ps. 26. 19.*

le sien sur l'arbre de la croix. Ah! grand Dieu, quel sacrifice! En fut-il jamais de pareil?

Sacrifice universel : il a souffert dans tout, et tout a été immolé dans lui, le corps, l'esprit, l'âme, la volonté.

Sacrifice infiniment douloureux : douleurs intérieures, douleurs extérieures, tout a contribué à rendre excessive la rigueur de ce sacrifice ; car à quels tourments, à quels excès d'amertume, à quelles angoisses n'a pas été réduit cet Homme-Dieu ! Le prophète Isaïe l'avait vu dans un avenir lointain, et l'avait annoncé au monde comme *l'homme de douleurs par excellence, sachant ce que c'est que de souffrir*¹ ; tout ce que la fureur, animée par la haine, l'envie et la jalousie, peut inspirer de plus cruel et de plus barbare, a été mis en œuvre pour le tourmenter. Quel spectacle, que la vue de cette tête penchée, de ces bras étendus sur l'arbre de la croix, de ces mains et de ces pieds percés de gros clous, de ce côté ouvert, de cette face toute couverte de crachats, de poussière et de sang, de tout ce corps, en un mot, rendu entièrement méconnaissable par la violence des tourments !

Sacrifice volontaire et libre : si ce souverain libérateur a été mis à mort, c'est *parce qu'il l'a voulu*². Et quel autre motif que la bonté de son cœur pouvait l'engager à ce dévouement absolu de lui-même pour les pécheurs, qui en étaient si indignes ?

Enfin, sacrifice solennel, public, authentique, offert à la face de l'univers, en présence de toute une nation, aux yeux de tout Israël assemblé : ainsi cette sainte victime devait-elle être donnée en spectacle au ciel et à la terre.

Tel est le grand et solennel sacrifice que votre divin Modèle a offert sur la croix, sacrifice qui a été un holocauste parfait, digne de Dieu, et seul capable d'honorer toutes ses perfections infinies. Ah! à la vue de ce sacri-

(1) Virum dolorum, et scientem infirmitatem. *Is.* 53. 5.

(2) Oblatus est quia ipse voluit. *Is.* 53. 7.

fice dont l'Eglise va vous rappeler d'une manière toute spéciale le souvenir durant ces saints jours, pouvez-vous ne pas vous écrier avec l'apôtre saint Paul : *Il m'a aimé, ce Sauveur plein de bonté et de charité, oui, il m'a aimé, et il s'est livré tout entier pour moi*¹, n'est-il donc pas bien juste que je me livre aussi entièrement à lui, et que je lui fasse le sacrifice de tout moi-même? Parlez, ô divin Sauveur! du haut de votre croix, vous êtes en droit de tout exiger, et moi, au pied de cette croix, *les yeux fixés sur vous*², ainsi que me le recommande votre Apôtre, je suis dans l'obligation de ne rien vous refuser. Vous voulez que ce sacrifice soit digne de vous et en état de vous être offert, sanctifiez-le vous-même, et l'unissez au vôtre; donnez-lui toutes les qualités qui pourront le rendre agréable à vos yeux : rendez-le sincère, qu'il vienne du cœur; rendez-le universel, qu'il n'excepte rien; rendez-le volontaire et libre, que je le renouvelle tous les jours de bon cœur; rendez-le constant, qu'il soit sans aucun retour; et, pour qu'il soit irrévocable, ô mon Dieu, attachez vous-même mon cœur à la croix; scellez mon offrande de votre sang; cimentez par ce sang adorable l'union que je désire de former de plus en plus avec vous. Oui, encore une fois, ô adorable Jésus, je veux être à vous et y être pour toujours. Les clous vous attachent à la croix, l'amour m'attachera à vous : ce lien est sacré, il sera indissoluble. C'en est donc fait, Seigneur, voilà mon sacrifice; j'en fais le dépôt au pied de votre croix; conservez-le à jamais dans votre cœur. Ainsi soit-il.

(1) *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me. Galat. 2. 20.*

(2) *Aspicientes in auctorem fidei... Jesum. Hebr. 12. 2.*

VENDREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE OU DE NOTRE-DAME DE PITIÉ.

1. *Marie, au pied de la croix, a souffert le martyre par la violence des douleurs de la nature qu'elle y a ressenties.*

2. *Marie, au pied de la croix, a souffert le martyre par la violence des douleurs de la grâce qu'elle y a endurées.*

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.

O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne. Thren. 1. 12.

Ces paroles du prophète Jérémie, mes Sœurs, assis sur les ruines de la ville de Jérusalem et faisant retentir les échos d'alentour de ses lugubres lamentations, l'Eglise les applique à Marie, dans la fête qu'elle célèbre aujourd'hui en son honneur sous le titre de *Fête de la Compassion de la sainte Vierge*, ou de *Notre-Dame de Pitié*. La part que cette mère de douleurs a eue à la passion et à la mort de son divin Fils, dont elle a ressenti de la manière la plus vive toutes les souffrances qu'il y a endurées, tous les opprobres dont il y a été rassasié, toutes les amertumes dont son âme y a été inondée, voilà ce qui a donné occasion à cette *Fête de la Compassion de la sainte Vierge*, c'est-à-dire de la sainte Vierge compatissant et participant à

toutes les humiliations et à toutes les souffrances de Jésus-Christ, « la cruelle Passion du Fils, dit saint Bernard, étant en même temps le martyre douloureux de la mère. » La manière affectueuse et touchante dont les saints Pères et les Docteurs de l'Eglise s'expliquent par rapport à ce que la sainte Vierge a souffert intérieurement durant le cours de la Passion de Jésus-Christ, qu'ils appellent le martyre de la sainte Vierge, fait assez voir la grande vénération et la dévotion singulière qu'ils ont eues et que les fidèles à qui ils parlaient, ont eues également, dans les différents âges du christianisme, pour les douleurs de cette mère profondément affligée : douleurs que le prophète Jérémie appelle *un vaste océan d'amertume*, et qui lui ont fait donner par l'Eglise, dans les litanies si belles et si touchantes qui portent son nom, le titre glorieux de *Reine des Martyrs*.

Or, j'ai à vous faire voir aujourd'hui qu'elle est véritablement la Reine des Martyrs : 1^o parce qu'au pied de la croix, elle a souffert le martyre par la violence des douleurs de la nature qu'elle y a ressenties ; 2^o parce qu'au pied de la croix, elle a souffert le martyre par la violence des douleurs de la grâce qu'elle y a endurées. Tel est le sujet de cette Conférence.

I. MARIE, AU PIED DE LA CROIX, A SOUFFERT LE MARTYRE PAR LA VIOLENCE DES DOULEURS DE LA NATURE QU'ELLE Y A RESSENTIES.

Quand je parle ici des douleurs de la nature, je ne veux pas dire que la sainte Vierge les a endurées naturellement, comme ferait une personne élevée dans l'idolâtrie, et qui ne serait pas instruite des vérités de notre sainte religion ; mais je parle des douleurs et des souffrances que la nature a pu lui causer, qu'elle a ressenties d'une manière ineffable, toute divine et surnaturelle. Pour concevoir quelque chose de leur grandeur, il faut monter cinq degrés qui

nous élèveront assez haut sinon pour nous faire comprendre l'excès de ces douleurs, du moins pour confesser qu'elles sont inénarrables et qu'elles surpassent de beaucoup tout ce que l'esprit humain peut en concevoir.

1° Il faut donc considérer que la sainte Vierge était femme : par conséquent, d'un naturel doux, tendre et compatissant. Il est possible qu'on trouve plus de force dans les hommes ; mais il faut convenir aussi qu'il y a en eux plus de dureté dans le naturel, tandis que les femmes sont plus communément sensibles à la douleur, que les larmes leur sont plus familières, et qu'elles s'attendrissent plus facilement sur les misères d'autrui. Or, entre toutes les femmes, jamais aucune n'a eu un cœur aussi tendre et aussi compatissant que la sainte Vierge.

2° Il faut considérer qu'elle était mère. Or, il n'y a pas d'amour qui égale l'amour d'une mère pour son enfant. Mais de plus, elle était mère d'un fils unique, et la douleur qu'une bonne et tendre mère ressent de la mort de son fils unique, est inconsolable, parce que sa perte est entièrement irréparable ! Rappelez-vous en ce moment ce que le saint Evangile rapporte de la veuve de Naïm, dont on portait le fils en terre lorsque Jésus-Christ approchait de la porte de cette ville. L'Evangéliste semblant prendre à tâche de nous dépeindre plus vivement la douleur profonde dont cette mère désolée était pénétrée, remarque qu'elle n'avait que cet enfant, et qu'il était fils unique de sa mère infortunée. Mais encore ce fils unique, dont Marie était mère, valait mieux lui seul que tous les enfants de toutes les mères ensemble. Aussi, avait-elle plus d'amour pour lui que toutes les mères ensemble n'en ont jamais eu pour leurs enfants : et, par conséquent, la douleur naturelle qu'elle ressentait de sa mort était si grande, que toutes les douleurs réunies des autres mères ne sauraient égaler la sienne. Mais enfin ce fils unique, dont elle se voyait privée par la mort, lui était toutes choses ; en le perdant, elle perdait tout. Voilà, selon saint Bernard, ce qui la faisait

éclater au pied de la croix, en pieux gémissements, et exhaler sa douleur en ces paroles si pleines de tendresse et d'amour qu'il lui met dans la bouche : « O Jésus, Fils unique du Dieu vivant, et Fils unique de sa très-humble servante, que je vois mourir sur cette croix, vous m'êtes seul toutes choses ! Vous êtes mon père, vous êtes ma mère, vous êtes mon époux, vous êtes mon fils, vous êtes mon Dieu, vous êtes mon âme, vous êtes ma vie, vous êtes mon précieux trésor. Oui, vous m'êtes seul toutes choses ; en vous perdant vous seul, je perds tout et ie n'ai plus rien. Me voilà donc privée de tout ; je n'ai plus de père, plus de mère, plus d'époux, plus d'enfant, plus de trésor, plus de vie, et je reste la plus désolée de toutes les mères. »

3° Il faut considérer qu'elle était présente à la sanglante tragédie de la mort de son Fils unique. Apprendre d'un autre la nouvelle d'un insigne malheur, c'est une chose si affligeante, que le démon espéra renverser la patience du saint homme Job, en lui faisant annoncer par plusieurs de ses serviteurs qui se suivaient de fort près, la nouvelle de la perte de tous ses enfants et de tous ses biens dans un même jour ; et, sa douleur eût été sans doute bien plus grande, s'il eût vu lui-même et contemplé de ses propres yeux ces grands désastres qu'on venait lui raconter coup sur coup. Or, la sainte Vierge n'écoute pas raconter par un autre l'histoire tragique de la Passion de son très-cher Fils ; elle la voit elle-même, ses yeux sont les témoins de la cruauté qu'on exerce sur lui, et son cœur en reçoit toutes les blessures. Quels ravages donc dut faire dans ce cœur maternel un spectacle si déchirant ! Voilà, ô Marie, oui, voilà *ce glaive de douleur* dont vous avait parlé le saint vieillard Siméon dans le temple, *et qui devait transpercer votre âme*. Qui pourrait comprendre en quel état il a réduit le cœur de la plus tendre de toutes les mères ?

4° il faut considérer, pour découvrir encore une plus grande étendue de douleur dans cette admirable mère, au

pied de la croix, que c'est là qu'elle souffrait, si j'ose ainsi parler après un Père de l'Eglise, comme les douleurs de l'enfantement. Elle ne les avait pas endurées, quand elle mit au monde son divin Fils dans l'étable de Bethléem ; et il était juste que, comme elle l'avait conçu sans aucune concupiscence de la chair, elle l'enfantât aussi sans douleur : « Mais, dit saint Bernard, elle est là, au pied de la croix, comme payant avec usure dans la mort du Bien-aimé de son cœur, les douleurs que sa pureté virginale lui avait épargnées dans sa naissance. »

5° Il reste un dernier pas à faire pour monter au plus haut degré des douleurs de la nature que cette tendre mère souffrit à la vue de son Fils mourant sur le Calvaire. Le voir mourir d'une mort également cruelle et honteuse, c'était un grand excès de douleur ; mais le voir souffrir et mourir sans pouvoir le soulager en la moindre chose ; au contraire, ne faire que redoubler ses douleurs par sa présence, et ne pouvoir pourtant s'en séparer, c'était une douleur achevée ; il n'y avait plus rien à y ajouter. Hélas ! quelles cruelles angoisses pour la plus tendre et la plus aimante de toutes les mères ! Ecoutons ici saint Bonaventure : « Ah ! s'écrie ce Docteur séraphique, dans ses pieux colloques sur les douleurs de Marie au pied de la croix, elle entend Jésus se plaindre qu'il a soif, et elle se souvient que tant de fois elle a arrosé ses lèvres de son lait virginal ; elle voudrait transformer son cœur en une source rafraichissante pour le délivrer de ce cruel tourment, mais elle ne le peut, et elle a la douleur de le voir en sa présence abreuvé de fiel et de vinaigre. Elle voit le corps adorable de Jésus tout couvert de plaies depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, et elle n'en peut bander aucune. Elle voit le sang précieux de Jésus couler par terre, répandu dans la boue et foulé aux pieds de ses cruels bourreaux, et elle, qui en connaît la juste valeur, ne peut en ramasser une seule goutte, ni empêcher cette horrible profanation. Elle voit la tête sacrée de Jésus se pencher vers elle, comme s'il vou-

lait lui parler, et sa bouche entr'ouverte ne lui dit qu'une seule parole qui lui perce le cœur d'une douleur mortelle : *Femme, voilà votre fils*, en lui désignant son disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean, qui est avec elle au pied de la croix. Quel triste adieu que celui où elle n'a pas seulement la consolation d'être nommée sa mère ! C'était un peu d'eau jetée sur la fournaise de son cœur pour l'embraser encore davantage ! O paroles déchirantes, quelle douleur vous imprimez au fond du cœur de la plus affligée de toutes les mères ! »

Ainsi, vous le voyez, en montant de degré en degré, comme je viens de le faire, il est plus facile de concevoir, du moins autant qu'il est possible à l'esprit humain, quel martyre ineffable a dû souffrir sur le Calvaire la mère du Fils de Dieu, à la vue des outrages, des ignominies, des insultes de toutes sortes et de la mort cruelle qu'il a endurés sur cette fatale montagne. Que c'est donc avec raison que l'Eglise, toujours conduite par l'Esprit-Saint, met dans l'office de ce jour ces paroles dans la bouche du prêtre à la postcommunion de la messe : « Oh ! heureux les sens de la bienheureuse Vierge Marie, qui, sans endurer la mort, ont mérité la palme du martyre au pied de la croix du Seigneur ! » et ces autres dans la bouche de tous les fidèles, lorsqu'ils récitent les litanies si pieuses qu'elle a composées en son honneur : « Reine des Martyrs, priez pour nous. » Que c'est donc aussi avec vérité que saint Jérôme, ce grand Docteur de l'Eglise, a dit en parlant du martyre de la Mère de Dieu, au pied de la croix : « Les autres ont été martyrs, parce qu'ils sont morts pour Jésus-Christ ; mais Marie l'a été plus que tous les autres, en souffrant avec Jésus-Christ. » Que c'est encore avec non moins de vérité que saint Bernard a dit : « Dans les autres martyrs, le grand amour qu'ils avaient pour Dieu, adoucissait la douleur que leur causaient leurs tourments ; mais plus la Vierge Marie a aimé, plus elle a souffert : plus son amour a augmenté son martyre ; » et Richard de Saint-Victor :

« Marie a souffert le martyre dans son cœur, et ce glaive de douleur qui a transpercé son âme dans la Passion de son divin Fils, lui tient lieu du plus rigoureux martyre. »

Ainsi : 1^o Marie, au pied de la croix, a souffert le martyre par la violence des douleurs de la nature qu'elle y a ressenties.

II. MARIE, AU PIED DE LA CROIX, A SOUFFERT LE MARTYRE PAR LA VIOLENCE DES DOULEURS DE LA GRACE QU'ELLE Y A ENDURÉES.

C'est assez d'être sensible pour éprouver que la nature a ses douleurs ; c'est assez d'être raisonnable pour juger qu'elles vont quelquefois à un excès qui est plus amer que la mort ; mais il faut être spirituel pour savoir que la grâce a ses douleurs aussi bien que la nature, et il faut être une personne expérimentée dans les voies de la spiritualité, pour comprendre que les douleurs de la grâce sont bien plus vives et plus fortes que toutes les douleurs de la nature.

La grâce a ses passions, comme la nature a les siennes ; mais, comme la grâce est au-dessus de la nature, aussi ses passions sont surnaturelles, c'est-à-dire bien plus élevées et bien plus fortes que toutes celles de la nature. Il y a des joies et des consolations surnaturelles, de même qu'il y a des croix et des souffrances surnaturelles, et Dieu fait endurer quelquefois d'une manière si cruelle ces dernières aux âmes où il fait abonder sa grâce, qu'en rendant ces âmes capables de souffrir ses douleurs, il ne les rend pas capables de les exprimer. Le saint homme Job, l'un des plus éloquents de tous les saints personnages qui nous ont parlé dans les saintes Ecritures, les ressentait si violemment, qu'il n'en put jamais rien dire autre chose, sinon que Dieu les lui faisait souffrir d'une manière ineffable. Il admire et se tait : voilà tout.

La plus forte de toutes les passions de la nature est l'amour profane; de même la plus forte de toutes les passions de la grâce est l'amour sacré; c'est lui qui, durant les persécutions des tyrans, a conduit des milliers de chrétiens au martyre; c'est lui qui, durant la paix de l'Eglise, continue à traiter les siens comme des victimes dévouées à la mort; il emprisonne les uns dans des solitudes affreuses, et il réduit les autres à la dernière pauvreté; il condamne ceux-ci à ne vivre que de pain et d'eau, et il flagelle ceux-là jusqu'à répandre leur sang; il les accable tous de tant d'austérités, qu'il leur fait bientôt trouver la fin de leur vie dans l'excès de leurs macérations, et plus l'amour sacré a d'empire sur les âmes, plus il augmente ses rigueurs. Il faut avoir passé par ses mains, si je puis parler ainsi, pour savoir ce que c'est que de souffrir les grandes douleurs de la grâce, et pour avouer que celles de la nature sont peu de chose en comparaison de celles-là.

Or, qui les a jamais éprouvées dans toute leur force comme la sainte Vierge au pied de la croix? C'est là que la mère de la divine grâce connaît, par sa propre expérience, ce que c'est que de souffrir les plus cuisantes douleurs de la grâce: « Oui, c'est là, dit Richard de Saint-Laurent, que comme elle est appelée la Reine des Vierges, elle doit être aussi appelée la Reine des Martyrs, parce que son martyre est incomparablement plus parfait, plus noble et plus crucifiant que celui de tous les autres martyrs. O martyr tout singulier, unique et incomparable, continue-t-il, où la victime immolée est la mère de Dieu; où le grand-prêtre qui la sacrifie, est l'amour sacré; où l'autel de son sacrifice, est l'autel de la croix; où le feu qui la consume, est le feu du ciel. » On peut donc dire avec la plus grande vérité que le martyr que la sainte Vierge a souffert sur la montagne du Calvaire, a été le martyr du très-pur amour.

Pour l'entendre mieux encore, il faut remarquer une belle doctrine de saint Augustin, qui distingue quatre sortes

de martyres qui se surpassent l'un l'autre en dignité, parce qu'ils se surpassent beaucoup en la manière de faire souffrir.

Dans la première sorte, Dieu suspendait l'activité des éléments, comme, par exemple, il suspendit l'ardeur du feu, dans le martyre de saint Jean l'Évangéliste. Ce saint Apôtre, l'un des deux fils de Zébédée, qui aimait si tendrement Jésus-Christ, et qui en était si tendrement aimé, qu'il fut appelé le Disciple bien-aimé, fut jeté par l'ordre de l'empereur Domitien, dans une chaudière d'huile bouillante, devant la Porte latine. Mais Dieu se contenta de ses dispositions, en lui accordant toutefois le mérite et l'honneur du martyre; il suspendit l'activité du feu, et lui conserva la vie, comme il l'avait conservée autrefois aux trois jeunes hébreux qui furent jetés, par l'ordre de Nabuchodonosor, dans la fournaise de Babylone. L'huile bouillante se changea pour lui en un bain rafraîchissant, et il en sortit plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré, au rapport de Tertullien, un des premiers Pères de l'Église. Ceux-ci sont des martyrs de volonté, et non pas d'effet : car, quoique leur volonté n'ait pas manqué au martyre, le martyre a manqué à leur volonté.

Dans la seconde sorte, Dieu laissait agir les instruments de la cruauté, mais il suspendait la sensibilité des corps des martyrs; les bourreaux prenaient plaisir à contenter leur rage par de nouveaux supplices, et les martyrs en prenaient encore plus à contenter leur amour par de nouvelles souffrances : « Vous me faites marcher pieds nus sur des brasiers ardents, disait le martyr saint Tiburce à ses bourreaux, oh! que vous me faites plaisir! Je trouve que ce sont des roses. » Ceux-là sont des martyrs d'effet aussi bien que de volonté, mais leur martyre leur était plus doux que toutes les consolations du monde.

Dans la troisième sorte, Dieu ne suspendait ni l'activité des tourments ni la sensibilité des martyrs; ils souffraient et expiraient dans la violence de leurs supplices, mais la

grâce répandait dans leurs âmes une si grande abondance de consolations, que la joie qu'ils en éprouvaient intérieurement se communiquait à leur extérieur, et qu'ils mouraient avec un visage calme et serein au milieu des plus cruelles tortures : c'est ainsi, par exemple, qu'il est rapporté du glorieux martyr, saint Laurent, qu'après avoir enduré longtemps l'horrible torture imaginée par le juge, qui l'avait fait étendre sur un gril placé au milieu de charbons ardents, il lui dit avec tranquillité : « Vous pouvez maintenant faire tourner mon corps, il est assez rôti de ce côté-là ; » et que les bourreaux l'ayant tourné, il ajouta avec le même calme, toujours en s'adressant au juge : « Ma chair est présentement assez rôtie, vous pouvez en manger. » Et la raison en est, comme le fait observer saint Ambroise, que, tandis que les flammes matérielles agissaient sur son corps, le feu de l'amour divin qui brûlait son cœur avec beaucoup plus d'activité, absorbait le sentiment des douleurs qu'il endurait.

Dans la quatrième sorte, Dieu semblait avoir abandonné les martyrs à toute la cruauté des bourreaux, sans avoir voulu arrêter ni la violence des tourments, ni la sensibilité de leurs corps, ni l'amertume de leurs peines, en la tempérant par les douceurs des consolations divines ; ils souffraient des douleurs si grandes, qu'elles n'avaient rien que de poignant ; des douleurs si atroces, qu'elles faisaient frémir d'horreur ceux qui en étaient témoins, et dans un abandon si général, qu'il semblait que le ciel même fût de bronze pour eux ; leur faiblesse naturelle aurait mille fois succombé, si elle n'eût été soutenue par la force du pur amour. Je ne sais pas si le nombre en est grand, mais je sais qu'il n'y a qu'un Roi des Martyrs et qu'une Reine des Martyrs : ce Roi, c'est Jésus-Christ sur la croix, et cette Reine, c'est Marie au pied de la croix de Jésus-Christ.

C'est là que saint Laurent Justinien la considère comme un miroir très-clair exposé devant le tragique et sanglant spectacle de Jésus-Christ en croix, pour en imprimer tous

les traits dans la plus sensible partie de son âme : « Un visage, dit-il, n'est pas mieux représenté dans une glace, que toutes les douleurs de la Passion et de la mort de Jésus-Christ ne sont exprimées et très-vivement imprimées dans le cœur de sa sainte mère. » Autrefois Jésus-Christ disait à un de ses Apôtres, qui lui avaient témoigné le désir de voir son Père : *Philippe, celui qui me voit, voit mon Père*¹; comme s'il lui eût dit : Mon disciple, vous désirez voir mon Père, voyez-le en ma personne, car nous ne différons en aucune chose, et celui qui me voit, voit aussi mon Père. » De même aujourd'hui, du haut de sa croix, il semble nous dire : « Qui me voit, voit aussi ma mère. » Oui, ô épouses de cet Homme-Dieu, regardez-le attentivement sur cette croix tout baigné dans son sang, contemplez en silence toutes les plaies dont son corps adorable est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête, pensez aux douleurs dont son cœur est inondé, et puis, dites que vous avez vu la mère de Jésus jusque dans le plus intime de son âme, car elle est un miroir qui le représente parfaitement. Son corps, il est vrai, ne vous fait pas voir de sanglantes plaies comme vous en voyez sur le corps de son divin Fils; mais de même qu'il arrive que la vertu naturelle de la foudre va quelquefois briser et pulvériser une épée dans son fourreau, sans que le fourreau en reçoive aucun dommage, ainsi la douleur que Marie ressent de l'horrible et cruelle Passion de Jésus-Christ, est comme un foudre animé qui, épargnant son corps qu'il a laissé sans plaies, est allé briser et foudroyer son âme. C'est elle qui nous le déclare dans ses lamentations par la bouche du prophète Jérémie : *Hélas! s'écrie-t-elle, mon cœur est bouleversé en moi-même, parce que je suis remplie d'amertume.*

Cependant, quel étonnement de la voir survivre à toutes ces angoisses, et demeurer toujours ferme et inébranlable auprès de la croix, à la vue d'un spectacle si tragique et si

(1) Philippe, qui videt me, videt et Patrem meum. *Joan. 14. 9.*

effroyable qu'il ébranle tous les êtres ! Oh ! amour plus fort que la mort ! Le sacrifice du Fils est déjà achevé par la mort, et celui de la mère continue par l'amour. Le Fils ayant expiré sur la croix, n'est plus capable de recevoir aucune douleur, et la mère vit encore au pied de la croix pour souffrir la douleur du coup de lance dont un des soldats perce son côté ; c'est le corps du Fils qui reçoit la blessure, mais il n'en ressent pas la douleur : c'est donc le cœur de la mère qui la reçoit tout entière. Et c'est ainsi qu'elle l'a révélé à sainte Brigitte : « Alors il me semblait, lui dit-elle, que mon cœur était transpercé de part en part du même coup de lance qui avait percé le côté de mon Fils. » O Vierge sainte, s'écrie ici saint Bonaventure, votre Fils a souffert en son corps, et vous, vous avez souffert en votre âme ; ce que les fouets, les clous, les épines et la lance ont fait dans son corps adorable, l'amour compatissant le faisait dans votre âme, et toutes ses plaies divisées en chaque membre de son corps, se sont trouvées réunies ensemble dans votre cœur maternel, inondé d'amertume au pied de la croix ! »

Maintenant, demandez à votre cœur, ô épouses de Jésus-Christ qui m'écoutez, s'il a jamais fait l'expérience de ce que c'est que de souffrir les douleurs de la grâce, et s'il sait bien de quoi on lui parle. En avez-vous bien conçu l'idée jusqu'ici ? Ah ! si vous ne le savez pas encore, apprenez-le donc de la très-sainte Vierge, qui les souffre si violentes au pied de la croix, qu'elle est justement nommée pour cela la Reine des Martyrs, aucune autre créature ne l'ayant jamais égalée dans les tourments que son amour, le plus grand de tous les amours, lui a fait souffrir à la vue de son Bien-Aimé attaché à la croix.

Apprenez-le de tant de grands Saints : d'un saint François d'Assise, par exemple, qui, après en avoir eu l'âme toute brisée, porta ces douleurs jusque sur son corps, et, par un prodige singulier et digne de l'admiration de tous les siècles, en demeura blessé à mort, portant visiblement,

mais très-douloureusement, les mêmes plaies que son très-aimable et bien-aimé Jésus, dans ses pieds, dans ses mains et dans son côté.

Apprenez-le d'un saint Dominique, de qui saint Antonin a écrit que ses yeux étaient comme des ruisseaux de larmes qui coulaient toujours, et que l'amour de son cœur, qui brûlait sans cesse, en était la source ; de sorte que par une merveille de la grâce bien opposée à l'ordre de la nature, le feu produisait l'eau, et que cette eau, au lieu d'éteindre le feu, le nourrissait et l'embrasait toujours d'une nouvelle ardeur.

Apprenez-le d'une sainte Marguerite de Cortone, qui ne versait pas seulement l'eau de sa tête par les yeux, mais souvent le sang de son cœur, à un tel point qu'elle était aveuglée quelquefois par l'abondance de ses larmes et par la véhémence de sa douleur ; qui, ravie de perdre la vue de toutes les créatures pour ne plus voir que des yeux de son âme son aimable Sauveur attaché à la croix, et, en cet état, ne voyant plus personne, pensant n'être vue non plus de personne, tendant les mains de côté et d'autre, comme ferait un aveugle, laissait s'épancher son amour en ces tendres paroles : « Conduisez-moi à mon Bien-Aimé ; apprenez-moi où je pourrai le trouver. O mon Jésus ! la délicieuse vie de mon âme, enseignez-moi où vous reposez, où vous demeurez, et où vous mourez dans le plus grand excès de vos douleurs ; je vous cherche, je vous désire, je vous appelle, je pleure, je crie, je meurs de tristesse et d'ennui, si je ne vous trouve, si je ne souffre, si je ne meurs pour votre amour. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que Marie, souffrant au pied de la croix un martyre ineffable par les douleurs et de la nature et de la grâce qu'elle y endure tout ensemble, vous offre deux choses à imiter :

La première, d'être bien persuadées que vos souffrances ont une union étroite avec celles que Jésus, le chef des prédestinés, a ressenties pendant sa vie et surtout durant le cours de sa cruelle et ignominieuse Passion; qu'elles en sont une suite et une dépendance, et qu'il ne vous fait part de sa croix, que parce que vous lui appartenez spécialement; que le glaive ne perça si profondément le cœur de Marie, que parce qu'elle était la tendre mère de Jésus; de même qu'il ne perce à proportion certaines âmes d'élite dans une Communauté que parce qu'elles sont les épouses chéries de Jésus; que vous ne devez donc jamais séparer vos souffrances de celles de votre divin Epoux, qu'il vous faut les envisager, au contraire, comme ne faisant qu'une même chose avec elles, et que rien n'est plus propre à vous soutenir alors et à vous inspirer du courage, que cette considération : « Jésus souffre avec moi; Jésus souffre en moi; Jésus ne me fait souffrir, que parce que je suis à lui, et afin que j'y sois encore davantage. »

La seconde chose en quoi vous devez imiter Marie, c'est d'accepter avec la même paix, le même amour, la même conformité à la sainte volonté de Dieu, les croix qu'il vous envoie, soit intérieures, soit extérieures; de ne point vous laisser ébranler ni troubler par l'effrayante perspective de leur durée, mais de croire fermement que ce Dieu de bonté, qui connaît si bien les proportions de votre cœur, mesurera toujours sa grâce sur la rigueur des épreuves que son amour vous prépare; de ne point faire comme certaines âmes qui s'impatientent, lorsqu'elles durent trop longtemps, selon leur idée, qui ne désirent rien tant que d'en voir bientôt la fin, qui ne soupirent qu'après le retour des consolations : âmes bien peu généreuses, telles qu'on en rencontre dans beaucoup de Communautés, qui, quand il en est besoin, ne savent jamais se sacrifier courageusement, absolument et sans retour; qui consentent assez que la victime souffre jusqu'à un certain point, mais qui ne prétendent pas qu'elle meure et qu'elle soit entièrement con-

sumée ; qui veulent bien brûler du feu de l'amour divin, mais d'un feu doux, et non d'un feu qui divise, qui dévore, qui détruit, semblable à celui dont Marie, endurent un martyre ineffable au pied de la croix, a été la victime.

O très-sainte Vierge, vous qu'un effort surnaturel de courage et d'amour a fait monter sur le Calvaire, et rester debout, au pied de cette croix, malgré la profonde douleur où votre cœur maternel était alors plongé, donnez à ces chères Sœurs la force d'aller s'y inspirer, dans leurs peines, de vos sentiments généreux et tout divins, et, pour cela, « imprimez, vous dirai-je avec l'Eglise, dans la prose si touchante du *Stabat Mater*, oui, sainte Mère, imprimez fortement dans leur cœur les plaies de Jésus crucifié

Ainsi soit-il. »

DIMANCHE DES RAMEAUX.

SUR LA PREMIÈRE PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1. *Amour des ennemis.*
 2. *Pardon des injures.*
-

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Heb. 12. 2.

Nous voici arrivés, mes Sœurs, au temps le plus précieux et le plus important de toute l'année; c'est de ces jours consacrés à la mémoire des souffrances et de la mort de notre divin Rédempteur, que l'on peut dire avec la plus exacte vérité : *Voici maintenant le temps favorable ; voici les jours de salut*¹; c'est ici le temps prédit par le prophète Isaïe et rappelé par l'apôtre saint Paul, *que le Seigneur a choisi pour nous exaucer et pour nous accorder l'abondance de ses secours*²; c'est dans le temps où Jésus-Christ nous a acquis le salut, qu'il nous aide plus spécialement à le mériter ; c'est par le spectacle de son sang répandu pour

(1) *Ecce nunc tempus acceptabile. ecce nunc dies salutis. 2. Cor. 6. 2.*

(2) *Hæc dicit Dominus: In tempore placito exaudivi te, et in die salutis auxiliatus sum tui. Is. 49. 8.*

Ait enim: Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. 2. Cor. 6. 2.

nous, qu'il nous excite à nous en appliquer les fruits. Nous avons dû arriver à la célébration de ces douloureux mystères, préparés par les jeûnes dont l'Eglise les a fait précéder, par les instructions plus multipliées qu'elle nous a données, par les prières plus répétées auxquelles elle nous a appelés. Serait-il possible que nous nous présentassions aux saints offices qui nous retracent les supplices inouïs de notre Sauveur, uniquement par coutume? que nous y assistassions avec indifférence, ou peut-être seulement avec cette sensibilité passagère qu'excite le récit ou la représentation d'une histoire tragique? que nous en sortissions moins touchés que ces Juifs qui, en descendant du Calvaire, se frappaient la poitrine de douleur et de regret, et s'écriaient : *Oui, cet homme était vraiment le Fils de Dieu*¹. Ah! contemplez en ce moment ce Fils du Dieu vivant; *fixez vos regards sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie; et puisque c'est du haut de cette croix, que, comme d'une chaire, ce souverain Législateur des hommes, ce Docteur de l'univers, ce Maître de la vérité, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science*², va nous donner des enseignements d'une manière plus parfaite et plus efficace, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, qu'il ne l'a encore fait jusqu' alors, écoutez avec respect et avec attention les divines paroles qui vont sortir de sa bouche sacrée : 1° il prie pour ses bourreaux; 2° il promet le paradis au bon larron; 3° il lègue Marie pour mère à saint Jean, et il substitue saint Jean à sa place auprès de sa mère; 4° il se plaint que son Père l'ait abandonné; 5° il dit qu'il a soif; 6° il s'écrie que tout est consommé; 7° il remet son âme entre les mains de son Père. Je vais, dans cette Conférence et

(1) Verè hic homo Filius Dei erat. *Marc. 15. 59.*

(2) In quo sunt thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Col. 2. 3.*

les suivantes, vous expliquer, l'une après l'autre, chacune de ces paroles; ensuite, m'appuyant sur l'autorité des saintes Ecritures et des Pères de l'Eglise, je déduirai les différents conséquences pratiques que l'on peut tirer de ces dernières paroles de l'Homme-Dieu expirant sur la croix. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la première. Tel est le sujet de cette Conférence.

PREMIÈRE PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

*Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*¹.

Médiateur entre le ciel et la terre, placé entre l'un et l'autre, Jésus-Christ, du haut de sa croix, jette ses regards sur ce qui l'environne; il les porte même bien au delà. Il découvre toutes les générations de tous les siècles pour lesquelles il s'immole, et sur qui donc va se porter sa première pensée? est-ce sur ses Apôtres qu'il a si constamment chéris? est-ce sur les pieuses femmes qui l'ont suivi jusqu'à ce dernier moment? est-ce même sur sa tendre mère qu'il voit éplorée à ses pieds? Non, ce sont ses bourreaux qui vont être l'objet de son premier soin; il semble oublier ce qu'il a de plus cher au monde, pour ne plus s'occuper que de ceux qui lui donnent la mort.

Reportons-nous un instant en esprit sur la sainte montagne, quel spectacle nous présente le Calvaire! Au pied de la croix, une troupe de forcenés se repaissent avec une joie barbare des souffrances et des humiliations de Jésus-Christ; ils insultent à ses douleurs, et, dans l'état pitoyable où ils l'ont réduit, ils l'accablent encore de nouveaux outrages; ils secouent la tête en se moquant de lui et en le raillant; ils se le montrent les uns aux autres comme un objet de dérision et de mépris; ils en font un roi de théâtre et vomissent contre lui mille impiétés et mille blasphèmes :

(1) Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. *Luc. 23. 34.*

*O toi, lui disent-ils, qui te vantais de détruire le temple et de le rebâtir en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même? si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix¹. Il a sauvé les autres, disent-ils encore, et il ne saurait se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui², l'attaquant ainsi tout à la fois dans sa puissance, dans sa sainteté, dans son humanité et dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus, de ces sarcasmes et des vociférations de cette multitude animée, que, du haut de sa croix, Jésus-Christ rompt le silence qu'il a gardé jusqu'alors, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel, et que va-t-il demander? va-t-il déployer sur eux sa vengeance ou implorer celle de son Père? va-t-il en faire descendre la foudre et les écraser? Ah! ce serait la juste punition de tant d'inhumanité, de tant de crimes et d'attentats. Mais ne craignez point, Juifs sacrilèges et parricides, c'est la miséricorde qui le fait parler; il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dictée l'amour le plus généreux et le plus désintéressé : *Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.**

Pesons attentivement chacune de ces paroles. Il ne dit pas : « Mon Dieu, » mais il dit : *Mon Père*, parce que ce nom de père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine, et que, dans cette occasion, il a besoin de toute la bonté d'un père, et non de la sévérité d'un juge. Il ne dit pas en détail : « Pardonnez à celui-ci ou à celui-là moins coupable que les autres, et qui a eu moins de part à cette conjuration universelle formée contre moi ; » mais, en général et sans aucune distinction, il dit : *Pardonnez-leur*, ne voulant exclure personne de ce pardon,

(1) Vah ! qui destruis templum Dei, et in triduo illud reedificas, salva temetipsum ; si Filius Dei es, descende de cruce. *Matth. 27. 40.*

(2) Alios salvos fecit, seipsum non potest salvum facere ; si rex Israël est, descendat nunc de cruce, et credimus ei. *Matth. 27. 42.*

les y comprenant tous ; même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement ; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment ; même ceux qui lui ont enfoncé des épines dans la tête, des clous dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui *remplit toute la terre*¹, dit le Psalmiste, est ici universelle ; pas un seul pour qui ses mains et ses pieds ne soient percés ; pas un seul pour qui son cœur sacré ne soit ouvert par une large blessure ; pas un seul dont il ne soit l'avocat, dont il ne se déclare l'intercesseur et le sauveur. *Mon Père, pardonnez-leur* ; c'est-à-dire, encore une fois, à ceux qui m'ont traité si cruellement et si injustement ; à Pilate qui m'a condamné à mort contre ses propre lumières ; à Caïphe, à Anne et aux autres princes des prêtres qui m'ont livré entre ses mains par haine et par envie ; à Hérode qui m'a traité comme un insensé et qui m'a méprisé avec toute sa cour ; à ces bourreaux qui m'ont attaché impitoyablement à la croix ; à tout ce peuple qui a demandé ma mort à grands cris pour tous les bienfaits dont je l'ai comblé.

Il ne s'en tient pas à une simple prière, mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier, et, tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse. *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ; ils sont aveugles, et ils ne connaissent pas l'énormité de l'offense qu'ils commettent envers moi. *O charité de Jésus-Christ qui surpasse toute connaissance*², puis-je m'écrier ici avec l'apôtre saint Paul ! S'occuper ainsi de procurer du bien à ceux dont on a reçu toutes sortes de mauvais traitements, et s'en occuper dans le temps même qu'on en est accablé, c'est avoir *une charité qui est forte comme la mort* ; une charité qui souffre tout, qui supporte tout, et que *toutes les eaux des tribulations ne peuvent étein-*

(1) Misericordiâ Domini plena est terra. Ps. 52. 5.

(2) Scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi. Ephes. 5. 19.

*dre*¹. « Chose admirable, dit saint Bernard, oui, chose vraiment admirable ! Les Juifs crient à Pilate : *Crucifiez-le, crucifiez-le*² ; et le Sauveur des hommes crie à son Père : *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* » Ainsi, sur la croix, non-seulement Jésus pardonne à ses ennemis et oublie leurs affronts, mais il les aime, il intercède pour eux, il implore leur grâce, il s'efforce de les justifier ; il ne pense plus que c'est par eux qu'il souffre, il se souvient seulement qu'il souffre pour eux. Ils pressent à grands cris sa mort, et il demande que cette mort leur soit profitable ; ils ont souhaité, dans leur fureur, que *son sang retombât sur eux et sur leurs enfants*³, et il sollicite, dans sa miséricorde, que ce sang ne leur soit pas imputé ; ils comblent la mesure de leur crime par leurs injures, et il s'efforce d'en atténuer la noirceur par l'excuse de leur ignorance : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

Néanmoins, la prière du divin Rédempteur a encore un sens bien plus étendu ; non-seulement elle embrasse tous ceux qui ont eu part à sa mort, mais elle comprend aussi tous les pécheurs qui en sont les premiers auteurs : par conséquent, tous les hommes, puisqu'il n'y en a pas un seul qui ne soit pécheur. Elle nous comprend donc nous-mêmes, qui nous sommes rendus coupables de tant d'offenses envers la divine Majesté ; appliquons-nous-la, en répétant, après lui, dans les sentiments d'une sincère componction : « Grâce, grâce, Seigneur, grâce universelle pour tant de péchés qui ont provoqué vos douloureux tourments ; nous ne le méritons pas, ô mon Dieu, mais nous le demandons par les mérites de Celui qui a imploré notre pardon, du haut de la croix. Nous l'avouons d'après lui, nous ne savions ce que nous faisons ; nous étions des aveugles, des in-

(1) Fortis est ut mors dilectio... Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem. *Cant.* 8. — 6. 7.

(2) Crucifige, crucifige eum. *Marc.* 15. 15.

(3) Sanguis ejus super nos et super filios nostros. *Matth.* 27. 35.

sensés, des furieux, Ah! que ce qui a causé nos péchés, soit notre excuse; daignez agréer cette excuse présentée par l'Homme-Dieu qui, dans le sanctuaire éternel, *est toujours vivant pour intercéder en notre faveur*¹ et continue les supplications qu'il vous adressa autrefois sur l'autel de la croix. »

Mais, pour obtenir l'effet de cette admirable prière, il ne suffit pas de la répéter; en nous accordant un grand bienfait, le divin Maître nous présente un grand exemple, et nous ne mériterions pas de recevoir l'un, si nous ne savions imiter l'autre. Ce qu'il avait enseigné durant le cours de sa prédication: *Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient*², il le pratique, dans ses derniers moments, d'une manière sublime. Il avait posé le précepte, et il montre la manière de l'exécuter. Il avait interdit toute vengeance, et il confond tous les prétextes dont l'amour-propre s'efforce de l'autoriser. En effet, quelles raisons, après l'exemple qu'il nous donne, pouvons-nous apporter, pour nous dispenser de pardonner à nos ennemis? Disons-nous que nous leur avons fait trop de bien? Mais avons-nous guéri leurs malades, délivré leurs possédés, redressé leurs boiteux, éclairé leurs aveugles, délié la langue de leurs muets, rendu la vie à leurs morts? Disons-nous qu'ils nous ont fait trop de mal? Mais nous ont-ils méprisés comme des insensés, donné des soufflets en public, attachés à une colonne pour nous flageller, craché au visage, couronnés d'épines, abreuvés de fiel et de vinaigre, attachés à une croix? Disons-nous que l'affront que nous avons reçu est trop récent? Mais le sang coule-t-il de nos plaies, comme il coulait de celles de Jésus-Christ, dans le moment même qu'il demandait pardon à son Père pour ceux qui lui

(1) Semper vivens ad interpellandum pro nobis *Hebr.* 7. 25.

(2) Ego autem dico vobis: Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumnantibus vos. *Matth.* 5. 44.

avaient percé les pieds et les mains? Disons-nous enfin, qu'il était Dieu, et que cette perfection est au-dessus de notre nature? Mais ce n'est pas seulement Jésus-Christ qui a pardonné à ses ennemis, quoiqu'il l'ait fait d'une manière infiniment plus parfaite que tous les Saints ensemble.

En effet, dans la loi de nature, Joseph a pardonné à ses frères, qui l'avaient vendu¹; dans la loi écrite, David a pardonné à Saül, dont il fut cruellement persécuté², et à Absalon, son propre fils, qui s'était révolté contre lui³; dans la loi de grâce, saint Etienne, premier martyr, lors même qu'on le lapidait, priait pour ceux qui le faisaient mourir de la sorte, et s'écriait sous une grêle de pierres : *Seigneur, ne leur imputez pas ce péché*⁴. Saint Jacques, apôtre et premier évêque de Jérusalem, se servit des mêmes paroles que Jésus-Christ en faveur de ceux qui le précipitaient du haut du temple : « Seigneur, dit-il, en levant les yeux au ciel, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »⁵ Saint Paul parle ainsi de lui et des autres Apôtres : *On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières.*⁶ Une infinité de martyrs, de confesseurs, de vierges ont suivi cet exemple et nous l'ont donné; en un mot, Jésus-Christ a fait, dans l'Évangile, un précepte de ce pardon, en recommandant l'amour des ennemis, par ces mots : *Et moi je vous le dis : Aimez vos ennemis*⁷. « Or, il ne commande pas l'impossible, dit saint Jérôme, mais ce qui est parfait et ce qui a été pratiqué par des hommes comme nous; en outre, il l'a accompli lui-même d'une manière héroïque étant attaché à la croix. » « C'est lui, dit saint Chrysostôme, qui a aimé des ennemis, des insolents,

(1) *Genes 45. 5.*(2) *1. Reg. 24. 7.*(3) *2. Reg. 18. 55.*(4) *Domine, ne statuas illis hoc peccatum. Act. 7. 59.*(5) *Eusèbe, Hist. eccles. l. 2. c. 22.*(6) *Maledicimur et benedicimus; persecutionem patimur, et sustinemus; blasphemamur et obsecramus. 1. Cor. 4. — 12. 15.*(7) *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. Matth. 5. 44.*

des blasphémateurs, des furieux, et qui les a aimés de cette charité la plus parfaite et la plus sublime, qui va jusqu'à donner sa vie pour ce qu'on aime. Après même qu'ils l'ont crucifié, il les aime encore; leur rage s'est épuisée contre lui, mais sa charité ne s'épuise point : il les veut guérir de leur aveuglement, il les veut sauver, il redouble de compassion en leur faveur, il intercède pour eux auprès de son Père : *Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* »

Maintenant, ô épouses de Jésus-Christ, c'est à vous de faire selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne¹. Voyez une âme qui a continuellement les yeux fixés sur ce Dieu de charité, et qui met à profit les enseignements salutaires qu'il lui donne dans la première parole qu'il prononce sur cette montagne du Calvaire, comme elle est édifiante dans la conduite qu'elle tient à l'égard des personnes qui seraient mal intentionnées à son égard ! comme elle est jalouse de marcher sur les traces de cet admirable et divin modèle ! Oui, Jésus-Christ, demandant grâce à son Père, du haut de sa croix, pour ses bourreaux : Jésus-Christ, levant les yeux au ciel, dans ce moment solennel, et priant pour ses ennemis, voilà le précepteur envoyé de Dieu dont elle écoute avec attention et suit avec docilité les leçons. D'ailleurs, elle sait que le disciple n'est pas au-dessus du maître, et que, si le Sauveur du monde, tout saint qu'il est, a eu des envieux et des persécuteurs durant le cours de sa vie mortelle, elle aussi est exposée aux traits envenimés de la calomnie ou de la jalousie, aux attaques violentes de la malveillance, aux pointes acérées de la langue, jusqu'au sein même de la religion.

Entrons ensemble dans quelques détails : tantôt, dans cette salle à laquelle elle est attachée, c'est un vieillard ou un malade qui, contre toute justice, trouve à redire à sa

(1) Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.
Exod. 25 40.

conduite néanmoins remplie de charité, et qui, au lieu de lui savoir gré des soins touchants et assidus dont il est l'objet, se laisse aller à des plaintes amères et injustes, parce que, dans telle ou telle circonstance, il s'est faussement imaginé qu'on n'a pas eu pour lui toute l'attention ni tous les égards que sa position demandait ; tantôt, dans cette classe à laquelle elle préside, c'est une élève qui, sans aucune raison, crie contre de chimériques préférences, et lui en témoigne toute sa mauvaise humeur ; tantôt, ce sont les parents eux-mêmes qui, au lieu de se ranger du côté de la vérité, prennent, par une condamnable condescendance, fait et cause pour une enfant dont ils font leur idole, ou bien qui se plaignent de la médiocrité de ses succès, que, par une injustice criante, ils font retomber sur l'incapacité de la maîtresse, tandis qu'ils devraient en attribuer toute la faute, ce qui serait bien plus conforme à l'équité et à la raison, au défaut d'application ou d'intelligence de l'élève ; tantôt, ce sont certaines personnes du dehors mal intentionnées, qui se plaisent à semer dans un public méchant, malin, railleur, toujours porté à croire ou même à grossir ce qu'on dit de désavantageux sur le compte des personnes consacrées à Dieu, des bruits faux sans doute, mais qui n'en sont pas moins préjudiciables à l'établissement qu'elle gouverne ou dont elle fait partie ; tantôt, ce sont même les personnes du dedans qui lui occasionnent de vrais sujets de mécontentement et dont elle a justement à se plaindre : c'est une Sœur, par exemple, qui, par je ne sais quel motif d'envie ou de jalousie, ou pour toute autre raison peu louable, lui témoigne un air froid, glacial, manque même d'égards envers elle, ou, du moins, use de ces procédés que non-seulement l'esprit de charité condamne, mais même que la politesse réproouve et n'admet pas en bonne compagnie dans le monde.

Or, dans ces différentes occasions ou dans bien d'autres à peu près semblables, comment se comporte cette âme vraiment chrétienne et religieuse ? Elle jette tout de suite

les yeux sur Jésus-Christ en butte, sur la montagne du Calvaire, aux railleries, aux insultes, aux sarcasmes, aux injures, aux outrages et aux persécutions de tous ses ennemis ; à l'exemple de ce divin Modèle qu'elle a soin de ne pas perdre de vue, elle pardonne, non pas seulement de bouche, mais de cœur, à toutes les personnes qui auraient pu lui occasionner de la peine, en quelque manière que ce soit. Elle va encore plus loin ; elle tâche, suivant le précepte de l'apôtre saint Paul, *de rendre le bien pour le mal*¹, et, s'il ne lui est pas toujours possible de suivre en cela l'impulsion de son cœur, elle ne cesse, du moins, de prier pour eux, comme Jésus, du haut de sa croix, pria pour ses bourreaux. Oh ! la voyez-vous, dans ces instants où son pauvre cœur est le plus sous la presse, à cause des procédés dont on use à son égard, oui, la voyez-vous, comme une autre Elisabeth de Hongrie, fixant les yeux sur son crucifix, et s'écriant avec cette grande Sainte si indignement calomniée et persécutée durant sa vie : « O adorable Maître ! ô divin Modèle, est-ce là la vengeance que, du haut de votre croix, vous tirez de vos cruels bourreaux ? n'ayant plus de libre que la langue, et cette langue ne formant plus que des sons mourants, c'est en leur faveur que vous la faites servir. Oui, c'est ainsi qu'à votre exemple, je veux me venger de tous ceux qui sont pour moi un sujet de peine et de chagrin. O le plus juste et le plus sage des hommes, ô le plus compatissant et le plus charitable des mortels, que votre cœur est magnanime ! que je reconnais là sans peine le pasteur, plein de bonté, qui court après la brebis égarée ! Ah ! toutes les fois qu'on me persécute ou qu'on m'offense, puissent mes yeux ne voir que vous ! puissent mes oreilles n'entendre que vous ! puisse mon cœur ne comprendre que vous ! et, en vous voyant, en vous entendant, en vous comprenant de la sorte, puissé-je déposer à vos pieds le moindre sentiment de vengeance, d'aigreur ou d'animosité !... »

(1) Noli vinci à malo, sed vince in bono malum. *1 Cor.* 21. 12.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que le fruit que vous devez retirer de la première parole de Jésus-Christ sur la croix, c'est l'amour des ennemis et le pardon des injures ; que, puisque nous disons tous les jours, dans l'*Oraison dominicale*, d'après l'enseignement de ce divin Maître : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, il vous faut pardonner si généreusement, que vous méritiez que la divine miséricorde ait envers vous pour mesure celle dont vous usez envers votre prochain ; que si les personnes qui vous font ou vous souhaitent quelque mal, regardées en elles-mêmes, ne méritent pas que vous leur pardonniez, Jésus-Christ mérite bien que vous lui obéissiez. Figurez-vous que le voici qui, les tenant par la main, vous dit : « Obéissez-moi, imitez-moi, pardonnez-leur, sauvez-vous. Le Pharisien superbe vous dira : *Œil pour œil, dent pour dent*, et moi je vous dis, qu'il n'en faut rien faire, qu'il y a là une maxime mal entendue que je condamne, et que je prétends que vous condamnerez avec moi. La passion vous dira : N'épargnez pas votre ennemi, cherchez dans sa douleur un dédommagement, une consolation à la vôtre, et moi je vous dis que la passion ne doit pas être votre règle, qu'il faut prendre des sentiments tout opposés à ceux qu'elle inspire. La raison vous dira : Punissez à l'instant une première faute, de peur qu'elle n'en attire une seconde, et moi je vous dis que, sans craindre ce qui peut arriver, vous ne devez rendre que des bienfaits pour tout le mal qu'on vous a fait. Le monde, cet adversaire toujours en opposition avec les maximes de mon Evangile, à qui vous avez dit un adieu éternel, en venant vous consacrer à mon service dans la religion, vous dira : Faites-vous une justice éclatante, la gloire le veut, et moi je vous dis que tous ceux qui sont indisposés contre vous, ne doivent trouver en vous qu'un frère et qu'un ami : oui,

moi votre Créateur, qui prétends que, dans la nature, tout rampe à mes pieds et fléchisse sous mes lois ; moi, votre Juge, qui saurai venger la majesté de mon tribunal, s'il vous arrive d'en vouloir anticiper les arrêts ; moi, votre Dieu, qui ai donné la vie à votre ennemi, et qui le prends sous ma protection ; moi, votre Sauveur, qui, du haut de la croix, ai prié pour mes persécuteurs et pour mes bourreaux ; et non-seulement vous ne vous vengerez pas, mais vous étoufferez en vous tout désir de vous venger ; non-seulement vous ne vous abandonnerez pas aux éclats qu'enfante la colère, mais vous calmez vos aigreurs au fond de votre cœur ; non-seulement vous ne haïrez pas, mais vous aimerez : oui, vous aimerez votre ennemi d'un amour chrétien, pour l'honorer comme un de mes membres ; d'un amour sincère, pour lui vouloir toutes sortes de biens ; d'un amour efficace, pour lui en procurer selon votre pouvoir ; d'un amour tendre, pour venir plaider sa cause auprès de moi. » Ainsi soit-il.

LE LUNDI SAINT.

SUR LA DEUXIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1. *Zèle pour le salut du prochain.*
 2. *Ne point désespérer de sa conversion.*
-

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Hebr. 12. 2.

C'est, mes Sœurs, dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ que tous les Saints allaient puiser ces héroïques vertus qui sont l'objet de notre admiration et de nos respects; en contemplant les souffrances de cet Homme-Dieu, les martyrs se préparaient à leurs combats, ordinairement si longs et si terribles pour la cause de la foi: sa patience inaltérable animait le courage des confesseurs dans un exil lointain, au milieu des peines et des tribulations de toute espèce; la considération de ses douleurs soutenait les solitaires et les anachorètes parmi tous les genres de privation et de dénûment, et les armait d'une constance inébranlable dans la carrière de leurs étonnantes mortifications; oui, tous les Saints, vieillards, jeunes hommes, maris, épouses, mères, vierges, avaient coutume de venir chercher au pied du crucifix, l'instruction qui fortifiait les uns dans leurs épreuves, et qui faisait persévérer les autres

jusqu'à la fin dans le genre de vie austère qu'ils avaient embrassé, sans que rien fût capable de lasser chez eux ou d'effrayer la nature. Et vous aussi, marchez sur les traces de ces illustres devanciers, vos pères dans la foi, vos modèles dans la pratique des vertus chrétiennes; enfoncez-vous, après eux, dans la contemplation des sublimes et consolants mystères de la Passion, si vous voulez en recueillir les mêmes fruits de grâce et de sainteté; qu'ils soient toujours présents à votre esprit, pour le remplir des grandes vérités qu'ils renferment, et à votre cœur, pour le pénétrer des sentiments d'amour, d'attachement, de reconnaissance qu'ils demandent; oui, *fixez vos regards sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie*, et écoutez avec un nouveau respect et une nouvelle attention les paroles de vie qui sortent de sa bouche sacrée, lorsqu'il est attaché à cette croix. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la seconde. Tel est le sujet de cette Conférence.

DEUXIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis ¹.

Ce n'est pas seulement du peuple, des pontifes, des scribes, des soldats, que le divin Sauveur essuie des outrages; des deux voleurs crucifiés à ses côtés, l'un se met à le blasphémer: *Si tu es le Christ*, lui dit-il avec tous les autres, *sauve-toi donc et nous aussi*. Et voilà le Fils de Dieu insulté par ce qu'il y a de plus vil, par un scélérat au gibet qu'ont mérité ses forfaits. Au milieu de toutes ces malédictions, de ces injures, de ces blasphèmes, ne s'élèvera-t-il donc aucune voix en faveur du juste? ne se trou-

(1) Amen dico tibi: Hodie mecum eris in Paradiso. *Luc. 25. 43.*

vera-t-il personne qui le bénisse, qui le défende, qui le justifie? Dieu soit loué! Dans ce tumulte confus, au milieu de toutes ces vociférations, parmi tous ces cris de rage contre Jésus, j'entends enfin une voix qui prend son parti; c'est l'autre larron, qui reprend son compagnon : *N'as-tu donc pas non plus, lui dit-il, de crainte de Dieu, toi qui es compris dans la même condamnation? Pour nous, c'est avec justice, car nous avons ce que nos actions ont mérité; mais celui-ci n'a fait aucun mal.* Et se retournant vers Jésus : *Seigneur, poursuit-il, souvenez-vous de moi quand vous serez parvenu à votre royaume.* Jésus-Christ lui répond : *Je vous le dis en vérité, vous serez avec moi aujourd'hui dans le Paradis.*

Faisons attention à chacune de ces paroles. Ce Dieu sauveur qui ne dit mot à ceux qui l'outragent, parce que sa charité est patiente, répond aussitôt à ce larron, parce qu'elle est bienfaisante. *En vérité* : il se sert de cette expression, « qui est comme le serment de Dieu, » dit saint Augustin, pour le convaincre de la certitude de ses paroles. *Aujourd'hui* : il ne dit pas : « Au jour du jugement, ou après quelques années, ou après quelques jours, » mais il dit : *Aujourd'hui*, avant que le soleil se couche, *vous serez avec moi* : « Quand il ne lui promettrait autre chose, dit encore saint Augustin, est-il une promesse plus magnifique? où pouvoir être mal avec Jésus? où pouvoir être bien sans Jésus? » *Dans le paradis* : c'est-à-dire dans le lieu du repos où étaient les âmes des justes, qui devait ce jour-là être un paradis délicieux par la présence de Jésus-Christ. D'où les Pères de l'Eglise concluent que le bon larron doit être considéré comme un martyr, qui a été baptisé dans son sang, puisque, en sortant de ce monde, il a été reçu, comme Lazare dans le sein d'Abraham, sans avoir passé par le Purgatoire.

Ce que nous pouvons admirer encore ici, c'est l'autorité que Jésus-Christ conserve jusque dans ces affreux moments. Avec quelle dignité ce Roi, profondément dégradé, promet

un royaume ! que de grandeur il mêle à ses humiliations ! Il meurt en prédestinant les uns, en réprouvant les autres ; en livrant le mauvais larron à la damnation, en assurant au bon larron le Paradis. Il est déjà sur sa croix ce qu'il sera au dernier jour sur la nuée triomphante qui lui servira de tribunal ; il y prononce, avec la même puissance, les mêmes arrêts : « Oui, dit saint Augustin, tout crucifié qu'est Jésus-Christ, il fait la fonction de juge ; la croix est son tribunal ; il y est assis comme sur un lit de justice, et il commence à faire, à l'égard des deux larrons, ce qu'il fera un jour à la face de l'univers, quand il séparera les bons d'avec les méchants, qu'il mettra les uns à sa droite, et les autres à sa gauche. »

La riche matière à nos réflexions ! On demande à Jésus-Christ un miracle, il n'y a qu'un instant ; en voici un de la grâce. Dans l'état d'avilissement où l'on s'est efforcé de le réduire, il convertit encore un pécheur. Oui, par une merveille de l'opération divine de cette grâce, un pécheur public, un voleur insigne est changé en un humble pénitent qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés et se reconnaît digne de la mort, qui publie l'innocence de ce juste contre lequel tout s'était élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets et lui demande une place dans son royaume. Ah ! que de vertus éclatent en lui !

1° Admirez sa foi : semblable aux rois Mages qui, bien loin d'être scandalisés de l'état de pauvreté, d'abjection et de faiblesse où ils trouvèrent l'enfant Jésus ; qui, au lieu de s'offenser de ses langes, de sa crèche, de son étable, le reconnurent pour Sauveur du monde, lorsqu'il était renfermé dans cette misérable étable, enveloppé de ces pauvres langes, couché dans cette humble crèche, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, lui aussi, à travers les opprobres, les ignominies et les humiliations dont Jésus-Christ est couvert sur la croix, le reconnaît pour le Roi de gloire et le Seigneur universel de toute la nature. Image de ce que doit

être notre foi, quelles que soient les obscurités dont Dieu s'enveloppe, soit dans ses impénétrables mystères, soit dans le sacrement incompréhensible de son amour, où il cache non-seulement sa divinité, mais encore son humanité tout entière sous de fragiles espèces.

2° Son humilité : il avoue douloureusement et publiquement que c'est avec justice qu'il est puni et condamné à mort. Voilà un bel exemple de ce que doit être la nôtre. Oui, nous aussi nous devons reconnaître humblement que nous avons mérité tous les châtimens de la justice divine ; quand elle nous frappe, nous devons entrer dans les sentimens de profonde humilité dont était animé le larron pénitent, et nous écrier avec lui : *Pour nous, c'est avec justice, car nous avons ce que nos actions ont mérité ;* ou avec le prophète Daniel : *Tous ces maux, Seigneur, sont tombés sur nous, parce que nous vous avons offensé, et que nous ne nous sommes point présentés devant votre face, pour vous prier de nous retirer de nos iniquités et de nous appliquer à la connaissance de votre vérité.*

3° Son espérance : il ne doute pas du pardon de ses péchés ni de la miséricorde du Seigneur, devenu ainsi le modèle de la confiance dont nous devons être animés nous-mêmes, quand, après nous être rendus coupables de quelque péché, nous approchons du tribunal de la Pénitence pour nous réconcilier avec Dieu. Quel exemple ! Un larron, un insigne malfaiteur qui, par une heure de pénitence, obtient le pardon de tout le cours d'une vie criminelle ; un grand coupable qui, à la fin de sa vie, devient un Saint, ah ! comme sa conduite nous apprend bien que, de quelques péchés que nous nous soyons rendus coupables, fussons-nous au lit de la mort, nous ne devons jamais désespérer de la miséricorde de Dieu, qui est toujours plus grande que notre malice ! C'est là une vérité incontestable dans les principes de la foi, et, pour en faire voir l'évidence, il suffit de cette seule parabole, où celui qui ne travailla à la vigne du Seigneur qu'à la onzième heure, reçut la même

récompense que ceux qui avaient porté tout le poids du jour et de la chaleur. Mais ce qui doit en même temps nous faire craindre et nous empêcher de nous reposer, pendant notre vie, sur une confiance présomptueuse, c'est de voir qu'il n'y en a qu'un qui se convertit, et que l'autre périt à côté même de Jésus-Christ mourant pour les pécheurs : « L'un est sauvé, dit saint Ambroise, pour soutenir notre espérance; l'autre est damné, pour empêcher notre présomption. » Non, n'attendons pas à nous donner une bonne fois à Dieu dans un temps qui peut-être ne sera jamais à nous. Si les Pères de l'Eglise ont toujours regardé comme fort suspectes ces conversions si tardives dans le monde, et veulent que, quand elles sont véritables, on les prenne pour des miracles, sur lesquels il est téméraire de compter, on peut aussi avancer, sans crainte d'exagération, que, même en religion, ce qui arrive presque toujours, c'est que la mort répond à la vie, et que s'il n'y a pas d'exemple qu'une âme qui y a saintement vécu, meure dans la disgrâce de Dieu, il est bien à craindre que celle qui y a mené habituellement une vie tiède, lâche, peu exemplaire, et qui n'a pas répondu aux engagements sacrés qu'elle a contractés au pied des saints autels, ne meure pas dans sa grâce.

4^o Son zèle pour la conversion de son compagnon : il fait en sorte d'arrêter les blasphèmes qu'il vomit contre Jésus-Christ, en prenant hautement le parti de son innocence, et il tâche de le toucher, en lui remettant devant les yeux les crimes qui lui ont mérité son supplice : *Pour nous, dit-il, c'est avec justice que nous souffrons; mais celui-ci n'a fait aucun mal.* Conduite qui, d'un côté, nous montre le zèle que nous devons avoir pour recommander à Notre-Seigneur, dans nos prières, les personnes qui auraient pu, entraînées par notre exemple, partager notre éloignement pour les choses de Dieu, quand nous vivions dans le monde, et pour le conjurer qu'il daigne toucher leur cœur comme il a touché le nôtre; qui, d'un autre côté, nous montre aussi le zèle que nous devons avoir également pour ramener à la

règle celles de nos Sœurs dont notre vie peu régulière aurait pu ralentir la ferveur dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Ah! c'est bien ici qu'une âme qui a quelque reproche à se faire sur ce point devant Dieu, doit mettre en pratique cet avertissement de l'Esprit-Saint : *Dieu a ordonné à chacun de nous d'avoir soin de son prochain.*

5° L'ardeur de sa prière : elle part d'un fonds de charité et d'un amour sincère pour Celui de qui il implore sa grâce : *Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi, quand vous serez parvenu à votre royaume.* Telles doivent être nos prières pour obtenir de la divine miséricorde un si grand bienfait et aussi peu mérité que notre pardon. Ah! c'est alors, oui, c'est quand notre pénitence réunira les caractères de celle du bon larron, que nous aurons le même bonheur et les mêmes avantages que lui. Il recueillit les premiers fruits de la Passion du Sauveur, nous en obtiendrons d'aussi abondants. Il entendit sortir de la bouche de l'Auteur de la vie ces paroles consolantes : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis*, nous aurons la joie de recevoir la même sentence, et nous participerons à la même félicité.

Ici, que vous dirai-je encore, avant de conclure, et quelle pensée se présente en ce moment à mon esprit? Un Dieu revêtu de la nature humaine, cet Homme-Dieu couvert de blessures, mourant dans l'ignominie d'un supplice infâme, le supplice de la croix, comment donc la vue de pareilles humiliations a-t-elle pu donner au bon larron, ce célèbre pénitent, le souvenir du Paradis? N'en soyons pas étonnés, le rapport est admirable entre l'un et l'autre : « C'est cette croix même, dit saint Chrysostôme, qui lui donne la plus haute idée du royaume de Dieu, et qui lui en découvre les merveilles ; il lit sur elle la description éloquente qu'elle en fait ; sur cet étendard sacré, sont tracées la grandeur de la victoire et l'importance de la conquête ; et, dès qu'il a reconnu que le Fils de Dieu meurt pour conquérir le ciel, il sent combien il peut être heureux. Voilà pourquoi il lui dit avec tant de confiance : *Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez parvenu à votre royaume.* »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que si c'est la foi, l'humilité, le zèle pour la conversion de son compagnon, la ferveur de sa prière, qui ont mérité au bon larron que les portes du Paradis lui fussent ouvertes, ce sont également ces vertus qui vous procureront la même sentence favorable et l'entrée dans le royaume des cieux.

Oui, la foi; que si vous l'avez tellement vive, que vous croyiez sans hésiter tout ce que la religion nous enseigne et que l'Eglise nous propose à croire; que si la simplicité de votre foi vous fait, selon l'expression de Jésus-Christ lui-même, *redevenir comme de petits enfants*, alors il n'y a pas de doute que le royaume des cieux ne vous appartienne, puisqu'il appartient aux enfants.

Oui, l'humilité; que si vous la possédez, Dieu, *qui résiste aux superbes et qui donne sa grâce aux humbles*, vous communiquera ses faveurs les plus intimes; mais que si déjà, sur la terre, Dieu aime à se découvrir aux âmes humbles et à leur communiquer les secrets de la vie intérieure, *inconnus aux sages et aux prudents du siècle, et révélés seulement aux petits*, à plus forte raison doivent-elles espérer, mais d'une espérance ferme et bien fondée, que, dans le ciel, il prendra plaisir à se révéler, à elles, *non plus comme dans un miroir et en énigme, mais face à face*.

Oui, le zèle pour le salut du prochain; qu'il n'y a point d'œuvre plus méritoire que de travailler au salut des âmes, de quelque manière qu'on y concoure, soit par la parole, soit par la prière, soit par la pratique des bonnes œuvres, soit par la réception des sacrements; que si l'apôtre saint Jacques nous apprend que *celui qui aura converti un pécheur et l'aura fait sortir de son égarement, sauvera une âme de la mort*, n'est-il pas juste de penser qu'il sauvera la sienne avec elle, que Dieu fera miséricorde à celui

qui l'aura procurée aux autres par sa charité, et qu'au sortir de cette vie, il ira dans le ciel en recevoir sa récompense ?

Oui, la ferveur de la prière ; que si les prières faites avec cet esprit de ferveur sont, selon le Psalmiste, *comme un encens d'une agréable odeur qui s'élève jusqu'au trône de Dieu*, est-ce trop s'avancer que de dire qu'elles n'ont fait que précéder dans le céleste séjour l'âme fervente qui a prié de la sorte, durant tout le temps de son pèlerinage sur la terre, et qu'il lui ira enfin ce beau jour, ce jour mille et mille fois heureux, où il lui sera donné de monter en compagnie de ses saintes prières devant le trône de Dieu pour y jouir en sa présence d'une félicité éternelle ? Ainsi soit-il.

LE MARDI SAINT.

SUR LA TROISIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1° *Confiance en Marie.*

2° *Crainte de lui déplaire.*

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Hebr. 12. 2.

Si nous eussions vécu, mes Sœurs, dans le temps et dans le lieu qui furent honorés de la présence de Jésus-Christ mourant ; si nous eussions été témoins de cette continuité de tourments qu'on ne cessa de lui faire éprouver, de quelle douleur n'eussions-nous pas été pénétrés ! Transportons-nous-y par la pensée ; suivons notre divin Maître conduit du jardin des Oliviers devant les différents tribunaux de la ville de Jérusalem ; attachons-nous à chacun de ses pas marqués par quelque opprobre, au milieu de cette ville déicide, jusqu'à ce qu'il arrive sur le Calvaire ; ensuite, retournant nos pensées sur nous-mêmes, réfléchissons que c'est pour nous élever à la gloire qu'il s'est soumis à tant d'outrages et d'humiliations ; pour nous procurer un bonheur sans mesure, qu'il s'est livré à de si affreuses tortures ; pour nous donner la vie éternelle, qu'il a subi la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. En contemplant, d'un

côté, de si grands bienfaits, et de l'autre, la manière dont nous y avons répondu, pourrions-nous soutenir le spectacle de notre ingratitude? Mais il ne s'agit pas ici d'exciter en nous une douleur stérile, une componction passagère; ce n'est pas à pleurer la mort du Sauveur que nous sommes appelés, c'est à la méditer, c'est à en approfondir le mystère, c'est à nous pénétrer des sublimes vérités et des grandes instructions qu'il renferme; c'est là ce que pour prix, ce qu'en reconnaissance de sa Passion, Jésus-Christ nous demande et nous prescrit. *Fixez donc vos regards sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus, qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie*, et écoutez avec le même respect et la même attention les paroles qui sortent de sa bouche sacrée. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la troisième. Tel est le sujet de cette Conférence.

TROISIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX

*Femme, voilà votre fils. Mon disciple, voilà votre mère*¹.

Du haut de la croix, un autre spectacle consolant vient toucher le cœur de Jésus-Christ, c'est la vue de plusieurs des saintes femmes qui l'avaient continuellement servi dans le cours de ses prédications, et qui ne voulurent pas l'abandonner dans son dernier moment. Au milieu d'elles, il voit l'objet constant de sa tendresse et de ses respects, sa mère, sa tendre mère, qu'un effort surnaturel de courage et d'amour avait amenée à cette douloureuse catastrophe. Pénétrée de douleur, elle n'en est pas accablée; la vue de son Fils la désole, mais sa foi en son Fils sauvant le genre humain, la ranime; et, tandis que la mort de Jésus va ébranler toute la nature, sa mère le contempera debout et

(1) Mulier, ecce filius tuus. — Ecce mater tua. *Joan. 19. — 26. 27.*

immobile¹. Seule, dans le monde entier, dépositaire du secret de la Providence, seule initiée au grand mystère qui s'effectuait alors, Marie venait y coopérer. Les saints Pères nous la représentent, dans cette grande action, comme la figure de l'Eglise; elle venait offrir son Fils sur l'autel de la croix, comme l'Eglise l'offrira jusqu'à la fin des siècles sur ses autels. A cette offrande d'un prix infini, elle en joint une autre bien précieuse, celle d'elle-même: et c'est ainsi que l'Eglise s'offre avec Jésus-Christ dans l'auguste sacrifice de l'Eucharistie. Marie, au pied de la croix, unit ses sentiments à ceux qui animent son Fils sur la croix; soumise, comme lui, aux décrets éternels, en partageant ses douleurs, elle partage et sa parfaite résignation qui les lui a fait accepter, et son immense charité pour les hommes qui les lui a fait désirer.

Auprès de sa mère, Jésus aperçoit l'Apôtre qu'il honorait d'une prédilection particulière, qui avait été un de ses plus intimes confidants, à qui, dans la dernière cène, il avait accordé le privilège de pencher sa tête sur son cœur divin². Au jardin de Gethsémani, saint Jean s'était enfui avec les autres; mais, son amour le ramenant sur la trace de son Maître, il se retrouvait à ses pieds pour recueillir son dernier soupir. A ce double aspect des deux personnes qu'il a le plus chéries, le divin Sauveur, tout défaillant qu'il est, sent ranimer toute sa tendresse; dans l'état d'accablement où il se trouve, et que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins si occupé de ce qui le concerne, ni tellement opprimé par sa profonde douleur, qu'il ne pense à l'un et à l'autre; il ne veut pas les quitter sans leur donner une dernière preuve de cette tendresse, ni sans leur laisser un gage authentique de son amour; il va faire, en leur faveur, son testament de mort. Mais que leur laissera-t-il? Il n'eut

(1) *Stabant juxtà crucem Jesu mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ, et Maria Magdalene. Joan. 19. 25.*

(2) *Qui et recubuit in cœnâ super pectus ejus. Joan. 21. 20.*

jamais où reposer sa tête; ses vêtements viennent d'être partagés entre ses bourreaux; son sang même, il l'a répandu jusqu'à la dernière goutte. Son amour ingénieux trouve cependant le moyen de leur faire à tous deux un legs bien précieux; il les lègue l'un à l'autre. Adressant d'abord la parole à sa mère : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils*; et vous, reprend-il, parlant à saint Jean, *voilà votre mère*¹. *Et depuis ce jour*, ajoute le texte sacré, *le disciple la reçut chez lui comme sa mère*². Saint Pierre, par l'ardeur de son zèle, avait obtenu que Jésus-Christ lui confiât son Eglise; saint Jean, par l'ardeur de son amour, mérite qu'il lui confie sa mère.

Ici, arrêtons-nous un instant : parce que Jésus-Christ attendit à sa dernière heure à nous donner Marie pour mère, était-ce pour la consoler de la perte qu'elle allait faire du meilleur des fils, qu'il lui laissa, pour le remplacer, le Disciple bien-aimé? « Non, non, dit saint Bernard, quelle triste consolation! quel funeste échange! quoi! le serviteur pour le Seigneur! le disciple pour le Maître! le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu! un pur homme pour le Dieu véritable! Jésus avait d'autres desseins; il veut inspirer à Marie une tendresse de mère pour nous. Or, que fait-il? Il choisit le moment où son âme est le plus attendrie et le plus émue, et voyant, du haut de sa croix, combien était grande la douleur, combien était profonde l'affliction de sa mère, il lui adresse ces touchantes paroles : *Femme*, *voilà votre fils*, comme s'il lui disait : « O la plus infortunée des femmes, qui ressentez en ce moment et d'une manière si vive jusqu'où peut aller l'amour d'une mère pour son fils, ah! je vous en conjure, cette tendresse dont vous êtes si vivement touchée pour moi, ayez-la pour mon disciple, et, en sa personne, pour tous les hommes; re-

(1) Dicit matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. *Joan. 19. — 26. 27.*

2. Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in suâ. *Joan. 19. 27.*

gardez-les tous comme vos enfants, et recevez-les tous comme tels au pied de la croix ! Je ne veux point mettre de bornes à mon amour pour les hommes, devenus mes frères et mes cohéritiers, depuis que la nature humaine a été unie à la nature divine dans le grand mystère qui s'est opéré dans votre sein ; je ne possède plus que vous en ce monde, et, pour ne rien réserver de mon sacrifice, je vous donne pour mère à tous dans la personne de ce disciple chéri et tendrement aimé. »

Comprenez maintenant, si vous le pouvez, toute l'impression que ces paroles, sorties de la bouche de Jésus, durent faire sur le cœur de sa tendre et sainte mère ; pensez que c'est un fils bien-aimé qui parle à la meilleure des mères, que c'est un Dieu qui tient tous les cœurs dans sa main, et qui opère toutes choses par sa parole toute-puissante ; pensez que c'est Jésus mourant, tout baigné dans son sang et près de rendre le dernier soupir. Vous savez le respect que nous avons pour les dernières intentions des auteurs de nos jours ou de nos autres parents, surtout quand nous les recevons de leur bouche mourante, et comme elles restent gravées au fond de notre cœur : jugez alors de l'impression que firent sur l'esprit de Marie les paroles sacrées de Jésus ; combien cette dernière volonté de son Fils entra avant dans son cœur ; combien elle y grava d'affection et d'amour pour nous comme pour ses véritables enfants ; combien cette tendre mère s'empressa dès lors d'adopter généralement tous les hommes à la place de son Fils ; combien elle doit encore aimer à en exercer journellement toutes les fonctions dans le ciel. Oui, au faite de la grandeur, au comble de la gloire, elle invoque sans cesse le Fils qui l'y a élevée, pour les autres fils qu'il lui a donnés, lorsqu'il était sur le point d'expirer sur la croix.

Ce doit donc être pour vous, ô mes Sœurs, une grande consolation de savoir que la sainte Vierge reçoit, en la personne de saint Jean, tous les chrétiens pour ses enfants, dont elle devient la mère, et ainsi chacune de vous peut et

doit lui dire souvent avec confiance : « O Vierge sainte, voici votre enfant, faites voir que vous êtes ma mère. » Or, comme elle est en même temps la mère de Dieu, que ne pouvez-vous pas attendre de sa tendresse pour les hommes, et de sa puissance auprès de son divin Fils? « C'est elle, dit saint Bernard, qui excite notre foi, qui fortifie notre espérance, qui éloigne notre crainte, qui soutient notre faiblesse. Ah! dit encore ailleurs ce grand Saint, si dévot envers Marie, elle est l'étoile qui doit nous conduire au milieu des dangers où nous sommes exposés sur la mer orageuse de cette vie : ayons donc toujours les yeux fixés sur cet astre, autrement nous ne pourrions éviter de faire un triste naufrage ; si les vents de la tentation s'élèvent contre nous, si l'écueil de la volupté menace notre vertu, si les eaux de la tribulation sont près de nous submerger, regardons notre étoile ; si nous sommes entraînés par le penchant de nos passions, si la colère, la haine, l'envie, l'ambition nous mettent en danger de succomber, invoquons Marie ; dans les périls, dans les chagrins, dans les embarras de cette vie, pensons à Marie, recourons à Marie ; qu'elle soit toujours dans notre bouche, qu'elle ne sorte jamais de notre cœur ; en la suivant, nous ne nous égarerons point ; en y pensant, nous ne pécherons point ; en la priant, nous ne désespérerons point ; soutenus par elle, nous ne pouvons tomber ; protégés par elle, nous n'avons rien à craindre ; conduits par elle, nous arriverons sûrement au port de la céleste patrie. »

Mais, si vous voulez que Marie soit votre mère, vous devez vous rendre dignes de plus en plus d'être mises au rang de ses enfants. Pour cela, il faut aimer ce qu'elle aime, haïr ce qu'elle hait, avoir en horreur le moindre péché ; il faut imiter toutes ses vertus, sa foi vive, son espérance ferme, son tendre amour pour Dieu, dont elle a eu l'honneur d'être la mère, sa grande charité envers le prochain, sa profonde humilité, sa patience inaltérable dans les afflictions les plus extrêmes, sa parfaite résignation

aux ordres du Seigneur. Souvenez-vous d'ailleurs que c'est la pureté de saint Jean qui l'a rendu digne d'avoir la mère de Jésus pour sa mère, car le Fils de Dieu n'a voulu remettre sa mère vierge qu'entre les mains d'un disciple vierge, et que, par conséquent, vous qui vous faites gloire d'être appelées ses servantes et ses enfants, vous devez faire une profession particulière de cette vertu. Ah ! une enfant de Marie doit avoir les mains pures, les yeux purs, le cœur pur, l'âme pure, et c'est ainsi qu'elle peut mériter d'obtenir de cette tendre mère, pendant sa vie et à l'heure de sa mort, cette assistance spéciale que l'Eglise lui demande dans la prière qui lui est consacrée, et que nous disons tous les jours, en son honneur ; « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, pour recueillir les fruits de l'adoption que Marie a faite de tous les chrétiens pour ses enfants, au pied de la croix, il faut la mériter ; que saint Jean, dont nous tenons la place, nous en donne l'exemple ; que, dès le moment qu'il est devenu le fils de Marie, il en remplit avec fidélité tous les devoirs, il la reçoit dans sa maison, il la chérit, il prend soin d'elle, il lui procure tous les secours temporels et spirituels, dont elle peut avoir besoin, et il la sert jusqu'au jour où Jésus-Christ la rappellera à lui ; que vous devez, comme lui, faire preuve envers Marie de soumission, de docilité, de respect, l'honorer par vos vertus, l'invoquer par vos prières, l'imiter par votre conduite ; que vous trouverez constamment en elle la meilleure, la plus bienfaisante, la plus tendre des mères, si vous conservez pour elle, jusqu'à la fin de votre vie, un attachement filial. Ah ! comment pourriez-vous ne pas vous confier pleinement en cette bonne et charitable mère ? Hélas ! craignez seulement de mettre des

bornes à votre confiance ; craignez surtout de contrister son cœur, en offensant son divin Fils, qu'elle aime tant et qu'elle désire de voir tant aimé. Eh quoi ! une seule d'entre celles qui m'écoutent, voudrait-elle de nouveau affliger cette tendre mère, en rouvrant les plaies toutes saignantes de Jésus, en le crucifiant de rechef sous ses yeux ? Non, non, il n'en sera pas ainsi, et quand quelque dangereuse tentation viendra se présenter à votre esprit, que l'ennemi du salut cherchera à souiller votre imagination par l'attrait perfide de quelque volupté sensuelle, pensez alors à votre mère, souvenez-vous de ses pleurs et de ses gémissements ; rappelez-vous le spectacle de Marie nous enfantant dans la douleur au pied de la croix. Ainsi soit-il.

.

LE MERCREDI SAINT.

SUR LA QUATRIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX

1. *Ne pas perdre courage dans les aridités spirituelles.*

2. *Redoubler d'ardeur dans les désolations intérieures.*

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix Hebr. 12. 2.

Plus nous entrons, mes Sœurs, dans la considération du mystère de la Passion, plus notre étonnement devient grand. Un Dieu abreuvé d'humiliations, épuisé de souffrances, expirant dans le supplice le plus infâme, confond la raison, la trouble, l'accable. Elle n'a pas de peine à reconnaître dans Jésus-Christ son Dieu, quand elle le voit sur le Thabor, tout rayonnant de gloire, qu'elle le suit, dans le cours de sa carrière évangélique, environné de troupes nombreuses qui l'écoutent avec admiration et le contemplent avec respect, commandant à la nature, réprimant les tempêtes, affermissant la mer sous ses pas, repoussant les démons dans l'enfer, chassant devant lui les maladies, arrachant à la mort ses victimes ; mais, quand elle le considère livré à une multitude barbare dont il est devenu le jouet, laquelle ne cesse de le couvrir d'opprobres et de

l'accabler de tourments, peu s'en faut que, comme le juif aveugle, elle ne s'en fasse *un scandale*, ou que, comme le gentil incrédule, elle ne traite sa conduite *de folie*. Mais la foi vient l'éclairer, et, prévenant son erreur, lui découvre dans Jésus-Christ souffrant et crucifié le chef-d'œuvre *de la puissance et de la sagesse de Dieu*¹, que l'apôtre saint Paul exalte si fort dans sa I^{re} *épître aux Corinthiens*. Apprenez donc les sublimes leçons qu'elle nous donne, et à la clarté de son divin flambeau, pénétrez de plus en plus, en ces saints jours, dans les profondeurs de l'adorable mystère de la Passion; oui, *fixez vos regards sur Jésus comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie*, et écoutez toujours avec le même respect et la même attention les paroles toutes divines qui sortent de sa bouche sacrée. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la quatrième. Tel est le sujet de cette Conférence.

QUATRIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*²

Aussitôt que le Fils de Dieu fut attaché à la croix, c'est-à-dire un peu avant midi, il prononça les trois paroles dont je vous ai déjà donné l'explication; à midi, toute la terre fut couverte d'épaisses ténèbres jusqu'à trois heures, et ce fut alors que Jésus-Christ jeta un cri en disant: *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ces paroles, précisément les mêmes que le Roi-Prophète met dans la bouche du Messie, au commencement du psaume XXI^e,

(1) Nos autem prædicamus Christum crucifixum: Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam. 1. Cor. 1. — 23. 24.

(2) Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me? *Math. 27. 46.*

où toute la Passion du Fils de Dieu est écrite avec la même clarté qu'on la lit dans l'Évangile, » dit saint Augustin, sont la triste expression d'une plainte échappée pour la première fois seulement, depuis le commencement de sa douloureuse Passion, à Jésus-Christ qui en buvait le calice jusqu'à la lie, et sans aucune consolation du Père éternel.

Et de quoi donc se plaint-il? Est-ce de ses souffrances extrêmes? Mais il les avait désirées ardemment, comme il le témoigna à ses Apôtres; ne leur avait-il pas répété, durant le cours de sa vie, ces paroles si touchantes et si empreintes du violent désir qu'il avait de souffrir : *Ah! je dois être baptisé d'un baptême de sang, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse*¹? Est-ce de ses profondes humiliations? Mais il les a acceptées pour réparer le vice de notre orgueil, et l'apôtre saint Paul ne nous apprend-il pas qu'il s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie qui y étaient attachées²? Non, tout ce que peuvent faire les hommes ne l'affecte pas; c'est de l'abandon où son Père le laisse qu'il se lamente; c'est de n'éprouver de sa part aucune consolation intérieure: voilà son plus cruel supplice. En vain il crie vers lui, afin qu'il le fortifie dans la violence des tourments affreux qu'il endure: en vain il se jette entre ses bras, comme dans un asile, pour y être à l'abri des cruelles poursuites de ses ennemis; en vain, persécuté de toute la terre, il s'adresse au ciel pour en obtenir quelque soulagement, le ciel qu'on verra s'ouvrir, dans la suite, à tant de milliers de martyrs et d'où leur viendra l'onction de la grâce qui, comme une rosée douce et bienfaisante, les ranimera et les rafraichira dans la violence de leurs supplices, devient pour lui de

(1) *Baptismo autem habeo baptisari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur? Luc. 12. 50.*

(2) *Aspicientes in Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ. Hebr. 12. 2.*

bronze et d'airain; le Dieu de bonté et de miséricorde, qu'on n'a jamais invoqué inutilement, reste sourd à ses cris et ferme impitoyablement l'oreille à ses gémissements; il se met, en quelque sorte, du parti de ses implacables bourreaux; pour augmenter ses peines et pour rendre son supplice plus cruel, *il se change*, pour ainsi dire, *en cruel envers lui*¹. Prodige étonnant! Justice de mon Dieu, ah! que vous êtes terrible! Hélas! quel spectacle présente en ce moment le Calvaire à nos regards effrayés, à notre esprit confondu! Le Père éternel semble méconnaître ici son Fils, *ce Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances éternelles*²; il le prive de toutes les consolations sensibles; il le rejette, il l'abandonne, au plus fort de sa douleur, et, pour ajouter à l'excès de sa peine, il inonde son âme affligée comme d'un torrent de chagrin et d'amertume; il lui ferme tout accès à sa miséricorde, et lui fait sentir si vivement tous les traits de sa rigoureuse justice, que Jésus-Christ pour la première fois, depuis le commencement de sa longue et douloureuse Passion, est comme forcé de s'en plaindre, et qu'il s'écrie, en cessant de l'appeler son Père : *O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Ne nous scandalisons pas de cet abandon où le Père éternel laisse son Fils, et souvenons-nous qu'il est en ce moment chargé de toutes les iniquités du genre humain. C'est sous ce point de vue que son Père le considère en cet instant; c'est pour cela qu'il l'abandonne, sans soutien et sans consolation, à ses épouvantables tourments, et qu'il lui refuse impitoyablement ce qu'il a toujours accordé à ceux qui ont souffert pour son nom. Ah! loin de nous scandaliser de ce délaissement, aimons, au contraire, à considérer Jésus ainsi abandonné de son Père pour nous, et nous ne l'abandonnerons jamais nous-mêmes, en consentant à l'offenser. En effet, je vous le demande, comment

(1) Mutatus es mihi in crudelem! *Job. 50. 21.*

(2) Hic est filius meus dilectus, in quo mihi complacui. *Matth. 5. 17.*

ne serions-nous pas saisis de l'horreur du péché, si nous faisons une sérieuse attention à tout ce que ce Dieu sauveur a enduré de peines et de souffrances, d'abandon et de délaissement pour l'expier en sa personne? « O homme, s'écrie ici saint Bernard, reconnais combien ont été graves les plaies, combien ont été profondes les blessures pour la guérison desquelles il a fallu que le Fils de Dieu fût lui-même si cruellement blessé! » Mais ensuite, quand nous ferons réflexion que ce qui aurait abondamment servi à notre rédemption, n'a pas suffi à son immense charité; que, pouvant nous racheter par une seule parole, par un seul soupir, par une seule larme, par une seule goutte de son sang, il a voulu répandre jusqu'à la dernière goutte de ce sang précieux pour réparer plus amplement l'injure que son Père avait soufferte; que, pour mieux attirer notre amour, il nous a montré que le sien n'avait point de bornes et qu'il a préféré *nous guérir*, dit l'apôtre saint Pierre, *par les horribles meurtrissures*¹ dont tout son corps a été couvert, quand, dis-je, nous ferons ces réflexions, de quels sentiments ne serons-nous pas animés pour lui! « En vérité, dit saint Thomas, si toute la félicité de Dieu dépendait d'être aimé de l'homme, qu'aurait-il pu faire de plus pour s'attirer notre amour? »

Que ces pieuses et solides pensées ne sortent jamais de notre esprit : ce sera alors que, pénétrés d'amour et de reconnaissance, nous avouerons avec saint Augustin, « que celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, est en droit d'exiger que nous soyons tout à lui, » même au milieu des plus grandes peines et des plus amères tribulations de cette vie; qu'il ne doit, dans ces moments d'épreuve, nous échapper aucune plainte ni aucun murmure; que si, tout au plus, une plainte soumise et respectueuse ne nous est pas interdite, nous ne devons nous plaindre que comme Jésus-Christ, c'est-à-dire avec une pleine résignation à la

(1) Cujus livore sanati estis. 1. *Peur.* 2. 24.

volonté suprême qui, en nous affligeant, n'a d'autre vue que de nous éprouver : ce sera encore alors qu'attachés à ce divin Modèle par les liens les plus forts et les plus étroits, nous nous trouverons dans les mêmes dispositions que le grand Apôtre, et nous nous écrierons avec lui : « *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ? est-ce l'affliction ou la tribulation, la faim ou la nudité, les périls ou la persécution, l'épée ou la violence? Ah! nous sommes si sensibles à l'immense charité, à la compassion infinie de l'Homme Dieu, qui, par amour pour nous, a bien voulu être délaissé de son propre Père, lorsqu'il était attaché à l'arbre de la croix, que toutes ces considérations ne sont pas capables de nous ébranler. Oui, ô divin Sauveur, nous osons vous le promettre et nous vous le disons avec une humble confiance qui va jusqu'à l'assurance, ni la crainte de la mort, ni le désir de la vie, ni les puissances de l'enfer, quelques efforts qu'elles fassent pour vaincre nos résolutions, ni les objets présents, quelque attrayants ou quelque formidables qu'ils soient, ni toutes les promesses qu'on pourrait nous faire à l'avenir, ni l'éclat de la plus brillante fortune, ni l'appréhension de la misère la plus profonde, ni aucune autre créature que ce soit, rien ne nous pourra jamais séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur*¹, ni nous faire perdre l'amour dont nous voulons être animés pour vous, tout le reste de notre vie. »

Saintes dispositions, heureux état où se trouve une âme juste, soumise en tout à la sainte volonté et au bon plaisir de Dieu ! A elle aussi il arrive quelquefois d'être privée des consolations intérieures de la grâce, de ne plus en ressen-

(1) Quis ergo nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an persecutio? an gladius? Certus sum enim quia neque mors, neque vita, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura..., neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro. Rom. 8. — 55. 58. 59.

tir les douceurs, et, au lieu de cette onction secrète qu'elle goûtait intérieurement dans d'autres temps, de n'éprouver que des sécheresses et des aridités, principalement dans le saint exercice de l'oraison. Ah! sans doute, elle fait alors de son mieux; mais quelque chose qu'elle fasse pour s'y occuper de son sujet et y employer utilement le temps prescrit, elle se trouve néanmoins, malgré elle, dans un assoupissement d'esprit, dans une léthargie d'imagination, dans une pesanteur de raisonnement, dans une espèce de stupidité qui la rend semblable à *une bête de somme en présence de Dieu*¹, pour parler le langage du Roi-Prophète, et qui fait qu'elle est incapable de concevoir aucune bonne pensée. Elle voudrait suppléer au défaut de la faculté discursive de l'esprit par les affections du cœur, et voilà qu'elle se trouve dans un état de langueur, de dégoût, d'insensibilité, de répugnance, difficile à dépeindre; en un mot, c'est une impuissance totale de méditer. Comme il ne lui reste plus rien alors, non, absolument rien de ces dons sensibles, de ces consolations intérieures dont elle était favorisée autrefois, et qu'à la place de cette onction secrète de la grâce, de ces illuminations de l'Esprit-Saint, il n'y a plus intérieurement chez elle que sécheresse et qu'obscurité, elle est tentée parfois de s'écrier comme le Fils de Dieu entièrement délaissé de son Père sur la croix : *O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonnée?*

Hélas! quelle épreuve! Mais elle ne se décourage pas pour cela; un coup d'œil qu'elle jette rapidement sur son crucifix, suffit quelquefois pour relever son courage abattu : « Ah! se dit-elle, en le fixant amoureusement, si le Saint des saints, si le Fils de Dieu a été traité de la sorte, puis-je me plaindre d'être traitée comme lui? ne m'apprend-il pas, par son exemple, la conduite que je dois tenir dans le délaissement où Dieu permet que je me trouve? Il s'est plaint, il est vrai, mais sa plainte a été une plainte tendre

(1) Ut jumentum factus sum apud te. Ps. 72. 25.

et respectueuse, une plainte remplie de résignation à la volonté de son Père qui l'affligeait, tout innocent qu'il était; moi, au contraire, ai-je été toujours bien innocente? ne me suis-je pas rendue coupable, aux yeux de Dieu, de plusieurs infidélités qui lui ont déplu beaucoup et qui ont contristé son tendre cœur? et quand aujourd'hui il me punit par son silence dans l'oraison, ne l'ai-je pas bien mérité? s'il feint de s'éloigner de moi, n'est-ce pas parce que je me suis la première éloignée de lui? s'il refuse de m'écouter, n'est-ce pas parce que j'ai d'abord été sourde à sa voix? s'il porte ailleurs ses dons sensibles, n'est-ce pas parce que j'ai commencé à porter loin de lui mes affections? s'il me tient dans la peine, n'est-ce pas parce que j'ai voulu goûter ailleurs qu'avec lui certaine satisfaction que je ne trouverai jamais que dans lui? Il veut aujourd'hui faire de moi une victime de son amour; mais, pour cela, n'est-il pas juste que, dans toute ma conduite, je devienne d'abord une victime de contrition, une victime de pénitence, une victime de douleur et de souffrance? comment m'unir à lui, sans mourir à moi-même, et comment mourir à moi-même, si, par la privation de ses faveurs sensibles, il ne me fait mourir à tous mes goûts? Ah! Dieu de clémence et de miséricorde, que vous avez de bonté de vous contenter d'une si légère satisfaction pour tant d'offenses dont je me suis rendue coupable autrefois envers vous, lorsque *j'ai abandonné la source d'eau vive pour puiser dans les citernes fangeuses du péché*¹, et pour tant d'infidélités à votre grâce que j'y ai ajoutées, depuis même mon entrée en religion! Quelle est l'âme réprouvée dans l'enfer, quelle est l'âme souffrante dans le purgatoire, qui n'achèteraient pas au plus haut prix l'échange des peines qu'elles endurent, avec celles que je souffre, et qui, offertes à votre divine majesté en union de votre divin Fils, deviennent pour moi la

(1) Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. *Jerem. 2. 15.*

source de tant de grâces, le sujet de tant de mérites, la voie assurée pour arriver à la bienheureuse éternité? »

Ah! puissent des sentiments si chrétiens et si religieux vous animer toutes tant que vous êtes! Alors, au lieu de perdre courage au milieu des sécheresses, des aridités et des ténèbres qui, parfois, vous désolent dans l'oraison, vous les regarderez comme venant de la part de Dieu, de ce Dieu toujours bon, toujours miséricordieux, même dans ses châtimens; vous en userez comme d'autant de moyens de satisfaire à sa divine justice, envers qui vous avez contracté tant de dettes par le passé, et en contractez encore tous les jours de nouvelles; et c'est ainsi que vous mériterez, à la fin, qu'il vous accorde quelques-unes de ces consolations dont il favorise, quand il lui plait, les âmes constamment fidèles à son service, en attendant que vous ayez le bonheur de partager un jour l'abondance des délices dont il inonde ses élus dans le ciel.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, que, puisque Jésus-Christ délaissé de son Père sur la croix, continua néanmoins de l'implorer en priant qu'il voulût bien le recevoir en son sein paternel et *en remettant son âme entre ses mains*¹, vous devez l'imiter lorsqu'il arrive que vous êtes privées des consolations de la grâce, et qu'au lieu de ses douceurs et de son onction, vous éprouvez des aridités et des sécheresses, soit dans l'oraison, soit dans vos autres exercices de piété; que cet état de désolation intérieure est sans doute bien pénible, mais qu'il le fut encore davantage pour ce divin Sauveur, à l'instant où son Père lui refusa toute espèce de consolation, et inonda son âme d'un torrent d'amertume sur le Calvaire; que ce furent même là les coups les plus sensibles que lui porta ce Dieu vengeur du

(1) Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. *Luc.* 23. 46.

péché, qui punissait ce monstre dans la personne de son Fils bien-aimé, et qui frappait, d'une manière si épouvantable, *cet homme de douleur*¹ par excellence, parce qu'il en avait pris sur lui la ressemblance, dit l'apôtre saint Paul, *quoique ne le connaissant point*²; que, comme cet adorable Rédempteur, bien loin de cesser de prier, *offrit alors*, selon la remarque du même Apôtre, *avec un grand cri et avec larmes, ses prières et ses supplications à Celui qui pouvait le tirer de la mort*³, et que ce fut, après avoir poussé ce grand cri, qu'il obtint d'être exaucé, de même, à son exemple, vous devez persévérer, malgré vos répugnances et vos dégoûts dans la prière et le saint exercice de l'oraison, en acceptant d'abord, par esprit de pénitence et comme expiation de vos péchés, ce délaissement de la part de Dieu, lui disant, comme votre divin Modèle : *Vous le voulez, ô mon Dieu, je le veux aussi avec vous*⁴, que *votre volonté*, cette volonté sainte et adorable, *soit faite, et non la mienne*⁵; puis, en nourrissant dans votre cœur la douce confiance qu'il viendra enfin pour vous ce jour heureux où l'esprit de Dieu, *cet Esprit-Saint qui souffle où il veut*⁶, dit le disciple bien-aimé, l'apôtre saint Jean, et quand il veut, vous faisant sentir intérieurement l'onction de sa grâce, deviendra votre lumière, votre consolation, votre joie, votre repos, votre vie, et vous fera trouver un paradis anticipé sur la terre, un avant-goût du bonheur dont jouissent les Saints dans le ciel. Courage donc, ô épouses de mon Dieu, épouses désolées, s'il s'en trouvait ici parmi celles qui m'écoutent, oui, courage;

(1) Virum dolorum et scientem infirmitatem. *Is. 53. 5.*

(2) Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. *2. Cor. 5. 21.*

(3) Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere à morte, cum clamore valido et lacrymis offerens. *Hebr. 5. 7.*

(4) Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu. *Matth. 26. 39.*

(5) Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc. 22. 42.*

(6) Spiritus ubi vult spirat. *Joan. 3. 8.*

il viendra, j'ose vous l'assurer, oui, il viendra, ce jour mille fois heureux où, comme le dit saint Bernard, « l'âme de l'Époux, si je puis parler ainsi, passant dans l'âme de l'épouse, au moment de la sainte communion surtout, et la substance de l'un pénétrant la substance de l'autre, ce ne seront plus, dans ce commerce sacré d'amour et dans ces divines communications, que témoignages de tendresse, que marques de bonté qui surpassent les plaisirs les plus doux et les plus délicieux qu'on puisse goûter ici-bas. »

Ainsi soit-il.

LE JEUDI SAINT.

SUR LA CINQUIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1. *Dégoût des choses de la terre.*
 2. *Désir des choses du ciel.*
-

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Hebr. 12. 2.

La mort de l'Homme-Dieu, mes Sœurs, que l'Eglise, dans ces saints jours, propose aux chrétiens pour être tout ensemble l'objet de leur adoration et de leur imitation, est un mystère si relevé et un spectacle si touchant, que, pour en profiter comme il faut, nous devons recueillir dans nos esprits tout ce qu'il peut y avoir de foi, afin de croire fermement une vérité si opposée à la raison humaine, et, en même temps, réveiller dans nos cœurs tout ce qu'il peut y avoir d'amour, afin de nous attendrir sur un événement qui a touché les créatures les plus insensibles. Prions donc le Seigneur d'augmenter notre foi et d'amollir nos cœurs; prions-le de donner à nos yeux une fontaine de larmes, afin de pleurer amèrement sur nos péchés, qui ont été l'unique cause de cette mort épouvantable. Ah! malheur à l'âme qui écouterait, comme une histoire indifférente, le récit de la Passion de Jésus-Christ! On pourrait alors lui

faire le même reproche que Moïse adressait autrefois au peuple d'Israël, ce peuple ingrat et rebelle : *Vous avez vu les grandes marques de bonté et de miséricorde que vous a témoignées votre Dieu, et vous n'avez pas un cœur qui ait de l'intelligence, ni des yeux qui voient, ni des oreilles qui entendent*¹. Hélas ! s'il en est ainsi de certaines âmes dissipées et peu intérieures, j'ai la douce satisfaction de penser, ô épouses de cet homme de douleurs, souffrant et mourant sur le Calvaire, que vous êtes toutes animées de bien meilleurs sentiments. Aussi, est-ce avec une nouvelle confiance que je viens encore vous inviter, à l'exemple de l'apôtre saint Paul, à *fixer vos regards sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie, et à écouter avec le même respect et la même attention qu'auparavant les paroles qu'il nous adresse près d'expirer sur cette croix. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la cinquième. Tel est le sujet de cette Conférence.*

CINQUIÈME PAROLE DE JÉSUS SUR LA CROIX.

*J'ai soif*².

Il ne restait plus qu'une seule parole à accomplir de tout ce qui avait été annoncé par les Prophètes touchant le Fils de Dieu, et il était dans les desseins de la divine Providence qu'elle eût son entier accomplissement. Le saint roi David avait prédit qu'on lui donnerait du fel à manger et du vinaigre à boire³. La première partie de cette prédiction

(1) Vos vidistis universa quæ fecit Dominus coram vobis..., et non dedit vobis Dominus cor intelligens, et oculos videntes, et aures quæ possunt audire. *Deut. 29. — 2. 4.*

(2) Ut consummaretur scriptura, dixit : Sitio. *Joan. 19. 28.*

(3) Dederunt in escam meam fel, et in siti mea potaverunt me aceto. *Ps. 68. 26.*

avait été réalisée, lorsque, avant de crucifier Jésus, on lui avait présenté du fiel mêlé avec de la myrrhe¹; ce divin Sauveur, étant sur le point de terminer son sacrifice, et voyant que, de toutes les circonstances détaillées dans les Prophéties, il ne reste plus que l'autre partie qui n'ait pas encore eu son exécution, dit qu'il a soif. Un vase, rempli de vinaigre, se trouvait près de là; les soldats prennent une éponge, et, l'ayant trempée dans ce vinaigre et entourée d'hysope, la portent à sa bouche²; et ainsi fut accompli l'oracle du Psalmiste: *Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre*³. Quel rafraîchissement pour un mourant qui est tourmenté d'une soif si ardente, que *sa langue, selon l'expression du Prophète, en est toute desséchée et attachée à son palais*⁴! Quoi! du vinaigre!... Était-ce bien là une boisson capable de le désaltérer? Tout le monde convient que rien n'altère plus qu'une grande effusion de sang: jugeons donc combien la soif de Jésus-Christ dut être brûlante, par le sang qu'il avait répandu, soit dans le jardin des Oliviers, où la terre en fut toute trempée, soit dans sa flagellation. « où il en versa assez, dit saint Bonaventure, pour s'en faire un bain, » soit dans son couronnement, où sa tête, percée de grosses épines par beaucoup d'endroits, ne devint plus qu'une plaie, soit dans son crucifiement, où, de ses mains et de ses pieds comme de quatre fontaines, il en coulait continuellement. Aussi, est-ce avec raison que nous pouvons lui appliquer ces paroles du prophète Jérémie: *Le Seigneur m'a vendangé au jour de sa colère*⁵, comme s'il disait qu'il l'a mis sous le pressoir, pour tirer jusqu'à la dernière goutte de son sang et pour épuiser entièrement ses veines. Il ne faut donc pas s'étonner si le Sauveur, attaché à la croix depuis trois heures mortelles, et se

(1) Dederunt ei vivum bibere cum felle mistum. *Matth.* 27. 54.

(2) Illi spongiam plenam aceto obtulerunt ori ejus. *Joan.* 19. 29.

(3) In siti mea potaverunt me aceto. *Ps.* 68. 26.

(4) Adhæsit lingua mea faucibus meis. *Ps.* 21. 16.

(5) Vindemiavit me Dominus in die iræ furoris sui. *Thren.* 1. 12

trouvant dans un épuisement total des forces de la nature, se soit écrié, contrairement à cette patience admirable qui lui avait fait tout endurer jusqu'alors sans se plaindre : *J'ai soif.*

Au reste, cette soif qu'éprouve Jésus-Christ, outre l'objet d'effectuer une prédiction, présente encore, selon les saints Pères, un mystère. Oh ! sans doute, encore une fois, il devait être tourmenté d'une violente soif matérielle, après les horribles souffrances qu'il avait endurées et toutes les épreuves par lesquelles il avait passé depuis tant d'heures ; mais sa soif la plus ardente, celle qui le consumait surtout alors et qu'il brûlait d'étancher, c'était la soif de notre rédemption, de notre conversion, de notre sanctification, de notre salut. Il nous a montré par là celle que nous devons en avoir également, et combien nous devons être honteux, l'en voyant si altéré, de l'être si peu pour nous-mêmes. Quand autrefois, après une longue course et une pénible marche, ses disciples qui l'accompagnaient, voyant qu'il n'avait pris aucune nourriture et qu'il devait être pressé par la faim, l'invitaient à se reposer et à manger : *Ah ! il y a bien une autre nourriture*, leur répondit-il, *que cette nourriture matérielle, dont j'ai besoin et que vous ne connaissez pas. L'aliment que je désire et que je cherche avant tout, c'est de faire en toutes choses la volonté de mon Père qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre, de donner à l'ouvrage, pour lequel je suis sorti de son sein et descendu sur la terre, toute la perfection qu'il demande*¹. C'était là alors la faim qui le pressait, et c'est maintenant la soif dont il est brûlé, consumé intérieurement. Cette soif, oui, c'est son amour pour ses créatures, *cet amour que toutes les eaux des tribulations* qu'il éprouve dans sa douloureuse Passion, *n'ont pu éteindre*² ; cette soif, c'est le zèle du salut

(1) Ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. *Joan. 4. — 52. 54.*

(2) Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem. *Cant. 8. 7.*

des âmes que l'enfer tenait captives, et qu'il est venu racheter ; cette soif, c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde, en consommant le sacrifice de sa vie. Plus l'heure de ce sacrifice approche, plus le feu dont est dévorée et consumée cette divine Hostie, augmente et s'accroît, ce qui fait que Jésus laisse échapper de sa bouche sacrée, ce mot si touchant : *J'ai soif*.

Or, cette soif que ce divin Sauveur a endurée sur la croix, doit produire en nous deux effets salutaires.

1° Elle doit nous ôter de plus en plus la soif des choses d'ici-bas, des faux biens de ce monde et de ses vains plaisirs auxquels vous avez renoncé en entrant en religion, mais auxquels les cœurs des mondains sont si attachés. Ah ! s'ils songeaient sérieusement, les insensés ! que les biens de la terre, les honneurs, les plaisirs, sont plus propres à irriter leur soif qu'à l'éteindre ; qu'ils peuvent bien amuser le cœur de l'homme, mais qu'ils ne sauraient le contenter ; que celui qui en jouit le plus, loin d'être le plus heureux et le plus satisfait, est semblable à un hydropique qui, plus il boit, plus il veut boire, et dit sans cesse : *Apporte, apporte*¹ ; que la félicité de cette vie ne consiste pas à en posséder les biens, les honneurs et les plaisirs, mais plutôt à ne les pas désirer, alors on les verrait, à l'instant, y renoncer tout à fait, marcher sur vos traces et suivre votre exemple, parce qu'ils comprendraient, sinon par leur propre expérience, du moins par celle des autres, « qu'on a plus tôt fait de retrancher ses désirs, que de vouloir les remplir, » comme le dit saint Augustin. C'est ce que le Seigneur nous fait entendre par cette plainte qu'un Prophète adressait de sa part à tous les hommes : *Mon peuple a commis deux maux ; ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes qui ne peuvent retenir l'eau*² ; c'est-à-dire

(1) Dicentes : Affer, affer. *Prov. 50. 15.*

(2) Duo enim mala fecit populus meus ; me dereliquerunt fontem aquæ

qu'ils ont renoncé aux biens de la grâce, qui sont seuls capables de rassasier le cœur humain, et qu'ils ont couru après de faux biens qui ne peuvent jamais le contenter pleinement.

2^o Cette soif de Jésus-Christ doit exciter en nous celle de la gloire de Dieu, de notre salut et de celui de notre prochain ; c'était la soif dont brûlait le Roi-Prophète, quand il disait : *De même qu'un cerf altéré soupire ardemment après les eaux, ainsi, ô mon Dieu, mon âme soupire vers vous. Oui, mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu, pour le Dieu fort et vivant*¹ ; c'était aussi la soif que le divin Sauveur voulait faire naître dans le cœur de la Samaritaine, quand il lui disait : *Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, et quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive*² ; et c'est également la soif qu'il fait encore naître tous les jours dans une âme qui est sous la conduite et l'impression de sa grâce. Et ici, quelle touchante image se présente à mon esprit, quand je viens à penser à tout ce qui se passe entre l'aimable Jésus et cette âme, dans le saint commerce et les intimes communications qu'elle entretient avec son céleste Epoux ! *J'ai soif*, semblait-il lui répéter encore intérieurement, comme il le disait autrefois sur la croix, lorsque, consumé par une soif ardente, il était près de rendre le dernier soupir, *oui, j'ai soif* ; ô mon épouse, donnez-moi à boire. Que lui offrira-t-elle donc ? ou plutôt, que lui demandera la grâce qui agit intérieurement chez elle ? Précisément ce que ce divin Sauveur demandait à la Samaritaine, *un peu d'eau*³ ; c'est-à-dire un peu d'attention sur elle-même, un peu de présence de Dieu

vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, que continere non valent aquas. *Jerem. 2. 15.*

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum. *Ps. 41. — 1. 2.*

(2) Si scires donum Dei, et quis est, qui dicit tibi: Da mihi bibere; tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. *Joan. 4. 10.*

(3) Da mihi bibere aquam. *Joan. 4. 7.*

dans ses plus petites actions, un peu de discrétion dans ses paroles, un peu d'assujettissement à ses devoirs religieux, un peu de renoncement à sa volonté propre; en un mot, un peu de tout ce qui la conduira petit à petit au sommet de la perfection. Donnez-moi cela, ô mon épouse, lui fait entendre intérieurement Jésus-Christ, donnez-moi cela, car j'ai besoin de tout cela pour votre sanctification. C'est peu, il est vrai, c'est bien peu; mais de ce peu dépendent toutefois pour vous les grâces les plus abondantes.

Que fait alors cette âme? comment répond-elle aux désirs et aux vœux de salut de son céleste Epoux, par rapport à elle? Elle y répond généreusement; elle lui accorde de grand cœur ce qu'il lui demande; elle lui fait, sans plus tarder, les sacrifices qu'il en exige; et dès lors qu'arrive-t-il? ce qu'il arrive...? Le voici: C'est que par *ce peu*, c'est-à-dire par cette petite victoire remportée sur la passion, par cette petite violence faite à la mauvaise humeur, par ce petit sacrifice de l'amour-propre, par ce petit effort de la bonne volonté, par ce petit retranchement de l'amour de ses aises et par d'autres sacrifices semblables, elle s'est mise en état de recevoir la plénitude des dons célestes et des largesses du Seigneur. Oui, c'est par là, n'en doutons pas, qu'a commencé pour elle ce haut degré de perfection chrétienne et religieuse où, *en marchant sans cesse de vertu en vertu*¹, à l'exemple de ces justes dont parle le Roi-Prophète, elle est enfin parvenue.

Voyez, au contraire, une âme tiède, ou, du moins, peu généreuse, et qui n'a pas le courage d'accorder à Notre-Seigneur ce qu'il ne cesse de lui demander par les inspirations de sa grâce, c'est-à-dire un peu plus de recueillement dans la prière, un peu plus de ferveur dans l'oraison, un peu plus de dévotion dans le lieu saint, un peu plus de zèle dans le service de Dieu, un peu plus de soin de marcher en sa sainte présence, un peu plus de soumission dans les

(1) Ibunt de virtute in virtutem. Ps. 85. 8.

différentes épreuves qu'il lui envoie, un peu plus d'exactitude, en un mot, dans l'entier accomplissement de ses devoirs, oui, voyez-la, quel affligeant spectacle ! Elle ne fait que ramper et se trainer dans la voie de la perfection. Ah ! ma chère Sœur, pourrait-on lui dire : *Si vous connaissiez le don de Dieu* ; si vous saviez ce que c'est que Dieu ; si vous saviez ce qu'il a fait pour vous et ce qu'il mérite que vous fassiez pour lui ; si vous saviez ce que vous avez à attendre de sa part, et les magnifiques récompenses qu'il réserve aux âmes généreuses, à ces âmes prêtes à tout entreprendre ou à tout quitter, quand il est question de se soumettre au bon plaisir de leur céleste Epoux, à ces âmes vraiment humbles, véritablement pauvres d'esprit, sincèrement mortifiées, marchant à la suite du grand Modèle des pénitents, oui, si vous le saviez, il n'y aurait rien à quoi vous ne fussiez déterminée pour l'obtenir, et, dans la ferveur de votre prière, vous ne cesseriez de lui répéter comme la Samaritaine : « *Donnez-moi, Seigneur, à boire de cette eau* ; oui, de cette eau salutaire et vivifiante, car j'en ai une grande soif. »

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, de la soif que Jésus-Christ a eue de notre salut, lorsqu'il s'est écrié sur la croix : *J'ai soif*, avec quel zèle vous devez travailler vous-mêmes à votre sanctification ; que ce serait agir avec plus de cruauté que les Juifs, si, le voyant mourir avec cette soif si ardente qu'il a de nous sauver, vous lui refusiez le soulagement qu'il vous demande ; c'est-à-dire, si vous ne détestiez pas de plus en plus vos péchés, quels qu'ils soient, mortels ou véniels, qui la lui ont occasionnée ; que, comme il a apporté du ciel cette soif, qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est remonté au ciel avec elle, qu'il la sentira jusqu'à la consommation des siècles, qu'elle ne sera pleinement satisfaite que lorsque, après nous avoir

comblés de ses biens, il nous verra régner éternellement avec lui, vous devez, de votre côté, répondre à l'ardeur de ses désirs, en travaillant à l'œuvre de votre avancement spirituel, tous les jours de votre vie ; qu'agir autrement, ce serait encore lui présenter du fiel et du vinaigre, au lieu de l'amour que vous lui devez ; mais que, comme vous ne pouvez lui donner tout votre amour ni apaiser la soif ardente dont il brûle pour vous, à moins qu'il ne vous procure lui-même cette eau vive dont il parle dans son Evangile, vous devez la lui demander humblement. Allez donc à cette fontaine de vie où il vous invite par ces paroles : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*. Ainsi soit-il.

LE VENDREDI SAINT.

SUR LA SIXIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1^o *Bonheur d'avoir servi Dieu pendant la vie.*

2^o *Confiance au moment de la mort.*

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. qui proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Hebr. 12. 2.

Instruits dès l'enfance, mes Sœurs, à révéler le bois sacré qui a été l'instrument de notre salut, nous contemplons la croix avec un saint respect; partout où elle se présente à nos regards, sur nos autels, dans nos églises, dans nos chapelles, dans nos oratoires, même dans nos places publiques, sur nos grands chemins, dans les lieux sacrés ou profanes où elle est élevée, nous nous inclinons avec respect devant elle, nous la baisons avec vénération, nous lui rendons un culte particulier, nous allons jusqu'à dire que nous l'adorons. Mais, pour juger combien fut ignominieux ce supplice, reportons-nous au temps où Jésus-Christ le subit; la croix alors était réputée le plus infâme des supplices; un citoyen romain ne pouvait en être souillé; et c'était parce que l'opinion générale y attachait cette honte, que les Juifs l'avaient choisi: *Condamnons-le,*

avaient-ils dit, à la mort la plus avilissante¹. Ils étaient en cela, sans le savoir, les exécuteurs d'une prophétie et les ministres de la Providence. Il était dans les vues de la sagesse divine que le Rédempteur du monde fût traité de la manière la plus humiliante, afin qu'il ressortit de ses humiliations avec plus de gloire ; elle voulait que l'ignominie répandue sur sa personne, rendit aux yeux des hommes l'établissement de sa religion plus difficile, et fit plus vivement sentir qu'il était l'ouvrage de Dieu. Pour aggraver encore ses opprobres, on lui associe deux larrons et on les crucifie à ses côtés, en accomplissant ainsi un oracle qui annonçait qu'il serait placé au rang des scélérats² Contemplez donc avec amour cet Homme-Dieu devenu l'opprobre et le dernier des hommes³. Oui, fixez vos regards sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus, qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie, et écoutez avec un respect toujours nouveau et avec une attention toujours nouvelle les paroles de vie qui sortent de sa bouche sacrée. Je m'attache aujourd'hui à l'explication de la sixième. Tel est le sujet de cette Conférence.

SIXIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

*Tout est consommé*⁴.

Le Père éternel, en envoyant son Fils au monde, lui avait prescrit deux ouvrages à exécuter : l'un, de prêcher son Evangile et de faire connaître son nom ; l'autre, de mourir sur la croix pour le salut des hommes. En finissant le sermon qu'il fit à ses Apôtres après la dernière cène, il lui rendit compte du premier par ces paroles : *Mon Père, je*

(1) Morte turpissimâ condemnemus eum. Sap. 2. 29.

(2) Cum sceleratis reputatus est. Is. 53. 12.

(3) Despectum et novissimum virorum. Is. 53. 5.

(4) Dixit Jesus : Consummatum est. Joan. 19. 30.

*vous ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donné à faire*¹ ; et il parle du second, quand, près de rendre le dernier soupir, il s'écrie : *Tout est consommé* ; c'est-à-dire que tout ce que les Prophètes avaient annoncé de sa vie et de sa mort, s'est accompli ; que toutes les prédictions sont vérifiées ; que la lumière va succéder aux ombres, et la vérité, aux figures ; que toutes les ordonnances de la loi mosaïque vont être abolies ; que cette multitude de sacrifices qu'elle imposait, va cesser pour faire place à un seul sacrifice qui ne finira jamais, et que, selon la prédiction du prophète Malachie, *on offrira dans tous les lieux comme dans tous les temps, depuis le lever du soleil jusqu'au couchant*² ; car le sacrifice des autels n'est point un sacrifice nouveau, ce n'est qu'une continuation et une extension du sacrifice de la croix, puisque c'est la même victime qui est offerte et dans l'un et dans l'autre : « C'est par ce sacrifice, dit saint Chrysostôme, que la mort a été foulée aux pieds, le démon terrassé, la domination du péché détruite, la grâce du Saint-Esprit répandue dans nos cœurs. » Jésus-Christ l'avait bien dit que *le ciel et la terre passeraient plutôt que ce qui est écrit dans la loi, ne fût accompli jusqu'au dernier iota et à un seul point*³. Il n'a rien laissé d'imparfait ; *il est l'auteur et le consommateur de la foi*⁴ ; *ce pontife des biens futurs est entré une fois dans le sanctuaire, non avec le sang des boucs et des veaux, mais avec son propre sang*⁵, et, par une seule

(1) Ego te clarificavi super terram ; opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. *Joan. 17. 4.*

(2) Ab ortu enim solis usque ad occasum..., in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. *Malach. 1. 11.*

(3) Amen quippe dico vobis, donec transeat coelum et terra, iota unum aut unus apex non præteribit à lege, donec omnia fiant. *Matth. 5. 18.*

(4) Auctorem fidei et consummatorem Jesum. *Hebr. 12. 2.*

(5) Christus autem assistens pontifex futurorum honorum..., neque per sanguinem hircorum aut vitulorum, sed per proprium sanguinem, introivit semel in sancta. *Hebr. 9. — 11. 12.*

*oblation, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés*¹.

Tout est donc consommé : pour mieux vous en faire une idée, venez en esprit sur la montagne des douleurs où le Sauveur du monde a consommé son sacrifice, il y a plus de dix-huit cents ans ; c'est à cette scène déchirante que je vous convie. Quel spectacle ! et le monde, depuis qu'il est sorti des horreurs du chaos, a-t-il jamais rien vu de semblable ? Durant trois heures mortelles, cette victime sacrée est attachée à un infâme bois, suspendue entre le ciel et la terre ; le sang coule à grands flots de ses veines entr'ouvertes, la sainte montagne en est toute rougie ; sa tête est cruellement déchirée par une couronne d'épines, son visage meurtri et ensanglanté, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ses mains et ses pieds sont percés de gros clous, tout son corps, ce corps sacré et adorable, sur lequel sont venues fondre toutes les ignominies, ne présente plus qu'une plaie *depuis la plante des pieds jusqu'à la tête*², ainsi que l'avait prédit le prophète Isaïe. Pendant tout ce temps, la nature, touchée des maux qu'il endure sur cet autel du Calvaire, entre dans un bouleversement général ; la terre tremble, les rochers se fendent, le voile du temple se déchire, les tombeaux des morts s'entr'ouvrent ; c'est un cri universel du monde entier qui, par le renversement de ses lois, paraît prendre part à la mort de son Auteur. Depuis trois heures entières, le soleil, en refusant sa lumière à la terre et en la livrant à la plus profonde obscurité, semble avoir horreur d'éclairer un pareil forfait. C'est à travers ces ténèbres que Jésus-Christ, jetant un premier regard sur le ciel, puis, un second sur la terre, et voyant des deux côtés, que tout ce que son Père lui avait donné à faire, est entièrement achevé, se recueille un instant, rap-

(1) *Unâ enim oblatione, consummavit in sempiternum sanctificatos. Hebr. 10. 14.*

(2) *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas. Is. 1. 6.*

pelle ses forces épuisées, ranime sa voix mourante et presque éteinte, pousse ensuite un grand cri en disant : *Tout est consommé.*

Par ces paroles à jamais mémorables, comme je ne saurais assez vous le faire comprendre, il annonce, encore une fois, que dans le ciel, la volonté du Père éternel est pleinement accomplie, sa justice satisfaite, sa colère apaisée, le décret de mort porté contre le genre humain entièrement effacé ; que sur la terre, le salut de l'homme est enfin opéré, le calice bu jusqu'à la lie, le sang répandu jusqu'à la dernière goutte, la Synagogue abolie, l'Eglise fondée pour durer jusqu'à la fin des siècles ; comme s'il disait, remarque un pieux et savant auteur : « O enfants des hommes, je meurs content et mon cœur est pleinement satisfait ; j'ai entièrement payé pour vous à la justice de mon Père ; j'ai remporté, par mon sang, une victoire complète sur le prince des ténèbres ; *je lui ai arraché l'arrêt de mort qui avait été porté contre vous et je l'ai attaché à ma croix*¹, comme le trophée de ma conquête sur l'enfer et le gage de votre parfaite réconciliation avec Dieu ! O enfants d'Adam, je meurs content ; vous ne serez plus désormais exilés de votre patrie, les portes du ciel vous sont rouvertes, et je vous ai rétablis les héritiers légitimes de mon bonheur et de ma gloire, durant toute l'éternité ! Oui, je meurs content, et cette soif de votre salut qui m'a dévoré pendant trente-trois ans, qui a été la cause de tant de travaux, de tant de fatigues, de tant de sueurs, de tant de souffrances, de toute cette cruelle et douloureuse Passion, est enfin satisfaite. » Alors, voyant qu'il n'avait plus qu'à mourir et que sa vie n'était plus nécessaire aux hommes, il baisse la tête et il expire².

Méditons ensemble cette grande et solennelle parole que

(1) Delens quod adversus non erat chirographum decreti..., ipsum tulit de medio, affigens illud cruci. *Coloss.* 2. 14.

(2) Et, inclinato capite, tradidit spiritum. *JOHN.* 19. 30.

Jésus-Christ vient de prononcer, afin d'en faire notre profit spirituel. La solitude instruction que nous pouvons en tirer, c'est de voir, d'examiner sérieusement l'œuvre que nous avons nous-mêmes à accomplir et à consommer ici-bas, pour y travailler courageusement, uniquement, constamment, et pour l'achever, tandis que nous sommes sur la terre. Car, quel sujet de désespoir pour une âme chrétienne, qui, bien loin de pouvoir dire, à l'heure de la mort : *Tout est consommé*, ne se trouve pas avoir seulement mis, comme il faut, la main à cette œuvre dont elle avait été spécialement chargée pour elle-même, et dont cependant elle est près d'aller rendre compte à Dieu, à ce Dieu vivant, entre les mains de qui c'est une chose terrible de tomber¹, dit l'apôtre saint Paul. Or, cette œuvre pour tous les chrétiens, c'est l'affaire du salut : voilà la seule chose nécessaire dont ils aient à s'occuper en ce monde. Hélas ! combien néanmoins n'en voyons-nous pas qui meurent sans y être appliqués, sans y avoir seulement pensé ; que dis-je ? après même s'être constamment employés à des œuvres contraires, à des œuvres d'iniquité, et dont aussi on peut assurer que ce qui est consommé en eux, c'est leur réprobation ! Ah ! fasse le ciel que cette idée jette dans nos cœurs une frayeur salutaire, qui nous porte à prendre toutes les précautions nécessaires pour éviter le seul malheur que nous ayons véritablement à craindre ! La meilleure et la plus infailible que nous puissions prendre, c'est de penser, à tous les instants de notre vie, à ce moment fatal où tout sera passé pour nous en ce monde, le bien comme le mal, la joie comme la douleur, les plaisirs comme les souffrances ; c'est de nous représenter qu'alors tout sera consommé pour nous, que le temps de travailler sera écoulé, et qu'il ne nous restera dans nos mains que nos bonnes ou nos mauvaises actions, qui nous mériteront une récompense ou une punition éter-

(1) Horrendum est incidere in manus Dei viventis. *Hebr. 10. 31.*

nelle; car, si leurs œuvres les suivent¹, comme le dit l'apôtre saint Jean, dans son Apocalypse, en parlant de ceux qui meurent dans la grâce du Seigneur, on peut dire aussi que leurs iniquités les accompagnent, en parlant de ceux qui meurent dans sa disgrâce : *Mon fils*, dit l'Esprit-Saint, par la bouche du Sage, *faites promptement tout ce que votre main peut faire, parce qu'il n'y aura plus ni heure ni raison, ni sagesse, ni science dans le sépulcre où vous courez*² : *Marchez*, dit Jésus-Christ, *tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent*³, *parce qu'il viendra une nuit où personne ne pourra plus travailler*⁴.

Mais qui pourrait exprimer de quelle joie et de quelle confiance est remplie une âme fidèle qui, arrivée au terme de sa carrière, peut se rendre le témoignage consolant qu'elle n'a cessé de travailler à la grande œuvre de sa sanctification, et qui, j'oserai le dire, peut répéter avec une pleine et entière assurance, à cette heure suprême, cette grande parole de Jésus-Christ : *Tout est consommé*? Ah! quel heureux moment pour elle que celui de la mort, ce moment, qui donnera des inquiétudes si vives à l'âme qui aura été infidèle à remplir ses devoirs de chrétienne et de religieuse! Je ne vous dis donc pas : *Ecoutez et croyez*, mais je vous dis avec les sœurs de Lazare dans le tombeau : *Venez et voyez*⁵. Oui, *venez et voyez*, c'est au lit de mort de cette âme sainte, de la bonne religieuse, par exemple, qui prononce alors avec vérité le solennel *Consummatum est* de Jésus expirant sur la croix, que je vous invite toutes en

(1) Opera enim illorum sequentur illos. *Apoc. 14. 15.*

(2) Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare; quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas. *Eccl. 9. 10.*

(3) Ambulate, dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant. *Joan. 12. 35.*

(4) Venit nox, quando nemo potest operari. *Joan. 9. 4.*

(5) Veni et vide. *Joan. 11. 34.*

cet instant; c'est à la force de ce spectacle qu'il appartient de confirmer ce qu'ébaucherait à peine la faiblesse de mes paroles. Encore une fois, *venez et voyez*; sur son front, quelle sérénité! dans son âme, quel calme! dans son cœur, quelle joie! « *Mon heure approche*, semble-t-elle dire avec le grand Apôtre, *et je ne suis pas loin de mon dernier terme*; mais, après tout, je meurs sans crainte et même avec confiance; quoiqu'on ne puisse pas se flatter d'en avoir jamais fait assez pour Dieu, toutefois ma conscience me rend le précieux témoignage que j'ai travaillé constamment pour les intérêts de sa gloire. Oui, *j'ai vaillamment combattu*; j'ai remporté une victoire complète sur les puissances du monde et sur le prince des ténèbres. Arrivée au terme de ma carrière et de mes travaux, *j'ai heureusement achevé ma course*; mes peines sont terminées, et dans quelques instants, mon bonheur va commencer. Le dépôt de la foi qui m'avait été confié, *je l'ai précieusement conservé*; instruite, dès mon enfance, des vérités qu'elle enseigne, je les ai mises fidèlement en pratique; c'est cette foi qui a soutenu ma jeunesse, et puis dirigé mes pas dans la vie religieuse que j'ai embrassée. Que me reste-t-il donc, à présent, sinon à mettre toute mon espérance dans les magnifiques promesses du Seigneur, *à réclamer la couronne de justice qui m'est réservée*, et qu'il a promise au bon et fidèle serviteur qui persévérerait jusqu'à la fin? En lui présentant des mérites que j'ai amassés par sa grâce, j'ose attendre de sa bonté le céleste héritage qu'il m'a acquis par son sang, et que, *comme un juste juge, il me rendra en ce grand jour*¹. » Oh! quel langage admirable! quelles paroles touchantes et sublimes tout à la fois! O âme sainte, qui, à l'exemple de Jésus-Christ sur la croix, pouvez dire avec

(1) Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi; in reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illâ die justus judex. 2. *Timoth.* 4. — 6. 7. 8.

vérité au moment de la mort : *Tout est consommé*, ah ! que vous êtes heureuse d'avoir, durant toute votre vie, marché sur les traces de ce divin Modèle, et avec combien de vérité on peut vous appliquer alors ces paroles du Psalmiste : *La mort des justes est précieuse aux yeux du Seigneur*¹ !

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'heureuses vous êtes vous-mêmes, si vous vous disposez tous les jours à faire une bonne mort par la pratique constante d'une bonne vie ; oui, heureuses êtes-vous, si vous apportez toute l'application de votre esprit à bien faire une chose qu'on ne fait qu'une seule fois ! heureuses, si cette dernière heure vous est sans cesse présente à la mémoire ; si, à l'exemple des Saints, vous en faites le sujet ordinaire de vos méditations ; si, comme l'apôtre saint Paul, vous pouvez dire : *Je meurs tous les jours*² ; c'est-à-dire je meurs à tous les instants, en esprit et dans la pensée, en attendant que je meure un jour réellement ! Alors c'est de vous que l'on pourra dire aussi avec vérité, que votre mort sera précieuse non-seulement aux yeux des hommes, mais encore aux yeux de Dieu ; non-seulement dans le temps, mais encore pour toute l'éternité, dans le bienheureux séjour du Paradis. Ah ! c'est là que vous irez partager la gloire et le bonheur de tant de saintes religieuses de la même Congrégation ou de la même Communauté que vous, qui, elles aussi, après avoir passé, dans cette vallée de larmes, par les peines, les afflictions, les tribulations, les épreuves, les croix de tout genre, et les avoir supportées avec résignation et avec courage, ont pu dire avec vérité, au moment de la mort, à l'exemple de Jésus-Christ expirant sur la croix : *Tout est consommé* ; c'est là, qu'admisses dans les tabernacles éternels, vous

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. Ps. 115. 5.

(2) Quotidiè morior per vestram gloriam, fratres. 1. Cor. 15. 51.

marcherez, dans la compagnie de cette glorieuse troupe de vierges, à la suite de l'Agneau, et que vous l'accompagnerez partout où il ira¹; c'est là que, revêtues comme elles de robes blanches, symbole de l'innocence, le front ceint d'une couronne de lis, la palme de la virginité à la main, vous ferez retentir les voûtes célestes de ces chants d'allégresse qui dureront éternellement, et que saint Jean, dans son Apocalypse, appelle *des cantiques toujours nouveaux*², parce que vous y trouverez toujours un nouveau goût. Grand Dieu, quel bonheur! Mais, pour l'obtenir, encore une fois, il faut pouvoir être en état de dire avec vérité comme Jésus-Christ et avec Jésus-Christ au sortir de cette vie : *Tout est consommé*. Ainsi soit-il.

(1) *Hi sequuntur Agnum quocumquè ierit. Apoc. 14. 4.*

(2) *Cantabant quasi canticum novum ante sedem. Apoc. 14. 5.*

LE SAMEDI SAINT.

SUR LA SEPTIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

1^o *Méditer la Passion de Jésus-Christ.*

2^o *Fruit qu'on en doit retirer.*

Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ.

Levez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, qui, ne comptant pour rien les opprobres, s'est fait un sujet de joie de souffrir le supplice de la croix. Hebr. 12. 2.

Elle est donc, mes Sœurs, sur le point d'être terminée, cette admirable vie qu'avaient prédite tant de Prophètes, qu'avaient désiré de voir tant de Patriarches, qu'avaient figurée tant de justes de l'ancienne alliance; cette vie si féconde en miracles, si abondante en bienfaits, si remplie d'œuvres de piété, de mortification, de miséricorde, si continuellement consacrée à l'instruction et au salut du genre humain; cette vie si consumée dans les veilles, dans les fatigues, dans les travaux, dans les peines de tout genre, et c'est dans le plus infâme des supplices, dans les humiliations les plus ignominieuses, dans les souffrances les plus douloureuses qu'elle va se terminer! Esprits bienheureux, vous qui descendites du haut des cieux pour annoncer, avec des chants d'allégresse, la naissance de ce divin Sauveur, que ne venez-vous aujourd'hui pleurer sa mort si digne de nos larmes! Voix célestes, vous qui, sur la montagne du Thabor

et sur les rives du Jourdain, proclamâtes le Fils de Dieu *le bien-aimé, l'objet des complaisances du Père éternel*¹, que n'éclatez-vous sur le Calvaire en cris de douleur et de lamentation ! Mais pourquoi appeler sur Jésus-Christ les larmes du ciel et de la terre ? N'est-ce pas de la croix même qu'il tire toute sa grandeur ? Il l'avait prédit et il l'a réalisé, que *lorsqu'il serait élevé au-dessus de la terre, il attirerait tout à lui*² ; oui, c'est par sa croix qu'il assujettit le monde entier, qu'il se fait reconnaître de tous les peuples comme leur Maître, obéir comme leur Monarque, chérir comme leur Sauveur, adorer comme leur Dieu. Fixez donc en ce moment vos regards sur ce signe vénéré de notre sainte religion ; en même temps, *fixez-les sur Jésus, comme sur l'auteur et le consommateur de notre foi, ce Jésus, qui s'est fait un sujet de joie de souffrir le tourment de la croix, en méprisant la honte et l'ignominie*, et écoutez encore une fois avec respect et avec attention la dernière parole qu'il va laisser échapper de sa bouche sacrée ; je vais m'attacher à son explication. Tel est le sujet de cette Conférence.

SEPTIÈME PAROLE DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

*Mon Père, je remets mon âme entre vos mains*³.

Le plus important événement que le monde ait jamais vu, est enfin au moment de s'effectuer : le grand ouvrage de la réconciliation du genre humain, attendu depuis tant de siècles, va dans un instant se terminer ; la vie mortelle de notre Rédempteur et notre rédemption sont arrivées à leur terme. Après s'être rendu à lui-même le témoignage qu'il a achevé tout ce qu'il lui avait été prescrit par son

(1) Et ecce vox de cœlis dicens : Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui. *Matth. 3. 17. — Ib. 17. 5.*

(2) Et ego si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum. *Joan. 12. 52.*

(3) Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. *Luc. 23. 46.*

Père; qu'il a rempli fidèlement la mission dont il l'avait chargé; que tous les oracles sont accomplis, toutes les figures réalisées, tous les vœux des Patriarches comblés; que le décret de mort porté contre le genre humain est effacé, que *la miséricorde et la vérité se sont rapprochées, et que la justice et la paix se sont embrassées*¹; que la religion qu'il est venu établir sur la terre, est fondée, et qu'il ne lui reste plus qu'à exhaler le dernier souffle d'une vie près de s'éteindre et qui ne nous est plus nécessaire: *Mon Père*, dit alors Jésus-Christ, *je remets mon âme entre vos mains*, et aussitôt il expire en jetant un grand cri². Ce cri surnaturel d'un homme mourant, exténué de souffrances, épuisé de sang, montre que ce n'est ni par faiblesse, ni par nécessité qu'il meurt, mais par sa propre volonté. Ce cri puissant perce les cieus et les ouvre; il réjouit les Esprits célestes, qui font entendre ces chants d'allégresse: *Oui, il a vaincu le lion de la tribu de Juda, l'antique rejeton de David... Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort, et que, par votre sang, vous avez racheté pour Dieu les hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation*³. Ce cri victorieux pénètre aussi dans les enfers et y atterre toutes les puissances des ténèbres; *il défend contre elles notre cause, il les combat, il leur fait lâcher les dépouilles qu'elles avaient enlevées et dont elles se glorifiaient; il les confond, à la vue de tout l'univers, il les désarme, et remporte sur elles un triomphe complet*⁴. Ce cri divin se répand également sur la terre,

(1) *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt. Ps. 84. 11.*

(2) *Jesus autem, emissâ voce magnâ, expiravit. Marc. 15. 37.*

(3) *Ecce vicit leo de tribu Juda, radix David... Dignus es, Domine, accipere librum, et aperire signacula ejus; quoniam occisus es, et redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni tribu, et linguâ, et populo, et natione. Apoc. 5. — 5. 9.*

(4) *Expolians principatus et potestates traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. Coloss. 2. 15.*

et lui apprend que c'est sur la croix qu'a été ratifiée la nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes; que c'est là, qu'avec le sang du Médiateur descendu des cieux, notre paix et notre réconciliation ont été signées, de sorte que, dans ce douloureux mystère, après avoir payé à l'Homme-Dieu mort pour nous sauver, le juste tribut de nos larmes et de nos soupirs comme celui de notre reconnaissance et de notre amour, nous pouvons reprendre le même cantique que nous avons chanté dans le mystère joyeux de sa naissance, et répéter avec toute la milice céleste: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*¹.

Mais commençons d'abord par lui payer ce tribut de nos soupirs et de nos pleurs. Venez donc, ô mes Sœurs, oui, venez, vous dirai-je avec le Roi-Prophète, approchons-nous de ce Jésus mort pour nous sur la croix, *prosternons-nous devant lui, adorons-le*², et mêlons nos larmes à son sang. Tout nous parle de l'excès de sa charité, et sa tête penchée pour nous donner le baiser de paix, et ses bras ouverts pour nous presser sur son sein, et son côté percé pour nous donner entrée dans son cœur, et ses mains et ses pieds cloués pour nous montrer la constance et la fermeté de son amour. Voilà l'objet sur lequel nous devons fixer constamment nos regards; voilà le modèle qu'il nous faut copier toute notre vie; voilà d'où nous tirerons toutes les grâces et toutes les forces qui nous sont nécessaires pour vaincre nos ennemis visibles et invisibles: « Pour moi, disait saint Augustin, je n'ai pas trouvé de remède si souverain contre l'ardeur de la convoitise et la fougue des passions, que la méditation des souffrances de Jésus-Christ sur la croix. » — « La vertu de la croix est si grande, dit saint Chrysostôme, que si elle se présente à nos yeux

(1) Gloria in altissimis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis. *Luc. 2. 14.*

(2) Venite, adoramus et procidamus. *Ps. 94. 6.*

et si on y pense sérieusement, il n'y a point de passion qui puisse y résister, point d'inclination au péché qui ne se dissipe par ce souvenir salutaire. »

Le Prophète royal, parlant par une inspiration divine, des effets merveilleux que devait produire un jour la vue de Jésus crucifié, dont il avait décrit si distinctement la douloureuse Passion, disait : *Tous les hommes, répandus sur la surface de la terre, s'en ressouviendront et se convertiront au Seigneur*¹. En effet, sentons-nous un mouvement de vanité, regardons sa tête couronnée d'épines, et nous rougirons de notre orgueil. Un plaisir sensuel se présente-t-il à notre imagination, envisageons son corps ensanglanté, et nous aurons bientôt horreur de nous laisser aller à ce funeste et dangereux plaisir. La cupidité ou l'attache aux choses d'ici-bas, malheureuse attache qui quelquefois s'introduit même jusque dans les Communautés les plus régulières, cherche-t-elle à régner en nous et à nous attacher à quelque objet, voyons sa nudité, et nous n'aurons pas de peine à nous en dépouiller. Aimons-nous ce qui flatte le goût et avons-nous de l'inclination à satisfaire notre sensualité, souvenons-nous de l'absinthe et du fiel dont sa bouche a été abreuvée, et notre délicatesse nous sera en horreur. Nourrissons-nous une animosité envers le prochain, ou une envie secrète dans le cœur, jetons les yeux sur son côté ouvert, et la charité prendra la place de ces passions. Eprouvons-nous quelque tentation de la chair et courons-nous le danger d'y succomber, contemplons ses mains et ses pieds cloués à la croix, et il n'en faudra pas davantage pour nous arrêter tout d'un coup sur le bord de l'abîme.

Tel est le fruit que nous devons retirer de la méditation de la Passion et de la mort du Fils de Dieu. Ah! gardons-nous bien d'aller à d'autre école qu'à celle de la croix, et d'écouter d'autre maître que Jésus et Jésus crucifié. C'est

(1) Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ.
Ps. 21. 29.

au pied de la croix, qu'une sainte Marie-Magdeleine, qu'un saint Paul, qu'un saint François Xavier, qu'un saint François d'Assise, qu'une sainte Rose de Lima, qu'une sainte Catherine de Sienne, qu'une sainte Thérèse, que tous les Saints, en un mot, puisaient ces grâces de sanctification et de persévérance qui les affermissaient dans la pratique de leurs devoirs et les élevaient aux plus sublimes vertus ; c'est là, au pied de la croix, qu'ils nourrissaient leur piété, qu'ils entretenaient leur ferveur, qu'ils augmentaient le feu de l'amour dont ils brûlaient pour Dieu, qu'ils amortissaient l'ardeurs de leur passions, qu'ils puisaient les forces nécessaires contre les attaques de l'ennemi du salut, et qu'ils triomphaient de toutes les tentations ; c'est là, au pied de la croix, qu'ils recevaient ces consolations qui, au milieu des peines, des soucis, des chagrins, des tribulations de cette vie, relevaient leur courage, remettaient leur esprit dans la paix et la tranquillité, adoucissaient leurs douleurs les plus vives, leurs maux les plus cuisants, que dis-je ? les faisaient même *surabonder de joie dans mille tourments à la fois*¹ comme l'apôtre saint Paul le témoigne de lui-même. Voyez encore aujourd'hui une âme qui, elle aussi, est jalouse de marcher sur leurs traces, à quelle école va-t-elle puiser son enseignement ? C'est à la croix. Oui, la croix, voilà la seule école qu'elle fréquente ; Jésus et Jésus crucifié, voilà le seul maître qu'elle écoute ; c'est lui qui est l'objet continuel de son culte, et qui entre dans tous ses actes de religion.

Rien de plus tendre, en effet, rien de plus solide que cette dévotion ; toutes les autres sont fausses, quand elles ne se rapportent pas à celle-ci, parce qu'il n'y a pas de salut sans Jésus, et qu'il n'en est que par lui² : « Ah ! dit saint Bernard, vous craignez peut-être d'approcher du Père éternel ; mais il vous a donné Jésus pour médiateur :

(1) Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ. 2. Cor. 4. 7.

(2) Et non est in aliâ aliquo salus. Act. 4. 12.

qu'est-ce qu'un tel Fils ne peut obtenir d'un tel Père? » Présentons-lui son Fils étendu sur la croix, comme le moyen le plus efficace pour en obtenir les grâces dont nous avons besoin; disons-lui avec le Roi-Prophète : « Père saint, *jetez les yeux sur la face de votre Christ*¹; sur ce Fils, l'objet de vos complaisances, couvert d'opprobres et mort pour nous. » Car, si Moïse faisait valoir devant Dieu la sainteté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob², quand il voulait apaiser son courroux, que ne devons-nous pas attendre des mérites de Jésus-Christ même, quand nous les offrons à son Père? Offrons-lui donc, en satisfaction de sa justice, les mérites de Celui qui a bien voulu, pour l'amour de nous, se faire homme comme nous, et devenir notre Sauveur, *en effaçant et en attachant à sa croix la cédule du péché*³, qui nous engageait à une peine éternelle; offrons-lui cette tête couronnée d'épines, pour ces mouvements de vanité et d'amour-propre dont nous nous sommes rendus coupables; ces yeux fermés par la mort, pour ce manque de modestie dans les regards que nous avons eu quelquefois à nous reprocher; cette bouche abreuvée du fiel et de vinaigre, pour cette immortification de la langue ou du goût à laquelle nous nous sommes laissés aller; ces mains et ces pieds cloués, pour ces démarches téméraires qu'il nous est arrivé de faire; ce corps tout déchiré, pour cette mollesse et cet amour de nos aises que nous avons trop écoutés; ce cœur percé d'une lance, pour ces petites passions que nous avons nourries dans le nôtre et que nous n'avons pas assez réprimées; en un mot, offrons à Dieu les actions d'un Dieu, pour le bien que nous avons omis et que nous aurions dû faire; ses souffrances, pour le mal que nous avons commis et que nous aurions dû éviter; sa vie innocente et sa mort

(1) *Respice in faciem Christi tui. Ps. 83. 9.*

(2) *Recordare Abraham, Isaac, et Israël, servorum tuorum, quibus jurast per temetipsum. Exod. 52. 15.*

(3) *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti..., affligens illud cruci. Coloss. 2. 14.*

toute sainte, pour notre vie coupable d'autrefois et digne alors de la mort éternelle. Mais, en présentant Jésus-Christ à son Père, regardons-le toujours comme l'objet de notre imitation, et faisons en sorte de copier, toute notre vie, ce qu'il a fait et ce qu'il a souffert pour nous, sans quoi nous prierons en vain le Père éternel *de regarder le visage de son Fils*, puisqu'il est certain qu'il ne le regardera pour nous exaucer, qu'à proportion que nous le regarderons nous-mêmes pour l'imiter dans les humiliations et dans les souffrances qu'il a endurées, durant le cours de sa Passion, par un effet de son immense charité pour les hommes; dans sa douceur et sa patience, qui les lui ont fait supporter sans seulement ouvrir la bouche pour se plaindre; dans sa docilité et sa soumission à son Père, qui l'ont rendu *obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix*¹.

CONCLUSION.

Concluons donc, mes Sœurs, qu'heureuse est une âme qui fait de la croix son confident, son conseil, son maître, son docteur, son précepteur, son guide, son directeur, son médecin, son tout; car Jésus-Christ lui sera tout, tout à la vie et tout à la mort. Pesez bien cette dernière parole: *tout à la mort*. Quand il sera venu ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours; quand ou vous aura fait entendre cet arrêt dont toute âme, quelque sainte qu'elle soit, est effrayée: *Mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez, et vous n'avez plus de temps à vivre*²; ou, sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer, quand une défaillance entière de la nature vous l'aura fait sentir; quand, aux approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, s'offriront à votre pensée, quelle sera alors votre

(1) Humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. *Philip. 2. 8.*

(2) Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives. *Is. 38. 1.*

ressource? Le crucifix. Où porterez-vous vos regards? Vers le crucifix. Que mettra-t-on dans vos mains? Le crucifix. Qu'appliquera-t-on sur vos lèvres? Le crucifix. Ah! quel motif d'espérance pour vous dans la croix, à l'heure de la mort, si, pendant la vie, elle a été l'objet constant de votre imitation et de votre amour, le sujet le plus ordinaire de vos pieuses réflexions et de vos affectueuses considérations! Vous aurez alors le bonheur de passer, des bras de Jésus mourant sur la croix, dans le sein de Jésus vivant au ciel, et cette croix, s'échappant de vos mains défaillantes, à votre dernier soupir, reparaitra brillante à vos yeux sur le rivage de l'éternité pour vous conduire jusqu'au trône de Dieu. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

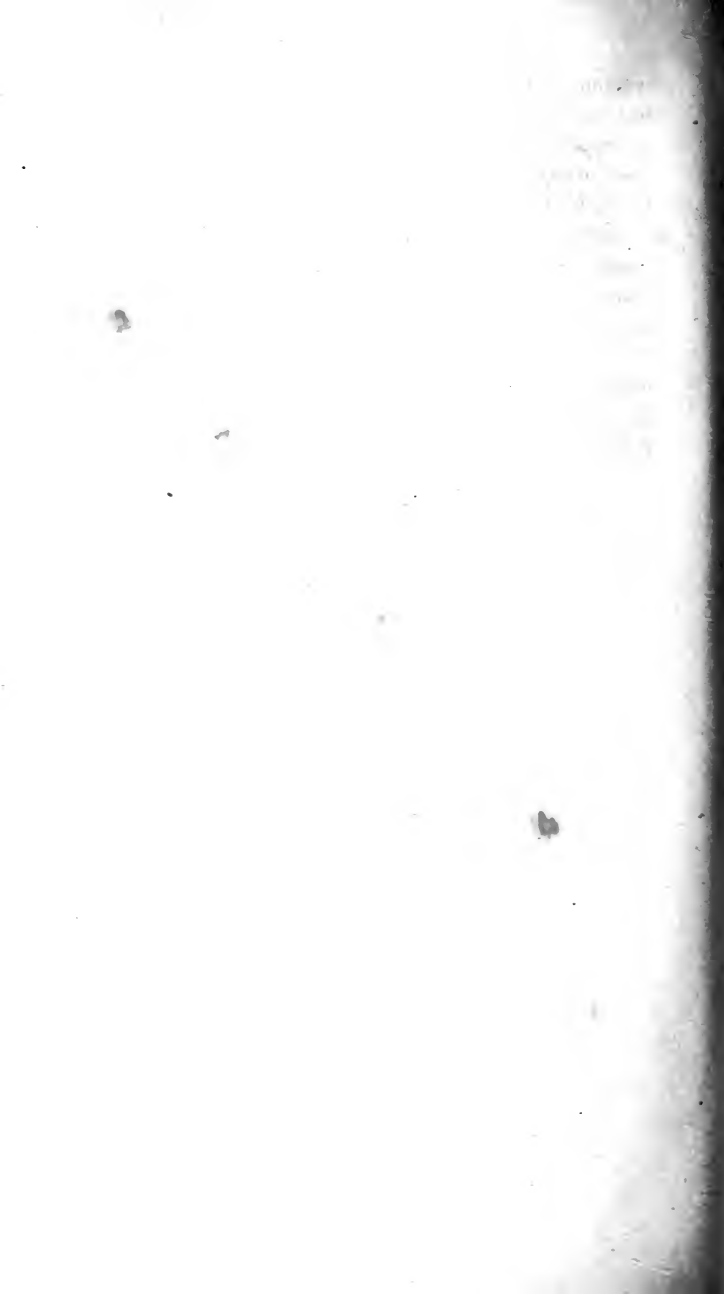


TABLE DES MATIERES.

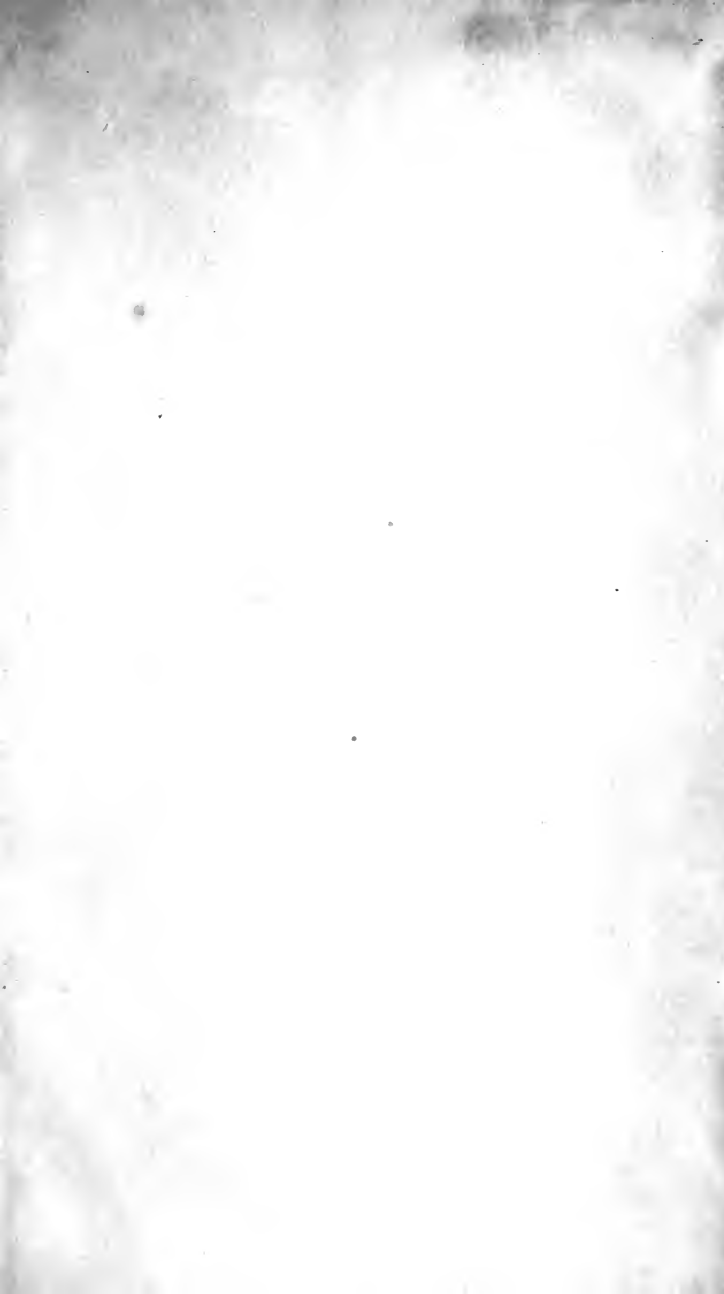
NOTICE sur M. l'abbé Basinet.	V
APPROBATIONS.	VII
AVERTISSEMENT de la première édition.	IX
PRÉFACE de l'Editeur de la troisième édition.	XI

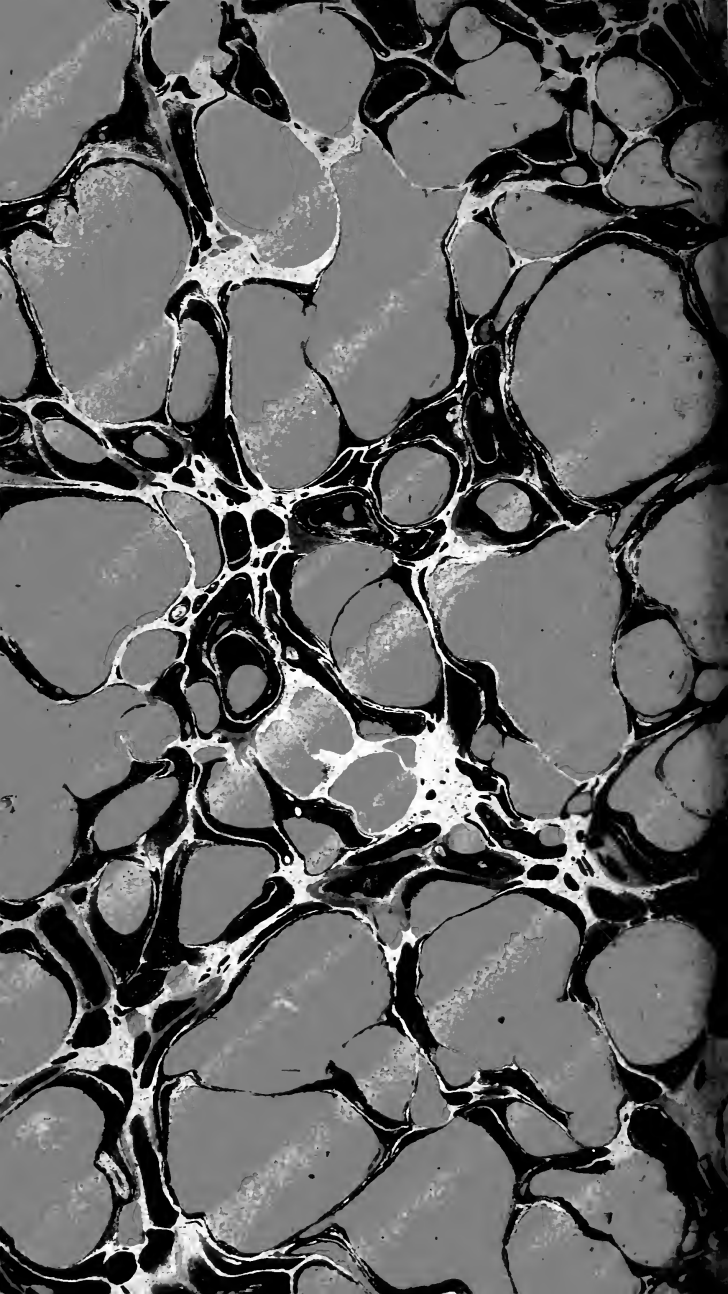
1. Noël.	1
Commemoration des morts.	27
Dédicace	51
Octave de la dédicace.	72
I. Noël.	90
II. Noël	109
Fête de la Circoncision	129
I. Fête de l'Epiphanie	155
II. Fête de l'Epiphanie	175
Fête du saint nom de Jésus.	195
Mercredi des Cendres.	218
Mercredi de la première semaine de carême.	213

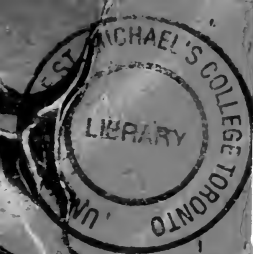
Vendredi de la première semaine de carême.	260
Mercredi de la deuxième semaine de carême.	277
Vendredi de la deuxième semaine de carême.	294
Mercredi de la troisième semaine de carême.	309
Vendredi de la troisième semaine de carême.	326
Mercredi de la quatrième semaine de carême.	345
Vendredi de la quatrième semaine de carême.	368
Mercredi de la semaine de la Passion.	395
Vendredi de la semaine de la Passion.	416
Dimanche des Rameaux.	431
Lundi Saint	444
Mardi Saint	453
Mercredi Saint	461
Jeudi Saint	472
Vendredi Saint	481
Samedi Saint.	491











BX 1912.5 .B375 1876
v.1 SMC

Basinet, Gabriel
1796-1861.

Cinquante conférences
spirituelles pour
AXD-6315 (awsk)

